
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

11. 205
11. 206
11. 207
11. 208
11. 209

25

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1906

BUREAU

Président : Le baron AMÉDÉE OUDET, rue des Ballets, 27, à Saintes.

Vice-présidents : Le comte PIERRE DE CROZE-LEMERCIER, au château du Ramet, par Saintes.

CH. DANGIBEAUD, 14, rue des Ballets, Saintes.

Secrétaire : MAURICE BURES, docteur en droit, avocat à Saintes, rue Cuvillier.

Trésorier : AUGUSTE DERUELLE, *, chef d'escadrons en retraite, rue Saint-Macoux, 33, à Saintes.

Trésorier-adjoint : M. GATINEAU, directeur de l'Agence du Crédit Lyonnais, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

GABRIEL AUDIAT, professeur à Paris, rue Ernest Renan, 21.

Le baron EUGÈNE ESCHASSERIAUX, O. *, ancien député.

MACHET DE LA MARTINIÈRE, archiviste du département de la Charente, Angoulême.

GEORGES MUSSET, I. O., archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, rue Gargoulleau, 32, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, A. O., juge au tribunal civil, boulevard des Arènes, 76, à Périgueux.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

AUGUSTE BITEAU, *, A. O., maître principal de 1^{re} classe des constructions navales en retraite, conseiller municipal, rue du Perat, 50, à Saintes.

FERDINAND BABINOT, premier adjoint au maire, avocat, suppléant du juge de paix, place des Cordeliers, 7, à Saintes.

EDMOND BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

JULES GUILLET, négociant, conseiller général, rue de La Roche, 12, à Saintes.

ABEL MESTREAU, négociant, rue du port des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des *Archives* est à Saintes, cours National, 99.

La société publie tous les deux mois un *Bulletin, Revue de Saintonge et d'Annis*, qui forme au bout d'un an un volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel à la *Revue-Bulletin* est de 10 francs ; 11 fr. 50 pour l'étranger ; un numéro, 2 fr. 50. Elle est adressée gratuitement aux membres de la société qui paient par an une cotisation de 13 francs.

RÈGLEMENT. — ARTICLE II. La société se compose : 1^o de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs... 2^o de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs ; 3^o de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs...

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DES
ARCHIVES HISTORIQUES
REVUE
DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

XXV



SAINTES
LIBRAIRIE FRAGNAUD
18, RUE ALSACE-LORRAINE, 18
1905

DC 611
S 325 R4
v. 25

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} JANVIER 1905.

AVIS ET NOUVELLES : Admissions ; Restauration de la tour Saint-Nicolas à La Rochelle ; le phare de la Coubre ; Statistique ; P. Granier de Cassagnac ; Société littéraire de La Rochelle.

ERRATA.

NOTES D'ÉTAT-CIVIL. — I. *Décès* : M^{me} Généraud ; M. Tiple ; M. Verchère de Reffye.

II. *Mariages* : Bois-Juzan—Gaboriaud ; Soubourou—Benon ; de Fleuriau—Pichard du Page ; Nicolle—Naslin.

VARIÉTÉS : I. Baron Chaudruc de Crazannes. *La Guerre de Sept-ans sur les côtes d'Aunis et de Bretagne*. — II. Ch. Dangibeaud. *Saintes ancienne. Les rues*. — III. Ch. Dangibeaud. *Tribulations d'un Préfet maritime de Rochefort, de 1790 à 1792*. — IV. Comte de Saint-Saud. *La marquise de Lage. Les Sauvestre de Clisson*.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Simer.

LIVRES ET REVUES. *L'affaire du poison et des envoûtements en 1317*.

AVIS ET NOUVELLES

ADMISSIONS

M^{me} la marquise du Dresnay, château du Cormier, près Saintes, présentée par MM. Laverny et Dangibeaud.

Bibliothèque de Saint-Jean d'Angély : bibliothécaire, M. Sau-dau.

M. Paul Tercinier, capitaine au 6^e de ligne, présenté par MM. Deruelle et Dangibeaud.

Le 14 octobre 1904, le conseil municipal de La Rochelle a voté sa part contributive, soit 3.754 fr. 93, dans les frais d'achèvement de restauration de la tour Saint-Nicolas.

La question s'est posée de savoir à qui appartiennent les tours depuis que la ville est déclassée. Le maire a fait observer que par procès-verbal du 23 août 1900, établi entre l'autorité militaire et le service des monuments historiques, la Guerre a fait remise aux Beaux-Arts à titre temporaire et sans redevance de la tour Saint-Nicolas. Après l'exécution des travaux de restauration, l'édifice sera remis à la Ville qui en jouira sous la réserve des droits qui continuent à appartenir à l'autorité militaire. Maintenant que la ville est déclassée, il paraît probable que la Guerre abandonnera purement et simplement aux Monuments historiques ses droits de propriété.

Un conseiller demande la réparation de la tour de la Lanterne sous peine de la voir s'écrouler.

(Voir l'*Echo Rochelais* du 5 novembre).

Une somme de 2.000 francs a été accordée à la commune de Pérignac par le Gouvernement pour réparation au clocher de l'église. (Décision du 12 novembre 1904).

M. Henri Garrigues, de La Rochelle, étudiant en droit, a été admis au conservatoire de Paris, pour la tragédie et la comédie, à l'examen d'entrée d'octobre 1904.

La mer continue à avancer vers le phare de la Coubre, elle n'a plus que cinquante mètres environ à couvrir. Le phare est à la merci d'une grosse tempête. Ainsi disparaîtra un des premiers phares électriques de France construit il y a dix ans à peine. On craint que son remplaçant ne soit pas prêt avant que la mer ait achevé son œuvre.

Un avis du service des phares et balises annonce que la machinerie électrique est supprimée ; le feu principal sera éclairé à l'incandescence par vapeur de pétrole. La sirène à air comprimé, établie dans la galerie supérieure sera supprimée.

Ce phare éloigné de 2.000 mètres du rivage avait été allumé en 1895 seulement ; il avait coûté 222.000 francs.

Le nouveau sera en ciment moulé, armé dans certaines parties. Le projet est dû à M. Alexandre, ingénieur à Royan.

Paul Granier de Cassagnac, le journaliste bien connu, décédé le 4 novembre 1904, était rochelais par sa mère, née Brun de Baupain, dont la famille protestante, émigra à la Guadeloupe après la révocation de l'Edit de Nantes.

M. Albert Dumontet a été nommé avoué près le tribunal de Saintes par décret du 26 novembre. Il succède à son père, qui, après quarante-six ans d'exercice, abandonne sa charge à son fils. M^e Dumontet père avait succédé à M. Mareschal, le 18 mai 1858.

On annonce la publication, à Matha, d'un nouveau journal bi-hebdomadaire, *Le Bloc républicain*.

STATISTIQUE : Mouvement de la population en 1903 :

Charente-Inférieure : 452.149 habitants. Mariages, 3.436 ; divorces, 118 ; naissances, 8.160, dont 427 illégitimes ; décès, 8.098. Excédent des naissances, 62.

Charente : 350.305 habitants. Mariages, 2.771 ; divorces, 80 ; naissances, 6.564, dont 305 illégitimes ; décès, 6.578. Excédent des décès, 14.

Les Deux-Sèvres donnent un excédent de naissances de 1.123. La Vendée un excédent de 3.277.

La librairie G. Charvay annonce dans sa *Revue des autographes* de septembre-octobre 1904, la mise en vente d'une quittance datée du 12 mai 1381, donnée par Robert de Bounay, chevalier, pour ses gages, ceux de trois chevaliers et de neuf écuyers au service de Charles VI en Saintonge et en Angoumois.

Société littéraire, section de l'Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de La Rochelle.

Séance du 25 novembre. — M. Musset annonce à la Société que M. le docteur Hamy, de l'Institut, achève en ce moment une importante publication relative à Aimé Goujaud Bonpland, et dont il réserve la primeur aux Rochelais. M. le docteur Hamy pense que les Rochelais feraient bien d'organiser une manifestation pour rappeler, à cent ans de distance, le retour d'Amérique des deux grands naturalistes Humboldt et Goujaud Bonpland.

M. Musset lit ensuite et commente une curieuse pièce de vers

en patois de la région, du XVIII^e siècle, pièce d'autant plus intéressante que sont très rares les documents, en patois de notre pays, antérieurs au XIX^e siècle.

M. Musset fait enfin passer sous les yeux de ses confrères un joli médaillon de bronze représentant Abel de Pujol et sa femme, et le beau volume des planches des Médailleurs français de M. Mazerolle.

ERRATA

Une regrettable confusion des derniers feuillets d'épreuves du dernier numéro a fait passer dans l'impression de certains des articles des fautes grossières.

Dorénavant, pour les fautes de ce genre, nous les imprimerons d'abord dans le corps du *Bulletin*, puis *séparément sur papier gommé*, de manière à permettre à nos confrères de les coller sur les passages signalés.

P. 367, *au lieu de* : acte de mariage des époux Brumauld- Deshoulières-Ihomandie (27 avril 1835), *lire* : 1825.

— Pour l'acte de naissance suivant, *au lieu de* : 15 mai 1836, *lire* : 1826.

— Pour l'acte de naissance de Louis-Eugène B.-D., *au lieu de* : 10 juillet 1850, *lire* : 1860.

P. 370, *au lieu de* : Buier, *lire* : Brunerie.

P. 381, *au lieu de* : XVIII^e siècle, *lire* : XVII^e.

P. 422, *lire* : Arnaud, *fév. 1037 au plus tard à.....*

P. 432, *au lieu de* : Les notes indiquent le patron. Si la coutume, *il faut lire* : si la commune.

P. 433, *au lieu de* : ce petit costume qui n'a pas d'agrément, *il faut lire* : ce petit costume qui ne manque pas d'agrément.

P. 434, compléter l'indication bibliographique :

Belliard (abbé), *Nicul-le-Virouilh*. Javarzay-Chef-Boutonne, imprimerie J. Poyaud, 1904, in-8°.

— Fouché (abbé), *Saint-Julien de l'Escap* et *Pourçay-Garnaud*, forment deux monographies et non une seule.

NOTES D'ETAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 16 octobre 1904, est décédée à Marennes, M^{me} Charpentier Geneviève-Angélique-Zélida, veuve de M. Pierre Généraud, âgée de 90 ans, mère de M. Philippe Généraud, ancien maire de Marennes.

M. Marcel-Alexandre-Maximilien Tiple, directeur de l'école Gambetta à Royan, est décédé dans cette ville, le 31 octobre 1904, âgé de 44 ans, époux de Louise Perrain, officier d'Académie. Au milieu de ses occupations professionnels et de ses articles politiques, il trouva le temps de faire quelques vers qu'il a publiés sous le titre d'*Alsace-Lorraine!* en 1889, de *Reflets d'Avril*, en 1892, et de *Famille et Patrie*, en 1898.

Il avait fondé la *Rosée* en 1883 avec M. Targé. C'est là qu'il donna ses premiers articles littéraires. Il a reçu les palmes à l'occasion d'une pièce de vers qu'il fit réciter à l'inauguration du lycée de filles de Niort.

Il a été enterré à Réaux.

Notre confrère, M. Dyvorne, a dit quelques mots sur la tombe. (Voir l'*Indépendant* des 3-5 novembre 1904, article de M. Targé).

Le 26 octobre est décédé au château de Touchelonge, près Saint-Laurent-de-la-Prée, M. Arthur de Verchère de Reffye, à l'âge de 81 ans. Le corps a été inhumé au cimetière de Rochefort, dans le caveau de la famille, où reposent déjà le père du défunt, C.-M. de Verchère de Reffye, capitaine de frégate en retraite, qui fut maire de Rochefort du 19 septembre 1843 au 24 décembre 1845, date de son décès ; 2^e Marie Pain, femme du précédent, et 3^e un frère puiné.

M. A. de Reffye était lieutenant d'infanterie quand la révolution de 1848 lui fit donner sa démission.

Il était frère de M^{me} la marquise de Faucher de La Ligerie et l'oncle du colonel de Faucher de La Ligerie, de M^{mes} Filippi de Baldissero, de Morineau et P. de Fonrémis.

II. — MARIAGES

Le 11 octobre 1904, a été célébré le mariage de M. Albert-Gaston-Alexandre de Bois-Juzan, avocat à Jonzac, âgé de 35 ans, ancien avocat à Saintes, avec M^{lle} Jeanne-Louise-Edith-Emma-Blanche-Edwige Gaboriau, âgée de 27 ans, fille de M. Th. Gaboriau, rédacteur de l'*Echo de Jonzac*.

Le 18 octobre, a été célébré, à Saint-Jean d'Angély, le mariage du docteur Pierre-Henri-René Soubourou, fils de M. Paul Soubourou, avec M^{lle} Louise-Emma Benon, fille de M. Eugène Benon, officier d'Académie, juge au tribunal de commerce.

Le 10 novembre 1904, a été béni, à Saint-Michel-le-Cloucq (Vendée), le mariage de notre confrère, M. Louis de Fleuriau, lieutenant au 125^e de ligne, avec M^{lle} Marguerite Pichard du Page.

Les témoins étaient : du côté du marié, le vicomte de Bouilhac, colonel du 125^e de ligne, et le baron Lévesque d'Avril, secrétaire d'ambassade, beau-frère du marié ; du côté de la mariée ; ses deux oncles paternel et maternel, le comte Héliou et le marquis Christian de Villeneuve-Esclapon.

Pour les de Fleuriau, voir la *Revue*, XVII, p. 349, et XX, p. 257.

M^{lle} Pichard du Page appartient à une famille de la Vendée, originaire de l'Angoumois. Vers le XVII^e siècle, une branche s'établit à Bordeaux, les Richard du Page ; d'autres vinrent en Vendée et formèrent les Pichard du Paty, Pichard du Page, Pichard de La Blanchère. Elle est sœur de M^{me} la baronne veuve de Clock de Longueville, et de M. Quentin Richard du Page. Sa mère, née de Villeneuve-Esclapon, appartient à une famille d'Aix en Provence.

Le lundi 21 novembre 1904, à Saint-Martin (Deux-Sèvres) a été célébré le mariage civil et mardi 22 à Saint-Maixent, au temple protestant, le mariage religieux de M. Armand Nicolle, fils de notre confrère, M. Théodore Nicolle, avec M^{lle} Naslin.

Les témoins étaient : pour la mariée, MM. Naslin, son frère, conseiller général des Deux-Sèvres et Iys, de Gémozac, son beau-frère, et pour M. Armand Nicolle, M. Camille Nicolle, député de la Charente-Inférieure, son oncle et M. Anatole Huvet, négociant à Saintes.

VARIÉTES

I

QUELQUES NOTES A PROPOS DE LA GUERRE DE SEPT ANS SUR LES COTES D'AUNIS ET DE BRETAGNE (1755-1759)

En faisant dernièrement des recherches dans de vieux papiers, le hasard a mis sous mes yeux une liasse de lettres écrites pendant la guerre de sept ans. Au cours de cette lecture une comparaison s'est imposée à moi, provoquée tout naturellement par les événements actuels d'Extrême Orient. De même, en effet, qu'en 1754, au lendemain de la paix d'Aix-la-Chapelle, l'Angleterre attaqua brutalement, sans déclaration de guerre, et au mépris de tout droit, les colonies et les navires français ; de même, en 1904, le Japon, digne élève de ses maîtres, a commencé la guerre contre la Russie par le guet-apens de Chemulpo et la surprise de Port-Arthur.

A notre époque, grâce au développement prodigieux du télégraphe et du téléphone, grâce aussi à la multiplication et à la diffusion du journal à bon marché, le moindre événement survenu en un point quelconque du globe, est connu le soir même, ou le lendemain, dans le monde entier. Blasés par l'habitude, nous n'attachons pas à cette rapidité d'information une très grande importance. C'est sans le moindre étonnement que nous apprenons chaque matin en ouvrant notre journal, ce qui s'est passé la veille à Port-Arthur.

Il y a cent cinquante ans, les sujets de S. M. Louis XV étaient moins favorisés. Les Parisiens avaient bien quelques gazettes, mais les provinciaux n'apprenaient guère les grands événements que par leur correspondance, ou par les récits des voyageurs de passage.

Il est superflu de dire que les nouvelles qui leur parvenaient ainsi n'étaient pas bien fraîches. En revanche elles étaient généralement plus exactes que celles qui nous arrivent si rapidement et qui sont la plupart du temps fausses ou controuvées.

Il m'a paru intéressant pour souligner ce contraste, de présenter ici quelques-unes des lettres dont j'ai parlé plus haut. Elles sont adressées par M. de Balguerie de Larmande, alors capitaine au Régiment de Brie, à son cousin Jacques Chaudruc, négociant à La Rochelle. Le régiment de M. de Balguerie tenait

garnison en Bretagne ; sauf quelques allusions à l'ensemble de la campagne, il n'est donc question dans ses lettres que de ce qui se passe sur les côtes d'Aunis ou de Bretagne. Il s'efforce de renseigner son cousin de son mieux, sachant combien ce dernier est avide de renseignements.

Il nous apparaît comme un brave gentilhomme, fort inquiet de se bien équiper, fort peu soucieux du danger. Il enregistre les événements sans commentaires : il n'apprécie, ni ne critique et prend en philosophe les ordres, les contre-ordres, les péripéties de sa vie de soldat et jusqu'à une blessure reçue au combat de Saint-Cast.

Ces lettres bien simples et sans apprêt n'ont certes pas été écrites pour la postérité. Elles n'ont rien de commun avec les mémoires qu'on nous a si abondamment servis depuis quelques années : ce sont des documents bien modestes. Il m'a semblé pourtant que les curieux des petits côtés de l'histoire y pourraient glaner quelques détails.

Nous sommes à la veille de la guerre de sept ans. Déjà des incidents menaçants pour la paix viennent de se produire au Canada. Le gouvernement anglais a fait construire sur le territoire contesté, sans même attendre la décision des commissaires nommés en 1750, un fort nommé le fort de la Nécessité. M. de Jumonville, officier français chargé d'aller en qualité de négociateur faire des remontrances au commandant du fort a été odieusement assassiné par les soldats anglais. Notons en passant que ce commandant s'appelait le major Washington ; on sait quelle destinée lui était réservée.

Ce meurtre fut immédiatement vengé par une expédition française, mais ce fut le premier des incidents qui devaient amener l'état de guerre en attendant la déclaration officielle.

Le 8 juin 1755, les anglais commettent une nouvelle agression. L'amiral Boscawen, commandant une escadre anglaise de quatorze vaisseaux de guerre, rencontre sur les bancs de Terre-Neuve, deux vaisseaux français, l'*Alcide* et le *Lys*, séparés de la flotte aux ordres de l'amiral Dubois de la Mothe. La paix régnait officiellement entre les deux nations, les vaisseaux français étaient sans défiance. L'amiral Boscawen s'en empare sans combat. Déjà les corsaires anglais couraient sus aux navires de commerce français, en capturant plus de 300 en peu de temps.

Louis XV, informé de cette inqualifiable conduite, rappelle

son ambassadeur à Londres et son ministre en Hanovre, leur ordonnant de quitter leur résidence sans prendre congé. On fortifie Dunkerque, on envoie des renforts au Canada. Tout se prépare pour la guerre.

Ici se place la première lettre de M. de Balguerie. Je respecte scrupuleusement son texte et son orthographe.

« Au Port-Louis, le 11 septembre 1755.

« Me voicy, Monsieur et cher cousin, à même de partir pour passer à La Rochelle. Vous jugés bien que ce voyage me fait beaucoup de plaisir puisqu'il me procurera le plaisir de vous embrasser et de voir toute votre chère famille, à qui je présente mes devoirs les plus humbles.

« Notre régiment est parti hier pour Brest et j'attends un capitaine de La Marche-Prince qui nous a relevés, pour me mettre en chemin. Cet officier me donne une place dans sa chaise jusques à Blaye. Je ne vous en dis pas davantage. Je suppléerai à bien d'omissions quand j'aurai l'honneur de vous voir.

« Vous savés sans doute l'arrivée de M. Dugué à Brest depuis le 2. Vous n'ignorez pas non plus qu'il a pris une frégate anglaise nommée le *Blanford*, qui allait à la Caroline porter M. Lileton qui en a le gouvernement.

« Voicy la relation de sa prise :

« Nous étions prêts à partir de Cadix le 29 juillet, sans un vent d'Est qui nous empêcha de partir ; heureusement, car le 31 arriva un courrier du cabinet à M. Duguay, par lequel le Roy lui apprenait l'aventure de M. Boquav (*sic*) au Canada et luy donnoit ordre en même tems de prendre les vaisseaux de guerre anglais qu'il trouverait, sans compromettre la gloire de ses armes, mais en suivant toujours sa destination.

« Il y eut l'après-midy un conseil de guerre et le lendemain 1^{er} aoust à 5 heures du matin, nous appareillâmes. Dès que nous fumes hors de la rade, les capitaines firent part en secret aux officiers des nouvelles et leur dirent simplement les ordres du Roy la dessus. Et en conséquence on disposa tout dans les vaisseaux pour n'être pas surpris.

« Le 13, les vents au N. O. petit, à l'entrée de la nuit nous vîmes un bâtiment à l'avant à nous à perte de vue. Nous étions alors par la Lati. de 42 degrés 9 minutes et de 2 degrés 31 m. de Long. méridien de Ténérif. Sur les 9 heures, faisant route au N., 1/4 N. E., M. de Marinières, commandant la frégate la

Fleur de Lys, aperçut le *Héros* signalant un bâtiment que nous vîmes aussi à l'avant de l'escadre.

« Comme dans la nuit le commandant ne fait pas de signaux de chasse particuliers, M. de Marinières n'hésita pas de courir dessus. Mais pour plus grande sûreté, il fit tout préparer pour le combat. Nous l'eûmes bientôt joint. Alors M. de Marinières luy fit demander qui il estoit. Il nous fit la même question, M. de Marinières lui fit crier de mettre en panne, son canot à la mer, de venir luy parler. Il nous répondit qu'il ne le fairoit qu'après que nous luy aurions dit qui nous étions.

« Monsieur de Marinières voyant dans ce vaisseau quantité de fanaux de combat, jugea bien qu'il étoit de guerre. Il luy fit redemander qui il estoit ; et répondit en très bon français que c'étoit le *Blanchford*, commandé par le capitaine Richard Warkins, frégate de guerre.

« Alors M. de Marinières en conséquence des ordres du Roy, n'hésita plus et fit faire feu dessus ce vaisseau qui étoit à la portée de pistolet sous le vent à nous et un peu de l'avent. A cette première décharge, ne fit qu'arriver et laissa tomber sa misaine. Mais nous allions beaucoup mieux et fumes bientôt à portée. A cette 2^{me} décharge il nous cria qu'il alloit mettre son canot à la mer et mettre à panne. Il nous envoya son lieutenant et un suisse qui alloit à la Caroline à la suite de M. Lileton.

« M. de Marinières après avoir armé son canot de ses gens les plus sages, ne renvoya d'anglais que ces deux officiers et M. Soul (ou Sorel) enseigne, qui fut chargé de l'amariner avec ordre de renvoyer le capitaine, et il envoya M. de Bogne, son premier enseigne, pour en rendre compte au général. »

« Je réponds fort tard à votre lettre, mais je vous rends relation pour relation. Soyès aussi persuadé qu'aux sentiments que vous voulès bien me témoigner je répondray toujours par les assurances du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur et cher cousin.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

BALGUERIE DE LARMANDE.

« A Monsieur Chaudruc,

« à La Rochelle. »

Pendant près d'un an les lettres de M. de Balguerie n'arrivent plus qu'à de longs intervalles. Il va lui même se charger de nous en donner la raison.

En 1756, la guerre en effet continue à ne pas être déclarée officiellement. Néanmoins, au mois d'avril, M. de Richelieu fait une descente à l'île de Minorque et prend Port-Mahon. Le 20 du même mois, l'amiral de la Galissonnière quoique inférieur en nombre aux vaisseaux anglais, bat à hauteur de Port-Mahon l'amiral Bing. Ce dernier paiera de sa tête la faute de s'être laissé vaincre. Le 20 juin, la capitulation du fort Philippe à Minorque, jusqu'alors réputé imprenable, fait tomber l'île entière aux mains de M. de Richelieu.

Une armée française entre en Allemagne ; au Canada, M. de Montcalm et M. de Villers remportent succès sur succès. Mais en Bretagne il ne se passe rien et c'est ce dont se plaint M. de Balguerie.

« Au Conquet, près de Brest,

« le 19 juillet 1756.

« Vous avès du, Monsieur et cher cousin, me trouver bien paresseux puisque j'ay tant différé de vous écrire. J'avoue mon tort. Il est vray que n'ayant jamais eu grand chose à vous apprendre depuis que mon régiment est dans ce quartier reculé, je me suis condamné au silence. Mais j'ay fait réflexion que j'en étois la dupe.

« Vous trouverez à la suite de ma lettre quelques nouvelles du Canada (1). Je scais qu'à La Rochelle vous êtes à portée d'en avoir. Je vous les envoie toujours. C'est la frégate nommée *La Sauvage*, arrivée depuis le 14, qui les a apportées. Je ne vous dis rien de ce païs, tout y est fort tranquille. L'escadre de M. de Conflans est toujours dans la rade et on travaille dans le port à l'augmenter de quelques vaisseaux »

« Au Conquet, le 21 septembre 1756.

« . . . Je me suis déterminé à passer l'hiver en Bretagne. Mon régiment va en garnison à Saint-Servant, fauxbourg de Saint-Malo. De là je compte voir les Etats de Rennes.

.
« Je seray à tems ici pour votre réponse. Nous n'en partirons qu'après le 15 d'octobre. Il est essentiel que nous gardions ce poste, les Anglais faisant des préparatifs qui pourroient regarder Brest. Nous ne comptons pourtant pas qu'ils entreprennent

(1) Cette partie a disparu.

rien sur ces côtes, la saison étant déjà avancée. On travaille fortement à Brest à l'armement de plusieurs vaisseaux, mais on ignore, comme vous pouvez juger, l'objet de tout cela . . . »

Ici encore nous trouvons toute une série de lettres insignifiantes où il n'est question que de détails de la vie de garnison. C'est que la campagne se poursuit loin des côtes.

En 1757, le maréchal d'Estrées bat le duc de Cumberland à Hastenbeck, le 20 juillet ; et le maréchal de Richelieu qui succède au maréchal d'Estrées force le duc de Cumberland à capituler à Closter-Seven.

Jusqu'à présent les armes françaises n'ont connu que le succès. Le moment approche cependant où les anglais sont tentés de s'attaquer directement aux côtes de France, et essayer de débarquer sur notre sol. M. de Balguerie écrit en effet.

« A Saint-Servan, le 10 septembre 1757.

« Je m'imagine, Monsieur et cher cousin, que sur la nouvelle de l'armement que font les Anglais, on a fait sur vos côtes des dispositions pour rendre leurs projets inutiles comme nous faisons icy. En effet, tous les endroits où ils peuvent venir en Bretagne ont été mis dans le meilleur état de deffense qu'il est possible. Surtout Brest où M. le duc d'Aiguillon a rassemblé la plus grosse partie des troupes qui sont sous ses ordres. Nous ignorons pourtant quel est le but des Anglais. Nous avons appris qu'il étoit parti de Douvres le 3 de ce mois un grand nombre de vaisseaux de transport, escortés de trois vaisseaux de ligne, de quelques frégates et d'une bombarde, pour aller prendre des troupes à Spitead. Nous avons depuis eu des avis, mais fort douteux, que cette flotte étoit partie le 7 de ce dernier port. Si cela étoit vrai nous l'aurions déjà vue ici, supposé qu'elle dut y venir, attendu que le vent est assez favorable. Si vous avés de ses nouvelles, ayés la bonté de m'en faire part. Si les Anglois paraissent par icy, j'auray soin de vous en instruire. . . . »

Les renseignements de M. de Balguerie étoient bien exacts. Nous allons abandonner sa correspondance un instant pour reproduire un autre document relatif à la destination de cette flotte anglaise. C'est vers La Rochelle et Rochefort qu'elle se dirigeait, avec la mission d'y tenter un débarquement, qui d'ailleurs ne réussit pas.

Le récit qu'on va lire est adressé par Jacques Chaudruc, le correspondant de M. de Balguerie, à un ami de son père. Ecrit

sur le ton de la plaisanterie, et inachevé, il contient néanmoins quelques détails intéressants. J'en supprime les parties inutiles, ne conservant que celles qui semblent écrites pour répondre à la lettre précédente :

« Histoire de la glorieuse campagne de M. Chaudruc, capitaine de dragons du régiment de Culant, garde-coste.

« Dédié à Monsieur de La Bruyère,
« à Peireguillot.

« Monsieur,

« Le vif intérêt que vous prenès à tous les événements de ma vie, me fait espérer que vous ne serès pas insensible aux glorieux succès que j'ay éprouvés dans la campagne de 1757 contre la flotte anglaise de l'amiral Hauke.

« Dans cette ferme persuasion, je prends la liberté de vous dédier mon histoire de cette campagne. »

« Pour l'intelligence de cette histoire j'y joindray à la fin un extrait du journal historique au sujet de la tentative de la flotte anglaise sur nos costes. Cet extrait donnera même une idée generale de toute l'expédition des manœuvres de l'ennemy, de celles de nos généraux et de l'état ou nous nous sommes trouvés, avant et pendant le tems que cette flotte a resté sur nos bords (1).

« Je joindray encore à cet ouvrage une pièce de vers de la composition de M. de Bonnemor. Ce petit ouvrage qui est ecrit avec beaucoup de feu est occasionné par la faveur qu'a accordée le Roy aux habitants de La Rochelle, (en récompense de la bonne volonté qu'ils ont montré) qui est de faire enlever des inscriptions infamantes à la porte de l'église des Minimes qui avoient été posés dans des circonstances malheureuses (2).

« Le 20 du mois de septembre 1757, M. le Prince, gouverneur de l'Isle de Ré, expédia à M. le maréchal de Senecterre, commandant des provinces de Poitou, Aunis et Xaintonge, un courrier pour luy donner avis qu'il paroissoit à hauteur de cette isle une flotte anglaise armée depuis longtemps à l'ombre du mistaire et dont les coups surs et inattendus devoient foudroyer la partie de l'univers qu'elle iroit attaquer.

(1) L'original étant incomplet, je n'ai pu vérifier si Jacques Chaudruc a mis son projet à exécution. Je n'en ai trouvé aucune trace dans ses papiers, non plus que de la pièce de vers annoncée plus bas.

(2) Jacques Chaudruc appartenait à la religion réformée.

« Dans ce tems de crise j'étois au chateau de Monroy à deux lieues de La Rochelle, chès Madame la comtesse de Noyant, où les circonstances avoient rassemblés une douzaine de capitaines du régiment de Royal-Dragon cantonnés dans les environs et les majors des régiments de Bear et Bigorre en garnison pour lors à La Rochelle. Les progrès d'une nouvelle aussi inattendue la portèrent bientôt jusques à Monroy, nous l'y jugeâmes assés hasardée et nous continuâmes d'y faire bonne chère et d'y denser jusques à une plus emple certitude de cet événement.

« La nuit du 20 au 21 nous eûmes une très vive alerte, réveillés par le bruit du toccin et de la generalle. L'amour de la patrie, la fidellité pour notre auguste maitre, notre état, l'honneur enfin, ce préjugé sacré qui est la vertu des grandes âmes, tout nous anninma. Dans ce fortuné moment, foulant aux pieds les vils charmes du someil, nous nous levâmes et jusques à 10 heures du matin, nous courûmes en chemise dans les villages voisins pour éclaircir les sujets de cette alerte et scavoir enfin s'il faloit aller vaincre ou mourir.

« A une heure après midy, nous étions prêts de nous mettre autour d'une table où les mets bien apprêtés qui la couvroient promettoient de nous dédomager des fatigues de la nuit et de la matinée, lorsque des ordres du Maréchal qui portoient que nous eussions à nous rendre à nos troupes confirmèrent la certitude de l'apparition des Anglois.

« Nous jugeâmes qu'il convenoit de bien dîner avant de nous mettre en marche. Deux morts se présentèrent à nos yeux, celle d'innanition, et celle qui pouvoit nous enlever dans le combat ; nous nous mîmes bien à l'abry de la première, et à trois heures nous nous disposâmes à aller parer les coups de la dernière.

« L'ardeur du maitre eut bientôt passé dans l'être de mon coursier ; d'une démarche aussi prompte que fière, il me conduisit en cabriolet à Saint-Xendres (1), où je trouvay cent de mes dragons en bataille. Je fis une exacte revue de leurs armes. Je marquay leurs logements, et après une patétique harangue, je leur donnay ordre de se tenir prêts au premier signal, et je me rendis chez le Maréchal pour prendre les derniers ordres.

« La flotte anglaise parut enfin dans nos pertuis ce même soir. Le 22 toute la matinée fut employée à des préparatifs militaires et je passay toute la soirée avec les généraux au haut de

(1) Saint-Xandre à six kilomètres de La Rochelle.

la tour de la Lanterne, à observer les mouvements de la flotte qui mouilla à sept heures dans la rade des Basques, sous l'Isle d'Olleron. Elle consistoit en 17 gros vaisseaux de ligne, neuf frégattes, deux galiottes à bombes et quatre-vingt douze vaisseaux de transport. L'amiral Hauke (*sic*) comendoit cette flotte et le général Maudan avoit le commandement de 10 mille hommes de débarquement des meilleures troupes d'Angleterre.

« Nous n'avions dans la province que les régiments de Languedoc, de Corse, et les grenadiers royaux de Brulair) (1), pour l'isle de Ré; les régiments de Rouergue, un bataillon de milice et les gardes-costes de l'Isle à Olleron; le régiment de Laffare et quelques gardes-costes sous les ordres de M. le marquis de Surgères, sur les bords de la Charente au-dessus de Rochefort, et les régiments de Royal-Dragon, Bear, Bigorre; quelques milices du bataillon de Rennes, et trois capitaineries garde-costes, formant environ douze cents hommes de compagnies détachées; et le reste des paysans de la campagne ou compagnies du guet, sur nos costes depuis Charon jusques à Rochefort.

« Le lendemain 23 à sept heures du matin, M. le comte de Maulevrier-Langeron fut envoyé avec trois cents hommes des piquets de Bear et Bigorre à Fouras qui étoit la partie plus à portée de favoriser la dessente et les pernicioeux desseins de l'ennemy. Et à onze heures, M. le Maréchal se transporta à Angoulin où étoient campés deux mille cinq cents hommes de garde-coste. J'y suivis bientôt le Maréchal qui avoit pour lors la goutte. Nous eumes le deuil d'y voir attaquer à midi, l'Isle d'Aix par deux vaisseaux de guerre, qui après une vigoureuse deffence de la part de l'Isle, s'en rendirent maitres dans une demie heure.

« Bien resolleu à venger la prise de cette Isle, dont les fortifications mille fois commencées et mille fois détruites par les premières vagues qui venoient s'y briser, annonçoient à l'Europe qu'elle étoit imprenable, je me rendis à La Rochelle et chès M. le Maréchal qui étoit aussi de retour, pour obtenir qu'il voulent m'employer à la deffence de mon païs.

« Il étoit décidé que les dragons de Culant ne serviroient pas

(1) Je transcris ce nom, sans toutefois le comprendre, mais il est très lisible dans l'original. Il doit être défiguré comme quelques-uns des noms propres qui précèdent ou suivent.

au corps et qu'ils n'auroient d'autre employ que celluy de porter les nouvelles et les paquets d'ordres d'un camp à l'autre.

« Il est humiliant à un brave officier de ne comender que des couriers et de ne jouer dans une affaire aussi importante que le rôle de directeur de poste ou de messagerie. Aussi combatis-je avec toute la force dont je fus capable ce projet aussy funeste pour moi qu'il eut été avantageux à l'ennemy s'il eut effectué ses desseins.

« J'eus le bonheur de réussir. Ma bonne volonté pleut à Monsieur le Maréchal. Il accorda que j'aurois un détachement de cent dragons et que je le conduirays le lendemain au camp d'Angoulin sous les ordres de M. de Torinville, sous qui je devois servir. Je fis partir soudain un exprès pour Saint-Xendres où étoient rassemblés ces dragons avec ordre de se rendre le 24 à cinq heures du matin sur le glacis entre la porte Royale et la porte Dauphine où je devois les aller prendre.

« Il est d'usage quent on doit entrer en campagne de mettre ordre à ses affaires et de se munir autant qu'on le peut, de toutes les choses essentielles à la vie et au vêtement. Celle que j'alois commencer pouvoit être longue et dure. Il commençoit déjà à geler toutes les nuits (1) et l'apparition inattendue de l'ennemy ne nous avoit pas laissé le tems de pourvoir à la subsistance des troupes.

« Pour l'ordre dans la maison, j'en remis les clefs à M. Bonnaud mon oncle et le priay de se conduire suivant l'exigence des cas. J'avois quatre-vingt mille livres en argent que j'offris de prêter à la ville pour pourvoir à la subsistance des troupes et de ses abitans. Mon offre fut acceptée en partie. On en prit quinze mille livres et je priay M. Bonnaud d'en donner le reste, s'il en étoit bezoin.

« A l'égard de mon équipage, il fut très mince. Je n'avois qu'un abit d'uniforme extrêmement léger, une petite redingotte et un portemanteau où je mis deux chemises, un bonet de voyage, quatre mouchoirs et une paire de bas de bottes. Le Portemanteau fut porté derrière mon laquais Dauffiné, ancien cocher et vieux yvrogne qui m'a beaucoup amusé pendant la campagne. Et sur un cheval à paniers, j'avois dix alloyaux, douze gignots et

(1) Le 20 septembre (?).

quinze pains de vingt livres (1). Comme j'avois toujours oui dire que les premières vertus d'un militaire étoient la présence d'esprit et la prudence, j'eus peur de perdre ces avantages précieux si je me laissois emporter au goût de vingt-cinq bouteilles d'un très bon vin qu'on m'offrit. Je les reffusay donc et je partis sans rien prendre de plus que trois louis en or.

« Le 24 au matin je partis pour joindre ma troupe que je conduisis en très bon ordre après luy avoir fait traverser la ville où sa bonne contenance fit renaitre l'assurance et la confiance dans toutes les âmes timides.

« A 9 heures du matin j'arrivai à Angoulin, mais le sieur de Torinville avoit eu ordre d'évaquer ce vilage à la pointe du jour et de marcher avec les troupes qui y étoient campées le long de la coste vers Rochefort parce que l'escadre angloise s'étoit toute portée sur ce costé. On me signifia soudain de continuer ma marche et d'aller toujours jusques à ce que j'atteignis le dit sieur de Torinville.

« Je ne fus pas plus tost sorti d'Angoulin et à l'entrée de la garenne de Chatellaillon, la mer estant haulte, que j'apperceus par dessus de petites dunnes de sable qui servoient de retranchement à cette partie, deux voilles qui me parurent à bonne portée de mousquet. Ne voyant que le haut des mats, je pençay que ce pouvoient être des traversiers qui s'étoient échoués sur le platin pour être à l'abry de l'ennemy. Je m'avancay seul jusque sur ces dunnes et fus détrompé en voyant que c'étoient deux grandes chaloupes de l'escadre dans laquelle il paroissoit y avoir trois cents hommes de troupe. Je retournay à mes dragons et après avoir fait faire sillage « Mes amis, leur dis-je, vous êtes tous francs, vous avés vos biens, vos fâmes, vos enfans, votre personne à delfandre », et leur montrant les deux chaloupes, « Voilà l'ennemy, il faut faire bonne contenance; alons nous montrer sur le platin ! Je ne vous exposeray pas inutilement, mais que personne ne tire que je n'en donne l'ordre ! » Et nous avançames en avant des dunnes à portée de pistolet de l'ennemy. Il y auroit eu de l'imprudence de faire feu dessus : l'ennemy auroit tiré sur nous des pierriers à mitraille et des coups de fusil qui nous auroient eu bientôt balayer, sans qu'aucune troupe eut peu

(1) Il convient de dire pour justifier ces quantités imposantes que Jacques Chaudruc, qui avoit déjà équipé à ses frais sa compagnie de dragons, voulut aussi la nourrir pendant la campagne.

se montrer. C'étoit démasquer notre faiblesse et leur annoncer qu'ils pouvoient sans rencontrer le moindre empêchement faire leur descente dans cet endroit. Au lieu qu'en ne faisant que les observer, ils soubsonnèrent beaucoup de troupes retranchées dans la garenne et ils prirent le large.

« Je rentray pour lors dans la garenne et continuay ma route lorsqu'à l'arrivée de Chatelaillon, je vis de nouveaux mes deux chaloupes qui sondoient sur cette pointe.

« Nous n'y avions que cent paysans de la campagne commandés par un capitaine garde-coste, deux pièces de canon et un drapeau blanc planté sur le revers du parapet qui n'étoit pas trop bien défendu. C'étoit pour lors l'heure de la messe, mes paysans et leur capitaine étoient aux pieds des hostels à implorer le secours du Dieu des armées. Ce secours paroissoit pressant. Les trois cents hommes pouvoient les prendre sur les tenns, mettre le feu au village et rentrer dans leurs chaloupes. Il n'y avoit personne pour servir le canon, qu'un pauvre diable que la fatigue avoit mis hors d'état de rien faire.

« Je fis rapeler, et quoy qu'huguenot j'entray dans l'église, et parlant au curé, je lui dis : « Monsieur le curé, il est beau de louer Dieu et d'implorer son secours. J'espère que vos vœux seront exaucés. Mais Dieu en nous offrant ses grâces ne veut pas que nous soyons oisifs. Il faut mettre la main à l'œuvre, et pendant que vous êtes renfermé dans cette église, l'ennemy est à la porte qui tente une descente. »

« A ces mots le curé abandonna l'hotel. Il fut arrêté, n'y ayant pas de canoniers que le capitaine garde-coste et moy servirions le canon et que M. le curé y metteroît le feu.

« Oh, divin Appollon, accorde moy ton secours ! pains avec toute la force et l'énergie de tes sacrés crayons l'ardeur héroïque de mon curé ! Mais non, il ne faut pas mêler le profane au sacré, et quoyque le curé semblable au grand Jupiter sur son aigle terrible, tenant son foudre en main, sortit de l'église, les ornements pontificaux sur le dos, les cheveux hérissés, les yeux étincelants, et la mèche allumée aux cierges de l'autel, je le peindray comme un héros divinement inspiré et non comme ceux que les payens adoraient follement.

« Dans ce pompeux équipage nous allâmes tous tirer sur les chaloupes deux grands coups de canon à bout touchant, qui ne portèrent pas. Et les chaloupes prirent encore le large et ne

revinrent plus sur ses bords. Après avoir fait l'éloge de la bravoure du curé, je pris congé de lui.

« Je continuay ma route jusques à Fouras, en faisant de distance en distance retourner les habits de mes dragons pour faire illusion à l'ennemy.

« Le 29 au matin deux galliottes à bombes se détachèrent de l'armée et vinrent se placer devant Fouras. Ils jetèrent des bombes et y tirèrent plusieurs coups de canons. . . . »

Ici s'arrête brusquement la narration de Jacques Chaudruc. Jé n'ai pu en retrouver la suite et soupçonne fort qu'il ne l'écrivit jamais. Il avait alors à peine vingt-cinq ans, et bien des occupations plus en rapport avec son âge durent le détourner d'écrire l'histoire, suivant son projet. C'était là un genre de travail par trop austère pour un jeune homme de son temps. On a pu du reste facilement discerner dans les lignes qui précèdent qu'il n'avait rien des graves qualités nécessaires à un historien consciencieux.

(A suivre).

Baron CHAUDRUC DE CRAZANNES.

II

SAINTES ANCIENNE

(Suite).

LA CITADELLE (rue de) (1756) ; *Montée des ci-devant Carmélites* (an III). *Rue du Palais*. (Voir ce mot.)

Habitants : Jacques-René de Bremond d'Orlac (1746). Pierre Senné, notaire, demeurait rue de la Citadelle, paroisse Sainte-Colombe (1757, 12 juillet, *Minutes de Retif*). André de Guenet, écuyer. Jean de Saint-André, receveur des domaines du roi (1757), Jean-Elie Lemercier, lieutenant criminel (1758). Gaudriaud, qui fit bâtir la maison appartenant aujourd'hui à M. Drillhon. (Voir *Rue du Palais*.)

CLERCS (la venelle des), à Saint-Eutrope.

1712, 18 mars. — Vente d'une maison, « proche ladite veleine, confrontant d'un bout à la rue des Petites Aires, d'autre à ladite veneile. » (*Minutes de Prouteau*.)

LA CLOCHE (canton de). — Il était situé dans la Bertonnière. On trouve souvent : « rue qui monte du canton de la Cloche pour aller à l'église de Saint-Eutrope » ; « rue qui va du logis de la Cloche à l'église. » (Voir les *Enseignes*, loco citato.)

COGNAC (le fief de *Compniaco*). — Il est défini dans une charte

de 1245, publiée dans le tome X des *Archives*, p. 37 ; il se trouvait près du pont.

COLLÈGE (rue du). (Voir *Rue Neuve*). — En 1815, elle compte neuf numéros : Thermonia, maître de pension, de Pindray, Levèquot, prêtre, Blanc, maître de pension.

COMÉDIE (LA). (Voir *Rue des Trois Maires*).

La rue de la Comédie compte, en 1815, sept numéros. Grave-
rand, contrôleur de la marque d'or, y habite.

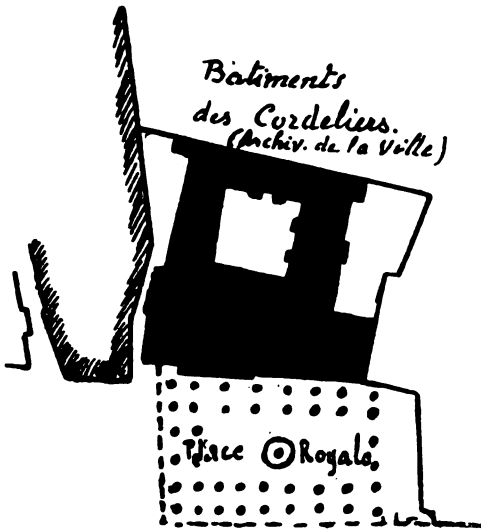
J'allai au spectacle, écrit Millin, au début du XIX^e siècle (*Voyage*, t. IV, 2^e partie, p. 672), terminer la soirée ; « on y entre en traversant un cabaret où l'on propose du vin, du jambon », de l'eau-de-vie à vingt-cinq degrés.

COMMUNE (rue de LA), période révolutionnaire. Actuellement *Rue Alsace-Lorraine*.

CORDELIERS (place des). *Place Fleurus*, peut-être à l'époque révolutionnaire. *Place Royale*, *place de la République* (1850). *Place d'Armes* (1851). *Square des Cordeliers*, en langage officiel. *Square du Palais de justice*, dans le langage vulgaire.

(Voir *Cours National*).

Les Cordeliers sont établis à Saintes en 1240. (Cf. *Bulletin*, II, p. 118).



Le convent des cordeliers ou franciscains, situé hors les murs de la ville, en la paroisse Saint-Maurice, en face de la Porte Aiguère, fut détruit pendant les troubles du milieu du XVI^e siècle. Avant que la libéralité d'Anne d'Autriche (1) permit la restauration des ruines (31 mai 1649), les religieux habitèrent les bâtiments curiaux de Saint-Maur. Jamais, à aucune époque, leur monastère ne se trouva au bas de la Bertonnière.

La destruction des murailles de Saintes aurait commencé de bonne heure.

L'abbé Briand dit qu'on est redevable à Jacques Raoul, « ce

(1) Cf. *Bulletin des Archives*, I, p. 357, IX, p. 244.

pontife, aussi pieux qu'il était savant, du séminaire de Saintes, construit en grande partie avec les matériaux tirés des anciennes fortifications de la ville », sur l'emplacement de l'ancien prieuré de Saint-Vivien (1644).

Il explique en note qu'il s'agit des fortifications situées sur le terrain appelé aujourd'hui Cours Reverseau. « Le couvent des Cordeliers fut bâti également avec les débris des remparts et les tours de la cité. « Nous avons extrait ce document d'un vieux manuscrit. » (1)

Je donne la note telle quelle, sans endosser la responsabilité de cette assertion. J'ai même des doutes sur sa vraisemblance.

Le cloître des Cordeliers servait de lieu d'assemblée aux corporations ouvrières de la ville.

A affermer, un très bel appartement, chez les RR. PP. Cordeliers, ayant vue sur la place, occupé ci-devant par feu M. le marquis de Monconseil. (*Affiches*, 2 avril 1786.)

En 1825, on eut l'idée de transformer l'ancienne chapelle des Cordeliers. On voulait mettre les tribunaux de justice de paix et de commerce « dans le local d'enseignement mutuel, église de l'ancien couvent des Cordeliers. » (Projet aux *Archives de la ville*.)

La place était plantée d'arbres. Une fontaine jaillissait au milieu.

1603, 11 octobre. — Robert Maréchal, gardien des pères cordeliers, demeurant rue Saint-Maur, affirme à moitié des fruits, à Mathurin Blandin, marchand, la terre labourable, la vigne haute et basse, appartenant aux Cordeliers, « despendant du lieu et place ou le temple et bastimens desdits Cordeliers a esté cy devant construit et basti, où à présent il n'y a que les ruynes, scituées en la paroisse Saint-Morice. » (*Minutes de Maréchal*.)

Dans les minutes de Verjat, notaire royal à Saintes, sous la date du 29 septembre 1637, se trouve un contrat entre les Cordeliers et deux manœuvres, qui entreprennent « d'hoster et choisir de l'antienne église dudit couvent et du porche au bout d'icelle, toute la pierre bonne et propre à massonner et la mettre dans le lieu où estoit antienement le cloître..... hoter le gravier, le porter au devant la grande

(1) Pièces mss. de la maison de Thézac, Briand, *Histoire*, II, p. 360.

et petite porte de la chapelle nouvellement bastye audit lieu... et dans le cloître..... »

Voir *Saint-Maur*.

Voir dans le *Recueil*, t. XI, p. 173, l'inscription du révérend Voltene.

CORDELIÈRE (rue de LA). — Moreau met cette rue dans le tracé de pure fantaisie qu'il assigne à la muraille gallo-romaine.

« Il en trace le pourtour, qui... revenait par la rue des Balais, celle de la Cordelière, le Bois d'Amour, etc... » (Cf. *Congrès archéologique* tenu à Saintes en 1844, p. 84.)

CORDERIE (LA).

Les actes ci-dessous diront suffisamment où elle était établie.

1652, 30 mars. — Au conseil tenu en la maison commune de la présente ville de Saintes par nous, Jean Pichon, maire et capitaine de la dicte ville, y assistans nobles hommes Dominique Duplais, Bertrand Guybert, Estienne Coudreau, Labbé, Charles Lepau, pairs et eschevins de la dicte ville.

Sur ce qui a esté représenté que le cimetière de Saint-Maur est remply de corps, a esté arresté que par provision le dict sieur maire baillera permission d'inhumer les corps es parties du jardin arrenté à Charles Lecoq. Signé: Pichon, maire, Duplais, P. Huon, Guybert, Gregoireau, Deguip, Coudreau, Lepau, Béchet, Labbé, Raymond, Demessac, Veyrel, Babelot, Savary, Lemaitre, Espinet et Couillaud. (*Archives de Saint Pierre*, cote T. T.)

1652, 6 avril. — Au conseil tenu en la maison commune de la présente ville de Xaintes par nous, Jean Pichon, maire et cappitaine de la présante ville de Xaintes, y assistans nobles hommes Bertrand Guibert, Pierre Bibart, Arthus de Guip, Pierre Lhommeau et Jean Raymond, eschevins.

A esté représenté que Monseigneur l'évesque n'a voullu bénir l'emplacement arenté au Cocq, au lieu de la Corderie, et destiné pour servir de simetière à la paroisse Saint-Maur, qu'il n'y ait un transport absolu au profit de la fabrique du dict Saint-Maur.

Sur ce délibéré a esté arresté que suivant l'offre faict par M. François Babelot, l'ung des fabrqueurs de la dicte paroisse Saint-Maur, de payer mesme rente au profit de ce corps que faisoit le dit Coq, que le bail en ced

dera au proffit de la dicte fabrique purement et absolument, et pour le desdhommagement prétandu par ledit Lecoq, renvoie devant les sieurs maire et Dupas. Ainsy signé : Pichon, maire, Guilbert, Bibard, de Guip, Raymond, Jhanneau, Bourdeille, Hillairet, Sanxay, Chasse-loup, Geoffroy, Babillot, J. Rulland et Danvicq.

HEMERY.

Vu la présante délibération portant cession et donation absolue de la pièce de terre cy devant en jardin, nommé la Corderie, par la maison de ville de Saintes, aux charges portées par le présent acte et pour servir de cimetière à la paroisse de Saint-Maur. Nous avons commis et com-mettons frère Estienne Chaquineau (??), faisant la charge et fonction de curé en la dite paroisse, pour bénir la dite pièce de terre selon les cérémonies portées par le rituel, afin de servir désormais de lieu propre à enterrer les catholiques. Fait à Saintes, le 7^e avril 1652.

Louis, évêque de Saintes.

(Ecrit en entier de sa main.)

Par acte du 1^{er} janvier 1645, cet emplacement est ainsi désigné :

« Certain empiacement scitué proche les murailles d'icelle, appelé la Corderie, confrontant d'un costé aus-dites murailles, ung chemin entre deux, d'un bout au jar-din de vénérable et discrete personne Monsieur maistre Mathieu Desprois (1), chanoine en la dicte église, lequel est à présent tenu et possédé par Monsieur maistre Abra-ham Leconte, conseiller du roy et son procureur au siège présidial dudit Xaintes, d'autre costé et d'un bout au jardin de vénérable et discrete personne Monsieur mais-tre François Brusle, aussy chanoine en la dite église. »

CORDIER (tour du).

Documents, p. 271. Dangibeaud, *Saintes au XVI^e siècle*, p. 60.

CORDIERS (rue des).

Le 22 août 1544. — Léonard Masson, maitre brodeur, a vendu à Micheau Gyrault, marchand, « ung jardin avecq ses appartenances, renfermé des deux boutz de murailles et les deux coustés de palisses, assis et situé en la ditte ville, au lieu appelé le Chasteau, parroisse de Saint-Fryon, confrontant d'ung cousté au jardrin de M^e Jehan

(1) Je crois qu'on a voulu dire Despruet.

Roy, d'autre au jardrin de Pierre Drouhet, d'ung bout au chemyn par lequel l'on va et vient des Jacobins de ceste ville à l'église de Saint-Fryon, et d'autre bout à la ruhe des Cordiers, pour le prix et somme de onze livres tournois... » (*Minutes de Perrault.*)

COURS ROYAL. *Cours National.*

Un arrêt du 9 janvier 1781 accorde à la ville la propriété « des emplacements et anciens murs, fossés et remparts et fortifications. » (*Documents*, p. 497.)

Sur ces fossés passe actuellement le cours commencé par Reverseaux, antérieurement à 1789 pour les abords du nouveau pont, et continué en 1815 et 1816. Les murailles de la ville fournirent partie du remblai, les tertres des alentours de la Porte Aiguière une autre. Ces monticules avaient été formés avec les terres extraites des fossés, à l'époque où l'on fortifia la ville. Une partie de ces terres servit aussi au remblai qui passe dans le vallon des Monards (1835), (route de Pons), et aussi dans celui des arènes, je crois.

Le 19 juillet 1840, le maire de Saintes met aux enchères les terrains de la Croix, bordant le Cours Royal, c'est-à-dire du théâtre à l'hôtel de France, divisés en dix-neuf lots (1).

Les ormeaux du cours furent plantés vers 1825.

En 1828, sur l'emplacement de l'hôtel de France (2), on dressa une tente pour recevoir la duchesse de Berry. C'est en cette circonstance que fut prononcé un mot resté célèbre à Saintes. Le juge Mollet, une des autorités chargées de recevoir la princesse, lui présenta une corbeille de poires — dernier trait d'une vieille tradition. — Marie-Caroline refusait. « Prenez-en, princesse, dit notre personnage avec le sourire le plus engageant.... elles sont excellentes, elles viennent du Coudret ! »

On raconte qu'en cette même cérémonie, l'adjoint Gilbert, professeur de philosophie, devait haranguer la duchesse. Au moment propice, il s'avança, mais ne trouva pas les feuilles sur lesquelles il avait écrit son discours. Il se désolait (— devant la princesse ! —), fouillait fiévreusement les poches de son habit, on comprend avec quelles angoisses, — affolé et gémissant, se parlant à lui-même à voix haute : « Ah ! mon Dieu ! où l'a-t-elle mis ?... (elle, c'était sa servante)... elle l'a mis dans mon autre

(1) *Journal littéraire.*

(2) Une autre version met la scène à l'entrée de la rue Porte-Aiguière. Voir plus loin.

habit !... » Eh oui ! Gilbert, distrait par son rôle, avait pris son vieil habit. D'après une autre version, Gilbert, sur le point de lire son compliment, se troubla au point de ne pouvoir prononcer une seule parole. La duchesse alors le pria de lui remettre son manuscrit, et Gilbert lui donna un brouillon de lettre au maire sur les préparatifs de la fête (1).

(1) Une relation du séjour de la duchesse de Berry a paru dans *Le Courrier* des 7 et 11 juillet 1878, puis en tirage à part, sans titre (1878). Respectons l'anonymat de l'éditeur, bien que tout le monde sache que cette publication a été faite par un de nos plus distingués confrères, détenteur des lettres de son grand-père, auteur de la relation. Je la résumerai ici parce qu'il n'est pas facile d'en consulter un exemplaire (la bibliothèque de Saintes n'en a pas), et que la collection du *Courrier* n'est pas non plus très commune.

La duchesse arriva à Saintes, le dimanche 13 juillet 1828, à 10 heures du matin. Le samedi matin — détail curieux — on ne savait pas, et la princesse elle-même ignorait où elle descendrait. Une longue discussion entre la municipalité, qui s'obstinait à offrir l'hospitalité à l'hôtel de Beaumont, à cause de la vue de la prairie, et le préfet qui soutenait que la sous-préfecture était rigoureusement indiquée, maintint l'incertitude à cet égard. La duchesse consultée ne voulut pas trancher le débat. Bref, elle descendit à la sous-préfecture. Elle venait de Rochefort. Elle passa sous un arc de triomphe d'ordre corinthien, tout couvert de buis et de drapeaux fleurdelisés, élevés devant la place des Cordeliers (— il avait coûté 2.000 fr. —). C'est devant cet arc de triomphe, que Gilbert eut sa mésaventure. Le cortège « était assez mesquin. Mais enfin, la princesse a vu du désordre, de l'enthousiasme, et cela a paru lui faire plaisir ; d'autres disent le contraire. »

Le cortège passa lentement tout le long de la chaussée (*aujourd'hui Cours National*), et arriva (*sous-entendu : tourna à droite au bout de la chaussée, suivit le quai et arriva...*) au coin de la maison Gaudin (*couvent des Récollets*). Elle a parcouru tout le quai (*pour voir la prairie, qu'on tenait tant à lui montrer* —) et est arrivée à la sous-préfecture, où elle a reçu les demoiselles d'honneur (— vingt-quatre —), les autorités, etc... ; tout cela s'est fait dans l'espace d'une demi-heure. La princesse n'est pas restée quatre minutes dans ses appartements et n'a rien changé à sa toilette, qui était de la plus grande simplicité : une robe de soie à grands carreaux bleus et jaunes, des brodequins noirs, une simple petite collerette et une capote de satin bleu avec une blonde devant... » « Madame est allée à la messe à pied (*— elle prit place dans le sanctuaire ; à la voûte était suspendue une magnifique couronne de fleurs*). Après la messe, la princesse s'est mise à table. Il n'y avait d'admis, en fait de dames que la femme du préfet et M^{me} de Giscard ; et en hommes, MM. de Prévost, de Saint-Légier-Lussinet, Gout (commerçant), de Sersé, de Réals père. A la sortie du déjeuner, Madame est rentrée dans le grand salon de la sous-préfecture et a encore reçu quelques personnes. Le public avait pénétré dans les appartements, de sorte qu'il y avait une telle confusion que l'on eut dit l'arche de Noé. Tout ce monde est resté à voir déjeuner la princesse... » Sur sa demande on la mena voir les bains romains de Ganif. Elle s'arrêta près de notre *hôtel de France* pour exa-

Une troisième anecdote fait partie des « souvenirs » intimement liés aux passages de la duchesse de Berry et de la duchesse d'Angoulême. Nos pères ne manquaient pas de la raconter à la suite des précédentes. Je les ai entendues vingt fois. Bien que celle-ci soit un hors-d'œuvre, qu'elle ne se rapporte aucunement aux rues de Saintes, on me pardonnera de la consigner ici.

Le maire (je tais son nom) d'une commune voisine, dont la duchesse d'Angoulême devait traverser le territoire (1823), résolut d'aller lui offrir ses hommages et l'assurer de son dévouement au roi. Il se transporta, escorté de son conseil municipal, sur la route de Pons, au milieu d'une foule énorme, fit arrêter la voiture, s'approcha de la portière et se mit à débiter son discours. Cet arrêt imprévu impatientait-il la voyageuse, d'humeur peu commode et peu endurante de son naturel ? le compliment lui parut-il trop long ou trop alambiqué ? l'histoire est muette sur ce point, mais elle dit que la princesse, interrompant l'orateur, lui demanda brusquement : « Y a-t-il loin d'ici à Pons ? »

La question tomba comme un coup de maillet sur la tête du pauvre homme, déjà en proie au vertige de se trouver en présence de la fille de Louis XVI : elle acheva de mettre en déroute le peu de sang-froid qui lui restait. Il demeura comme étourdi, un court instant, sans parole, les yeux hagards, la cervelle absolument vide, puis il balbutia : « Princesse..... il n'y a pas plus loin que de Pons ici ! »

Je gage que la princesse fut au moins aussi interloquée que le pauvre maire.

Revenons à nos rues. Vers 1780, on créa la place du Champ-de-Foire, ou bien la place de la Croix : l'hésitation vient du texte peu explicite de Bourignon (1). Je penche pour la seconde, parce qu'on découvrit plus tard, à l'angle du cours, les substructions d'un temple. Notre antiquaire parle précisément de murs romains, de canaux en pierre et en briques (j'en ai vu, autrefois,

miner des restes de temple païen, vit les arènes et Saint-Eutrope. Puis elle se sépara de son cortège et continua sa route vers Pons. Il était deux heures et demie.

Dernier détail : les rues par où passait le cortège furent sablées, les arbres du cours et du quai décorés de drapeaux blancs. Les maisons étaient pavoisées.

(1) On travaille depuis quelque temps, dit Bourignon *Recherches*, p. 36 : à faire une place derrière le couvent des Carmélites (dont les murs, bâtis sur des fondements anciens, recèlent des choses qu'il est impossible de voir). Sait une nomenclature de choses qu'il est possible de voir.

Cf. encore *ibidem*, p. 145.

l'amorce d'un à l'angle nord-ouest du mur de soutènement), des débris d'une maison incendiée, plusieurs fûts de colonne et chapiteaux, quatre morceaux d'une frise décorée de massacres de bœufs, de roses et de disques dont l'un portait au centre une tête de Méduse ailée, un chapiteau corinthien ayant un mètre trente de diamètre, mosaïque, etc...

Il y a trente ans (c'est-à-dire vers 1790), écrit Chaudruc (*Antiquités*, p. 32), on fit les tranchées pour la nouvelle route servant d'embranchement à celles de Bordeaux et de Rochefort.

Et, dans sa *Notice*, p. 4 : Le premier résultat des fouilles a été un cimetière « à l'exhumation duquel on avait déjà commencé à procéder, il y a trente ans, lorsqu'on perça le grand chemin ouvrant la communication de la place des Cordeliers avec la route de Bordeaux. » La portion du cours entre la Porte Aiguère et la rivière fut commencée par Reverseaux.

Chaudruc de Crazannes écrit en 1820..... « il est également heureux qu'on ait renoncé au projet de bâtir un nouveau pont sur la Charente au bout des chaussées construites par l'intendant Reverseaux..... » (*Antiquités*, p. 97.)

« Les magistrats municipaux de cette ville, dans l'intention d'agrandir la promenade publique servant d'avenue aux grandes routes de Rochefort et de Bordeaux, firent aplanir et niveler, en 1816, une étendue considérable de terrains vagues, hors des murs de la ville moderne, mais qui se trouvaient compris dans la ceinture de la cité romaine, et *contigus, vers le Nord, à la partie dite du Capitole.* » (Chaudruc de Crazannes, *Antiquités*, p. 28).

Ce texte complète le passage suivant du même ouvrage (p. viii et 3 de la *Notice* du même) : « La démolition d'une partie des murs de la ville, en 1815, et les travaux exécutés pendant les années 1816 et 1817, pour aplanir et niveler, en abaissant le sol de plusieurs toises, les terrains vagues compris entre la citadelle, la place des Cordeliers, la grande route ou chaussée de Bordeaux et le chemin neuf qui y aboutit de la Charente, ayant mis à découvert une partie du sol de la ville romaine de *Médionum Santonum*... » « Ce local, destiné à une place d'armes... » (*Id.*, en note.)

La construction de l'égout, en 1904, passant au milieu de la rue Port des Frères a montré que le remblai est très considérable. A deux mètres cinquante de profondeur on n'atteint pas le sol vierge. Or, cette rue est en contre-bas du cours d'un mètre cinquante environ.

Les premières maisons sur le cours ont été édifiées par la famille Coutanseau, dont les bains existaient déjà vers 1832. (Le plan Lacurie les porte.)

L'entrepreneur Prévost construisit la plupart des maisons (toutes de même style), sur le côté droit en montant. Dans l'une d'elles habitait l'ingénieur Forestier. Puis M. de Beaucorps bâtit les maisons qui suivent l'imprimerie Gay (ancienne maison Corbeau).

Vers 1842, M. Longuet, négociant, fit bâtir la maison entre la rue Basse et la rue des Messageries. Quand le pont suspendu fut décidé, il acheta le pré sur lequel il construisit des chais, devenus l'établissement Boutin, que la ville de Saintes aurait pu acquérir à un moment donné (en 1871), et convertir en écoles et en jardin public.

Ce pré était en contrebas de deux mètres, puisqu'il continuait la prairie. On le combla avec des terres prises en haut du cours National, notamment du côté gauche en montant. On m'a affirmé que le pont avait fourni des matériaux, de même que la démolition des remparts avait servi à remplir le fossé.

COURS NEUF. *Cours Gambetta.* — Ouvert en 1852. Auparavant, les voitures descendant le cours traversaient le pont et venaient prendre la rue Arc-de-Triomphe. C'est pour éviter ce détour et des rues trop étroites, que l'administration des ponts et chaussées, redressant le parcours, créa la nouvelle avenue, reliant ainsi deux tronçons de la même route nationale, sans passer par le faubourg. (Cf. Eschasseriaux, *Origines des voies ferrées de la Charente-Inférieure*, p. 3.)

Il n'a été bâti d'un bout à l'autre qu'après 1870.

COURS REVERSEAUX. — Les travaux sur la partie de ce cours ou route de Saintes à Bordeaux, commencés par le « sieur Guéau », sont repris en 1792, après une longue interruption, pour occuper un atelier de charité. On dépensa 18.803 livres. (Cf. *Procès-verbal des séances du conseil général*, 1792, p. 103.)

CROIX (place de LA). — Masse indique une croix au bas de la rue Saint-Macout.

Chaudruc de Crazannes a noté *neuf* colonnes et parle de peintures et de mosaïques qui décoraient l'intérieur des murs du temple. Il parle encore de tombeaux romains rangés sur une ligne horizontale, posés sur un double lit de coquilles d'huitres et de cendres, découverts proche de la Porte Aiguère.

Chaudruc de Crazannes décrit, dans ses *Antiquités*, p. 28 et s., un temple dont les substructions furent découvertes en 1816, lors de la « création de la place d'Armes ». Il en parle aussi dans sa *Notice*, p. 9, mais avec moins de détails. Il donne à la cella trente-cinq pieds de largeur sur cinquante de longueur, quatre colonnes à chaque extrémité et cinq sur les côtés. « Aux encoignures était un pilastre composé de deux colonnes liées, demi engagées et de forme semi-circulaire. » Quatre colonnes de façade d'une plus grande dimension que les précédentes ; « il ne régnait point de colonnade circulaire autour de ce monument. On recueillit une « fort grande quantité de médailles romaines de la République et des premiers Césars. »

La position de ce temple paraît facile à déterminer, grâce à un renseignement précis que nous fournit le même auteur.

« A quelques pas du local de ce monument, en avant de son pronaos, près de la maison de la poste aux chevaux, on a déterré un doigt annulaire en bronze. » La poste aux chevaux se trouvait face à la place de la Croix ; par conséquent, le temple s'élevait, soit sur cette place, soit sur l'emplacement de l'hôtel de France.

CROIX-BLANCHE (canton de LA). — Il servait aux criées et ventes publiques.

Du canton de la Croix-blancbe on allait aux arènes (*Archives*, t. II, p. 325), à Saint-Macoul, à la porte Saint-Louis. C'est celui, probablement rétréci, qui se trouvait à l'embranchement de notre rue des Trois-Princes et de la Bertonnière.

1669, 21 mai. — Déclaration, par Marguerite Fleuret, veuve de Jean Fleury, d'une maison, sise à la Bertonnière, confrontant au midi à Isaac Moreau, du levant aux hoirs Fromy, du couchant à la rue qui va du canton de la Croix-blancbe à Saint-Macoul. (*Minutes de Marcouiller*.) 1669, 5 mai. — Esther Chauvin, veuve de Bernard Merillier, marchand, déclare au juge de Saint-Vivien, une maison, tenant d'un bout aux héritiers Méry, mur mitoyen, avec puits, d'autre côté, et à l'occident, à Charlopin, par devant à la rue qui va du canton de la Croix-blancbe à la porte Saint-Louis, d'autre bout à des caves sous le rocher Saint-Aignan. (*Minutes de Marcouiller*.)

1669, 21 mai. — Déclaration au juge de Saint-Vivien, par Pierre Moreau, sellier, d'une maison, au faubourg La Bertonnière, au canton de la Croix-blancbe, confrontant

du levant à Guerry, du couchant à la rue qui va dudit canton à Saint-Macoul, du midi à la grand'rue qui va de la porte Saint-Louis à Saint-Eutrope, du nord à Isaac Moreau. (*Minutes de Marcouiller.*)

1680, 28 mai. — Marc Moreau, archer de la maréchaussée de Saintonge, demeurant au faubourg de La Bretonnière, paroisse Saint-Vivien-lès-Saintes, afferme une maison à Huguette Pelletier, sise faubourg de La Bretonnière, confrontant du midy à la grand'rue qui conduit du canton de la Croix blanche à la porte Saint-Louis, du côté du levant et du nord à la rue qui va de la porte Saint-Louis au faubourg Saint-Macoul. (*Minutes de Marcouiller.*)

LA CROIX BOISNARD (1721). — Elle se trouvait sur un chemin partant de l'église Saint-Eutrope. (*Archives histor. Saintonge*, III, p. 97.)

LA CROIX DE DIGNE VERTU. (Voir *Chemin Potier.*)

LA CROIX (place de). — En 1815, en déblayant les terres qui étaient amoncelées autour d'une croix située près de la rue (*sic*) de Bordeaux, on découvrit une base de colonne, puis six autres, rangées sur deux rangs, puis un mur de 40 à 50 mètres, qui se reliait aux colonnes de l'est à l'ouest (1).

CROIX-MELON (rue). *Rue Pallu de La Barrière.* — Avant le prolongement du cours vers la route de Rochefort, cette rue venait aboutir, par un crochet, presque en face l'hôtel de France, c'est-à-dire l'angle gauche (en montant) formé par le cours National et le cours Reverseaux. (Plan de Lacurie.)

On a discuté sur l'origine de ce nom. On a cru la trouver dans l'habitation d'une famille Melon. (*Bulletin*, tome III, p. 39.)

La véritable explication est fournie par le texte suivant, du 27 mai 1505, où on lit (*ad finem*) : « à la rue publique ou venelle, par laquelle l'on descend de ladite église Monsieur Saint-Eutrope à la Croix-Melon. » Il s'agit de saint Mellon.

Le plan de 1560 montre une croix sur la hauteur, au-dessus des arènes, qui est certainement la croix en question. Elle existait bien avant, en 1270, mais sous le nom de Croix Saint-Macout (*Archives*, t. II, p. 274).

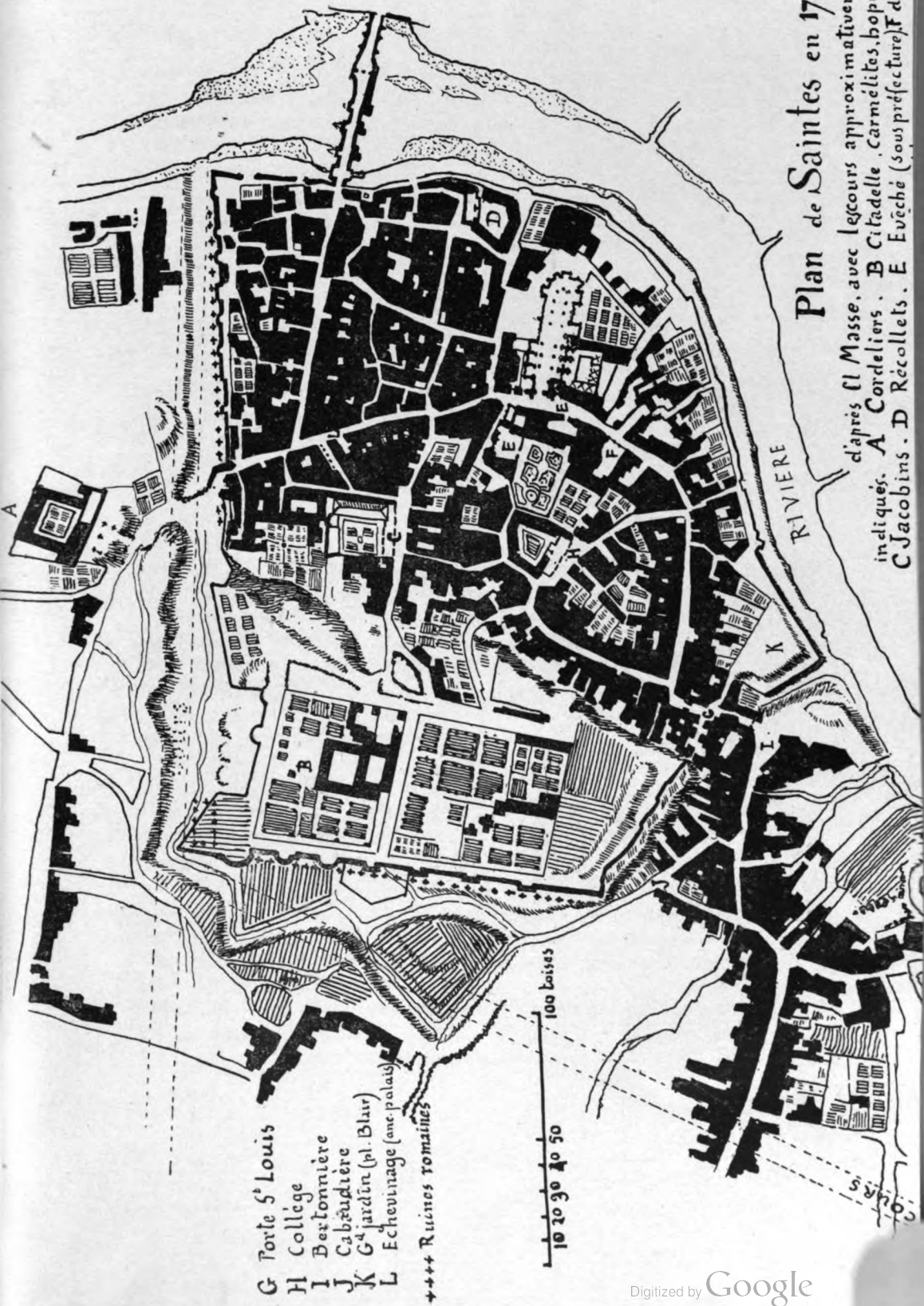
(1) Cf. *Congrès archéolog.*, tenu à Saintes en 1844, p. 82, 83. Communication de Moreau, l'abbé Daunas et Giraudias.

Toutefois, les plans de Masse, feuille 8 et feuille 17, indiquent, au bas de la rue Saint-Macout, une seconde croix qui pourrait bien être cette croix Saint-Macout.

Enfin, il existait une croix de pierre sur le chemin dit de Saint-Jacques. (*Archives*, t. II, p. 274.)

1505, 27 mars. — Comme procès fust meü ou en esperance de mouvoir de la partie du prevoust ou receveur des clercs et choristes de l'église cathédrale Monsieur Saint-Pierre de Xainctes, demandeur, d'une part, contre honneste homme et sage maistre Geofroy de Prahec, sieur dudit lieu, licencié ès droictz, chanoyne prébendé en ladite église, et François, filz de feu Oddet de Prahec, d'autre, sur ce que ledit prevoust et receveur desdicts clercs et choristes disoit et propousoit que japieça feu Pierre de Prahec, père dudit maistre Geofroy et ayeul paternel dudit François de Prahec, avoit vandu èsdictz clercs et choristes cent soulz tournois d'annuelle et perpétuelle rente, pour certaine somme de deniers qu'il en avoit eue et receue dudit prevoust qui lors estoit, et par deffault du paiement des arrérages de ladite rente procès cestoit despieça meü contre ledit de Prahec et tiellement que plusieurs deffaulx et constumaces avoient esté donnéz et obtenuez contre icelluy feu de Prahec requérans que lesdits maistre Geofroy et François de Prahec fussent contrainctz de reprandre ou reppudier ledit procès et paier les arrérages de ladite rente et les despens dudit procès et constumace. Lesdictz de Prahec disans que nestoient adce tenuz pour certaines causes raisons par eulx alléguées.... et en oultre disoient lesdits de Prahec que dès le dix-neufiesme jour du moys de décembre l'an mil troys cens quatre-vingt-dix-neuf, les prévoust clers et choristes de ladite église, prédécesseurs desdits demandeurs, promirent et jurèrent tous ensemblement pour eulx et leurs successeurs qui seroient pour le temps advenir, cest assavoir le second jour d'un chacun moys de l'an faire ung service de vigilles et messe des trespassez à l'autier du crucifix, et en oultre aller tous ensemblement sur la sépulture des prédécesseurs desdits de Prahec, qui est on dixiesme tombeau du cousté du cloistre, porte nommée *Pax eterna*, en aillant vers le réfectouer, et illec chanter le respond *Libera*

me avecques le verset, et que celluy qui auroit chanté ladite messe devoibt et estoit tenu dire les oraisons en tel cas acoustumées, et ce pour le priz et somme de quarante-huit escuz d'or, que les prédécesseurs desdits de Prahec en baillèrent et paierent lors contens esdits prévoustz et clers et choristes, comme tout ce ont fait plus à plain apparoir par les lectres sur ce faictes et passées par Jehan Duboys, notaire royal de date susdite ; par quoy requeroient lesdits de Prahec que lesdits prévoust et clers fussent condempnéz et contraintz à faire et entretenir lesdits services et à réparer les obmissions par eulx faictes..... Scavoir faisons que aujourdhuy, date de ces présentes, en présence de notaire et tesmoings cy soubscriptz, ont esté présens et personnellement establyz vénérables et discrètes personnes maistre Jehan de Castris, prévoust desdits clercs, et messire Vidault Cousteau, prestre, tant pour eulx que pour les aultres clers et choristes..... d'une part, et honneste homme et sage maistre Geofroy de Prahec, sieur dudit lieu, licencié ès droitz, chanoine de ladite église, et François de Prahec, filz de feu Oddet de Prahec, nepveu dudit maistre Geofroy, d'autre part, lesquels de Prahec pour entretenir amitié avec lesditz prévoust et clercs et pour estre participans ès bienfaictz, prières et oraisons d'iceulx et aultres justes causes et moienmant les convenantes cy amprès déclairés, ils ont délaissé et transporté ausdicts prévousts et clercs, lesdicts prévousts et Cousteau ad ce présens stipulans et acceptans pour eulx et les aultres clercs et choristes et leurs successeurs qui seront pour le temps advenir, c'est assavoir quarante souls de rente annuelle et perpétuelle que leur ont assignées lesdits de Prahec, assavoir est ledit maistre Geofroy, vingt soulz tournois de rente dessus la maison biens des Frenaus, assise au bourg de Saint-Eutrope, que tient à présent Martine Regnaude, vefve de feu Heliot Frenaut, tenant d'un costé à la maison de Jehan le Cousturier, d'autre costé au jardin dudit Cousturier, du bout devant à la rue publique ou vanelle par laquelle l'on destend de ladite église Monsieur Saint-Eutrope à la Croix Melon. Et ledit François de Prahec les autres vingt soulz tournois de rente dessus la maison



que souloit tenir feu Perrotin de La Rivière, assise en la ville de Xainctes, en la paroisse de Saint-Mor, tenant du bout davant à la rue publique nommée la rue Lévesque, par laquelle l'on va de l'église Monsieur Saint-Pierre à la porte Lévesque, d'autre bout à la maison de feu maistre Mathurin Dupuy, alias de Podio, d'un cousté à la maison de feu Regnaud de la Combe, d'autre cousté à la maison des hoirs feu Penot Tranchant. Pour ladite rente de quarante soulz tournois prandre lever recevoir par lesdits prévoust clerks choristes ès termes et festes que lesdits tenanciers ont coustume de les paier par cy devant ausdits de Prahec, assavoir est lesdits vingt soulz tournois de rente assignéz par ledit maistre Geofroy de Prahec en chascune feste Monsieur Saint Eutrope, qui est on moys d'octobre..... (*les clerks devront dire les messes comme il est spécifié plus haut*). (*Archives de Saint-Pierre, cote M.*)

CROIX DU PRÊCHE (La). — François Marion, maçon, vend aux pauvres honteux, soixante carreaux de terres, vis-à-vis la Croix du Prêche, paroisse Saint-Vivien, seigneurie de Saint-Crépin, tenant au chemin de Saintes à Taillebourg. (*Minutes de Prieur.*)

CURÉS (rue des). (*Voir Hôpital des pellerins.*)

1697, 28 octobre. — François Depain, sarger à Pons, vend à Jean Maigné, laboureur, une petite maison, située au faubourg Saint-Pallais, au bout de la ruelle appelée des Curez. (*Minutes de Feuilletteau.*) (Cf. *Rue du Perat*, 1733.)

CURE (rue de la). Plan Lacurie. — C'est la rue Saint-Eutrope partant de Saint-Eutrope en montant.

DENFERT-ROCHEREAU (rue). — Créée en 1891. Baptisée dans la séance du conseil municipal du 10 février 1892.

DÉSILES (rue). — Il est remarquable que cette rue n'est pas portée sur la liste des rues de la paroisse Saint-Pierre qui donne les noms des habitants en 1815. Par conséquent, la légende qui lui vaut son nom actuel a grande chance d'être fausse.

D'après le plan Lacurie, elle ne débouchait pas sur le quai comme maintenant, elle suivait par la rue de l'Anguille.

DÉPOT D'ÉTALONS. — Créé par ordonnance royale du 10 janvier 1848. (*Journal littéraire.*)

Une loi du 3 juillet 1846 autorise le département à s'imposer de un centime additionnel, pendant cinq années, à partir de 1847, pour en affecter le montant aux dépenses de construction

des bâtiments d'établons de la ville de Saintes, concurremment avec les crédits votés par cette ville.

C'était en 1845, que le conseil général avait voté cette ressource à titre de subvention à la ville, qui, dans le principe, voulait en faire un édifice municipal.

Lors de la révolution de 1848, il n'était pas terminé. Le département fut appelé, après cette époque, à l'achever seul, à ses frais. A cet effet il vota, le 31 août 1852, une somme de 46.000 fr.

Le 27 juin 1844, le conseil municipal vota 100.000 fr. (*Délibérations du conseil général*, 1844, p. 119.)

DOUES OU FOSSÉS DE SAINT-PALLAIS. — C'est notre rue Bassompierre.

1418, 24 août. — Bertrand Orric, clerc, procureur et curateur de Jean du Sablon, neveu de feu Arnaud du Sablon, prêtre, vend, moyennant 12 sous de rente, à Etienne Darses, fils de Hélie, deux masuraux, situés au faubourg Saint-Pallais, seigneurie de l'abbesse, confrontant à la rue publique « que l'on voit du pont Ameillon au pont de Xaintes » et à la douhe ou fossé dudit faubourg. (Jean de Montgaillard, garde du scel.)

1421, 23 décembre. — Jean du Sablon arrente ces mêmes masuraux à Jean Milher, prêtre. Un des deux confronte « du bout, derrière, au foussé ou douhe qui est entre lesdits vergiers et la prée. » (Pierre Aubert, garde du scel.) (*Archives de Saint-Pierre de Saintes*, cote Y.)

1674, 22 novembre. — Marie des Anges de Gademoulin, abbesse du couvent de Sainte-Claire, loue à Pierre Elias, marchand sarger, une maison confrontant du levant à autre maison de feu Jacques Mallet, par devant à la rue de Saint-Pallais, sur laquelle elle a son entrée et sortie, par derrière au chemin ou doue qui va de la ruette appelée des Curés de Saint-Pallais à la rivière. (*Minutes de Cassoulet*.)

Cette rue semble aussi être désignée sous le nom de « chemin qui conduit des ponts au Pérat et métairie du Cormier. » (*Minutes d'Arnauld*, 24 décembre 1692.)

Rue appelée *la Doue* en Saint-Pallais. (*Minutes de Cassoulet*, 1675.)

Rue de *la Vieille Doue* en Saint-Pallais. 1719. (*Minutes de Marsay*.)

DOYENNÉ. (Voir *Evêché* et *Hôtel-de-Ville*.)

ÉGALITÉ (rue de L'). — Habitant : Veuve de Lataste (an III).

ÉPÉE ROYALE (rue de L').

1683, 18 décembre. — Prise de possession d'une petite maison, sise au faubourg Saint-Pallais, confrontant par devant à la rue qui va de la rue de l'Espée royale à la grand'rue qui va de ladite ville à l'abbaye. (*Minutes de Gillet.*)

Ce nom est celui d'une enseigne d'hôtel.

ÉPERON DE LA RIVIÈRE.

Guillaume Rutin, pair échevin de Saintes, doit 4 livres 16 sols de rente sur son jardin, situé au coin de l'éperon appelé La Rivière, proche la Porte-Aiguière. (Testament de Marguerite Eschasseriau, 4 avril 1672. Voir *Temple protestant.*) (Voir *Porte-Aiguière.*)

ESCHASSERIAUX (rue). (Voir *Rue Porte-Aiguière.*)

ESCORCHE (port). — Il n'est pas marqué sur les plans de Masse.

1688, 25 mai. — Louis Dohet, sieur de Fonvergne, demeurant à Varaigne en Périgord, fils et héritier de feu Elisabeth Dubouchet, frère de Jacques Dohet, curé de Chenac, vend à Jean Duzon, marchand blanconnier, une maison, rue du Port Escorche, confrontant du levant aux murailles, par devant à la rue, du midi à la maison de Bouru, maître chirurgien, du nord à Gombaud et Bouhier, marchands. (*Minutes de Feuilleteau.*)

1623, 16 octobre. — Françoise de Cerisay, veuve de Charles Dreux, conseiller du roi, trésorier extraordinaire des guerres en la généralité de Bordeaux, vend à Jacques Croizé, choriste de Saint-Pierre, une maison, confrontant à la venelle qui fait séparation de (d'avec ?) l'église et couvent des frères Récollets, d'un autre côté à l'estable de (*blanc*) d'un bout, par devant, à la rue par où l'on va et vient de ladite église au port appelé l'Ecorché, d'autre bout, par derrière, aux murailles de la ville. (*Minutes de Sanson.*)

1674, 23 octobre. — Jean Corbineau, clerc tonsuré, demeurant à Saintes, paroisse Saint-Michel, pourvu de la chapellenie ci devant possédée par Paul de Lestre, promoteur du diocèse de Saintes, chapelain de la chapellenie desservie à Saint-Maur, fondée par les Bernes, prend possession d'une maison, paroisse Saint-Michel, confrontant par devant et au soleil couchant à la grand'rue qui va de l'église des Récollets à la Poissonnerie, d'autre

bout, par derrière et du levant, aux écuries appartenant au sieur Petit, marchand, d'un côté, et au midi à la ruelle qui descend de ladite rue au port « Escorche » d'autre côté, au nord à la maison du sieur Des Monard, mari de Marie de Bauve ou Baune. (*Minutes de Gillet.*)

1676, 21 novembre. — Partage de la succession de Etienne Dussaud et de Jeanne Duboucheys. Daniel Prieur, mari de Marguerite Dussaud, reçoit la maison où demeurait la défunte, confrontant d'un côté à la rue qui va de l'église des Récollets à la Poissonnerie, d'autre côté à une rue qui va de la dite église au port Escorche, d'un bout à une autre ruelle qui va de la dite grand rue au dit port, d'autre côté aux maison, bassecour, et écurie de M. Tourneur, chanoine à Saint-Pierre. (*Minutes de Gillet.*)

1691, 2 juillet. — François Mesnard, sergent royal, vend à Dominique Perronnaud, marchand, habitant Saintes, un mazurad sis rue du port Escorché, et près l'église des RR. PP. Récollets, confrontant par devant à la rue qui va du couvent au port Escorché, du levant aux remparts de la ville, du midy à la maison de Jeanne Chauvet, et d'autre à la maison de Paul Brun, maître chirurgien, tenue à rente au droit d'anguillage au domaine du roi, chargée d'une rente seconde de 40 sols par an due au sieur Chamblé de La Richonnerie. (*Minutes de Feuilleteau.*)

EVÊCHÉ (rue de L'). *Rue des Jésuites* (Voir ce mot). *Rue de la Marine* (Plan de Lacurie); à la Révolution, elle aurait reçu le nom de Samson (*Bulletin*, I, p. 391), mais on donne aussi ce nom à la rue de la Vieille Prison (*Bulletin*, I, p. 391 ; II, p. 38). (Voir *Synode* et *Hôtel de Ville.*)

Le palais épiscopal dépendait de la paroisse Saint-Maur. (*Minutes de Marsay*, 21 août 1733.)

L'évêché devint d'abord l'hôtel du Directoire du département (Voir *Rue Monconseil.*)

Il s'avangait beaucoup plus sur la rue qu'aujourd'hui, le plan ci-joint donnera l'alignement ancien qui correspond à la ligne des arbres environs. (Voir *Rue Hôtel de Ville.*)

Le 15 septembre 1848, les travaux qui devaient faire disparaître tous les vieux bâtiments furent adjugés à G. Prévost, entrepreneur.

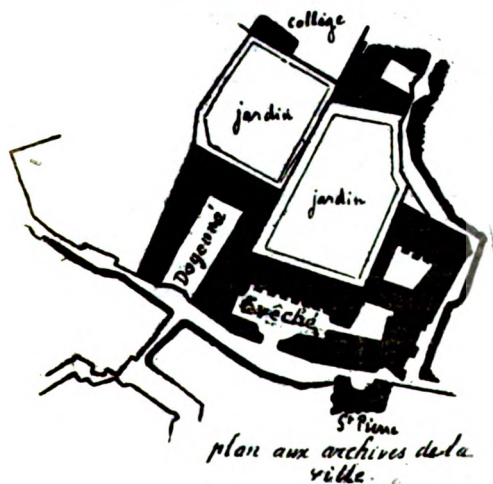
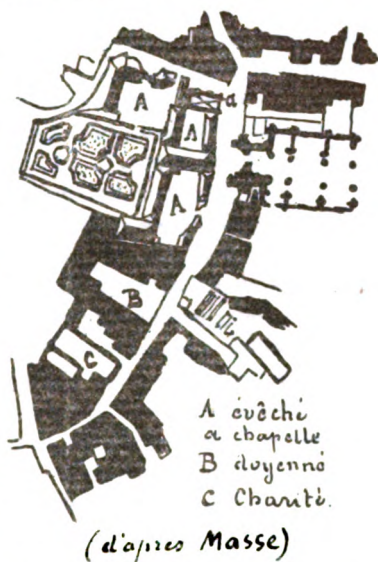
Les notes qui suivent ont été recueillies le 16 décembre 1900,

après une conversation entre M. Drilhon, M^{lle} Bartaré (87 ou 88 ans), et M^{lle} de Thézac. Les souvenirs de cette dernière étaient très précis.

La rue existante entre l'église Saint-Pierre et le Synode était très étroite et avait à peine la largeur comprise actuellement entre le mur extérieur du clocher et le trottoir du côté de la place actuelle du Synode.

Le mur du Synode était très élevé ; il n'avait aucune ouverture du côté de la rue. La place du Synode, très spacieuse, prenait jour sur le jardin de l'Evêché. C'est dans cette salle que fut donné un grand dîner lors du passage de la duchesse de Berry (128). M^{me} de Thézac mère assistait à ce dîner et présenta sa fille à la duchesse.

L'Evêché faisait suite au Synode et occupait l'emplacement actuel de la sous-préfecture. Le mur du côté de la rue se profilait sur celui du Synode et comprenait l'emplacement du trottoir actuel et les arbres.



L'entrée de l'Evêché n'était pas sur la rue actuelle de la Sous-Préfecture, mais dans la rue du Synode, derrière la salle synodale. C'est par là qu'entraient les voitures. Le jardin était très vaste. On y voyait les tilleuls existant encore actuellement dans le jardin de la sous-préfecture. — On n'a rien pu dire sur l'existence d'une chapelle de l'Evêché. (Elle a existé cependant.)

Le doyenné faisait suite à l'Evêché, même alignement. Il a été converti en salle d'assises, puis en bibliothèque publique. Comme

les bâtiments étaient très spacieux, une partie était affectée au logement du président des assises, une partie était louée. M. de Saint-Seurin père en a occupé une partie après son mariage avec M^{lle} Dupuch, et c'est là qu'est né son fils, M. Amédée. M^{me} d'Amblimont y demeura.

A la suite, au S.-O., se trouvait le Vauxhall, salle de réunions, de concerts, de bals, de ventes publiques, et plusieurs petites maisons et échoppes.

M^{mes} de Thézac et Bartaré n'ont jamais vu l'arceau qui reliait le Synode à l'Eglise, mais elles ont entendu parler de son existence par leurs parents.

Il existait dans la rue actuelle de l'Evêché, et dans la maison qui fait l'angle avec la maison Duseutre, une auberge dont on ignore l'enseigne, qui communiquait à la rue du Palais par un passage acquis par M. Mathieu Drillhon, notaire, et annexé à son jardin. On voit encore, du côté de la rue du Palais, les traces de la porte cochère par où entraient les chevaux et charrettes qui remisaient dans cette auberge.

1729, 15 décembre. — Location d'une maison, rue qui conduit de Saint-Pierre à la rue des Ballais, par Louis Damas, chanoine, à Esther Draud, veuve de François de Courbon, seigneur comte de Blénac, capitaine de vaisseau.

L'EVESQUE (rue). *A l'Evesque.* — C'est la rue Saint-Maur actuelle. (Voir ce mot, *Porte Evêque* et *Rue Croir-Melon.*)

1417, 29 juin. — Pierre Vincent, prêtre, prévôt des choristes, arrente à Nolot Liron une maison, en la seigneurie de l'Evêque, confrontant... du bout de derrière au verger de l'aumônerie de Saint-Pierre, une petite place entre deux, par devant à la rue publique appelée rue L'Evesque, par laquelle on va de l'aumônerie vers la Porte L'Evesque. (*Archives de Saint-Pierre*, cote II.)

FEUILLANTS (Les). — Les lettres patentes de Louis XIV (février 1645) accordent à ces religieux une maison et un terrain sis à la citadelle, mais, comme personne et aucun acte connu ne signalent leur présence à Saintes « il est probable que ce ne fut qu'un projet ». (Cf. *Archives historiques de Saintonge*, XXIII, p. 43.)

FOIRES AUX BESTIAUX (*Voir Marché*). — Elles existent au XIII^e siècle. (Cf. *Bulletin*, V, p. 35). C'est aussi l'époque à laquelle on trouve à Niort la foire de Saint-André.

Il est vraisemblable que les jours de pèlerinages et fêtes à Saint-Eutrope, se tenait une foire ou marché. C'est un usage trop général pour qu'à Saintes on v ait dérogé.

Au XIII^e siècle, une foire annuelle se tenait à Pons, le dimanche après l'Assomption et après la fête de l'exaltation de la croix. (*Archives*, t. IX, p. 46.)

Je soupçonne l'existence d'une foire à Saintes à la Toussaint. Mais je n'ai rien de précis à son égard.

FONTAINE SAINT-EUTROPE. *Grand Font* (?).

1401, 8 décembre. — «..... Quondam peciam, vinee unum quarterium vel magis in se, continentem, que quondam fuit domini Guilelmi Radulphis, presbiteri defuncti, sitam et situatam in feodo domini prioris sancti Eutropii Nanctonensis, et in Domino suo subtus fonte Sancti Eutropii, tenentem ex una parte juxta iter per quod itur de fonte sancti Eutropii versus domum cantorie et ex alia parte juxta vineam quam solebat tenere dictus Robertus Fabri et ex uno capite juxta vineam Guilelmi de Barret, et ex alio capite inter quoddam iter per quod itur deducta fonte sancti Eutropii in vineis dicti féodi..... » (*Archives de Saint-Pierre*, cote V³.)

FONTAINE (ruette de la). (Voir les enseignes *La Sirène*.)

FONTAINE (rue de LA). Place de La Fontaine.

En 1815, sept numéros de maisons.

FORGES (*Canton des*). (Paroisse Sainte-Colombe). — Le premier volume du *Bulletin des Archives* contient de nombreux extraits d'actes de notaires indiquant l'emplacement de ce canton, lequel était formé par l'intersection de la grand'rue et de notre rue Alsace-Lorraine. Observons, toutefois, que la place qu'il occupait paraît avoir été considérablement réduite.

Il servait aux criées de biens meubles.

Beaucoup de villes avaient leur canton des Forges.

Forges, Farges, indique à la fois un lieu de réunion des ouvriers et le lieu où certains s'établissaient. A Niort, « les maratchers établis au carrefour des Forges acquittent une coutume de quatre douzaines de fers à cheval évaluées à 8 sols » (*Mémoires Soc. des Antiq. de l'Ouest*, XXVII, p. 453.)

1553, 19 août. — Déclaration par Jacques Brunerie, d'une maison tenant d'un bout à la grand'rue qui va du canton des Forges à Saint-Pierre, d'autre côté à la maison de Jean Frenaud, une petite ruette entre deux, d'au-

tre bout à l'estable de M. des Touches, une cour entre deux. (*Archives de Saint-Pierre, cote D.*)

1647, 2 décembre. — Marie Houllier, veuve de Bernard Degoust, marchand, vend à Jacques Chateau, cordonnier, une maison sise au canton des Forges « qui se confronte de la part du nort à autre maison des hoirs de Daniel Mosre, vivant maistre apoticquaire, de celluy du midy à la grande ruhe qui conduit de la Porte-Egüière de la présante ville à la grande église Saint-Pierre, sur main sénestre, le devant sur la dite grande rue dudit canton des Forges, et de celle du couchant à la maison de M^{me} Baighnenon, en la paroisse Sainte-Colombe. » (*Minutes de Tamissier.*)

(A suivre).

CH. DANGIBEAUD.

III

LES TRIBULATIONS D'UN PRÉFET MARITIME DE ROCHEFORT DE 1790 A 1792.

Un préfet maritime en 1790 ? — En réalité c'est un terme impropre, un anachronisme, le préfet maritime d'alors s'appelait « commandant de la marine ». Comme fonctions, il n'y a guère de différence, et l'emploi du mot a l'avantage de faire comprendre tout de suite de quoi et de qui il s'agit.

Ce préfet ou commandant de la marine n'est autre que le comte Louis de Vaudreuil. Il y a quelque temps, je parlais de cette famille saintongeaise qui a donné à la marine un nom célèbre, devant un officier de Rochefort, lorsque celui-ci me dit : « Connaissez-vous la correspondance qui existe dans les archives maritimes du port ? »

Il n'en fallut pas davantage pour éveiller ma curiosité, et après une formalité remplie, j'ai ouvert un registre intitulé *Copie de lettres*, dans lequel j'ai trouvé *in extenso* ou résumées les lettres écrites par de Vaudreuil au ministre, soit sur les affaires militaires, soit sur ses rapports avec la municipalité. C'est presque de l'histoire contemporaine.

Des premières, je ne dirai pas grand'chose. Le détail m'entraînerait un peu loin. Il est bon néanmoins de savoir que les équipages, les matelots, les calfats, les ouvriers rendent la vie dure au commandant de la marine, qui lui, ne connaît qu'une chose, les ordres et la discipline.

Obligé de transiger constamment, de céder par crainte de troubles graves, Vaudreuil nous offre un exemple très complet d'un officier supérieur fortement tracassé dans l'exercice de ses fonctions, arrivant au dégoût à force d'ennuis journaliers, à l'écoeurement, au découragement et au désir de se retirer.

Il revient plusieurs fois sur cette idée « que l'autorité est sans pouvoir. Tout ce que je puis faire de mieux c'est de compromettre le moins possible celle qui m'est confiée ».

Voici les contre-mâtres, quartiers-mâtres du port qui envoient (en août 1790), une plainte à l'Assemblée nationale. Vaudreuil est obligé d'y répondre article par article. Avec les gardes nationales, il a maille à partie ; nous verrons ça tout à l'heure. Les soldats de l'armée régulière se « livrent aux débauches de tout genre ». Les matelots du quartier de Souillac abandonnent leur poste sous un prétexte futile, se plaignant faussement de mauvais traitements. Des équipages s'insurgent contre leur commandant qui veut faire passer un marin devant un conseil de guerre. Le commandant du navire et deux autres officiers sont contraints de prendre la fuite (1), puis de passer devant un jury qui les acquitte du reste. Les matelots se tiennent plus au cabaret qu'à bord des bâtiments (2). Un équipage déclare qu'il débarquera tout entier si on punit un homme (3). Les officiers partent en congé ou demandent leurs retraites. « L'anarchie qui règne dans la marine, écrit Vaudreuil (31 mai 1791), les désagrémentaux auxquels ils sont exposés dans les circonstances actuelles en ont éloigné un grand nombre qui sont tous attachés au service et faits pour y parvenir ». Le 4 juin, deux majors,

(1) Affaire de *La Capricieuse*, commandant Boubée. — Affaire de l'*Embuscade*, dont l'équipage force son capitaine, le vicomte de Orléans, à quitter *La Guadeloupe* avant d'avoir exécuté les ordres qu'il avait reçus.

(2) 14 juillet 1791 : « Les matelots bretons et normands venus icy sur l'*Apollon* et l'*Uranie*, une fois rendus dans le port se sont tenus plus au cabaret qu'à bord de leurs bateaux, au désarmement desquels il a fallu y employer d'autres hommes. Il en sera vraisemblablement de même de l'équipage du *Fougueux* ».

(3) 19 juillet. Le 15 : « La flutte *Le Dromadaire* ayant appareillé au bas de cette rivière pour aller à l'isle de Ré y prendre une partie des soldats du régiment de la Martinique et les porter à Belisle, ayant été obligé de mouiller en rade de l'isle de Ré, l'équipage, qui avait déjà donné des marques d'insubordination, a fait éclater une insurrection bien marquée au sujet du sieur Cosson, volontaire de 1^{re} classe, âgé de 30 ans que le capitaine a voulu débarquer comme un des principaux moteurs du désordre ». L'équipage menace de débarquer si ce volontaire est renvoyé.

huit lieutenants de vaisseaux prennent leur retraite. Le recrutement des officiers est nul.

Ce sont là des incidents sur lesquels la correspondance de Vaudreuil s'appesantit peu ; les détails, devaient être consignés dans les pièces officielles envoyées au ministre qui existent probablement encore dans les archives du ministère à Paris ou aux archives nationales. Elle sera plus explicite sur les rapports entre le pouvoir militaire et le pouvoir civil représenté par la municipalité. Là encore on verra que les élus ou les hommes chargés de diriger sont souvent prisonniers de leurs subordonnés. Vaudreuil le dit en termes très clairs dans une lettre datée du 24 avril 1790.

« J'ai l'honneur de vous informer que les officiers municipaux de cette ville sont venus hier me renouveler la demande d'armes nécessaires pour compléter l'armement des troupes nationales de Rochefort, dont une partie, quoiqu'en uniforme, n'a pas de fusils. Leurs sollicitations ont été pressantes. Mais, d'après la défense que vous m'avez faite de me prêter à de pareilles demandes, je n'ay pas cru pouvoir y acquiescer. Ces messieurs n'ignoraient pas les ordres du roi que vous m'avez transmis à cet égard ; ils avaient même reçu votre réponse négative, mais ils ont été porté à faire cette démarche par les troupes nationales dont ils ne dirigent pas toujours les mouvements et dont ils paraissent craindre le mécontentement, en cas de refus de ma part ; ils doivent récrire à leur député à l'Assemblée, pour vous réitérer leur demande. Depuis la confédération qu'il y a eu icy, une grande partie des troupes et des ouvriers sont moins subordonnés qu'ils ne l'étaient, et c'est parce que j'en redoutais les effets que j'eusse désiré qu'ils auraient choisi un point de réunion partout ailleurs. »

Le conflit se termina, comme il était facile de le prévoir, par la capitulation de la résistance : « La prudence ne me permettait pas de me refuser à leur demande et j'y ai acquiescé. Ce refus que je leur avais fait plusieurs fois, de leur livrer des armes, faisait d'autant plus fermenter les esprits que M. Augier, député, qui vous avait parlé, et à qui vous aviez répondu négativement a écrit ici et à Charente que vous deviez donner des ordres pour leur en faire délivrer. La circonstance était impérieuse, et je devais m'y prêter pour éviter de plus grands maux, car l'impunité des désordres arrivés à Toulon et à Brest, doit nous en faire craindre de semblables. Le peuple ne lit que les

écrits qui le portent à la licence, et l'autorité est sans pouvoir. »

Pendant que l'on discutait, il surgit une nouvelle affaire d'une gravité plus grande encore. La municipalité manifesta, sous prétexte d'égalité, la prétention de soumettre au service de garde, la nuit, à l'hôtel-de-ville, tous les officiers du port.

« J'ai l'honneur, écrit Vaudreuil, le 29 avril 1791, de vous adresser cy-joint un billet de garde envoyé par la municipalité à un officier du port.

Vous y verrez que le conseil de la commune prétend soumettre à ce service de nuit, pour la garde de l'hôtel-de-ville, tous les citoyens indistinctement. Je n'ai lu aucun décret de l'Assemblée qui l'autorise à cela, et en conséquence je m'y suis opposé. Tout officier attaché au service du roi, sans même l'être aux troupes, tels que ceux de la marine du port, ainsi que ceux des directions, qui tous ont un service habituel à remplir, ne doivent point être sujet à monter la garde à l'hôtel-de-ville. Ce n'était pas l'avis de M. le maire ny de beaucoup d'autres, mais l'opinion la plus sensée ne l'emporte pas toujours dans les assemblées nombreuses. »

C'est une des rares occasions où le malheureux commandant de la marine, obligé de céder partout et toujours à contre cœur, aura obtenu gain de cause ...probablement. La prétention était évidemment exhorbitante. Il n'aura du reste que trop d'occasions de faire des concessions dans la crainte de provoquer des troubles s'il résiste.

Le 7 avril 1790, il laisse les troupes régulières paraître en armes à la fédération des milices, sur la demande qui lui en « a été faite par les municipalités réunies et les troupes nationales. C'est que, ajoute-t-il, je n'ai pu douter qu'une partie de nos troupes était décidée à les prendre (les armes) et qu'il valoit mieux qu'elles le fissent par mon ordre que par insurrection. »

Voilà à quel compromis Vaudreuil en est réduit ! En voici un autre, et en même temps un nouvel exemple du sans-gêne avec lequel les troupes régulières traitent la discipline.

« J'ai l'honneur de vous informer (lettre du 29 mars 1791) que samedi, au soir, 26 mars, pendant que nous étions au conseil, plusieurs membres de la société des Amis de la Constitution vinrent en députation me demander mon agrément pour présenter le lendemain aux deux divisions, qui devaient passer en revue, des cravates pour être attachées aux drapeaux. Je leur répondis que comme vous ne m'aviez transmis aucun ordre à

cet égard, je n'étais pas autorisé à permettre qu'il fut rien changé ny ajouté aux drapeaux. Alors ils nous dirent que leur projet avait été de n'offrir ces cravates que lorsque l'ordre de les prendre m'aurait été adressé, mais que nos troupes, ayant été informées de leur intention, leur avaient fait une députation pour leur témoigner le désir qu'elles avaient de voir le plus tôt possible ces cravates attachées à leurs drapeaux. Je répliquais qu'il était bien étonnant que les troupes eussent fait cette démarche sans en avoir prévenu leurs chefs et obtenu leur agrément. Ces messieurs me dirent que si je ne les contentais pas, ils n'iraient leur présenter ces cravates, mais qu'ils avaient lieu de craindre que ce refus ne mécontentât les troupes et qu'il n'en résultât du désordre. Messieurs de Tilly et de Maurville qui devaient, en leur qualité de commandants d'escadre, être présents le lendemain à la revue, étaient présents au conseil. Nous jugeâmes qu'après la démarche irrégulière qu'avait fait la troupe, il valait mieux que les cravates fussent reçues par ces deux chefs, et attachées aux drapeaux avec leur autorisation que de courir le risque de les y voir mettre malgré la défense qu'on aurait pu en faire et cela a été exécuté comme nous en étions convenu.

Tout ce qui se passe ici, comme ailleurs, prouve l'impossibilité où sont les chefs de maintenir l'ordre. »

Le 15 octobre, à propos d'une taxe de pain, les ouvriers de l'arsenal se soulèvent et déploient le drapeau rouge.

On doit comprendre combien Vaudreuil souffrait intérieurement de toujours céder à des exigences sans cesse croissantes et qu'il « rougeait son frein ». Comme tant d'autres officiers, il accumulait chaque jour l'écrœurement et le dégoût du métier. Fidèle à son poste, il y restait par devoir et parce qu'il croyait sa présence utile. Beaucoup prenaient des congés et ne rentraient pas. « Il faut convenir (lettre du 20 octobre 1791) que depuis que l'anarchie règne dans les ports, les officiers ont éprouvé toutes sortes de désagréments, aussi la plupart ont-ils volontiers fait le sacrifice de leurs appointements pour s'éloigner et se soustraire aux humiliations auxquelles ils étaient exposés en restant au département. »

Mais tout a une fin, même la patience. Vaudreuil profita d'une réorganisation des fonctions qu'il exerçait pour demander à être relevé de son poste, dans une très belle lettre (3 mars 1792) où l'on sent l'homme saturé d'amertume : « J'ignore les fonctions que les commandants d'armes auront à remplir

dans les ports, mais quelles qu'elles soient, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ne me pas proposer au roi pour remplir une de ces places.

Depuis plus de trois ans, je n'ai pas été respirer l'air de la campagne, quoique ma terre ne soit qu'à huit lieues de Rochefort. Mon devoir me fixait ici, et j'y suis constamment resté. Les désagréments que j'y ai éprouvés depuis la révolution, les soucis continuels que je me suis donnés pour prévenir les désordres ou les réprimer et empêcher, autant que je le pouvais, les funestes effets de l'anarchie, les démarches répugnantes auxquelles j'ai cru devoir me prêter pour éviter les plus grands malheurs, rien de tout cela n'a pu me déterminer à abandonner le poste qui m'avait été confié par le roi.

La considération dont je jouissais encore parmi les honnêtes gens de la ville m'autorisait à croire que ma présence pouvait y être nécessaire, mais ma santé affaiblie par toutes ces pensées d'esprit, a besoin de repos pour me mettre en état de pouvoir, dans la suite, rendre encore quelques services à ma patrie et je supplie Sa Majesté de vouloir bien ne pas jeter les yeux sur moi pour remplir la place de commandant des armes. »

Enfin, le 21 avril, il refuse un grade supérieur parce que son frère aîné, le marquis de Vaudreuil, est exclu, de par la loi, de tout avancement.

Cependant le ministre ne répondait mot aux lettres de Vaudreuil. Celui-ci était maintenu malgré lui. Alors il s'adresse directement au roi. Par retour du courrier il est relevé de son commandement. Mais à qui remettre le service ? Qui lui succède ? M. de Tilly refuse. Personne n'ambitionne la place. Les jours s'écoulaient ainsi dans l'incertitude, et Vaudreuil écrit le 25 juin 1792. « De plus en plus dégoûté par les folies auxquelles il faut que je me prête, d'après les réquisitions qui me sont faites par les corps administratifs qui eux-mêmes sont dirigés par une société délibérante et vexatoire, je supplie Sa Majesté de m'autoriser à remettre le commandement à celui qui, au refus de M. de Tilly, voudra bien s'en charger..... Je n'hésiterai pas à vous faire ma profession de foi. L'époque du renouvellement de la fédération approche, il faudra réitérer le serment de maintenir de tout son pouvoir la constitution et tous les décrets rendus depuis ; quelle que soit votre manière de penser à cet égard, vous n'ignorez pas, Monsieur, que dans le nombre de ces décrets, il en est plusieurs contre lesquels la conscience d'un homme atta-

ché à sa religion réclame et qu'il ne peut par conséquent promettre de maintenir. Je suis dans ce cas-là et je n'ai entendu aucune messe depuis le lundi de Pâques que l'on a chassé de cette ville les trois prêtres insermentés qui y étaient restés. La paroisse de Rochefort est desservie par un ex-capucin, curé intrus, et deux de ses confrères. Ma façon de penser ne me permet pas de communiquer avec eux et la place que j'occupe me met en évidence et m'expose à la persécution des partisans de l'église constitutionnelle et c'est la très grande majorité des habitants de Rochefort.

Vous devez juger d'après cela, Monsieur, combien mon existence ici est pénible et quelle résignation il m'a fallu pour y rester constamment.

J'espère que votre réponse m'autorisera à remettre le commandement à l'officier que vous désignerez ou à celui qui voudra l'accepter. »

M. Le Dall de Fromelin lui succéda, après un premier refus, et de grandes hésitations. Le comte de Vaudreuil se retira à Saintes, à temps, on peut dire, car ses quatre successeurs furent successivement destitués, puis emprisonnés.

On appréciera les embarras auxquels ils furent exposés par la lettre suivante du 12 septembre 1793 : « Je vous ai déjà accusé, citoyen ministre, la réception de votre dépêche du 3 de ce mois, relative aux tentatives que les administrateurs de cette ville ont faites pour s'emparer de la maison que j'occupe et qui est dans l'enceinte de l'arsenal ; mes principes ayant toujours été de maintenir autant que possible la bonne intelligence avec les corps constitués, j'ai cru, d'après ces principes, devoir communiquer aux administrateurs de notre district votre dépêche du 3, dans l'intention de les faire réfléchir s'ils projetaient des tentatives ultérieures. A ma surprise, après la lecture, ils me répondirent qu'ils méconnaissaient votre autorité et celle du ministre de l'intérieur et qu'ils iraient leur train. Alors je fus forcé de leur signifier que je n'adhérerais à aucune de leurs prétentions. »

C'est probablement pour avoir raison de cette résistance — évidemment scandaleuse ! — qu'ils mirent les préfets maritimes d'alors sous les verroux. Procédé sans pareil de simplifier les discussions.

CH. DANGIBEAUD.

IV

LA MARQUISE DE LAGE. — LES SAUVESTRE DE CLISSON
GRANDS SÉNÉCHAUX D'AUNIS, LEURS ARMOIRIES ET L'ÉGLISE
DE BOISMÉ.

Lors de la reconstruction de l'église de Boismé (canton de Bressuire, Deux-Sèvres), dont la paroisse avant la Révolution dépendait de l'évêché de La Rochelle, on a mis à découvert, ces derniers temps, des tombes qui offrent un certain intérêt de souvenir pour notre pays.

L'une d'elles est celle de la marquise de Lage de Volude, née Béatrix-Etiennette Renart de Fuchsanberg d'Amblimont, dont le nom a été mal écrit au tome I du *Dictionnaire des familles du Poitou*, par Beauchet-Filleau, où on lit que le Saintongeais Joseph-Paul-Jean de l'Age (*sic*) de Volude épousa en 1782 M^{lle} Rouart de Furchanberg. Comme elle fut bienfaitrice de la paroisse en question, et pour remplacer la pierre tombale élevée sur son caveau, détruite par le mur méridional de la nouvelle église, qui passait dessus, la Fabrique de Boismé et son digne curé ont eu la pieuse pensée de placer sur le côté interne de ce mur l'inscription suivante : *En cette église, dont elle fut bienfaitrice, repose « l'amie des Vendéens » Béatrix Renart, etc..., dame d'honneur de S. A. S. la princesse de Lamballe, 1764 + 1842. Inhumée avec sa petite-fille Marie Thomasse Sumpster, 1806 + 1828.*

Les autres tombes étaient dans la chapelle (ou du moins dans ce qui en restait), dite de la Conception, et qui était la chapelle siège de la châtellenie la plus considérable de la paroisse. Dans ces tombes se trouvaient les restes de deux personnages importants de l'Aunis et de la Saintonge : Jean-Honoré Sauvestre de Clisson, grand sénéchal d'Aunis au commencement du XVIII^e siècle, et Charles-Bernard-Xavier Sauvestre, comte de Clisson et des Mothes, grand sénéchal du pays d'Aunis et de Marennes en 1730, mort avant 1747.

Cette famille Sauvestre, connue dans la contrée dès le XIII^e siècle, et qui se trouve donc avoir des attaches avec la Saintonge, avait fait rebâtir entièrement à ses frais, en 1489, le chœur de l'église de Boismé, qui vient d'être démolie ; elle avait fondé l'année suivante la chapelle de la Conception de Notre-Dame, appelée vulgairement de Clisson, et qui lui servit de sépulture. Cela est consigné au tome 87, fol. 96, des œuvres de Dom Fon-

teneau. Il est encore fait mention de cette chapelle dans une visite à Boismé de Mgr de Menou, évêque de La Rochelle, en tournée pastorale, en 1740, où il est dit « il y a vingt-cinq petits autels dans ladite église ; le premier de la Sainte-Vierge, bâti par MM. de Clisson et appartenant à ladite maison. » (*Arch. de l'évêché de La Rochelle*) (1).

Au moment de démolir ce qui restait de cette chapelle, il y a trois ans, on a trouvé sous le plâtre, qui la recouvrait, la litre funèbre de la famille Sauvestre ; un des écussons, le dernier en date, portait à sénestre les armoiries de la famille : *d'argent à 3 pals de sable, l'argent chargé de trèfles de gueules* ; généralement ces armoiries sont décrites : *palé d'argent de sable de six pièces, l'argent chargé de trèfles de gueules*. A dextre il était accolé à l'écu des Salgues de Lescure, car la dernière Sauvestre, Agathe-Geneviève, fille du grand sénéchal d'Aunis, avait épousée en 1746 François-Alphonse de Salgues, marquis de Lescure.

Les armes des Lescure sont décrites : *écartelé aux 1 et 4 d'azur au lion d'or*, qui est Salgues, *et aux 2 et 3 d'or au lion d'azur*, qui est Lescure. Dans la peinture de la litre susdite les 1^{er} et 4^e quartiers étaient Lescure et non Salgues, et aux 2^e et 3^e il y avait : *de gueules au lion d'or entouré de besans d'or en orle*. Or, cette variante, intéressante à faire connaître (d'autant plus qu'elle rectifie ce qu'on croyait jusqu'à ce jour être les armoiries de Lescure, le célèbre général vendéen, petit-fils de la dernière Sauvestre), est non seulement conforme au sceau de la justice seigneuriale de Lescure, mais aussi aux armoiries du tombeau de Mgr Jean de Lescure, mort en 1723 évêque de Luçon, et grand-oncle de François-Alphonse, et des tombes de deux autres Lescure, cités dans l'*Histoire de Lescure*.

Mais cette litre offrait une autre particularité, qui prouve elle aussi, une fois de plus, combien les armoiries présentent de variantes, et combien il faut être circonspect quand on dénie à une famille le port d'armoiries aux quelles il manque quelques meubles héraldiques pour être semblables à celles généralement connues, ou bien dont les meubles ont une position autre que celle décrite habituellement. Tout à côté de l'écusson, que je viens de décrire, il s'en trouvait un autre représentant un écu

(1) C'est même en vertu de cela que les propriétaires de Clisson, ayant cédé au siècle dernier le terrain de leur chapelle pour la nouvelle église, ont obtenu que la chapelle du Sacré-Cœur, du côté de l'Évangile, leur fut concédée à titre de propriété.

sans timbre, entouré de deux palmettes liées en sautoir dans le bas et donnant un palé de sable et d'argent de six pièces, mais pas de trèfles. Deux autres petits écussons à droite et à gauche d'une niche, élevée sur une petite porte à l'entrée de cette chapelle des seigneurs de Clisson, portaient les mêmes pals toujours sans les trèfles. Il est donc indéniable par la position de ces trois écussons que les trèfles ne figuraient pas dans toutes les représentations des armoiries des Sauvestre de Clisson. Du reste, tout auprès, à la pointe d'une ogive d'un des grands arcs, une pierre sculptée portait un quatrième écusson à pals et sans trèfles.

Quelqu'un crût un instant que cet écusson pouvait être celui d'une famille Tatain, vivant au XVIII^e siècle dans la paroisse (il y a encore dans Boismé une famille Tatin, sans *a*) parce qu'il est dit dans la *visite* épiscopale de 1740, que le seigneur de la paroisse était un M. Tatain (1). Mais il n'est pas fait mention que ce seigneur possédât le moindre petit autel dans l'église, la moindre chapelle dans la paroisse, alors que toutes ces choses sont mentionnées avec soin dans la *visite*. On est donc en droit de se demander sur quelle partie d'édifice religieux il aurait pu mettre ses armoiries, (n'étant qualifié ni de chevalier, ni d'écuyer, il appartenait à la bourgeoisie). Ses armes n'auraient pu qu'être du reste absolument différentes de celles des Sauvestre. Leur recherche doit porter sur le point de savoir si elles sont les mêmes que celles d'un Tatin, procureur (avoué) à Bressuire sous Louis XIV, qu'on trouve dans le registre de Poitiers de l'Armorial de 1696, publié par Clouzot. Les documents que les *Pièces originales* (2800) et les *Dossiers bleus* (626) aux Mss. de la Bibliothèque nationale, donnent sur des Tatin, ne laissent entrevoir aucune liaison avec la famille de nos deux grands sénéchaux d'Aunis, pas plus qu'un partage de 1468, qui m'a été signalé et où il serait question d'un Méreault Tatin, écuyer, vivant à Boismé. Les recherches dans les registres paroissiaux

(1) Il serait très intéressant de savoir ce que pouvait être cette seigneurie paroissiale, car 1^o l'église appartenait à l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers ; 2^o il y avait deux justices seigneuriales dans la paroisse, celles des châtellenies de Clisson et du Poyron, de qui relevaient presque tous les petits fiefs environnants ; 3^o on n'a pas encore trouvé trace d'une justice de Boismé, or être seigneur d'une paroisse n'est-ce donc pas en être seigneur avec au moins moyenne et basse justice ?

et les chartriers n'ont pu, jusqu'à présent du moins, me fournir ce nom entre 1468 et 1696-1740, dates où je le retrouve dans la bourgeoisie de la contrée.

Il demeure donc établi que seuls à Boismé les Sauvestre de Clisson, qui ont donné des sénéchaux à notre province, portaient un palé d'argent et de sable dans leur écu, avec ou sans trèfles.

SAINT-SAUD.

QUESTIONS ET REPONSES

N° 782, tome XXIV, p. 180. Etymologie du mot *simer*.

La réponse nous est fournie par M. Gustave Fustier dans *l'Intermédiaire* du 10 octobre 1904.

Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente), tel est le titre d'une thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, le 28 mai 1892, par M. l'abbé Rousselot. Je ne possède pas cette thèse, qui a été éditée à Paris, chez Welter ; mais j'ai sous les yeux le compte-rendu que M. Antoine Thomas a fait de ce travail (*Essais de Philologie française*, Paris, Bouillon, 1898, p. 140 et suiv.).

Voici ce que dit M. Thomas :

L'étymologie de *suma*, *suinter* (*suminare*, de *sumen*, lait de truie) se trouve appuyée par la forme berrichonne *suner*, être en sève, comparée à *sener*, *senner*. Je rapprocherais plutôt *suma* de l'ancien provençal *semar*, marseillais actuel *suma*, diminuer par évaporation (Mistral), dont l'étymologie est toute différente. Il faut remarquer que le catalan du Roussillon, d'après Mistral, emploie *sema* exactement au sens du berrichon *suner*, ce qui semble indiquer que ce dernier est pour *sumer*.

P. c. c. GUSTAVE FUSTIER.

En Basse-Bourgogne, on dit *simer* d'une feuille ou de tout autre objet, récipient qui laisse *suinter* un liquide, un corps gras, etc.

A. S..... Y.

Voici établi par un exemple de plus que le prétendu patois saintongeais n'est pas un dialecte original.

LIVRES ET REVUES

Le numéro de *La Province* d'octobre consacre au charmant poète rechefortais, Henry Mériot, une très fine étude de M. L. Dyonet.

Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée, 1903. L'hospice de Saint-Pierre-du-Chemin et la famille d'Asnières. A propos de la fondation de cet hospice, en 1881, par Célinie-Fortunée Morin de Banneville, veuve, depuis le 9 février 1865, de Raimond-Henry-Victorin, comte d'Asnières La Châtaigneraye, M. Loquet, archiviste du département de la Vendée, publie, sans commentaires, la copie des lettres patentes qui créèrent en faveur de Jean, comte d'Asnières, le marquisat de La Châtaigneraye, datées de juillet 1776. Ce document donne un commencement de généalogie, complétée par l'auteur de 1739 à 1892. M. Loquet paraît ignorer le *Dictionnaire des familles du Poitou*, 2^e édition, t. 1, p. 126, qui déclare fausse la généalogie de 1776.

M. Chauvet insère, dans le *Bulletin mensuel* de la Société Archéologique d'Angoulême, un article sur une lampe romaine, au cours duquel il a été obligé de préciser l'influence que la lune, en tant que divinité, avait exercée sur les idées des populations gauloises. Il a été conduit à rechercher l'origine de notre mot *anuit*.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire partie des curieuses observations étymologiques qu'une consultation de M. l'abbé Rousselot lui ont values :

M. l'abbé Rousselot, préparateur du cours de phonétique expérimentale au collège de France a bien voulu me répondre la lettre suivante :

Paris, 10 mai 1904.

« Cher Monsieur le Président,

Je vous demande pardon d'avoir tant tardé à vous donner ma réponse. Mais je voulais un peu réfléchir à la question et faire quelques recherches. Le temps me manquait alors.

Anuit ne peut venir de *hodie*, qui a donné *hui*, et il se rattache certainement à *nocte*.

Les deux mots se retrouvent dans l'ancienne langue avec leurs

deux sens bien tranchés *enoit* (anuit) et *oi* (ui) dans la chanson de Roland :

« Enoit m'avint un avision d'angle (vers 836)

« Cette nuit m'advint une vision d'ange ».

Oi = aujourd'hui, vers 1191, 1210, etc.

Dans la chronique du Mont-S^t-Michel de Guillaume de Saint Pair, poème écrit vers 1170 dans la même région que la chanson de Roland, nous lisons :

« Par seint Michiel sanz altre ennoi

« Laissiez mei ci ennuit et hoi. (God. sub. verbo *hui*
(cette nuit et ce jour).

L'exemple le plus récent signalé par Godefroy est tiré d'une nouvelle du XV^e siècle.

« Et se... il lui plaise nous demonstrier *anuyt* comme les autres nuitz précédentes.

(God. sub. verbo *anuit*).

Le sens est encore bien clair dans ce vers de Rou :

« Kar jeo li manderai *anuit* u le matin

« cette nuit ou le matin ».

Dans les patois modernes *anuit* semble n'avoir plus que le sens d' « aujourd'hui ».

Anuit (et ses variantes) se partage la France avec les représentants incontestables d'*hodie*. Il occupe l'ouest et une petite région du nord-est, laissant l'extrême-nord, l'est et tout le midi à son rival.

Si nous nous en rapportons à l'Atlas linguistique de M. Gilliéron le domaine principal de *anuit* est limité à l'est par le nord et la moitié ouest de la Somme, l'extrême-est de l'Oise, l'extrême-ouest de Seine-et-Oise, l'ouest de l'Eure-et-Loir, du Loiret, tout Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, l'ouest de l'Indre, la moitié sud de l'Allier, l'ouest du Rhône, l'ouest et le nord de l'Ardèche, le sud de la Haute-Loire, le nord du Cantal, le sud de la Corrèze, de la Dordogne, du Lot-et-Garonne, enfin de la Gironde.

De tout ce vaste domaine qui s'étend jusqu'à l'Océan et la Manche il ne faut retrancher qu'une petite enclave de *hodie* qui comprend le sud de la Haute-Vienne, le nord-est de la Dordogne, et, suivant la remarque de votre correspondant, un petit coin de la Charente (lequel hésite entre *anuit* et *ui*).

Le domaine oriental de *anuit* englobe la petite pointe sud de

la Belgique, l'ouest des Ardennes, de la Marne, toute la Meuse et le nord de Meurthe-et-Moselle.

Un petit point du sud de la Creuse réunit les deux mots (yuéné = *ui* + *nuît*) ; un territoire plus étendu (sud du Tarn-et-Garonne et ouest de Haute-Garonne), a des traces de la lutte des deux mots : *ui* a triomphé, mais il s'est enrichi du *t* de *nuît* (*aueyt*).

Anuît pourrait-il être ramené à *ui* ? Ce qui autorise le doute c'est que *nocte* et *hodie* ont tous les deux un *o* suivi d'un son palatal (*c* d'un autre côté, *di* de l'autre, l'un et l'autre ayant donné un *y*) donc *o* + *y* qui aboutissent également suivant les régions à *ui*, *eu*, *é*, *u*, etc.

Nous ne sommes pas pourtant privés du moyen de différencier les deux mots :

D'abord *nocte* contient un *t* en plus. Ce *t* est tombé dans la plupart des lieux, mais il existe dans l'ancienne écriture et l'on peut citer divers endroits où il sonne encore : Illes normandes, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Vendée, Charente-Inférieure, environs de Cognac, Gironde et Lot-et-Garonne, enfin, à l'orient, sud de la Belgique. Nulle part *ui* n'a de *t* sauf dans le petit territoire que j'ai signalé.

Ensuite il y a la première syllabe du mot *a-n*. On peut rendre compte de *a*. On a, en effet, *auî*, *ayui* « à hui », comme on a *dui* « d'hui ». Mais d'où viendrait l'*n* ? Il ne peut pas être question d'euphonie, mot vide qui cache une analogie inconnue.

Aurait-on *in hodie* ? Non, car *in odio* mot formé de la même manière est devenu *ennui* et non *anui*.

Serait-ce *hanc hodie* fait à l'imitation de *hanc ad horam* d'où l'on tire encore ? Mais on aurait *ancui*, mot de l'ancien français encore usité dans le sud-est.

Nous sommes obligés de supposer ou *ha nocte* (cf. *hodie* = *hoc-die*) ou *ad noctem*, comme nous disons dans la Charente : à *matin*. On a proposé les deux formes, mais la seconde paraît préférable à MM. Gaston Paris (Rons. VI, p. 629) et P. Meyer (Rons. IX, p. 158) ; M. Cornu en tire aussi *onte*, adv. portugais signifiant *hier* : *ad noctem* par les intermédiaires attestés *ooy-ton*, *ooyte* (Rons. XI, p. 91). De même, l'espagnol *anoché*, qui signifie « la nuit dernière » absolument comme l'ancien *anuît* en ancien français, fait supposer la même origine.

Quelques mots comme *iné*, *éneu*, *in-nui*, auraient besoin d'être

étudiés de près pour savoir s'ils ne postulent pas autre chose que *hac* ou *ad*. Mais la base *nocte* ne paraît pas douteuse. »

—
Le *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort*, 1904, n° 1, réimprime le curieux mémoire de M. l'abbé Lemonnier, déjà imprimé dans notre *Revue* du 1^{er} janvier 1904 : *Pourquoi le comte d'Artois n'a pas rejoint Charette*. Il donne un mémoire descriptif de M. Courcelle-Seneuil sur l'*Avant-projet du port en eau profonde de l'île d'Aix* ; la comédie de M. Léon Dyonet, *le Portrait de Zerbine* ; une note amusante sur les *Erreurs géographiques*.

« Espérons, dit M. I. G., avec quelques prophètes optimistes, que dans dix ou douze ans les Français seront très forts en géographie. Mais pour le moment, ils ne brillent guère. » Alors, on aura peut-être appris aux élèves qu'il existe un département de la *Charente-Inférieure*, et que dans ce département — et non dans la Charente — se trouve une ville du nom de Saintes. Le nouvel enseignement aura toujours bien amené ce progrès.

—
Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort, 1904, avril-juin. *Recherches sur les origines de certaines vieilles légendes* (Saintonge, Anais, Poitou, Périgord, Auvergne), par M. Courcelle-Seneuil. Comme toujours, beaucoup de lectures, peu de critique et pas du tout de références.

—
Bulletin du Protestantisme français, septembre-octobre 1904.

M. de Richemond donne une note sur huit religionnaires décédés sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise et condamnés par le présidial de Saintes à « leur mémoire estre éteinte » et confiscation de la moitié de leurs biens :

Jean Boisson, marchand de Jonzac, mort obstiné, le 8 septembre 1724 ; Jeanne Ballanger, de Mortagne, 15 septembre 1724 ; Jacques Rouffineau, du Grand Lauron, 25 août 1724 ; Daniel Vigneaud, de Gémozac, 1^{er} août 1724 ; Jean Bétis, de Saujon, 14 novembre 1724 ; Isaac Fourestier, de Lhoumerée, 5 août 1724 ; Paul Michelin, de Chalais, 16 octobre 1724 ; Jean Chevalier, de Pons, 16 janvier 1725.

Le 26 juillet 1724, Ignace Dufaur, curé de Saint-Vivien déclare qu'il a exhorté Fourestier à se faire catholique. Le malade répondit qu'il fallait encore attendre. Jacques Roulain, charpentier, a aidé à mettre le corps dans la fosse, creusée dans un chai.

Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, tome XXXIII.

M. Esquieu publie une série très curieuse de *placards mortuaires*, autrement dit lettres d'invitation à enterrements, partant de 1736, accompagnés de vingt-cinq planches. L'article de notre confrère M. J. Pellisson, *A propos des lettres de deuil*, y est fréquemment cité.

Le *Bulletin religieux* de La Rochelle contient, dans son numéro du 18 juin 1904, un article de M. l'abbé Héron, sur le *Cartulaire de Saint-Jean d'Angély*, d'après la notice de M. Musset.

Le *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, tome XI (1903), signale (p. 77) dans la *Revue de Saintonge*, *Une loge maçonnique avant 1789*. En remerciant M. Martin d'une réponse faite à une demande de renseignements qu'il avait adressée au sujet des traces qu'ont laissées dans l'Allier les anciens dialectes d'oïl et d'oc, M. Maurel, capitaine au 59^e de ligne, à Pamiers, ajoute que le mot « ch'ti », employé dans toute la Saintonge et probablement dans le Berry, est bien d'oïl « ch'ti », « chétif », « captivus ». Il rappelle que sous l'Empire, la parabole de l'enfant prodigue fut traduite par ordre de l'empereur dans tous les dialectes parlés sur toute la surface du territoire français, qui comprenait alors cent et quelques départements. Il serait curieux de retrouver la traduction de cette parabole. A quelle occasion Napoléon I^{er} en a-t-il eu l'idée ? — (P. 151), une notice sur *Louis Audiat*, par M. C. Grégoire, d'après la biographie publiée dans notre *Revue*. — (P. 201), M. Ph. Tiersonnier, étudiant la *Sigillographie du Musée de Moulins*, signale un fragment de sceau de 30 millim., ogival, provenant des Archives nationales, J, 909, avec légende S'..... N. RVPHIMONT, appendue à un acte de 1303. Douët d'Arc l'attribue à Bertrand, prieur de Criciasi, dans la sénéchaussée de Saintes. Il n'y a qu'un prieuré dans l'évêché de Saintes qui ressemble à ce nom, c'est Cressé. Mais rien ne nous apprend comment on a pu faire l'attribution à un Bertrand, et où on a lu *Criciasi*. — P. 251, résumé du problème de l'inscription de Toulon. « Ce n'est pas seulement en Bourbonnais que les inscriptions mystérieuses sont à l'ordre du jour..... » — P. 340, curieuse pérégrination d'une plaque de bronze de la célèbre Bible de Souvigny.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin. Le tome LIII est presque entièrement occupé par le *Pouillé historique du diocèse de Limoges*, par l'abbé Nadaud, publié par M. l'abbé Leclerc. L'ouvrage est considérable et comprend 841 pages. Cette masse de documents de premier ordre pour le Limousin aurait mérité des notes rectificatives, complémentaires, bibliographiques, et surtout une table onomastique, sans laquelle les recherches deviennent presque impossibles.

Ce travail de haute patience aurait pris beaucoup de temps et peut-être une grosse part d'un autre volume ! C'est vrai, mais combien il aurait rendu de services. A noter : p. 119, Raymond d'Aigrefeuille, abbé de Saint-Jean d'Angély, titulaire de la vicairie de Planis, avant 1344. Saint Eutrope, patron des églises de La Chapelle Blanche (p. 209), d'une chapelle à Saint-Junien (p. 227-229), Brilhac (p. 235), Arènes (p. 309), Les Chésaux (p. 399). Vicairie à Felletin (p. 454), à Guéret (p. 545), Le Cluzeau (p. 658), Meillars (p. 659 ; Saint Trojan, patron de Saint-Trié (p. 522) ; abbés commendataires d'Obazine : Charles-Beau-poil de Sainte-Aulaire, 1728, se démit, mort le 23 juin 1748 ; Joseph Grain de Saint-Marsault, 1770, se démit en 1780.

Le tome LIV annonce la mort de son président, M. Louis Guibert ; contient une très intéressante *Monographie du canton de Saint-Sulpice-les-Feuilles*, par M. Roger Drouault. Bien des rapprochements pourraient être faits entre le limousin et le saintongeais. *Le Pont Saint-Etienne à Limoges*, dernier article de M. L. Guibert sur un des monuments les plus curieux de Limoges, condamné à disparaître.

La livraison de mars 1904 du *Bulletin héraldique de France* imprime les noms d'officiers de marine et de quelques autres ayant pris part à la guerre contre l'Angleterre (1778-1783). Combat de la frégate *La Belle-Poule*, 17 juin 1778. *La Belle-Poule* avait pour commandant M. de La Clochetterie, qui fut blessé dans le combat. M. Green de Saint-Marsault, lieutenant de vaisseau, fut tué. Bataille d'Ouessant, le 27 juillet 1778. Corps de bataille. *Le Fendant*, de 74, le marquis de Vaudreuil, capitaine. Avant-garde, *Le Vengeur*, de 64, Damblimont, capitaine. *Le Palmier*, de 74, le chevalier de Réals, capitaine. Prise du corsaire anglais *Le Saint-Pierre*, 28 septembre 1778, prise effectuée par *Le Vengeur*, commandant d'Amblimont. Prise de la frégate anglaise *L'Hercule*, 1^{er} octobre 1778. Prise effectuée par *Le Nep-*

tune et *La Glorieuse*, ayant pour commandants MM. de La Touche-Tréville et de Beausset. Prise du Sénégal par les Français, 30 janvier 1779. L'expédition avait pour chef le marquis de Vaudreuil. Combat de la frégate *La Concorde*, 16 février 1779. M. Le Gardeur de Tilly, commandant de cette frégate, fut blessé. Affaires du 27 mars 1779. La frégate *La Courageuse*, commandée par M. de La Rigaudière, s'empare du corsaire *Le Vaillant*. La gabarre *La Dorade*, commandant Blanchard, officier auxiliaire, soutient un combat indécis contre un corsaire anglais. M. Blanchard fut tué pendant le combat et remplacé par son second, M. Renaudin. Prise de *La Grenade*, 4 juillet 1779. Corps de bataille, *Le Fendant*, de 74. Marquis de Vaudreuil, capitaine.

Sorties de l'armée navale aux ordres du comte d'Orvilliers, 25 juillet 1779. *Le Palmier*, de 74, le chevalier de Réals, capitaine. *L'Hercule*, de 74, d'Amblimont, capitaine. *Le Triton*, de 64, de La Clochetterie, capitaine.

Bulletin trimestriel de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, tome XXIX, fasc. 11, page 5.

L'affaire des poisons et des envoûtements en 1317, par M. l'abbé Ed. Albe.

Quoique cette affaire des poisons se soit passée en dehors de la Saintonge et de l'Angoumois, quelques-uns des acteurs ou des témoins ayant appartenu au clergé de ces provinces, nous croyons devoir la raconter avec quelque développement.

Le 16 février 1313, Clément V (1), nommait à l'évêché de Cahors un de ses favoris, Hugues Géraud, archidiacre d'Eu dans l'église de Rouen..... Le 27 août 1317, deux greffiers pontificaux, au nom des commissaires de Jean XXII (2), se présentaient au château de Noves, près d'Avignon, où était détenu Hugues Géraud, évêque déposé de Cahors et le citaient par devant le cardinal Bérenger de Prédol, évêque de Tusculum, pour entendre sa sentence le 30 août 1317. Hugues Géraud solennellement dégradé, réduit au rang de simple laïque, fut remis au bras séculier pour subir le supplice par le feu.

(1) Bertrand de Goth, né à Villandraud (Gironde), élu pape en 1305, premier pape d'Avignon en 1309, mort en 1314.

(2) Jacques d'Euse, né à Cahors, vers 1244, deuxième pape d'Avignon en 1316, mort en 1334.

BIOGRAPHIE D'HUGUES GÉRAUD. — Hugues Géraud naquit au château ou repaire de Beaulieu, près de la Nouaille, au diocèse de Périgueux (Dordogne). Un de ses frères, Hélié, habitait ce château en 1317, un autre frère, Arnaud, fut archidiacre de Nontron. Une de ses sœurs fut la mère de Pierre Barros, ecclésiastique, dont le nom reviendra au cours de ce travail. Hugues devait être fort intelligent, fort instruit pour le temps, surtout dans les choses du Droit; le catalogue de sa bibliothèque en fait foi. Ses mœurs passent pour avoir été mauvaises. Ambitieux sans scrupules, mais non sans craintes superstitieuses, il avait beaucoup de relations, mais peu de véritables amis.

Après ses débuts dans la cléricature, nous le trouvons chapelain honoraire de Clément V, qui l'eut en très haute estime à cause des services qu'il pouvait lui rendre. En 1305, il obtient un canonicat dans l'église de Périgueux; il était déjà chanoine de Saint-Astier (diocèse de Périgueux), curé de l'église de Neuvic (même diocèse) et chanoine de Limoges. L'année suivante, le pape l'envoie avec le seigneur de Duras porter au roi de France, Philippe-le-Bel, sa décision au sujet de la possession d'un château. En 1307, il devient chantre de Périgueux.

Comme il ne cessait de solliciter, il recevait de temps à autre quelques bénéfices. En 1308, il est pourvu d'un canonicat dans l'église de Rouen, du prieuré de Ribanhac (Périgueux). En 1310, il reçoit l'archidiaconat d'Eu (diocèse de Rouen).

Inutile de dire qu'en qualité de référendaire du pape, il n'était pas tenu à la résidence personnelle. Clément V semble l'avoir employé beaucoup. En 1309, à l'occasion du procès des Templiers, Hugues Géraud est envoyé vers Philippe-le-Bel; il sut se faire nommer un des liquidateurs des biens des Templiers. Leurs fonctions, on le sait, ne furent pas tout à fait désintéressées.

En 1311, il accomplit une mission, comme nonce, en Italie. A son retour, le pape lui octroie un nouveau canonicat avec prébende et prévôté dans l'église de Poitiers. Aux bénéfices déjà énumérés ci-dessus, il avait joint les prieurés de Blanzaguet (Cahors), de Saint-André (Limoges), de Firminy, Bournazel et Senhergues (Rodez). En 1312, Clément V, réellement prodigue, lui confère le décanat de Saint-Yrieix. Enfin, en 1313, le pape le nomme évêque de Cahors. Il était d'ailleurs recommandé par le roi de France, Philippe-le-Bel.

La succession du diocèse de Cahors était difficile. La mense

épiscopale était pauvre. Elle avait été appauvrie par les prodigalités des derniers évêques. Le dernier surtout avait engagé presque tout ce qui restait du temporel épiscopal. Ne pouvant s'en tirer, Raymond Pauchel, ce dernier évêque, très âgé, donne sa démission. Clément V, en nommant son favori au siège épiscopal laissé vacant par la résignation plus ou moins volontaire de Raymond Pauchel, comptait sur l'influence du roi de France, qui pouvait permettre la réintégration des biens aliénés. Il avait d'abord jeté les yeux sur Pierre de Latilly, beau-frère d'Enguerrand de Marigny, qui fut bientôt chancelier du roi, mais Pierre de Latilly refusa.

Les conditions de l'acceptation de Hugues Géraud font planer des soupçons de simonie sur le caractère trop faible du pape. Quoiqu'il en soit, le nouvel évêque de Cahors promet de verser à la caisse papale le *Commune servitium*, taxe une fois fixée de 1.000 florins pour le diocèse de Cahors. Cette somme, payable en une ou plusieurs fois, était établie pour remplacer les revenus des Etats pontificaux.

L'ÉPISCOPAT. — Le nouvel évêque, toujours employé à Avignon, à la cour pontificale, s'occupe avec énergie de la mense de son diocèse. Il agit à la fois auprès du roi, et auprès du pape pour obtenir les autorisations nécessaires à la réintégration des biens aliénés.

En 1313, Clément V l'autorise à ne pas payer certaines dettes contractées par ses prédécesseurs, ce qui fut ratifié par Philippe-le-Bel, roi de France, en ce qui concerne les principaux créanciers, Guillaume de Jean et Raymond de Caussade. La même année, le pape avait révoqué tous les actes par lesquels les évêques précédents avaient aliéné leur temporel. Cette façon de régler une situation obérée serait jugée assez défavorablement de nos jours, avec nos idées ; il n'en était pas de même alors où tout dépendait du roi et du pape, parfaitement d'accord. Il y a à observer que le prêt à intérêts était alors interdit. Les prêteurs exigeaient des gages, gages quelquefois en désaccord avec les créances. Si le gage était repris, la justice devait exiger qu'on dédommageât les prêteurs. C'est ce que n'entendait pas faire l'évêque de Cahors. Se sentant appuyé par ses deux puissants protecteurs, il voulut reprendre les biens aliénés, sans bourse délier. Il devait trouver de vives résistances, s'en exaspérer et bientôt dépasser toutes les bornes.

Hugues Géraud se servit pour administrer son diocèse de

divers familiers. Le principal est Pierre Fouquier, l'archiprêtre de Saint-Médard (Périgueux), l'âme damnée de l'évêque. Il fut chargé avec un autre ecclésiastique de percevoir le *subside caritatif*, imposé à tous les bénéficiers du diocèse pour le compte de l'évêque nouvellement sacré. Hugues Géraud agit en cette circonstance en voleur et en tyran plutôt qu'en prélat pieux.

Clément V résida à Carpentras les derniers jours de son pontificat. L'évêque de cette ville, Bérenger, ne se montrant pas assez souple vis-à-vis du pape, celui-ci le suspendit de ses fonctions et les passa à son courtisan Hugues Géraud.

C'est de Carpentras que l'évêque de Cahors envoya à ses vicaires généraux trois mandements très sages pour la réformation de son clergé. Sous prétexte de réforme d'abus, il fait visiter son diocèse par son propre frère, Arnaud Géraud, et par son ami, Pierre de Mortemar, et emploie pour réduire les récalcitrants, refusant de rendre les biens aliénés, les arguments de dol ou de violence qui lui furent si vivement reprochés plus tard. Il gratifie indument d'une cure son neveu Pierre Barros ; il persécute, grâce à l'acte du roi de France qui l'autorisait à ne pas payer les dettes de ses prédécesseurs, Raymond de Causade, un des principaux créanciers, qui avait obtenu une rente de 60 livres tournois, sa vie durant, sur la ville de Castelfranc ; il nomme à une cure un de ses favoris, qui n'avait pas l'âge canonique, etc., etc.

La mort de Clément V et de Philippe-le-Bel, survenue la même année, en 1314, allait le priver de ses meilleurs appuis. Il rendit hommage au nouveau roi Louis X, en 1315, et se décida à quitter Avignon pour résider à Cahors, dans son diocèse. En très bons rapports avec les cardinaux d'origine gasconne, parents ou favoris de Clément V, il pouvait espérer que l'un d'eux serait élu pape et qu'il trouverait auprès de lui la même complaisance. Ses extorsions et ses injustices ne diminuent pas, au contraire, après la mort de Clément V, et pour empêcher les plaintes et les accusations de se produire, il fait jurer à ses subordonnés, complices ou victimes, de ne jamais rien dire contre lui. Il prit une autre précaution en faisant déposer par son fidèle ami, Pierre Fouquier, et son frère Hélié, une grosse masse d'argenterie et ses livres, alors si précieux, chez des bourgeois de Limoges. Ce dépôt eut lieu en janvier 1314.

L'élection du pape traînait en longueur. Il y avait lutte surtout entre les cardinaux italiens et gascons. Le régent de France

qui, sous le nom de Philippe-le-Long, devait succéder sur le trône à son frère Louis X, le hutin, prit des mesures énergiques pour hâter la décision des électeurs. Il réunit tous les cardinaux à Lyon, les obligea à se renfermer dans le couvent des frères FF. Pr., leur disant qu'ils n'en sortiraient point avant qu'ils n'eussent élu un nouveau pape.

LE PROCÈS CANONIQUE. — Hugues Géraud, très intéressé à cette élection, envoya à Lyon un de ses familiers, Pierre de Saleilles, pour l'avertir aussitôt de l'élection. Ce fut le cardinal-évêque de Porto, Jacques d'Euse, né à Cahors, qui fut élu et prit le nom de Jean XXII, le 7 août 1316. Le couronnement fut fixé au 5 septembre 1316.

Si la nouvelle de l'élection excita, à Cahors, la joie universelle des compatriotes du nouveau pape, il n'en était pas de même pour l'évêque, Hugues Géraud. Afin de tâter le terrain, il résolut d'assister au couronnement du pape et se rendit à Lyon. Il comptait sur une mort prompte du nouveau pontife, déjà vieux et de tempérament débile. Il alla rendre visite à Jean XXII, déjà édifié par les plaintes des chanoines et consuls de Cahors, abbés ou prieurs de couvents, séculiers ou réguliers, clercs ou laïques, tous lésés par la rapacité de l'évêque de Cahors. Au lieu de se jeter aux genoux du pape, Hugues Géraud résolut de braver ses ennemis jusque dans la curie.

Il accompagna le pape à Avignon, où celui-ci arriva le 2 octobre 1316. Une fois installé, Jean XXII s'occupa des plaintes du diocèse de Cahors. Il chargea de l'enquête deux hommes sages : Bernard Rouiard, archidiacre de Saintes, bientôt évêque d'Arras, et Pierre Teyssier, alors simple chanoine de Saint-Antonin-en-Rouergue, et dans quelques années cardinal. Les deux commissaires se heurtèrent à une première difficulté, c'était le serment qu'avait fait prêter à tous les intéressés l'évêque de Cahors. Pour y obvier, le pape décréta le 1^{er} novembre 1316 qu'en vertu de son autorité souveraine, il déliait tous ceux qui avaient prêté serment à Hugues Géraud. Celui-ci resta libre à Avignon, mais certainement surveillé par la police secrète du pape. L'instruction du procès révéla des faits tellement graves que Jean XXII dut nommer deux nouveaux commissaires, Galhard de Saumade, notaire du pape et archidiacre, et Arnaud de Capdenac, chanoine. Les complices de l'évêque de Cahors dans ce premier procès canonique sont : Pierre Fouquier, archiprêtre,

Pierre de Saleilles, etc., etc., clercs des diocèses de Périgueux, Uzès ou Rodez.

Les travaux de la commission marchèrent assez vite pour qu'en mars 1317, la culpabilité d'Hugues Géraud fût bien établie ; mais une nouvelle affaire s'était greffée sur la première. Au commencement de mars, on venait d'arrêter deux hommes venus de Toulouse avec des paquets mystérieux, conduits par un autre qui avait par deux fois causé avec le procureur de l'évêque de Toulouse à Avignon et avait fait une visite à Hugues Géraud. Les paquets ouverts laissèrent voir des boîtes et des tubes contenant des poudres suspectes et, au milieu de pains, des images de cire préparées contre le pape et contre les cardinaux Bertrand du Pouget et Gaucelme de Jean. Il n'y avait plus de ménagements à garder : l'évêque de Cahors est arrêté avec tous ses familiers. Ordre est donné de saisir tous ses biens. Le 21 mars 1317, Gui de la Tour, archidiacre d'Avignon, recevait le dépôt de l'argenterie et des livres, confiés par Hugues Géraud à des bourgeois de Limoges. Le 9 avril, l'évêque est déposé et condamné à la prison perpétuelle. Pour recueillir et administrer ses biens, le pape nomme Bernard Rouiard, l'archidiacre de Saintes devenu évêque d'Arras, Galhard de Saumade, évêque de Riez, déjà commissaires dans le procès canonique et Pierre des Prez, chanoine de Saintes (ce dernier devint évêque de Riez, puis archevêque d'Aix et cardinal).

Le pape voulut attendre pour promulguer cette sentence que le deuxième procès eût démontré plus encore la culpabilité de l'évêque. Le 4 mai 1317 eut lieu la cérémonie solennelle de la déposition et ce n'est plus qu'un simple clerc qui allait comparaître devant ses juges pour répondre des tentatives d'assassinat contre le pape.

LE CRIME. I^o L'ENVOUTEMENT. — La bulle du pape qui relevait de leur serment tous les complices ou victimes d'Hugues Géraud, avait atteint trop fortement cet évêque pour qu'il pût se faire illusion. Si toutes ces personnes parlaient, il était perdu. La mort seule du pape pouvait le sauver. Il fallait l'avancer par quelque moyen adroit. L'évêque de Toulouse, Galhard de Pressac, soutenu au conclave par les anciens favoris de Clément V, pouvait succéder, comme pontife gascon, à Jean XXII, vieux et décrépît. Cet évêque avait très mal administré son diocèse et allait voir également son procès canonique commencer. C'était un allié tout trouvé pour Hugues Géraud. Les parents de

Clément V, mécontents d'avoir vu le pape choisi en dehors du parti gascon, devaient, au moins quelques-uns d'entre eux, prêter leur aide aux projets criminels d'Hugues Géraud. Celui-ci, laissé en liberté dans Avignon, pouvait facilement accomplir ses sinistres projets. Il voyait son procès canonique marcher trop vite. De concert avec l'évêque de Toulouse, il va employer un des moyens criminels de l'époque, *l'envoûtement*.

On sait ce qu'était l'envoûtement. Détestait-on une personne dont on désirait la mort, on faisait fabriquer une statuette en cire qu'on faisait bénir et même baptiser. On la piquait aux diverses parties du corps, où l'on désirait voir la maladie se porter et ce moyen magique, auquel ajoutaient foi aussi bien les membres du clergé que les laïques, devait infailliblement entraîner la mort de la personne figurée. La loi civile était successivement sévère pour ceux qui l'avaient employé et il ne faut pas considérer l'envoûtement avec les yeux de notre scepticisme moderne. Encore une fois, tout le monde y croyait.

Dans le courant de novembre 1316, arrivait à Avignon, portant des fonds à l'évêque de Cahors, son trésorier, Aymeric de Belvèze. Entre l'évêque, l'archiprêtre Pierre Fouquier et le nouvel arrivé se règlent les premiers détails de l'attentat. Aymeric de Belvèze, en se rendant à Toulouse, trouverait des facilités pour se procurer des images en cire et en ramènerait à Avignon un juif au courant des exorcismes. Il devait en même temps faire fabriquer des poisons que deux chevaliers, maitres d'hôtel de la maison du pape, subornés par l'évêque de Cahors, devaient administrer à sa Sainteté. Aymeric, une fois arrivé à Toulouse, devait raconter la chose au vicomte de Bruniquel, neveu de Clément V. Muni de ces instructions, Aymeric de Belvèze quitta Avignon, accompagné d'un autre clerc de la maison de l'évêque.

Après son départ, Hugues Géraud, dont le procès canonique marchait toujours à son grand dam, se dit que deux sûretés valaient mieux qu'une. Son familier, Pierre de Saleilles, prêtre du diocèse de Nîmes, reçut l'ordre de l'évêque de Cahors d'aller à Montpellier chez un apothicaire faire préparer des poisons, qu'il devait prendre à son retour d'une visite qu'il allait faire à la cure de Ginouillac, près de Rocamadour, cure que l'évêque venait de lui donner.

Pour une nouvelle figurine de cire, il s'adressa ailleurs. Aymeric de Belvèze, dans son voyage d'Avignon à Toulouse, fut char-

gé de porter des lettres de l'évêque à Beaulieu, maison natale du prélat. Hélie Géraud, son plus jeune frère, y administrait ses biens. Hugues Géraud pria son frère, en même temps que Pierre Moret, curé de La Bastide (Cahors), de lui faire fabriquer au plus vite une statuette de cire à Limoges et de la lui expédier, sans faute, avant le jour de la purification. Le curé, Pierre Moret, consentit à transporter à Avignon la boîte contenant la dangereuse statuette. Elle fut remise en secret à l'évêque qui se montra très courroucé de la date tardive de l'envoi. Pierre Moret put repartir pour Beaulieu, où ses nouvelles d'Avignon ne durent pas tranquilliser Hélie Géraud.

Revenons à Aymeric de Belvèze. Celui-ci n'a pas perdu de temps à Toulouse et, en janvier 1317, un porteur du nom d'Antraygues, expédié par Aymeric, apportait à Hugues Géraud une statuette de cire, en même temps qu'arrivait, de la même ville, le juif Bommacip. L'image fut baptisée comme un enfant chrétien par l'eau et le saint chrême, puis exorcisée par le juif.

Le juif indiqua la façon de piquer la figurine toujours aux mêmes endroits, par la même personne, à certains jours de la semaine ; « de même que je pique cette image, de même le cardinal d'Avignon, Jacques de Via, soit atteint dans son corps, jusqu'à ce qu'il nous donne la paix avec le pape, sinon qu'il meure. » L'évêque et l'archiprêtre répétaient en même temps : « *Confundantur qui me presequuntur*, etc., etc., *fiant dies ejus pauci*, etc. » Bref toutes ces choses qui reproduisent sous des formes chrétiennes les incantations magiques des païens.

Cette dernière image ne fut jamais retrouvée, malgré toutes les recherches que l'on en fit au cours du procès. Quant à celle fabriquée à Limoges et apportée par le curé Pierre Moret, elle tomba entre les mains de la justice pontificale, dès le départ du curé de La Bastide, lors de l'apposition des scellés au logis d'Hugues Géraud.

Le hasard voulut que la seule personne contre laquelle l'évêque, Hugues Géraud, eût tenté l'envoûtement, Jacques de Via, cardinal d'Avignon, mourût. C'était le neveu chéri du pape.

LE CRIME. II. LES IMAGES ET LES POISONS DE TOULOUSE. — De Toulouse, Aymeric de Belvèze avait écrit qu'il allait envoyer de nouvelles images d'envoûtement en même temps que les poisons. Il s'était entendu avec le vicomte de Bruniquel et avec l'évêque de Toulouse. Dans la cure de Saint-Etienne de Toulouse logeaient plusieurs clercs et chapelains ; c'est parmi eux que le

vicomte de Bruniquel trouva un complice, Raymond Jacques, prêtre chapelain. Dans un rendez-vous pris dans l'église, en présence de deux de ses écuyers, Prudhomme de Seysses et Guillaume Bernard, le vicomte dit au prêtre Raymond Jacques qu'il fallait absolument débarrasser son ami l'évêque de Cahors et d'autres personnages des poursuites injustes que leur faisait le pape. Le prêtre devait donc faire préparer des images et des poisons, ce dont il serait récompensé par un bon bénéfice, rapportant 100 livres, que lui procurerait Hugues Géraud. Le vicomte lui donna la liste des objets nécessaires et à Prudhomme l'argent pour en faire l'acquisition. Les trois compagnons s'adjoignirent un autre prêtre, logé aussi à la cure de Saint-Etienne, Guillaume d'Aubin. Ils allèrent acheter de la cire, la portèrent chez un juif baptisé, en lui recommandant de faire trois images, à la ressemblance du pape et de deux cardinaux (Gaucelme de Jean et Bertrand du Pouget). — Ils s'occupèrent ensuite des poisons. Ils se procurèrent des crapauds, lézards, queues de rats, araignées, etc., les portèrent chez un apothicaire, qui réduisit le tout en poudre et la mélangea avec d'autres drogues dont l'arsenic, le mercure, etc... Prudhomme emporta cette préparation placée dans plusieurs boîtes. Le lendemain, les misérables se rendent aux fourches patibulaires de Toulouse, y prennent des débris d'un cadavre et de la corde d'un pendu qu'ils ajoutent à leur préparation.

Après entente entre le vicomte et l'évêque de Toulouse, les figurines de cire furent bénites dans la chapelle du palais épiscopal par un évêque in partibus, de Ganos, puis une autre fois par un autre prêtre. Assistaient à la bénédiction : l'évêque de Toulouse, deux de ses vicaires généraux : Arnaud de Villars, chanoine et maître de l'œuvre de Cahors, Arnaud Pascaud, chanoine de Saintes, et plusieurs de ses familiers : l'archidiacre de Silos, Jean Rastoul, prêtre de Saint-Papoul, procureur de l'évêque, un certain Rostang, qui avait le sceau de la curie épiscopale, Bernard de Gasc, évêque de Banos et son *socius*, le frère Rufus, Raymond Jacques, chapelain de Saint-Etienne, Guillaume d'Aubin, le vicomte de Bruniquel et ses deux écuyers, Prudhomme et Guillaume Bernard. Il s'agissait de faire transporter les statuette à Avignon. On les plaça dans trois grands pains dont on enleva une partie de la mie ; on y fourra également les boîtes contenant les poisons si singulièrement composés. Autour de chaque statuette, un parchemin sur lequel Ray-

mond Jacques avait écrit : « *Papa Johannes moriatur et non alius* » ; même mention pour les deux autres statuettes, mais au nom de chaque cardinal.

Pour porter les paquets à Avignon, l'un des familiers de l'évêque de Toulouse raccola sur une place publique deux pauvres diables, Jean Paulet, de Rabastens, et Hélyet du Bosc, de Saintes. Sous la conduite d'un nommé Perrot de Béarn, ils se mettent en route pour Avignon. Une fois arrivé, Perrot de Béarn va remettre à l'archiprêtre, Pierre Fouquier, une des boîtes destinées à Hugues Géraud. Il revenait à son auberge pour aviser aux moyens de se débarrasser du reste, quand il apprit l'arrestation de ses deux compagnons de route. Après avoir averti l'archiprêtre et le cardinal de Pélagrué (celui-ci était un candidat sérieux au trône pontifical), Perrot de Béarn s'enfuit à Toulouse où il fut assez malmené à cause de sa maladresse.

LE PROCÈS CRIMINEL. — Jean XXII avait mis à la tête de la justice, pour la poursuite des crimes et les exécutions, dont un prêtre ne peut se charger, son neveu Arnaud de Trian. Il l'avait fait son maréchal de justice.

Le 8 mars 1307, le pape charge son neveu de poursuivre cette ténébreuse affaire. Au maréchal de Trian fut d'abord adjoint un autre laïque, Pierre de Via, neveu du pape, puis nos anciennes connaissances du procès canonique, Galhard de Saumade, Pierre des Prez et Arnaud de Capdenac, prélats hauts dignitaires de la cour pontificale.

Nous avons vu que, le 9 avril 1317, Hugues Géraud avait été condamné à la prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Arrêté, l'évêque de Cahors fut incarcéré au château de Noves, près d'Avignon. La promulgation officielle de ces peines, résultant du procès canonique, n'eut lieu que le 18 mai 1317, soit un mois après l'ouverture du procès criminel. Le château de Noves servit de prison à tous les prévenus que l'on put saisir.

Dans ce procès, on employa la procédure du temps. La torture fut employée contre les récalcitrants. La justice employa les moyens qui peuvent sembler étranges et contraires à nos habitudes. L'instruction est tout à la fois le jugement ; il n'y a ni avocat, ni avoué ; l'accusé ne connaît pas les réponses des autres prévenus. C'est qu'il s'agit ici de l'église jugeant des ecclésiastiques et voulant éviter le scandale. A l'égard de ceux contre qui on n'avait que des preuves morales, on se contente d'une punition, comme pour l'évêque de Toulouse transféré à un siège qu'il

ne pouvait accepter ; mais on se montra généreux à l'égard de ceux qui purent prouver leur innocence, comme Pierre de Mortemar, fait évêque, puis cardinal.

L'appel ne devait pas être admis.

Hugues Géraud comparut devant les commissaires pontificaux dix fois et devant le pape sept fois. Il fut lié une fois sur le chevalet, sans être torturé, et une fois torturé légèrement (*modicum tortus*). Il avoua tout et se montra très loquace.

LES SENTENCES. — Dans le manuscrit du Vatican qui fait le fonds du travail de M. l'abbé Albe, on ne trouve pas mentionnées les peines auxquelles furent condamnés les divers prévenus. La seule chose qui y soit enregistrée est l'assignation du jour où la sentence doit être prononcée. Aussi ignorerions nous, sans les chroniqueurs, à quelle peine fut condamnée l'évêque de Cahors, mais il y a unanimité : « *degradatus per card. episc. Tusculanum, sicque ultimo degradatus fuit traditus curie seculari, per cujus fuit tractus publice, et in aliqua sui parte corporis excoriatus et demum combustus.....* » l'évêque, une fois dégradé, fut livré à la justice séculière, écorché dans certaine partie de son corps, traîné à la queue d'un cheval sur le lieu du supplice, et livré aux flammes.

Aux yeux de la loi, le meurtre par le poison était plus grave que le meurtre par le glaive ; l'envoûtement était puni encore plus sévèrement que l'empoisonnement ; enfin l'attentat contre le pape avait quelque chose de particulièrement grave, puisqu'il s'attaquait au représentant de Dieu sur la terre. Hugues Géraud était coupable de tous ces crimes, le pape ne pouvait lui faire grâce.

La mort du cardinal Jacques de Via, envoûté, avait montré aux commissaires à quel épouvantable danger le pape Jean XXII avait échappé par miracle. Si les porteurs toulousains n'avaient pas été arrêtés avant que leur sinistre charge eût été livrée, ni le pape, ni les cardinaux n'auraient échappé à la même mort et, à défaut de l'arsenic, les envoûtements auraient fait leur œuvre. Encore une fois, en ces temps reculés, tout le monde avait foi dans ces maléfices.

Parmi les noms rencontrés au cours de ce travail, nous remarquons ceux de divers membres du clergé de Saintes :

Bernard Rouiac, archidiacre de Saintes, nommé évêque d'Aras le 24 novembre 1316 ; commissaire dans le procès canonique de l'évêque de Cahors et liquidateur de ses biens.

Pierre des Prez (de Pratis ou de Prato), chanoine de Saintes, professeur de droit civil à l'université de Toulouse, chanoine de Tournai, auditeur des causes apostoliques à la cour du pape Jean XXII, évêque de Riez, archevêque d'Aix, cardinal, évêque de Palestrina, commissaire dans le procès canonique et dans le procès criminel.

Arnaud Pascaud (ou Pascal), chanoine de Saintes, vicaire général de Galhard de Preyssac, évêque de Toulouse, impliqué dans le procès criminel et incarcéré au château de Noves.

Enfin, comme laïque, le pauvre homme de peine recruté comme commissionnaire sur la place publique à Toulouse, Hélyot du Bosc, de Saintes, impliqué dans le procès criminel et également incarcéré à Noves.

C^t D.

Mémoires de l'Académie nationale de Caen, 1903. D^r Vigot : *Huitres et fièvre typhoïde*.

Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre, tome XXVII, p. 240. *Etude sur les droits seigneuriaux relatifs aux vignes et au vin*, d'après les chartes et coutume du Berri.

Revue des questions héraldiques d'octobre. Suite des *Seigneurs d'Albin*, de notre confrère M. A. de B. d'A., qui mettent en relief une quantité de faits des guerres de religion en Aunis et en Saintonge. La fin est donnée dans le numéro du 25 novembre.

Revue de l'Agenais, septembre-octobre 1904. — M. E. Trilles, *l'Historique succinct du 9^e régiment d'Infanterie*. Ce 9^e régiment d'infanterie n'est autre que le régiment de Normandie qui dans notre histoire saintongeaise et aunisienne a laissé sa trace.

On le trouve en 1621, à Saint-Jean d'Angély ; en 1715, il est en garnison à La Rochelle ; on l'y retrouve en 1742.

Revue d'Agenais, n^o de janvier-février 1904. *Le château de Calonges* qui a appartenu aux La Vauguyon. Note sur Antoine-Paul-Jacques de Quelen de Stuer de Caussade et sur Paul François.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} MARS 1905.

AVIS ET NOUVELLES : Admission ; Assemblée générale ; Découverte à Aulnay ; Don au musée de Saintes.

NOTES D'ÉTAT-CIVIL : *Décès :* Daunas, Guimberteau, Alquier, M^{me} Massiou, Geay-Besse, M^{lle} Carayon, M^{me} de Grieu, M. de la Morinerie, M^{me} Gaucherel, M^{lle} Babinot, M. Clouzot.

Mariages : Musset-L'Homme, Cadiot-Verneuil, Duguet-Slafer, Lessieux-Albert-Monteil.

VARIÉTÉS : I. Baron Chaudruc de Crazannes, *La guerre de sept ans sur les côtes d'Aunis et de Bretagne*. — II. Piare Marcut, *Etymologie d'anuit*. — III. M. Parabole et l'évangile de S. Mathieu en patois saintongeais. — IV. M. de R., *Maintenue de noblesse des Baudouins*. — V. Ch. Dangibeaud, *Saintes ancienne, les rues*.

LIVRES ET REVUES : *Les Cyclades*, de M. Léon Bouyer ; *Lorenzaccio*, de M. Gauthier ; *Pathologie mentale*, du Dr Brachet ; *Les vases céramiques de la Gaule romaine*, de M. Déchelette.

AVIS ET NOUVELLES

ADMISSION

M. Montrognon de Salvart, à La Tillade, commune de Saint-Simon de Pelouaille, présenté par M. le comte de Croze-Lemer cier.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE est convoquée pour le second dimanche de mars, 12, au siège de la Société, cours National, 99, à une heure et demie.

Il n'y aura pas d'autre convocation.

A la promotion de janvier 1905, nos confrères, MM. Balley, architecte, et Ch. Normand d'Authon, ont été nommés officiers d'académie.

On annonce la découverte par M. A. Bouneault, dans la façade de l'église d'Aulnay « à la naissance, côté droit, du grand arc qui abritait une statue équestre détruite à la Révolution, de l'inscription suivante :

P V M B, 1174.

La première partie de cette inscription n'a pas été traduite ; elle indiquerait très probablement le nom ou l'abréviation du nom de l'architecte dont la figure se trouve au-dessous formant un modillon d'angle isolé. »

« Sur le contrefort de gauche de la même façade qui est d'une construction plus récente et porte la marque du XV^e siècle, M. A. Bouneault a relevé le nom de *Pierre Laclavre* qui est vraisemblablement la signature de l'auteur de cette adjonction confortative. »

Nous donnons la nouvelle telle que nous la trouvons dans l'*Echo Rochelais* du 8 février 1905, d'après le *Mémorial des Deux-Sèvres*, et pour ce qu'elle vaut, nous réservant de la discuter. Il convient, à notre avis, de la mettre en observation comme une personne suspecte. La date de 1174, (en chiffres ~~romains~~), les caractères romains qui la précèdent paraissent, à première vue, singuliers.

M. Bouneault, qui a eu l'amabilité, sur notre demande, de nous envoyer un dessin et un calque des lettres, nous écrit qu'il a relevé la date de 1200, en chiffres ~~romains~~, sur l'église de Bazoges-en-Pared (Vendée), ce qui donnerait à réfléchir. Reste à savoir si ce dernier chiffre est bien du XIII^e siècle et de l'origine du monument.

Au moment où M. de Mely dresse la liste des imagiers, jusqu'ici inconnus, de nos cathédrales, M. Bouneault aurait découvert un monogramme curieux, et une date des plus précieuses pour notre architecture romane, si l'un et l'autre sont reconnus authentiques et non apposés longtemps après la première construction. La défiance est d'autant plus justifiée que la façade a été remaniée.

La commune d'Echebrune reçoit du gouvernement 2.915 fr. pour la restauration de son église ; celle de Surgères 3.200 fr. pour le même objet.

Par décret du 21 janvier 1905, la commune de La Couarde (île de Ré), s'appellera désormais La Couarde-sur-Mer.

Plusieurs sociétaires négligent d'envoyer à la Société un exemplaire pour compte rendu des monographies qu'ils font imprimer. Si leur intention est que la *Revue* n'en fasse pas de compte rendu, la rédaction ne va pas contre, mais celle-ci serait heureuse de pouvoir signaler exactement, dans la bibliographie semestrielle, ces ouvrages dont la connaissance lui échappe souvent ou ne lui parvient que tardivement et incomplètement.

M. Abel Mestreau a fait don au musée de la ville de Saintes d'un très beau portefeuille en maroquin noir, en excellent état, fermant à serrure, sur lequel est imprimé en lettres d'or : M. DE BLAIR. L'intérieur, doublé de soie bleue, est parfaitement conservé. La partie se rabattant est doublée de maroquin rouge semé de fleurons d'or.

NOTES D'ETAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 24 décembre 1904, est décédé, en sa propriété de La Rivière de Geay, un des premiers membres de la Société des Archives (1874), M. Pierre-Marc Daunas, né à La Rivière, en 1832. Nommé maire de sa commune en 1870, en remplacement de son père, il conserva ces fonctions jusqu'en 1892.

Le 2 janvier 1905, est décédé, à Angoulême, M. Raymond Guimberteau, sculpteur, à l'âge de 42 ans.

Bien que cet artiste soit angoumoisien, nous devons enregistrer son décès avec regret : il avait beaucoup de talent, et il laisse, à Cognac et à Saintes, plusieurs bustes de grandes personnes et d'enfants d'une ressemblance parfaite, bien construits, d'une exécution grasse et souple pleine de charme. Il travaillait à un buste d'Auguin.

Le 3 janvier 1905, est décédé, à La Rochelle, à l'âge de 74 ans, M. Jean-Tony Alquier, lieutenant de vaisseau en retraite, chevalier de la légion d'honneur, époux de demoiselle Berthe Ledoux.

Tony Alquier appartenait à l'une des plus honorables familles de La Rochelle ; il était fils de Jules Alquier et de demoiselle de la Bretonnière, frère de M. Auguste Alquier, commissaire principal de la marine en retraite, résidant actuellement à Paris ;

petit-fils du baron Alquier (Charles-Jean-Marie), ancien député aux États-Généraux, en 1789, diplomate, successivement ministre plénipotentiaire auprès de l'Electeur de Bavière, ambassadeur auprès du Saint-Siège, et finalement à la cour de Suède.

Tony Alquier était cousin de l'amiral Alquier et de Arthur Alquier, ancien député de la Vendée.

Le 13 janvier 1905, est décédé, à Rompsay, commune de Périgny, près La Rochelle, dans sa 62^e année, M^{me} Berthe Massiou, née Reimbert, veuve de Charles-Daniel-Vincent-Paul Massiou, capitaine de vaisseau, fils de Daniel Massiou, ancien président du tribunal de La Rochelle, auteur de *l'Histoire politique, civile et religieuse de la Saintonge et de l'Aunis*, mort à Pau, le 28 février 1880, âgé de 53 ans, des suites d'une grave blessure reçue à la jambe droite le 24 novembre 1870, pendant le siège de Paris, alors qu'il commandait le fort de Noisy-le-Sec, défendu par nos marins.

Le 13 janvier 1905, est décédé subitement, à Saintes, M. Geay-Besse, Anatole, âgé de 58 ans, bibliothécaire de la ville de Saintes, correspondant de l'Agence Havas et du *Petit Parisien*. Il avait abandonné la *France de Bordeaux* depuis peu de temps.

Il était fils de M. Jacques-Léandre Geay, dit Philippe Geay-Besse, adjoint au maire de Saintes, auteur de plusieurs pièces de vers en patois saintongeais. (Voir *Archives*, tome II, p. VIII.)

Le 14 janvier 1905, est décédée, à Vincennes, 10, rue de Paris, M^{lle} Mathilde-Céline-Adèle Carayon, âgée de 56 ans, dernière représentante d'une famille rochelaise qui a fourni un directeur à la chambre de commerce et le premier archiviste du département, Paul Carayon (1787-1849).

Le 14 janvier 1905, ont eu lieu les obsèques de M^{me} de Grieu, décédée au Crespet de Blanzac, à l'âge de 46 ans. (Cf. *Revue*, XXII, p. 88.)

Voici pour la Société des Archives un grand deuil, et pour la Saintonge aussi, sans qu'elle en ait conscience peut-être, une perte irréparable. Le baron Charles-Léon Michel de La Morinière, chef de division honoraire à la préfecture de la Seine, chevalier de la légion d'honneur, est mort le 16 janvier dernier, à

Paris, rue Jean-Bart, 4 : il avait 82 ans. Le 2 janvier dernier, il écrivait encore à notre trésorier une lettre pleine d'humour qui ne faisait guère présager une fin si prochaine.

Malgré son grand âge, il était resté un membre très actif du comité de publication, où il entra en 1876. Il tenait à recevoir régulièrement les épreuves de la *Revue*, toutes les épreuves, les lisait, les annotait — parfois d'une réflexion spirituelle — d'une main ferme et assurée, complétant un passage, rectifiant un nom. Il faut prendre son temps pour reconstituer, au moins en ses lignes principales la vie si longue et si pleine de ce laborieux qui jusqu'à sa dernière heure écrivit, de ce curieux qui dans ses archives ou dans ses livres a entassé tant de notes sur tant de sujets divers. J'ai tenu dans mes mains le catalogue de toutes ses publications ; il y en a plus de vingt pages, depuis ses *Poésies* et ses *Essais* de jeunesse, ses *Notes d'un Flâneur*, son *Histoire d'une poupée d'un sou*, jusqu'à ses *Papiers du Temple*, ses *Souvenirs d'émigration de la marquise de l'Age de Volude*, et son ouvrage classique, aujourd'hui presque introuvable, sur la *Noblesse de Saintonge et d'Aunis* ; tout cela ne se peut résumer et caractériser en quelques jours.

Ce qu'il faut dire ici tout de suite, c'est que de rien il ne fut plus curieux et plus épris que des choses de la Saintonge ; en lui, c'est vraiment tout un grand morceau de la Saintonge qui s'en va.

Il était né à Paris, c'est vrai ; il y a passé toute sa vie, dans les bureaux et aux Archives de la Préfecture de la Seine. Mais toute la famille des Michel, ceux de Saint-Dizant et ceux de La Morinerie, est, dès le XVI^e siècle, établie sur la côte d'Arvers et de Marennes : et on les trouve à partir de ce temps-là répandus dans toute la Saintonge, apparentés à toutes nos familles, aux Bremond d'Ars, aux La Tranchade, aux Longueveau, aux Lévesquot, etc., etc... Son grand-père Etienne, seigneur de Diconche et de la Ferlanderie, est né à Diconche, en 1749 ; il a épousé en 1786, à Frédouville, près d'Archiac, Elisabeth-Charlotte de Coffin, fille d'une Campet de Saujon. Son père, Eugène-Michel, est né à Diconche, en 1795 : lui-même, quoique né chez sa mère, dans un logis qui lui était cher et dont il a écrit l'histoire, une maison de la rue Roquette, qui avait appartenu à Sedaine, et où il voisina avec Michelet, il n'avait pas cessé d'orienter vers son pays d'origine ses tendresses et ses recherches. Aussi était-il appelé à Saintes, en 1861, par le préfet de la Charente-Inférieure, pour le classement des papiers de la mairie et du greffe, après

l'incendie des Archives. Et il fut membre correspondant de la Commission des Arts et Monuments historiques, un des premiers et meilleurs ouvriers de la Société des Archives. Pendant trente ans, mon père n'a pas eu de collaborateur plus actif et plus précieux que lui.

Il faut l'avoir entendu à toute question répondre pour se faire une idée de l'admirable sûreté avec laquelle il avait ordonné dans sa mémoire et portait dans sa tête toute l'histoire de notre pays ; il en savait, je crois, tous les noms propres. Et il faut avoir vu les monceaux qu'il laisse de manuscrits, de parchemins, de cartes, de blasons, de notes recueillies à travers toutes les archives, de dessins par lui faits de nos châteaux et de nos vieux logis, pour comprendre quel répertoire incomparable, unique, des généalogies et des choses de Saintonge était sa bibliothèque. D'ailleurs, la plupart de ses publications sont consacrées à notre province : et il avait préparé pour nos collections les deux très importants volumes de *Samuel Robert* et de la correspondance de l'intendant *Michel Begon*. Il est bien nôtre.

Avec cela homme loyal, cordial et charmant, Parisien très fin, causeur d'une verve délicieuse — on le vit bien au banquet des noces d'argent de la Société, où il enchanta tout le monde — dans ses lettres écrivain de l'esprit le plus original et le plus primesautier... Oui vraiment, c'est une figure de vieux gentilhomme de lettres qui mérite d'avoir ici chez nous, dans ce pays et dans cette revue qu'il a tant aimés, son médaillon.

Que si on se défait de mon amitié, voici en quels termes a répondu à la nouvelle de sa mort son cher voisin de campagne, le grand poète Sully Prud'homme :

« Je pleure la perte irréparable de l'érudit éminent, de l'homme noblement courtois et cordialement affable qui m'honorait de sa précieuse sympathie. Mon chagrin est profond ; j'ai reçu comme un coup brutal au cœur la nouvelle de sa fin subite. Je l'aimais d'une tendre et respectueuse amitié, il représentait à mes yeux un des derniers modèles du Français par excellence. Son savoir immense de l'histoire de notre pays lui a créé des titres à la reconnaissance et à l'estime nationales. J'associe mon deuil à celui de tous ses compatriotes et au deuil de sa famille ».

SULLY PRUD'HOMME.

De tels hommes, leurs actes et leurs œuvres les louent mieux que toute louange. Mais mon père seul, qui pendant quarante années, l'avait jour par jour suivi dans ses études, qui avait plus d'une fois mêlé ses travaux aux siens, aurait pu tout de suite raconter avec précision ce labeur et les services rendus. Avant

de chercher à le suppléer dans cette tâche, j'ai voulu du moins apporter sans tarder à ce doyen de notre histoire saintongaise et à ce maître l'hommage ému de notre affection, de notre admiration et de notre gratitude.

GABRIEL AUDIAT.

M. de La Morinerie a beaucoup produit : sans chercher à dresser la liste complète de ses œuvres, voici les titres de ses principaux ouvrages : *Charles de Meaux du Fouilloux* (1854) ; *Michel Bégon, intendant de La Rochelle* (1855) ; *Lussac en Saintonge*, avec eau-forte de l'auteur (1858) ; *Saintes au XVI^e siècle*, par M. Dangibeaud (1863) ; *La noblesse de Saintonge et d'Aunis convoquée par les Etats-Généraux de 1789* (1861) ; *Rapport sur les archives de la mairie et le greffe de Saintes* (1862) ; *Souvenirs d'émigration de Madame la marquise de Lage de Volude* (1869) ; *Les origines du caoutchouc : François Fresneau* (1893) ; *Samuel Robert, lieutenant particulier en l'élection de Saintes*, introduction à son brouillon de lettres (1896).

Il a collaboré aux *Archives de l'art français*, à la *Revue archéologique* de Lelieur (1859), à la *Revue nobiliaire et biographique* de Bonneserre de Saint-Denis (1863-65), à la *Nouvelle Revue* (1884) ; sans compter les œuvres de fantaisie, vers ou prose, sous son nom ou sous le pseudonyme de *Merlette de Sable*, emprunté à ses armoiries. *Le château de Cabanès en Auvergne* (1852), avec eau-forte de l'auteur ; *Souvenirs ; L'oncle et la tante*, dialogue en vers (1858) ; *En vacance ; Ma visite à Notre-Dame d'Afrique*, 18 janvier 1887.

Il faut ajouter tout ce qu'il a publié dans nos volumes et dans le *Bulletin*.

M. de La Morinerie laisse un fils, M. Léon de La Morinerie, et une fille, M^{me} Renée Dauchez. Il était l'oncle de notre confrère, M. le capitaine Charles de La Lande d'Olce.

Le 21 janvier 1905, est décédée, à Saintes, M^{me} Louise-Marguerite Laviaille, veuve du commandant Emile-Lambert Gaucherel (Voir *Bulletin*, V, p. 176), née le 20 novembre 1818, dans la maison où elle est morte. Elle était fille de Louis-Alexis Laviaille, juge au tribunal civil de Saintes, et de Marguerite Senné. Mariée, en octobre 1847, à E.-L. Gaucherel, capitaine répétiteur de topographie à l'école militaire de Saint-Cyr, elle eut six enfants, dont les deux aînés, une fille, Léonie, et un garçon, Gaston, mouru-

rent en bas âge. Les quatre survivants sont: 1° *Gustave-Edmond*, né le 30 août 1851, à Saint-Cyr, rédacteur au ministère de la justice, veuf de Marie Féchan et de Adélaïde Belnoue, remarié en troisièmes noccs à Marguerite Thomen, veuve Puylaurens ; de son premier mariage: a) Marthe-Adèle-Maria, née à La Rochelle, le 9 mai 1873 ; b) Gaston-Émile-Gustave, né à Paris, le 17 décembre 1877, chimiste au ministère des finances, marié à Marguerite Bodet ;

2° *Aline-Marie-Adèle*, née le 30 décembre 1853, à Saint-Cyr-l'Ecole, veuve de François-Urbain Marot, chevalier de la légion d'honneur, décédé à Saintes, capitaine d'infanterie en retraite, d'où : a) Roger, né le 9 juillet 1883, à Saintes ; b) Madeleine, née le 9 juillet 1886, à Saintes ; c) Jean, né le 28 septembre 1889, à Saintes ;

3° *Louis-Léon*, né le 11 janvier 1858, à Saint-Cyr-l'Ecole, rédacteur au ministère de la justice, marié à Jeanne Nourry, d'où : André-Gustave, né le 16 mai 1887, à Fontcouverte ;

4° *Louis-Gustave*, né le 22 mars 1862, à Saintes, marié à Marie Nourry, d'où: a) Raymond, né le 26 juillet 1890, à Fontcouverte ; b) René, né le 21 janvier 1898, à Saintes. .

Est décédé, le 31 janvier dernier, à Poitiers, le comte Georges Green de Saint-Marsault, notre confrère, né le 23 août 1838, ancien maire de Salles-sur-Mer, président de la Société d'agriculture et des Comices agricoles de La Rochelle, frère du comte Maurice de Saint-Marsault, notre confrère.

Il était fils du comte Edmond de Saint-Marsault et de Léonie de Noircourt, et il avait épousé, en 1868, à Châtellerault, M^{lle} Marie de Laubier, dont un fils, Charles, né en 1872, marié en 1899, à M^{lle} Paule Cherade de Montbron, dont une fille.

(Cf. *Revue*, XIX, p. 9, XX, p. 404.)

L'*Echo rochelais* du 1^{er} février résume sa vie par ces simples mots : « Il était homme de bien par excellence. »

Le 29 janvier 1905, est décédée, à Saintes, M^{lle} Madeleine Babinot, âgée de 14 ans, fille de notre confrère, M. Ferdinand Babinot, adjoint au maire de Saintes, et de Madame née Routier.

Le 4 février 1905, est décédé, à Niort, M. L.-J.-Léon Clouzot, libraire-éditeur, ancien juge au tribunal de commerce, époux de M^{me} Stéphanie Geffré.

Il laisse deux fils, MM. Etienne et Henri Clouzot.

II. — MARIAGES

Le 26 octobre 1904, a été célébré, à Loches, le mariage de M. Louis Musset, architecte, fils de notre confrère M. Georges Musset, avec M^{me} Stéphanie L'Homme.

Le 5 janvier 1905, a été célébré, en la mairie de Cozes, le mariage de M. Cadiot, Marie-Joseph-Henri, médecin-major au 25^e régiment de dragons, à Angers, fils de M. Cadiot, Julien, capitaine en retraite, chevalier de la légion d'honneur, percepteur des contributions directes à Aubeterre-sur-Dronne (Charente), et de M^{me} Anne-Clorinde Ganivet-Desgraviers, avec M^{lle} Verneuil, Thérèse-Jeanne-Germaine, fille de M. Verneuil, Pierre-Jean-Albert, chevalier de la légion d'honneur, vice-président du Syndicat général des comices agricoles de la Charente-Inférieure, viticulteur à Cozes, et de M^{me} Juliette-Jeanne-Marguerite-Magdeleine Godeau, décédée.

Les témoins du marié étaient : M. Desfaudais, Henri, colonel au 25^e régiment de dragons ; M^{me} Plessis, Octavie, veuve Arnaud, à Cozes. Ceux de la mariée : M. Pancol, Jean-Emile, négociant à Bordeaux, son oncle ; M. Godeau, Jean-Henri-Gaston, négociant à Cognac, son cousin.

Dans une allocution pleine de cœur et d'élévation, M. Grandidier, maire de Cozes, notre confrère, a souhaité aux jeunes époux longue vie, bonheur et prospérité.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. Cathelin, pasteur et ami de la famille Godeau, dans le temple de Cozes.

Plusieurs membres de la famille Cadiot, originaire d'Aubeterre-sur-Dronne, ont habité Barbezieux, Angoulême et Aubeterre. La famille de M^{me} Cadiot a toujours résidé à Aubeterre.

Le 25 janvier 1905, a été béni, à Jonzac, le mariage de M. le docteur Paul Duguet, médecin de première classe, professeur à l'Ecole de médecine navale de Rochefort, fils de M. Paul Duguet, avec M^{lle} Germaine Schlafer.

Le 2 février 1905, M. Louis-Ernest Lessieux, artiste peintre, fils de l'excellent aquarelliste E. Lessieux, a épousé, à Paris, M^{lle} Renée-Jeanne Albert-Monteil.

VARIÉTÉS

I

QUELQUES NOTES A PROPOS DE LA GUERRE DE SEPT ANS
SUR LES CÔTES D'AUNIS ET DE BRETAGNE (1755 - 1759).
(Suite et fin).

La tentative des Anglais échoua misérablement ; mais ils ne se découragèrent pas. En avril 1758, une nouvelle escadre anglaise s'empare de nouveau de l'île d'Aix. En juin, une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne, sous les ordres de l'amiral Anson, et portant 15.000 hommes, commandés par le duc de Marlborough, fils du célèbre général, arrive dans la baie de Cancale. Le lendemain, les troupes anglaises débarquent et se portent sur Saint-Malo, dont elles espèrent s'emparer.

A la nouvelle de ce débarquement toutes les populations de la région prennent les armes et se dirigent sur le point menacé. Les Anglais, effrayés, se rembarquent, après six jours passés sur le sol français.

Au commencement d'août, ils réussissent à débarquer par surprise à Cherbourg, qui n'était alors qu'une rade ouverte à tout venant. Ils y enlèvent des cloches, quelques pièces de canon et se rembarquent précipitamment. M. de Balguerie écrit quelques jours après :

A Kimper, le 15 août 1758.

J'ay reçu, mon très cher cousin, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire peu de jours avant mon départ de Saint-Servan. J'ay remis de vous répondre dans ma route. Vous serez curieux de savoir où nous allons. C'est au Croisic. C'est une ville qui est sur la côte presque à l'embouchure de la Loire. Il y a fort peu de troupes, et comme ce port deffend l'approche de Nantes, on nous y envoie pour le garder au cas que les Anglois aient quelque vue sur cette partie. Vous savés qu'ils sont à Cherbourg et ce qu'ils y ont fait ; je ne vous en parle pas. Nous n'avons pas été fâchés de partir de Saint-Servan, nous y avions déjà beaucoup de malades. C'étoit un endroit marécageux, des pluies fréquentes l'avoient rendu si malsain qu'il y avoit autant de rhumes qu'en plein hiver.

Vous voulés, mon cher cousin, que je vous fasse part des amusements que j'avois dans mon cantonnement ? Nous y étions sans

nette société, nous étions réduits à nous-mêmes. Vous voyez que ce n'étoit point de quoy s'égayer beaucoup. Nous trouverons mieux au Croisic. Je suis d'autant plus charmé d'y aller que je me rapproche de La Rochelle.

Il est question d'un armement à Brest. Il s'agit de quelques vaisseaux et de quelques frégates ; deux des premiers seront armés en flutes. Voilà encore des troupes qu'on embarquera. Il n'y a point d'apparence que notre régiment en soit. Je crois que notre quartier d'hiver sera dans la haute Bretagne, aux environs de la Loire. J'ignore encore si j'y passerai l'hiver, cela dépendra du parti que prendra notre lieutenant-colonel, avec qui je roule pour les congés. »

Les hasards de la guerre allaient se charger de procurer à M. de Balguerie, sinon le congé auquel il aspirait, du moins le repos forcé. Les Anglais préparaient un nouveau débarquement et ne devaient, cette fois-ci, se rembarquer qu'après un engagement sérieux avec les troupes françaises. Leur flotte mit à terre en effet, le 3 juillet 1758, à Saint-Briac, au nord de Saint-Malo, douze à treize mille hommes, contre lesquels le duc d'Aiguillon se porta à la hâte avec toutes les troupes qu'il put réunir. Il joignit l'ennemi le 11, au matin, à Saint-Cast, le surprit en flagrant délit de rembarquement et lui fit subir une complète défaite, anéantissant certaines de ses unités tout entières. Mais les pertes françaises furent élevées aussi, et le régiment de Brie eût à souffrir particulièrement : ayant été obligé, dit une relation de l'époque dont nous donnons le fac-simile, de traverser un terrain difficile sous le feu des frégates de l'ennemi. Au nombre des officiers blessés se trouvait M. de Balguerie, qui avait reçu une balle dans le bras.

On lira dans la lettre suivante des détails sur la façon dont les chirurgiens de son époque soignaient une plaie d'arme à feu. . .

A Saint-Malo, le 1^{er} novembre 1758.

Vous m'aurés trouvé, mon cher cousin, bien lent à vous répondre. Gardant presque toujours la chambre depuis cinquante jours, je ne puis qu'envier le bonheur que vous avez de pouvoir aller de côté et d'autre. Vous serez étonné d'apprendre, mon cher cousin, qu'une blessure qui n'étoit pas considérable m'ait retenu si longtemps dans ma chambre. Quelques morceaux de drap, que la balle avoit laissé dans mon bras en le traversant, ont retardé ma guérison. Ce n'est que depuis peu

qu'on a achevé de les tirer par une incision qu'on y a faite. J'ay maintenant lieu d'espérer mon rétablissement prochain. J'avois demandé un congé pour aller en Agenois. Je ne crois pas en profiter, parce que je ne me trouveray pas assés tôt rétabli ; je passeray mon hiver à Nantes, où je ne puis guères me rendre qu'à la fin de ce mois. Voilà, mon cher cousin, ma situation présente.

Le retardement de ma guérison m'a mis pourtant un peu de sombre dans l'esprit. Mais il faut se soumettre à tout ce que Dieu veut. D'autres blessés sont dans un état pire que moi, qui n'ay presque pas souffert. Notre colonel est de ce nombre. Il a eu une blessure terrible et il n'est pas regardé comme hors de danger.

Vous apprendrés avec plaisir, mon cher parent, que le Roy m'a accordé 400 £ de pansion sur le thrésor royal, c'est aux sollicitations de M. le duc d'Aiguillon que je dois cette grâce bien plus qu'à ma blessure.

Le brave officier se repose pendant presque tout l'hiver, et sa correspondance est insignifiante au point de vue de la campagne.

Cependant, au printemps de 1759, la France prépare une expédition qui inquiète les Anglais. Quarante bataillons s'assemblent en Bretagne, sous les ordres du duc d'Aiguillon. Une armée se réunit à Dunkerque sous le commandement de M. de Chevert. Huit cents hommes sont embarqués sur une escadre légère conduite par le capitaine Thurot. Elle est chargée d'aller reconnaître les côtes d'Irlande et de correspondre avec les partisans des Stuarts. Vingt et un vaisseaux de ligne, armés à Brest, sous les ordres de M. de Conflans, et l'escadre de Toulon, doivent se réunir pour protéger cette expédition. M. de Balguerie, rentré à son régiment, se plaint de son inaction.

A Auray, le 22 juin 1759.

Je vous juge à même, mon très cher cousin, d'aller faire un tour sur les bords du Lot. Je vous en félicite, c'est un temps favorable pour le voyage et pour jouir de la campagne. Je n'ay ici, au milieu de la tranquillité dont je jouis, qu'une perspective de fatigues. Vous scavés les apprêts qui se font dans nos ports contre les Anglois. Nous ignorons quand ils seront mis en exécution. Ceux qu'on fait à Brest sont déjà fort avancés. Il y a vingt et un vaisseaux dans sa rade, sans compter les frégates, qui sont équipés de tout ce qui leur faut. Il est vray que les Anglois en ont un plus grand nombre qui croisent aux environs

d'Ouessant. Il faut croire que si nous entreprenons quelque chose, nous nous sentirons assez de force pour y réussir. Il n'est encore question d'aucun mouvement dans les troupes de cette province. »

Les Anglais redoublent d'efforts pour se mettre à l'abri de l'invasion dont ils sont menacés. La flotte de l'amiral Rodney s'embosse dans la rade du Havre et bombarde la ville trois jours, du 3 au 6 juillet. L'amiral Hawke se présente devant Brest avec une escadre supérieure à celle de M. de Conflans. En même temps, l'amiral Boscawen vient bloquer dans Toulon la flotte commandée par M. de Laclue. Du côté français, les préparatifs continuent.

A Auray, le 6 juillet 1759.

Nous voilà, mon cher cousin, au moment de grands mouvements contre l'Angleterre. Nous avons reçu ordre du ministre de nous tenir prêts à camper dans le cours de ce mois. C'est près de Vannes que s'établira ce camp. J'ignore de quelles troupes il sera composé. Ces troupes, selon les apparences, sont destinées pour être embarquées. Je ne vous en dis pas davantage. Nous vivons dans des ténèbres que le seul tems pourra dissiper. Comme je ne veux pas être embarqué au dépourvu, supposez qu'il en soit question, je veux suppléer à mon peu d'équipage par une peau d'ours. Ayez la bonté d'en faire emplette tout de suite et de l'envoyer tout de suite à Nantes, à l'adresse de MM. Belloc et Colas, négociants, que je préviendray là-dessus. Ayés soin, je vous prie, qu'on ne fasse cette peau d'ours que d'une seule, et qu'elle soit doublée d'une bonne toile.

A Auray, le 27 juillet 1759.

Je vous suis bien obligé, mon cher cousin, de la peau d'ours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je l'ay trouvée fort belle pour le prix. Je vous en fairay l'argent le plus tôt qu'il me sera possible.

L'envie d'en avoir deux pareilles a engagé deux de mes camarades à me prier de m'adresser encore à vous pour vous demander le même plaisir. Ainsy, mon très cher cousin, ayés la bonté sitôt ma lettre reçue, d'en faire faire deux autres, chacune d'une peau, au meilleur marché que vous pourrez, et de les envoyer à

Auray, par la Messagerie, à l'adresse de M. de Boyer, capitaine au régiment de Brie.

Je ne doute pas que nous n'ayons le tems de les recevoir avant d'être embarqués, quoiqu'on fasse beaucoup d'appréts sur ces côtes. Nous ne scavons quand se fera l'ouverture de la scène. On croit qu'une partie de l'embarquement des troupes se fera de ce côté-cy. Mais il s'en faut que tout soit encore prêt. On est plus avancé à Brest. Il y a vingt et un gros vaisseaux, tous bien armés, sans compter les frégates.

Le régiment de Xaintonge y est déjà embarqué pour y servir, ainsi qu'un bataillon de grenadiers royaux. Je ne vous en diray pas davantage, tout est dans une obscurité profonde. Je ne vois rien qui ne doive donner de la tablature aux politiques. Pour moy, je le suis fort peu et j'attends tranquillement l'événement du sort, quoique je doive être acteur dans la pièce qu'on va jouer. Je ne puis me dispenser d'y prendre un rôle. Le tems approche où celui de spectateur me conviendra mieux. Je vois que vous ne serez pas dans l'inaction, puisque vous croyés bientôt camper.

J'en félicite mon cousin Philipot. Il brûle de se vanger de l'Anglais, et il ne demande pas mieux que de s'embarquer. Je serois charmé de le trouver en Irlande ou en Ecosse, et de l'avoir pour compagnon de fortune.

A Monsieur Chaudruc fils,
Faux-bourg Saint-Nicolas,
La Rochelle.

A Auray, le 19 aoust 1759.

Voilà ce que c'est, mon très cher cousin, que de faire trop bien les commissions. Loin de me contenter de vous remercier des deux belles peaux d'ours que vous avez eu la bonté d'envoyer, et qui sont arrivées, je vous prie de nouveau de faire l'emplette de deux autres pareilles et de les faire partir le plus tôt qu'il sera possible pour Auray, à l'adresse de M. le chevalier de Vergons, lieutenant-colonel du régiment de Brie, qui en demande une, ainsy que notre major.

Bien fâché pourtant de vous donner tant de peine, mais des gens qui vont se sacrifier pour vous donner la paix, méritent quelque indulgence. Vous pansez que nous n'aurons que le mérite de notre bonne volonté et que nous ne la mettrons pas en usage en Angleterre. Bien des gens pansent comme vous. Cepen-

dant, on continue de faire les apprêts de l'expédition projetée. Nous avons déjà bien des vaisseaux de transport dans la rade de Morbhan et au bas de cette rivière.

On approche les troupes qui doivent s'embarquer. Les cinq régiments irlandais qui sont aux environs de Brest doivent se rendre icy à la fin de ce mois.

M. le duc d'Aiguillon est parti hier de Brest pour aller prendre à la cour les dernières instructions et pour revenir tout de suite. M. le maréchal de Conflans doit être parti, aussi pour le même sujet. Enfin, tout paroît tendre au dénouement.

Nous croyons pourtant que nous aurons le tems de recevoir les deux peaux d'ours que je vous demande et que vous aurez la bonté d'adresser à Auray par la messagerie, quelque chose que vous entendiez dire.

Vous scavés sans doute que le régiment de Marbeuf-dragons doit s'embarquer avec ses selles sans chevaux ? Ils ont été distribués à d'autres régiments de dragons qui en manquoient.

Le régiment royal est répandu dans cette province. J'ay vu quelques officiers cet hiver à Nantes. M. de Cromières n'y étoit pas. J'en ay entendu parler, il est redoutable auprès des belles. Si j'ay occasion de le voir, je luy parleray de vous.

Presque au jour même où M. de Balguerie se félicitait de voir le dénouement si proche, un déplorable événement se produisait, qui alloit le retarder indéfiniment.

Nous avons vu plus haut que l'amiral Boscawen bloquait dans Toulon la flotte française de M. de Laclue. Ce dernier, loin de profiter de ce qu'une violente tempête avait dispersé la flotte anglaise, pour essayer de la battre en détail, temporisa, perdit du temps. Quand il se décida enfin à quitter la Méditerranée, la flotte anglaise ralliée, lui barra le passage à Gibraltar.

Cinq vaisseaux de ligne et trois frégates s'étaient éloignées sans motifs de l'amiral français pendant la nuit. M. de Laclue forcé d'accepter le combat avec sept vaisseaux contre quatorze fut battu le 17 août à hauteur de Lagos, près du Cap Saint-Vincent. L'amiral français témoigna du moins d'un admirable courage : les deux cuisses emportées par un boulet, il ne se rendit qu'après que son navire eut tiré 2.500 coups de canon. M. de Sabran résista cinq heures avec le *Centaure* contre cinq vaisseaux de 90 canons. Par contre le comte de Panat avec le *Souverain* et M. de Rochemore avec le *Guerrier*, profitèrent de la nuit pour désertre le combat et se réfugier à Lisbonne.

La Fortune trahissait nos armes une fois encore. Ainsi la même fatalité devait à cinquante ans de distance mettre en présence dans des conditions analogues Villeneuve et Nelson à Trafalgar !

La défaite de notre escadre de la Méditerranée condamnait à l'avortement le plan de descente en Angleterre. On s'en rendait bien compte à l'armée de Bretagne et nous le voyons par la lettre suivante :

A Auray, le 9 septembre 1759.

Les trois peaux d'ours sont arrivées, mon très cher cousin. Je vous dois un million de remerciements avec 162 francs. J'attends la décision de notre sort pour vous envoyer ou pour vous apporter cet argent.

Si nous regardons tout ce qui se passe sur cette côte, rien n'est plus sûr et plus décidé que notre embarquement. Si nous regardons ce qui se passe sur la mer, rien n'est plus incertain et plus difficile. Et voilà encore que l'infortune de M. de La Clue semble couper bras et jambes à notre projet.

M. le duc d'Aiguillon est en Bretagne depuis le dernier du mois passé. Il a passé icy avant hier. Il est parti hier pour Nantes d'où il reviendra à Vannes le 15. Depuis son arrivée les apprêts semblent redoubler. Nous venons de recevoir de nouveaux ordres de la Cour pour nous tenir prêts à embarquer avec armes et bagages dans les vaisseaux préparés à ce sujet.

Malgré tous ces préliminaires, je doute plus que jamais de l'embarquement. Je ne vous en diray pas davantage, j'attends avec impatience la décision de notre sort. J'auray soin de vous en instruire pour peu que j'en aye le tems.

Six vaisseaux de l'escadre de M. le maréchal de Conflans doivent s'en détacher et partir bientôt. On dit que c'est pour nous escorter. Quelques compagnies de grenadiers des régiments Irlandois qui sont près de Brest, doivent s'y embarquer. Le reste de ces troupes se rendra icy par terre, pour s'embarquer avec nous. Ne me citès point, je vous prie, si vous voulès faire part à quelqu'un du peu de choses que je vous mande.

A Auray, le 10 octobre 1759.

. Il faut attendre le dénouement de tout cecy. Je ne désespère pourtant pas de vous voir avant la fin de l'année. Je n'ay autre chose à vous dire de ce qu'y se passe icy, c'est

que les apprêts de l'embarquement continuent toujours, et que les Anglois continuent d'y mettre obstacle. Ils sont favorisés par le tems qu'il fait.

A Auray, le 16 novembre 1759.

. C'est un vrai plaisir d'être au milieu de ses proches. J'en suis privé. Je suis occupé d'un départ qui va encore m'éloigner de mes parents. Il est question plus que jamais de notre embarquement. Je ne sçais ce qu'il en sera, mais enfin tout tend au dénouement. On aura bientôt achevé de charger nos vaisseaux de transport de tout ce qui nous est nécessaire. Les troupes sont à portée des vaisseaux qui doivent les porter ; elles y ont même déjà des détachements. Ma compagnie doit s'embarquer dans le vaisseau qui doit porter M. le duc d'Aiguillon. Ce général s'attend incessamment à voir la flotte de M. de Conflans. On nous assure qu'il est sorti hier de la rade de Quiberon une douzaine de vaisseaux anglois qui sont selon les apparences soutenus par d'autres.

Que va devenir tout cela ! Voilà une scène intéressante qui va se jouer. Nous sommes presque aux premières loges. Nous ne pouvons encore être que spectateurs. Si j'ay le tems de vous instruire de tout ce qui nous regarde, je ne manquerai pas de vous écrire.

Encore une fois le dénouement prévu va s'éloigner et même disparaître : la dernière flotte que possède encore la France, va subir un désastre terrible et définitif. Un ouragan ayant forcé l'amiral Hawke à se réfugier à Plymouth et à interrompre le blocus de Brest, M. de Conflans commet la même faute qui vient de coûter si cher à M. de Laclue. Il laisse à l'amiral anglais le temps de réparer ses avaries et de reprendre la mer. Un combat naval a lieu le 20 novembre dans les parages de Quiberon. Les Français sont défaits et les Anglais restent définitivement maîtres de la mer.

Cette journée fut aussi malheureuse au point de vue moral qu'au point de vue matériel. M. de Bauffremont y donna le signal de sauve qui peut sans avoir tiré un coup de canon ; M. de Conflans y fit échouer sans motifs le *Soleil Royal* de 80 canons et 2.500 hommes d'équipage et le fit brûler sur la plage. Les troupes de l'armée de terre qui avaient donné si souvent et encore tout récemment des preuves indiscutables de leur bravoure et de leur valeur, durent assister frémissantes de rage

et d'impuissance à ce lamentable spectacle. Là, comme ailleurs, l'impéritie du commandement et l'insuffisance absolue d'officiers de cour placés par la faveur dans des postes qu'ils étaient incapables d'assurer, venaient d'amener des catastrophes. Ce ne devait malheureusement pas être la dernière fois.

Laconiquement, M. de Balguerie envoie des nouvelles.

A Auray, le 26 novembre 1759.

Nous étions en peine, mon très cher cousin, des vaisseaux dont vous m'apprenès l'arrivée à l'Isle d'Aix. Vous me faires plaisir de me faire sçavoir dans quel état ils sont. Quel qu'il soit, il sera moins mauvais que celui de plusieurs autres vaisseaux qui ont combattu.

Voicy leur sort :

Vaisseaux mouillés dans la Vilaine :

Le Robuste, Le Glorieux, L'Evcellé, Le Brilliant, Le Sphinx, L'Inflexible, Le Dragon et quatre frégates.

Vaisseaux échoués à la côte du Croisic :

Le Soleil Royal, brûlé par M. de Conflans.

Le Héros, brûlé par les Anglois. Ce vaisseau a eu 140 hommes tués roides, deux officiers et 60 hommes blessés dange-reusement.

Vaisseaux coulés bas dans le combat :

Le Thésée, Le Nortonberland (?), *Le Juste*, perdu sur les Charpentiers, écueil près de la côte. Ce vaisseau a sauvé un officier de marine, un lieutenant de Xaintonge, un lieutenant garde-coste et 120 hommes, dont plusieurs se sont sauvés à la nage sur les débris du navire.

Le Formidable a été pris pendant le combat.

Vaisseaux anglais brisés à la côte ou coulés bas :

Le Comte d'Essex, La Révolution. Ils ont sauvé les équipages de l'un et de l'autre.

Deux autres vaisseaux anglais de 80 canons ont coulé bas dans le combat, l'un d'eux est le contre-amiral Hardi.

Deux autres sont échoués sur le Four.

Nous voyons passer journellement les matelots ou soldats échappés au naufrage. Les apprêts de notre embarquement paroissent continuer toujours. Voilà tout ce que je puis vous dire.

Ici s'arrêtent les citations que j'ai voulu présenter. La campagne est terminée pour le moment en ce qui concerne les côtes

de France. Il n'y aura plus à signaler de ce côté que la prise de Belle Isle en 1761. A cette époque, M. de Balguerie allait quitter le service. Il ne devait pas tarder en effet à épouser la sœur de Jacques Chaudruc et à se retirer dans ses terres de l'Agenais. La correspondance des deux amis ne nous présenterait donc plus rien qui vaille d'être relevé. Les quelques lettres qui précèdent, abstraction faite des commentaires que j'ai dû leur adjoindre pour rappeler brièvement les événements auxquels elles font allusion, font bien ressortir la justesse de mes réflexions du début. On a pu voir avec quelle lenteur et quelle incertitude se répandaient les nouvelles importantes.

Et pour conclure qu'on me passe une dernière observation. Nos arrières grands-pères, moins nerveux, plus calmes que nous, se contentaient de savoir ce qui concernait leur région, leurs intérêts immédiats et leurs relations les plus proches. Pas une fois, en effet, M. de Balguerie ne fait allusion aux campagnes d'Allemagne. Ni la capitulation de Closter-Seven, ni les défaites de Rosbach ou de Minden, ni les noms de Richelieu, de Contades, d'Estrées ou de Broglie ne viennent sous sa plume.

Il se borne à mentionner strictement les faits survenus dans la contrée où il garnisonne, ou les nouvelles parvenues par mer dans les ports de la côte. Il semble que l'armée de Bretagne soit séparée du reste de la France. Esprit de clocher si l'on veut, esprit de province plutôt, que le souffle puissant de la Révolution n'a pas tellement balayé qu'on n'en puisse encore retrouver des traces. Depuis longtemps les petites Frances ont disparu dans la Grande ; et cependant nous recherchons avec avidité dans les vestiges du passé tout ce qui concerne notre région natale. Et ne devons nous pas avouer que dans le journal quotidien si bien rempli de télégrammes du monde entier, ce que nous cherchons tout d'abord avec le plus d'empressement, c'est le petit entrefilet qui nous renseignera sur ce qui s'est passé à l'ombre de notre clocher ? Les siècles passent, les apparences changent, le progrès marche, le cœur de l'homme reste le même.

Mai-août 1904.

Baron CHAUDRUC DE CRAZANNES.

—

II

Je me permets d'ajouter à la très intéressante dissertation de M. l'abbé Rousselot, publiée dans la livraison de janvier de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* sur l'étymologie du mot *anuit* employé dans les pays d'oïl avec la signification d'*aujourd'hui*, quelques considérations tirées de la prononciation même de ce mot en Saintonge.

Les diphtongues *ui* et *eu* se confondent rarement dans notre langue officielle. Voici un exemple de leur emploi simultané : je *puis* ou je *peux*. Dans le patois saintongeais *eu* remplace assez fréquemment *ui* : *seû*, suis (verbe *être*) ; *neûre*, nuire ; *thieûre*, *thieut*, cuire, cuit ; *thieu*, celui ; *enneû*, ennui ; *neut*, nuit. C'est évidemment ce dernier mot qui précédé de la préposition à (*ad*) a donné *aneut*, aujourd'hui, qui ne saurait se confondre avec la syllabe *hui* de l'adverbe français.

On pourrait, quant à la formation de l'adverbe populaire dont la *Revue* mentionne l'origine gauloise d'après un article de M. Chauvet dans le *Bulletin mensuel* de la Société Archéologique d'Angoulême, admettre une transaction entre les formes proposées *ha nocte* et *ad noctem*, soit *ad hanc noctem*, par analogie avec cet autre adverbe employé également en Saintonge et cité par M. l'abbé Rousselot à *matin* pour *ce matin*, que les personnes qui veulent *françoiser* prononcent à *ce matin*.

PIARE MARCUT.

III

Je lis dans le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, à la page 55, que M. Maurel, capitaine au 59^e de ligne à Pamiers, « rappelle que sous l'Empire, la parabole de l'Enfant prodigue fut traduite par ordre de l'Empereur, dans tous les « dialectes parlés sur toute la surface du territoire français... » et, plus loin : « Il serait curieux de retrouver la traduction de « cette parabole. A quelle occasion Napoléon I^{er} en a-t-il eu « l'idée ? »

La parabole de l'Enfant prodigue a été traduite en patois de

Saintonge par Burgaud des Marets (1) ; voici l'analyse bibliographique du volume :

La parabole de l'Enfant prodigue, en dialecte saintongeais (du canton de Jarnac). Paris. — Firmin Didot frères, 1853. — Tiré à 20 exemplaires. 1 vol. in-12.

Les pages 1 et 3 sont consacrées au faux-titre et au titre ; à la page 5 se trouvent les règles de la prononciation ; le texte commence à la page 7 et comprend 5 pages.

Le mot *chétit* dont s'est occupé M. le capitaine Maurel, ne figure qu'une seule fois dans ce récit, p. 11 :

« Et peur thieu chétit qu'a tout liché avé des vilaine fumelle ».

Cette traduction n'a été faite sur l'ordre de personne et la date de 1853 suffit pour qu'on se rende compte que Napoléon I^{er} n'avait formulé aucun désir, aucun ordre, à l'adresse du bon père Burgaud.

L'erreur ci-dessus est facilement explicable.

En 1857, le prince Louis-Lucien Bonaparte (2), qui habitait Londres, eut la fantaisie de faire faire une traduction dans les soixante-douze langues d'Europe et il choisit comme texte la parabole du Semeur, extraite de l'Evangile selon saint Mathieu (chap. XIII).

Le volume fut imprimé sur les presses du prince et celui qui fut chargé de ce travail le reconnaît à la fin du volume. Son attestation, écrite en anglais, peut être ainsi traduite : « Je certifie que ce livre a été imprimé par moi, dans la maison de son Altesse le prince Louis-Lucien Bonaparte ; qu'il n'en a été tiré que 250 exemplaires dont un unique, sur grand papier fort. Chaque page est encadrée de rouge ».

L'ouvrage porte le titre suivant :

(1) Voir les *Tablettes de Rochefort* du 17 septembre 1862 et l'*Indépendant de Saintes* du 2 octobre de la même année. Voir également le *Catalogue de la bibliothèque de Burgaud des Marets*, p. 59. n° 610.

(2) Second fils de Lucien Bonaparte, prince de Canino. et frère du prince Pierre qui tua Victor Noir en 1870.

PARABOLA
DE SEMINATORE
EX EVANGELIO MATTHŒI
IN LXXII EUROPEAS LINGUAS
AC DIALECTOS VERSA, ET ROMANIS CHARACTERIBUS EXPRESSA



LONDINI
1857

Il n'y a pas de pagination : le volume comprend 84 feuillets, soit 168 pages, il est de format in-12.

Cette fantaisie bizarre ne devait pas suffire au prince Bonaparte et, quelques années plus tard, il faisait traduire l'Évangile selon saint Mathieu dans tous les patois de France.

Burgaud des Marets fut chargé de la traduction santongaise et c'est ainsi qu'en 1864, parut à Londres, sortant des mêmes presses, un volume petit in-8° de 144 pages numérotées et signées, 1, 17, 33, 49, 65, etc., qui porte sur le faux-titre :

LA SAINTE ÉVANGILE
AU DIRE DE
SAINT MATTHIEU

Le libellé du titre est comme suit :

LE SAINT ÉVANGILE

SELON

S. MATTHIEU,

D'APRÈS

LA VERSION FRANÇAISE DE LEMAISTRE DE SACY;

TRADUIT EN

SAINTONGEOIS DE JARNAC,

PAR

M. BURGAUD DES MARETS

*(Marque semblable à la première mais
plus petite (29 mill.), plus lourde : même
exergue).*

LONDRES, 1864.

M

—

IV

MAINTENUE DE NOBLESSE. 25 FÉVRIER 1599. — GÉNÉALOGIE
DES BAUDOÛINS

Le premier dont on a eu connoissance dans le pays et qu'on dit estre venu de la fosse de Nantes en Bretagne, est Jean Baudouin qui fut marié avec la fille de Jean Chesne Sec. Duquel mariage est venu Sébastien Baudouin et deux filles. Sébastien fut marié avec une Richard, du Port d'Anveaux et a eu de ce mariage, Jean, Henry et Anne. Ladite Richard étant décédée, le susdit Sébastien épousa en secondes noces, Louise Raoul, d'où sont sortis Menaud, Antoine, Charles, François et Jeanne.

Ce sont ici les enfans de Sébastien :		<i>Enfans de Jean :</i> Henry, Sébastien.
Jean ;	du premier lit avec la Richard.	<i>Enfans de Henry :</i> Jean, Jacques, Siméon, François, Françoise, René.
Henry, avocat ;		
Anne ;		Fut mariée avec Pierre-Armand, de Saint-Savinien.
Menaud ;		A eu trois filles, deux mariées avec Pierre et Jean de Testas, écuyers, l'autre avec Bonnet, sieur du Pain ;
Antoine ;	du second lit, avec Louise Raoul.	A esté chanoyne et doyen du cha- pitre de Xaintes.
Jean, sieur de Por- cheresse ;		Anne épousa en premières noces Arthus de Guip, sieur de la Pa- red d'où est sortie une fille mariée avec M. de Comminge, et la dite Anne Baudouin épousa en se- condes noces un Berthus, sieur du Pousseau, desquels sortit Ma- rie Berthus, qui fut mariée avec Joachim Dubourg, receveur des tailles.
Charles, sieur de La Barrière ;		<i>Enfans de Charles :</i> Charles, Paul, Pierre, Jacques.
François, conseiller ;		
Jeanne.		Fut mariée avec un Senné, à Xain- tes.

*Vérification des titres de noblesse de Sébastien Baudouin
du 25 février 1599.*

Extrait des titres et contrats mis et produits par devant nous, Robert de Bloys et Olivier Raisin, conseillers du Roy, nostre sire, président et lieutenant en l'Electiion de Saint-Jehan d'Angély, subdélégué de Messieurs les commissaires députés par Sa Majesté pour le règlement des tailles et réformation des abus commis aux faicts des finances, par Sébastien Baudouin, escuyer, conseiller du Roy, Esleu en ladicte Electiion de Saint-

Jehan d'Angély, y demeurant, pour montrer et faire paroistre qu'il est noble, extrait de noble lignée, vivant noblement, à cause des privilèges de noblesse octroyés par les roys aux maires et eschevins et conseillers du Corps et Collège dudict Saint-Jehan en nombre de vingt-cinq, comme s'en suiet :

1^o La requeste contenant le compulsoire par nous octroyé audict Sébastien Baudouin contre tous notaires, greffiers et autres personnes tant publiques que particulières pour représenter les tiltres et enseignemens qui sont entre leurs mains et qui peuvent justifier du degré et extraction de noblesse dudict Baudouin pour n'avoir par luy aucuns tiltres demeurés entre les mains de Henry Baudouin, escuyer, son frère aîné, suivant l'article de la coutume entre nobles et à présent possédés par demoiselle Françoisse d'Obigeon, sa veuve, demeurant hors du présent ressort, en vertu duquel compulsoire, il a recouvert, par emprunt, les tiltres ici après extraicts.

1^o Un contrat en parchemin, par lequel appert que noble et puissant seigneur Bertrand de Maumont, seigneur de la baronnerie (*sic*) de Thonnay-Boutonne, a confirmé l'anoblissement de la terre et seigneurie de La Bertinière et l'a fait faire par noble et puissant seigneur messire Jean de Maumont, son père à honorable homme sire Pierre Baudouin, conseiller de la ville de Saint-Jehan d'Angély, du 1^{er} jour de juin 1503, signé Bernié et Mothé.

Item. Un contract d'échange et audict aussy escript en parchemin, par lequel il appert que sire Cardouin Baudouin, escuyer, a faict eschange de certaines rentes partie constituées par ledit feu Pierre Baudouin à Guillaume Patureau, licencié ès loix, sieur de Mornay, en date du 4^e jour d'octobre 1512, signé Ferrand.

Item. Aussy et pour montrer que ledict Cardouin Baudouin estoit en pareil estat et qualité et du nombre des vingt-cinq nobles de ladicte ville de Saint-Jehan, que ledict Pierre Baudouin, son père, produict un registre en cayers des affaires traictées au Corps et Collège de ladicte ville en l'an mil cinq cents vingt et deux, estant ladicte année maire et capitaine monsieur maistre Hellies Mallat, par lequel il appert par plusieurs délibérations escriptes audict registre ledict Baudouin estre au rang des vingt-cinq nobles du Corps et Collège de ladicte ville de Saint-Jehan.

Item. Un acte faict par devant Arnaud Queux, licencié ès loix,

lieutenant général par auctorité royale au siège de Nainctes, de monsieur le sénéchal de Nainctonge, le 28^e jour de janvier, l'an 1530, signé Queux et Vincent, greffier, par lequel il appert que Guillaume Baudouin, mineur, escuyer, son frère, auquel est attaché les contracts de mariage de Guillaume Baudouin, escuyer, fils de Cardin Baudouin et de Jehanne Peneau, avec Gabrielle Retiveau, du 5 novembre 1549, reçu J. Rousturier, notaire et signé par collation, Vincent et Bouriaud, notaires royaux.

Diet le requérant que de Sébastien Baudouin cy-dessus, sont descendus Jehan, l'aîné, Henry, Menaud, Anctoyne et l'autre Jehan, le jeune, Charles, François, Anne et Jehanne Baudouyn, escuyers et demoiselles et tels qualifiés par les tiltres qui s'en suivent :

1^o Par un acte reçu au siège royal de la présente ville de Sainct-Jehan d'Angelly, par devant Charles Guichard, escuyer, sieur des Brousses, lieutenant général civil et criminel audiet siège, signé Guitard (*sic*), Pelletier, greffier, Jehan Baudouin, escuyer est déclaré majeur à 25 ans, et personne de ses droicts, capable et suffisant pour le régime et administration, poursuite de ses droicts et actions, tant en demandant qu'en défendant, et autre comme suivant la coustume du présent siège entre nobles.

Item. Pour faire cognoistre que de Sébastien Baudouin est issu Jehan Baudouin, père dudiet Sébastien, esleu et requérant, produit le contract de mariage de Jehan Baudouin, escuyer, son fils, de Sébastien Baudouin, aussi escuyer, et de feue demoiselle Jehanne Richard, ses père et mère avec demoiselle Madelaine Peneau, où estoient présens honorable homme et sage maistre Ollivier Balloufran..., licencié ès loix, advocat au siège de Sainct-Jehan d'Angelly, eschevin du Corps et Collège de ladict ville, honneste personne Henry Baudouin, Pierre Arnaud, Jehan Peneau, Jehan Decoudre le jeune, escuyers, et messire Estienne Sarrau, sieur de la Pierrière, aussi eschevin dudiet Sainct-Jehan, du 20^e décembre 1575, reçu par Ponvert, notaire et signé par Callary et Bouriaud Boisson, notaires royaux, y attaché l'extrait de mariage dudiet Sébastien Baudouin, esleu, fils de Jehan Baudouin et Madelaine Peneau, escuyers et demoiselle avec Sarra Barbot, demoiselle, où estoient présens et assistans nobles personnes Pierre Ponvert, sieur de Monplaisir, damoiselle Claude de Ferrière, M^e Hélie Fetiveau, et Jacques Raisin, licenciés ès loix, advocats audiet Sainct-

Jehan, François Maché, escuyer, sieur du Pesron, et aultres du 12^e jour d'octobre 1586, signé Pisaud, notaire royal.

Item. Un contrat d'accord et transaction faicte entre Jehan Baudouin, escuyer, avec damoiselle Robine Allard, femme de maistre François Le Berthon, escuyer, sieur de Faye, et des Ramades, conseiller au siège et présidial de Nainctes, pour parvenir à la succession de Catherine Sarraud, fille de Marguerite Baudouin et icelle Marguerite, fille de Cardin Baudouin, en date du 23^e décembre 1583, receu par Vincent, notaire royal, par les rang et du nombre des vingt-cinq nobles du Corps et Collège de la présente ville de Sainct Jehan, lesquels Baudouin sont descendus et que ledict Sébastien Baudouin, ayeul du requérant, ses frères et sœurs et enfans sont receus noblement et déclarent par actes judiciaires et qualités de titres d'escuyers, n'ayant ledict Sébastien Baudouin, aucunement dérogé à ses ancestres, ainsi pour auctorité plus grande à cause de son estat de conseiller du Roy et esleu et partant doit estre desclaré exempt de toutes tailles et autres impositions estre mises et imposées sur les habitans de ladicte ville de Sainct-Jehan, et jouir des autres droicts, privilèges, attribués aux nobles de ladicte ville et à leurs successeurs, et mandement aux maires et eschevins, conseillers et pairs dudict Corps de ville, de les souffrir et faire jouir desdicts droicts, qualités, privilèges et défenses aux asseyeurs, collecteurs des tailles et icelluy comprendre aux rolles des tailles et autres qui se feront à l'advenir.

Aujourd'huy, 25 février 1599, par devant nous, Robert de Bloys et Ollivier Raisin, conseillers du Roy, président et lieutenant en l'Election de Sainct-Jehan d'Angelly, estant en nostre bureau, est comparu en sa personne, Sébastien Baudouin, escuyer, conseiller du Roy, esleu en ladicte election, qui nous auroit remontré que sachant nostre commission et obéissant à icelle et pour faire paroître de son extraction de noblesse, requis vouloir vérifier les contracts et titres mentionnés en l'extraict cy-dessus. Sur quoy, aurions en présence du procureur du Roy, vérifié les dicts contracts et titres que aurions trouvé estre véritables et que copie d'iceulx extraicts demeurera au greffe en la cour de céans pour estre par nous envoyé aux sieurs commissaires, suivant et ainsy qu'il est mandé par notre commission dont ledict Baudouin, escuyer susdict, en a requis et heu acte pour luy valoir et servir en temps et lieu, lui ce requérant. Faict

comme dessus, ainsi signé : DE BLOYS, RAISIN, GRIFFON, procureur du Roy, BERTEAUD, greffier.

Nobles, exempts et privilégiés de la ville de Taillebourg.

1° MM. les doyen et chanoines du chapitre dudit Taillebourg ;
2° M. Faure, ministre du lieu ; 3° M. Pleviaux, gentilhomme.
Privilégiéz : MM^e Hélié Thomas, sieur du Petit Port, juge bailli du comté, et Hélié Thomas, sieur du Maine Moreau, assesseur et son père. M^e Estienne Meschinet, avocat, receveur de Monseigneur le Prince de Tarente, M. Roy, commis du fermier du bureau pour recevoir et bailler les billets aux gabares qui montent et descendent sur la rivière, allant et revenant au lieu de Tonnay-Charente, M. Jacques Rocquemadour, greffier en chef du comté, Labrande, l'un des bordiers des fermiers de la terre de Taillebourg, son gendre, Porché, Morice, sergent royal, Aplin, aussi sergent et Menard, sergent.

Extrait des registres de Chérac. Le 27 du mesme mois (juillet 1689), j'ay baptisé Théodore, fils légitime de Théodore Feuilletau, marchand et de honneste femme damoiselle Marie Baudouin, parain Pierre Robert, advocat en la Cour, mareine Anne Meschinet, fame de Jacques Guionnet. Signé, Anne Meschinet, T. Feuilletau, Robert, L. Fouscher, curé de Chérac.

Extrait des registres de Chérac, (entre un décès du 20 août 1647 et deux mariages du 25 novembre 1665). Le mercredi, dixiesme may, mil six cent cinquante et un a esté inhumé le corps de messire Josias de Bremont, seigneur quand vivoit d'Ars et autres places et estoit décédé la nuit auparavant sur les dix à onze heures (*les mots du soir ont été rayés*).

V

SAINTES ANCIENNE

(Suite).

FOIRES. (Notes à ajouter aux précédentes, p. 38).

1410, 16 mai. — Le duc de Guyenne, comme seigneur de Taillebourg, donne l'ordre de l'informer des droits de foires et marchés à Saint-Jean d'Angély, Saintes..., afin de rétablir à Taillebourg les foires et marchés qui avaient été abolis et détruits par les guerres. (*Archives*, XXIX, p. 48).

En 1445, foires rétablies à Saint-James. (*Ibid*, p. 336).

Il ressort de trois quittances publiées par M. Marchegay,

dans la *Revue des Sociétés savantes*, (1874, tome VIII, p. 60), qu'en 1480, Charles de Coëtivy hébergea gratuitement, à Taillebourg, les marchands étrangers qui vinrent inaugurer la foire nouvellement accordée par le roi. Il paya 14 livres 18 sous 14 deniers « pour la despence » de 80 marchands, le jeudi, et de 70 le lendemain, 26 chevaux le jeudi et 16 le vendredi.

Un peintre, Alain Lannavau, « demeurant à Taillebourg, connoit et confesse avoir eu et receu... la somme de trente solz tournois à cause et pour raison de la faczon des écussons et bannières paings pour lever la foyre et marché de la ville de Taillebourg ».

Enfin Jehan Taillandier, receveur, a « baillé et païé à Jehan Prieur, comme lieutenant du roy des merciers, et aussi aux compagnons merciers la somme de trente et six livres tournois, à laquelle somme il a compousé pour lever les foyres et marché dudit lieu de Taillebourg, naguères impétrées de mondit seigneur du roy nostre sire ».

Les lettres patentes de Charles VII (mai 1492), prohibent aux marchands forains l'accès de la ville, sauf « les jours de foire seulement ». (*Documents*, p. 23).

1344. 1371. — Foire et marché à Saint-Savinien. (*Archives de la Saintonge*, XXIX, p. 112, 121).

Les registres du présidial de Saintes (aux *Archives départementales*) indiquent qu'il y avait, à Saintes, un seul jour de foire, le mercredi après la Pentecôte. (Voir année 1726.)

1615, 3 juin. — Jean Toreau, demeurant au village de Toreau, paroisse de Fontcouverte, promet de donner à Jehan Herpin, avocat du roi au présidial, « un bœuf de tire de mesme bonté et valleur que celui que ledit Toreau a faict escorner ce jourd'huy sur le pont de ladite ville, appartenant audit Herpin, dans mercredy prochain, jour de foire. (*Minutes de Bertaud*).

FORGES (canton des). — A Niort ce sont les *maréchaux* et non les maraichers qui acquittent une coutume de quatre douzaines de fers à cheval.

FOURCHES PATIBULAIRES. — L'acte de cession consenti par Fouques de Matha, au prieuré de Saint-Eutrope, cite parmi les confrontations des biens cédés, les fourches du prieuré (1270). (*Archives historiques de la Saintonge*, II, p. 274).

FOURS BANAUX de Saint-Eutrope, d'après l'acte de 1598. (*Archives historiques de la Saintonge*, II, p. 339). Ils étaient

situés « devant l'ayre dudit lieu, là grand'rue entre deulx et y tenant d'un bout par devant... »

Plus tard, ils sont désignés le four banal d'en haut, le four banal d'en bas ; ils étaient donc éloignés l'un de l'autre.

24 décembre 1699. — Jean Charrier, marchand, et Anne Ravaud, veuve de Jean Robert, marchand, sous-afferment à Julien Bertet, boulanger, les deux fours banaux d'en bas et d'en haut, du bourg de Saint-Eutrope, cinq ans, 300 livres par an. (*Minutes de Prouteau*). Cf., L. Audiat, *Saint-Eutrope*.

FROMENTIN (fief). — Un jardin existe encore sous ce nom, chemin de l'ancien cimetière Saint-Pallais, lequel ancien cimetière était situé derrière la caserne, côté est.

Le fief Fromentin est un des plus anciens noms que l'on relève dans nos archives. Cf., *Cartulaire de l'abbaye*.

Fromentin, Fromenteau, signifie, dit-on, terre à blé. J'avoue que cette explication ne me satisfait guère, non parce qu'elle est trop simple, mais parce qu'il devrait y avoir des fiefs Fromentin plus nombreux. D'autre part, cette terre est-elle plus propre qu'une autre à la culture de cette céréale ? On doit, à mon avis, chercher un autre sens, une origine antique, par exemple romaine. Peut-être convient-il d'y chercher le souvenir d'un marché ou d'un grenier au blé.

FRÈRES (port des). Voir *Quai des Frères*, et *Quai Palissy*. Il était dans la seigneurie de Saint-Crépin, paroisse de Saint-Vivien. Le nom vient des Cordeliers.

Il existait au milieu du XVII^e siècle, proche de ce port, une demi-lune qui faisait partie évidemment des fortifications construites par de Pernes sous Henri IV. Le plan de Masse ne la porte pas. Elle est cependant indiquée dans le fragment du livre de raison de François Gillet, sergent royal à Saintes (1641-1692), relatif aux événements dont Saintes fut le théâtre en 1652.

« Et la nuyet venant au lundy les gens du roy prirent la demy lune du port des Frères... » (1) Il faut rapprocher ce passage d'un autre publié, p. 419 et s., t. XXVIII des *Archives*. L'auteur du *Journal de ce qui s'est passé au siège de Saintes*, se sert aussi de l'expression demy lune, et paraît l'appliquer au même ouvrage, bien que celui-ci ne soit pas expressément désigné comme voisin de la rivière.

(1) *Bulletin historique du Comité*, 1902, p. 9.

Il aurait disparu de bonne heure, à moins qu'il s'agisse de l'angle du rempart improprement appelé demi-lune.

Près le port, les filles de la Charité, établies en 1700, possédaient leur maison. Cf., *Archives historiques de la Saintonge*, XXIII, p. 71.

1629, 11 mai. — Une maison et jardin situés au port des frères, autrement appelé au Puy Saucet. (*Minutes de Limouzin*).

FRION (Saint). Voir *Jacobins* et *Le Château*.

GAILLARDE (La). — Pré situé derrière l'abbaye. La milice bourgeoise s'y réunit en 1789 pour recevoir Garnier dans « sa charge de maire et de colonel de la milice bourgeoise ». *Anecdotes*, p. 26, ...mss de l'abbé Legrix, publié par Lacurie.

GENDARMERIE. — Ce mot a succédé à maréchaussée. La caserne de gendarmerie a changé de place assez souvent. En 1792 elle occupe une maison Dayot-Lanau. (*Procès-verbal des séances du conseil général*, 1772, p. 82).

En l'an II elle est dans une maison appartenant à L.-N. Lemercier, louée 1.000 livres, peut-être rue des *Trois rois*, qui a servi de caserne. (*Ibidem*, p. 122-125.) Une autre maison sert de logement aux « gendarmes surnuméraires ». (*Ibidem*, p. 123.)

Vers 1835 elle est aux Cordeliers. (Plan Lacurie).

GRAND FONT (rue et petite rue de la). Voir *rue des Aires*.

Ce nom de Grand Font n'est pas antérieur au XVIII^e siècle. La rue existe sur le plan Lacurie : elle commence au cours et remonte jusqu'à l'église Saint-Eutrope.

GRAND JARDIN (le). Voir *place Blair*.

GRANDE RUE OU GRAND'RUE, *rue Mirabeau* (an II). *Grande Rue Victor Hugo*. — Grand'Rue simplement jusqu'au jour où le conseil municipal embarrassé pour trouver une rue digne du nom du grand poète décida, sur la proposition de Gaston Laverny, d'ajouter Victor H à o à la vieille dénomination.

Le plan Lacurie scinde le parcours en deux. Depuis le vieux port jusqu'à la rue saint-Michel existe la *rue du Pont*, continuée par la *grand'rue*. Un plan de la poissonnerie en 1836, donne ce nom à cette même partie de la grande rue. (*Archives de la mairie*).

26 prairial an II. — Le citoyen Emanuel-Cajetan Leberthon, propriétaire, demeurant à Xaintes, rue Mirabeau, vend au citoyen Henri Duplais, une remise, rue Mirabeau.

(*Minutes de Chéty*). Rapprochez de ce texte celui de 1786.
V° Rue du Loup.

Habitants : 1630, Desvignes, avocat. (*Bulletin*, I, p. 220); 1633, Jacques Aymar, sieur du Pérou et son fils, en face de Sainte-Colombe; 1691, Alexis de Saint-Orens; 1715, Béraud du Pérou; F. Tercinier; 1789, J.-B. Poussard, marchand cartier.

En 1815, cette rue a quarante-six numéros. Elle n'est habitée que par des marchands ou des ouvriers, menuisiers, tailleurs, armuriers, etc. E. Métayer, pharmacien; J. Giraudias, avoué; G. Charrier, libraire.

Dans cette rue, au fond d'un petit couloir, se trouve la plus jolie façade de maison de la ville : elle porte la date de 1605, J'ai déjà signalé l'étrangeté de sa situation (1). A qui appartenait-elle ? A la fin du XVIII^e siècle aux Leberton, je crois. Cf., *rue du Loup*. Comment en étaient-ils devenus propriétaires ? par achat, ou par succession ? Je l'ignore, mais par succession très probablement.

Voir plus loin la pièce datée du 8 juin 1648.

Près du pont, trois maisons, appartenant en 1612 à Raimond Duval, à Delaunay et Bertrand Bouhard, confrontant sur la rue qui conduisait au canton des Forges et sur celle qui menait au port Mouclier, étaient désignées pour loger les chiens du roi lorsqu'il venait à Saintes. Les propriétaires tenus de fournir la paille, ne payaient aucune contribution, subsides, ventes, souchet, gobeletage. (*Minutes de Sanson*, 12 mars 1612). Voyez *Chenil du roi*.

1612, 12 mars. — Bertrand Buhard ou Bouhard, sieur de Mageseron, voyeur général pour le roi en Saintonge et Saint-Jean d'Angély, déclare une maison, paroisse Saint-Michel, près les ponts, confrontant d'un côté à la maison de feu Mathurin Boudaud et aux murailles de la ville, d'autre côté à celles de Pierre Delaunay et Raimond Duval, d'un bout à la rue qui va des ponts au canton des Forges et d'autre bout à la ruelle qui va au port Mouclier, devant 4 deniers de droit d'anguillage, 6 sols 10 deniers aux pauvres de l'hôpital. (*Minutes de Sanson*).

1613, 3 juillet. — Hector Baudouin, sieur du Passage, demeurant à Marennes, vend à Benjamin Rousselet, le

(1) Saintes à la fin du XIX^e siècle.



Cliche de M. E. PROEST.

LUCARNES DE LA MAISON DE 1605

A SAINTES

jeune, marchand, une maison tubline, qu'il a eu de Raimond Collineau, paroisse Saint-Michel, confrontant d'un côté à Jacques Sillon (?), d'autre côté à Louis Durand, par devant à la rue qui va du pont au canton des Forges, par derrière à la maison de M. le lieutenant criminel de Saintes (1), 1250 livres. (*Minutes de Sanson*).

1621, 13 mai. — Jean Vergier, segretain de l'église Sainte-Colombe, en la susdite quallité, afferme à Adam Lambert, marchant pelletier, habitant la ville de Saint-Jean d'Angély, une petite boutique, scituée en la Grande ruhe, prosche de la principale porte et entrée de la dicte église sainte Collombe, dépendant de la fabrique, tenant d'ung costé à la maison du feu sieur Collet, médecin. (*Minutes de Delabrousse*).

1626, août. — Pierre Sanxay et Jean Pesron, marchand, mari de Marie Aigron, partagent une maison, sise paroisse Saint-Pierre, confrontant d'un côté au dit Sanxay, d'autre côté à Isaac de Lespine, cordonnier, et Pierre Gousse, chirurgien, d'autre part à la Grand'rue par laquelle on va du canton des Forges à Saint-Pierre, et par derrière à la ruelle qui fait séparation de la maison et le grand logis des héritiers de André Jallais, sieur de La Gesterie. (*Minutes de Verjat*).

1633, 1^{er} janvier. — Par le contrat de mariage passé entre Jacques Aymard avec Renée Urvoy, Jean Aymard donne au futur, son fils, une maison, au-devant de Sainte-Colombe, confrontant d'un bout à la Grand'rue par laquelle on va du canton des Forges aux ponts. (*Minutes de Verjat*).

1646, 10 octobre. — Jacques Aymar, sieur du Pérou, Lauron et autres places, conseiller du roi, demeurant au logis noble du Pérou, paroisse de Meursac, loue à Allain Drugeon, sa maison sise en face de Sainte-Colombe et grand'rue. (*Minutes de Dezmer*).

1648, 8 juin. — François Tournéur, greffier du clergé de Saintonge, au nom de Catherine Dupré, femme de Charles Tiercelin d'Apelvoisin, chevalier, seigneur de La Roche du Maine, Candé, Chitré, loue à Martin Mauguy,

(1) Moine Henry.

conseiller du roi, receveur des tailles en l'élection de Saintes, un hôtel, paroisse Sainte-Colombe, consistant en salle, chambres, chapelle, cabinets, gallerie, cuisine pavée de carreaux d'Espane, caves, selliers, écurie, une basse-cour, un puits, un parterre et deux jardins, un haut et l'autre bas, 200 livres. (*Minutes de Limousin*).

Serait-ce la belle maison de 1605, qui, croyons-nous, appartint aux Leberthon de Bonnemie ? Elle est qualifiée « hôtel, sis Grand'rue, paroisse Sainte-Colombe », dans plusieurs actes.

1649, 1^{er} novembre. — Paul Fourestier, sieur de Préguillac, avocat au parlement de Paris, Annice Collineau, veuve de Jacques Fourestier, marchand banquier, Pierre, Daniel, Isaac et Jacques Fourestier, marchands et Jean Boulangier, docteur en médecine, mari de Marguerite Fourestier, vendent à Timothée Billaud, maître tailleur, une maison sise, paroisse Sainte-Colombe, en la Grand'rue, tenue à rente de l'évêché, au devoir d'une fourche en pré, confrontant à la grand'rue, d'un autre bout à l'église Sainte-Colombe. (*Minutes de Dezmier*).

1684, 26 juillet. — Jeanne Boulle, demeurant à Saintes, Marthe Boulle, sa sœur, femme de Jean Julien, marchand, tiennent au lieu de Etienne Boulle, chirurgien, iceux Boulle au lieu de feu Paul Delaistre, promoteur de l'église Saint-Pierre, leur oncle, une maison sise Grand'rue, paroisse Sainte-Colombe, seigneurie du Fief de l'Homme, qui confronte d'un côté, vers soleil levant, à Etienne Soulard, marchand, vers le soleil couchant, au sieur Fourestier, au nord à la dite Grand'Rue, à rente du fief de la seigneurie de l'Homme, appartenant à Jean Dussaud, avocat, à raison de 3 livres, 5 sols de rente noble, directe et foncière. (*Minutes de Gillet*).

1696, 30 juin. — Marguerite Daudenet, veuve en dernières nocés de Gédéon Bastide, sieur du Brulis, héritière de Nicolas et Jean Moyne, ses enfants, et de Jean Moyne, sieur de La Jametrie, son premier mari, vend à Jean Loyer, hôte du Gros Raisin, une vieille maison, paroisse Saint-Michel, proche les remparts, confrontant d'un côté, au midi, à la maison de Fourestier, médecin, au levant à M. Coudreau, conseiller, au nord à une petite rue qui joint les remparts et d'autre côté, du cou-

chant à une autre rue qui conduit du rempart à la Grand'-rue. (*Minutes de Marcouller*).

1716, 27 avril. — Pierre Melon, boulanger, afferme à François Léger, tailleur d'habits, une maison située dans la Grand'rue, confrontant du levant à la maison de Javelle, du midi à la grand'rue, d'autre bout à M. de Gasc, président, lieutenant général. (*Minutes de Marsay*).

1716, 30 avril. — Marguerite Daudenet, veuve en dernières noccs de Pierre Philipier, sieur de Fondevreau, arrente à Jacques Lemaire, maître apoticaire, une maison, paroisse Sainte-Colombe, tenue à rente de l'évêché, confrontant du levant aux héritiers de feu M. Guillebon, à présent possédée par Arnaud, marchand, une petite ruelle entre deux, dans laquelle ruelle la maison a sa sortie pour aller dans la grand'rue, du même côté par derrière à l'écurie de M. Dussaud, assesseur au présidial, d'autre côté à la maison de Bertry et par derrière à celle autrefois possédée par Jean Houaslet, maçon. (*Minutes de Marsay*).

1716, 22 mai. — René Brehon, conseiller, procureur du roi en la maréchaussée de Saintonge, arrente à François Léger, tailleur d'habits, une maison en la grand'rue, recueillie dans la succession de Pierre Brehon, ancien eschevin, son père, confrontant au levant, à la maison de Elie Moreau, conseiller au présidial, d'autre côté, à François Tercinier, bourgeois, ancien échevin de la ville, par devant à la Grand'rue qui va des ponts au canton des Forges, d'autre bout à une chapellenie possédée par Fautenet, semi-prébendé à Saint-Pierre. La maison est tenue de l'évêché, pour demie-fourche en pré de 40 sous pour un obit aux Jacobins. (*Minutes de Marsay*).

1716, 5 juillet. — Louis de Raimond, écuyer, seigneur de Rivières, Grand-Pré et Carlot, y demeurant, paroisse de Montierneuf, légal administrateur des enfants issus de son mariage avec feue Marguerite-Louise Amelotte, sa première femme, arrente à Jean Leduc, marchand orfèvre, une maison en la Grand'rue, confrontant du levant à Moreau, conseiller au présidial, d'autre côté, à Guenon de Beaubuisson, du midi à la grand'rue qui descend du canton des forges au pont, par derrière à la

maison des religieuses de Notre-Dame. (*Minutes de Marsay*).

1725, 12 décembre. — Isaac Brejon, notaire, aux Epaux, mari de Suzanne Blanc, arrente à Mathieu Blanc, bourgeois, marchand, une maison sise Grand'rue, paroisse Sainte-Colombe, confrontant par devant à la rue, par derrière à N., par un côté à Moreau, médecin, et d'autre côté à François Tercinier, bourgeois. (*Minutes de Senné père*).

1738, 22 décembre. — Pierre-Charles Moine, écuyer, seigneur de Fléac, afferme à Guillaume Egon Tambonneau, prêtre, bachelier en théologie, chanoine de Paris, prieur de Sainte-Honorine de Conflans, seigneur de Chailloy, et Chatellars, une maison, Grand'rue, paroisse Saint-Michel, confrontant du midi à la Grand'rue, du levant à la ruelle qui conduit de la Grand'rue sur le rempart du nord, et du couchant à la maison de la veuve Dangibeaud. (*Minutes de Marsay*).

Habitants : Etienne Couldreau, conseiller au présidial, tout près de l'hôtel de ville. (*Documents*, p. 401) ; Charles de La Roche, sieur de Rochefort et Auvignac, près la Porte-Aiguière (1620) ; Marie-Anne Lebrethon, veuve de Henry Sarry (1766).

En 1815, d'après une liste appartenant à la fabrique de Saint-Pierre, il y a 46 numéros de maisons dans cette rue, occupées par des marchands : F. Fourestier, pharmacien ; Dupouy, imprimeur ; Bonneau-Mongaugé, avocat ; Dangibeaud père, juge.

GRAND'RUE DU MARCHÉ.

1742. — Joseph Tercinier, sieur de La Grange, afferme, au nom de sa sœur, Catherine Tercinier, à Jean Gout, bourgeois et marchand, une maison en la Grand'rue, paroisse Saint-Michel, confrontant du nord à la Grand'rue du Marché, du levant à la rue Saint-Michel, du midi à la veuve Richard, du couchant à Georget, greffier de la maréchaussée ; plus une écurie qui confronte du midi, à Fourestier, du couchant, à la rue publique qui va de la ruelle du Gros Raisin sur les remparts, du nord, aux remparts. (*Minutes de Gougnon*, n° 19).

Dans la procuration de Catherine Tercinier, il y a « ma maison située vis-à-vis Saint-Michel. »

Je crois qu'il n'y a aucune différence entre Grande rue et Grande rue du marché.

GROS RAISIN (rue du). — Existe dans un contrat de 1762. Nom d'une enseigne.

HA (rue du). *Rue du Marché au bois* (plan Lacurie). — Commence rue Alsace-Lorraine et se termine à la maison qui est derrière le théâtre. Elle prolonge la rue des Remparts. Pour l'étymologie, voir *Bulletin*, I, p. 365 ; II, p. 134, 181.

1615. — Une maison près la Porte-Aiguière, au coin de la ruelle qui monte au château. (*Minutes de Maréchal*).

1743, 28 nov. — Ferme par Bernard Fonton, prêtre, chanoine semi-prébendé, « d'une maison dans la petite rue qui est près de la Porte Esguière, à main droite, en entrant. »

1766. — Rue du Ha, près la Porte-Aiguière. (*Minutes de Maillet*).

Idem, 1814.

HALLE (LA). — Elle fait face au palais royal et n'en est séparée que par une rue étroite (voir le plan de Masse). Il semble résulter d'un passage de la contestation entre Foulques de Matha et le roi (1) qu'elle aurait été bâtie vers le milieu du XIII^e siècle, de même qu'il ressort d'une délibération de l'eschevinage que la construction du palais royal, en 1580, la réduisit beaucoup, puisque le minage et la boucherie durent s'installer ailleurs (2).

Masse la marque comme encore existante en 1716.

On vendait de tout primitivement sous ces halles. C'était en somme le grand marché de la ville. On y rendait même la justice. Par suite de causes inconnues, sans doute impérieuses, le centre des affaires se déplaça : ainsi, nous verrons la boucherie et la poissonnerie aux abords du pont, le marché plusieurs fois déplacé, mais restant dans le voisinage de la rue aux Herbes.

En 1259, les revenus de la prévôté de Saintes et des halles sont affermés 720 livres, aux enchères. (*Archives*, IV, p. 192.)

Les halles et cohues produisaient de gros revenus, aussi les entretenait-on avec soin. On en construisait même à grands frais qui ne rapportaient pas tous les bénéfices que l'on espérait. Telles les halles de La Rochelle, bâties par Alphonse de Poitiers. (Boutaric, *Saint-Louis et Alphonse de Poitiers*, p. 269.)

(1) Cf. *Bulletin*, t. V, p. 35.

(2) *Documents*, p. 322.

A la création des halles est intimement liée l'organisation des foires et marchés.

Une halle, louée à la ville par Bernard et Mouchet, occupait l'emplacement où s'élève la chapelle de la Providence. M^{me} Vassal déjà installée dans le carnel avec ses religieuses, l'acheta et la ferma jusqu'au moment où elle construisit la chapelle.

De là les marchands émigrèrent dans une nouvelle halle construite sur l'emplacement du théâtre. Cette halle fut ouverte le 6 janvier 1840 (1), jour de foire.

Foulques de Matha se prétendant (voyez *rue Juive*, pour la date approximative du document tout entier, d'où ce passage est extrait), seigneur de la moitié de Saintes et d'une partie de la justice haute et basse, réclamait au roi, à la fin du XIII^e siècle « une place voyde et vacans or l'en solet vendre beus et vaches et autres meublages et en celes vendes ledit Foques et ses ancessors ayant touzjours eu la moytié de vendes et enquères a ». Il réclamait encore la « moyté des profits des estaus cum il ayt touzjours promis a payer la moyté de ce que la coüe coste à fere et enquire est prez dou fère se la cort le regarde ». Le procureur du roi lui répondit que « il a à Xainctes ales et coües anciemant, il a passé XL ans ou plus que li roys et ses devanciers, seigneurs de Xainctes, ont touz jours tenu et esployté à leur domène et par leur héritage et par leur droyt sans nul contredit et outre tant de tans que prescripcion est fayte contre tout demandeur.

Foulques de Matha revendique encore « une autre cohue qui a esté fete puyz douze anz en encay, en un remanent de cele meyme place, or le pillori le roy et le son solet estre ».

Le procureur du roi lui répond que « li roy d'Angleterre, lours sieurs de Xainctes, avoit et tenoyt une place voyde... et croyt bien que li roys d'Angleterre y fait fere une cohue à ses dépans. Et autant firent le dit (roys en) cele cohue, ès ventes, cum il faysoit avant que ele fuste fete, et provera, si besoins est, que li coins de Poytiers ou (ses devanciers) achatèrent cele place il a plus de XXX ans par quoy dit lè procurères que au remanant ne doyt estre oy le dit monsor Foques ». (*Bulletin du Comité des travaux historiques*, 1883, p. 34. — *Bulletin de la Société des Archives de la Saintonge*, tome V, p. 35).

(1) *Journal littéraire*.

La coüe et les ales de Saynctes où l'on vent des dras et la char et le payer sont du domayne le roy.

Les gens le roi font... aterner et ajorner généralement les mansionères dehors la vile de Sainctes (*sic*) pardevant aus à Saynctes au pont ou en la colue ou là où il vuelent en la cité... (fin du XIII^e siècle). (Mémoire de Pierre de Tarzac, publié par Marchegay, dans la *Revue des Sociétés savantes*, IV^e série, tome V, p 496).

.....Car si aucun eust entreprins de rien leur demander, on leur eust fait guerre comme faisoient communément le seigneur de Rioux qu'estoit lors avec ledit seigneur de Pons, et des plus avant, et aussi Jehan de Saint-Julien et plusieurs, lesquels vinrent en la ville de Xainctes accompagnez d'armes invasibles, prohibées et deffendues, où illec mécontents de ce qu'on avoit fait convenir ledit Saint-Julien et autres, iceluy de Saint-Julien vint à la halle du roy ainsy qu'on espédioit les causes et veut courir sus au juge. (*Recueil*, t. III, p. 50).

1509, 13 mars. — Honorable homme, syre Girard Martineau, marchant, bourgeois eschevin de Xainctes et Jehanne Blanche, sa femme ...ont vendu, ceddé et transporté à perpétuité... à messire Micheau du Meau, prêtre prévost et l'un des cleres et choristes de l'église cathédrale de Xainctes, messires Pierre Girard, Ythier Duboys, aussi prêtres, cleres et choristes... cent soulz tournois de rente annuelle..... et ce pour le prix et somme de cinquante livres tournois que lesdits du Meau, prévost, Girard et du Bois, choristes, en ont bailée..... Laquelle somme de cent soulz tournois de rente lesdicts Martineau et sa femme, et chascun d'eulx, ont assis situé et assigné ausdits cleres et choristes sur la maison où ils demeurent, assise en la ville de Xainctes en la paroisse Saint-Pierre et sur la maison qui fut de feu Pierre Blanche assise en la paroisse Sainte-Coulombe, tenant d'une part à la maison feu maistre Jehan de Jables, d'autre à la halle de Xainctes.....

(*Archives de Saint-Pierre*, cote Q Q). MESCHINET.

Par acte du 19 février 1554, Jean Dodin, sergent et notaire royal, fait échange avec Brugère. Celui-ci donne à Dodin une maison, cour et puits, sis en la juridiction de l'évêque, confrontant d'un côté, à la maison de feu Jean Senné, receveur des tailles et aides, d'autre côté, à une venelle par laquelle on va de

la halle à la poissonnerie, d'un bout à l'estable de Jean Lebrethon, avocat au siège de Xaintes, d'autre bout, à la gran'rue, par laquelle on va de la Porte Eguière à Saint-Pierre.

Dodin donne le tiers d'une maison et jardin, tenu à rente du prieur des Arennes, confrontant d'une part à la maison des héritiers de Gilles ou Guillaume des Grossard, d'un côté à la maison de Thomas Hervé, avocat au siège, d'autre bout à la grand'rue, par laquelle on va de la porte Evêque à Saint-Pierre, plus une maison appelée La Magdeleine, sise en la seigneurie du prieuré de Saint-Macoul, confrontant d'un bout au jardin du prieuré, d'un bout au chemin par lequel on va du bourg vers le jeu de boule. (*Archives de Saint-Pierre*).

1610, 5 juillet. — Isaac Mage, sieur du Fief Melin, avocat au parlement de Bordeaux, demeurant à Saintes, achète de Jacqueline Aigron, veuve de Vincent Richard, et de Oddet Richard, son fils, maître boucher, une maison ayant une chambre haute et un grenier, confrontant d'un bout à la maison du dit Mage, d'autre côté à Henri Viollet, huissier, d'autre côté à une petite ruelle par laquelle on va de la halle à la poissonnerie, tenue de l'évêché à une demie-fourche de pré. (*Archives de Saint-Pierre*, cote C).

1641, 29 juillet. — Joseph de Latouche, écuyer, seigneur de Lussac, Brie en Barbezieux, donne procuration à Guillaume Gilbert, avocat, de vendre une petite maison, située en la halle de Saintes, ayant son entrée et sortie en la dite halle..... (*Minutes de Dermier*).

1643. — Moïse Thomas, avocat, loue à Marie Tabois, veuve de Jean Bigot, marchand, une chambre en une maison, joignant la halle, paroisse Sainte-Colombe. (*Minutes de Dermier*).

1658, 25 janvier. — Crespon, imprimeur, mari de Marie Mounier, loue à Etienne Vacheron, archer, une chambre en sa maison, proche le palais royal, confrontant à la halle, d'autre côté au palais, d'un bout à la rue qui va de la halle au palais. (*Minutes de Richard*).

Confrontations qu'il n'est pas commode de comprendre avec le plan de Masse sous les yeux. Comment la maison de Crespon pouvait-elle confronter à la fois à la halle et au palais, puisqu'une rue les séparait l'un de l'autre ?

HERBES (rue aux). *Rue des Herbes*. Voir *Puits de La Limou-*

sine. (Cf. L. Audiat, *La Saintonge et ses familles illustres*, par Alain, p. vii.)

Le plan de Lacurie l'arrête à la rue Désilles.

Cette rue compte vingt-sept numéros en 1815.

Le canton aux Herbes en compte quinze. Les habitants sont, pour la plupart, des artisans ou des marchands.

Rue des Herbes : Viault, médecin.

1626, 19 mai. — Daniel Eschasseriau loue à Pierre Huon, avocat, une maison, paroisse Saint-Michel, près l'église des Récollets, joignant la maison de M. Dussaud, conseiller, 120 livres par an. (*Minutes de Sanson*).

1670, 14 juin. — Françoise Bourriquot, veuve de Claude Rouillon, procureur au présidial, fondée de procuration de André d'Andrault, conseiller au parlement de Bordeaux, et de Marie Gay, sa femme, afferme à Hélène de Polignac, dame du Frêne, une petite maison, paroisse Saint-Michel, confrontant par devant à la rue publique qui va du canton (*blanc*) d'un bout (*sic*) à l'église des Récollets, d'autre bout par derrière à la maison de M. de Cocumont, président au siège présidial, d'un côté au seigneur et dame d'Andraud, et d'autre côté à une autre maison du sieur président. (*Minutes de Gillet*).

1679, 15 février. — Michel Brisson, procureur au présidial, arrente de Marguerite Massicot, femme séparée de Jacques Pineaud, avocat, une petite maison, tenue à rente du roy, à 4 deniers par an, confrontant d'un côté à une petite rue qui sépare la paroisse Saint-Pierre de celle de Saint-Michel, par laquelle rue on va à l'église des R. P. Récollets, d'autre côté à la maison de Cotraud, d'autre bout à la grand'rue qui va des pons à Saint-Pierre. (*Minutes de Montillon*).

HOMME (fief de L'). — Situé en la paroisse Sainte-Colombe (Cf. *Grande rue* 1684), et près des Cordeliers.

1692, 23 juin. — Jean Dussaud, conseiller au présidial, assesseur civil et criminel, en qualité de seigneur du fief de L'homme, reçoit de Jacques Guerinot, maître architecte, demeurant au faubourg Saint-Macoul, 5 sous de rente noble, seigneuriale, directe et foncière, due annuellement à Noël, à cause d'un emplacement situé en ladite seigneurie, paroisse Saint-Vivien, proche le couvent des Cordeliers. (*Minutes de Marcouiller*).

HÔPITAL, AUMÔNERIE OU HÔTEL-DIEU SAINT-PIERRE, en dernier lieu *de la Charité*. — Le premier hôpital de Saintes était tout d'abord entretenu par le chapitre de Saint-Pierre ; il fut donné par Louis XIV aux frères de la Charité, en 1653. Ces religieux devaient soigner les pauvres malades, les soldats, recevoir les malades envoyés par l'évêque, le chapitre et le maire.

(Cf. *Archives*, IV et XXIII, p. 46 ; Briand, *Histoire de l'Eglise santone*, II, p. 396, 465 ; L. Audiat, *Fondations*, p. 60 ; *Bulletin*, II, p. 289.)

Cet établissement était placé à l'angle des rues Hôtel-de-Ville et du Collège.

L'église, après 1789, devint salle de concerts sous le nom de Vaux-hall, démolie à son tour en 1874 pour donner place à une construction nouvelle destinée aux magasins de la ville, transformés, depuis, en musée lapidaire.

Une confusion paraît avoir été faite en rapportant dans les *Documents* (p. 148), le traité intervenu, le 26 juin 1680, entre le maire et Marie Mesnard de La Tascherie, sœur hospitalière de l'Hôtel-Dieu d'Angoulême.

Jacques Guitard, écuyer, seigneur des Brousses, conseiller d'Etat, lieutenant général et président du présidial, fait bâtir à ses dépens une maison pour les malades (1605). (*Documents*, p. 37).

HÔPITAL DES PELLERINS, à Saint-Pallais. — Il existait avant l'incendie du faubourg, en 1652. Il fut reconstruit peu de temps après. Plus tard il servit de caserne.

1656, 22 juillet. — Marie Herpin, veuve de Pierre Chauvet, praticien, loue à Pierre Chabasse, marchand verrier, une chambre à prendre du côté du masureau ou estoit ci-devant l'hospital des pellerins..... la porte donnant sur la ruelle appelée de Messieurs les Curés. (*Minutes de Cassoulet*).

Un hôpital fut rétabli au faubourg ainsi que le prouve l'acte suivant :

1676, 20 juin. — Une maison, faubourg Saint-Pallais, confrontant au levant à la rue qui va du pont et du port du Pilon dudit Xaintes à l'église Saint-Palais et à l'abbaye, par derrière et au couchant à l'hôpital nouvellement construit, d'un côté au midi à Pierre Pacaud, tailleur d'habits, ayant issue entre la maison du sieur Gillebert, avocat, et dudit hôpital, d'autre part, au nord, à la mai-

son et jardin du sieur Mariaud, avocat. (*Minutes d'Arnaud*).

1682, 10 mars. — Marie Gregoireau, veuve de François Juillard, avocat en la cour, juge royal de Brouage et procureur du roi en l'amirauté de Saintonge, arrente à Barthélemy Vignolle, dit La Castaigne, marchand au faubourg Saint-Pallais, une maison tubline, sise audit faubourg, seigneurie de Madame l'abbesse, confrontant d'un bout au nord..... au levant au chemin qui va du Pont Amillon à Lesgaulis, au midi à une pièce de terre labourable, une route entre deux qui va du chemin de Lesgaulis à l'hôpital dudit faubourg. (*Minutes de Gillet*).

1683, 15 février. — Mathurin Gilbert, avocat, possède une maison située vis-à-vis du Pré le Roi, joignant l'hôpital, une ruelle entre deux. (*Minutes de Montillon*).

1771, 30 novembre. — Louis Constant, mégissier, afferme à Jacques-Etienne de Villacque, directeur des formules de la généralité de La Rochelle, demeurant à Saintes, paroisse Saint-Pallais, une maison confrontant... par devant à la rue qui conduit de la ville de Saintes à celle de Saint-Jean d'Angély, par derrière aux bâtiments appelés l'hôpital, qui servaient anciennement de caserne. (*Minutes de Chéty*).

FILLES DE LA CHARITÉ, ou sœurs grises, établies en 1700 (*Archives*, XXIII, p. 71), près le port des Frères.

Voyez *rue du Loup*.

FILLES HOSPITALIÈRES, établies en 1684 (*Archives*, XXIII, p. 66).

HOPITAL DES PESTIFÉRÉS, au bois d'Amour, 1575, 1582. (*Documents*, p. 266).

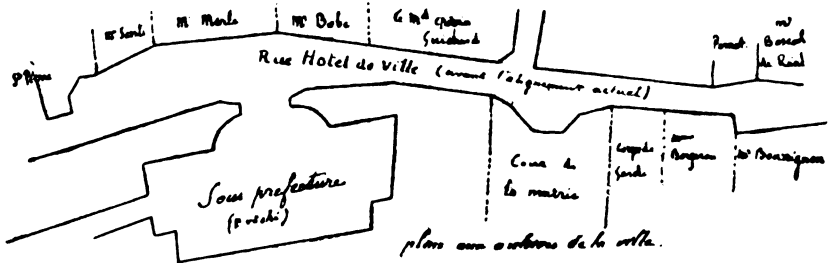
1800, 26 août. — Construction. (*Recueil*, t. IX, p. 151).

HOPITAL MILITAIRE, installé au ci-devant séminaire, en l'an II. La ville de Saint-Jean d'Angély entreprit de l'attirer chez elle. (Cf., *Procès-verbal des séances du conseil général*, an II, p. 37).

HOTEL DE VILLE (rue de l'), *rue Mirabeau* (?), *rue de la Préfecture*, *rue de la Maison de ville*, *rue de la Commune*, *rue Porte-Aiguère* et *rue de l'Hôtel de ville*, puis *rue Porte-Aiguère* et *rue Eschasseriaux* (12 novembre 1831), enfin *rue Alsace-Lorraine* (1878).

Il faut distinguer suivant les époques. Actuellement, elle commence au carrefour formé par les rues Saint-Pierre et Alsace-

Lorraine et finit à la traverse de la rue du Ponceau et de la rue du Collège. Autrefois ce tronçon appartenait à la rue Saint-Maur; au commencement du XIX^e siècle il prit le nom de rue de la Préfecture, le plan de Lacurie lui donne encore ce nom. Avant 1789, la rue de l'Hôtel de ville ou maison de ville, descendait de la Porte-Aiguière vers Saint-Pierre.



La légende du plan Lacurie la contient bien, mais le numéro correspondant manque sur ce plan, il est probable que c'est la rue faisant suite à la rue Porte-Aiguière.

Dans les minutes, elle est très souvent indiquée, seulement sous la dénomination vague de rue qui va de la Porte-Aiguière à Saint-Pierre ou du canton des Forges à Saint-Pierre.

Avant la révolution, l'hôtel de ville était dans le bâtiment qui contenait aussi le palais royal ou palais de justice (1), où il revint après 1871, et où se trouvent aujourd'hui la bibliothèque, la salle de concert et d'élections, l'école communale Saint-Pierre.

L'hôtel de ville actuel était le doyenné de Saint-Pierre, un moment transformé (an VI) en imprimerie (2), puis vendu au préfet de la Charente-Inférieure (3).

En face de la maison commune se trouvait la halle.

Mirabeau aurait été détenu pendant plusieurs semaines dans le beffroi, circonstance qui aurait déterminé la municipalité à donner son nom à la rue de la maison de ville (4).

Mirabeau, sous le nom de Pierre Buffière, était incorporé au

(1) L. Dangibeaud, *Saintes au XVI^e siècle*.

(2) L. Audiat, *Essai sur l'imprimerie*, p. 93.

(3) Ch. Dangibeaud, *Catologue du musée Lemercier*.

(4) Cf. *Revue des Sociétés savantes*, 1870, p. 456; L. Audiat, *Mirabeau à Saintes*.

régiment de Berri-cavalerie, en garnison à Saintes en 1767. Le futur célèbre orateur, soldat fort indiscipliné, passa la moitié de son temps en prison. A la suite d'une dette de jeu, il s'enfuit de Saintes et se cacha à Paris.

Le marquis de Lambert, colonel du régiment, écrivait un détail bien curieux, qu'il est intéressant de noter à la fois comme preuve du savoir-faire de Mirabeau et comme signe de la fortune à Saintes. Il disait : « il avait partagé la ville et la province, et malgré son caractère odieux, il aurait trouvé dans la ville de Saintes 20.000 livres qui n'y sont pas ». (*Revue de la Société des Etudes historiques*, 1891, p. 266).

1622, 17 août. — Pierre Roy, procureur du roi en la prévôté, échevin, vend à Claude Pesron, maître tailleur d'habits, une maison tubline avec un four « à cuire le pain » par derrière, paroisse Saint-Pierre, tenue à rente du doyen de Saint-Pierre, au devoir de 1 sol, 6 deniers, confrontant d'un côté à la maison de Jean Robert, notaire royal, d'autre côté à la grande maison du vendeur et à la place qui est entre le four et l'étable de Jean Gobeau, procureur au présidial, « en laquelle place découlent les eaux pluviales dudit four, et le bout dudit four à la maison dudit Gobeau, et d'autre bout, par devant à la grand' rue publique par laquelle on va et vient de ladite église Saint-Pierre au canthon des Forges d'icelle ville » (*Minutes de Sanson*).

1657. — Laurent Grégoireau, conseiller pair échevin, loue à François de Tallemont, écuyer, sieur de La Pitarderie, une maison, sise en la paroisse Sainte-Colombe, au devant de l'hôtel de ville et de la maison de M. Cou-dreau, conseiller. (*Minutes de Gasquet*).

1703, 18 juin. — Sarah Chardavoine, veuve de Jean Rangeard, sieur de Fontroman, cède à Paul Levesquot, conseiller, élu en l'élection, une maison, rue de la maison de ville, qu'elle avait acquise de Anne Rangeard, veuve (?) de Paul Brejon, sieur des Emblos, par contrat du 20 juillet 1694, reçu Salmon, confrontant par devant à la rue, par derrière à la veuve Baumier..., à droite à M. Saint-Seurin-Plassay et à gauche à Polard. (*Minutes de Maréchal*).

1739, 22 mars. — Denis Simon, sieur de la Guiarderie, demeurant à Préguillac, afferme à François Appert,

marchand, une maison, rue de la maison de ville, paroisse Sainte-Colombe, confrontant d'un côté à l'hôtel de ville, d'autre côté à la maison de Mongrey, tailleur, par devant à l'appartement de M. Coudreau, par devant à la rue publique. (*Minutes de Maréchal*).

Au n° 4 de la rue actuelle, maison vendue par partie le 31 octobre 1781, par Henriette Paulin Héard, veuve Pain, et Eulalie Pain, sa fille, pour partie le 27 janvier 1783, par Marie Catherine Extradier, veuve Amiet, à Jeanne-Rose Robert de Rochecoste, veuve d'Antoine de Laulanie. Vendue le 14 mars 1830, par les époux de Montalembert de Cers (M. de Montalembert, petit-fils de la veuve de Laulanie) à Flavien Martineau, et dame Marie-Antoinette-Clotilde Robin, époux.

A l'acte de 1781, elle confronte à la rue Saint-Maur, au quai, à M. Faure, M. Ardouin, et jardin de M. de Pouliac ; en 1830, à Guédon et à Serin.

La dite maison fut vendue par acte reçu Lesné, notaire au Port d'Envaux, du 21 janvier 1833, par les époux Martineau à Benjamin Rulland, dont la fille, Ursule-Anaïs, épousa Emile-Auguste-Léon Tortat, juge à Saintes. (*Note communiquée par M. Tortat*).

ILES (rue des), jusqu'en 1894 ; aujourd'hui rue Désiles. — C'est une restitution. Ce nom lui aurait été donné, sous la période révolutionnaire, pour célébrer l'acte héroïque du jeune officier à Nancy (31 août 1790) : Saintes fit une fête en son honneur (1). Ce serait donc le seul nom révolutionnaire qui subsiste aujourd'hui. J'ai des doutes sur l'authenticité de cette origine. Le plan Lacurie ne lui donne aucun nom. Remarquons en outre qu'on aurait choisi une singulière rue pour perpétuer le souvenir de l'acte héroïque de Désiles, une des plus laides de la ville, alors terminée en sorte de cul-de-sac. Les plans de Masse et de Lacurie la montrent, en effet, comme n'ayant d'autre issue sur le quai que par la rue de L'Anguille. Cependant, d'îles, il n'y en eut jamais à proprement parler, au milieu de la Charente. On ne peut donner ce nom aux accumulations de vases en amont du pont (2), à moins que le langage populaire n'ait imposé une dénomination défectueuse.

(1) Cf. *Bulletin*, I, p. 105.

(2) Voir le *Vieux pont de Saintes*, dans le *Recueil de la Commission*.

JACOBINS (rue des). V. *Rue Juive*.

Les dominicains ou jacobins s'établirent à Saintes en 1292, dans des maisons « prope puteum Moisset. » (Cf. *Bulletin*, I, p. 362.)

Une confrontation donnée par un acte du 19 juin 1648 (*Bulletin des Archives*, I, p. 359), tendrait à prolonger l'étendue du jardin des jacobins jusqu'à la *Grand'rue*. Il s'agit d'un accord intervenu entre Isaac Veyrel, apothicaire, et Charles de La Porte, prieur ; leurs jardins sont mur mitoyen, de La Porte fait démolir le mur, Veyrel proteste qu'il ne désire s'en servir que pour porter la voûte du portail qu'il fait construire, afin d'« entrer et sortir de la grand'rue dans le jardin du dit couvent... »

Faut-il faire de *grand'rue* un nom propre ? Je ne le crois pas : ce mot désigne, à mon avis, simplement la rue. Je ne vois pas, en effet, comment ce jardin pouvait sortir sur la *Grand'rue*, puisque avant d'arriver à l'entrée de cette rue il fallait traverser le canton des Forges.

1450, juillet (*date effacée*). — Jeanne Appareillée, femme de Jean Branlart, alias Chaudefons, fait son testament. Elle lègue 2 sols 6 deniers pour une messe basse, 3 sols 4 deniers pour une messe à notes ; laisse à l'église Saint-Pierre, pour les réparations, un écu, « afin que soye ès prières et remembrances qui tous les jours sont dictes, faictes et célébrées en la dicte église » ; donne à l'aumônerie, aux frères prêcheurs, pour réparation de leur église, deux ceintures d'argent, trois anneaux d'or, trois écus, une toile ouvrée, quatre linceuls, une coête neuve ; donne sa maison à Raimond Vincent, et sa part dans « ung vergier du chasteau de Xaintes, tenant la dite maison d'ung bout devant à la rue publique par laquelle l'on vient des maisons de Jehan Roy et la chapellanie Saint-Michel à une venelle qui se rend à la queue (1) du roy, d'un cousté à la maison de Pierre Cailleau, qu'il tient de Beuron Baguenon ; et se tient ledit vergier d'un cousté et d'un bout au chemin public par lequel l'on va de l'église desdits frères prescheurs à l'église Saint-Frion, et d'un bout fiert au chemin par lequel l'on monte à l'église Nostre-Dame du Chasteau, et d'autre cousté à un petit chemin ancien par lequel l'on va de ladite église Nostre-Dame audit chemin par

(1) Le mot est parfaitement écrit, a-t-on voulu mettre cohue ?

lequel on va à Saint-Frion. (*Archives de Saint-Pierre*, cote N. N.)

Vers 1840, les frères Labarre installèrent un gymnase dans l'église des Jacobins. On les distinguait sous le nom de Labarre d'argent, Labarre de fer, Labarre de bois.

Le registre des minutes de 1684 du notaire Arnaud est couvert avec la copie sur parchemin d'une vente qui paraît avoir été passée en 15[6 ?]7, le 11 janvier. Il s'agit d'une maison « au dessous du grand vitrail de l'église du couvent des Jacobins..... confrontant d'ung costé auxdits Jacobins, d'autre costé à la ruhe publique qui va et vient de la ruhe des Ballais à la halle de la ville. »

Il existe encore un cartouche du XVI^e siècle au-dessus d'une porte de maison sous ledit vitrail. Dans l'une des maisons placées en cet endroit, un perruquier facétieux tenait boutique, vers 1820. Il avait affiché sur la porte un écriteau ainsi libellé : « *Je fais des tours aux dames et la queue aux hommes* », et non pas *A l'idée des personnes*, comme on l'a imprimé dans la *Revue*, t. XVII, p. 68.

1612, 9 mai. — Alexandre Souillet, marchand, et Catherine Dejaud, sa femme, cèdent à Pierre Garinet, marchand boucher, une maison tubline, avec ses appartenances et dépendances de basse-cour, puits, cave, boutique, paroisse Sainte-Colombe, tenue à rente noble et directe du couvent des frères prêcheurs, au devoir de 15 livres, confrontant d'un côté à l'église et couvent des frères prêcheurs, d'autre côté à la rue publique par laquelle on va et vient dudit couvent à la halle de la ville, vis-à-vis le palais royal, d'un bout à la maison de noble homme Gauthier (?) Durand et d'autre bout à la rue par laquelle on va et vient du château à la rue Saint-Pierre, un pillier ou est l'avis faisant le coin de ladite église entre deux, et joignant icelle et le grand vitrail de la dite église, pour 1550 livres (*textuel*), en présence de Sébastien Brehon, apothicaire, et Pierre Nairsaud, compagnon apothicaire. (*Minutes de Sanson*).

22 avril 1637. — Fleuri Vatuél, docteur en théologie, prieur du couvent des frères prêcheurs, s'oppose à ce que noble Joachim Dubourg, receveur des tailles, bâtisse auprès du couvent au bout du couchant, sinon en laissant une allée de neuf pieds depuis le logement de couvent jus-

qu'à la rue publique passant tout au long dudit bout d'église, pour avoir une porte à sortir en la rue et un ruisseau pour écouler les ordures et immondices de la cuisine et de l'évier, ainsi que le tout estoit de tout temps et anciennement jusques à un an passé seulement, que ledit sieur Du Bourg a commencé d'usurper ladite allée, fermé la porte sur la rue au grand jardin (1).

Le 10 décembre 1638, acte de désistement à cette opposition.

1703, 26 avril. — Jacques Deléglise, prêtre curé de Saint-Pierre, Charles Bruslé, François Durosier, Pierre Balanque, Jean-Bernard Fautoux, tous vicaires de Saint-Pierre, et Pierre Beauregard, composant le bas-chœur de Saint-Pierre, déclarent vouloir retirer une maison située vis-à-vis l'église des frères prêcheurs, confrontant d'un côté à la maison délaissée par la dame de Montaigne, d'autre côté à une chapellenie possédée par Jolly, syndic du clergé, par devant à la rue qui vient de la citadelle au palais, possédée par Louis Gasquet, notaire, aliénée du bas-chœur, pour 133 écus. (*Minutes de Dalidet*).

1712, 29 février. — Les pères jacobins, (Claude Barraud, syndic), afferment à Pierre Dulaur, commis à la recette des tailles, la maison appelée l'auberge de Saint-Julien, située près et joignant le couvent des dits R. P. jacobins du côté du midi, par derrière confrontant aux rochers, sur lesquels sont les jardins des jacobins, d'autre bout, et par devant, à la rue qui conduit du palais à la Porte-Aiguière. (*Minutes de Senné père*).

1730, 21 avril. — Charles Bréchet, prêtre, syndic des Jacobins, afferme à Pierre Joannès, fournisseur, un jardin appartenant à la communauté, situé « au haut du jardin d'icelle du costé du couchant et y confrontant du costé de l'orient, d'autre costé à un sentier qui conduit à une maison appartenant au sieur de Belfont, sur le bastion de cette ville appelé le Cavalier. (*Minutes de Senné*).

1738, 15 février. — Les Jacobins (Pierre du Mergne, Jean-Baptiste Seuillet, Louis Guillier, Jean-Baptiste Lestain, Charles Klodosky et Charles Bréchet, prieur, sous-

(1) Texte publié dans le *Bulletin*, t. I, p. 141, avec quelques fautes de transcription.

prieur, sacriste, professeur de théologie et de philosophie, et syndic de la communauté), afferment à Louis Grenadou dit Bosseron, maître maréchal, un petit jardin situé à la citadelle, confrontant d'un côté au jardin de la communauté, d'autre côté à un sentier qui est entre ledit jardin affermé et celui des Carmélites, d'un bout à un terrain de la maison du sieur de Bellefonds, et d'autre bout à l'ormière desdits Jacobins. (*Minutes de Senné*).

1749, 29 août. — Vente, par Jean, Antoine et Françoise Bouyer, à leur sœur Madeleine, d'une maison tenant à l'église des Jacobins, confrontant par devant à la rue, par derrière à l'église, au midi, allant en pointe, à un arc-boutant, placé au coin de ladite église, au nord à Antoine Mollet, procureur au présidial.

1766, 9 février. — Les frères prêcheurs louent à François Marchand, procureur, une maison dans l'enclos du couvent, faisant face à la grande boucherie. (*Minutes de Senné*).

JARDIN DE CHARLOTTE, partie de l'hospice.

« Nous cherchâmes vainement le jardin du grand hôpital que M. Dulaure indique (*Description des principaux lieux de France*, III, p. 271), comme renfermant des restes d'antiquité. On nous mena dans une partie de l'hospice appelée le Jardin de Charlotte, nom de la personne qui l'a loué ; nous y vîmes plusieurs pierres sculptées, deux chapiteaux qui ont été figurés par La Sauvagère..... » Millin, *Voyage*, t. IV, 1^{re} partie, p. 680.

JARDIN DU ROI, près de l'ancien cimetière de Saint-Palais, c'est-à-dire près de la caserne neuve.

JÉSUITES, rue des. — Elle prolongeait la rue de la Vieille Prison, ainsi que le prouve l'acte suivant rapproché de l'acte de 1733 rapporté à la rue de la Vieille Prison.

1703, 6 août. — Marie Merchan, veuve de René Lebrethon, élu, vend à Mathieu Bourdeille, procureur du roi au présidial, une maison avec jardin, rue des Jésuites, confrontant par devant aux rues des Jésuites et de la Prison, au couchant à une maison de la chapellenie de Saint-Pierre, d'autre côté à celle de la veuve Ythier, par derrière aux jardins de Vivier, tailleur. (*Minutes d'Arnaud*).

1690, 2 juillet. — Louis Burgaud, seigneur des Segui-

niers, avocat, sous-afferme à Louise de Suberville, veuve de Nicolas de Montaigne, la maison à lui affermée par Pichon, doyen des conseillers au présidial, proche les Jacobins confrontant par devant à la rue qui va du palais à la citadelle, par derrière à la rue des Jésuites. (*Minutes d'Arnaud*).

JUIVE (rue). Rue des Jacobins (1553), des Jacobins, de la Vieille Prison.

Toutes les villes de quelque importance avaient un quartier, une rue où les Juifs furent relégués, parqués, pendant leur séjour. Le souvenir de cette habitation s'est perpétué jusqu'à nous avec une fidélité surprenante, tandis que tant d'autres souvenirs se sont effacés ou n'ont laissé que des traces imperceptibles. Partout on sait en quel quartier les Juifs demeurèrent.

Cette sorte de cantonnement paraît dater de Philippe le Hardi (1270-1285).

Dès les premières années du XIII^e siècle, on constate la présence des Juifs à La Rochelle (1202), à Niort, à Parthenay (1), et beaucoup plus tôt à Bordeaux. Il est donc admissible qu'à Saintes leur premier établissement remonte à une époque contemporaine.

En 1249, Alfonse de Poitiers accorde aux habitants de La Rochelle de n'avoir plus de juifs. « Il s'engagea même à les expulser de Poitiers, de La Rochelle, de Saint-Jean d'Angély, de Niort, de Saintes et de Saint-Maixent, à condition que les habitants de ces villes lui payeraient, une fois pour toutes, quatre sous par feu. Ces conditions ne furent pas acceptées ou plutôt les juifs offrirent pour rester des sommes encore plus considérables. » (2) Car c'est toujours ainsi que se terminèrent les persécutions exercées contre ces malheureux, chargés de la haine et de l'envie des populations.

On les chasse, mais on leur permet de rester ou de rentrer moyennant finances. Le trésor est-il vide, un ordre d'expulsion, vite signifié aux juifs, produit le résultat désiré. Les juifs rachètent la sentence. En 1269, Alfonse de Poitiers reçut ainsi des

(1) Cf. Ledain, *Gâtine*, p. 147.

(2) Boutaric, *Saint-Louis*... p. 319. Consultez aussi, *Revue de l'Aunis, Saintonge et Poitou*; Massiou, *Histoire de la Saintonge*, II, p. 374; Saudau, *Saint-Jean*, p. 35, *Bulletin de la société des antiquaires de France, Mémoires*, t. IX, p. 65. Massé de Saint-Jean d'Angely et ses deux fils sont dispensés du port de la roue.

juifs de la Saintonge une rançon de 6.000 livres, et de 8.000 de ceux de Poitiers.

Philippe le Bel, en 1291, leur enjoignit sérieusement de vider notre pays (1). En 1300, Pierre de Bailleul vend « une maison fondue où soloit estre jadis la sinagogue aus juifs de Saintes. » (*Archives*, XII, p. 17). Les confrontations de cette maison manquent, mais il semble qu'elle était située vers la halle.

On connaît l'épouvantable drame qui se passa dans la tour Montrible et eût pour victimes les juifs et les juives renfermés dans cette tour, sous prétexte de les soustraire à la cruauté de leurs ennemis. (*Archives*, XII, p. 228).

Cf. sur la rue Juive, la discussion qui eut lieu dans le *Bulletin* de la Société des Archives, t. I ; sur les Juifs établis à Saint-Jean d'Angély, Saudau, *Saint-Jean*, p. 35 ; sur les Juifs dans le sud-ouest, *Revue de l'Aunis, Saintonge et Poitou*, p. 366 ; Beugnot, *Les Juifs d'Occident*.

Il est peut-être curieux de faire un rapprochement. A Beaucaire, pendant la foire, les juifs s'installaient dans la rue des Cordeliers. Tout le temps de leur séjour la rue gardait le nom de rue des Juifs ou rue Juive, mais, aussitôt leur départ, elle reprenait son nom de rue des Cordeliers. (Cf. Millin, *Voyage*, t. III, p. 417.)

Foulques de Matha, à la fin du XIII^e siècle (après 1271), réclame au roi « une meyson en la vile de Xainctes, qui movet de li à cens proprement sans parconier, que uns juys tenet par la force deu roy d'Angleterre, li juys s'en ala et la meyson demora gueyna sans heretier..... »

Le procureur du roi répond que la maison ne doit pas lui être rendue « pour ceu quar les cors et les biens des jués, come désers, sont au roy. Et estoient au roy d'Angleterre [come] seigneurs de Xainctes, sanz ceu que nus autres i preist riens ne doye avoer ; maymement cum l'evesque de Xainctes, de qui l'edit monsor Foques tient cele meyson, n'aye riens ehu ne doye avoer des biens aux juys qui furent pris en sa seigneurie, quant le roys les gete du pays. *Bulletin du Comité*, 1883, p. 35.

1629, 29 juin. — Jean Soucy, sieur de La Pallurie, cède à Jean Vivier, avocat, une maison, paroisse Saint-Pierre, rue Juive, autrement rue des Jacobins « tout ainsi que ledit sieur Soucy en a jouy et icelle acquise du sieur

(1) Jourdan, *Ephémérides*, p. 300.

Jolly, sieur de Chadignac ». (Voir le *Bulletin*, tome I.)
(*Minutes de Limouzin*).

LAMOUREUX. (Chemin de). *Ruelle de Lamoureux, autrement des Rondaux* (1727, *Minutes de Prouteau*).

Ce nom viendrait-il du médecin ami de Palissy ? Sur ce médecin, voir *Documents*, p. 236-237.

Le chemin longeait les murs du jardin et enclos de l'abbaye (1562, *Recueil*, t. IX, p. 291).

(A suivre).

CH. DANGIBEAUD.

LIVRES ET REVUES

Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne, tome X (1904). M. le chanoine Charpentier publie (page 132), une *Note sur l'abbé de Luillier*, dont il a été déjà question dans notre *Revue* (XXIII, p. 63). Contrairement à l'opinion de M. le Dr Vigen, M. l'abbé Charpentier croit à la parenté entre le maître des requêtes de Luillier, père de Chapelle, l'auteur des *Voyages* avec Bachaumont, et les Luillier de Carcassonne. Jean-François-Hyacinthe de Luillier de Rouvenac a été abbé commandataire de Baïgne en novembre 1789.

LÉON BOUYER. *Les Cyclades*. — Un poète saintais, notre confrère M. Léon Bouyer, a publié l'an dernier, chez Lemerre, sous le nom *Les Cyclades*, une élégante plaquette, qui a été annoncée dans la *Revue* dès qu'elle a paru. C'est, en douze sonnets, une évocation de la Grèce antique.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Boileau s'est peut-être avancé, le jour où il écrivit ce vers. Il ne prévoyait pas Soulayr, et moins encore M. de Hérédia et ses disciples. L'auteur des *Trophées* a pour ainsi dire banalisé le genre, en révélant aux connaisseurs les ficelles du métier, et si un sonnet « sans défaut » est une œuvre difficile et de prix, on

peut croire qu'un poème, n'eût-il que cent vers, a bien aussi son mérite et ses difficultés.

M. de Hérédia lui-même n'y contredira pas, puisque deux longs poèmes terminent son glorieux recueil.

Les sonnets de M. Bouyer sont de bonne marque, « ciselés » de main sûre, et sans défauts, à une ou deux exceptions près. Par exemple, dans *Le Voyage d'Homère*, on est surpris de lire ces durs tercets :

Et soudain enivré de l'air ardent qui plisse
L'onde où son rêve d'or berça le sage Ulysse
Et dont, entre ses bras, sa lyre avait frémi,

Il défaillit, priant qu'on guidât la trirème
Vers le prochain îlot, voulant mourir parmi
Ces flots bleus dont le chant semblait un long poème.

A la page 6, il y a également ce vers par trop hérissé de syllabes dentales :

Reste des splendeurs d'or de sa lente agonie.

Petites chicanes ! dira-t-on. Non certes, mais preuve d'estime pour le talent de l'auteur, qui atteint parfois à la perfection ; témoin ce sonnet, capable de ravir d'aise le Maître et ses disciples, Léonce Depont en tête :

LA MORT D'HOMÈRE.

Phoïbos déclinait, et, las d'un dur servage,
Ses coursiers se hâtaient vers leur mouvant tombeau
Ios, à l'horizon, flottant comme un lambeau,
Tendait sur l'onde en feu sa grande ombre sauvage.

Les bergers de ce roc qu'un âpre vent ravage
Assirent l'inconnu sur quelque humble escabeau,
Puis, tourné vers Hellas et le divin flambeau,
Tranquille, il attendit la mort près du rivage.

Elle vint doucement. Bientôt le chant du flot
Ne fut à l'infini qu'un déchirant sanglot.
Le dieu, dont s'entr'ouvait déjà la couche amère,

Retint le fol élan des étalons cabrés,
Et les pâtres alors comprirent, éplorés,
Que ce vieillard mourant chez eux .. était Homère.

Plastique, sentiment, richesse de rimes, rien ne manque ici

Une petite pointe d'émotion ajouterait encore au charme de ces sonnets marmoréens ; aussi leur préférons-nous, personnellement, ceux que M. Léon Bouyer consacrait naguère à ces

Tailleurs d'images du moyen âge qui ont sculpté nos cathédrales gothiques et Saint-Pierre de Saintes, et que notre confrère, maître imagier lui-même, a célébrés avec tant d'art et de conviction.

G.

GAUTHIEZ. *Lorenzaccio*. — Ce livre nous apporte une révélation curieuse : *Un Médicis à Saintes*.

Ce Médicis n'est ni un obscur homonyme, ni un rejeton déchu de l'illustre famille, ni un aventurier de haut vol paré d'un nom à panache, de manière à mieux duper ses victimes. Nos grands arrière-parents ont bel et bien connu un Médicis authentique, de branche cadette, il est vrai, fortement apparenté au pape et au duc de Florence, ainsi qu'aux premières familles florentines, notamment aux Soderini par sa mère. Lorenzino de Médicis a acquis une certaine célébrité, de mauvais aloi, et cette célébrité n'a pas disparu avec lui, car la littérature et les poètes du XIX^e siècle se sont emparés de ses aventures et l'ont poussé jusqu'au théâtre non sans gloire, notamment Alfred de Musset. C'est, en effet, une *figure* que ce Médicis, mais une figure de criminel, poète à l'occasion; un héros de cause célèbre, comme nous disons aujourd'hui, excité à l'assassinat, moitié par vengeance personnelle, moitié par idée politique, un peu par gloriole.

Un livre récent, le *Lorenzaccio* (1) de M. Gauthiez, vient de remettre ce sombre personnage en lumière. Nous lui devons la révélation de son passage à Saintes.

Lorenzino, le petit Laurent, c'est-à-dire Laurent le cadet, bien qu'il fut l'aîné de sa famille (il avait reçu le prénom de son grand-père), naquit à Florence, le 22 mars 1514, de Pierre-François et de Marie Soderini. Son père, prodigue, débauché, gaspilla la dot de sa femme et mourut laissant une succession très obérée et trois enfants presque sans fortune. La mère dut se retirer à la campagne, à Cattagiolo, avec sa famille, par mesure d'économie. Les premières années de la jeunesse de Laurent s'écoulent au milieu d'une grande détresse, sous la direction d'une espèce d'intendant « qui, d'abord occupé des sacs à grains, du fromage et des intérêts », devint son précepteur, parce qu'il comprenait un peu le latin. A cinq ans, Lorenzino sait lire, à sept il récite par cœur « force vers de Virgile » et quasi tout le premier livre de Théodore Gaza. Le reste de son temps, il le passe sur les chevaux, avec ses lévriers, au

(1) *Lorenzaccio*, par Pierre Gauthiez, Paris, A. Fontemoing, 1901.

milieu du peuple qu'il affectionne ou des gens de campagne. A onze ans, en 1525, il est chef de famille. Le père Ugghi, dans sa chronique manuscrite, a tracé le portrait du jeune homme qui résume les sept ou huit années qui séparent l'enfance de l'adolescence.

« Celui-ci, depuis sa tendre enfance, s'adonna soigneusement aux humanités grecques et latines..., il était, en outre, très beau de corps et de bonnes mœurs et d'esprit très élevé, supérieur à tout autre de ses pairs. A dix-huit ans il fut expert et docte dans l'une et l'autre langue grecque et latine, et il persévéra dans ses bonnes manières et ses entretiens gracieux jusqu'à la vingtième année de son âge, de telle sorte qu'il était aimé de tous ».

Ce goût si prononcé et si cultivé pour les lettres lui sera funeste, car, — qui le croirait ? — la lecture de la vie des grands hommes, de Plutarque notamment, enflammera son esprit, surexcitera son amour inné de la liberté, lui inspirera l'horreur de la tyrannie, et lui inculquera aussi l'ambition de faire quelque grande action qui le mette en évidence. Il y réussira.

Son premier méfait retentissant, il le commet à Rome. Vers sa vingtième année il avait quitté Florence et était venu auprès de Clément VII, chercher un protecteur qui put le pousser dans le monde. Il rencontra un noyau de société florentine réuni autour du banquier athée, prodigue et corrupteur, Philippe Strozzi, lequel prit plaisir à compléter l'éducation raffinée de Lorenzino. « Le jeune homme commençait à montrer une âme inquiète, insatiable, il désirait voir le mal, et sous la règle et discipline de Philippe Strozzi à se montrer ouvertement instruit de toutes choses tant divines qu'humaines et il se passait toutes ses fantaisies surtout en fait d'amours sans nul respect de sexe, d'âge ni de condition... » N'oublions pas que nous sommes à l'époque où florit l'Âretin.

Il passa donc sa jeunesse au milieu des débauches de toutes sortes, presque sans argent, abandonné à lui-même, entouré d'exemples les plus pernicioeux. Il arriva vite à se blaser. C'est évidemment au cours d'une nuit de débauche, qu'il accomplit l'acte imbécile de décapiter toutes les statues des rois barbares de l'arc de Constantin restaurées (refaites) depuis trente-cinq ans à peine. L'émotion fut grande parmi la population romaine, quand on s'aperçut de cette mutilation idiote. On cria au crime

de lèse antiquité, sans se rappeler que les statues n'étaient pas authentiques.

Depuis, on a cherché à excuser « le geste » de Lorenzino par un goût très pur des antiques et l'horreur que la restauration des têtes lui inspirait. On a prétendu encore, qu'il avait voulu simplement envoyer les têtes dans une collection de Florence. Il semble plus naturel de croire à un acte de fétard.

Le plus furieux de tous les romains fut incontestablement le pape : il ordonna que « n'importe qui se serait qui les avait coupées, hormis le cardinal de Médicis, devait être sur le champ, sans autre forme de procès, pendu par la gorge. » On eut quelque peine à lui faire entendre raison et à consentir au bannissement du coupable. C'est, en effet, le châtement que Clément VII prononça « contre ce gargon, l'infamie et la honte des Médicis ! »

Lorenzino se réfugia à Florence. Il changeait de ville, mais non de milieu. Il y trouvait les mêmes mœurs, la même corruption, auprès de son cousin Alexandre de Médicis, proclamé duc de Florence par Charles-Quint, le 7 février 1531.

Homme lige de l'empereur, espèce de mulâtre (sur la naissance duquel on a quelque peu discuté), brun de visage, crépu, âgé de vingt-quatre ans, déjà haï, mais redouté, il était las des courtisanes et recherchait les aventures plus difficiles, les femmes plus neuves. Ce trait de son caractère n'échappera pas à Lorenzino, qui s'en servira traîtreusement comme un appât.

Il serait un peu long d'expliquer la vraie situation des deux cousins vis-à-vis l'un de l'autre, et pourquoi Lorenzino détestait son autre cousin Cosme, le futur duc de Florence. Il est essentiel de savoir néanmoins qu'il avait un procès avec ce dernier, et que du gain de ce procès dépendait sa fortune. 30.000 florins étaient en jeu, soit près de 700.000 francs. Pour un jeune homme ruiné, c'est une lutte de vie ou de mort.

L'issue finale dépend du duc Alexandre. Il suffit que celui-ci ordonne au juge de décider en faveur de l'un ou de l'autre des adversaires.

Lorenzino le sait ; il voit clairement qu'il faut plaire à son cousin et se concilier ses bonnes grâces. De son côté, Alexandre n'est pas fâché de faire bon accueil à Lorenzino pour tromper les bannis qui sous l'influence de Strozzi commençaient à former un parti puissant, animé des pires projets contre lui. Lorenzino les fréquentait, partageait leurs espérances et leur haine. Au fond il était hostile à son cousin. Une idée mauvaise germa

et grandissait dans son esprit. A telle enseigne qu'un jour il fit à Benvenuto Cellini une réponse bien caractéristique. L'artiste venait de terminer la maquette de la médaille représentant la tête du duc. Lorenzino assistait aux séances de pose. Quand la maquette fut achevée, Cellini, la serrant dans une boîte, dit au duc : « Je vous ferai une belle médaille plus belle que celle du pape. M^e Laurent qui est là me donnera une belle inscription pour le revers. » A cette invite, Laurent répondit : « Je vous la ferai le plus vite que je puis et j'espère faire quelque chose qui émerveillera le monde. » Le duc, qui le tenait pour un peu fou, se mit à rire.

L'idée du meurtre était donc déjà née dans l'esprit de Laurent. Elle grandit chaque jour. A Naples, un fait plus grave indique le progrès des intentions. En butte aux excitations de Strozzi et de ses amis, il fait disparaître la cotte de mailles, le « Jaque », que le duc porte toujours sur lui. C'est le premier pas vers le crime. Le plan est tracé. On attend que les dernières hésitations tombent pour l'exécuter.

Le moment fatal va sonner. Cosme, toujours plus hostile et probablement mieux conseillé, rendit à Alexandre un service signalé dans l'affaire de son mariage avec la princesse Marguerite. Il parla ouvertement en faveur de son cousin et au nom des Florentins. C'était toucher Alexandre au point sensible. Aussi la récompense ne se fit-elle guère attendre. Cosme venait d'introduire une nouvelle requête relative à son procès. Le duc désigna le juge Lellio Torelli de Fano, ancien serviteur du père de Cosme et tout à la dévotion du duc. La procédure qui traînait depuis trois générations se débrouille entre ses mains avec une promptitude miraculeuse. Cosme gagna son procès. Lorenzino ruiné, sans espoir d'avenir, fut de suite décidé, il allait devenir Lorenzaccio, ou Laurent le méchant. Il dissimule son ressentiment, se mêle de plus en plus aux débauches d'Alexandre, comme Brutus était le compagnon de César... Brutus ! Lorenzino crût l'égaliser en débarrassant sa patrie d'un monstre et d'un oppresseur de la liberté. Bref, le jour de l'Epiphanie 1537, aidé d'un sbire nommé Scoroncoucolo, il attira le duc dans une maison particulière sous prétexte de lui faire faire connaissance avec une jeune femme, et l'égorgea.

Mal taillé ! aurait-on pu lui crier, car il ne retira aucun profit de son crime. Le premier résultat fut d'élever son cousin détesté. Cosme, au duché de Florence, le second fut de se créer

une vie devant laquelle un honnête homme ne peut que frémir. Mais il s'était vengé d'une injure personnelle et il avait cru se hausser au rang d'un grand homme libérateur de sa patrie.

A partir de l'heure même du meurtre achevé commença pour lui la nécessité de se soustraire par la fuite aux conséquences de son acte. Il se réfugia à Venise chez les Strozzi. Mais Cosme a juré de venger l'assassinat d'Alexandre. Alors s'engage entre les deux hommes, le justicier et le coupable, l'un fuyant devant l'autre acharné à sa poursuite, une lutte qui se terminera au bout de onze ans par un nouvel assassinat, en plein Venise.

Nous ne suivrons pas Lorenzino, désormais Lorenzaccio, dans sa course vagabonde à travers l'Europe. Venise ne lui paraissant pas sûre, il s'embarque pour Constantinople, retourne en Italie, et ne croit trouver un peu de tranquillité qu'en France. Il sentait cependant les sbires de Cosme à ses trousses, aussi ne faisait-il de larges séjours nulle part. C'est afin de dépister « une filature » trop serrée qu'il quitta Paris et vint demander à son oncle, Julien Soderini, évêque de Saintes, un asile pendant quelques jours. Nous avons la date de ce séjour. M. Gauthiez reproduit une lettre de Lorenzaccio, datée de « Xentes le 16 de juillet 1541 ». Elle n'a du reste aucun rapport avec notre ville. Nous ignorons combien la visite dura de temps. Nous savons seulement que la mort de son oncle, arrivée le 30 juillet 1544, dut avoir une influence sur ses projets. Il regagna Venise, refuge habituel des proscrits où « Cosme toujours sur sa piste va resserrer autour du meurtrier » qu'il craint et qui s'est mis à sa portée, « le réseau de l'assassinat où Lorenzaccio ne peut manquer de trébucher un jour ».

Il périt, en effet, le 26 février 1548, criblé de blessures sous les coups de spadassins à la solde du duc de Florence.

M. G. qui s'est fortement documenté avant d'écrire son livre, déclare qu'il n'a rien trouvé sur les Soderini à Saintes. Nous le savions, mais il aurait pu nous éclairer un peu sur nos évêques, frère et neveu de la mère de Lorenzaccio, et le rôle qu'ils ont joué dans les affaires de France, car il paraît avoir compulsé des livres italiens qui nous manquent ou que nous ne comprendrions pas. Les Soderini sont devenus évêques en France en récompense de services rendus à la cour.

CH. D.

A. BRACHET. *Pathologie mentale des rois de France, Louis XI et ses ascendants*. — Il n'entre pas dans nos intentions de rendre compte de ce gros volume, mais simplement d'en extraire les passages qui peuvent présenter de l'intérêt au point de vue saintongeais. Le premier venu, en effet, ne saurait lire ce livre posthume avec toute la compétence nécessaire, s'il n'est médecin, c'est-à-dire familiarisé avec les termes et les textes médicaux qui fourmillent, historien, tout au moins connaissant bien l'histoire de France à fond, s'il veut suivre l'auteur en toutes ses déductions, et, en outre, linguiste polyglotte, car M. Brachet a semé sa thèse de textes latins, italiens, vieux français innombrables, au point de rendre la lecture de son ouvrage fort pénible. Il y a même mêlé des équations algébriques !

Je crois, en réalité, que nul n'est vraiment capable de le discuter sérieusement, pour les raisons susdites. Mais je crois que l'auteur ouvre une voie toute nouvelle en histoire — en France au moins — et qu'il rend aux historiens futurs la tâche extrêmement difficile, sinon impossible. La médecine éclaire l'histoire, tout historien doit être doublé d'un médecin, écrit M. Brachet. C'est faute d'être au courant des théories pathologiques que beaucoup de savants ont pataugé, ou ont émis des assertions, des jugements absolument contraires à la réalité. L'auteur de la *Pathologie* le dit, et se fait un plaisir visible de le leur prouver. Il découvre, il faut en convenir, dans l'état pathologique de chacun de nos rois, l'explication naturelle de quantité d'actes politiques demeurés incompréhensibles jusqu'ici. Il sera donc indispensable désormais, avant de commencer à écrire sur un personnage de rechercher les maladies qui ont pu l'atteindre, les accidents qui lui sont arrivés, son genre de vie, ses mœurs ; il faudra mieux faire remonter l'enquête jusqu'à ses ascendants, parce qu'il subit l'influence des tares physiques que ses parents lui ont transmises.

Cette théorie, juste en somme, de l'atavisme et du pouvoir déprimant des corps sur le moral, n'est malheureusement pas facile à appliquer à tous les cas. Elle peut amener d'heureuses révélations quand il s'agit d'actes de grands personnages, de rois de France, par exemple, parce que les contemporains nous ont légué, en plus ou moins grand nombre, des renseignements caractéristiques sur leur état de santé, lesquels interprétés par un clinicien moderne fournissent souvent le pourquoi d'actions restées jusqu'à nos jours mal comprises ou pas comprises du

tout. Mais lorsque les notes manquent, comme c'est le cas pour les hommes de moindre importance et particulièrement de petite importance, le biographe est fatalement acculé à commettre erreurs sur erreurs. Il faudra s'y résigner.

La vie de Charles VII présente une période curieuse. 1° On voit le roi se livrer d'abord à une grande activité militaire et morale (de 1418 à la fin de 1422), malgré son affreuse situation (haï de sa mère, désavoué et écarté de la succession au trône, combattu par deux rois). Le reproche de bâtardise, loin de le décourager, l'excite (p. 81). 2° Puis il traverse une période d'affaissement (fin de 1422) à l'âge de dix-neuf ans : changement subit, après être devenu roi : mélancolie, recherche de la solitude. Sa bâtardise, jadis un éperon pour lui, l'accable. Il lui attribue ses défaites au lieu de les attribuer à son inertie. 3° Enfin arrive la période de relèvement graduel, datant de l'arrivée de Jeanne d'Arc.

Aucun des historiens de Charles VII n'a donné d'explication de l'altération brusque remarquée chez le roi. Rien de plus simple, répond M. Brachet. « Une si profonde altération (p. 83) de la personnalité *psychique*, en 1422, ne marche pas sans un trouble concomitant de la personnalité *physiologique*. Cette altération mentale remonte à l'époque du commencement (30 octobre 1422) ; or, c'est quelques jours avant (le 11 octobre) que survint l'accident de La Rochelle » (chûte du plancher de la salle où Charles VII tenait conseil). « La blessure de Charles a été légère, nous ne savons pas au juste quelle a été la gravité du choc matériel. Le Dauphin fut-il entraîné avec sa *chaière*, par l'écrasement, ou resta-t-il dans celle-ci au bord de l'abîme ; la terreur qu'il éprouva a dû être également grande, et partant grand le choc nerveux. Or, chez Charles VII, l'hérédité est lourde. Nous pouvons donc prédire pour lui les suites de l'accident : *névrose traumatique* (ou *hystéro-neurasthénie traumatique*) chez un dégénéré ». Il conserve, toute sa vie, la crainte d'un accident semblable. Il avait hérité de sa mère un état phobique, du reste, qui chez lui, parût même s'aggraver (p. 63).

Un point sur lequel nous, Saintongeais, nous interrogerons avec curiosité la *Pathologie*, c'est à propos des largesses de Louis XI en faveur de Saint-Eutrope. Pour quel motif ce roi — un des plus minutieusement étudiés par M. Brachet — s'est-il montré si prodigue ? Dévotion, disent les historiens. Non, répond M. Brachet, « c'est *postérieurement* à la date de son affection palustre que Louis XI comble de dons Saint-Eutrope »

(p. LXXI). Quelle est cette date ? « En 1467, maladie infectieuse, reprend notre pathologue, non définie, à allure typho-palustre, à en juger par les conséquences : hépathiques, gastriques, entériques, néphritiques, envahit Louis XI (p. LXI). M. Brachet montre ainsi qu'il ne connaît pas les premiers dons de Louis XI, dauphin.

Il n'a pas poussé son enquête jusque dans les détails et il a notamment négligé de vérifier la date de 1467. Il ignore que Louis XI a fait de grandes libéralités à Saint-Eutrope antérieurement, de beaucoup, à 1467. En 1445, (alors qu'il avait vingt-deux ans), il offre 600 écus, avec lesquels le prieur consolide la voûte de l'église basse. Il ne craignait certes pas alors l'hydropisie, l'*ytropisie* ou *eutropisie* contre laquelle il devait, plus tard, solliciter la bienfaisante intervention du saint. Mais il cherchait peut-être déjà à lutter contre l'épilepsie qui devint dans la suite sa grande maladie.

La discussion de M. Brachet semble avoir fait la lumière quant à cette affection. Les preuves, à vrai dire, ne se précisent que vers les années voisines de 1475-1480. Mais qu'on ne s'en étonne pas. A cette époque, Louis XI est roi, tout le monde a les yeux sur lui, s'informe de ses faits et gestes ; en 1445, il n'était pas encore un personnage assez « en vue » pour que ses familiers enregistrent les ordonnances de ses médecins.

A noter encore ce détail que sa grand-mère, Isabeau de Bavière, invoquait aussi Saint-Eutrope (1416), (p. 51), sans qu'on puisse en inférer, cependant, qu'elle fut atteinte d'hydropisie, malgré un embonpoint exagéré.

Saint Eutrope était invoqué contre les troubles nerveux et notamment contre l'épilepsie, ne l'oublions pas.

Joseph DÉCHELETTE. *Les vases céramiques de la Gaule romaine* (1) (Narbonnaise, Aquitaine et Lyonnaise). — Voilà un beau et bon livre, depuis longtemps promis, depuis longtemps attendu. Il vient combler une lacune souvent regrettée en France.

Il n'est si petit collectionneur qui n'ait vu, examiné, ramassé ou acheté un de ces vases rouges, unis ou décorés, à glaçure brillante, si faussement appelés Samiens et qui ne se soit demandé ou qui n'ait demandé de quelle fabrique il provenait. Les fouilles

(1) Deux volumes in-4°, 1904, Paris, Alph. Picard, éditeur.

en mettent journellement à découvert des échantillons très nombreux, partout où les gallo-romains ont séjourné. La plupart des exemplaires de cette céramique d'une époque parfaitement délimitée portent à l'intérieur ou à l'extérieur, au fond, parfois sur la panse, un nom, évidemment un nom de potier, maître ou ouvrier, jamais un nom de fabrique. Mais où travaillait ce potier ? A quel signe distingue-t-on les différentes usines ? Les questions restaient le plus souvent sans réponse, ou bien la réponse était très incertaine. Il faut dire de suite que la quantité de publications locales à consulter rendait les recherches fort difficiles. Le *Corpus* latin, malgré ses *Instrumenta domestica*, n'était pas d'un secours très efficace sous ce rapport. Le livre de M. Déchelette aura donc au moins ce premier résultat, — et il n'est pas mince — de jeter un peu de lumière, un peu d'ordre dans ce chaos, de donner aux amateurs de céramique gallo-romaine un *vade mecum* de premier ordre. Grâce à lui, les recherches ne s'égareront plus, elles auront une base sérieuse. Il est possible que les progrès des observations futures corrigent certaines théories de M. D. (notamment de chronologie), des faits précis demeurent acquis. C'est ce que nous allons voir en empruntant quelques passages aux différents chapitres de son magistral ouvrage. M. D. fait justice de la théorie des potiers nomades. Si on rencontre à droite et à gauche, un peu partout, la même estampille au fond d'un bol, c'est que le bol a été exporté. Toute la céramique portant le même nom provient du même fabricant. M. D. se sert surtout dans sa démonstration des moules que l'on a découverts et des ornements qui ont été la propriété exclusive de quatre ou cinq grandes usines des Gaules (1). De sorte qu'avec soit un nom, soit un décor, le propriétaire d'un vase sigillé peut parfaitement déterminer la provenance de son vase. C'est là un progrès considérable.

« Une série de découvertes (page 5) successives a permis de déterminer avec certitude un des centres de la fabrication d'où sont sortis, en partie du moins, les vases peints gaulois de la dernière période. Ce fait mérite d'autant plus de retenir notre attention, qu'il s'agit d'une localité dont le nom reviendra presque à chaque page dans la plupart des chapitres de cet ouvrage. Nous voulons parler de la petite ville actuelle de Lezoux, dans l'an-

(1) Les clichés qui accompagnent cet article sont empruntés au premier volume des *Vases céramiques*, aimablement mis à notre disposition par M. Déchelette.

cienne Arvernne. Nous verrons comment Ledosus eut le privilège de se placer, durant le siècle des Antonins, au premier rang des manufactures céramiques de tout le territoire romain, et nous rappellerons, après l'explorateur de ses officines, que la fabrication des vases peints gaulois y avait précédé l'installation des ateliers de poterie sigillée.

« Comme la technique et l'ornementation importées par l'industrie romaine différaient en tous points de ce qui était en usage dans les ateliers gaulois, on conçoit aisément qu'aucune fusion n'était possible entre l'art indigène et l'art d'importation. A la poterie peinte allait se substituer la poterie moulée ; au décor linéaire ou géométrique le décor floral ou figuré.

« Les vieux céramistes de Lezoux, derniers représentants des traditions indigènes, disparurent l'un après l'autre, vers le commencement du premier siècle, sans avoir formé de nouveaux apprentis. Nous connaissons leurs successeurs immédiats. Ils portent tous des noms gaulois : Ilismarus, Cobnertus, Petreeus, Atepomarus, Dansma(rus). Mais ces potiers arvernes de la jeune école délaissent la technique nationale, exploitée jusque là en Gaule depuis environ quatre siècles. La clientèle a appris à connaître les pâtes rouges d'Arezzo, solides et sonores, protégées par un vernis inaltérable, ornées de reliefs délicats, et séduisantes par l'éclat de leur couleur coralline. Le nouveau procédé, d'ailleurs, est en partie purement mécanique et d'une application facile. Il se prête aisément à une production abondante. C'en est fait de l'ancienne méthode et l'emploi du pinceau se trouve condamné. La poterie moulée avait déjà supplanté depuis longtemps les vases peints dans la péninsule italique. Au nord des Alpes un succès semblable et infiniment plus facile lui était réservé.

• • • • •
« Nous considérons (page 19) donc comme appartenant à la poterie sigillée les vases à vernis rouge et les vases d'une couleur autre que le rouge, mais ressemblant aux précédentes, soit par leurs formes, soit par leur technique.

En réalité, c'est la nature du procédé employé pour l'ornementation qui peut seule servir de base à un classement précis, quelle que soit la couleur de la pâte et du vernis.

« Nous classons donc nos vases en cinq catégories.

1° Les vases moulés. Cette série qui est de beaucoup la plus nombreuse est représentée dans tous nos musées par d'innom-

brables spécimens, entiers ou fragmentés. Elle se compose de vases dont la panse était entièrement fabriquée à l'aide d'un moule.

Le pied, les lèvres et parfois les anses étaient ajustées sur la partie moulée.

2° Les vases à reliefs d'applique. Les poteries de cette famille soudées à la barbotine, correspondent aux emblemata des vases métalliques dont ils constituent des imitations.

3° Les vases ornés à la barbotine. Ici l'emploi du moule est abandonné et le décor, toujours en relief, obtenu par un procédé tout à fait semblable à celui de nos confiseurs, coulant sur un gâteau des enjolivures en sucre fondu. La matière employée par les céramistes était une pâte argileuse assez fluide et qui porte actuellement le nom de barbotine. Le plus souvent on n'en faisait usage que pour agrémenter d'une bordure de feuilles d'eau les lèvres de certains petits vases en formes de soucoupes. Mais on rencontre parfois des motifs figurés exécutés par ce procédé.

« Nous devons ajouter que quelques vases de la série précédente présentent, en même temps que des reliefs d'applique, une décoration accessoire à la barbotine.

4° Les vases à décor incisé. Presque toujours linéaire et non figurée, la décoration consiste ici en de simples incisions ou en levages, pratiqués dans la pâte crüe à l'aide d'instruments analogues aux gouges de nos sculpteurs. Ces enlevages dessinent le plus souvent des étoiles et divers motifs rayonnants. Ils sont exécutés avec une adresse et une sûreté de main qui provoquent l'étonnement des céramistes.

5° A côté de ces quatre groupes principaux, nous classerons sous la rubrique de vases divers : 1° un petit nombre d'exemplaires qui, tout en se rattachant à la technique des vases moulés, doivent, en raison des particularités de leurs formes, former une série spéciale ; telles sont certaines imitations de vases métalliques, patères et œnochoés à manches ornés, ou encore les vases antropomorphes et zoomorphes ; 2° quelques vases peints de basse époque ; des vases à décor estampé, dernière manifestation de la poterie à vernis rouge, qui appartiennent plutôt à l'époque barbare qu'à l'époque romaine.

Après ces notions générales, M. Déchelette passe en revue un à un les principaux centres de production. On connaît une centaine de fabriques de poteries gallo-romaines (mais toutes

jaunâtres), dont le vernis ou la glaçure sont d'une nuance autre que le rouge ;

b). Les pâtes rouges, à vernis de même couleur, dérivées de la technique arétine. Les vases à pâte rouge de beaucoup les plus nombreux, ont été fabriqués en Gaule dans trois régions principales.

1° Dans la région du sud : officines situées sur le territoire des Rutènes et des Gabales (La Graufesenque, Montans, Banassac et quelques petits ateliers voisins) ;

2° Dans la région du centre : officines arvernes de Lezoux et des localités voisines de la vallée de l'Allier ;

3° Dans la Germanie : ateliers de Reinzabern (Bavière Rhénane), auxquels il faut joindre ceux de Westerndorf, en dehors de la Gaule dans la Vindélicie.

Ces derniers ateliers appartiennent comme nous l'avons dit, à une région étrangère au cadre géographique de notre ouvrage. Nous nous contenterons de résumer succinctement, ainsi que nous l'avons fait pour les vases d'Arezzo, les travaux récents relatifs à ces manufactures du territoire allemand.

Quant aux vases à pâte blanche, ils sont sortis de plusieurs fabriques de la vallée de l'Allier, celles de Saint-Rémy-en-Rollat, Gannat et Vichy.

Les autres localités où l'on a rencontré quelques fragments de moules et que nous aurons à mentionner plus loin sont sans importance, dans l'état actuel des découvertes. Les trouvailles ultérieures pourront nous apporter sans doute des informations complémentaires, mais on peut affirmer hardiment que, parmi les ateliers de la Gaule, les premiers rangs seront toujours occupés par Lezoux et la Graufesenque. Nous ne croyons pas que ce pronostic soit téméraire. En effet, si l'on entreprenait un classement en général, par fabriques connues, des innombrables vases ou tessons de vases ornés, de terre sigillée, conservés dans les musées d'Europe, une fois l'opération terminée, quand la part respective de l'Italie, de l'Auvergne, des officines rutènes et gabales, de Reinzabern et de Waterndorf aurait été prélevée, le résidu, c'est-à-dire les échantillons d'origine inconnus, n'étaient pas, comme les précédentes presque intégralement façonnées à l'aide d'un moule, mais simplement tournassées comme des vases unis. Avant cuisson on en ornait la panse au moyen de reliefs appliqués, obtenus à l'aide de petits moules détachés, présentant parfois la forme de médaillons. Ces reliefs

nus, ne formeraient qu'un lot relativement minime et peu homogène. Il est donc permis de croire que les officines encore explorées n'ont jamais atteint l'importance de celles que nous connaissons, au point de vue du moins de la diffusion des produits.

« Les fouilles de Saint-Rémy nous ont mis en présence de moules céramiques qui doivent être classés parmi les plus anciens, connus en deçà des Alpes.



Saint-Rémy.

Fabrique voisine de Saint-Rémy.

De ces trouvailles et de rapprochements qui précèdent on peut tirer les conclusions générales suivantes :

1° Vers la fin du 1^{er} siècle avant notre ère, deux sortes de poteries moulées étaient importées en Gaule : des vases rouges arétins et des vases à pâte claire (blanchâtre, grise ou jaunâtre), gobelets ou flacons, dont quelques-uns proviennent de l'officine ne se livraient pas à la seule fabrication qui nous intéresse, le vase orné.

« En ce qui concerne les poteries moulées, il y a lieu de distinguer deux groupes (page 28).

a) Les pâtes blanches (ou de couleur claire, blanchâtre ou

d'Acœ. Cet atelier, probablement gallo-italique, exporte en même temps ses produits en Pannonie et dans la région du Lac-Majeur. Deux autres fabriques dont le siège nous est également inconnu, celles de L. Sarius et de Norbanus, livrent au commerce des poteries moulées similaires. Quelques-uns des petits vases de ces trois fabriques présentent une pâte rouge, mais dans ce cas leur décoration les distingue des vases d'Arezzo. D'autres, à pâte claire, sont recouverts d'une glaçure jaune vitreuse.

2° Peu de temps après, avant le milieu du 1^{er} siècle après notre ère, les potiers gaulois des bords de l'Allier, à Saint-Rémy-en-Rollat, à Gannat et à Vichy commencent à exploiter la technique italique en imitant les gobelets et les petits flacons présûmés gallo-italiques.

3° Ces anciens spécimens de céramique moulée gallo-romains sont caractérisés par la couleur blanche de la pâte et par une exécution imparfaite. Ils sont souvent recouverts de la glaçure jaune de quelques-uns des vases italiques. Leur décoration ne comporte qu'un petit nombre de types figurés, où l'on retrouve encore l'influence artistique des modèles de la Haute-Italie. Elle présente comme leitmotiv une bande d'ars avec fleurons greffés à l'extrémité des ars. On rencontre aussi des zones de simples godrons ou divers motifs de feuillage grêles, assez maladroitement tracés.

4° A part de rares exceptions, tous ces vases sont anépigraphes. Il est donc difficile de déterminer exactement la provenance des exemplaires qui n'ont pas été retrouvés en fabriques, mais il est probable que les principaux centres de fabrication étaient ceux de la vallée de l'Allier.

« La technique des vases de la Graufesenque est conforme à celle des poteries d'Arezzo. Les procédés de fabrication sont semblables, mais la pâte et le vernis rouges présentent certaines différences notables.

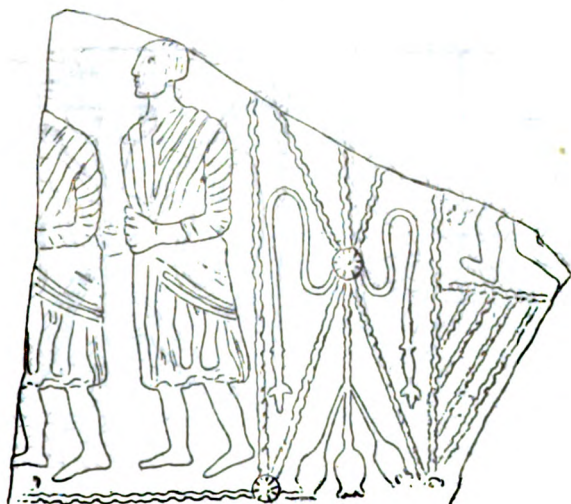
La pâte plus dure et plus sonore, paraît avoir subi à la cuisson une température plus élevée, peut-être parce que le vernis des vases de la Graufesenque était moins fusible que celui d'Arezzo. Ce vernis des vases rutènes est en général beaucoup plus brillant que celui des autres fabriques italiques ou gauloises. Il reflète parfois la lumière comme un miroir métallique et possède une dureté particulière.

La pâte présente à la cassure des arêtes vives et tranchantes

et ne se laisse pas entamer à l'ongle comme un grand nombre de vases d'Arezzo.

La Graufesenque a eu la spécialité exclusive d'un vernis particulier, d'ailleurs assez rare ; il s'agit d'une sorte de glaçure jaune à veines rouges, imitant l'aspect du marbre, et employé tant pour les vases unis que pour les bols ornés. Cette couverte, d'un aspect très caractéristique, ne s'est pas rencontrée ailleurs que sur les produits rutènes.

.

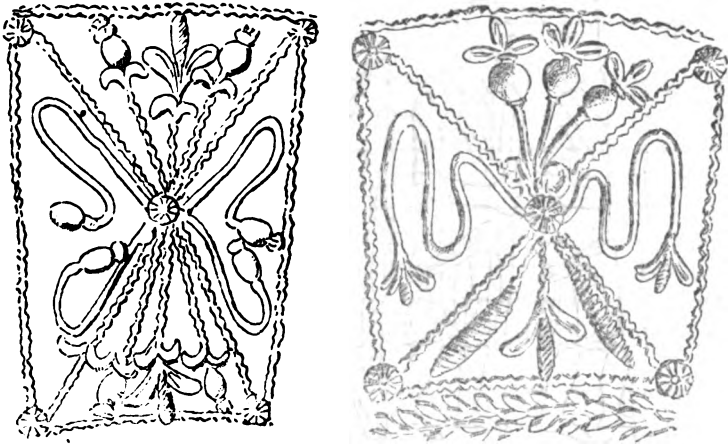


« La fabrique de Lezoux (page 149) se distingue surtout des autres ateliers par la variété de ses produits. Vases moulés, vases à reliefs d'applique, vases barbotinés et incisés, vases unis à pâte rouge et à pâte blanche, toutes les poteries sigillées et d'autres encore, sont abondamment représentées dans les débris accumulés autour de ses fours.

C'est par cette diversité des genres non moins que par une abondante production qu'elle se place au premier rang des établissements céramiques gallo-romains.

« Un très grand nombre des vases (page 152) moulés de Lezoux portent une marque de fabrique, bien que les exemplaires anépigraphes soient encore plus abondants. Il est impossible de savoir pour quel motif tous les vases ou plutôt tous les moules n'ont pas reçu cette marque de fabrique. Il ne semble

pas qu'à cet égard aucune règle constante ait guidé les potiers. Dans un même atelier on rencontre des vases estampillés et des vases anépigraphes, appartenant les uns et les autres à la même époque de fabrication. Au fond d'un puits gallo-romain de l'oppidum du Crêt-Châtelard (Saint-Marcel de Félines) nous avons trouvé, réunis ensemble, cinq bols, tous de décoration similaire, paraissant provenir de la même officine. Sur deux de ces vases se lit le nom du potier lédosien Cinnamus, imprimé à l'aide de deux poinçons différents : CINNAMI OF et CINNAM. Les trois autres sont anépigraphes.



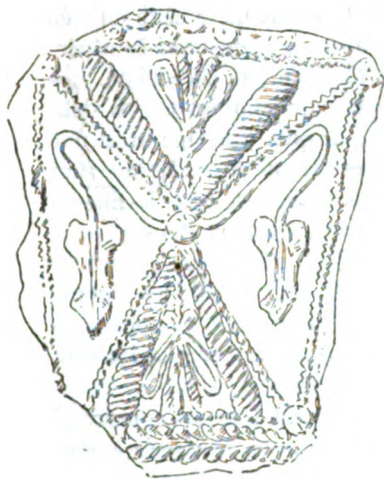
Fabrique de Lezoux.

« La marque de certains vases, à Lezoux comme dans les autres fabriques, est apposée sur le fond du vase, à l'intérieur. Il semble toutefois que, le plus souvent, les noms qui se lisent sur les vases de cette forme devaient être ceux des maîtres potiers exploitant les officines. Nous avons vu en effet, qu'à la Graufesenque le nom du potier Mommo apparaît tout à la fois sur le fond intérieur d'un grand nombre de vases et sur quatre moules correspondant à cette forme. La confection d'un vase moulé ne constituant qu'une opération purement mécanique, il serait invraisemblable qu'un ouvrier chargé de ce simple travail ait été autorisé à donner à son nom la publicité de l'estampille. On remarquera d'ailleurs que parfois les mêmes marques se rencontrent simultanément sur des poinçons matrices, sur des moules et enfin sur des vases unis.

« Pour les autres formes, la marque a été apposée à l'intérieur du moule, avant cuisson, le plus souvent parmi les ornements, ou parfois au-dessous de la zone ornée. Dans le premier cas, elle est presque toujours obtenue au moyen d'une estampille. Les lettres rétrogrades sur le moule, se lisent en général de gauche à droite sur le vase sans que cette règle soit absolue. Si elle est placée sur le fond du moule, la marque est le plus souvent écrite en lettres cursives de gauche à droite, à l'aide d'un style.

Dans ce dernier cas, elle n'est pas toujours visible sur le vase, son empreinte étant parfois recouverte partiellement ou en totalité par le pied, pièce de rapport appliquée après l'opération du moulage.

« Un fait capital distingue nettement la deuxième période de la fabrication de Lezoux de la première (page 186). Jusque-là, les potiers avaient donné la préférence au décor d'ornement ou introduit timidement quelques sujets figurés, à travers les rinceaux de feuillages et les guirlandes. Il en avait été de même chez les Rutènes, dont les vases à métopes, bien qu'historiés, ne présentent qu'un petit nombre de types, la plupart d'un style assez barbare ou d'une exécution maladroite. Brusquement une sorte de révolution s'opère à Lezoux dans l'ornementation des vases moulés. Nous voyons tout d'un coup apparaître, comme une floraison spontanée, une abondante série de sujets figurés, modelés avec art. C'est certainement à Libertus dont le nom



mérite une place d'honneur dans l'histoire de la céramique gallo-romaine, qu'il faut attribuer le mérite de cette transformation. Avant lui, des gladiateurs, des oiseaux, quelques quadrupèdes et diverses figures peu variées étaient répétés à satiété sur les vases à reliefs, de fabrique gauloise. A partir de l'époque

où ses produits apparaissent, le trésor des types dont disposent les potiers s'accroît dans une proportion étonnante. Précisons les faits par des indications statistiques. Au total, les innombrables produits de la Graufesenque ne nous ont procuré que 177 sujets, y compris quelques ornements. Or, à eux seuls, les ouvrages connus de Libertus ont donné à notre recueil 142 numéros, bien que nous n'ayons de ce potier que 11 poinçons matrices, 9 moules et 48 vases ou fragments. Ajoutons comme terme de comparaison que sur les produits de Cinnamus, potier lédosien de la troisième période, nous avons relevé seulement 73 types, bien que nous connaissions de lui 152 moules ou vases, entiers ou fragmentés. Le Typenschatz de Libertus représente à lui seul, 18 % de l'ensemble des types de Lezoux (816 types ou variantes).

Tous les potiers venus après lui ont puisé à son répertoire ou se sont inspirés du choix de ses modèles pour la confection de nouveaux poinçons.

La qualité artistique des reliefs de Libertus ne le cède en rien à leur abondante variété. Ce qu'il y a de meilleur dans le répertoire des modelleurs lédosiens a été importé par cet artiste. Les types les plus recommandables par la correction et par la délicatesse du modelé sont associés à sa marque. Libertus avait une prédilection marquée pour les figures minuscules. Il modelait dans l'argile des reliefs de dimensions minimales, dont la finesse du détail égale celle des ouvrages en cire. On peut donner pour exemple l'athlète nu, l'Homme nu, n° 396, une sirène jouant de la double flûte, plusieurs quadrupèdes, etc. D'ailleurs comme il livrait au commerce d'élégants petits gobelets, de dimensions très réduites, son matériel de poinçons devait nécessairement comprendre des types de très faible module.

La troisième période des vases moulés de Lezoux comprend les vases à grands médaillons, les vases à arcs, les vases à arcs et demi-médallions, les vases à large rinceau, les vases à figures libres.

Le second volume des *Vases céramiques ornés* est entièrement occupé par le *Recueil général des types*. On en compte 1238. Certains sont spéciaux à certaines fabriques. Ainsi Lezoux ne se sert pas des mêmes poinçons que La Graufesenque, et *vice versa*. D'où la possibilité de déterminer les produits de chacun de ces grands centres de production.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} MAI 1905.

Assemblée générale. Budget de 1904.

AVIS ET NOUVELLES : Nominations, Souscriptions, Minutes des notaires, l'inscription d'Aulnay.

NOTES D'ÉTAT CIVIL : *Décès* : M^{me} du Basty, MM. Girard, Boutiron, Garnier, Fragnaud, M^{me} Delisle, M^{me} de Lapeyre, M^{me} Dangibeaud, MM. Hennessy, Fourestier, Chaillolaud, Clouzot. — *Mariages* : Dufaure-de Laborde-Noguez, Devaux-Masel.

ERRATA ET ADDENDA : Marins, Prieuré de Fourne.

VARIÉTÉS : *L'absinthe de Saintonge*, par le D^r Guillaud ; *La mort du comte de Broglie à Saint-Jean d'Angély*, par le D^r C. Vigen ; *Les fouilles de Saint-Jean d'Angély*, par M. Ch. Dangibeaud ; *Saintes ancienne*, par M. Ch. Dangibeaud ; *Crazannes, cure et château*, par X...

QUESTION : Lieu de naissance d'Eug. de Pradel.

LIVRES ET REVUES : Orthographe du patois saintongeais, étymologie de Saint-Germain de Luzignan, Saint-Eutrope, Cordie, Gabriel Aubray, Courtol le vipéricide.

BIBLIOGRAPHIE semestrielle.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 12 MARS 1905

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance et admission de nouveaux membres, il est procédé à la nomination d'un membre du comité de publication, en remplacement de M. de La Morinerie, décédé. M. Maschet de La Martinière, archiviste du département de la Charente, est désigné à l'unanimité.

Sont admis :

M. le comte de Montrognon de Salvart.

M. Emmanuel Gaillard, docteur en médecine à Crazannes, présenté par M. Bures.

M. Gaston Périer, négociant à La Rochelle, présenté par M. Bures.

M. le président présente une lettre de M. Gabriel Audiat, par laquelle celui-ci avertit la société qu'il a traité avec un sculpteur, M. Peyronet, pour le monument que la Société se propo-

sait d'élever à la mémoire de son père. La Société, bien qu'ayant déjà entamé des pourparlers avec un architecte, membre de la Société, s'incline devant cette décision.

M. Dangibeaud propose de mettre à l'étude un projet d'excursion en dehors des limites habituelles, de manière à se mettre en rapport avec les sociétés savantes voisines ou même plus éloignées. Il rappelle le voyage de la Société de Tarn-et-Garonne à Saintes et celui de la Société de Touraine en Belgique. Le Bureau est chargé d'étudier les voies et moyens. En attendant, il devra s'entendre avec le Bureau de la Commission des Arts pour l'excursion annuelle, comme on a l'habitude de le faire.

L'assemblée ayant ensuite à renouveler le bureau, le comité de publication et le conseil d'administration, réélit les mêmes membres.

M. le trésorier présente les comptes de l'année écoulée que l'assemblée approuve sans observation.

SITUATION FINANCIÈRE AU 31 DÉCEMBRE 1904

Recettes.

En caisse au 1 ^{er} janvier 1904	3280 03
Cotisations 1904	4708 90
» 1905	144 95
Vente de volumes et bulletins	255 70
Escompte sur les factures	76 77
Intérêts des sommes placées	540 01
Remboursement d'avances à l'imprimeur	4801 »
Monument L. Audiat (en dépôt, souscriptions personnelles	442 »
(non compris 305 fr. en dépôt au 1 ^{er} janvier 1904).	
	14249 36

Dépenses.

Avances à l'imprimeur	3601 »
Impression de deux volumes d'archives (1903 et 1904)	4942 60
Frais d'expédition des deux volumes	220 »
Impression de la revue	2012 65
Frais d'expédition des bulletins	94 56
Appointements de l'employé aux écritures	260 »
» de la concierge.	50 »
A reporter.	11.180 81

	<i>Report.</i>	11.180 81	
Loyer		250 10	
Primes d'assurance		34 40	
Frais de correspondance (imprimés, 38 francs ; colis postaux, 8 fr. 40 ; timbres, 195 fr. 30)		241 70	
Photogravure		150 50	
Impôts		13 40	
Dépenses diverses		47 65	
	Total.	11918 56	
En caisse à la Caisse d'épargne	1500 30		} 2330 80
» au Crédit Lyonnais	500 »		
» à la Société Générale	200 »		
» en numéraire	130 50		
	Total.	14249 36	

AVIS ET NOUVELLES

Lire sur la couverture l'annonce de l'excursion.

La famille d'Eugène Fromentin serait reconnaissante à toute personne qui posséderait des lettres, documents ou renseignements quelconques émanés du peintre-écrivain ou le concernant, de vouloir bien les communiquer à M. Pierre Blanchon, 24, rue Fleuriau, La Rochelle, qui entreprend, en même temps qu'un travail sur Fromentin, la publication de sa correspondance inédite.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique en date du 23 décembre 1904 (notifié le 13 mars 1905), M. Charles Dangibeaud est nommé correspondant du ministère de l'instruction publique.

Par arrêté du 15 mars 1905, M. le maire de Saintes a nommé M. Ch. Dangibeaud bibliothécaire de la ville, en remplacement de M. Geay-Besse, décédé.

Le 16 février, a été représentée sur la scène du théâtre de Rochefort, *Le Sonnet*, comédie en vers de M. René Dyonet.

En 1904, il a été célébré 137 *mariages* à Saintes : 118 entre filles et garçons ; 3 entre garçons et veuves ; 2 entre garçons et divorcées ; 6 entre veufs et filles ; 4 entre veufs et veuves ; 1 entre veuf et divorcée ; 2 entre filles et divorcés ; 1 entre divorcé et veuve.

En 1903, il y avait eu 113 mariages.

L'état civil a enregistré 304 *naissances*, plus 13 morts-nés : 163 garçons, dont 156 légitimes, et 141 filles, dont 8 illégitimes. Il y a eu deux jumelles.

En 1903, on avait compté 283 naissances.

Les *décès* se sont élevés à 345, contre 332 en 1903 : 54 garçons, 81 hommes mariés, 45 veufs ou divorcés, 43 filles, 53 femmes mariées, 69 veuves ou divorcées.

En souscription à la librairie Foucher, à La Rochelle, et à Niort à la librairie Clouzot, *Les Marins Rochelais*, par M. Meschinet de Richemond, un volume petit in-4°, sur papier vergé (8 francs), ou sur Hollande (20 francs).

La commission sénatoriale chargée de l'examen de la proposition de loi de M. Ed. Millaud, relative au dépôt dans les archives départementales des minutes des notaires antérieures à 1789, a approuvé le rapport de M. Legrand, concluant à l'adoption de cette proposition (3 avril 1905).

Toujours la centralisation ! Les notaires diront : enfin ! les chercheurs : hélas !

Attendons ! si les pouvoirs publics ne votent pas la construction d'annexes aux bâtiments des archives pour recevoir cette masse de documents, la loi pourrait bien rester lettre morte.

Une note, hâtivement rédigée au dernier moment, a paru dans le dernier numéro de la *Revue* pour annoncer la nouvelle de la découverte inattendue, sur la façade de l'église d'Aulnay de Saintonge, d'une inscription qui aurait fixé à 1174 la date de sa construction. Une phrase disait juste le contraire de notre pensée ; elle aurait, sans doute, été rectifiée par nos lecteurs, tant l'erreur sautait aux yeux, si nous ne l'avions corrigée avant

l'envoi du numéro. Il fallait écrire, en effet, que le millésime se présentait en chiffres modernes dits *arabes*, et non romains, à Aulnay aussi bien qu'au *donjon* (et non l'église) de Bazoges-en-Pared. Hanté par l'idée que ces millésimes auraient dû être en



chiffres romains pour présenter une apparence d'authenticité, nous avons imprimé romain au lieu du terme consacré d'*arabes*.

On se rappelle, d'ailleurs, que nous avons exprimé notre méfiance à l'égard de cette inscription. Elle nous avait semblée suspecte en raison de l'emploi simultané de chiffres modernes et de lettres de forme romaine. De plus, la date de 1174 était en contradiction avec les usages du temps, qui n'admettaient pas encore habituellement les signatures et surtout la datation des

monuments (1), et, d'autre part, l'état actuel de la façade démontre manifestement qu'elle a été remaniée et consolidée une première fois au XIV^e siècle probablement, puis une seconde fois, au XV^e, ainsi qu'en témoignent les contreforts de droite et de gauche du portail. Il n'est pas sans exemple de trouver sur les édifices des dates inscrites après coup, longtemps après l'achèvement, pour rappeler une tradition (2). Nous n'en citerons qu'un seul pris dans notre région : la croix de l'église de Chadenac porte la date de MCL (en chiffres romains cette fois !) et celle de 1627, qui se rapporte vraisemblablement au moment de la réparation.

La date de 1174, (se rapprochant de la véritable, il faut l'avouer), nous avait donc inspiré un scepticisme qu'une vérification sur place pouvait seule dissiper.

Nous avons pu nous convaincre que nos doutes étaient fondés. Grâce à l'obligeance de notre confrère, M. le docteur Marchand, maire d'Aulnay, nous avons constaté qu'au lieu de **1174**, il faut lire **1774**, sans la moindre hésitation. Le premier 7 ne diffère du second que par une inclinaison plus prononcée de la barre. L'estampage sur lequel M. Bouneault a vu 1174 était insuffisant et l'a induit en erreur. Les chiffres sont parfaitement nets et leur lecture ne laisse place à aucune incertitude.

PIERRE LACLAIRE

Ech. de 020 p.m.

L'inscription, dès lors, perd de son intérêt. Il y a loin de la révélation qu'elle promettait à la réalité : *desinit in piscem*..... Il ne nous a pas été possible de découvrir à quelle occasion elle a été apposée, si haut, et par qui. Des recherches dans les registres paroissiaux ne nous ont pas permis de pénétrer le mystère. Une simple réparation des joints, ou du cavalier, peut-être de la toiture, a pu donner l'idée à un ouvrier de graver, assez gauchement d'ailleurs, une date et ses initiales. Le dessin de M. Bouneault, que nous reproduisons, indiquera le genre des caractères. Le premier 7 est incomplet.

(1) On les datait parfois au moyen d'une pierre constatant l'année de la fondation.

(2) M. Berthélé a trouvé une cloche datée de 1079 qui n'est très probablement que du XVIII^e siècle.

Quant au nom de Pierre Laclautre, gravé en lettres très nettes sur le côté nord du contrefort à gauche du portail, à deux mètres environ au-dessus de la banquette, et dans lequel M. Bouneault croit reconnaître la « signature de l'auteur de cette adjonction confortative », nous sommes fixés. C'est le nom d'un entrepreneur de tombes qui vivait dans la première moitié du XIX^e siècle, grand-père de maçons qui existent encore à Aulnay, descendant lui-même de maçons et appartenant à une nombreuse dynastie, dont les membres se retrouvent sur les registres paroissiaux.

NOTES D'ETAT CIVIL

I. — Décès

Le 21 février 1905, est décédée à Niort, âgée de 52 ans, Suzanne-Marie-Henriette Seney d'Argences, femme de notre confrère M. Edouard Mabaret du Basty, conservateur des hypothèques dans cette ville. L'inhumation a eu lieu le 25 février, à Saint-Léonard (Haute-Vienne). La défunte laisse deux fils, Henri et Charles, et une fille, Geneviève.

Elle était d'origine normande et la dernière du nom et de la famille des Seney d'Argences. D'après un arbre généalogique, signé d'Hozier, conservé dans la famille et remontant à 1490, madame du Basty descendait, en ligne paternelle, de la famille de Bellemare de Vallébert, aujourd'hui éteinte.

Elle était alliée, en ligne maternelle, aux meilleures familles de Normandie, les Naguet de Saint-Vulfran, de Boishébert, de Germiny, de Boisguilbert, Le Sueur de la Hauvagère.

Elle a laissé les meilleurs souvenirs à Saintes, que son mari avait quitté, il y a deux ans, pour se rendre à sa nouvelle résidence de Niort.

M. Pierre-Marie-Benjamin Girard, qui naguère était encore notre confrère, né à Loix (île de Ré), le 31 août 1830, est décédé au château de Kérinou (Finistère), le 23 février 1905. Il exerça les fonctions de commissaire de la marine et, jusqu'à l'an dernier, celles de consul du royaume de Grèce à La Rochelle : il était officier de la légion d'honneur, de l'instruction publique et d'un grand nombre d'ordres coloniaux et étrangers. Il fit la campagne de la Loire comme sous-intendant militaire auxiliaire.

Il a écrit de nombreux ouvrages sur l'Égypte, la Grèce, la Syrie, l'Asie Mineure, la Tunisie et la *Bretagne maritime*, imprimée chez Thèze, à Rochefort. Il était vice-président de la Société de géographie de La Rochelle.

Le 28 février 1905, est décédé, au Treuil de Burie, M. Emile Boutiron, chevalier du mérite agricole, âgé de 61 ans.

Il laisse deux filles, M^{me} Jeanne Boutiron et M^{me} Joubert, femme de M. Edmond Joubert, officier d'Académie et conseiller d'arrondissement.

Il était frère de M. Julien Boutiron, actuellement percepteur à Tours, et de M. Gustave Boutiron, décédé.

Est décédé à Paris, le 4 mars 1905, M. Paul Garnier, docteur en médecine, né à Chérac, le 28 avril 1818, médecin adjoint de l'infirmerie spéciale, lauréat de l'Institut et de l'Académie de médecine, président de la Société médico-psychologique.

M. Fragnaud (Pierre-Henri), juge de paix du canton de Saint-Porchaire, décédé au Port-d'Envaux, a été enterré le 3 mars, au cimetière de cette commune.

Le 11 mars 1905, est décédée M^{me} Léopold Delisle, femme de notre très éminent confrère. Fille d'Eugène Burnouf, l'illustre professeur de sanscrit et secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, petite-fille de Jean-Louis Burnouf, professeur au collège de France, belle-sœur de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, M^{me} L. Delisle était une femme de la plus haute distinction intellectuelle ; elle fut la digne compagne de son mari et la collaboratrice assidue de son œuvre.

Le 16 mars 1905, est décédée, à Rochefort-sur-Mer, Joséphine-Sophie-Emilie Proust, veuve de Jean-Théophile de Lapeyre de Bellair, capitaine d'artillerie de marine, chevalier de la légion d'honneur, à l'âge de 83 ans. Elle était la mère de M. Emile de Lapeyre, avocat à Rochefort, officier d'Académie.

Le 25 mars 1905, est décédée, à La Touche, commune de Distré, près Saumur, M^{me} Marguerite Dangibeaud, âgée de 52 ans. Elle a été inhumée à Tours.

Le 29 mars ont eu lieu en l'église de Saint-Pierre-de-Chailot, à Paris, et le 31 du même mois, en l'église de Saint-Léger de Cognac, les obsèques de M. Maurice Hennessy, décédé à Paris, rue de Bassano, 31, à l'âge de 71 ans. Il était né, en effet, le 15 mars 1834, à Cognac, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il était le chef de l'importante maison de commerce qui porte le nom d'Hennessy, universellement connue ; il en avait pris la direction après le décès de ses oncles, Frédéric et Auguste Hennessy. La mort de sa femme, de ses deux filles et de sa mère lui firent abandonner cette direction, aujourd'hui entre les mains de ses fils, MM. James et Jean Hennessy.

M. Maurice Hennessy fut appelé au conseil municipal de Cognac du 22 juillet 1865 au 6 janvier 1878. Il fut président du tribunal de commerce en 1877 et en 1882.

Le 5 avril 1905 est décédé à Paris, avenue Mac-Mahon, 21, M. Georges Forestier, inspecteur général des ponts-et-chaussées, en retraite, officier de la Légion d'honneur, président de l'Automobile-Club, et fils de M. Forestier, ancien ingénieur à Saintes. Il était né à Saintes, le 7 septembre 1838. Elève du collège de Saintes, du lycée de Dijon et du lycée Saint-Louis à Paris, il entra à Polytechnique en 1857. Il commença sa carrière d'ingénieur en 1859 et fut détaché en cette qualité à Saïgon en 1875. Il devint directeur des services publics en Cochinchine, le 16 octobre 1881, ingénieur en chef de première classe en 1883, inspecteur général en 1891, officier de la Légion d'honneur en 1895. Il fut nommé président de la commission technique de l'Automobile-Club de France le 28 juin 1897. Il était, en outre, membre consultatif des chemins de fer en 1895, président du congrès des chemins de fer à Londres la même année, et titulaire de la chaire du cours de route à l'école des pont-et-chaussées.

Il avait épousé la fille du célèbre mathématicien Charles Hermitte. Il laisse un fils, M. Vincent Forestier, lieutenant au 11^e d'artillerie et quatre filles dont deux mariées avec MM. Petit-Dutaillis, professeur d'histoire à l'Université de Lille et Alfred

Thomas, ingénieur civil. Il était frère de M. Eugène Forestier, ancien maire de Rioux.

L'inhumation a eu lieu le 8, à Meursac, dont M. Forestier fut conseiller municipal de 1896 à 1904.

(Voir le *Moniteur de la Saintonge*, 9 avril 1905, *Le Progrès* du 12 avril, qui reproduisent l'article de *L'Auto*. Voir aussi *Le Clairon*).

Le 8 avril 1905 est décédé à Saintes, notre confrère, M. Léon Chaillolaud, ex-entrepreneur de travaux publics, conseiller municipal, à l'âge de 69 ans. Il était beau-père de M. Daniel Morin, entrepreneur de camionnage à Saintes.

M. Louis-Joseph-Léon Clouzot, libraire-éditeur à Niort, de qui nous avons annoncé le décès à Niort, le 4 février dernier, était né à Niort, le 28 octobre 1836. Il descendait d'une famille originaire de Bourgogne. Son père, Henry Clouzot, était né à Cluny, en 1811. Professeur au collège de Fontenay-le-Comte, puis à Niort, il épousa Elisa Brémauld, et abandonna l'enseignement pour acheter, en 1836, la librairie et le brevet de J.-B. Morisset, imprimeur de la préfecture. En 1843, il céda à sa femme la direction de la librairie et s'occupa de banque, et devint, en 1848, directeur du Comptoir d'escompte, fondé à Niort par le gouvernement provisoire.

Lorsque Léon Clouzot vint aider sa mère dans la gestion de la librairie, le commerce des livres anciens était presque inconnu. Les rares collectionneurs s'adressaient à Paris ou fouillaient les hottes ou les greniers des chiffonniers, qu'ils débarrassaient, moyennant quelques sous, de leurs *rossignols*. Le jeune libraire eut le flair du bénéfice à réaliser. Dès 1859, mis en rapport avec Téchener et autres libraires parisiens, avec les bibliophiles du Poitou, Benjamin Fillon, Boncenne, de Rochebrune, Gaillard de La Dionnerie, de Longuemar, Baugier, etc., il réalisa de beaux bénéfices qui l'encouragèrent à s'engager dans la nouvelle voie. Le 1^{er} juillet 1860, il fit paraître son premier catalogue : 12 pages in-8°, contenant 166 numéros.

En 1862, il lança la première livraison de *Poitou et Vendée*. Le 1^{er} janvier 1863, il resta seul à la tête de la librairie. En 1867, il prit la direction de la *Revue de l'Aunis*, fondée à La Rochelle par Gaudin, et lui donna, avec le titre de *Revue de l'Aunis, de la*

Saintonge et du Poitou, une rédaction appartenant aux cinq départements de l'Ouest. Fillon, Dugast-Matifeux, Doinel, Ledain, Marchegay, Antonin Proust, de Rencogne, Senémaud, Bardonnnet, Audiat, collaborèrent à ce recueil, qui alla jusqu'à son sixième volume et disparut la veille de la guerre.

Depuis 1885, Léon Clouzot s'était adjoint ses fils, Henry et Georges, et cette collaboration donna une note plus artistique aux éditions. En 1895, il doubla sa librairie d'une imprimerie, dont son fils Georges prit la direction.

(Voir la *Revue du Bas-Poitou*, 1905, 1^{re} livraison).

II. — MARIAGES

Le 7 mars 1905, a été célébré, à Ustariz (Basses-Pyrénées), le mariage de M. Fernand Dufaure, fils de M. Amédée Dufaure, ancien député, avec M^{lle} Sabine de Laborde-Noguez. Les témoins du marié étaient M. Gabriel Dufaure, ancien député, son oncle, et M. Delbos, son cousin ; ceux de la mariée, le commandant Milleret, son oncle, et le vicomte Exelmans, lieutenant-colonel de cavalerie, son cousin.

Le 17 janvier 1905, M. Pierre Devaux, chef de bureau auxiliaire de la Banque de France à Saintes, a épousé M^{lle} Emma Mazel, fille de feu M. Mazel, directeur des contributions indirectes.

ERRATA ET ADDENDA

On lit dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis* du 1^{er} janvier 1905, page 56 :

« La livraison de mars 1904 du *Bulletin héraldique de France* « imprime les noms d'officiers de marine et de quelques autres « ayant pris part à la guerre contre l'Angleterre (1778-1783). »

Parmi les officiers se rattachant par leur famille aux provinces de Saintonge et d'Aunis, deux sont mentionnés comme ayant péri glorieusement en combattant : M. Green de Saint-Marsault, lieutenant de vaisseau (17 juin 1778), et M. Blanchard, officier auxiliaire. — A côté de ces noms, il convient d'ajouter celui de M. Jacques Vivier du Nolleau, premier lieutenant au régiment

d'Austrasie, tué le 6 juillet 1782, au combat naval de Negapatnam (Indes Orientales), contre une escadre anglaise, à bord du vaisseau *Le Héros*, commandé par le bailli de Suffren.

Quelques années après, son frère, Jean-Elie Vivier de Vaugoin, lieutenant-colonel du génie, chevalier de Saint-Louis, mourut également au champ d'honneur, au siège de Landau.

DE RICHEMOND.

Ecclesia de Fornis. — Dans ses *Notes critiques sur l'Histoire des Comtes de Poitou*, de M. Alf. Richard, page 325 du volume XXIV de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, et page 23 du tirage à part desdites *Notes*, le très érudit confrère qui signe « Jean le Saintongeais » nous semble avoir payé un léger tribut à l'erreur.

« *Le Fornax calidus* ou *Fornix calida*, in *vicaria Bachiacinse*, ou *propé Niortum*, dit-il, souvent cité dans le *Cartulaire de Saint-Cyprien*, est le quartier ou rue du Vieux-Fourneau, à Niort même, sur la hauteur qui domine la ville ; et l'église la plus proche, Saint-André, est sans doute l'*Ecclesia de Fornis*, située dans l'évêché de Saintes et donnée à l'abbaye de Charroux par Charlemagne, en même temps que l'église de Saint-Florent avec les terres adjacentes, etc.... »

Cette dernière identification nous parait erronée. Il existe un Fourne en Saintonge.

Les églises de Soullignonnes et de *Fourne*, commune de Soullignonnes, dépendaient de l'abbaye de Charroux : *Ecclesias de Fornes, de Solumnagnas*, lit-on dans les bulles de 1096 et du 10 mars 1153, citées par dom Fonteneau (IV, p. 90), (*Revue de Saintonge*, X^e volume, p. 25).

Le prieuré de Fourne, situé sur la paroisse de Soullignonnes, est dit, dans un acte de 1641, aux minutes de Chevalier, notaire à Corme-Royal, *membre dépendant de l'abbaye de Charroux*. (*Revue*, t. XXIII, année 1903, p. 345).

L'*Ecclesia de Fornis* doit être le prieuré (peut-être jadis paroisse de Fourne), entre Soullignonnes et Corme-Royal, dans l'arrondissement de Saintes, et non l'église Saint-André de Niort.

QUÆRENS.

VARIÉTÉS

I

L'ABSINTHE DE SAINTONGE OU SANTONIQUE.

Parmi les produits de la Gaule connus et utilisés à Rome, dès les premiers temps de l'empire, personne n'oublie de mentionner à la suite des auteurs anciens, l'absinthe de Saintonge, autrement dite santonique. Elle jouissait alors et à juste titre d'une grande réputation. Dans le second tiers du premier siècle de notre ère, quatre auteurs, et non des moindres, en parlent à tour de rôle et avec éloges.

Ce fut d'abord Scribonius Largus, médecin aux armées semblé-t-il, lequel écrivit, sous le règne de Claude, un traité de médecine intitulé : *De la composition des médicaments*. Au chapitre des vermicides (*ad tineas et lumbricos necandos*), à la suite d'une première médication consistant à manger pendant trois jours beaucoup d'ail, du vieux fromage mou, etc., il ajoute cette seconde : « Contre les lombrics fait très bien (*salis commode facit*) un mélange d'herbe de Saintonge qui est maintenant en vogue (*et sandonica herba quæ nunc viget*), et de corne de cerf râpée à la râpe de bois, la quantité de quatre à cinq cuillerées délayées et bouillies dans trois cyathes d'eau (1) ; dans cette eau, on met la plante macérer la veille, on la triture ensuite et on la donne en ajoutant un peu d'eau » (2).

Scribonius adresse son traité à son ami Calliste (*Caius Julius Callistus*), un des favoris de l'empereur Claude, avec prière de le présenter à leur divin maître (*Deo nostro Cæsari*) et en lui disant qu'il l'a écrit de l'étranger, sans la ressource de ses livres (*Sumus enim, ut scis, peregre ; nec sequitur nos nisi necessarius admodum numerus libellorum*) (3). Dans le courant de sa rédaction, il fait mention d'une plante, le trèfle pointu ou psoralier, qu'il trouva sur les collines qui entourent le port de Lima en Italie, lorsqu'il partit avec Claude pour la Grande-Bre-

(1) Le cyathe était de quatre centilitres et demi.

(2) Scribonius Largus, *De compositione medicamentorum*, édit. de Paris, 1528, chap. 141, fol. 16, v^o.

(3) *Loc. cit.*, lettre de préface, vers la fin.

tagne (1). Cette expédition eut lieu, comme on sait, en l'an 43. Ailleurs il parle d'un dentifrice remarquable pour entretenir la blancheur des dents, aussi auguste qu'efficace, car Messaline, la femme de Claude, en use couramment (*nam Messalina Dei nostri Cæsaris hoc utitur*) (2). Par conséquent, elle vivait encore. Or, Messaline fut mise à mort, comme on le sait aussi, en 48. C'est donc entre 43 et 48 que Scribonius composa son livre et parla le premier de la sandonique ou santonique. Peut-être qu'après le retour de Claude, il était resté en Bretagne, avec l'armée qui protégea l'organisation de la nouvelle province, et qu'il profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour le rédiger ; c'est ce que semblerait indiquer l'expression *cum Britanniam peteremus*, quand nous vîmes en Bretagne, employée par lui dans le texte que nous venons de citer. Auquel cas il faudrait le dater de l'an 44 ou 45.

Ce fut ensuite Columelle, agronome distingué, originaire de Cadix en Espagne, grand propriétaire ayant d'abord exploité lui-même ses domaines et ayant beaucoup voyagé pour s'instruire. Il se fixa à Rome vers l'an 42 et il y écrivit son grand traité d'agriculture. Les jeunes veaux, observe-t-il, sont souvent incommodés des vers ; on les en débarrasse par divers moyens, notamment en broyant de l'herbe de Saintonge (*herba Santonica*) avec des figues sèches et des gescs, mélange qu'on leur fait ensuite avaler sous forme de bols (3).

Ce fut encore sous le règne de Néron (54-68 apr. J.-C.), le célèbre Pedanius Dioscoride, médecin à Anazarbe en Cilicie (Asie Mineure). Il avait beaucoup voyagé comme médecin militaire, croit-on, et visité notamment la Gaule et l'Italie, ainsi qu'il résulte de la constatation de la culture de la garance, qu'il signale à Ravenne (4) ; il avait aussi beaucoup observé par lui-même et beaucoup pratiqué ses devanciers. Il écrivit en grec un grand résumé de matière médicale qui eut le plus brillant succès et qui l'immortalisa.

Il traite des absinthes en trois chapitres distincts : le premier consacré à l'absinthe ou aux absinthes proprement dites, absinthe commune, grande et petite, venant un peu partout ; le second à

(1) *Loc. cit.*, chap. 163, fol. 18 v°, lignes 28-31.

(2) *Loc. cit.*, chap. 60, fol. 6, lignes 28 et 29.

(3) Columelle, *De re rustica*, livre VI, chap. 25.

(4) Dioscoride, liv. III, ch. 143.

l'absinthe maritime ou Σέριφον venant au bord de la mer ou dans les endroits salés ; dans le troisième, il mentionne l'absinthe de Saintonge dans les termes suivants : « une troisième sorte d'absinthe croît en abondance dans la Gaule *des Alpes* ; on l'appelle *Santonique*, du nom de la contrée qui la produit ; elle ressemble à l'absinthe ordinaire, quoique moins chargée de semences et aussi moins amère ; elle a, du reste, la même propriété que le semen-contra • Σέριφον » (1).

Ce fut enfin Pline l'Ancien ou le Naturaliste, qui fit paraître sous Vespasien (69-79 apr. J.-C.), une vaste encyclopédie, connue sous le nom d'*Histoire naturelle*. Quoiqu'ayant occupé des emplois publics en Espagne et ailleurs à partir de 68, après avoir exercé la profession d'avocat à Rome, Pline a peu vu par lui-même ; c'était surtout un homme de lecture et un compilateur. N'étant pas médecin et n'écrivant pas un traité de matière médicale, il est moins tenu qu'un autre à respecter les individualités pharmaceutiques. Néanmoins, il établit lui aussi plusieurs catégories d'absinthes et en deux chapitres distincts : les absinthes proprement dites et l'absinthe maritime ou seriphium. Voici ce qu'il dit des premières : « Il y a plusieurs sortes d'absinthes : la Santonique, qui tire son nom d'une cité de la Gaule ; la Pontique du Pont-Euxin, où les troupeaux s'en engraisent, ce qui leur fait perdre le fiel ; et la Romaine (*Italicum*), la plus belle de toutes et la plus amère de beaucoup ; mais l'essence (*medulla*) de la Pontique est agréable, et il convient d'en faire usage. Etc. » (2)

Malgré le changement de chapitres qu'ils font subir à la santonique, Dioscoride et Pline sont d'accord au fond, au sujet de cette plante : l'un, à cause de ses propriétés vermifuges et de sa provenance, la place à la suite du semen-contra, tandis que l'autre, à cause de sa grande ressemblance avec l'absinthe proprement dite, la place en tête de ses trois sortes. Ils sont tellement d'accord que dans leurs chapitres correspondants, ils emploient en partie les mêmes expressions et jusqu'aux mêmes phrases, pour parler des mêmes plantes. Comme ils écrivaient peu de temps l'un avant l'autre et que Pline, venu le dernier, ne cite jamais Dioscoride (ce qu'il n'eût pas oublié de faire s'il avait eu connaissance de son ouvrage, lui qui s'en réfère si volontiers aux

(1) *Loc. cit.*, liv. III, chap. 23, 24 et 25, édit. Kühn (Sprengel), I, p. 367-370.

(2) Pline, *Hist. nat.*, liv. XXVII, chap. 28, édit. Teubner, vol. IV, p. 243.

auteurs qui l'ont précédé), on a admis, non sans raisons plausibles, que lorsqu'ils se rencontrent dans un véritable mot à mot (ce qui est le cas pour l'absinthe ordinaire et l'absinthe maritime), c'est qu'ils se sont servis tous les deux d'un même texte antérieur. On a supposé, en outre, que ce texte pouvait être la plupart du temps celui de Cratévas, botaniste grec d'Asie Mineure, contemporain de Mithridate Eupator (135-63 av. J.-C.), et auteur d'un traité des Simples.

Dioscoride, dans sa préface, a mentionné Cratévas comme celui qui, avec le médecin Andréas, avait poussé le plus loin la connaissance des plantes. Comme il ajoute ensuite qu'il a vu et observé lui-même la plupart des choses dont il parle, qu'il rapporte le reste d'après les auteurs uniquement descriptifs ou d'après des renseignements pris auprès d'habitants des pays d'origine, il est fort à croire qu'il a fait à Cratévas, qu'il plaçait au premier rang de ces auteurs originaux, plus d'un emprunt. Pline, de son côté, a cité assez souvent Cratévas et lui a attribué le mérite d'avoir été un des premiers à dessiner les plantes et à les peindre avec leurs couleurs naturelles, ce qui prouve qu'il était familiarisé avec ses œuvres. Il est donc plus que probable que ce que Dioscoride et Pline ont de commun au sujet des absinthies, et notamment tout ce qui concerne l'absinthe maritime, provient de Cratévas. Mais ce qu'ils disent de la santonique ne peut appartenir à la même source, puisque Cratévas a précédé la conquête des Gaules, et qu'il a dessiné et parlé avant tout de plantes orientales. Du reste, en ce qui la concerne, ils n'ont de commun que le nom, puisque Pline se contente de la citer et d'indiquer son pays d'origine.

Avant Scribonius, Columelle, Dioscoride et Pline, bien avant même Cratévas, on connaissait l'absinthe ou les absinthies de Grèce et d'Orient, sinon l'absinthe de Saintonge, et il n'est pas indifférent à notre sujet de savoir jusqu'à quel point. — Théophraste (322-280 av. J.-C.), disciple et continuateur d'Aristote, surtout au titre de naturaliste, traitant dans son *Histoire des plantes*, de l'accoutumance aux poisons végétaux, cite en fin de chapitre ce fait : que dans son pays les moutons dédaignent l'absinthe, tandis que dans la contrée du Pont, non seulement ils la mangent, mais en deviennent plus gras et plus beaux et même sans fiel, à ce qu'on dit (1). C'est déjà la donnée qui se

(1) Théoph., *Hist. Plant.*, IX, 17, 4, édit. Wimmer, p. 256.

retrouve plus tard dans Dioscoride et Pline. Mais Théophraste suppose, ce qu'exige sa thèse, qu'il s'agit de la même plante, aussi bien en Grèce qu'en Asie Mineure, tandis que ses successeurs en font à juste titre des sortes différentes. Partout ailleurs où Théophraste cite l'absinthe, qui est évidemment unique pour lui, c'est toujours pour l'associer à la centaurée, comme plante amère (1). Cette centaurée de Théophraste est, selon toutes probabilités, notre petite centaurée actuelle (*Erythraea Centaurium* L.) de la famille des Gentianées, plante d'une amertume intense et franche, et il y a lieu d'admettre que c'est ce qui distinguait aussi l'absinthe de Théophraste, qui lui était constamment associée par lui.

Cent ans auparavant, Xénophon, en conduisant à Cyrus-le-Jeune (404-401 av. J.-C.) le corps des mercenaires grecs, remarque que le pays qui s'étend à gauche de l'Euphrate est plat comme une mer et rempli d'absinthe ; tout ce qu'il y avait, du reste, en fait d'arbustes et de roseaux avait aussi l'odeur d'aromates ; quant aux arbres, il n'y en avait aucun (2). Cette absinthe de Xénophon, odorante et venant sur de grands espaces à titre de plante sociale, n'était évidemment pas l'absinthe amère de Théophraste, et il n'en est que plus intéressant de voir un Grec appliquer le nom d'une plante de son pays à une espèce voisine, mais différente. A ce propos, c'est complètement à tort que F. Høfer a prétendu que dans ce passage de Xénophon le nom d'absinthe s'appliquait à toutes les hautes herbes amères de la famille des Composées corymbifères (3). Rien dans le texte ne justifie cette interprétation.

Vers le même temps, Hippocrate (460-380 av. J.-C.), en qui se résume toute la science médicale grecque du V^e siècle, pendant lequel la Grèce avait pris contact avec l'Orient à l'occasion des guerres médiques et en avait reçu une forte impulsion intellectuelle, mentionne à diverses reprises l'absinthe. Dans le traitement de l'ictère ou jaunisse notamment, il recommande un mellite fait moitié de noix de Thasos pelées et de sommités d'absinthe, en parties égales, et moitié d'anis trié (και πινεῖν μελίχρητον

(1) *Idem*, I, 12, 1 ; IV, 5, 1 ; VIII, 9, 5 ; et *De causis Plant.*, III, 1, 3 ; VI, 4, 3.

(2) Xénophon, *Anabasis*, I, 5, 1 et 4.

(3) F. Høfer, *Hist. de la Bot.*, Hachette, 1872, p. 43.

σύν χάρων θάσιων λεπισθεντων καὶ ἀψίνθου κόμης ἴσον etc.) (1). Mais c'est surtout dans les maladies des femmes, pour assouplir l'orifice utérin et diminuer l'inflammation de la matrice après l'accouchement, qu'il ordonne l'absinthe tant en pessaires mondificatifs et émollients qu'en onctions huileuses et en fumigations aromatiques (2).

Nous avons vu que dès la première moitié et vers le milieu du premier siècle de notre ère, du temps de Pline et de ses prédécesseurs immédiats, Dioscoride, Columelle et Scribonius, on connaissait et distinguait trois sortes d'absinthes, parmi lesquelles figurait la Santonique. La notion ne s'en perdit point par la suite, loin de là. Le poète Martial, né à Bilbilis en Aragon, vers l'an 43 de Jésus-Christ, vint à Rome à l'âge de vingt-trois ans, et il y séjourna trente-cinq ans, avant de revenir mourir dans sa patrie, vers 103. Il écrivit surtout sous Domitien (80-95 apr. J.-C.), et donna dans une de ses épigrammes l'herbe de Saintonge (*virga Santonica*) comme type de breuvage amer (3).

Galien, né à Pergame en Mysie (Asie Mineure), l'an 131 de Jésus-Christ, voyagea d'abord pour se perfectionner dans l'étude de la médecine, séjourna plusieurs années dans ce but à Alexandrie et revint exercer son art dans sa ville natale. En 165, il se rendit à Rome, âgé de trente-quatre ans, et y devint le médecin des empereurs Marc-Aurèle, Vérus et Commode. Il retourna mourir à Pergame, vers l'an 200.

On a de lui divers traités en grec, et notamment un traité des propriétés des plantes médicinales, où il est question des trois sortes d'absinthes indiquées par ses devanciers. Voici ce qu'il dit de l'absinthe santonique : « Quant à la Santonique, dont le nom provient du pays de Saintonge où elle croît, elle a une vertu voisine des autres absinthes, un peu moins chaude, altérante et desséchante que le sériphé (4). » Mais ce qu'il est curieux de constater c'est qu'il reproche au médecin Pamphile de dire que les Romains appellent Santonique (Σαντόνικον) l'aurone, qui est une plante toute différente. Il est probable que le nom de Santonique commençait déjà à passer dans le langage populaire à l'aurone

(1) Œuvres d'Hippocrate, édit. Littré, t. VII, p. 133.

(2) *Idem*, p. 299, 323, 429, et t. VIII, p. 155, 197, 395, 443.

(3) Martial, liv. IX, épig. 95 de l'édit. Panckonke.

(4) Galien, *De simpl. medic. facult.*, liv. VI, chap. I.

femelle, ce qui est devenu ensuite une chose courante, et que Pamphile n'avait tort qu'au point de vue botanique (1). En ce qui concerne les absinthies, Galien dit qu'on en connaît trois espèces : l'une qui porte le nom même du genre, c'est-à-dire celui d'absinthe tout court, et dont la forme principale est l'absinthe pontique; l'autre qui s'appelle absinthe sériphé (Σεριφον ; et la troisième qui s'appelle absinthe santonique (σαντόνικον). Il ajoute que si l'on préfère ne donner le nom d'absinthe qu'à la première et appeler les autres tout simplement sériphé et santonique, il n'y voit aucun inconvénient, pourvu qu'on s'entende sur leurs propriétés respectives, ce qui est l'essentiel (2).

Galien nous fournit encore un autre renseignement important au sujet de la Santonique, dans son livre des succédanés. N'avaient de son temps de succédanés classiques, et n'en ont encore du nôtre, que les médicaments les plus répandus, les plus courants. Il donne pour succédané de l'absinthe ordinaire et de la Santonique l'auronne (ἀβρότζνον), sans parler du sériphé, que l'on ne devait pas connaître beaucoup alors à Rome (3).

Enfin, dans un livre anonyme sur les médicaments simples attribué à Galien, et où les plantes sont examinées par ordre alphabétique, voici ce qu'on trouve à propos de l'absinthe (*de absinthio*) : « *Absinthium omnibus notum est et Santonicum, tam Gallicum et Marinum quam Ponticum, quod ipsum ex omnibus notum est..... usus quoque et vires absinthii et quod lumbricos expellit, nemo ignorat* (4). » Ce qui veut dire que l'absinthe en général et l'absinthe santonique ou la Santonique en particulier, sont choses bien connues, aussi bien la variété gauloise et maritime que la variété pontique..... On en connaît bien l'usage et les propriétés et personne n'ignore qu'elle expulse les lombrics.

La mention de la Gaule et de la provenance maritime de la Santonique sont ici à noter, en raison des contestations de texte survenues plus tard.

L'usage de la Santonique continua à Rome et ailleurs pendant les siècles suivants. Marcellus dit l'Empirique, médecin et maître des offices de l'empereur Théodose (379-jany. 395), qu'on sup-

(1) Galien, *loc. cit.*

(2) Galien, *loc. cit.*

(3) Galien, *De succedaneis medicamentis*, édit. Renatus Charterius, Paris, 1639, t. XIII, p. 966 et 972.

(4) Galien, *loc. cit.*, t. XIII, p. 985.

pose être né à Bordeaux ou tout au moins en Aquitaine, la cite plusieurs fois dans le traité des médicaments qui nous reste de lui: « Pour chasser les lombrics, la Santonique (*santonica herba*) dite aussi absinthe (*quæ absinthum dicitur*), est un remède assez commode, soit verte en buvant sa décoction aqueuse réduite au tiers, soit sèche en l'avalant triturée avec du miel (1). »

Il donne un peu plus loin la formule suivante: « Absinthe sèche de Saintonge brûlée (*absinthii sicci Santonici combusti*), cyathe 1 — corne de cerf brûlée, cyathe 1 — semence d'ache, cyathe 1 — mélangez et donnez à boire à jeun avec de l'eau chaude à ceux qui patissent des tœnias et des lombrics, à dose modérée suivant l'âge du sujet (2). »

Enfin, pour terminer cette bibliographie antérieure à la Renaissance et à la reprise des études botaniques au XVI^e siècle, rappelons une indication de l'abbesse Hildegarde, qui avait fondé en 1148 le monastère de Saint-Rupert, près de Bingen sur les bords du Rhin, et qui a laissé un ouvrage d'histoire naturelle médicale où figure l'absinthe de Saintonge (3). Ce n'est peut-être chez elle qu'un reflet de l'antiquité, qu'une note de lecture, puisque ce n'est pas une de ces plantes allemandes qu'elle connaissait si bien et qu'elle a dénommées dans la langue du pays. Néanmoins l'indication est intéressante et pourrait tout au moins servir à prouver que la droguerie ou l'herboristerie gallo-romaine se maintint tant bien que mal jusqu'à l'aurore des temps modernes.

II

Après la découverte de l'imprimerie vers le milieu du XV^e siècle, de l'Amérique et de la route des Indes vers sa fin, l'étude de la botanique prit un vaste essor. C'est alors que commença véritablement l'inventaire du règne végétal, tant pour l'Europe que pour le reste du monde rendu accessible aux voyageurs. A la vérité, on s'occupa tout d'abord des plantes utiles, et l'une des premières préoccupations des savants de l'époque, médecins pour la plupart, fut de retrouver et de bien déterminer les plantes

(1) Marcellus Empiricus, *De medicamentis*, chap. XXVIII, § 2, p. 292 de l'édit. Teubner.

(2) *Idem*, § 31, p. 296.

(3) Hildegarde, *De Physica*, II, 18.

dont avaient parlé les anciens, les véritables simples dont ils avaient composé leurs remèdes ; car la médecine en étant encore aux conceptions d'Hippocrate et de Galien, même celle qui subissait le plus l'influence arabe, il importait avant tout de s'assurer des éléments de leur thérapeutique. Dioscoride, le plus complet et le plus précis des auteurs anciens qui ont écrit sur la matière médicale, attira le premier leur attention et exerça leur sagacité. Aussi les commentaires allaient-ils grand train.

L'un des plus célèbres, et celui qui a exercé la plus grande influence parmi la pléiade des commentateurs du XVI^e siècle, fut certainement André Matthiolo, médecin naturaliste (1500-1577), né à Sienne, mais établi dans le nord de l'Italie. Il publia à Venise, d'abord en italien dès 1544, puis en latin dix ans plus tard, ses commentaires sur la matière médicale de Dioscoride, traduits en français par A. du Pinet (Lyon, 1572). et par J. Desmoulins (Lyon, 1572). Tournefort a sans doute été très sévère pour Matthiolo en le jugeant comme « un esprit léger, vaniteux et aimant la controverse. » Il n'en est pas moins vrai que le texte de Dioscoride est assez souvent inexactement reproduit par lui, par suite mal commenté, et que les traductions françaises précitées se permettent à leur tour encore plus de libertés vis-à-vis des commentaires eux-mêmes, les restreignant ou les augmentant par ci par là de conceptions personnelles.

De sorte que nous n'avons là que des miroirs assez infidèles de la pensée de Dioscoride, auxquels on ne peut se fier pour l'examen approfondi d'une question spéciale, comme est, par exemple, celle de l'absinthe de Saintonge qui nous occupe en ce moment. Cela tient en partie à ce que Matthiolo, comme autrefois Pline, ne connaissait pas ou connaissait mal le grec, et qu'il s'en est tenu, aussi bien en ce qui concerne Dioscoride qu'il commente, qu'en ce qui concerne Galien au témoignage duquel il fait constamment appel, concurremment avec celui de Pline, aux traductions latines plus ou moins bien faites, imprimées par les Manuces de Venise.

Ainsi, en ce qui regarde notre absinthe, Dioscoride a exactement dit : « Il est, en outre, une troisième sorte d'absinthe, venant en grande quantité dans la Gaule, dite des Alpes (1), ἐν τῇ κατὰ τὰς

(1) En parlant de la Gaule européenne, on disait fréquemment alors Gaule cisalpine et Gaule transalpine. C'est ce qui explique pourquoi Dioscoride se sert des Alpes pour la qualifier et la distinguer de la Gaule d'Asie.

Ἑλπει Γαλατικὴ πλείστον. Dans la région, on l'appelle Santenée, Σαντόνιον, du nom même du pays connu sous le nom de Santonide [ou Saintonge], Σαντονίδι χώρα, où elle pousse (1). Mais ἐν τῇ κατὰ τὰς Ἑλπει Γαλατικῇ a été abusivement traduit en latin par : *in Gallia Alpibus finitima*, ce qui a fait placer en principe, puis rechercher le pays d'origine de la plante au voisinage immédiat des Alpes et jusque dans ces montagnes mêmes. Matthioli lui-même, dans son commentaire, n'avait rien dit de l'absinthe Santonique et se contentait de la nommer. C'est son traducteur lyonnais, A. du Pinet, qui a intercalé à la suite du nom la phrase suivante : « dont les montagnes de Savoie et du Dauphiné sont pleines (2). » Il a même ajouté en marge deux renvois au texte de Dioscoride : un premier au mot *Alpes*, ainsi conçu : « C'est la Savoie et le Dauphiné », et un second au mot *Santonicum*, où il dit : « Je pense qu'il faut qu'il y ait *Centronicum* : pour ce que les Tarentaisiens, qui sont appelés Centrones [pour Ceutrones] est (sic) un peuple de Savoie, voisin des Alpes (3). » Son chauvinisme le portait ainsi à des arrangements bien gratuits.

Néanmoins, du côté des médecins et pharmaciens, les *Commentaires* de Matthioli furent si répandus dès leur apparition et pendant si longtemps après, que la notion exacte du pays d'origine de la Santonique en fut submergée. Comme il avait oublié d'en dissenter, on l'oublia à sa suite, ou si l'on s'en souvint, ce fut pour accepter les dires intéressés et tout à fait risqués du traducteur français A. du Pinet. Et voilà comment un contre-sens fait ou accepté par un auteur qui a l'oreille du public peut anéantir d'un trait de plume la plus vieille réputation ! Tout Saintongeais ayant le sentiment et le culte de son pays natal sera tenté d'être de l'avis de Tournefort au sujet de la légèreté de Dioscoride. Ce n'était vraiment pas la peine pour la cité gauloise qui s'étend mollement sur les rives de la douce Charente, d'avoir glissé quelques bottes d'herbes amères dans le somptueux butin de ses vainqueurs, pour que le monde oubliât si facilement son geste, et pour que ceux qui s'étaient tout spécialement chargés d'écrire l'histoire de ses moyens de vengeance méconnaissent ainsi, jusqu'à l'attribuer aux abrupts Savoisien, qui, depuis près de deux

(1) Dioscoride, liv. III, chap. XXV, édit. Khün (Sprengel), I, p. 370.

(2) Antoine du Pinet, *Commentaires de Matthioli*, édit. de Lyon, 1572, p. 266, ligne 3 du commentaire.

(3) *Loc. cit.*, p. 226, ligne 2 du texte.

mille ans viennent ramoner ses cheminées, la coupe enfiellée que la vertu de son sol lui avait permis de préparer !

Du côté des botanistes attitrés, ce fut pis encore, car l'édition princeps Aldine (1499) de Dioscoride, ainsi que le manuscrit de Paris, portent : Σαρδώνιον au lieu de Σαντόνιον (Sardonée au lieu de Santenée), et Σαρδονίδι au lieu de Σαντονίδι.

Louis Anguillara, herboriste en chef de la République de Venise (? 1500-1570), préconisait cette lecture et attribuait la plante à une contrée de Sardonie ou Sardonée, dans la Galatie d'Asie. Pour lui, en conséquence, ἐν τῇ κατὰ τὰς Ἀλπεῖς Γαλατίας signifiait : dans les Alpes ou montagnes de Galatie.

J.-Ant. Sarazin, l'un des hellénistes les plus distingués de ces temps, soutenait au contraire qu'il s'agissait de la Saintonge, pays de la Gaule Aquitanique. « Je sais bien, disait-il, qu'on trouve des gens pour reconnaître dans la Galatie d'Asie une certaine région du nom de Sardonide, mais quel est, je le demande, le géographe qui ait jamais fait mention des Alpes de la Gaule asiatique ? Il est donc plus vraisemblable que τὴν κατὰ τὰς Ἀλπεῖς Γαλατῶν veut dire notre Gaule par opposition à Γαλατῶν τὴν κατὰ τὴν Ἀσίαν (la Gaule d'Asie), dont Dioscoride fait mention dans son chapitre suivant. Ajoutons à cela que Galien et Pline confirment tout à fait notre lecture, etc. » (1)

Il suffit aujourd'hui d'ouvrir une grammaire grecque pour apprendre qu'une préposition suivie de son complément forme une espèce de *locution adverbiale*, qui, placée *entre un article et son substantif*, tient lieu d'un adjectif ou d'un *participe* (2). C'est absolument le cas pour l'expression ἐν τῇ κατὰ τὰς Ἀλπεῖς Γαλατίας.

Par conséquent, le sagace grammairien qu'était Sarazin avait raison, et il s'agit bien, d'une part de la Gaule *des Alpes* ou *d'Europe*, et de l'autre de la Gaule d'Asie ; ce sont, en effet, de purs qualificatifs différentiels qu'a ainsi employés Dioscoride. Mais aux yeux des botanistes, Sarazin eut le tort de ne pas faire connaître à l'appui de sa thèse l'existence de l'absinthe de Saintonge, soit par description, soit par figure.

Aussi, Louis Anguillara, qui, en sa qualité de botaniste officiel de la République de Venise, avait eu toutes facilités pour

(1) Voir *Hist. des Plantes de Théoph.*, par Bodæus à Stapel, Amsterdam, 1644, p. 1151, 1.

(2) Riemann et Goelzer, *Grammaire grecque complète*, Paris, 1902, n° 411, p. 335.

voyager dans le Levant, et qui avait visité la Crète, Chypre et la Grèce soumise aux Turcs, c'est-à-dire l'Asie Mineure ou tout au moins ses côtes, insistait-il pour le terme de sardonique. Dans sa dixième lettre sur les Simples, écrite vers 1558 et publiée en 1561, il disait : « Absinthe Sardonée, quoique beaucoup l'appellent Santonique. Dans cette partie de la France [la Saintonge], on ne trouve aucune absinthe qui d'aspect et de propriétés réponde à la description de Dioscoride. La Galatie est un pays d'Asie appelé maintenant Natolie [pour Anatolie], dans lequel se trouve la contrée des Sardes. L'absinthe qui y croît est la même que celle qu'on trouve en Bosnie et en Hongrie ; elle répond à la description de Dioscoride et n'a été trouvée ni en France ni en Italie (1). »

Haller apprécie ainsi Anguillara : « Auteur excellent s'il nous avait plus explicitement renseigné sur ce qu'il avait exactement observé (2). » Ce qu'il avance au sujet de la non existence de l'absinthe de Saintonge prouve qu'il n'observait pas ni ne se renseignait pas toujours exactement.

Aussi, Pierre Pena et Mathias de Lobel, épousant la même thèse, dans un ouvrage fait en commun, paru en 1570 (3), écrivaient-ils dans leur style à l'emporte-pièce : « *De la Sardonie de Galatie, vicieusement Santonique du vulgaire. Elle est prise à tort pour l'absinthe romaine des officines.* — Tous ceux qui connaissent la géographie et le grec, et qui ont lu le manuscrit de Paris et l'édition Aldine grecque (de Dioscoride), savent bien qu'il n'y a pas du tout d'Alpes gauloises dans le pays des Santons (*vulgo Santonge*), où croîtrait une absinthe dénommée *Santonique*, tandis qu'au contraire, il y a en Galatie des Alpes et le nom local de Sardes, pour pouvoir l'appeler Sardonie (*sed secundum Alpes Galatiæ, vernaculo cognomine Sardorum Sardonium vocatum*). C'est ainsi, en effet, qu'aujourd'hui ce passage est lu et restitué ; ce qui se comprend d'autant mieux que, dans le chapitre qui vient immédiatement après, il est question de la Galatie d'Asie à propos de l'auronne, comme pour les rendre congénères et de même origine. Car, autant il y a d'espèces d'absinthes, autant Dioscoride les met en Galatie même et en Cappadocée. De sorte

(1) *Semplici dell eccellente Anguillara, etc.*, par Marinello, Venise, 1561, et cité par J. Bauhin, *Histor. Plant.*, III, 1^{re} partie, p. 168 et 177.

(2) *Loc. cit.*, I, p. 330.

(3) Pierre Pena et Mathias de Lobel, *Stirpium adversaria nova*.

qu'il ne peut rester aucune hésitation au sujet de la corruption du mot *Santonique* de Gaule (*aut in Santonicum Gallicum depravationis*), etc. (1). »

Voilà un raisonnement qui ne se tient pas, et c'est ce qui s'appelle jongler avec les idées et avec les mots d'un texte. Les deux compères, malgré leur superbe tranchante, n'ont eux-mêmes qu'une vague notion du grec et de la géographie ancienne de l'Asie Mineure. Le mot *Alpes* a pour eux le sens général de montagnes, ce qui est peut-être vrai dans les langues de l'Europe centrale, mais ce qui n'a jamais existé en grec, ni même souvent en latin. Ils prennent sans doute Sardes, ancienne capitale de La Lydie côtière, ruinée de leur temps, mais florissante cité au premier siècle, pour une dépendance de la Galatie, pays d'intérieur et du plateau élevé d'Asie Mineure. Cette dépendance n'a jamais existé, ce qu'un Levantin romanisé et instruit comme Pedanius Dioscoride n'a jamais pu vouloir dire. Ce qu'ils savent le mieux, c'est qu'il n'y a pas d'Alpes ou de montagnes au pays de Saintonge ! Mais ceci est à côté de la question, puisqu'ils sont partis en guerre sur un vulgaire contre-sens.

Haller (2) a dit de Pena et Lobel qu'ils avaient une diction dure et incorrecte (*Dictio dura et incorrecta*) ; qu'ils ont ramassé tout ce qui s'est dit sur les plantes de Dioscoride, dont ils corrigent les commentateurs, surtout Matthioli, et qu'on ne sait ce qui revient à l'un ou à l'autre. Il aurait pu ajouter que chez eux la manie de la controverse allait jusqu'au paradoxe. L'affaire de la Santonique en est la preuve.

Aujourd'hui, il est bien inutile de discuter davantage une question qui ne se pose même plus, en présence de tant de textes divers et concordants en faveur de la Saintonge, en présence aussi des propriétés médicales reconnues aux absinthes indigènes des pays en cause ; car il ne peut y avoir de doute sur la nature du médicament, avant tout vermifuge, dont se servaient les anciens et dont la Saintonge seule peut encore exciper.

C'était, en effet, une erreur de nier son existence, car l'usage local de l'absinthe de Saintonge s'était toujours maintenu dans son pays, ce que Bernard Palissy, saintongeais d'occasion, cons-

(1) *Loc. cit.*, p. 337.

(2) Haller, *Biblioth. méd.*, 1, p. 351.

tatait en 1544 (1), c'est-à-dire vers l'époque où Anguillara voya-geait dans le Levant.

« Ausdites îles [de Saintonge] et parmi les marais sallans, on y cueille de l'herbe salée, de laquelle on fait les plus beaux ver-res, laquelle on appelle salicor. Aussi on y cueille de l'absinthe appelée Xaintonique, à cause du pays de Xaintonge. Ladite herbe a telle vertu que, quand on la fait bouillir, et, prenant de sa décoction, on en détrempé de la farine pour en faire des bignets fricassés en sein de porc ou en beurre et que l'on mange des dits bignets, ils chassent et mettent hors tous les vers qui sont dans le corps, tant des hommes que des enfants.

Auparavant que j'eusse la connaissance de ladite herbe, les vers m'ont fait mourir six enfants, comme nous l'avons connu, tant pour les avoir fait ouvrir que parce qu'ils en rendoyent sou-vent par la bouche, et, quand ils étoient prêts de la mort, les vers sortoyent par les naseaux. » (2)

Cette observation personnelle et du cru ne fut publiée à Paris qu'en 1580, date de la première édition des *Discours admi-rables* ; mais Palissy exposa son livre dans un cours privé qu'il fit à Paris pendant le carême de 1575, et dans lequel il traita notamment des sels divers et de leurs effets sur les propriétés des plantes, chapitre où a pris place ce qu'il écrit de la *santo-nique*. Parmi ses auditeurs se trouvaient une douzaine de doctes médecins, originaires des quatre coins de la France, ceux de la cour en tête et une demi-douzaine de chirurgiens et d'apothicai-res, notamment Ambroise Paré. L'observation de Palissy eût donc toute la publicité possible dans le milieu même qu'elle pou-vait intéresser (3). Ce qu'il avait vu et constaté sur place, d'au-tres pouvaient le faire comme lui, pouvaient tout au moins véri-fier ou faire vérifier ses dires, conformes aux données des anciens.

Chose curieuse ! au premier rang des auditeurs de Bernard Palissy se trouvait Monsieur de Pena, médecin docte (docteur en médecine), le même que le collaborateur de Lobel, qui, aban-donnant la botanique, était devenu vers 1572, médecin spécial

(1) C'est l'année où il leva les plans des marais salants de Marennes (*Œuvres de Palissy*, édit. Fillon, Niort, 1888, préface, p. 14).

(2) Palissy, *Discours admirables*, édit. Fillon, t. II, chap. VI, p. 131.

(3) *Loc. cit.*, chap. VIII, p. 159 et préface p. 91.

de Henri III et qui gagnait beaucoup d'argent au traitement des maladies syphilitiques (1).

Bernard Palissy n'était pas le seul en Saintonge à proclamer alors les vertus et l'ancienne réputation de la santonique. S'il faut en croire Louis Audiat, et il y a de bonnes raisons pour le faire, il n'était même pas le premier ni l'auteur véritable de la reconnaissance de la plante de l'antiquité. Il n'en avait été que le bénéficiaire personnel, puisqu'elle lui avait fait survivre ses derniers enfants, et avait appris le reste des médecins, soit de son propre médecin Lamoureux, soit de son ami Nicolas Alain, de Saintes, auteur d'un petit livre intitulé : *De santonium regione*, etc., qui comprend un opuscule : *De factura salis*. Il fut édité en 1598, trente ans environ après la mort de son auteur. Mais Bernard Palissy paraît avoir eu le manuscrit en sa possession et l'avoir largement utilisé sans le dire (2). Du reste, ils avaient dû causer souvent ensemble de cette santonique, en curieux de la nature qu'ils étaient tous les deux, et Nicolas Alain plus instruit avait dû apprendre de vive voix bien des choses au manouvrier qu'était alors Bernard Palissy. Quoi qu'il en soit, voici ce que Nicolas Alain dit de notre absinthe : «..... C'est le pays de Marennes, ainsi appelé, je pense, des salins de mer établis partout aux alentours. Dans ces salins pousse de toutes parts une absinthe qui a reçu de Dioscoride et de Pline le nom vulgaire de santonique, à cause du pays où elle croît, surnom encore employé aujourd'hui par les indigènes, puisqu'ils l'appellent d'un terme à peine modifié : santénique. » (3)

Un autre saintongeais notoire de la seconde moitié du XVI^e siècle, Elie Vinet, qui a annoté l'édition des œuvres d'Ausone, parue à Bordeaux en 1580, n'oublie pas non plus la santonique, santénique ou sanguenite : « absinthe santénique dans Pline, herbe santénique dans Columelle, livre VI, tiges appelées santéniques par Martial, dans son épigramme, 96, livre 9 ; herbe commune dans la Saintonge maritime, qu'on appelle vulgairement sindénique par corruption de terme. » (4)

Enfin, le poète local qu'était André Mage de Fiefmelin a rimé

(1) L. Legré, *Pierre Pena et Mathias de Lobel*, Marseille, 1899.

(2) Louis Audiat, *La Saintonge* de Nicolas Allain, réédition de Bordeaux, 1889, préface, *passim*.

(3) Louis Audiat, *loc. cit.*, p. 28, pour le texte, mais non pour la traduction.

(4) Elie Vinet, in *Ausonii epistolæ*, XI.

quelques années plus tard les textes de Bernard Palissy et de Nicolas Alain :

La sanctonique y vient, ainsy qu'ailleurs l'absynthe,

Propre contre les vers beüe en bouillon esprainte (1).

Ce qui paraîtra encore plus extraordinaire, c'est que de tous les botanistes qualifiés de la Renaissance, Pena et Mathias de Lobel furent les seuls qui herborisèrent longuement en Saintonge et notamment dans les îles et la région maritime du pays. Ils y passèrent ensemble une partie de l'automne de 1566 et entrèrent en relation avec les principaux médecins de Saintes et de La Rochelle, devenus par la suite leurs correspondants. Partis de Montpellier, après la mort de leur maître Rondelet (30 juillet 1566), ils passèrent par Narbonne, Toulouse, Agen et Bordeaux. A Saintes, ils visitèrent Lamoureux, médecin instruit, qui leur fit connaître et leur donna l'aigremoine odorante (*Agrimonia Eupatoria*, L. var. *odorata* Mill.) plante des bois voisins de la ville, qu'il cultivait depuis des années dans son jardin (*Xantis Pictavæ Galliæ finitimæ sylvæ eundem agrimoniam edunt, quam odoratam vocant, propter odorem multo flagrantiorum, etiamque in hortis colebat superioribus annis et dabat nobis illic eruditus Medicus Lamoureux*) (2).

A La Rochelle, ce fut le docte et très docte médecin Launay qui les pilota. Il leur donna d'abord quelques denrées coloniales que le commerce rochelais lui avait procuré à lui-même, notamment du costus des Moluques (3) et de l'encens d'Arabie (4). Nos jeunes gens visitèrent ensuite l'île de Ré où ils remarquèrent le garou ou sainbois (*Daphne Gnidium* L.) (5) et toute la côte de Saintonge où ils semblent avoir séjourné assez longtemps ; car, à propos des raisins ou dragées de mer (*Epheda distachya* L.), ils disent que cette plante existe dans les parages maritimes de La Rochelle et dans les îles de l'Océan Atlantique qui font face aux Salins, d'où des amis de toute confiance scientifique la leur ont envoyée. Eux-mêmes ne l'avaient pas remarquée en place,

(1) *Œuvres du sieur de Ficfmelin*, Poitiers, 1601, *Le Saulnier*, fol. 50 r°.

(2) Pena et Lobel. *Adversaria nova*, édit. de 1570-71, p. 308.

(3) *Idem*, p. 35.

(4) *Idem*, p. 430.

(5) *Idem*, p. 156. Ils donnent à ce sujet une étymologie du nom de Ré (qu'ils écrivent Ratz), qui ne prouve pas en leur faveur : cette île devrait son nom aux nombreux rats qui l'habitent.

bien que durant l'automne de 1566, ils aient récolté en ces endroits mêmes beaucoup de choses rares (*Rupellæ etiam maritimis exire et ex adverso Salinorum insulis Oceani Occidui nobis amici non vulgaræ fidei retulerunt. Nos tamen, autumnò 1566, qui multa illic rari nacti fuimus, non animadvertimus*) (1).

Il est inadmissible que des professionnels comme eux, qui ont visité en détail et à l'aise, d'après leur propre témoignage, la région maritime de La Rochelle et de Marennes, qui se sont abouchés avec les médecins les plus savants du pays, n'aient pas eu connaissance de la santonique, justement en fleurs à l'automne, et n'aient pas entendu parler de ses vertus vermifuges, puisque c'était un remède courant et populaire. D'où provient alors cette ardeur à contester à la Saintonge ce produit historique de son sol ? C'est à n'y rien comprendre. Tournefort est allé jusqu'à traiter Pena et Lobel de jeunes écervelés (2). Ils étaient en tout cas assez légers.

Parmi les autres botanistes de l'époque, l'un d'eux tout au moins eût été à même d'étudier aussi la plante sur place, s'il l'eût voulu. C'est Charles de l'Ecluse (1525-1609). En 1564, il fit, avec les frères Függer d'Augsbourg, un grand voyage en Espagne. Au retour, les voyageurs passèrent par Bordeaux, où de l'Ecluse connut Joachim Venner, qui lui envoya plus tard des plantes. Ils durent également passer par Saintes pour rentrer en Allemagne, puisque c'était encore à cette époque la route la plus directe vers le Nord. Mais il n'a pas publié la moindre observation sur les plantes de cette région. La question de la santonique n'en était pas une pour lui et sans doute était-il de l'avis de ses amis Pena et Lobel.

Un autre botaniste qui pouvait encore mieux fournir des renseignements, c'était Paschal Lecoq, médecin de Poitiers, où il était professeur et doyen. Gaspard Bauhin l'indique, en 1594, dans la préface de son *Pinax* parmi la pleiade de savants qui lui ont communiqué des plantes ou des graines. Il était bien placé pour lui adresser l'absinthe de Saintonge, ce qu'il ne fit pas.

Enfin Rumbaum, un des nombreux correspondants de G. Bauhin, herborisa vers cette époque aux environs de La Rochelle,

(1) *Idem*, p. 338.

(2) Tournefort, *Isagoge*.

d'où il lui rapporta entre autres choses un rameau d'arroche maritime à petites feuilles (*plura non licet cum solum ramum siccum Rupellæ collectum D. Rumbaum attulerit*) (1).

Ce ne furent donc pas les renseignements autorisés, les occasions favorables ni les observateurs compétents qui manquèrent à la santonique. Mais une sorte de fatalité pesait sur elle et des vents contraires soufflaient sa perte. Le principal coupable, en somme, paraît avoir été Anguillara, le botaniste en chef de Venise, envoyé dans le Levant avec un but plus commercial que scientifique. C'est lui qui le premier avec ses compatriotes manipula le texte de Dioscoride en faveur de la Galatie d'Asie. Venise inondait l'Europe centrale et occidentale des produits du Levant, de vermifuges entre autres, c'est-à-dire de semencine d'Alexandrie. Elle avait intérêt à supprimer une concurrence saintongeaise possible, d'autant plus à craindre que le développement commercial de La Rochelle pouvait la répandre plus facilement au dehors. Là, doit être le secret de toute l'affaire et l'auteur responsable, inconscient ou non, de toute cette campagne ; car Pena et Lobel, dans leur amour immodéré de la contradiction, n'ont fait que ramasser pour les mettre en mauvais latin les pauvres arguments du botaniste vénitien.

Une autre cause préjudiciable, et de même entretenue avec intention, fût la confusion de nom qui se produisit au moyen âge, en Italie surtout, entre la véritable santonique et d'autres vermifuges, soit indigènes, soit importés d'Orient. Le nom de santoline, *santolina* en italien, fut d'abord donné à l'auroune femelle, plante de Sicile au dire même de Dioscoride, et de culture facile dans les jardins ; elle était aussi employée avec succès contre les vers. D'Italie elle passa en France, où elle est devenue et restée populaire, sous le nom de *sanguenic*, *sanguenite* ou *sancenique* (patois saintongeais). *Santolina* pour *santonina* est un dérivé évident du nom latin *santonicum*, donné primitivement à l'herbe ou absinthe de saintonge. Comme cela arrive souvent aux meilleures marques, elles constituent un type dont le nom est emprunté par la concurrence, ce qui fut ici tout à fait le cas.

Ensuite, le commerce de Venise versait en Europe un vermifuge qu'il prenait à Alexandrie, l'ancien *seriphium* de Diosco-

(1) G. Bauhin, *Prodromus theatri botanici, etc.*, liv. III, chap. XXII, p. 58, Bâle, 1620.

ride sans doute, ou un produit similaire apporté de plus loin, de Syrie ou de l'Asie Centrale. Ce vermifuge, qui se présente sous forme de graines et de débris de sommités fleuries, prenait divers noms : *Semen cinæ* ou sementine, *semen contra* (vermes) et enfin *semen sanctum* ou *sanctonicum* et *santonicum*. Ces derniers noms étaient dus, au dire des uns, à la provenance de la Terre-Sainte (*terra sancta*), au dire des autres, à une nouvelle application du nom populaire de *santonicum* à un produit similaire, c'est-à-dire à un nouveau démarquage profitable; car, dans les textes médicaux le mot *santonicum* s'écrit le plus souvent *sanctonicum*, et dans l'abréviation courante *sanctum* (avec un trait sur l'u).

Une autre preuve de la confusion qui s'établit entre tous ces vermifuges d'origines diverses, c'est l'emploi alors fréquent, tant en italien qu'en français, du mot barbotine comme synonyme de *semen sanctum*. Or, barbotine est la transformation populaire du mot *abrotanum* qui a donné régulièrement *auronne*: *arbotanum*, arbotane, puis arbotine et [b] arbotine.

Trop de causes déprimantes, tant du côté des marchands et des savants que du côté des médecins et du langage populaire, s'étaient à la fois conjurées contre la santonique de Saintonge, pour qu'elle eût plus longtemps droit à l'existence. Elle fût la victime même de ses premiers mérites et de sa réputation gallo-romaine et médiévale, puisqu'elle dût, dès le début des temps modernes, céder la place et jusqu'à son nom à des concurrents plus heureux.

(A suivre).

D^r J.-A. GUILLAUD.

II

LA MORT DU COMTE DE BROGLIE A SAINT-JEAN D'ANGÉLY, 16 AOUT 1781.

(D'après le mémoire du docteur Marchant)

Le 16 août 1781, mourait, à Saint-Jean d'Angély, le comte Charles-François de Broglie, né en 1719, petit-fils, fils et frère de trois maréchaux de France.

Il avait été officier distingué; maréchal de camp, ambassadeur en Pologne, 1752, avait défendu Cassel en 1761. De 1762 à 1774, Louis XV le mit à la tête de son cabinet politique secret.

Son petit neveu, le duc Albert de Broglie, a publié, en 1878, *Le Secret du Roi*, histoire de cette diplomatie occulte.

Il possédait à Ruffec de grands domaines, une forge, et des forêts, ce qui le mettait en rapports suivis avec le port militaire de Rochefort. Témoin de l'aspect de désolation des campagnes qui environnent cette ville, et sont rendues inhabitables par les vapeurs pestilentiennes d'un terrain marécageux, il conçut la pensée qu'un dessèchement du sol serait également profitable à l'agriculture, aux habitants et aux troupes cantonnées. Dans cette idée, qu'il parvint à faire adopter, il entreprit pendant l'été de 1781 une tournée d'études en compagnie du gouverneur de la province, le marquis de Voyer d'Argenson ; mais au cours de son voyage il fut atteint lui-même de la fièvre locale, et voulant regagner Ruffec, il succomba en route à Saint-Jean d'Angély (1).

Le médecin qui avait soigné le comte de Broglie : Jean-Mathias-Gabriel Marchant, né en 1725 et mort en 1800 (2), vit sans doute son traitement critiqué, car il a rédigé un mémoire justificatif de sa conduite, que j'ai retrouvé dans les papiers d'un de ses descendants : l'abbé de Meschinot (1809-1878), professeur au séminaire de Montlieu.

J'en extrais les principales données et considérations.

M. le comte de Broglie arriva de Rochefort (où il inspectait la place), à Saint-Jean d'Angély, le mercredi 8 août 1781, vers midi, avec une fièvre et un subdélire. Le docteur Marchant, déjà connu de lui, fut aussitôt appelé.

Celui-ci apprit que le comte s'était alité à Rochefort, le 2 août, pour un accès de fièvre qui le prit en froid, dura douze heures, et fut suivi d'une pleine intermittence. Il fut purgé le 3 août. Le 4, second accès de douze heures. Le 5, le malade prit trois prises de quinquina, et deux le 6, avant le nouvel accès qui fut plus violent encore, avec assoupissement et délire, et fut suivi d'une simple rémission, le 7 août.

Le comte partit le 8 de grand matin pour être arrivé à Saint-Jean avant l'heure présumée de l'accès. Son médecin lui trouva la langue très chargée, les urines de couleur bilieuse, mais assez abondantes, et, en présence de son état et des commémoratifs, jugea que la maladie qui avait commencé par une fièvre

(1) *Revue de Saintonge*, XI, 368 et VII, 141.

(2) Voir sa notice, assez détaillée, dans la *Biographie saintongaise*.

tierce s'était dégénérée en une fièvre continue, rémittente, bilieuse, maligne ; il en fit son rapport à M. le marquis de Voyer.

Le redoublement revint donc le 8 au soir, à l'heure habituelle, accompagné de soubresauts dans les tendons, de hoquets, et d'un état comateux qui laissa le malade sans aucune connaissance, ce qui détermina son médecin à appliquer les vésicatoires et à donner une purgation à la fin du redoublement, après en avoir rendu compte à M^{me} la comtesse de Broglie et à M. le marquis de Voyer.

Celui-ci demanda alors au sieur Marchant s'il trouverait bon d'avoir une consultation avec les deux médecins de l'hôpital, MM. Blondeau et Dormay. Marchant répondit qu'il se prêterait toujours à se concerter avec ceux qui seraient agréables à M. de Voyer et à M. le comte, mais que celui-ci avait déclaré formellement qu'il ne voulait qu'un seul médecin, et point de consultation.

Cette déclaration aurait du engager le docteur Blondeau qui avait déjà témoigné beaucoup d'humeur de n'être pas appelé le premier, quoique nouveau dans les hôpitaux, à venir conférer avec le médecin traitant, qui aurait expliqué la nature et les circonstances de la maladie, au lieu de faire proposer au hasard des remèdes qui ne pouvaient convenir à l'état du patient et à l'espèce du mal. Mais au lieu d'une démarche si raisonnable on fit dire avec la plus grande force par M. Dormay, de donner sur-le-champ de l'émétique au malade sans l'avoir vu, et sous prétexte de prévenir un dépôt. Le docteur Marchant observa que la proposition était contraire à tous les principes, et qu'on ne pouvait sans grand danger donner un remède aussi actif dans la pleine violence du redoublement ; qu'il fallait sans doute évacuer les humeurs, mais attendre le relâchement de l'accès. M. de Voyer goûta ses raisons et décida qu'il fallait s'y conformer.

Le redoublement céda donc le jeudi matin 9 août, et l'on put faire prendre un bouillon au comte, puis une boisson purgative avec une once de tamarin, trois gros de sené, une pincée de fleurs de pêcher, trois onces de manne et un grain et demi de tartre émétique, le tout en deux verrées, à trois heures d'intervalle. Le premier verre fit tant d'effet que sur la demande du malade on ne lui donna pas le second, d'autant plus qu'il s'évanouissait à chaque fois qu'on le mettait sur le siège, et que si l'évacuation avait été plus forte, elle aurait été excessive.

Cependant, dans la journée du 10, et malgré toutes les repré-

sentations, M. le comte se livra à un travail contentieux (*sic*) qui augmenta la nuit suivante le délire du petit redoublement. Et dès lors il n'y eût plus de doute qu'on eut affaire à une fièvre bilieuse, maligne, double tierce, dont les accès des jours pairs, les moindres, s'accompagnaient de délire, et dont ceux des jours impairs amenaient tout à la fois du délire, du coma et des convulsions.

L'affection étant ainsi fort grave, le docteur Marchant crût devoir, malgré la répugnance de l'intéressé, s'associer un médecin connu, dont la réputation put en imposer à l'intrigue, et tel que la diversité des systèmes et des opinions ne put nuire au traitement. Il proposa M. Mestadier qui, depuis trente-six ans, jouissait d'une notoriété bien méritée, et avait été plus de quinze ans médecin de l'hôpital. Il était d'ailleurs fort connu de M. le marquis de Voyer, qui en approuva le choix, ainsi que M^{me} la comtesse de Broglie.

Le redoublement vint à l'heure ordinaire, accompagné d'assoupissement comateux et de perte de connaissance. M. Mestadier fut alors introduit dans la chambre du malade, put examiner à son aise l'état du pouls et les autres accidents, et adopter en entier le plan de conduite du docteur Marchant. Ainsi, comme il avait été convenu dans la consultation, on insista sur l'usage des évacuants pendant la rémission ; et on fit prendre, le 11, la même médecine, un peu mitigée, qui agit encore copieusement par le haut et par le bas.

M. le comte ayant appris la consultation, on témoigna du mécontentement et déclara nettement, en présence de M. le marquis, qu'il entendait n'être traité que par un seul médecin. Cependant le petit redoublement fut moindre que le précédent.

Mais le grand accès du dimanche 12 avança, et quoique un peu plus court, fut plus violent que les autres. Le lundi, le malade fut purgé à l'ordinaire, et se trouva si bien qu'on en conçut les plus grandes espérances. Le redoublement du mardi fut encore plus fort et plus long. Le mercredi, jour de relâche, nouvelle purgation, qui fit les effets ordinaires ; et, d'un autre côté, les vésicatoires produisaient toujours tout ce qu'on en pouvait attendre.

Ce jour-là, mercredi 15 août, M. le comte fut moins bien que l'avant-veille. Mais le soir, vers 6 heures, il eût des faiblesses et un affaissement qui n'étaient pas habituels les jours de rémission. Comme le pouls annonçait en même temps un redouble-

ment grave, la crainte que ces signes inspiraient déterminèrent l'entourage à faire venir le confesseur. En effet, l'accès qu'on n'eût pas dû attendre ce jour-là, suivit de près et fut le plus considérable de tous. Il cèda cependant un peu le jeudi matin, mais la rémission demeura orageuse, et accompagnée de hoquets, et d'un accablement considérable.

Enfin le redoublement qui survint vers 6 heures du soir se compliqua bien vite des symptômes les plus alarmants ; le poulx se perdit entièrement, ainsi que la faculté de déglutition. Et tout moyen de secours et d'espérance étant interdit, on donna le sacrement d'extrême-onction.

La mort de M. le comte de Broglie fournit un prétexte pour chercher des torts à son médecin. Mais toute personne équitable qui a suivi la maladie témoignera que les remèdes ont toujours produit l'effet prévu par le médecin, qu'ils avaient même amené une amélioration évidente et de nature à ramener l'espoir jusqu'à l'événement du 15, et que cet événement même ne peut être attribué à la conduite du praticien. La perte d'un général si précieux à la patrie et d'un seigneur si recommandable par ses vertus a véritablement affecté ce médecin, mais ne l'empêche pas de mépriser les sarcasmes des envieux qui ont critiqué son traitement sans avoir vu le malade. La jactance est aisée pour celui qui n'est pas dans le cas de faire la preuve de son allégation.

On lui reproche encore de n'avoir pas voulu consulter avec d'autres médecins. Mais quoique M. le comte le lui ait expressément défendu dès l'abord, il a proposé dès le vendredi matin de se consulter avec M. Mestadier, qui est connu depuis trente-cinq ans comme un médecin très expérimenté, et en qui il avait placé toute sa confiance, plutôt que d'en croire des inconnus qui, sans avoir suivi l'évolution du mal, avaient proposé de donner de l'émétique dans le fort du redoublement.

Une conscience qui ne se reproche rien et un juge aussi éclairé que M. le marquis de Voyer sont bien propres à rassurer contre ses détracteurs un homme qui a toujours rempli son état avec le plus grand zèle et les plus grandes réflexions, et qui ose croire mériter la bienveillance de ceux même qui se sont laissé séduire par ses adversaires.



Après avoir donné les détails de cette observation, le médecin

Marchant essaie de justifier la conduite qu'il a adoptée.

Il établit que la méthode ancienne et classique pour le traitement des fièvres intermittentes, aiguës, est de faire une saignée dès le premier accès, afin de diminuer la tension des petits vaisseaux ; de donner un vomitif dans l'intervalle ; de recommencer la saignée, puis d'administrer un purgatif aiguisé, pour attirer dans les glandes intestinales et évacuer les matières hétérogènes trop épaisses. C'est ce qu'on doit faire aussi quand il y a déjà eu plusieurs accès. Puis on se contente de donner des tisanes et des lavements.

Tels sont les principes universellement enseignés par les praticiens les plus célèbres : Barbeyrac, Chirac, Dumoulin, Helvétius, Fizes, etc., et qui semblaient constituer un dogme inviolable dans la médecine française.

Une secte nouvelle au contraire, qui prétend gagner le public, exclut toute saignée, sinon dans les phlegmasies les plus violentes ; elle se contente d'administrer l'émétique, et défend les purgatifs jusqu'après la cessation de la fièvre. Elle n'admet au cours de la maladie que les vésicatoires, le camphre, les pédiluves, et l'eau de gruau ; c'est-à-dire qu'à part l'émétique, elle ne guérit que les malades qui guérissent tout seuls.

Suit une discussion sur les mérites comparés des deux méthodes.

*
* *

Je crois bien que les générations médicales qui ont suivi les ont mises d'accord en les abandonnant toutes les deux pour d'autres qui elles-mêmes ont été remplacées à plusieurs reprises ; et ce n'est sans doute pas fini !

Et Marchant termine en énumérant ironiquement les talents multiples de son jeune compétiteur Blondeau, théologien sublime qui a traduit la Bible de l'hébreu en anglais, puis est devenu tour à tour jurisconsulte, musicien, lithotomiste, chirurgien major, et enfin médecin depuis quatre ans, et qui plus est détracteur des médecins ses confrères.

Je ne sais si l'on ne pourrait pas appliquer à Marchant cette énumération ironique, car dans l'article fort élogieux que lui consacre la *Biographie saintongeaise* de P.-D. Rainguet, outre ses qualités de praticien occupé et de rédacteur de savants mémoires, on fait ressortir qu'il fut lieutenant général de police et dut approfondir les lois administratives, qu'il tenta de lancer

les eaux minérales d'Archingeay, et qu'il a écrit plusieurs notices historiques restées inédites.

De cette dissertation, dont l'intérêt n'est peut être pas très évident, il résulte cependant la fixation d'un point d'histoire, concernant un personnage assez connu, et récemment étudié ; le comte de Broglie, lequel est mort à Saint-Jean d'Angély de fièvre rémittente bilieuse, en dépit, ou peut-être par suite du traitement médical appliqué. Ajoutons qu'il prit son mal en voulant entreprendre une œuvre éminemment utile au pays, et qu'il eût sans doute menée à bonne fin, le dessèchement des marais de Rochefort.

Le tome XXXIII des *Archives*, page CXXII mentionne simplement qu'en 1781 le comte de Broglie occupait dans l'abbaye de Saint-Jean les appartements de l'hôtellerie et y réunissait les dames de la ville pour causer et y prendre du plaisir. J'imagine que ce ne fut pas pendant que la fièvre le tenait si fort, ou qu'il était purgé jusqu'à l'évanouissement. La note ajoute qu'il fut enterré dans la nouvelle église, près du puits, et que son corps fut enlevé à la Révolution.

Les renseignements contenus dans *Le Secret du Roi*, l'œuvre du duc de Broglie, portent seulement (tome II, page 598) que le comte de Broglie, venu pour inspecter les côtes de l'Ouest, fut pris à Rochefort d'un léger malaise qui est le symptôme de la fièvre locale, que l'accès revint avec redoublement périodique d'intensité, et que le malade ayant été transporté à Saint-Jean d'Angély, la fièvre prit un caractère pernicieux et amena la mort du comte, le 16 août 1781. On y lit encore qu'il succomba loin des siens, mais sa femme était cependant à ses côtés, et que sa mort fut des plus édifiantes (1).

(1) Acte des funérailles et enterrement de très haut et très puissant seigneur, Mgr le comte de Broglie.

Le dix-huitième d'août mil sept cent quatre-vingt un, a été inhumé dans l'église actuellement en construction de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, le corps du très haut et puissant seigneur, Monseigneur Charles de Broglie, comte de Broglie, marquis de Ruffec, baron des baronies d'Aisie, Emparé et Montreuil, seigneur de Nanteuil en Vallée, Cauchy, Nouzières et autres lieux, lieutenant général des armées du Roi, chevalier de ses ordres, gouverneur des ville et château de Saumur, gouverneur général du Saumurois, et commandant en chef pour Sa Majesté dans le comté de Bourgogne et ci-devant son ambassadeur auprès du Roi et de la République de Pologne, époux de très haute et très puissante dame Madame Louise de Montmorenci, décédé dans la

La famille du duc de Broglie, ou du moins le prince Emmanuel de Broglie qui a hérité des goûts historiques de son père, m'a écrit ne posséder aucun autre document sur les derniers jours de leur grand oncle. Ce mémoire que j'ai eu la bonne fortune de découvrir dans des papiers de rebut, comblera cette lacune de leurs archives de famille.

C. VIGEN.

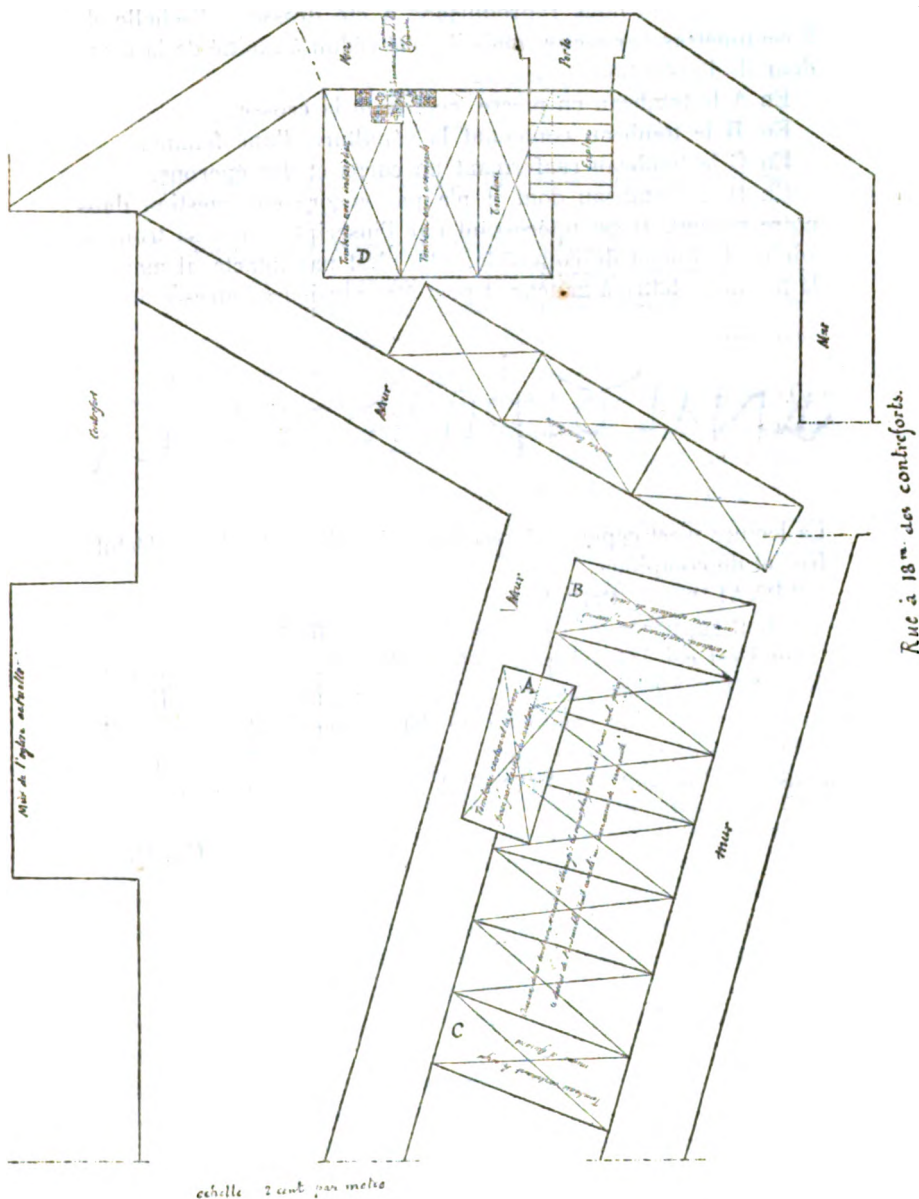
III

Dans le numéro de la *Revue* de janvier 1904 (tome XXIV, page 16), j'ai parlé des travaux de nivellement qui ont été effectués près de l'église de Saint-Jean d'Angély, et des tombeaux qui furent mis à découvert. On se souvient que l'une des sépultures contenait une crosse, une autre les restes d'un costume de femme, et que par-dessus on avait recueilli un certain nombre de carreaux émaillés. Il avait été impossible alors de donner un plan des travaux exécutés et l'indication précise de l'emplacement des tombes. Cette lacune est aujourd'hui comblée grâce à M. Brunet, l'entrepreneur, qui a enlevé les terres et noté soigneusement les côtés et les incidents journaliers.

ditte abbaye le seize du dit mois d'août, après s'être confessé et avoir reçu le sacrement d'extrême-onction, âgé de soixante-deux ans moins quatre jours. Ces funérailles ont été célébrées par le R. P. Dom Le Maire, prieur de la ditte abbaye assisté de sa communauté, de nous curé soussigné, de notre clergé, des corps religieux, de MM. les officiers de la sénéchaussée et officiers municipaux de la ditte ville. a ce invités : Toutes les troupes qui se trouvoient au camp de Saint-Jean-d'Angély, ainsi que la cavalerie qui y étoit en quartier, ont pris les armes et lui ont rendu les honneurs militaires d'usage : M. le marquis de Voyer, lieutenant général des armées, commandant dans la province, commandoit les troupes du convoi, et M. le comte de Latour du Pin, maréchal de camp, menoit le deuil : et en présence de M. Guy Martin de Boismartin, son secrétaire au commandement de Franche comté, de M. D'Ormai, aide maréchal général des logis, employé en Aunis, et de Chancel, capitaine d'infanterie et aide de camp du dit feu seigneur le comte de Broglie, lesquels ont signé ce présent acte comme témoins :

Ainsi signé au registre : Du Boismartin, d'Ormai,, aide maréchal général des logis, de Chancel, Fr. B. Le Maire, prieur de l'abbaye, F. J. Christophe Chapot, curé de la ville de Saint-Jean d'Angély.

Copie de M. L. C. Saudau, bibliothécaire archiviste. (*Archives de Saint-Jean d'Angély*, GG., 164).



FOUILLES DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY
d'après le plan de M. Brunet.

Le plan que nous reproduisons a été dressé à l'échelle de 2 centimètres par mètre, mais il a été réduit à moitié de la grandeur de l'exécution.

En A le tombeau en pierre, contenant la crosse.

En B le tombeau contenant la sépulture d'une femme.

En C le tombeau renfermant un corps et des éperons.

En D un tombeau dont il n'a pas encore été question dans notre recueil. Il est intéressant par l'inscription qui se trouvait sur un fragment de couvercle. Elle n'est pas intacte, il manque la première lettre à gauche et peut être plusieurs lettres à droite.

ARNALDUS : PRIOR : DE METVIO

La lecture n'est cependant pas incertaine, il est facile de déchiffrer et de compléter.

ARNALDus : PRIOR : DE METVio.

Il faut supposer qu'à gauche il y avait HIC JACET.

Quel est cet Arnaud, prieur de Melle ? Il n'est pas facile de le dire. Je ne suppose pas que *Prieur* soit un nom propre. Il n'est pas beaucoup plus commode de déterminer la date exacte de cette inscription d'une écriture assez bizarre. Elle doit appartenir vraisemblablement au XIV^e siècle. La pierre est actuellement chez M. Martin, libraire.

CH. D.

IV

SAINTES ANCIENNE

(Suite).

LAURIERS (rue des). — Elle sert de limite aux paroisses Saint-Pierre et Saint-Michel.

Marguerite Massicot, femme séparée de Jacques Pinaud, avocat, demeurant aux Roches, paroisse Saint-Eutrope, afferme une maison, rue des Lauriers, paroisse Saint-Pierre, dans le fonds du roi. (1678, 18 décembre. *Minutes de Montillon*).

1683, 21 juin. — Jean Rousselet, garde des sceaux au présidial, au nom de Daniel Rousselet, lieutenant criminel à Saint-Jean d'Angély, afferme à René de Culand, chevalier, seigneur de Saint-Même, une maison, paroisse Saint-Pierre, située rue des Lauriers, joignant une écurie située en la paroisse Saint-Michel. (*Minutes de Gillet*).

Cette dernière confrontation permet, à mon avis, de mettre le nom de rue des Lauriers sur une petite ruelle très courte, indiquée par Masse comme parallèle à notre rue du Piège, partant de la rue de la maison de ville (rue Alsace-Lorraine) et débouchant rue de la Souche. Elle a disparu.

LA COUR (fief de).

Le 21 mars 1699, Guillaume de La Brunetière, évêque de Saintes, reçoit l'hommage de Madeleine Bibard de La Vallade, « laquelle a remontré que de temps immémorial les sieurs de La Cour, ses auteurs, tiennent noblement et en arrière fief de messeigneurs les évêques dudit Saintes, à cause de leur dignité épiscopale le fief portant leur nom de La Cour, situé entre la rue de Saint-Maur et la rue neuve, le tout mouvant du fief de l'évesché..... sous le devoir d'une bague d'or à muance de vassal, aprétié à deux escus sol..... (*Minutes de Dalidet, notaire*).

LA LIMOUSINE, voir *Puits de la Limousine*.

LOI (rue de LA), nom moderne.

1738, 11 février. — Jean Buhet, perruquier, demeurant à Saint-Vivien, afferme à Jean David une maison près la Porte-Eguière, canton des Forges, paroisse Sainte-Colombe, confrontant d'un côté à la petite rue qui va de

la Porte-Eguière chez les pères jacobins, d'autre côté à Joseph Albert, procureur, par devant à la rue de la Porte-Aiguère et à la Grand'rue. (*Minutes de Maréchal*).

En 1815, on compte six numéros dans la rue. Massiou, entrepreneur de travaux publics, y habite.

La maison d'éducation qui existe dans cette rue fut fondée par Moreau, qui y établit un pensionnat de « demoiselles » en opposition avec celui nouvellement créé par M^{me} Vassal. Il l'appelait « l'Athénée », c'est-à-dire la lutte de l'enseignement laïque contre l'enseignement religieux. M. Chenuau l'acheta de M. Drillhon, avocat.

LOUP (rue du). — Part de l'hôtel des Messageries et finit à la rue Urbain Loyer, en face de l'ancien carmel (Syndicat). Autrefois, avant l'ouverture de la rue Sainte-Colombe ou Urbain Loyer, elle débouchait sur la grand'rue.

A Bordeaux, à Béziers, il y a une rue du Loup d'origine tout aussi inconnue que la nôtre.

1786, 9 septembre. — René Louis, marquis de Sainte-Hermine, brigadier des armées, maître de camp, commandant le régiment de Normandie, chevalier de Saint-Louis, premier écuyer du comte d'Artois, l'un de ses gentilshommes, seigneur d'Agonnay, Coulonge, La Brosardière, demeurant ordinairement à Paris et depuis peu à Coulonge, cède à Jeanne Nicolas de Lisleferme, veuve de Etienne Guenon, écuyer, chevalier, seigneur des Ménards, demeurant au logis des Ménards, une maison rue du Loup, paroisse Sainte-Colombe, dans le fonds du roi, confrontant au levant à la maison de M. Leberthon de Bonnemie, président, lieutenant général du présidial, au midi aux demoiselles Besse, marchandes, et à celle de Loyer, au couchant et au nord à la rue du Loup.

Elle provenait à Sainte-Hermine par échange fait par Louis Dégranges, conseiller au présidial, à Louis Clément de Sainte-Hermine, seigneur d'Agonnay, par acte du 11 juin 1746, reçu Dalidet.

Dégranges l'avait hérité de Jean Dégranges, substitut au présidial, qui la tenait de Catherine Fouque, veuve de Charles Daveroult de Marthimon, en vertu d'un contrat du 14 novembre 1715, reçu Marsay.

1723, février (?). — François Payant, maître cordon-

nier, vend aux pauvres honteux de la ville et faubourgs de Saintes, sous l'administration des filles de la Charité, sœur Elisabeth Do, supérieure, une petite maison, sise sur les remparts, paroisse Sainte-Colombe, tenue à rente du roi, au devoir de quatre deniers d'anguillage, confrontant au midi à la rue qui va de la rue de La Brèche à l'église Sainte-Colombe, au nord à la doue et fossé de la ville, dans lequel il y a un jardin, non compris dans la vente, au levant à la maison de Dabin, au couchant à Parant, 112 livres. (*Minutes de Marsay*).

MADELEINE (Place de La).

7 février 1680. — Prise de possession d'une maison au faubourg Saint-Palais joignant la place appelée la Madeleine contre l'église de Saint-Palais et le noviciat de l'abbaye de Saintes. (*Minutes de Gillet*).

Voir à *Rue de La Boule* une maison dite de La Madeleine. La déclaration est faite par Brunerie et non Buier.

MALADRERIE, route de Pons.

Bien que la lèpre ait toujours existé, elle paraît n'avoir pris une grande et inquiétante extension qu'à l'époque des croisades. Sous Louis VIII, on comptait 2.000 léproseries dans le territoire royal. Mais en 549, l'église s'occupe déjà de subvenir aux besoins des lépreux.

Nous manquons absolument de documents sur les lépreux de Saintes, la maladrerie, sa fondation, sa fin. Comme en Angoumois, en Limousin, en Basse Marche, se transformèrent-ils en colonies de mendiants ? (1) Nous n'en savons rien.

M. Saudau a donné dans son volume sur *Saint Jean d'Angély* (p. 294, 295, 305) de curieux détails sur ceux de Saint-Jean. Peut-être retrouverait-on les mêmes à Saintes (2). Nous ne connaissons qu'un nom de lépreux à Saintes, Jean Mouton, d'abord titulaire du tourage de Mauregard, qu'il abandonna pour devenir « mesel » (3).

(1) Cf. *Mémoire de M. Roger Drouaut sur cette question étudiée par lui au Congrès des Sociétés savantes de 1902*, *Bulletin hist. du Comité*, 1902, p. 318.

(2) Cf. sur les lépreux, *Bulletin du Comité*, 1885, p. 293; *Revue des Sociétés savantes*, t. IV, p. 436, 458 et t. IX; *Bulletin historique*, 1895, p. 556. *Mémoire des antiquaires de Normandie*, t. VIII; A. Prud'homme, *L'assistance publique à Grenoble*, dans *Bull. acad. Delphi.*, 1897; Dr Chevalier, *Notice histor. sur la maladrerie de Voley*.

(3) *Archives*, I, p. 380.

On a remarqué que la plupart des établissements de cette nature, aumôneries, lieux de refuges en général, furent établis sur des voies romaines. Si cette observation est fondée, il y aurait lieu d'en tenir compte dans la recherche de la direction de la voie qui passe à l'est des arènes.

« Toutes les léproseries dont on a pu reconnaître les plans, dit A. de Caumont, étaient disposées de même, c'est-à-dire que les lépreux habitaient des logements séparés, disposés autour d'une tour habituellement carrée, dans laquelle étaient aussi une chapelle, un puits et divers bâtiments. »

Les ladres devaient être séparés du reste des habitants et placés hors des villes. Leurs maisons étaient situées sur les bords des grandes routes, de manière à recevoir les charités des pèlerins ; elles étaient très rapprochées les unes des autres en certaines contrées.

C'est encore une question de savoir comment doit être traduit le mot *domo eleemosinaria* inséré dans la charte de 1128, par laquelle Guillaume IX abandonne au prieuré de Saint-Eutrope ce qui lui reste de droits sur le bourg. L'abbé Grasilier (1) y voit « aumônerie », Louis Audiat (2) « maladrerie ».

Le texte est bien obscur, mais étant donné que toutes les rentes données sont établies *in podio sancti Eutropii, in illa scilicet parte ipsius montis quæ clauditur a domo eleemosinaria usque ad fontem sancti Eutropii*, je penche pour l'aumônerie. Il existait en effet une aumônerie.

En 1280, Philippe le Hardi donne cent sous et quarante sous de rente aux lépreux, au nom de son oncle Alfonse (3).

Le prieur de Saint-Eutrope payait annuellement aux lépreux une somme de 50 livres et 42 boisseaux de mesure (4).

Les religieux de Saint-Eutrope se rendaient à la Maladrerie, en procession, le second jour des Rogations (5). Mais il fallait à l'avance préparer un autel.

Une frairie y avait été instituée le dimanche de Pâques (6).

Un constat de lieux aux minutes de Arnaud, prouve que, le 22 juin 1694, la Maladrerie était en très mauvais état, abandonnée.

(1) *Cartulaires*, Prolégomènes, p. 25.

(2) *Saint-Eutrope*, p. 122, et *Archives hist. de la Saintonge*, II, p. 512.

(3) *Ordonnances du roi de France*, XVIII, p. 44.

(4) *Archives*, III, p. 20 ; Briand, *Histoire*, II, p. 512.

(5) *Archives*, II, p. 873.

(6) *Journal de Saintonge et d'Angoumois*, 1796, p. 129.

Ainsi, tandis qu'ailleurs les ladres continuèrent jusqu'en plein XVIII^e siècle leur vie de mendiants, à Saintes, ils auraient disparu de bonne heure, peut-être en même temps que la grande vogue du pèlerinage au tombeau de saint Eutrope.

En 1338, Hugues Bertram est prieur de la Maladrerie, « de la méson des degrez de saint Eutrope ». (*Archives*, t. XIX, p. 234.)

J'avoue mon impuissance à expliquer en quoi consistent les degrez de saint Eutrope.

1613. — Une maison, faubourg Saint-Eutrope, confronte au cimetière des lépreux... (*Minutes de Bertauld*).

Une déclaration de 1673 réunit toutes les maladreries et léproseries à l'ordre du Mont-Carmel et Saint-Lazare. Les hôpitaux deviennent les propriétaires des « revenus » de ces établissements. En réalité, cette déclaration est illusoire, dans la plupart des cas, les bâtiments des maladreries tombaient en ruine, et les revenus consistaient en aumônes, lesquelles n'avaient plus d'objet puisque les lépreux n'existaient plus.

Je n'ai pas trouvé trace de la réunion de la Maladrerie de Saintes à l'hôpital.

MAISON DE VILLE (rue). Voir *Hôtel-de-Ville*.

MALAKOFF. — Bureau d'octroi à la bifurcation des routes de Saint-Jean et route qui rejoint celle de Cognac, ainsi désigné à cause de sa forme et en souvenir de la campagne de Crimée. C'est un surnom, le bureau ayant été construit en même temps que le « Cours Neuf », c'est-à-dire vers 1852.

MARCHÉ (Voir *Rue Saint-Pierre*), (1572). *Foires, Halles*.

Il est vraisemblable que Saintes, comme Saint-Jean d'Angély et bourgs voisins, possédait un marché de bonne heure. « *Mercatum sive nundinas Sancti Joannis* », vers 1097. (*Cartulaire de Saint-Jean*, p. 149.) Mais il n'en existe pas trace dans les vieux actes.

Le marché de Saintes a été déplacé plusieurs fois.

Un marché se tenait le samedi sur le pont. Il est probablement d'institution médiévale. Il y en avait un sur le pont d'Arles. (Cf. *Compte rendu du Congrès archéologique d'Arles de 1876*, p. 487.)

1696, 20 juin. — André Giraud, marchand épinglier, affirme à Pierre Ducasse, marchand, une boutique, rue qui va des ponts au canton du Marché. (*Minutes de Marcouiller*).

D'après le plan de Lacurie, la rue du Marché était formée par

le tronçon de la rue aux Herbes actuelle compris entre la rue Desiles et la rue Saint-Pierre, qui s'appelait rue de la Barrière sur une portion de son parcours.

En 1815, la rue du Marché ou des Marchés a vingt-trois numéros : d'Aiguière, Rondeau, avocat.

Un arrêté municipal (1849) fixe les limites du Marché : rue Saint-Pierre, rue de la Sous-Préfecture jusqu'à la grille de l'Hôtel de Ville ; rue Saint-Michel, jusqu'à la rue de la Comédie. Le poisson se vend rue de la Poissonnerie. (*Journal littéraire.*)

Cet arrêté n'a jamais été exécuté, ou du moins l'a été fort peu de temps, ou encore a été rapporté, car on ne se souvient pas d'avoir vu les marchandes stationner devant la grille de l'Hôtel de Ville.

MARCHÉ AU BOIS. — Ainsi indiqué dans une affiche officielle : petite place entre le théâtre et M. Corbeau, servant de marché au bois (1852).

Le plan de Lacurie marque la rue du Hâ sous le nom de *rue du Marché au bois*. Il ne dit rien de la place ; l'atelier de Corbeau n'existe pas alors ; il est devenu l'imprimerie Gay.

C'est aujourd'hui le nom de la place à gauche du théâtre. Je ne sais pour quelles raisons la commission chargée de la revision des noms de rues l'a maintenu ; il ne répond à rien : il n'y a pas à Saintes de marché où se donnent rendez-vous acheteurs et marchands de bois. Le théâtre a remplacé une halle qui servait de club en 1848.

MARCHÉ AUX CERISES.

1743, 31 janvier. — Blaise Pacaud, maître boulanger, cède à Joseph Brillac, maître perruquier, une maison située paroisse Saint-Michel, rue du Marché aux cerises, confrontant par devant à la rue publique, par derrière à l'église Saint-Michel, d'un côté aux héritiers de feu Guillet, boulanger, d'autre côté aux héritiers de feu Drillonnet, dans le fond du roi. (*Minutes de Senné.*)

Voir *Rue du Puits de la Limousine.*

MARINE (rue de la). *Rue de l'Evêché*, par erreur *rue Sanson*. (*Bulletin*, II, p. 38.)

En 1815, sept numéros : M^{lle} Peluchon-Détouche, Redon, commissaire de la marine, veuve Lamouroux, maître de pension.

Dans cette rue habite M. Carré de Sainte-Gemme, dans une petite maison qui a appartenu à M^{lle} de Saint-Légier, mur mitoyen avec la maison du docteur Gargam, jadis de la famille

Bourgeois. C'est encore dans cette même petite maison que naquit le couvent de la Providence, d'après certains témoignages. Elle a disparu en 1904. La façade qui contenait une fenêtre du XV^e siècle autrefois couronnée de trois écussons, dont un tenu par un ange, a été refaite à neuf ; la fenêtre a été donnée par M. le docteur Gargam au musée.

Quelle peut bien être l'origine de ce nom de *Marine* ? Je n'en vois qu'une. C'est qu'au commencement du XIX^e siècle (ce nom ne me paraît pas remonter plus haut), le commissaire de la marine habitait une maison de cette rue.

À l'angle des rues de la Marine et de la Vieille-Prison, la maison occupée aujourd'hui par la Loge maçonnique était jadis la pension Martineau. (Cf. *Bulletin*, I, p. 291.)

MARSAUDE (tour de LA), près la Porte Evêque. (Dangibeaud, *Saintes au XVI^e siècle*, p. 60 ; *Documents*, p. 271.)

MAUREGARD (tour de) (1342).

Guillemin Le Clerc obtient l'office de tourage de Mauregard. (*Archives historiques de la Saintonge*, I, p. 379.)

Elle était située au-dessus de la Porte Evêque. (Voir *Porte Saint-Agnant*.)

MERDERIA. — Ce mot aurait été le nom de la *Porte-Aiguière* (Voir ce mot), au XII^e siècle. Je ne l'ai jamais rencontré ailleurs que dans le *Cartulaire de l'abbaye* (p. 67).

À Senlis, il y avait une rue Merdeuse, un *Vicus Merdosus* (1239) ; à Beauvais, une rue Merdanson. (Cf. *Mém. Comité archéolog.* de Senlis, V, p. 327), ailleurs encore. Ce nom a été plus répandu qu'on le croit.

MESLIER (tour du). — Les textes ne concordent pas sur l'emplacement de cette tour.

« Après avoir passé la Porte d'Aiguière, dit Bourignon (*Recherches*, p. 34), on aperçoit encore les restes du Capitole, dans le jardin de M. Fourestier, médecin, auprès de la tour du Meslier. »

La Sauvagère (*Recueil d'antiquités*, p. 23), met cette tour entre la Porte-Aiguière et la Charente.

L'emplacement de la maison de Fourestier peut être déterminé très approximativement à l'aide des confrontations de l'acte de 1701 rapporté au mot *Rue de la Brèche*. La maison de Fourestier avoisine la rue Basse.

Mais peut-être aurions-nous le moyen de concilier Bourignon et La Sauvagère — c'est une simple supposition — en prenant

pour base celle-ci, à savoir que Bourignon, en parlant de *restes du Capitole*, veut dire des murs contenant des pierres romaines. Or, des murailles sous la rue du Rempart sont construites avec des débris romains. Il y en avait d'apparentes en 1678 (Voir *Archives*, VIII, p. 441). Mais voici qui dérange tout :

Chaudruc de Crazannes dit comme Bourignon.

« L'historien Maichin semble avoir eu connaissance de ce monument (bas-relief d'un prêtre sacrifiant ??), l'un de ceux découverts de son temps (en 1609) au pied d'une *tour du Capitole*. »

Et en note il ajoute : « Il existe encore une de ces tours des anciennes fortifications de Saintes, connue sous la dénomination de *Tour du Melier*. » (*Antiquités*, p. 160). Il en donne une étymologie. Jacques Pichon parle aussi de ce fameux victimaire « habillé à l'antique, soignant un autel », mais il ne dit pas où se trouve la tour. (*Archives*, VIII, p. 441.)

L'usage ayant prévalu au moyen âge de donner aux tours de remparts des noms plutôt pittoresques qu'empruntés à des individus, on serait tenté de croire que *Meslier* est le nom saintongeais du néflier. A Nîmes, une tour du *Morier* tire son nom d'un mûrier qui avait poussé entre les pierres. Mais, dans les comptes pour les travaux exécutés au château de Saint-Jean d'Angély, en 1322, on relève ce paragraphe : « Premièrement, pour V^m de pierres pour *lo Mellier*, XVIII s. » (*Archives Saintonge*, I, p. 374). Il s'agit donc d'une construction.

Une famille du *Meslier* vit à Saint-Jean au XIV^e siècle et occupe des charges municipales. (*Ibidem*, XXIV, 55, 56, 218.)

A Saint-Jean d'Angély encore une tour Thebaut-Villon parait avoir reçu son nom d'un nom d'homme. (*Ibidem*, XXXII, p. 17). Néanmoins, je penche à croire que *Meslier* est ou le nom de l'arbre ou le nom d'une partie des remparts.

MINAGE. (Voir *Vieux Minage*.)

MONCONSEIL (rue). — Elle existe, mais sans nom, au commencement du XV^e siècle.

1415, 13 mai. — Une place qui est à présent maison assise au dedans de la claustrure de la ville de Xaintes, dans la rue vulgairement nommée la rue Lévesque, tenant d'un cousté une petite rue qui vait de la dicte rue Lévesque vers les murs de la ville, et de l'autre à deux vergiers. (*Archives de Saint-Pierre*, cote K K).

(Voir aussi à l'article *Porte-Evêque*, dans les confrontations du grand jardin.)

Le 11 février 1735, meurt Françoise Chabot, veuve du comte de La Rochefoucauld, tante des comtes de Jarnac. Elle demeurerait dans une maison achetée d'un sieur Planche, et qui fut revendue au « seigneur de Monconseil ». (*Mss. inédit de Réveillaud, et Inventaire des meubles du château de Jarnac*, par M. Th. Delamain, p. 100.)

Cette note est ici pour mémoire, parce que rien n'indique que la maison en question ait été à la place de l'hôtel Monconseil.

Cet hôtel, construit par Etienne Guinot (1), marquis de Monconseil, seigneur de Tesson, Thenac, Courcoury, baron de Rioux, occupé pendant vingt ans par la recette particulière, fut l'hôtel de la préfecture de la Charente-Inférieure jusqu'au transfert à La Rochelle de l'administration départementale (18 mai 1810). Précédemment, il servit au Directoire du département, qui se trouva mal installé dans les bâtiments de l'évêché. Le bail fut signé le 11 août 1790, entre M. d'Aiguères, chargé de pouvoir de M. de La Tour du Pin (gendre de Guinot de Monconseil), et le Directoire. Le soir même, on y transportait en grande pompe la bannière du département.

Cet hôtel se terminait en rotonde sur la place. Un café y fut installé vers 1837. Celui-ci a été remplacé par la maison appartenant à la famille du docteur Bouyer.

Ce grand immeuble, connu aussi sous le nom de maison de Beaumont, a été partagé en deux. Une partie a été acquise par la famille Laferrière, et l'autre est restée à la famille Cotard. Cette dernière portion est devenue pendant vingt-cinq ans (jusqu'en 1904) la recette particulière. En juillet 1904, la ville l'a acquise avec l'intention d'y transporter la bibliothèque municipale, mais, après le décret fermant les établissements d'éducation religieuse à Saintes (juillet 1904), elle l'aménagea pour y installer des cours secondaires ouverts le 6 janvier 1905.

En 1815, on ne voit dans la rue que deux numéros de maisons. De Beaumont, propriétaire, M^{lle} Mainant, maîtresse de pension ; Chapelle, cafetier.

1779, 6 juillet. — Etienne Guinot de Monconseil, lieutenant général des armées, vend à Jacques-Honoré-François de Sartre, ancien mousquetaire du roi, capitaine de

(1) On a donné la date de 1740, mais je n'ai jamais vu de document précisant l'année de sa construction.

cavalerie, seigneur de Vénérand, tous les appartements hauts et bas formant l'aile gauche de l'ancien hôtel dudit seigneur Monconseil, rue Saint-Maur, séparée par un mur mitoyen de la portion nouvellement arrentée au comte de Bourdeille, remises adossées au mur de la maison de Toussaint, en plus la petite maison y joignant, achetée de l'abbé Garot.

MONNAIE (La).

La maison de la Monnoye, assise en la cité de Xainctes, près le pont de Xainctes, sur la grant rue publique qui voit dudit pont de la part droicte o tout le droict et raison appartenant povans et devant appartenir à nous et à notre dit Moustier de Xainctes, ez monedenez et change de tout l'évesché de Xainctonge à cause et raison de l'aumosne de feuz bonne mémoire comte et comtesse de Poictiers. (*Recueil*, III, p. 63. Cf. *Cartulaire de l'abbaye*, pages 49 et suivantes.)

MONTÉE DU CHATEAU. *Montée de l'hôpital.* (Voir *Rue du Palais*.)

1621, 25 janvier. — Adam Berjonneau, conseiller du roi et lieutenant particulier au siège royal de Cognac, donne procuration pour louer à telle personne qui se présentera, une maison, lui appartenant comme mari de Françoise Debourg, située à Saintes, montée du château, où demeure actuellement le sieur Jolly, élu. (*Minutes de Bertauld*.)

MONTRIBLE (tour). — Complètement disparue en 1786.

J'ai expliqué dans le *Recueil de la Commission*, t. XVI, à propos du Vieux Pont, comment ce mot a succédé à Mausifrote, entre 1321 et 1360, à la suite peut-être d'une grosse réparation, après le siège de 1330. Mautrible ou Mantrible est le nom d'un pont énorme défendu par un géant dans la chanson de geste de *Fier-à-Bras*, particulièrement populaire au XIII^e et au XIV^e siècle.

Sur l'étymologie de Montrible, Cf. A. Quiquerez, *Le Mont Terrible, avec notice historique sur les établissements romains dans le Jura Bernois*. Il veut trouver l'étymologie dans une modification de prononciation de *Montary*, *Monterry*, *Courte Mau-truy*, localités du Jura. En tout cas, le *mons terribilis* est inacceptable.

Une rue Montibel existait à Béziers. On n'en connaît pas l'origine. Un pont Montrepoly, à Dax, passait pour romain. Quant au nom Mausifrote, je l'ai trouvé une autre fois, dans un acte de

1480 environ, désignant une pêcherie sur le Né, laquelle était « assise au dedans d'ayves defensables », probablement des moulins fortifiés.

MOREL (le Semier), après 1271, et peut-être 1291. (Voir *Rue Juive.*)

Il n'est pas autrement indiqué dans l'acte de la fin du XIII^e siècle, qui nous révèle son nom.

Foulques de Matha réclame la moitié des cens parce que les « gens au roy d'Angleterre » avaient baillé « à cens un chemin que lon apele le Semier Morel, commun au roy et à ly. »

Le procureur du roi lui nie la communauté et ajoute que « tous les chemins de Xainctes sont au roy come à seigneur souverayn ».

Le chemin Morel serait donc à l'intérieur de la ville. C'est d'autant plus probable qu'un peu plus loin Foulques revendique le cens sur une maison, dû « au roy et audit monsor Foques, et le gens le (roy) li aient baillé sailhye en la *reua* comunau au roy et audit monsor Foques... » « Respont lidit procurères en la manière qu'il a respondu [à l'article] du chemin du Sumier Morel. (*Bulletin du Comité*, 1883, p. 35 et 36.)

MOTTES DE LA GRAND'FONT. (Les) ou Maison levée proche la Cave du loup.

NEUVE (rue), ou *de la Paume*. (Voir ce mot).

NOTRE-DAME DU CHATEAU. (Voir *Jacobins* (1450), et *Château*).

1515. — Giraud Brun, curé de Notre-Dame du Château, prévôt des choristes de Saint-Pierre, paie des droits de vente. (*Archives de Saint-Pierre*, cote CCC).

1575, 10 août. — Etienne Serpes, curé de Notre-Dame du Château, donne à rente une maison appelée la cure de Notre-Dame du Château, située rue des Ballets, confrontant d'un côté à Bertrand Duplais, par devant à la rue qui va de la Porte-Evêque aux Jacobins, « laquelle maison, durant les premier, second, tiers et quatriesme troubles et guerres présantes, auroit esté tellement ruynée et destruite qu'elle est inhabitable. » (*Archives de Saint-Pierre*).

NOTRE-DAME LA ROTONDE. (Voir *Abbaye*).

NOTRE-DAME (rue des). *Rue Notre-Dame*. — Emprunte son nom au couvent autorisé en 1618 (Bulle du pape Paul V, du 31 mars. Cf. *Archives*, XXIII, p. 102).

Il était situé au faubourg Saint-Maurice. (Voyez *La Brèche*).

La rue a été ouverte vers 1785, pour relier la place des Corde-

liers avec la route de Bordeaux. (Chaudruc de Crazannes, *Notice sur les antiquités de la ville de Saintes*, p. 3).

Tout l'espace compris entre les murs du bastion, la place des Cordeliers, la route de Bordeaux et la rue des Notre-Dame, était rempli de terres rapportées provenant des fossés de la ville, creusés en 1609. En 1816, on résolut de créer une *place d'armes*, et d'aplanir ce terrain. (*Ibidem*).

La rue des Notre-Dame elle-même, dans sa partie inférieure (de la rue de l'Aire à la place), est en déblai. Chaudruc signale dans cette même région, un cimetière. (Voir *Saint-Maurice*).

ORDRE DU JOUR (rue de L'). Période révolutionnaire. (*Documents*, p. 85).

ORMEAU (rue de L').

Etienne Guinot, marquis de Monconseil, achète une maison située au canton vulgairement appelé de Lormeau (21 août 1772. *Minutes de Pasquier*).

(Voir *Cimetière*).

PALAIS DE JUSTICE.

Dès 1847, le conseil général entrevoit la nécessité de reconstruire le palais de justice de Saintes, sur la plainte des présidents d'assises. En 1850, le préfet fait étudier la question d'agrandissement du local servant au tribunal et d'achat des maisons contiguës. Le 1^{er} octobre 1851, le conseil se prononce pour la construction d'un palais et choisit l'emplacement de l'ancien couvent des Cordeliers. Le 26 août 1852, il approuve l'échange offert par la ville de ce bâtiment contre le palais de justice existant, invite le préfet à ouvrir un concours, vote 5.000 francs à cet effet, et 500.000 pour la dépense des travaux. En 1854, il demande l'adjonction au palais d'une caserne de gendarmerie ; le 26 août, il approuve les plans de M. Touchard, placé à la première place au concours, et charge M. Fontorbe, classé quatrième, de surveiller les travaux. En cours d'exécution, M. Boffinton fit intervenir l'auteur véritable du projet, qui était M. Van-Cleemputte, ancien prix de Rome, qui fournit les plans dits d'exécution, le 10 juin 1857. Le conseil vota, le 20 août 1859, un crédit de 75.000 francs nécessités par des améliorations, puis 83.562 en 1864.

La caserne, terminée en octobre 1862, coûta 124.749 francs.

Dans la session d'août 1864, le préfet fit connaître au conseil que le tribunal de commerce avait déjà pris possession du local qui lui était destiné, mais que la salle des assises n'était pas

encore prête. (Elle n'a jamais été achevée. Les murs, paraît-il, ne devaient pas rester en pierre nue).

L'inauguration du palais eut lieu le jeudi 3 novembre 1864. La cérémonie consista en une messe célébrée dans la grande salle des pas-perdus et en un beau sermon de Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et Saintes. (Cf. *Courrier des Deux-Charentes* des 6 et 10 novembre, et l'*Indépendant* du 5 novembre).

PALAIS (rue du).

Le palais royal, où se rendait la justice, fut commencé en 1585 (1). Il fut incendié en 1700.

Le mot « palais de justice » n'existe pas dans le langage ancien. C'est aujourd'hui l'école communale. La salle de concerts, bals, conférences, de vote, est l'ancienne salle de la cour d'assises agrandie de la salle des pas-perdus.

1615, 7 juillet. — Jeanne Ogier, fille de feu Raimond Ogier, procureur au présidial, et au nom de sa sœur Marguerite, afferme à Jacques Fouyne, conseiller au présidial, une maison, sise rue du Palais, confrontant d'un côté à M. Badiffe, avocat à la cour, d'autre côté à l'étable de Samuel Veryel, maître apotiquaire, d'un bout à laditte rue. (*Minutes de Bertauld*).

1618, 15 juin. — Marguerite Ogier, tant pour elle que pour Jeanne Ogier, sa sœur, loue à Claire d'Aulthon, veuve de comte de Latour, écuyer, sieur de Bonnemie, leur maison, confrontant, d'un bout à la rue qui va du canton Pantecoste à l'église des Jacobins, d'un côté, et par devant à la maison appartenant aux héritiers de François Badiffe, avocat, d'autre côté à la maison de N. Ossage, marchand. (*Minutes de Bertauld*).

1625, 23 novembre. — Marie Dubouchet, veuve de Gilles Philippier, vend une maison, proche Saint-Michel, confrontant d'un côté à la maison des héritiers de feu André Jallais, sieur de La Gesterie, d'autre côté à la maison des héritiers de Marc Rivallaud, sergent royal, d'un bout, par derrière, à la maison de Pierre Barguenon, et d'autre bout, par devant, à la rue par laquelle on va et vient de la rue qui descend du palais et on va à l'église des Pères Récollets. (*Minutes de Sanson*).

(1) Cf. L. Dangibeaud, *Saintes au XVI^e siècle, Documents*, p. 372, 348, 368.

1650, 12 janvier. — Jean Horry, sieur des Brousses, demeurant à Saintes, mari de Jeanne Lepau, loué à Guillemette Fourest, veuve de François Sebron, marchand, la moitié d'une petite maison, située au devant la grand'porte du palais royal. (*Minutes de Dextrier*).

« Le lundy sixiesme jour d'octobre 1659, à la requeste de hault et puissant messire Léon de Saint-Maure, chevallier, comte de Jonzac, marquis d'Ozillac..... je, huissier sousigné..... certiffie à tous qu'il appartiendra m'estre exprès transporté jusques au canton des Forges, de la ville de Xaintes, et au devant la grand'porte et principale entrée du palais royal dudit Xaintes, ayant avecq moy Jehan Pelluchon, commis du troupète dudit Xaintes, et que l'heure de dix a esté frapée à l'orloge de Saint-Pierre dudit Xaintes, et que Pelluchon a du souné à chescun des dits lieux par trois divers fois, ay à tous en général fait assavoir que tous les biens immeubles à messire François de Poulignac, chevallier, seigneur de Fontenne, appartenan et particulièrement le fief noble de Bauséan, est en vraie criée et subastation publiques..... DOUBLET, huissier. »

(*Original entre mes mains*).

1682, 14 août. — François Baudouin donne à sa fille, par contrat de mariage, une maison en laquelle ils demeurent, située rue du Palais, confrontant, vers le nord, aux maisons de M. Coudreau, conseiller au présidial, et celle de Bourru, huissier, vers le midi à la rue publique qui va du canton Pantecoste à la citadelle, du couchant au jardin dudit Coudreau et à la maison de Thomas, commissaire général des saisies, et du levant à la veuve de M. de Fonroman, et celle du sieur Merlat. (*Minutes de Dalidet*).

1703, 14 avril. — Sébastien Brehon, maître apoticaire, afferme à Jean Serre, aubergiste, une maison, rue du Palais, confrontant d'un côté à Pierre Vieuille, procureur au présidial, d'autre côté à Réveillaud, élu, par devant à la rue de la Citadelle qui va au canton des Trois Mariés. (*Minutes de Maréchal*).

1718, 5 juillet. — Pierre Labat, conseiller, ancien garde des sceaux en l'élection, afferme à Victor Richard, maître

cordonnier, une petite maison, joignant le pallais et au bas des degrés d'iceluy. (*Minutes de Maréchal*).

1718, 6 août. — André Renaudet, clerc tonsuré, chapelain de la chapelle fondée par Mathurin Cochet, à Saint-Pierre, confirme l'acte de ferme fait par Joachim Jolly, précédant titulaire, à Jean Seuillet, conseiller, commissaire aux revues de la maréchaussée, de la maison dépendant de ce bénéfice, confrontant, au nord à la rue du Palais, au midi à la maison de Galibert, au levant à Jean Demessac, avocat, d'autre côté à la rue de la Prison.

1750, 4 mars. — Pierre-Jean-Simon de La Guiardrie, prêtre, curé de Vallet, près Montendre, curateur des mineurs de feu Denis Simon et Marie-Anne Coudreau, et de Marie Simon de La Guiardrie, femme de François Goussé, avocat au présidial, en exécution des ordres du roi à eux notifiés, vendent le corps de logis de la maison qui leur appartient, ayant sortie sur la rue du Palais, confrontant, à l'orient, au logis de devant ladite maison et à celle des héritiers Maugeais, du couchant à la salle d'audience du palais, du nord à l'hôtel de ville, du midi aux maisons de Thomas et Rivière, à Messieurs les officiers du présidial. (*Minutes de Rétif*).

Alexandre Micheau, maître chirurgien, et Mélanie Baudouin, sa femme, arrentent à Isaac Michel, sieur de La Morinerie, demeurant à Diconche, une maison, rue du Palais, paroisse Saint-Pierre, confrontant au levant au jardin de la maison canoniale de l'abbé Richard, au nord à la rue du Palais, au midi à la maison canoniale de Bourdeille. Procès-verbal le 17 octobre 1573. (*Minutes de Marsay*).

1756, mai. — Marie de Baudéan de Parabère, abesse de l'abbaye, Louis Desgranges, conseiller au présidial, Joseph Réveillau, écuyer, garde du roi, vendent une maison, rue du Palais, seigneurie de l'évêché, confrontant, à l'orient, au sieur Dubreuil de Théon, au couchant à M. Darthez Labat, au nord à la rue publique, au midi, par derrière, à une maison canoniale. (*Minutes de Senné*).

1768, 28 septembre. — Pierre Darthez Labat, conseiller, lieutenant général de l'amirauté de Saintonge, à Marennes, seigneur de Luchat, vend à François Micheau Letellier, ancien trésorier principal à Saint-Domingue, et à Marie

Ocquetère, sa femme, une maison, sise rue du Palais, paroisse Saint-Pierre, avec écurie, puits, jardin, cours devant et derrière, confrontant au nord à la rue du Palais, au midi au jardin de la maison occupée par M^e de La Sauzaye, qu'elle tient d'un chanoine,, d'autre à la rue des Chanoines et à la maison du sieur de Moléon, au levant à Garnier, procureur, une petite ruelle mitoyenne entre deux, et au jardin dudit Garnier, mur mitoyen, au couchant à Luc Robillard, avocat. (*Minutes de Pasquier*).

1769, 8 mai. — Claude-Pierre Morice, prêtre du diocèse de Paris, chapelain de la chapelle fondée par Mathieu Cochet à Saint-Pierre, demeurant au palais épiscopal, afferme à Claude Latache, chanoine, une maison lui appartenant en qualité de chapelain, paroisse Saint-Pierre, confrontant par devant rue vulgairement appelée des Anciennes Prisons, par derrière à Robillard, au midi à Mestayer, procureur, au nord à la rue du Palais.

Habitants : R. de Montaigne ; Antoinette de Bremond de Bré-sillas (1741) ; Dupouy, imprimeur (an X) ; Jean du Breuil de Théon (1766).

En 1815, cette rue compte vingt-deux numéros.

La première maison est celle de M. de Rupt, curé de Saint-Pierre, puis on trouve Guérinot, ingénieur des ponts et chaussées, veuve de Vaudreuil, Arnaud, avoué, veuve Briault, Bon-nau-Mongaugé, père, avocat, M. de Saint-Marsault, Godet, juge, Drilhon, avoué, Vandamme, receveur des contributions, veuve de Fourestier, avocat, de Sercé, président du tribunal civil.

Maison Paul Drilhon, rue du Palais, 23, Saintes.

Cette maison a été bâtie par Guillaume Gaudriaud, homme de loi, puis subdélégué du district de Saintes, vers l'année 1774.

Par son testament du 1^{er} novembre 1796, enregistré le 9 plu-viôse an VII, Guillaume Gaudriaud a institué Marie Chauvin, sa femme, sa légataire universelle.

Marie Chauvin, veuve Gaudriaud, a vendu sa dite maison à M^{me} de Blois, veuve de M. Green de Saint-Marsault, par acte de Petit, notaire à Saintes, du 25 floréal an IX (15 mai 1801). Cette maison et ses dépendances est dite :

« Située en la dite cité, sur la rue qui conduit de celle de La
« Loi à l'hôpital général, y confrontant de la part du nord où
« est la façade et la porte d'entrée, d'autre part du midy qui en

« forme le derrière à la maison du citoyen Descroizettes (1), du
« côté du levant à la maison venant de la famille de Bremond, et
« d'autre côté du couchant à celle des héritiers Senné. »

Par acte de Huvet, notaire à Saintes, du 26 janvier 1820, M^{me}
de Saint-Marsault a vendu cette maison à M. Augustin Savary,
juge d'instruction (2) à Saintes.

Le 22 mars 1847 (acte de Michaud, notaire à Chaniers), les
héritiers Savary (M. Eugène Savary, M^{me} Arnoux, M^{me} Lambert
et M. Armand Savary), ont vendu la maison à M. Pierre-Jérôme
Drilhon, avoué, qui l'a transmise à son fils Paul Drilhon (1863).

PALISSY (quai).

« Bernard Palissy était de Saintes, ce qu'on ignorait généra-
lement dans cette ville jusqu'au moment où l'administration du
préfet Richard, en 1808, nomma *quai Palissy* le quai des Faïen-
ceries ou des Roches. Beaucoup de gens sont encore à savoir
d'où vient le nouveau nom. » (Extrait des notes manuscrites de
M. de L..., 1820).

En 1842, le conseil général demanda des réparations d'améli-
oration à ces quais pour éviter des accidents dont une pente trop
rapide était la cause.

En 1843, la ville de Saintes s'imposa d'une somme de 6.000 fr.
à employer de suite concurremment avec les fonds de l'Etat à
l'amélioration de ces quais. Mais le projet n'eut pas de suite.

En 1846, l'administration fit dresser un projet s'élevant à
76.000 fr., et la ville de Saintes avait offert de concourir par une
subvention de 10.000 fr. Le dossier était envoyé en août 1846 au
ministre des travaux publics pour être soumis au conseil des
ponts et chaussées. Il y fut donné suite pour l'exhaussement du
quai des Frères, la construction de la muraille et la construc-
tion d'un quai à la suite de la place Blair.

En 1832, le quai Palissy, qu'on appelait le quai des Roches,
était difficilement praticable aux voitures. Il était mal entre-
tenu. C'était une route étroite submergée presque sur tout le par-
cours en hiver, avec des buttes, des creux et des rétrécissements
qui n'étaient pas sans danger. Il n'y avait aucun parapet. Il ser-
vait aux faïenciers, aux tanneurs, au chargement des pierres et
des fûts d'eau-de-vie.

(1) Aujourd'hui les héritiers Justin Massiou.

(2) Depuis président du tribunal civil. Il y est mort en 1839.

Cette situation a changé par le classement, en 1850 ou 1851, du quai comme commencement des chemins d'intérêt commun de Saintes à Barbezieux, converti quelques années après en chemin de grande communication.

Quai des Frères. Tire son nom du voisinage des Cordeliers.

Dès 1830, se trouvait sur le quai des Frères le meilleur hôtel de la ville (hôtel tenu par Bessières), dit Hôtel du Bateau à vapeur. En face se trouvait l'escale du bateau à vapeur partant chaque matin à 8 heures pour Rochefort et revenant à 5 heures du soir. L'hôtel a disparu bientôt après l'ouverture du chemin de fer de Rochefort à Saintes, qui a aussi fait cesser le service des bateaux à vapeur.

(*Cf. Délibérations du conseil général, 1841 et 1842*).

(*A suivre*).

CH. DANGIBEAUD.

V

CRAZANNES : LA CURE ET LE CHATEAU.

(Extrait d'une transaction des 13-21 mai 1623 appartenant à M. Bron).

Le curé de Crazannes, Jean Amyot, réclamait à Catherine de Belcier, veuve de Jean Acarie du Bourdet, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, capitaine d'une compagnie de cheveau-légers et d'une compagnie de gens de pied entretenue au régiment des gardes du roi, seigneur du Bourdet et de Crazannes, de lui délaiser ou donner récompense de « partie du renclos depuis l'église dudict lieu tirant droict au pré de la fuye de ladicte dame, comme estant de son propre de ladicte cure et fondation de ladicte église et où anciennement estoient construits et bastys les maisons presbitérales, jardin, ouche et deux (illisible) appartenances de ladicte cure », et l'agrière de quatre journaux de terre ou environ, situés au prieuré, joignant la garrenne de ladite dame et aux terres appelées le Champ de la Croix-Ozaunière de Crazannes, et de lui en restituer la jouissance de vingt-neuf ans. — Elle répondoit qu'il n'était pas vraisemblable que telles choses fussent du propre de la cure, qu'elles étoient au contraire du domaine du château et préclostures d'icellui, et en telle nature avoient esté reconnues par les curés qui ont ci devant esté au su et au vu desquels depuis quarante

ou cinquante ans en ça les seigneurs de Crazannes, « ont édifié et basti la grand gallerie, pavillon, leurs escuries, nouveau jardrin et canal renfermant partie dudict jardrin et renclos où ledict sieur curé prétend luy appartenir », et ayant joui des terres à l'agrière, du champ du prieuré près sadite garenne ; « qui ne l'eussent permis s'ils y eussent eu quelques droicts » ; offrant toute fois, sur présentation de titres valables, de le récompenser de la valeur de ses prétentions selon la valeur des terrains avant les constructions faites. — Le curé avouait ne pouvoir produire de titres, « mais disait qu'il estoit deschargé eu esgard aux guerres civiles qui ont esté en ce royaume puis cinquante ou soixante ans en ça, et particulièrement en ce pays de Xaintonge, et notamment en ceste contrée, où les ennemis de l'église catholique y ont heu telle autorité qu'ilz se sont emparez de tous les bénéfices, ruyné les bastiments d'iceux, bruslé les tiltres qui estoient es thrézors des ecclésiastiques et nomément en celuy dudict Crazannes, mais qu'il luy suffisoit de justifier par la déposition et commune opinion du vulgaire, que les choses par luy demandées estoient du propre de sadicte cure. »

La dame ayant trouvé « par le comung des habitans » et par quelques titres représentés par le curé, « qu'il y a quelques apparences que lesdictes maisons presbytérales du curé eussent autrefois esté contre l'église dudict Crazannes, ce qui ne ce justifie pas véritablement que par lesdicts tiltres, circonstances et conjectures, qui faict que ladicte dame, qui ne désire pas la détérioration du bien de l'église, mais au contraire par un bon zèle de dévotion auquel elle et ceux de sa maison ont tousjours esté douhé, elle en recherche l'augmentation », elle offre au curé et aux habitants, en récompense, des lieux de plus grande valeur près le village de La Touche, où il pourrait construire et bâtir une maison presbitérale et logement propre pour un curé et resserrer ses fruits et faire tout ce qui est requis pour sa commodité.

On transige donc, et le curé, tant pour lui que se portant fort pour les sindic et fabriqueur et vingt-six « et autres habitans de la paroisse, tous absents, recoit en récompense de ce qu'il réclamait deux journaux quatorze carreaux de terre, confrontant « à la grande rivière de ladicte dame, qui sera par moitié, et au sentier comme l'on va et vient de l'église et château à La Touche, etc., et quatre-vingt-six carreaux de terre avec mêmes confrontations de la rivière et du sentier, plus le devoir seigneurial

qu'elle a sur quatre journaux vingt carreaux de terre à l'agrière, joignant lesdites pièces, suivant bornes à placer depuis ledit sentier descendant à un cherverit qui est compris auxdits quatre journaux et sera propre au curé. »

Le curé et les habitants, sous le bon plaisir de l'évêque de Saintes, abandonnent leurs prétentions.

Fait à Saintes, au logis des héritiers du sieur de La Geaytrie, où ladite dame est logée, présents Nicolas Patarin, marchand de Crazannes, Jean Joanet, marchand de Saint-Porchaire, Abraham Guyon, praticien de Saintes, devant Robert, notaire royal, le 13 mai 1623.

Le 21 mai 1623, devant la porte de l'église, à l'issue de la messe, sur la requête du curé, Henri Baudouin, notaire et tabellion royal et garde note héréditaire en Saintonge, lit la transaction aux habitants, qui la ratifient, en présence de Pierre Gaschet, laboureur de Saint-Sornin-de-Seschaux, et de François Charrier, laboureur de Plassay ; l'acte est signé de neuf habitants.

X...

QUESTIONS

N° 786. — Lieu de naissance du poète improvisateur Eugène de Pradel.

J'ai lu plusieurs fois qu'il était né à Saintes : la *Biographie saintongaise* dit même en 1801.

Or Lalande, le Larousse illustré, et P. Guérin l'indiquent comme né à Paris en 1787, et mort à Bruxelles, ou à Wiesbaden en 1857. Où est la vérité ?

C. V.

LIVRES ET REVUES

Le *Bulletin religieux* des 7 et 28 janvier, 11 et 18 février, 4 mars, publie la biographie de l'abbé Edmond Arnould, par M. l'abbé P. Bonnin, curé de Saint-Thomas de Conac.

Le 25 mars, biographie de l'abbé Baudrit, curé doyen de Montendre.

Bulletin et mémoires de la Société archéologique de la Charente, tome IV (année 1903-1904).

Je recommande aux méditations des patoisans un petit réquisitoire de M. Touzaud, qui s'élève avec beaucoup de raison contre les fantaisies orthographiques « des écrivains qui composent des ouvrages en patois et prétendent figurer la prononciation dans l'orthographe arbitraire qu'ils adoptent. » Il faut adopter des lettres nouvelles. Marchadier, Burgaud des Marets, le docteur Jean, « donnent à croire que l'on se trouve dans un pays inconnu où se parlerait un langage sans origine historique et proprement champis ! »

La discussion *anuit*, dont nous avons déjà signalé une partie, prend un grand développement.

Bulletin paroissial de Saint-Germain de Lusignan. — Cet excellent petit périodique a entrepris l'*histoire paroissiale de Saint-Germain de Lusignan* depuis le numéro d'avril 1904. L'auteur recherche (n° de juillet), l'étymologie du nom. Bien que l'on sente qu'il croit à une origine gallo-romaine, l'idée est hésitante. Cette prudence paraît excessive. Lésignac, Lésignaco, descend évidemment en droite ligne d'un nom latin tel que Licinius, Licinianus, d'où Liciniac, Licinac, Lécinac, Lésignac, Lusignac.

Bulletin de la Société de géographie de Rochefort, t. XXVI, n° 4. — *La religion gauloise pendant la guerre de l'indépendance*, par M. Courcelle-Seneuil.

Bulletin de la Société archéologique de Béziers, vol. XXXIV. — *Continuation des visites pastorales de Clément de Bomy en 1633*. Dans l'église de La Magdelaine se trouvait (page 366), « l'autel Saint-Eutrope, évêque, fondé par Jean Laurès, qui y a affecté du bien..... vis-à-vis est une lampe qui brusle festes et dimanches, entretenue des aumosnes du bassin de Saint-Eutrope. Autrefois il y avoit une confrérie soulz l'invocation du dict saint et un hospital où les estropiés venaient faire la novaine et entendaient la messe par une grisle de fer qui respond dans l'église..... » Cette chapelle existe encore aujourd'hui (p. 373).

Les contemporains, n° 637. — Le poète *Jacques Delille*, par M. J. de Beaufort.

Le Mémorial de Saintes, 25 décembre 1904. — *Les Fortresses de Cordie* (commune de Marignac, près Pons). M. Chai-net signale, sur les rochers escarpés, au pied desquels coule le Trèfle, deux châteaux: le château Menier et le châtelet de Cordie. Au premier il voit un remblai précédé d'un fossé large et profond qui enveloppe un terrain de peu d'étendue. « Dans cette enceinte aucune trace de murs, mais au milieu, creusé dans la pierre, un silo ». Au châtelet, il y aurait des restes d'un « donjon ». « L'enceinte fortifiée mesure environ cinq hectares ». Elle renferme une importante station préhistorique.

Le Mois, n° de mars, contient une substantielle monographie de *Rochefort-sur-Mer*, par M. G. Gourdon, illustrée d'un plan et de 18 vues et la causerie littéraire de M. Gabriel Aubray.

Le Mois littéraire et pittoresque, février 1905, donne le portrait de notre confrère M. Gabriel Aubray.

Il fut bachelier, licencié, normalien agrégé des lettres à des âges invraisemblables: son père qui, en même temps qu'un grand savant de province, était un causeur plein d'esprit et faisait volontiers coquetterie du fils qui, par ses goûts littéraires, lui ressemblait le plus, racontait qu'il l'avait encore fait voyager à demi-place en le menant devant la faculté de Poitiers passer son baccalauréat. Mais lui se défend d'avoir été un enfant prodige ou seulement précoce.

Sous la légende, la vérité vraie, dit-il, c'est que mon père, pour simplifier sa tâche, instruisait ses enfants par séries, et je dus, pour marcher du même pas qu'un frère et une sœur plus âgés, allonger mes jambes que j'avais toutes petites.

Mais c'est bien ma sœur, religieuse cloîtrée à présent, qui fut à l'examen première en discours latin..... Seulement, de faire ainsi mes études sans y rien comprendre, sans en rien retenir, j'y ai gagné pour plus tard, en lisant les livres que depuis longtemps j'aurais dû connaître, une fraîcheur d'impressions fort heureuse. Ceci, qui m'a sauvé de toute idolâtrie, à commencer par celle des classiques, et la franchise, qui est ma tare héréditaire, m'ont fait de très bonne heure une manière d'originalité.

C'est ainsi que je suis entré à l'école normale avec une inconsciente composition d'histoire, où contre les parlements proscripteurs je défendais les jésuites ! Une fois dans la place, vous devinez quel succès de scandale ont pu avoir mes naïvetés sur Mon-

taigne et Molière, sur Jean-Jacques ou Joseph de Maistre ! Sans le vouloir, j'eus l'air d'un insurgé, et l'on m'appelait parfois un « Jules Vallès catholique, quand on voulait me faire honneur, ou quand on voulait m'insulter « un suppôt de Veillot ». Je n'avais d'ailleurs pas plus lu Veillot que Vallès. Comme il faut toujours que la légende s'en mêle, il est devenu proverbial chez mes camarades que j'avais, certain jour, présenté au professeur de littérature un parallèle entre Britannicus et l'Asso-moir, mais je le nie. Tout au plus, en passant, un rapprochement entre Phèdre et la Curée !.....

A mes labeurs d'enfant j'ai gagné autre chose : de formidables migraines, qui, tous les deux ou trois jours, me rappellent au sentiment de l'humaine misère et m'empêchent, je vous le garantis, d'avoir le moindre orgueil de mon cerveau si fragile !

Au sortir de l'école normale, M. Gabriel Aubray, que tentait l'apostolat de la parole, fit son droit, mais le mur mitoyen l'effraya comme l'avait effrayé la philologie de l'école d'Athènes où on avait voulu l'envoyer. Tout compte fait, et parce qu'il est bon de suivre la voie paternelle, et parce qu'il estime qu'il faut, pour écrire en toute indépendance et en absolu respect de son art, ne pas attendre son pain de sa plume, il demeura professeur, ce qui est une façon très honorable d'assurer l'existence des enfants qui lui grimpent aux genoux presque chaque année plus nombreux. Il a fait quelques dix ans la rhétorique à Stanislas. Il conférencie encore un peu partout, notamment à l'Institut catholique.

Il a mené avec beaucoup d'entrain de vigoureuses campagnes de critique au *Bulletin critique* et au *Monde*, où il a montré un beau tempérament de journaliste. Il a publié au *Polybiblion*, aux *Etudes religieuses* et dans quelques revues plus profanes, des articles très remarqués ; à la *Quinzaine* ont paru de lui les causeries morales d'où sont sorties les *Lettres à ma cousine* et l'*Allée des demoiselles*. Prochainement il nous donnera, dans le même genre, les *Soirées du pavillon Dominique*, sans préjudice pour la thèse qu'il prépare si lentement et si soigneusement sur Alexandre Dumas fils. Des causeries du *Mois*, et de celles qu'il a semées aux quatre vents, il veut tirer dès cette année même, quatre volumes qui seront spirituellement intitulés : *Joueurs de flûte*, *Monteurs de marionnettes*, *Mages et Pasteurs*, *La Marche des Ombres*. Tout le monde les lira.

Mémoires de la Société dunkerquoise, 1904. — De M. G. Mo-
rael : *Marine marchande et ports français*. « Le pavillon est la
meilleure de toutes les réclames. Enlevez cette garantie d'ori-
gine, confiez aux étrangers le soin de transporter vos produits
vers les contrées lointaines, et vous arriverez fatalement aux
démarquages qui ont pour résultat logique et nécessaire le dé-
tournement de la clientèle. Les exemples abondent. Je me con-
tenterai de citer le cas de Hambourg, qui, ayant reçu, en 1899,
13.000 hectolitres d'eaux-de-vie de France, en a exporté sous le
nom de cognac près du double, après en avoir consommé elle-
même une bonne partie. »

Mémoires de la Société des lettres de Bar-le-Duc, tome III
(1903). — M. F. de B. publie un article sur Antoine Boulanger,
architecte du pont de Vaucouleurs, avec une lettre datée du 18
juin 1758, adressée à son ami Grissot, ingénieur, rue Saint-Yon.
Celui-ci, après son retour d'Espagne à La Rochelle, acheta les
seigneuries de Passy et Rompsay, et mourut en son hôtel, situé
sur la place d'Armes, le 18 janvier 1791.

Une note de M. Robinet de Cléry à propos d'une généalogie
en vers d'une branche de la famille de Saint-Vincent. La famille
de Maucourt s'est éteinte pendant la Révolution, en la personne
de François de Maucourt de Saint-Germain, capitaine au régi-
ment de Médoc, mort en émigration, et de Nicolas de Maucourt,
prêtre déporté, mort à bord du navire en partance pour Sinna-
mary, en août 1794, et enterré à l'île d'Aix.

*Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'An-
gers*, tome VII (1904). — De M. R. de La Perraudière une très
intéressante monographie sur la commune de Lué, terminée par
un petit glossaire du langage à Lué. Comme en Saintonge, beau-
coup de mots appartiennent au vieux français et sont identiques
à notre prétendu patois : annuit, buée, brandes, jardrin, mélite,
quérir, rouches, rallú, tertous, subler.

Les *Mémoires et procès-verbaux de la Société agricole et scien-
tifique de la Haute-Loire*, 1902-1903 (tome XII), contiennent une
très intéressante notice sur *Courtol le Vipéricide*, qui se faisait
des rentes (jusqu'à 1.500 francs par an), en tuant des vipères et
débarrassa ce pays de 40.000 de ces horribles bêtes. Avec 900
peaux de vipères il s'était fait un costume (veston, casquette, etc.).

Il est mort d'une morsure en 1902, à l'âge de 68 ans. Ses démêlés avec la préfecture sont bien amusants. Comme on trouvait ses chasses trop abondantes et qu'elles absorbaient et au delà (on empiétait sur le budget des loups !) les fonds destinés à favoriser la destruction des vipères, on l'accusa de se livrer à l'élevage, et d'accoucher les vipères femelles, ce qui était une grosse erreur puisque les serpents sont ovipares. On lui demanda d'apporter des animaux vivants. Le lendemain il mit treize vipères ou viperaux dans un bocal et le porta à la préfecture. Il était tard, on déposa le bocal sur une fenêtre.

Pendant la nuit, un orage brisa le bocal, les vipères se répandirent partout. Grand émoi parmi les employés en arrivant au bureau ; on envoya chercher Courtol pour délivrer la préfecture de ces dangereux ophidiens. Courtol, malin, en rattrapa douze. La treizième servit d'épouvantail ; les employés ne demandèrent plus jamais à voir les chasses de l'habile trappeur, mais on diminua de moitié la prime accordée : 25 centimes au lieu de 50.

Recueil de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, tome XVIII, janvier 1905. — *Le couvent des capucins de Marans*, par M. Paul Fleury (suite et fin) ; *La coutume de Royan au moyen âge*, par M. G. Musset (suite et fin).

Revue des Charentes, 31 janvier 1905. — Une charmante biographie du graveur William Barbotin, par M. Louis Sonolet (de Rochefort), avec portrait ; un article sur *la grande Champagne*, de notre confrère Paul Dyvorne (de Cozes) ; un sommaire détaillé de notre *Revue* (1^{er} semestre de 1904), par M. H. Patry, et les toujours abondantes *Informations régionales*.

Réunion des sociétés des Beaux-Arts des départements. — Mémoires de la 28^e session. *Le théâtre à Angoulême (XV^e siècle)*, 1904, par notre confrère M. Biais. 1825, novembre et décembre, Folleville, directeur du spectacle à Saintes, vint à Angoulême pendant l'absence de la troupe privilégiée.

BIBLIOGRAPHIE

Almanach d'Aunis et Saintonge pour l'année 1905. La Rochelle, imprimerie Masson et C^{ie}. 10 cent.

Annuaire général de la Charente-Inférieure pour 1905. Foucher, libraire à La Rochelle, in-8°. 320 p. et 2 plans. 2 fr.

Cet annuaire contient à la page 312 la table alphabétique des communes avec la date du plus ancien acte de l'état civil conservé aux archives.

Annuaire de la Magistrature, pour 1905, publié par A. Pedone, 14^e édition, La Rochelle, imprimerie Texier. Paris, librairie Pedone, 1904, in-8°, 280 p.

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE DE SAINTES. *Statuts et liste des membres*, 8^e année, 1902-1903, in-16°. Saintes, imprimerie A. Hus. 16 pages.

AUBRAY (Gabriel). — *L'allée des Demoiselles*, 2^e série de lettres à ma cousine. Ouvrage couronné par l'Académie. Nouvelle édition. Maison de la Bonne Presse, 1904. Paris, in-12 de 373 pages, 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre est trop connu à Saintes pour qu'il soit utile de rappeler qu'Aubray est un pseudonyme. Inutile de recommander un livre qui se recommande tout seul par l'élévation de la pensée et l'élégance du style.

ATGIER (D^r). — *Maure, Ibère et Berbère*, origine et significations diverses de ces expressions ethniques, in-8°. Paris, 1904, 8 pages. (Extrait des *Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*.)

Maure proviendrait du grec *μαρος* ou *μαυρος*, et du latin Maurus ou Morus (mot lui-même paraissant d'origine phénicienne) et aurait été attribué aux populations noires du nord de l'Afrique par les Grecs et les Romains, avant l'ère actuelle, puisqu'en arabe « les noirs » ou la race noire se dit « Soudan ou Essoudane », et en Berbère être noir se dit « Berrik ou Iberiker », étymologie des mots Ibères et Berbères.

De même que les Berbères héritèrent du nom de Maures des noirs qu'ils avaient envahis, de même les Arabes dans la suite héritèrent du nom de Berbères qu'ils avaient envahis dans le mot de Berbérie, Barbarie, donné au pays conquis par les Arabes sur les Berbères.

—

BACH (Louis), avocat à la Cour d'appel de Paris. — *Les accidents du travail*. Dernier état de la jurisprudence. La Rochelle, imprimerie Texier. Paris, librairie Pedone, 1905, in-8°, 84 pages.

—

BARBOTIN (abbé). — *Contre Vents et Marées*. La Tremblade, in-12, 141 p., fig., pl.

—

BELLIARD (abbé V.). — *Nieul-le-Virouil*. Imprimerie J. Poyaud, Javarzay-Chef-Boutonne, 1904, in-8° de 368 pages, 7 gravures hors texte.

M. l'abbé Belliard, aujourd'hui curé de Saint-Trojan, nous donne une excellente monographie de la commune qu'il a habitée pendant dix ans. Il a recueilli tout ce que l'on peut recueillir, et on est en droit de s'étonner qu'il ait trouvé autant de matériaux dans un bourg où, semble-t-il à première vue, l'on ne doit rencontrer que le néant. C'est bien ce qui démontre qu'avec de la persévérance, de l'intelligence et du travail, on arrive à rendre intéressant les sujets les plus arides... en apparence. Qui eut jamais cru que le passé de Nieul-le-Virouil pouvait fournir un volume de 368 pages ? Si les documents ne sont pas tous très anciens, ce n'est pas la faute de l'auteur, car il est visible qu'il a fouillé partout où il croyait avoir chance de rencontrer quelque chose d'utile à sa monographie. Combien de communes sont dans le même cas ? Beaucoup sans doute, mais toutes n'ont pas le bonheur d'avoir un curé qui occupe ses loisirs à reconstituer l'histoire de sa paroisse. Espérons que l'exemple sera contagieux et qu'il nous vaudra d'aussi bonnes et solides études que celle de M. l'abbé Belliard.

J'adresserai toutefois deux reproches à l'auteur. Pourquoi avoir disséqué les registres paroissiaux de telle sorte qu'il est presque impossible d'en tirer profit. Certes, il en a extrait l'essence à son point de vue, mais cela ne suffit pas : ses lecteurs auraient, presque à coup sûr, noté avec plaisir un nom parmi les

témoins, les parrains, les marraines, une date parmi les actes insignifiants de baptême, de décès, de mariage.

Il serait à souhaiter que les registres paroissiaux fussent copiés et publiés.

Le second reproche que je ferai à M. l'abbé Belliard, c'est d'avoir négligé le chapitre mœurs, de ne nous avoir pas décrit les usages de ses paroissiens le jour du mariage, des funérailles, et les superstitions qui subsistent. Il est temps, grand temps, de réunir les vieilles traditions, elles s'effacent de plus en plus.

BELLUTEAU (Georges). — *La Leçon*, comédie en un acte en vers. Angoulême, imprimerie Chasseignac et Bodin, 1905, in-8° de 27 pages.

Le théâtre saintongeais s'augmente avec *La Leçon* d'un aimable badinage agréablement rimé.

BRIAS DE PIÈNE (Aimé). — *La Solitaire*, pièce en un acte, en vers, in-8°, 24 pages. Marennnes, imprimerie Florentin-Blanchard, 1904.

Cette pièce a été représentée sur la scène du casino de Royan le 9 septembre 1904.

La Solitaire est une courtisane de Venise qui, cachée au fond des bois, retrouve, sous les traits d'un mendiant, Ridolfo, son amant, qu'elle croit avoir tué. La reconnaissance ayant eu lieu, un vibrant et très chaud duo d'amour s'engage entre eux, et la toile tombe. Il n'est que temps.

Vers faciles, images hardies... M. Brias a tout ça. Je crois qu'il pourrait trailer quelque scène mieux construite.

CHAGOT (Jules), docteur en droit. — *Les associations ouvrières de production dans l'industrie* (thèse). La Rochelle, imprimerie Texier. Paris, librairie Pedone, 1904. In-8°, 220 pages.

CHAIGNEAU (Marcel). — *Le Drapeau*, paroles de M. G. Gourdon, composition musicale pour mezzo soprano ou baryton solo avec accompagnement de piano. 1905, Rochefort-sur-Mer, Brosillon, éditeur.

CHAMBRE DE COMMERCE DE ROCHEFORT-SUR-MER. — *Les Ports de la Charente, Rochefort et Tonnay-Charente*, in-8°, 1905.

CHEVROU (Gaston). — *Salles-de-Barbezieux et les environs*. Barbezieux, imprimerie Venthénat, librairie Maquet et Martin, à Barbezieux. In-8°, gravures et plan. 3 francs.

COUNEAU. — *La Rochelle disparue*. La Rochelle, A. Foucher, éditeur, 1904. In-4° de 400 pages, 1 planche en chromolithographie, 22 eaux-fortes, 29 gravures hors texte, environ 400 dessins en bistre et en noir dans le texte. Tirage à 300 exemplaires. 50 francs.

COUZARD (l'abbé, supérieur du Petit Séminaire d'Agen). — *La Bienheureuse Jeanne de Lestonnac (1556-1640)*. Paris, V. Lecoffre. In-12 de 220 pages.

Après avoir étudié la jeune fille, la mère de famille et la veuve, l'auteur raconte en détail la fondation de l'œuvre à laquelle Jeanne de Lestonnac a donné son nom, et les nombreuses fondations de couvents de son ordre qu'elle a faites un peu partout dans la région du Sud-Ouest, depuis Béziers, Le Puy, jusqu'à Saintes et Poitiers.

DUPON (Valéry = Paul DYVORNE). — *Corne-Royal, une commune rurale saintongeaise pendant la Révolution*. Angoulême, imprimerie Coquemard et C^{ie}, 1904. In-8°, 20 pages. (Extrait de la *Revue des Charentes*.)

M. P. Dyvorne vient de donner un bon exemple que beaucoup de nos confrères feraient bien d'imiter. Les archives municipales suffisent à écrire les petites monographies de ce genre fort à la mode en ce moment. C'est là que M. Dyvorne a puisé la sienne, et on peut dire qu'il en a extrait un chapitre d'histoire saintongeaise très intéressant, avec des détails fort curieux. Lorsque nous en aurons un cent ou deux de la sorte nous connaîtrons un peu mieux notre histoire locale. Peu importe que les épisodes originaux soient en petit nombre, il est bon de savoir comment tel ou tel événement s'est passé partout, comment tel décret ou telle loi a été appliqué. On en peut tirer une leçon, éclairer le présent par le passé, car, on l'a dit depuis longtemps, « l'histoire est un éternel recommencement ». Combien de gens qui ne s'en doutent guère ! N'avons-nous pas des exaltés qui signeraient aujourd'hui des deux mains le reçu suivant : « Au nom de la nation, nous, administrateur du district, reconnaissons avoir reçu de la municipalité de Corne-la-Forêt,

par les mains du citoyen Jean Baudet, maire, l'argenterie et les différentes pièces de cuivre qui servaient, depuis des siècles, à tromper le peuple et à l'avilir en l'enchaînant aux pieds des prêtres. Tous ces effets seront convertis en monnaie et en canons. VANDERQUAND. » Et la loi du *maximum* est-elle jolie ! « Un sieur Mousset, accusé d'avoir voulu vendre à Louis Bertifort 200 fagots pour 72 livres au lieu de 34 (17 livres le cent, prix maximum), le conseil de la commune décide que les 200 fagots seraient confisqués et que Mousset verserait, à titre d'amende, 720 livres. Dix fois le prix demandé ! » La viande de boucherie était alors taxée à 8 sols la livre, les poulets et dindes à 15 sols et 10 sols, le vin rouge à 2 livres la velle, le blanc à une livre. Le cent de bûches ne devait pas coûter plus de 12 livres. La journée d'ouvrier agricole était payée 20 sols l'hiver, 40 sols l'été, sans vivre ni boisson. La façon d'une culotte d'homme ne dépassait pas 20 sols. On donnait 2 sous pour se faire raser.

Il est défendu aux cabaretiers de donner à boire « les jours ci-devant dimanches et fêtes », « aux ouvriers encore imbus des principes du fanatisme qui ne travaillent pas » ces jours-là.

FLEURY (Paul). — *Quelques épisodes de l'histoire de la Réforme à Marans*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1904. In-8°, 34 pages.

(Extrait du tome XXXIV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*).

GÉRAUD-BASTET. — *Monsieur Combes et les siens*. Paris, librairie Félix Juven, 1904. Petit in-8° carré. Couverture en couleur. 28 photographies hors texte, reproduisant les portraits, les habitations de la famille Combes, le moufflon offert par un Corse et le concierge de la mairie de Pons, tambour de ville.

C'est une biographie de M. Combes depuis sa naissance jusqu'à l'année dernière, avec des détails très menus et même trop minuscules. Par exemple : M. Combes n'aime pas les courants d'air parce qu'il craint les rhumes de cerveau... etc. Qui aime donc les rhumes de cerveau ?

GIRAUDIAS (Louis). — *La chanson du Blé*, chantée dans la comédie *A chacun sa destinée*, de M. P. Corneille, représentée à La Mothe Saint-Héray le 11 septembre 1904. In-8°, 3 pages autographiées.

— *Couplets bachiques*, paroles du même. In-8°, 4 pages autographiées.

— *Marie de Magdala*, musique de scène, soli et chœur. In-8°, 15 pages autographiées.

HAMY (D^r E.-I.). — *Le centenaire du retour en Europe d'Alexandre de Humbolt et d'Aimé Goujaud de Bonpland* (3 août 1804). Angers, imprimerie A. Burdin, 1904. In-8°, 18 pages.

Grand Almanach de Saintes pour 1905. Imprimerie Hus, in-16.

HUS (Alexandre). — *La caserne de Bremond d'Ars à Saintes*, nouvelle dénomination de la caserne de la marine. Saintes, imprimerie Hus, 1904. In-12, 8 pages.

JEAN LE SAINTONGEAIS. — *Notes critiques sur l'histoire des comtes de Poitou, de M. Alfred Richard*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier et fils, 1904. In-8°, 74 pages.

(Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, avec table onomastique et table des matières ajoutées.)

LUCAS (André), médecin consultant de la principauté de Monaco ; TORCHUT (Victor), médecin de la ville de Royan, médecin sanitaire maritime. — *Manuel du candidat aux fonctions de médecin sanitaire maritime*. Montdidier, imprimerie Bellain. Paris, librairie Vigot frères, 1904, in-8°, 152 pages avec 11 fig., 3 fr. 50.

LE CAMUS (Mgr). — *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Oudin, Paris. Trois volumes in-12 avec trois cartes. 6^e édition. 10 fr. 50.

LUNET DE LA JONQUIÈRE (E.), chef de bataillon d'infanterie coloniale. — *Dictionnaire français-siamois*. Paris, Imprimerie Nationale, librairie Leroux, 1904. In-8° à 2 colonnes, 233 pages.

LOTI (Pierre), voir Shakespeare. — *La troisième jeunesse de Madame Prune*. Paris, Calmann-Lévy, in-18, 1905.

MARTINEAU (Henri). — *Les Vignes mortes*. Niort, L. Clouzot, éditeur, 1905, in-16.

MÉRY (Jacques-André-Pierre BLANCHON). — *Solitude*. Paris. L. Vanier, éditeur, 1905.

ORDO. A clero Rupellensi pro anno Domini 1905. La Rochelle, imprimerie Texier et fils, 1905, in-16, 72 pages.

PETIT (Monseigneur Fulbert). — *Lettre de l'archevêque de Besançon à un journaliste à l'occasion du projet de dénonciation du concordat. 25 septembre 1904*. Besançon, imprimerie Jacquin, 1904, in-8°, 14 p.

REULOS (Alexandre). — *La faute lourde dans les législations sur les accidents du travail*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier. Paris, librairie Pedone, 1904. In-8°, 16 pages.

RÉVEILLAUD (Jean). — *Le droit des héritiers de l'assuré en matière d'assurances sur la vie*. Thèse pour le doctorat. Paris, A. Rousseau, 1903, in-8°, 210 p.

RICHARD (Afred). — *M. Lot et l'histoire du Poitou*. Poitiers, imprimerie Blais et Roy, 1904. In-8°, 32 pages.

(Extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*.)

RICHEMOND (MESCHINET DE). — *Délibérations de la Société des Amis de la liberté et de l'égalité d'Ars en Ré (1792-1793)*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1904. In-8°, 253 p., un portrait.

(Extrait du tome XXXIV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*.)

SAINT-SAUD (comte DE). — *La marquise de Lage, les Sauvestre de Clisson et l'église de Boismé*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 8 pages.

(Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*.)

SHAKESPEARE (W.). — *Le roi Lear*, traduit par Pierre Loti et Emile Vedet. Paris, imprimerie Chaix, librairie Calmann-Lévy, 1904. In-18 jésus, 244 pages. 3 fr. 50.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} JUILLET 1905.

AVIS ET NOUVELLES : Admissions ; Avis, monument Louis Audiat ; Session des Sociétés des Beaux-Arts ; Les églises et le mobilier des églises ; Statistique des écoles ; Collection Delamain ; Salon.

NOTES D'ÉTAT CIVIL. — I. *Décès* : M^{me} de Bremond d'Ars ; M^{lle} Triou ; MM. Crépel, Esser, Robin ; M^{me} Larade ; MM. Bertrand-Desbrunais, Détriche, Gilbert, de Lajallet, de La Gontrie ; M^{lle} Barilleau ; M^{mes} Bourcy, Hendlé, Laverny, Gout, Planche, Léridon.

II. *Mariages* : Brèche-Gallidy ; Dieterlen-Audouin ; du Poërier-Boulin de Beysserat.

VARIÉTÉS : Dr Guillaud : *L'absinthe de Saintonge* (suite et fin) ; G. Audiat : *Un Parisien de Saintonge* ; Dr Vigen : *Mort du père Martial* ; Pière Marcut : *Catulle Mendès Saintongeais* ; Chevrou : *L'excursion de 1905*.

QUESTIONS : Le monument romain à Saint-Saturnin-de-Séchaux ; Etymologie de *dail*, *sarmasèle*, *cernuche*.

LIVRES ET REVUES.

AVIS ET NOUVELLES

ADMISSIONS DE NOUVEAUX SOCIÉTAIRES

M. E. Genet, industriel et maire de Saintes, présenté par MM. Babinot et Dangibeaud.

M. Boutin, pharmacien à Barbezieux, présenté par MM. Laverny et Chevrou.

M. E. du Temps, à Griffier, par Beauvoir-sur-Niort (*abonnement à la Revue transformé*).

La résolution prise, au lendemain de la mort de Louis Audiat, par l'assemblée générale de la Société des Archives d'élever, dans le cimetière de Saintes, un monument funéraire à son regretté président fondateur, va enfin et grâce à l'accueil sympathique qu'elle a rencontré chez les amis du savant écrivain, recevoir son accomplissement.

Ainsi qu'il en a déjà été rendu compte à la dernière assemblée générale, le bureau s'étant mis d'accord avec la famille Audiat pour que le monument répondit aussi complètement que possible aux désirs et aux préférences de cette dernière, les détails d'exécution sont maintenant arrêtés, et tout fait prévoir que l'inauguration en pourra être faite dans le courant de septembre prochain.

Plusieurs membres de la Société se sont étonnés que la *Revue* n'ait pas enregistré certains décès. La raison en est très simple : la rédaction de la *Revue* ne peut pas connaître tous les décès ; les annonces des journaux sont absolument insuffisantes pour la rédaction des *notes d'état civil*. Il faut donc que les familles veuillent bien envoyer des lettres de faire-part, ou mieux, que nos confrères prennent la peine de rédiger une note dont ils trouveront le cadre dans nos différents numéros. A cette condition seule la *Revue* peut être complètement renseignée.

Le *Polybiblion* d'avril 1905 rend compte du tome XXXV des *Archives* « qui ne sera pas l'un des moins intéressants de cette importante collection ».

Le *Progrès* des 5-7 avril a reproduit l'article sur un *Médecin à Saintes*.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné une mention honorable au *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély*, publié par M. Musset dans nos tomes XXX et XXXIII.

Par arrêté du maire de Saintes, en date du 10 mai, M. Chaigneau, Alfred-Pierre, a été nommé aide-bibliothécaire de la bibliothèque de la ville.

Au congrès des sociétés savantes, à Alger, M. A. Pawlowski a présenté un mémoire sur l'île d'Oleron d'après la géologie, la cartographie et l'histoire.

M. A. Mestreau a donné au musée de Saintes quarante pièces de faïence verte du pays.

Au congrès des Sociétés des Beaux-Arts, notre confrère,

M. Biais, a lu un mémoire sur les tapisseries à la Licorne du château de Vertueil, et sur un office de la Vierge, conservé au même endroit, copié par le fameux calligraphe du XVII^e siècle Jarry, pour Andrée de Vivonne, femme de François VI de La Rochefoucauld. Il a encore parlé d'un émail de Petitot représentant La Rochefoucauld le moraliste, et sur une peinture de Nattier représentant la duchesse de La Rochefoucauld, toujours au même château de Vertueil.

Les préoccupations que le projet de séparation de l'Eglise et de l'Etat a fait naître au sujet des édifices religieux et des objets d'art qu'ils contiennent, ont pénétré jusqu'au Parlement. Un amendement, qui a été voté, invite le gouvernement à compléter et même à étendre le classement des monuments. On veut assurer aux églises ayant un caractère artistique et qui vont être privées des secours que leur donnaient les fabriques, les communes et le service des cultes, les garanties conférées par le service des monuments historiques. Ce principe a été adopté. Seulement, il faudra augmenter les crédits affectés jusqu'ici aux monuments historiques déjà trop faibles pour les besoins, et reporter aux beaux-arts les crédits dont les cultes disposaient. Quant aux objets mobiliers, la loi a pris un moyen radical de conservation : elle les classe tous sans exception et fixe un délai de trois ans pour déclasser ceux qui seront jugés sans intérêt.

Toutes ces dispositions sont évidemment provisoires, elles subiront sans doute quelques modifications, mais il est probable qu'elles resteront dans leurs grandes lignes.

A la date du 5 juin, les écoles publiques de filles et de garçons de Saintes reçoivent 1.572 élèves : école de M^{me} Rossard, 312 ; école rue du Collège, 146 ; école à Saint-Eutrope, 110 ; autre à Saint-Eutrope, 145 ; école cours Lemercier, 115 ; école en Saint-Pierre, 216 ; école Lemercier, 421.

M. Maurice Deruelle, fils de notre excellent trésorier, établi depuis dix ans comme colon à la Nouvelle-Calédonie, vient d'être nommé conseiller général de la colonie.

La collection des bijoux d'Herpes que M. Delamain avait vendue de son vivant à M. Guillou, en se réservant quelques spéci-

mens seulement de sa trouvaille, vient de passer à l'hôtel Drouot. La collection Guillou a été vendue les 2-18 mars. Sous les n^{os} 234-269, le « trésor d'Herpes, comprenant plusieurs paires de fibules en argent niellé et doré et à tablettes de verre cloisonné, à fermoirs, bracelets..... » a été adjugé au prix de 5.800 francs.

SALONS DE 1905

NOS ARTISTES

Peinture.

ANTHONISSEN (L.-J.). *Les écaillères à Saujon ; Femme de pêcheur saintongeais*. — BOUGUEREAU. *Océanide* (voir Catalogue illustré) ; *Dans les bois*. — CABRIT. *Une vallée à Saint-Palais ; La saison dorée*. — CALLOT (H.-E.). *La rentrée de barques de pêche par temps calme-La Rochelle ; Nymphes*. — CHEVALIER. *Matin calme ; Paysage aux Iles Chausey ; Calme plat ; Crépuscule (port de Granville) ; Cabanes de pêcheurs aux Iles Chausey ; La goëlette échouée*. — DARAS. *Etude, environs d'Angoulême*. — DAREY. *Labourage en Saintonge*. — M^{me} FANTY-LESCURE (E.). *Boules de neige et giroflées quarantaine*. — DELANCE (P.-L.). *Bois de Saint-Trojan*. — FOREAU (H.). *Bac de Soubise* (acheté par l'Etat. Voir *Revue Universelle*, 1905, p. 320). — GEOFFROY (J.-J.-H.). *Les verriers ; Public enfantin* (Catalogue illustré). — HIPPOLYTE-LUCAS (M.-F.). *Tendresses ; Novembre*. — JONCIÈRES (L. DE). *Belles de nuit* (Catalogue illustré). — LAJALLET (M^{me} DE). *Fleurs*. — LENOIR (Ch.-A.). *Vision antique* (Catalogue illustré). — LÉPINE (J.). *Le Pont neuf ; Pyrénées*. — NICOLET (G.-E.-E.). *Madelon ; Le jardin de Vilmorin à Antibes*. — ROULET (G.). *Dans le canal della Guidicca* (Catalogue illustré) ; *Port de Venise, Trabaccoli quittant le port*.

Dessins.

CHEVALIER. *Les sables de Bellerive* (Saint-Pair) ; *Ciel d'orage* (pastel). — FLEURI (A.-S.). *Port de Cherbourg, vue des quais du port de Beton* (aquarelle). — LÉPINE (J.). *Chaumière* (Vendée). — OLLIVIER (M^{me} L.). *Portrait de M^{me} C.* (pastel).

Sculpture.

ALLOUARD. *Richelieu à La Rochelle* (statue, bronze cire perdue). — AUBAIN (E.), (de Saintes). *Portrait d'enfant* (médaillon). — DUMONTET (M^{me} G.). *Portrait du vice-amiral Besson, préfet maritime à Cherbourg* (buste, bronze cire perdue). — WESTMEN (Cl.-J.-B.) *Portrait de M. E. Combes, sénateur de la Charente-Inférieure* (buste, bronze).

Gravure.

AUBAIN (G.-H.), (de La Rochelle). *Une lithographie. Portrait de M^{me} E. C...* (appartient à M. Emile Combes, sénateur). — BARBOTIN (W.-J.). (Une gravure au burin) *L'homme au gant, d'après Rembrandt*. — BARRÉ. *Portrait de Jean-Jacques Rousseau, d'après La Tour* (eau-forte). — BONNEAU (M^{me} H.). *Ruth* (eau-forte originale). — JOUVENOT (St.-Ch.). *Jésus ressuscitant la fille de Jaire* (eau-forte originale).

Architecture.

BALLEY (F.). *Projet de concours pour l'église de Coulommiers*. — BÉRAUD. *La maison du XVI^e siècle à La Rochelle, dite maison de Henri II et de Diane de Poitiers*.

Arts décoratifs.

BELUZE (M^{me} M.-M.). *Pièces d'orfèvrerie d'art*. — FANTY-LESCURE (M^{me} E.). *Les capucines* (canapé en cuir ciselé peint).
(Voir compte rendu dans le *Mémorial de Saintes* (mai et juin). *Moniteur de la Saintonge*.)

NOTES D'ETAT CIVIL

DÉCÈS

Le 27 février 1905 est décédée au château de La Mothe-au-Bois, près Brulain (Deux-Sèvres), M^{me} Louise de Goullard d'Arsay, veuve du comte Charles de Bremond d'Ars, dans sa 72^e année. Elle était fille de Amateur-Gabriel, marquis de Goullard d'Arsay

et de Renée-Eulalie-Solange Brochard de La Rochebrochard ; elle avait épousé le 16 août 1870, *Charles-René-Marie de Bremond d'Ars*, décédé le 30 novembre 1893, sans postérité.

Est décédée à Châteauroux, le 13 avril 1905, dans sa neuvième année, M^{lle} Marie-Magdeleine Triou, fille de M. Léon Triou, conseiller de préfecture de l'Indre et de Madame, née Baron.

M. Gérard-Marie-Pierre-Camille Crépel, ancien receveur des postes à Saint-Jean d'Angély et à Saintes, est décédé à Bordeaux, le 20 avril 1905, à l'âge de 65 ans.

L'inhumation a eu lieu à Saintes le 22.

M. Crépel, marié à M^{lle} Rivaille, laisse un fils et trois filles : Pierre Crépel, M^{lle} Hélène, M^{me} Lafforgue, femme de M. Lafforgue, médecin-major au 18^e escadron du train des équipages, et M^{me} Frèche, femme de M. le D^r Frèche.

Le 25 avril, est décédé à Saintes, M. Esser, Marcel-Eugène, secrétaire en chef de la mairie de Saintes, à l'âge de 42 ans.

M. Victor-Alexandre Robin, décédé le 28 avril 1905, en son château de Beauvais, commune de Lussas, canton de Nontron (Dordogne), était né le 4 avril 1822, à Uffaut, commune de Saint-Brice-Charente (domaine de son aïeul maternel, Jean Esrable des Barrières, conseiller du roi, président et lieutenant général civil et criminel en l'élection et siège royal de Cognac, de 1755 à 1789.

Longtemps juge au tribunal de commerce de Cognac, un décret de janvier 1870, de Napoléon III, l'avait nommé à la mairie de Cognac, charge qu'il n'avait acceptée qu'avec l'intention de se retirer aussitôt après la promulgation de la loi municipale alors projetée. La guerre survint : le 4 septembre 1870, M. Alexandre Robin était appelé à la présidence de la commission administrative, remplaçant le conseil municipal.

Il eût la bonne fortune de maintenir l'ordre pendant toute la durée de cette période difficile et se comporta de manière à mériter les éloges de ses concitoyens. En juillet 1871, nommé de nouveau maire de Cognac par M. Thiers, il s'empessa de décliner cet honneur.

Fils d'Edouard Robin et de Victoire Esrable, il était resté célibataire.

Son frère aîné, Jean-Paul-Ambroise-Edmond Robin, était décédé dès 1890, laissant un fils (dont la veuve, nièce du baron Eschas-sériaux, habite avec sa fille le château de Lussac, en Saintonge), et une fille, mariée à notre confrère M. Callandreau, notaire à Cognac.

Le cousin germain du défunt, André, en famille Jules, Robin-Beauregard (1815-1882), a été le fondateur de la très importante maison de commerce Jules Robin et C^{ie}.

Les Robin de Cognac se prétendent de même souche que les Robin, écuyers, seigneurs de Plessac et des Ardilliers, à Angoulême ; ils ont produit notamment Ambroise-André Robin (1767-1833), procureur du roi à Cognac.

Le frère aîné de J. Esrable des Barrières, Guillaume Esrable, écuyer, seigneur de Saint-Rémy, en la paroisse de Richemont, était écuyer, conseiller du roi, secrétaire de ses maison, couronne et finances de France, au Parlement de Guyenne, et portait pour armes : *« d'or à l'érable de sinople sur une terrasse du même »*.

Le 29 avril 1905, est décédée presque subitement, à la suite d'une courte maladie, et à peine âgée de 35 ans, M^{me} Jeanne-Marie-Gabrielle-Alice Joly d'Aussy, épouse de M. Félix-Hippolyte-Amédée Larade, avec lequel elle habitait au domaine des Essards, commune de Mazeray, près de Saint-Jean d'Angély.

La cérémonie religieuse a eu lieu dans l'église paroissiale de Mazeray, le lundi 1^{er} mai, à 9 heures du matin, et l'inhumation s'est faite le même jour au cimetière de Saint-Jean d'Angély, dans le caveau de la famille Larade, à l'issue des obsèques et au milieu d'une nombreuse assistance profondément émue.

La défunte était fille de feu M. Alfred Joly d'Aussy, ancien notaire à Saint-Jean d'Angély, et de M^{me} Adèle Joly d'Aussy, née Nicollas Pastureau.

De son mariage avec M. Amédée Larade, contracté le 27 octobre 1890, elle laisse quatre enfants : Amédée, né le 29 août 1891 ; André, le 7 novembre 1892 ; Yvonne, le 24 juin 1894, et Jeanne, le 23 mars 1896.

Le 5 mai 1905, est décédé à Saintes, M. Charles-Joseph Ber-

trand-Desbrunais, ancien notaire, époux de Marie-Rose-Catherine Bordet des Vallons, fils de Louis-Charles-Bertrand Desbrunais et de Bouquet Adélaïde-Louise-Renée. Il laisse deux fils.

Le 11 mai est décédé à Pont-Labbé, le docteur Théodore Gilbert, ancien conseiller général, maire de Pont-Labbé, âgé de 68 ans.

M. Etienne Détriche, qui fut trésorier de la Société des Archives, directeur de l'école communale à Saintes, officier d'académie, est décédé à La Rochelle, le 13 mai dernier, avenue Coligny, à l'âge de 66 ans.

De son mariage avec M^{me} N. Martin, il laisse une fille, M^{lle} Jeanne Détriche.

Le 15 mai, M. Evariste Augier de Lajallet, ancien maire de Chantemerle et conseiller d'arrondissement du canton de Tonnay-Boutonne, est décédé à Saint-Jean d'Angély, à l'âge de 94 ans. Il est le père de M^{me} de Mauriceley.

Le 16 mai 1905 est décédé à l'âge de 90 ans, à La Rochelle, M. Louis-Charles Mossion de La Gontrie, veuf de Marie-Elisabeth Godet. Il laisse un fils, M. Gaston Mossion de La Gontrie, armateur, agent consulaire d'Italie. Il avait eu une fille mariée à M. Raoul Oltramare.

Le *Bulletin religieux* du 20 mai, croit qu'il était le dernier survivant de la génération d'élèves qui assista à la fondation du collège de Pons.

Le 20 mai 1905, est décédée à Saint-Pierre d'Oléron, à l'âge de 77 ans, M^{lle} Céline Barilleau, fille de J.-F. Barilleau et de demoiselle Anne Bitton.

M^{lle} Barilleau, dit le journal *La Croix* du 28 mai, était dans la paroisse une physionomie spéciale ; c'était un type chrétien respecté et aimé de tous, même des indifférents et des hostiles ! personne du monde exquise, âme d'élite, cœur charitable s'associant à toute peine et portant partout des consolations et des conseils.

La défunte était sœur de notre confrère, M. Barilleau, trésor-

rier de l'association amicale des anciens élèves de Pons, et tante de M. l'abbé Guionneau, curé de Plassac.

Le 28 mai 1905, est décédée subitement, à l'âge de 71 ans, en sa propriété du prieuré de Saint-Hilaire-de-Ligne, commune de Secondigné, canton de Brioux (Deux-Sèvres), Madame Louise Bizet, femme du docteur Pascal Bourcy, ancien député, ancien conseiller général, ancien maire de Saint-Jean d'Angély.

L'inhumation a eu lieu le 29 mai 1905 à Saint-Jean d'Angély, sa résidence, au milieu d'une assistance nombreuse et sympathique.

Elle a laissé deux fils :

L'un, M. Paul Bourcy, médecin des hôpitaux de Paris, actuellement médecin de l'hôpital Laennec, marié à M^{lle} Maguerite Ribadeau-Dumas, fille de feu M. Ribadeau-Dumas, ancien président de la chambre des avoués de la Cour d'appel de Paris — dont deux enfants, Paul et Renée ;

L'autre, notre confrère M. Daniel Bourcy, notaire à Saintes, marié à M^{lle} Gabrielle Jouanneau, fille de feu M. Abel Jouanneau, ancien président de la chambre des notaires de Blois — dont deux enfants, Henry et Madeleine.

La défunte était née à Sart, commune de Secondigné, canton de Brioux (Deux-Sèvres), le 14 mars 1834 ; elle avait une sœur Madame Emma Bizot, veuve de M. Clément-Pierre Godet, avocat à Saint-Jean d'Angély, ancien bâtonnier de l'ordre.

Elle était par conséquent la tante de notre confrère, M. Gabriel Godet, avocat, ancien bâtonnier de l'ordre, demeurant à Saint-Jean d'Angély, marié à Jeanne Mauxion, fille de feu M. Henri Mauxion, ancien avoué à Cognac.

(Voir *L'Union nationale* du 28 mai).

Le 28 mai est décédée à Saint-Germain-en-Laye, M^{me} Thérèse Arnoux, âgée de 24 ans, femme de M. Paul Hendlé, ingénieur du génie maritime à Rochefort. Elle a été enterrée à Rochefort le 30 mai.

Le 1^{er} juin 1905, est décédée subitement au château du Grand-Coudret, près Saintes, Madame Elisabeth-Paule-Marie Laverny, née Espitalié La Peyrade, femme de notre confrère M. Anatole Laverny.

M. le curé de Saint-Palais a fait en quelques paroles pleines de cœur, l'éloge de la bonté de la défunte.

L'inhumation a eu lieu à Barbezieux le 6 juin.

Le 6 juin 1905 est décédée, à Saintes, à l'âge de 82 ans, M^{me} Marie Perrein-Lachaize, veuve de M. Gustave Gout, ancien receveur municipal de Saintes.

Le même jour est morte à Forges, près Lussant, M^{me} Planche, née Marie-Suzanne Fryson, fille de M. Louis Fryson, ancien secrétaire de la sous-préfecture, femme de M. Planche, capitaine breveté au 114^e régiment d'infanterie à Saint-Maixent. Elle a été inhumée à Saintes.

Le 7 juin, est décédée, à Angoulême, M^{me} Léridon, mère de notre confrère, M. Léridon, armateur à La Rochelle et directeur du *Sémaphore*.

MARIAGES

Le 26 avril 1905, M. Brèche, Julien-René-Ange-Alphonse, capitaine au 123^e de ligne, a épousé M^{lle} Gallidy, Louise-Marguerite-Marie-Madeleine, fille de M. Gallidy, vétérinaire des haras de Saintes.

Le mariage de M. Dieterlen, Georges-Hermann, pasteur de l'église réformée, à Paris (XIV^e arrond.), fils de Dieterlen, Hermann, pasteur missionnaire à Lérivé (Basutoland), et de Burch, Christine-Virginie, avec M^{lle} Audouin, Suzanne-Damaris, fille de feu M. Audouin, Marcel-Eugène et de M^{me} Elais-Anna Drancourt, directrice d'institution à Saintes, a été célébré à Saintes, le 29 mai 1905.

Le 15 juin, a été célébré, en l'église de Monségur (Gironde), le mariage de M. Fernand du Poërier de Porthail avec M^{lle} Germaine Boulin du Beysserat.

VARIÉTÉS

I

L'ABSINTHE DE SAINTONGE OU SANTONIQUE

(Suite et fin).

III

Ainsi, dès la fin du XVI^e siècle, le nom de santonique était devenu pour la plupart des botanistes comme pour les profanes un terme général, ne s'appliquant plus à une plante précise, mais à un ensemble de plantes médicamenteuses, utilisées tout spécialement contre les vers intestinaux. C'est l'idée qui les guidera désormais dans l'inventaire des espèces, œuvre poursuivie par eux avec un soin assidu, concurremment avec la recherche des plantes des anciens : elle s'affirme chez Jean Bauhin, botaniste de Montbéliard, lequel écrivit en 1593 un mémoire spécial sur les absinthes (1), reproduit plus tard dans sa grande *Histoire des Plantes* (2); elle se confirme chez Gaspard Bauhin, son frère, dans la *Table du règne végétal* qu'il publia en 1594, l'essai le plus sérieux et le plus classique qui ait été fait avant Tournefort et Linné, pour grouper les plantes en genres et en espèces naturelles (3).

Dans son genre absinthe (*Absinthium*), G. Bauhin constitue quatre sections ou catégories d'espèces : la section des *pontiques* pour l'absinthe ordinaire et ses similaires ; la section des *sériphées* ou *maritimes* pour quatre espèces qui viennent au bord de la mer, l'une en Italie, l'autre en Allemagne, la troisième en Belgique et la dernière en Languedoc ; la section des *montagnardes* pour un certain nombre d'absinthes alpines ou rupes-
tres, parmi lesquelles se trouve l'*herbe blanche* du Valais, que certains prenaient pour la santonique des anciens ; et la section des *santoniques*, où entrent trois absinthes du Levant employées

(1) *De plantis Absinthii nomen habentibus*, Montbéliard, 8°, anno 1593.

(2) *Historia plantarum universalis*, etc., t. III, 1^{re} partie, p. 164 et suiv.

(3) *Pinax Theatri Botanici*, etc., liv. IV, section II.

comme vermifuges : celle de Judée ou *Scheha* des Arabes, celle d'Alexandrie, semencine ou semen-contre, et celle d'Égypte ; plus une quatrième espèce dénommée absinthe santonique gauloise (*Absinthium Xantonicum Gallicum*) (1). Celle-ci représente une plante que Lobel avait indiquée depuis près de vingt ans sous le nom d'absinthe santonique vulgaire, et Camerarius depuis près de dix ans sous celui de santonique majuscule, à folioles longiuscules (*Santonici species majuscula et longiusculis foliolis*) (2).

C'est qu'en effet Lobel, reprenant seul quelques années plus tard l'ouvrage publié en commun avec Pena en 1570, le complétant et corrigeant bien des erreurs de jeunesse dans lesquelles ils étaient tombés, avait reconnu l'existence d'une absinthe santonique propre à la Saintonge. Sans doute que les souvenirs personnels qu'il avait gardés de ses longues herborisations sur les côtes saintongeaises avaient repris leur libre expression ; ou bien que ses amis locaux, en qui il avait la plus grande confiance, après avoir lu ce que les deux collaborateurs avaient imprimé sur la santonique, s'étaient empressés de le mieux documenter et de lui envoyer leur plante ; ce qui est le plus probable. Toujours est-il que dans l'ouvrage qui lui est personnel et qui devint populaire, à cause d'un index en sept langues, il traita en 1576 d'une demi-douzaine d'espèces d'absinthes, cultivées dans le jardin botanique d'un amateur belge, Jean Mouton. L'une d'elles était le sériphé vulgaire (*Seriphium vulgare*), qu'il appelle aussi armoise maritime à petites feuilles, à cause de ses feuilles découpées très menu comme dans la petite armoise, et à laquelle il attribue une odeur de lavande et d'aurone, plante qu'on prenait à tort pour le sériphé de Dioscoride. Une autre était le sériphé de Provence, qui dégénérait avec le temps et dont l'odeur, le velouté et la blancheur s'effaçaient dans les jardins de Belgique et d'Angleterre. Une autre encore était l'absinthe insipide. La dernière, enfin, était la santonique vulgaire, provenant du territoire des anciens Santons de la Gaule, appelé Saintonge, et à peine différente du sériphé vulgaire, si ce n'est par sa feuille plus longue et plus verte, par son goût désagréable et par son odeur plus forte ; elle était cultivée en Belgique, chez son com-

(1) *Loc. cit.*, p. 138 de l'édition de Bâle, 1671.

(2) *Epitome utilissima Mathioli, etc.*, Francfort, 1586, p. 457.

patriote Jean Mouton (*Xantonicum vulgare, e Xantonicum Gallo-rum agro, Saintonge vernaculè. — Seriphio vulgari non ita ab-simili, longiore et viridiorè folio, ingrati et saporis et gravioris odoris. Belgis hortense apud Joannem Mutonum nostrum* (1).

A ce sujet, c'est à tort que Sprengel a prétendu que Lobel avait donné une figure, grossière à la vérité, de la santonique vulgaire (*eam, e Santonum agro acceptam primus, admodum rudi icone, nomine Xantonicis vulgaris illustravit Lobelius*) (2). Il n'y a aucune figure d'une santonique de Saintonge, ni dans l'ouvrage de Lobel précité, ni dans le volume de gravures du même auteur, publié à part en 1591 (3). Lobel a été le premier à signaler les caractères différentiels d'une absinthe de cette provenance, et encore d'après des échantillons de culture belge, voilà tout.

A partir de ce moment, une absinthe de Saintonge eut son existence botanique. Non seulement Camerarius, en 1586, et Gaspard Bauhin, en 1594, la comprennent dans leurs listes, mais les grands jardins botaniques français lui font une place dans leurs plates-bandes. Robert Morison et Bobart la signalent dans leur *Histoire universelle des plantes*, d'après Magnol et son *Cat. Monsp. App.* (4). Jean Ray (1628-1704), lequel commença en 1686 à publier la vaste *Histoire générale des plantes*, qui l'a fait surnommer le *Pline anglais*, dit, après avoir décrit l'absinthe sériphée du Languedoc : « Absinthe santonique vulgaire de Lobel. — Nous estimons que cette plante est la même que l'absinthe sériphée maritime du Languedoc, bien que dans le Catalogue des plantes du Jardin royal de Paris elle figure comme espèce distincte. Qu'on nous indique en quoi elle en diffère ! » (5)

Malgré cela, Tournefort en fait encore état vers 1700. En constituant son genre des absinthes et en fixant ses caractères, il énumère deux douzaines d'espèces qui se suivent par catégories, les pontiques, les sériphées ou maritimes et les montagnardes,

(1) *Plantarum seu stirpium historia, etc.*, ou *Matthiæ de Lobel stirpium Observationes*, Anvers, Plantin, 1576, p. 436 et 437.

(2) *Commentarius in Dioscoridem*, édit. Kühn, Leipzig, 1830, II, p. 505.

(3) *Icones stirpium seu plantarum*, Anvers, Plantin, 1591, p. 755.

(4) Edit. d'Oxford, 1775, t. III, p. 8, n° 14. — Catalogue de Magnol, 1697, p. 2.

(5) Edit. de Londres, 1686, t. I, p. 370 ; n° 15 du chap. IX. — Ce catalogue est sans doute celui de 1665 attribué par Haller à Fagon ; ou celui de Denis Jonquet, qui en fait également mention, Paris, 1669, p. 2.

comme chez G. Bauhin ; mais il supprime la catégorie des santoniques de ce dernier et les remplace par diverses individualités géographiques, telles que l'absinthe d'Alep, etc. C'est seulement dans le *Corollaire*, dû à Antoine de Jussieu, que les santoniques se retrouvent sous la dénomination d'absinthies orientales. Parmi les sériphées figurent : l'absinthe d'Allemagne, l'absinthe de Belgique, l'absinthe maritime semblable à l'absinthe belge, mais à feuilles plus larges et à odeur agréable, donnée par D. Plukenet ; l'absinthe gauloise à petites feuilles du Languedoc, *Absinthe gauloise*, à folioles allongées de Camerarius, et l'absinthe ou herbe blanche du Valais (1).

Arrive Linné (12 mai 1707—10 janv. 1778), le grand législateur de la botanique. Dans la seconde édition de son *Species Plantarum* parue en 1762-1764, considérée comme la plus classique, il réunit les absinthies, les auronnes et les armoises en un seul genre, nommé *Artemisia*. Ce genre comprend environ deux douzaines d'espèces, dont deux pour les anciennes absinthies pontiques (*Artemisia pontica* et *Absinthium*) ; deux pour les anciennes sériphées ou maritimes (*A. maritima* et *A. cærulescens*) ; trois pour les anciennes absinthies montagnardes ; diverses autres, provenant de l'Inde, de Chine, de Sibérie et d'Ethiopie ; et enfin une de Tartarie, de Perse, etc., qu'il identifie avec le *Semen sanctum* de Lobel (*Icones*, 756) et qu'il appelle *Artemisia Santonicum* (sic). Elle représente à elle seule les anciennes absinthies santoniques de G. Bauhin et les absinthies orientales de Tournefort ou d'Antoine de Jussieu.

Il est clair que pour Linné, comme pour beaucoup de ses prédécesseurs, la notion d'une absinthe de Saintonge n'est pas encore entrée dans son esprit et qu'il emploie ce nom à titre de terme général, comme un nom propre indéclinable, puisqu'il lui met une grande lettre et qu'il le soustrait aux règles grammaticales. S'il avait eu une pensée différente, il aurait écrit non *A. Santonicum*, comme *A. Abrotanum* et *A. Absinthium*, mais *A. santonica*, comme il a écrit *A. æthiopica*, *A. pontica* et *A. chinensis*. Dans des publications subséquentes, notamment dans le II^e *Mantissa Plantarum* (1767), il créa deux autres espèces orientales, les *A. judaica* et *A. Contra*, qui correspondent évi-

(1 *Institutiones rei herbariæ*, t. I, p. 458, et *Corollaire*, p. 33 et 34 ; Paris, 1694, 1700 et 1719.

deniment aux *Santoniques* homonymes de G. Bauhin. Enfin, ce qui est le plus important pour notre question, dans la XII^e édition du *Systema naturæ*, parue en 1765, il ajouta une variété ϵ à l'A. *Santonicum* du *Species*, correspondant à l'*Absinthium Santonicum Gallicum* de G. Bauhin, *Pinax*, 139, et à l'*Absinthii santonici species* de Camerarius, *Epit.* 457. Cette variété fut maintenue dans la XIII^e édition du même ouvrage, publiée par les soins de Jean Murray en 1774, avant la mort de l'auteur et revue par lui (1). Linné revenait-il en arrière et avait-il réellement en vue la plante de Saintonge, en créant sa variété ? Il faut l'admettre, bien qu'il ne donne pas de lieu d'origine, car on ne peut séparer la plante de Camerarius de la plante de Lobel, dont le caractère commun est d'avoir des folioles plus grandes que le sériphé ordinaire, et Lobel dit expressément que la sienne provient de la Saintonge.

Néanmoins, les successeurs de Linné n'ont pas tenu compte de cette variété, ni de cette résipiscence si autorisée, renouvelée de Lobel. Ses plus scrupuleux adeptes l'ont ignorée, et cela s'explique par ce fait qu'elle figure, non dans le *Species*, l'ouvrage classique et d'usage courant du maître, mais dans le *Systema naturæ* que l'on consulte moins, surtout en ce qui concerne les plantes.

Quant à son *Artemisia maritima*, dont le type était pour lui l'*Absinthium Seriphium Belgicum* de G. Bauhin, c'est-à-dire l'absinthe maritime de Belgique, Linné lui avait donné dès le début une variété ϵ , correspondant à l'*Absinthium Seriphium Germanicum* de cet auteur. Puis, dans cette même XII^e édition du *Systema naturæ* déjà citée, il en ajouta une seconde, la variété γ , pour l'*Absinthium Seriphium Gallicum* du même auteur, provenant du Languedoc, preuve qu'il ne confondait pas l'absinthe des salins du midi avec l'absinthe des salins de l'ouest de la France.

A propos de l'*Artemisia maritima* qui croît en Suède, Linné fait les remarques suivantes : plante en entier d'un blanc de neige, à odeur intense de marjolaine, de lavande ou de camphre, dans son lieu natal ; cultivée, elle reste plus ou moins odorante. Elle a des rameaux florifères penchés, et ses capitules contiennent seulement trois fleurs femelles au pourtour. Dans les jar,

(1) *Systema vegetabilium*, Göttingue et Gotha, 1774, vol. II, p. 619.

dins, les graines mûrissent à peine (1). Elle croît en si grande abondance à Lillholm, dans l'île d'OEland, que la terre en est toute blanche. Elle respire une odeur si agréable et si intense, qu'on dirait de la marjolaine (2). Ce n'est pas là l'odeur habituelle de l'absinthe maritime en France, puisqu'elle est qualifiée de plante à odeur désagréable par les meilleurs botanistes descripteurs (3). La variété suédoise est donc tout à fait particulière et remarquable.

Les principaux botanistes qui poursuivirent ensuite l'œuvre de Linné, c'est-à-dire la détermination exacte des espèces, furent, en France, Lamarck (1744-1829) et de Candolle (1778-1841) ; en Allemagne, Willdenow.

Le premier publia en 1778 sa *Flore française*, refondue en 1806 avec la collaboration du second ; il fut en outre l'auteur de l'*Encyclopédie botanique*, qui parut de 1783 à 1817, comme partie de la *Grande Encyclopédie méthodique* éditée par la librairie Panckoucke. C'est une sorte de *Species* des plantes, écrit en français et plus connu sous le nom de *Dictionnaire*. Le premier volume comprenant les absinthes et armoises parut en 1783. Parmi les diverses espèces du genre *Artemisia*, il comprend l'*A. Santonicum* de Linné, plante de Tartarie et de Perse, cultivée au Jardin du Roi de Paris ; mais il l'écrit *A. santonica*, avec un petit s initial (4) ; il comprend aussi l'*A. maritima* de Linné avec ses variétés. Néanmoins, à l'exemple de Tournefort, Lamarck considéra comme une espèce distincte la variété d'absinthe maritime semblable à la variété belge, mais à feuille plus large et à odeur agréable, et lui donna le nom d'*A. suaveolens*. Il la rapporte au n° 94 du *Synopsis* de Ray publié par Plukenet et cité par Tournefort (5) ; et la donne comme venant naturellement dans les lieux voisins de la mer, en Angleterre et en Espagne, et comme cultivée au Jardin des Plantes de Paris. Il lui ajoute même une variété 6, pour une plante du Levant qui se trouve dans l'herbier de Tournefort et

(1) Linné, *Flore de Suède*, I et II^e édit.

(2) Linné, *Voyage à l'île d'OEland*, p. 112.

(3) Voir notamment, Rouy et Foucaud, *Flore de France*, t. VIII, p. 299, La Rochelle, 1903.

(4) Lamarck, *Dict.*, I, p. 268.

(5) Tournefort, *Instit.*, I, p. 458.

qui figure du reste dans son ouvrage (1). Comme cette plante n'a été retrouvée par personne dans les parages indiqués, il est à croire qu'il s'agissait tout simplement de la variété odorante d'absinthe maritime signalée par Linné lui-même, qu'une erreur aura fait attribuer par Lamarck au golfe de Gascogne, plutôt qu'à la Baltique.

Willdenow (1765-1812), professeur et directeur du Jardin botanique de Berlin, édita un *Species plantarum* de Linné, revu et augmenté, qui a eu jusqu'à six éditions. C'est dans la première, parue en 1797, qu'il créa une espèce distincte sous le nom d'*Artemisia Gallica*, pour la variété γ de l'*A. maritima* de Linné ou *Absinthium Seriphium Gallicum*, originaire des côtes du Languedoc.

De Candolle, à son tour, commença en 1824 la publication d'un vaste *Species*, le *Prodomus systematis naturalis regni vegetabilis*, dont le volume VI comprenant les absinthes ne parut qu'en 1837. Il suivit pas à pas le botaniste Besser qui avait déjà publié à Moscou quatre savants mémoires sur les espèces du genre *Artemisia* et qui lui avait de plus fourni ses notes. Il admit avec Besser et Lessing une section des absinthes sériphées ou maritimes, renouvelée de G. Bauhin, mais comprenant les sériphées et les santoniques de cet ancien auteur. Cependant, où Besser n'avait vu que de simples variétés de l'*Artemisia maritima*, L., il établit presque autant d'espèces distinctes ; pour lui l'*Artemisia maritima*-type est réduit aux plantes ou formes maritimes du nord de la France, de l'Angleterre, du Danemark, de la Suède et autres pays septentrionaux, à laquelle il ajoute une variété ϵ *suaveolens*, qu'il identifie avec l'*Artemisia suaveolens* de Lamarck (*Dict.*, I, p. 269) et avec l'*Artemisia Santonica* de Woodward (*Méd. bot.*, t. 123), et qu'il donne comme souvent cultivée dans les jardins, d'odeur agréable, mais d'origine inconnue, peut-être une forme obtenue par la culture. Il fait remarquer, en outre, que l'*A. maritima* a dû être confondue par beaucoup avec l'*A. Gallica*, Wild., sans en excepter Linné lui-même, puisqu'il cite à tort comme synonyme la plante indiquée par Sauvage dans sa *Flore de Montpellier*, et qu'on s'en sert au même titre et sans préjudice dans les officines (2).

(1) Lamarck, *loc. cit.*, p. 269. — Tournefort, *loc. cit.*, *Corollaire*, p. 33, la première des absinthes orientales.

(2) *Prodomus*, VI, p. 103 et 104, n° 59.

C'est qu'en effet, de Candolle, à la suite de Willdenow, admet comme espèce distincte l'*Artemisia Gallica*, qui n'est que la forme languedocienne de l'*Artemisia maritima* des auteurs, et lui donne comme aire géographique : marais salants de France, de la Bretagne à l'Espagne, et du Roussillon à Nice. Il ajoute à son sujet : anthelmintique populaire dans le midi de la France sous les noms vulgaires de *Sanguenié* et *Sanguenita*. Varie à rameaux de la panicule plus ou moins condensés (1).

Quant à l'*Artemisia Santonicum* de Linné, de Candolle comme Besser en fait disparaître le nom et la remplace par toute une série d'espèces, propres à la Russie et à l'Asie centrale, c'est-à-dire les espèces vermifuges à semen-contrà.

Les floristes du dernier demi-siècle ont vécu jusqu'à nos jours sur cette classification de de Candolle, tout en acceptant en principe les idées de Besser sur la variabilité des absinthes en général et des absinthes sériphées en particulier. Le type linnéen de l'*Artemisia maritima* a été étendu par eux non seulement à tous les rivages de l'Océan et de la Méditerranée, mais aussi aux contrées salifères de l'intérieur de l'Espagne, de l'Europe centrale, de la Russie, de l'Asie centrale et de l'Asie-Mineure, avec une longue série de variétés plus ou moins nettes et plus ou moins locales. La plupart des espèces entre lesquelles avait été fractionnée l'*Artemisia Santonicum* de Linné, localisée dans la Russie orientale et en Asie, ont pris rang parmi ces variétés, au même titre que l'*Artemisia Gallica* de Willdenow et de de Candolle, provenant des rivages maritimes du sud et du sud-ouest de la France, et comprenant, sans qu'on le dise, l'absinthe ou la variété de Saintonge. De sorte que la première plante titulaire du nom s'est retrouvée côte à côte avec ses usurpatrices, comme un membre négligé de la même maisonnée. Néanmoins, les botanistes classificateurs les plus récents, MM. Rouy et Foucaud, dans le tome VIII de leur grande *Flore de France* (La Rochelle, 1903), ont distingué la forme atlantique de la forme méditerranéenne de l'*Artemisia maritima*, L., et lui donnent le nom de *pseudo-Gallica*, réservant le surnom de *Gallica* à la dernière seule. Cette forme atlantique se distingue surtout par des capitules plus arrondis, monogynes ou à peu près, avec 4-5 fleurs, tandis que la forme méditerranéenne a des capitules allongés,

(1) De Candolle, *Prodromus*, t. VI, p. 102, n° 51.

trigynes ou à peu près, avec 2-3 fleurs seulement ; on la trouve sur les côtes de la Manche et de l'Océan, de Dunkerque à Bayonne (1).

C'est un retour tardif, mais justifié, à la manière de voir de Lobel, de Camerarius, de G. Bauhin, de Tournefort, voire de Linné, que de Candolle avait rejetée dans l'ombre. Il n'y a qu'une chose à regretter : c'est que ses nouveaux parrains n'aient pas repris l'ancien nom, ce qui aurait continué la tradition et réparé une méconnaissance de l'histoire botanique, disons le mot, une injustice.

Comment se fait-il que pendant trois siècles d'explorations incessantes, de la publication du *Pinax* de Gaspard Bauhin, en 1594, à celle de la *Flore de France* de Rouy et Foucaud, en 1903, l'absinthe maritime de la région du Sud-Ouest n'ait pas été mieux observée ni mieux mise en relief ?

Pour examiner cette question, il nous faut ici envisager cette région du Sud-Ouest d'une façon plus étendue qu'on ne la conçoit généralement et d'après les données de la géographie botanique. Le golfe de Gascogne, en effet, la mer ou l'océan Aquitainique des anciens, possède sur tout son pourtour une flore maritime assez particulière, généralisée par un courant côtier qui va du sud au nord. Golfe et flore s'étendent du cap Finistère espagnol, à l'extrémité de la Galice, au cap Finistère français, à l'extrémité de notre Bretagne ; au cap Finistère anglais (Land's End), à l'extrémité des Cornouailles, et au cap Mizen, à l'extrémité sud de l'Irlande ; ou bien, pour prendre des noms plus répandus, de La Corogne à Brest, à Plymouth et à Valentia. La Manche, mer Britannique des anciens, le golfe ou canal de Bristol et le golfe ou canal de Saint-Georges, mer Virginienne des anciens, avec la mer d'Irlande qui lui fait suite, en sont des dépendances au même titre que le fond du golfe ou mer de Gascogne elle-même ; le Pas-de-Calais ou détroit de Gaule d'une part, et l'étroit canal du Nord, entre l'Irlande et l'Ecosse d'autre part, forment la limite de son extension naturelle, tout aussi bien que la baie de la Bidassoa, dans le fond du golfe de Gascogne. Ce dernier est un vrai cul de sac, tandis que les deux autres sont percés par les flots : c'est toute la différence. Quant à la flore

(1) Rouy, *Flore de France*, t. VIII, p. 300.

maritime, elle est la même partout sur ce vaste périmètre géographique et se trouve soumise à peu de choses près aux mêmes influences climatiques, parmi lesquelles sont à noter comme agents dominants les vents tièdes du sud-ouest et un courant chaud dérivé du Gulf-Stream. Il n'est donc point étonnant de voir des botanistes anglais mêlés parfois aux nôtres dans l'étude des plantes littorales que nous avons en commun, et le Pas-de-Calais servir de limite à leur extension vers le Nord.

Le premier botaniste qui ait signalé l'existence d'une absinthe maritime particulière à cette vaste région géographique fut un médecin béarnais, Jean Prévost, qui publia, en 1844, un *Catalogue des plantes du Béarn, Navarre, Bigorre et es costes de la mer des Basques, de Bayonne à Saint-Sébastien*. Dans ce catalogue, dressé par ordre alphabétique, figure une absinthe maritime cantabrique (*Absinthium marinum cantabricum*), qui ne peut être que l'*Artemisia maritima* de Linné, forme du sud-ouest, et par conséquent un élément de la santonique elle-même, sans le nom. Prévost connaissait par les ouvrages qu'il avait entre les mains et qu'il cite, les absinthes maritimes de Belgique, d'Allemagne et du Languedoc, autres formes de l'*Artemisia maritima*, L. S'il qualifie celle-ci de cantabrique (*cantabricum*), expression qu'il n'a employée qu'une autre fois pour une plante maritime de cette région, c'est qu'il la jugeait suffisamment distincte et qu'il en faisait une espèce nouvelle (1). On ne peut admettre, en effet, que Prévost ait eu en vue la forme maritime de l'*Artemisia campestris*, L., dite *A. crithmifolia*, D. C., plus commune, il est vrai, sur ces côtes que l'absinthe maritime ordinaire; car à son époque elle portait le nom d'aurone (*Abrotanum*) dans les auteurs classiques qu'il suivait et non celui d'absinthe ou d'armoïse, et il n'était pas homme à s'y méprendre.

J.-Etienne Guettard, médecin et botaniste, membre de l'Académie des sciences de Paris (1715-1785), publia en 1747 ses *Observations sur les plantes*. C'est un simple catalogue de celles qui croissent aux environs d'Etampes, dû en grande partie à son aîeul, François Descurain, et auquel il ajouta quelques provenances de l'Aunis et du Bas-Poitou, recueillies par lui-même ou par Girard de Villars, médecin à La Rochelle. Il cite l'*Artemisia pontica* et l'*Artemisia maritima* de Linné dans les marais, du

(1) Jean Prévost et son catalogue de plantes, par le Dr B. de Nabias, in Thèses Fac. méd. de Bord., 1886, p. 27.

côté de Moric [commune d'Angles, Vendée], et ses références sont pour la première l'*Absinthium ponticum tenuifolium incanum* de G. Bauhin (*Pinax*, p. 138). et pour la seconde l'*Hortus cliffortianus* (404, 8), que Linné avait fait paraître en 1737 (1).

François Bonamy, médecin et professeur de botanique à Nantes, où il y avait alors Université, fit paraître en 1782, après quarante-cinq ans d'études préparatoires, un catalogue des plantes qui croissent aux environs de Nantes. Il l'intitula pompeusement *Prodrome de la Flore de Nantes* et l'augmenta d'un *Addenda* en 1785. C'est une simple énumération par ordre alphabétique des plantes observées par lui dans les départements actuels de la Loire-Inférieure et de la Vendée, dénommées en premier lieu par les phrases de Tournefort ou à leur défaut par celles du *Pinax* de G. Bauhin, et en second lieu par les noms binaires de Linné. Il en signale néanmoins quelques-unes à Vannes, à La Rochelle et à Rochefort, ce qui prouve qu'il avait herborisé jusque là.

Ce catalogue contient deux absinthes maritimes : l'*Artemisia cærulescens* et l'*Artemisia maritima* de Linné, sans indication de localités ou provenance, avec les phrases du *Pinax* comme synonymes (2). La première n'a pas été retrouvée depuis sur les côtes de notre golfe, et sa détermination est sans doute une erreur, à moins qu'il ne s'agisse d'une absinthe de culture et du Jardin botanique que Bonamy avait à sa disposition, à Nantes.

De Candolle lui-même, chargé de missions agricoles dans tout l'Empire d'alors, visita l'ouest et le sud-ouest de la France, vers 1810. De plus, Bonpland, médecin à La Rochelle, frère aîné du célèbre collaborateur de Humboldt, lui adressa une foule de plantes de la Charente-Inférieure, dont la 3^e édition de la *Flore française*, parue en 1805, et le volume complémentaire paru en 1815, font mention. L'*Artemisia maritima*, L. est indiquée comme croissant en France sur les bords de la mer depuis la Provence jusqu'en Belgique (3).

Lesson (René-Primevère), correspondant de l'Institut et pharmacien en chef de la marine à Rochefort, a publié, en 1835, un ouvrage intitulé : *Flore Rochefortine*. C'est un catalogue annoté

(1) *Observations sur les plantes*, Paris, 1747, in Appendice, t. II, p. 462.

(2) *Floræ nannetensis Prodromus*, Nantes, 1782, p. 2.

(3) *Flore française*, t. IV, p. 196.

des plantes spontanées ou naturalisées aux environs de la ville de Rochefort, dans un périmètre très étendu. Il y signale l'*Artemisia maritima* de Linné comme très commune dans les marais salans de Brouage, où elle fleurit en août et septembre et où elle est nommée *sanguenite* ; c'est un vermifuge populaire et efficace, ajoute-t-il. A ses yeux, cette plante est bien la santonique des anciens, d'où a découlé son nom de *santonine*, travesti plus tard en *sanguenite* ; il dit que Tournefort et Linné ont donné le nom de *Santonica* à une plante étrangère à la Saintonge, sans égard aux dires de Pline, de Martial, de Columelle et de Dioscoride. Aussi l'inscrit-il sous le nom d'armoïse de Saintonge (*Artemisia Santonica*), avec le nom d'*A. maritima*, L., comme synonyme (1).

Mais il était trop tard pour revendiquer utilement, et Lesson, naturaliste fécond mais superficiel, manquait d'autorité en botanique. Il ne fut même pas suivi par la *Société des sciences naturelles de La Rochelle*, qui fit dresser en 1840 un *Catalogue provisoire pour servir à la Flore de la Charente-Inférieure* ; un seul écho, tout local encore, lui répondit : M. Faye, qui publia en 1850, à Civray, un *Catalogue des Plantes vasculaires de la Charente-Inférieure* ; et ce fut tout. James Lloyd, dans les diverses éditions de son excellente *Flore de l'Ouest de la France*, pas plus que Foucaud son collaborateur pour la 4^e édition, parue en 1886, collaborateur aussi de M. Rouy pour la grande *Flore de France* en cours de publication, ne firent attention à la réclamation de Lesson. Ayant, comme nous l'avons déjà vu, à choisir un nouveau nom pour une forme atlantique d'absinthe littorale, voisine à la fois du type de l'*Artemisia maritima* L., et de sa forme languedocienne ou *A. Gallica*, Willd., mais jugée et démontrée distincte par eux, ces derniers auteurs ont pris de préférence celui de *pseudo-Gallica*.

L'herbe ou absinthe de Saintonge des anciens, la santonique, était évidemment une espèce naturelle de ce pays, sinon tout à fait particulière, du moins plus abondante là qu'ailleurs, en raison de certaines circonstances locales. C'est ce que disent du reste Dioscoride, Pline et Galien. C'était un vermifuge très sûr, moins amer que l'absinthe ordinaire, mais nauséeux, mauvais à l'estomac, c'est-à-dire non aromatique. Or, il n'est qu'une plante dans tout le pays qui réponde à toutes ces conditions : c'est l'*Artemisia*

(1) Lesson, *Flore rochef.*, Rochefort, 1885, p. 278, n° 407.

maritima de Linné, aussi bien dans sa forme type, que dans sa variété *Gallica*, D. C. ou *pseudo-Gallica*, Rouy, ou que dans les sous-variétés et auto-hybrides qui en proviennent et que signale M. Foucaud (1). Elle se trouve dans toute la région maritime de Saintonge, en bordure des marais-salants et des parcs à huîtres, tant de la Basse-Seudre, de Brouage et de l'île d'Oléron, que de l'embouchure de la Charente, de l'Aunis et de la Basse-Sèvre. C'est la plante indigène qui par son port, son feuillage blanchâtre et soyeux rappelle le plus l'absinthe ordinaire, à laquelle ressemblait la santonique, au dire de Dioscoride ; celle aussi qui par son amertume moindre et ses propriétés vermifuges ressemble le plus au séripidium du Levant, auquel il la comparait également, tout en la disant moins chargée de graines, ce qui est encore exact. Toute la population saintongeaise des côtes la connaît sous le nom vulgaire de *santenique* et s'en sert couramment comme vermifuge.

Comme elle est vivace, les habitants du pays qui ont à s'en servir la cueillent en tout temps, selon leurs besoins. Pour l'utiliser en dehors de son rayon de croissance, on la coupe en feuilles, en mai ou en juin, bien avant la floraison, qui n'a lieu qu'en septembre ; on la fait sécher lentement et à l'ombre et on la rassemble en paquets. Chacun en fait provision pour lui et pour ses relations, et elle ne donne lieu de nos jours à aucun commerce. Il y a quelques années, les marchands de poisson en portaient encore à leur clientèle et la vendaient dans les campagnes de Saintonge et d'ailleurs. Son mode d'emploi n'a guère changé depuis Bernard Palissy. La préparation préférée sur nos côtes est l'introduction de la plante en nature dans une petite omelette, qui représente « les bignets » ou beignets de nos pères. Mais on emploie aussi l'infusion aqueuse : « quelques feuilles pour le contenu d'une tasse à café, le matin à jeun, avec ou sans sucre », d'après le D^r Chevalier, médecin à St-Agnant-les-Marais (Ch.-Inf.).

Actuellement, elle croît à l'état sporadique, en bordure des salines et des parcs à huîtres, se contentant de l'espace qu'on lui laisse ; mais on doit admettre qu'avant la mise en valeur des lacs de mer, elle occupait ceux-ci à titre de plante sociale et envahissante, comme Linné l'avait observé pour l'*A. maritima*, dans l'île d'Oeland, et comme on l'observe ailleurs, tant pour cette espèce que pour les espèces voisines, quand le terrain leur est

(1) *Bull. soc. bot. roch.*, année 1899.

favorable. Par conséquent à l'époque gallo-romaine, la *santonique* devait vivre en masses compactes et dominantes dans les *marennas* de Saintonge,

Il existe bien dans la même région maritime, quoique dans des stations différentes, dans les sables plutôt que dans les marais à fond argileux, une autre plante voisine, l'*Artemisia campestris* de Linné, var. *crithmifolia*, D.C.; ou *maritima*, Lloyd; ou encore *Lloydii*, Rouy. Elle est très abondante aussi; mais elle ressemble plus à l'aurone mâle qu'à l'absinthe ordinaire; elle est peu ou point odorante, sans propriétés bien marquées, et n'a jamais pu supplanter sa congénère dans l'attention publique. Elle ne ressemble, du reste, ni à l'absinthe ordinaire, ni à l'absinthe sériphée.

Une troisième espèce d'absinthe vient encore en Saintonge, dans les friches calcaires arides, ou chaumes du pays, notamment à Martrou, près de Rochefort et aux environs de Saint-Savinien-sur-Charente: c'est l'*Artemisia camphorata* de Linné, autre sorte d'aurone mâle, à feuillage menu et à certaines tiges stériles et couchées, à odeur camphrée agréable, mais ni amère ni vermifuge. Elle non plus ne répond pas aux caractères ni aux usages connus de la *santonique*.

Je ne parle pas, bien entendu, de l'absinthe ordinaire ou grande absinthe (*Artemisia Absinthium*, L.), cultivée dans les jardins et naturelle ou naturalisée ça et là, en bordure des chemins et des champs, surtout dans la région maritime; ni de l'armoïse (*Artemisia vulgaris*, L.), naturalisée autour des habitations; ni de la petite absinthe (*Artemisia pontica*, L.), cultivée dans les jardins, dont elle ne s'échappe jamais; ni, enfin, de l'aurone mâle (*Artemisia Abrotanum*, L.), également cultivée et ne sortant pas non plus des jardins. Toutes ces plantes sont trop connues de toute antiquité, pour qu'une confusion possible ait pu exister entre elles et la *santonique*.

Ainsi donc, l'état civil de la *santonique* de Scribonius Largus, de Dioscoride, de Pline, de Galien, de Marcellus Empiricus et de tous les anciens qui les ont précédés, accompagnés ou suivis, devenue et restée la *santenique* des Saintongeais du littoral, est aussi bien établi que possible: c'est, à titre indubitable et irrévocable, l'*ARTEMISIA MARITIMA*, L., tant le type lui-même que la variété *pseudo-Gallica*, Rouy. C'est ainsi que les botanistes les plus autorisés l'ont dressé, et il n'y a plus à y revenir. Il est regrettable assurément que rien en lui ne rappelle la *vogue* dont

cette plante jouissait jadis ; mais le lecteur sait maintenant par le menu toutes les péripéties de son histoire et les causes multiples qui l'on fait sombrer.

La Saintonge n'a pas de chance au sujet de ses produits. Son sol lui a permis de notre temps de remplir le monde d'une eau-de-vie de vin sans pareille, qui à son tour a reçu le nom local de cognac, emprunté à l'une de ses villes. Ce nom est devenu aussi une marque supérieure parmi les produits étrangers similaires. Et voilà que la concurrence intéressée s'efforce de lui en enlever la propriété pour la donner à toutes sortes d'eaux-de-vie de vin ou non, agréables au goût ! Ce qui se passe actuellement pour le cognac, toute importance commerciale mise à part, permet de se rendre exactement compte de ce qui s'est passé pour la santonique, noyée d'abord avec des produits similaires dans une désignation commune, oubliée ensuite comme individualité et provenance. Espérons toutefois que la similitude des faits n'ira pas jusqu'au bout, et que l'histoire ne se répétera pas pour la Saintonge, ou comme on dit aujourd'hui pour les Charentes, avec le même inconvénient et le même désavantage.

La chimie organique moderne s'est montrée moins oublieuse du passé que la botanique ; car elle a donné le nom de *santonine*, tiré évidemment du vieux mot *santonicum* au principe actif, extrait d'abord du semen-contra fourni par une variété russe de l'*Artemisia maritima*, L., dénommée *fragans*, Willd., et retrouvé ensuite dans toutes les autres variétés orientales de la même espèce. Elle a créé également les noms d'acide santonique et de santonates pour l'acide et les sels qui s'en forment, et de santanol (cinéol au cynéol), pour des corps dérivés. Grâce aux chimistes, et avant tout à l'étudiant en pharmacie Auguste Alms, qui fut l'un des inventeurs et le parrain de la santonine, en 1830, la Saintonge a repris ses droits de suzeraineté sur un produit naturel que son sol et ses habitants avaient les premiers mis en relief, qu'ils avaient même imposés aux Romains, leurs vainqueurs politiques, et que les marchands vénitiens avec leur *apreté commerciale* et les botanistes avec leurs savantes mais misérables querelles et avec leurs groupements d'abord confus et incertains, avaient fini par lui faire perdre.

IV

La santonique n'a pu en vérité être connue ni s'imposer dans le monde romain qu'après la conquête des Gaules, achevée en l'an 50 av. J.-C. Sa réputation et son usage durent cependant se répandre assez vite, puisque sous l'empereur Claude, vers 45, le médecin Scribonius Largus constate que c'était déjà de son temps un médicament en vogue et fort prisé. Son expression: *qui nunc viget* (1), laisse néanmoins entrevoir une réputation récente, un remède nouveau, inconnu ou peu connu des médecins qui l'ont précédé. D'autant plus que Celse, qui appartenait à cette génération précédente et qui vivait sous Auguste, ayant à traiter de la même médication que lui, c'est-à-dire de l'expulsion des vers ronds, indique l'absinthe ordinaire comme remède correspondant (*vel menta cum aqua, vel absynthium decoctum*), sans parler encore de la santonique (2). Il semble donc que son introduction dans la pharmacopée romaine ait eu lieu vers le commencement du premier siècle de notre ère, une cinquantaine d'années au plus après la pacification des Gaules. Dans le même temps, Columelle et Dioscoride en parlent comme d'un médicament courant, et Pline, vers l'an 70, la place au premier rang de son énumération des absinthes, sans doute comme la plus utile et la plus populaire d'alors. Avant la fin du siècle, la littérature elle-même, avec le poète Martial, ramassait son nom et en faisait le symbole des choses dures à avaler, tout comme Ovide avait autrefois dans les *Tristes et les Pontiques*, écrites de l'an 9 à l'an 17 de J.-C., pris l'absinthe de Toïnes en Mésie comme symbole de la tristesse et de l'amertume de l'exil; tout comme jadis Lucrèce (95-51 av. J.-C.) avait fait de l'absinthe commune le symbole du dégoût (*absinthia tetra*) (3).

On employait, comme de nos jours, la plante entière, les tiges desséchées avec leurs feuilles, sans les floraisons (*herba et virga santonica*, disent les auteurs), et c'est le pays même de Saintonge qui, après en avoir opéré la récolte, à la fin du printemps, l'exportait suivant les besoins; car on ne peut la cultiver en dehors

(1) *Loc. cit.*

(2) Corn. Celsus. *De re medica*. liv. IV. fol. 52 de l'édit. de Paris, 1529, chap. XXVII, ligne 37.

(3) Lucrèce, *De natura rerum*, liv. I.

de son milieu naturel, et elle ne vit pas dans les jardins, ou du moins y perd très vite toutes ses qualités, différant en cela de l'absinthe ordinaire, des auronnes et de la tanaïsie, ses concurrents plus avantageés. Le commerce s'en faisait par la grande route, tracée et entamée par Agrippa, lors de son gouvernement des Gaules (21-22 av. J.-C.), laquelle venait de Lyon à travers les Cévennes jusqu'en Saintonge et en Aquitaine, au témoignage de Strabon (1). Il avait sans doute lieu à l'occasion et en même temps que le commerce du sel et des huîtres, et devait s'opérer par les mêmes marchands et par les mêmes transports. C'est surtout le trafic des huîtres qui prit alors un grand développement, puisqu'on en retrouve les débris et les coquilles dans toutes les villes et dans tous les villages gallo-romains de l'occident de l'Empire. Les immenses plages basses et limoneuses de la Saintonge maritime, tant de la Seudre, du canal de Brouage et de l'île d'Oléron que de l'embouchure de la Charente et de la Gère, se prêtaient admirablement, alors plus encore qu'aujourd'hui, à l'établissement des *claires*, des *jas* et des *aires* (2), à l'élevage des huîtres et à la fabrication du sel ; là, ces opérations réussissaient bien mieux et plus en grand que sur n'importe quel point des côtes océanes ou de la mer d'Aquitaine, de Bayonne à Brest. Ces plages vaseuses, dépotoir naturel des flots boueux et fauves que la Garonne verse à la mer, et qui refluent toujours vers le nord, se prêtaient également beaucoup mieux que d'autres du même périmètre à la croissance naturelle et à l'abondance de la santo-

(1) E. Desjardins, *Géog. Gaul. rom.*, IV, p. 166. — C'est à tort, je crois, que Desjardins dirige cette route par Clermont et Limoges. Elle passait plutôt par Roanne, Bourges et Poitiers, pour arriver à Saintes et se prolonger ensuite sur la Garonne et vers Bordeaux. Sur divers points, où j'ai pu mesurer exactement son assiette, entre Saintes et Aulnay-de-Saintonge, notamment au Petit-Bordeaux, commune d'Aumagne (Charente-Inférieure), elle avait 20 mètres (à quelque chose près) de largeur, en y comprenant les fossés latéraux, encore reconnaissables au comblement. Sur d'autres points, notamment au nord du village de la Croix-Rouge, commune de Fontcouverte, près de Saintes, elle avait un empiérement de 7 mètres environ. Aucune route romaine de Saintonge, autre que cette route de Saintes à Poitiers, n'a été établie dans des proportions aussi grandioses, rappelant nos routes nationales modernes, loin desquelles les points d'observation précités se trouvent placés : le dernier est même en plein champ, ce qui explique la conservation du pavage.

(2) *Claire*, — parc à huîtres ; *jas*, — réservoir d'eau de mer ; *aire*, — carré d'échauffement de l'eau et de cristallisation du sel.

nique. Voilà pourquoi elle s'était installée en grand dans ces parages et avait frappé par ses masses profondes les premiers Romains qui fréquentèrent la Saintonge après la conquête. D'où les expressions: γενώμενον πλεῖστον, et τῇ γεννώσῃ αὐτὸ Σαντονίδι χώρα employées par Dioscoride, en signalant sa troisième sorte d'absinthe (1). L'huître et le sel des *marennes* de Saintonge firent connaître l'absinthe santonique, leur congénère, et la colportèrent à leur suite sur tous les marchés qui leur étaient accessibles, de même qu'elle était encore vendue jusqu'à ces derniers temps dans tout l'ouest de la France par les mareyeurs saintongeais. C'est du moins ce qu'il est permis en toutes probabilités de se figurer.

Il ne faut pas oublier, à ce sujet, que les premiers empereurs, surtout Tibère et Claude, aimaient la Saintonge et en étaient aimés. Un grand arc de triomphe avait été élevé à Tibère et à ses fils adoptif et légitime, Germanicus et Drusus, dans la seconde moitié de l'an 21 ; et leurs trois statues, tournées vers la ville, surmontaient majestueusement le monument. Cet arc était placé à l'entrée même du pont jeté sur la Charente, par où arrivait à Saintes la grande voie de Lyon, d'Italie et de Rome, dont nous venons de parler. Un autre grand monument de la ville, élevé en 49, portait la statue de Claude ; et un troisième, élevé de l'an 50 à l'an 54 (dates de son adoption et son avènement), la statue de Néron, encore qualifié de *cæsar*, c'est-à-dire de futur empereur (2). Par conséquent, la Saintonge et les Saintongeais étaient bien en cour de Rome au moment où la santonique s'y introduisit. Ils l'avaient apportée avec eux dans leurs bagages ; c'était un cadeau du monde gaulois au monde romain, de la Saintonge vaincue à ses vainqueurs.

Je ne sais même pas s'il n'y aurait pas un rapprochement tout naturel à faire entre Calus *Julius* Callistus, le favori de Claude, qui était l'ami de Scribonius Largus, et les nombreux Calus *Julius*, tous gaulois devenus citoyens romains et inscrits à Rome dans la tribu *Vollinia*, qui figurent à Saintes au cours du I^{er} siècle.

(1) *Loc. cit.*

(2) Voir Espérandieu, *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*. 1889, p. 86 et suiv. ; et Allmer, *Revue épigraph. du midi de la France*, n° 54. juillet-septembre 1889, p. 443 : reproduction avec addition d'un paragraphe important de l'auteur dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1893, p. 165 et suivantes.

M. Allmer, avec l'autorité qui le caractérise, se croit « autorisé à penser qu'ils tenaient de Cæsar ou d'Auguste ou de quelqu'un des empereurs de la première dynastie qui appartenaient directement à la famille *Julia* [c'est-à-dire des Claudiens adoptés], le droit de cité romaine » (1). C'est en premier lieu le santon *Caïus Julius Macer*, d'abord chef de la cavalerie *Atectorienne* (*ala Atectorigiana*), puis à la fin de sa vie commandant d'un corps de 600 gésates au fort d'Ircavium (*Rætorum castello Ircavio*) (2), situé en Rhétie (vers le Danube sans doute), lequel vivait sous Auguste et dont le tombeau se trouve au Musée lapidaire de Saintes; c'est un autre santon devenu sénateur romain, ... *Julius Africanus*, que Tacite donne comme ayant été mis à mort par Tibère; c'est *Caïus Julius Rufus* qui construit à ses frais l'arc de triomphe de Saintes en l'honneur de Tibère et de ses fils, après avoir été pontife (*sacerdos*) à l'une des assemblées annuelles des trois Gaules, à Lyon; c'est un autre *Caïus Julius*..... qui éleva une statue à l'empereur Claude, et aussi un *Caïus Julius Cogidubnus* qui en élève une autre au cæsar Néron, dans la ville même de Saintes; c'est *Caïus Julius Marinus*, fils de *Caïus Julius Rigoverjugus*, dont le tombeau nous est resté; c'est encore *Caïus Julius Victor*, autre pontife santon de l'assemblée des trois Gaules, frère du précédent (3).

Si *Caïus Julius Callistus* était de cette même famille et originaire de la Saintonge, ou simplement de la même *gens* à titre adoptif, deux choses l'une ou l'autre fort possibles en somme, cela expliquerait bien des choses. Ce serait peut-être lui qui, à Rome, aurait mis la santonique à la mode, et *Scribonius Largus* pensait sans doute lui faire plaisir en constatant officiellement dans son livre, sorte de grand rapport médical adressé par son intermédiaire à l'empereur Claude, l'efficacité et la commodité du nouveau médicament (*satis commodè facit et sandonica herba*, etc.) (4).

Il ne faut pas oublier non plus l'importance capitale que Saintes et la Saintonge acquirent en Aquitaine, aussitôt après la conquête et après l'ouverture de la grande voie commerciale de

(1) *Loc. cit.*

(2) *Corpus inscript. latin.*, t. XIII, pars I, p. 138.

(3) Voir Allmer, *loc. cit.*

(4) *Loc. cit.*

Lyon à la mer aquitanique, la plus courte de beaucoup pour le transport à l'intérieur de tous les produits maritimes et de tous ceux que la navigation côtière, déjà en honneur sous la domination gauloise, pouvait les gratifier. « Saintes, au I^{er} siècle, avait été la plus grande et la plus vivante des cités de l'Aquitaine. Il paraît certain que la famille de Drusus et de Germanicus eût pour elle une affection toute particulière et qu'elle y fut aussi fort populaire : il est probable que les nobles santons ont rendu à ces princes de très grands services dans leurs guerres de Germanie..... Saintes est, de toutes les villes de l'Ouest, celle où il y a le plus de ruines romaines. Elle avait de fort beaux thermes et des arènes de dimensions colossales. Son amphithéâtre date du règne de Tibère ou de celui de Claude, tandis que les villes voisines n'auront le leur qu'au II^e ou au III^e siècle. Il y a dans toutes ces constructions de Saintes des analogies visibles avec celles que les princes de la même famille ont élevées à Trèves. Il semble évident qu'ils ont voulu faire de Saintes le centre de l'Aquitaine et comme le Lyon de la Gaule occidentale, un foyer de rayonnement des idées romaines. N'eût-elle pas son Capitole ?

« C'était, en outre, une ville fort commerçante et plus encore industrielle : les draps de laine de ses manufactures étaient presque aussi célèbres que ceux d'Arras. Encore ne peut-on tout dire sur le rôle et l'importance de Saintes au I^{er} siècle : son sol, si riche en débris, nous réserve de grandes surprises et plus d'un nouvel enseignement.

« Mais au II^e siècle, Saintes, comme tant de villes créées par les premiers empereurs, voyait la décadence commencer pour elle. C'était alors le jour de Bordeaux. » (1). Ainsi s'exprime le meilleur historien actuel de nos antiquités nationales et gallo-romaines. Son opinion et son témoignage valent des documents, qui corroborent ceux qu'on avait déjà à titre effectif.

Même après la fin de la suprématie régionale de Saintes et pendant tout le cours du II^e siècle, la santonique continua d'affluer à Rome, où elle resta le principal vermifuge employé (le semen-contra ou sériphium d'Alexandrie n'y ayant pas encore acquis droit de cité, comme il le fit plus tard), ainsi que le constate Galien, dans son livre des succédanés. La santonique, médi-

(1) Camille Jullian, *Gallia*, 1892, p. 312 à 314.

cament courant, en a un, auquel on a recours en cas de disette du produit : c'est l'aurone, sans doute la femelle (*Santolina Chamæ cyparissius*, L.); le sériphium n'en a pas (1), à cause de son emploi restreint, cela va de soi.

La chute et la décadence profonde de Lyon, brûlé de fond en comble en 197, dût gêner considérablement, sinon éteindre tout à fait, le commerce de la Saintonge avec Rome et l'Italie, à partir de la fin du II^e siècle. La destruction de Saintes par une invasion de Germains, sous l'empereur romain Gallien et sous l'empereur gaulois Postume, vers 265, (attestée par les substructions noircies par le feu qui s'étendent sur un vaste espace au nord de la ville, du côté du cimetière actuel, et qui ne renferment pas de monnaies postérieures à Postume), acheva sans doute d'anéantir ces relations commerciales, en admettant qu'elles aient persisté jusqu'alors, malgré la distance et l'absence d'une place intermédiaire.

Quoi qu'il en soit, Marcellus Empiricus note encore, vers 380, l'emploi de la santonique, dite aussi absinthe, soit fraîche, soit sèche (*Ad lumbricos depellendos satis commode facit Santonica herba, quæ absinthium dicitur, si vel viridis cum aqua ad tertios cocta potetur vel sicca trita ex melle manducetur*) (2). Puisque la culture de la santonique n'est guère possible en dehors de son milieu naturel sans amoindrir ses propriétés natives, il faut en conclure que Marcellus avait en vue l'emploi local qu'on en faisait en Aquitaine, à l'état vert. C'est une indication de plus à ajouter en faveur de son origine régionale, la plus significative même, puisque les autres sont tirées de l'emploi fréquent qu'il fait des noms gaulois de plantes, à l'exclusion de toute autre langue étrangère au latin et au grec, et de la citation d'un médecin renommé qui avait été son aîné immédiat et qui s'appelait Ausone, supposé sans plus de preuves à l'appui le père, justement médecin, du poète bordelais bien connu.

v

Puisque, au témoignage de Dioscoride et de Pline, la santonique a été regardée dès son apparition sur le marché de Rome

(1) *Loc. cit.*

(2) *Loc. cit.*, chap. XXVIII, p. 292, de l'édit. Teubner.

comme une sorte d'absinthe, et non comme une aurone, une armoise, une ambroisie ou une ansérine odorante, toutes plantes similaires déjà connues ; puisque, au témoignage de Galien et de Marcellus Empiricus, elle continua à être considérée comme telle pendant quatre siècles durant, il faut bien que sa ressemblance avec les absinthes répandues ait été frappante et se soit imposée d'elle-même. Car elle n'a point dû arriver à Rome munie par surcroît du nom local d'absinthe. Elle portait en Gaule, et par conséquent en langue gauloise, le nom particulier de Santenée ($\delta \epsilon \pi \iota \chi \omega \rho \acute{\iota} \omega \varsigma \Sigma \alpha \nu \tau \acute{\rho} \nu \iota \omicron \nu$), d'après les propres termes de Dioscoride, nom qu'elle devait au pays producteur lui-même, la Santonide ($\Sigma \alpha \nu \tau \acute{\rho} \nu \iota \varsigma \chi \acute{\omega} \rho \alpha$) ou Saintonge actuelle (1). Il n'est pas certain qu'elle en eût notoirement un autre, et que cet autre fût justement absinthe. Ce sont donc les Romains qui l'ont baptisée à leur façon et qui l'ont assimilée aux absinthes.

Or, ils en connaissaient à cette époque déjà deux ou trois : l'absinthe ou les absinthes ordinaires, la petite et la grande, plus l'absinthe maritime. La première espèce était une herbe bien connue pour sa profonde amertume ($\Lambda' \phi \acute{\iota} \nu \theta \iota \omicron \nu \beta \alpha \theta \acute{\upsilon} - \pi \iota \chi \rho \acute{\omicron} \nu \gamma \nu \acute{\omega} \rho \iota \mu \omicron \varsigma \eta \pi \acute{\omicron} \alpha$), que les Romains appelaient absinthe sauvage ($\acute{\alpha} \phi \acute{\iota} \nu \theta \iota \omicron \nu \beta \omicron \upsilon \sigma \tau \iota \kappa \omicron \upsilon \mu$, *absinthium rusticum*), et les Egyptiens *somi* ($\sigma \acute{\omicron} \mu \iota$). La meilleure qualité de cette plante provenait du Pont et de la Cappadoce et croissait sur les flancs du Taurus. Comme propriétés générales, elle était stimulante et astringente, et avait une foule d'emplois médicaux. On en préparait notamment un vin *absinthé* ($\acute{\omicron} \nu \iota \nu \omicron \varsigma \delta \lambda \epsilon \gamma \acute{\omicron} \mu \epsilon \nu \omicron \varsigma \acute{\alpha} \phi \iota \nu \theta \iota \tau \eta \varsigma$), très usité en Propontide et en Thrace pour prévenir et couper les fièvres (2). — Pline de son côté dit que cette même absinthe jouait un rôle tout particulier dans les rites populaires de Rome. Lors des Fêtes latines, après les courses de quadriges qui avaient lieu au Capitole, on faisait boire l'absinthe au vainqueur (*victorque absinthium bibit*) ; c'était comme un prix de santé, institué de toute antiquité (3). Ce cordial était offert sans doute sous forme de vin d'absinthe, ce que nous appellerions aujourd'hui un vin d'honneur ; seulement de nos jours, on ne se contenterait pas d'un

(1) *Loc. cit.*

(2) Dioscoride, *loc. cit.*, liv. III, chap. XXIII, t. II, p. 367 et 368 de l'édit. Kühn (Sprengel).

(3) Pline, *loc. cit.*, liv. XXVII, chap. XXVIII.

simple vermouth en pareille cérémonie ; et dans les buffets des vélodromes contemporains, on prépare le vin sacramental à la noix de cola, plutôt qu'à la petite absinthe. A part cela, l'idée et la pratique sont restées les mêmes.

D'autre part, tous les témoignages anciens ayant trait à l'absinthe rustique la représentent comme un objet de profonde amertume et de répulsion. Théophraste, comme nous l'avons déjà signalé, l'associe presque toujours à la centaurée comme type d'amertume. Parlant des goûts divers des plantes, il dit que les amères sont l'absinthe, la centaurée (οἱ δὲ πικροὶ ὥς περ ἀψινθίου κενταυροῦ) (1).

— De Lucrèce :

*Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Cum dare conantur prius oras pocula circum
Aspergunt mellis dulci flavoque liquore* (2).

— D'Ovide :

*Turpia deformes gignunt Absinthia campi ;
Terraque de fructu quam sit amara docet* (3).
Cana prius gelido desint Absinthia Ponto (4).

— De Virgile :

Et quoniam tecum virosa Absinthia potant (5) .

— De l'apôtre Saint Jean :

Et le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile, ardente comme un flambeau, et elle tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les sources d'eau. — Et le nom de cette étoile était Absynthe ; et la troisième partie des eaux fut changée en absynthe ; et elles firent mourir un grand nombre d'hommes, parce qu'elles étaient devenues amères (6).

— Des auteurs locaux de la décadence, enfin :

Ubi enim chartulam prono, et me ipsum interrogo, tum absinthium meum resipit ; et circumlita melle tuo pocula deprehendo (7).

(1) Théophraste, *Hist. Plant.*, I, chap. XII, édit. Wimmer, p. 27, lignes 28 et 29.

(2) *De natura rerum*, I.

(3) Ovide, *De Ponto*, III.

(4) *Idem.*, *Trist.*, V.

(5)

(6) *Apoc.*, chap. VIII, versets 10 et 11, édit. franç., Ostervald, Strasbourg, 1868.

(7) Ausone à Symmaque, lettre XVII.

*Parce, precor, lacerare tuum, nec amara paternis
Admiscere velis, ceu melli absinthia verbis.* (1)

La seconde espèce était la maritime (ΑΨΙΝΘΙΟΝ ΘΑΛΑΣΣΙΟΝ), que certains appelaient *sériphé* (σέριφον), et qui venait en abondance dans la région du Taurus cappadocien, ainsi qu'à Taphosiris en Egypte (2). Les prêtres d'Isis s'en servaient comme symbole d'amitié. C'était une herbe à rameaux grêles, ressemblant à la petite aurone et couverte de semences, d'odeur forte et mauvaise à l'estomac. On s'en servait comme vermifuge, spécialement contre les vers ronds (3).

Telles étaient les plantes célèbres et populaires, connues comme absinthies, à côté desquelles la santonique vint prendre place dans le catalogue botanique, au commencement de notre ère. Loin de déparer la maisonnée, elle fut bientôt aussi populaire à Rome que ses aînées, remplaça l'absinthe ordinaire comme vermifuge, et eût aussi son chantre avant sa centaine.

On doit inférer du texte de Dioscoride que la réputation de la santonique avait commencé et s'était étendue dans toutes les Gaules avant d'arriver à Rome, et que les Romains ne l'avaient adoptée que sur la foi de ses succès, comme ils adoptaient les dieux provinciaux les plus répandus. Cela résulte d'abord de ce qu'il la donne comme très abondante dans la Gaule d'Europe et ensuite de ce que son nom était répandu dans toute cette région. Ce ne sont pas les Santons qui pouvaient la baptiser santonique, mais bien les autres Gaulois qui s'en servaient, et c'est sans doute en traversant lui-même les Gaules que Dioscoride en a constaté l'usage général, ainsi que la dénomination gauloise qui avait cours de son temps. D'autre part, Columelle en parle comme d'une chose bien connue des éleveurs de bétail, ce qui suppose un usage général dans les exploitations rurales. Or, ce n'est pas du jour au lendemain qu'un produit devient populaire. De longues années sont toujours nécessaires.

Dénommer ainsi une plante par son pays d'origine n'était pas une nouveauté sans exemple pour l'époque. Sans parler de la *bétoine* (*vetonica* ou *vettonica herba*), ni de la *bretonne* ou *brède* (*britannica herba*), qui au rapport de Pline devaient leur nom, la

(1) Paulin à Ausone, lettre II.

(2) Localité du littoral du Delta, près et à l'ouest d'Alexandrie.

(3) Dioscoride, *loc. cit.*, liv. III, chap. XXIV.

première aux Vettons, peuplade de Lusitanie, et la seconde à la Grande-Bretagne, étymologies suspectes à plus d'un titre, on peut citer la cantabrique, découverte en Espagne par les Cantabres, du temps de l'empereur Auguste, et qui était une sorte de jonc fleuri du pays, haut d'un pied et portant une corbeille de fleurs (1).

Avant de faire fortune pour quelques siècles, sous le nom de santonique, l'herbe des maremmes de Saintonge avait-elle un autre nom local en gaulois ? C'est plus que probable, car les premiers qui ont découvert ses propriétés et qui l'ont utilisée, c'est-à-dire les habitants du littoral santonnais, ne lui ont pas donné d'eux-mêmes et tout de suite l'estampille nominale de leur cité. Cela n'est pas naturel et ne se fait pas. Ils ne pouvaient deviner longtemps à l'avance que cette petite herbe d'un gris blanchâtre, malingre et chétif gazon de leurs marais salins, ferait plus pour la réputation de leur nom et de leur pays que la levée de 12.000 hommes qu'ils envoyèrent au siège d'Alésia, lors de la guerre de l'indépendance contre Jules César, quoique ce fût là un des plus forts contingents fournis parmi les cités notoires de la Gaule.

D'autre part, la connaissance des plantes était presque aussi avancée en Gaule qu'en Italie, au moment de la conquête, et c'est là un fait très important pour l'histoire de l'antiquité nationale, qui prouve un état de culture intellectuelle assez avancé, l'existence d'une médecine et de médecins, ainsi que des rapports suivis avec la Grèce et l'Orient, d'où nous est venue comme aux Romains cette branche de savoir. Nombre de faits montrent à la fois, qu'au début de notre ère, les populations gauloises connaissaient parfaitement les plantes et qu'elles les connaissaient à la mode grecque, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est ce qui fait que parmi les mots gaulois qui nous sont restés figurent tant de noms de plantes, sans compter ceux qu'on peut encore découvrir dans les noms vulgaires de telle ou telle province. On doit y voir sans doute l'influence de Marseille, foyer de civilisation tout autant que de commerce.

Néanmoins, en ce qui concerne les absinthies en général et la santonique en particulier, aucun nom gaulois ne nous a été conservé par les auteurs anciens ; nous ne retrouvons pas non plus dans le langage saintongeais de la côte une trace quelconque de nom spécial qui pourrait en être le reflet à travers les siècles.

(1) Pline, *loc. cit.*, liv. XXV, chap. XLVII.

Nous ne pourrions à ce sujet que procéder par analogie et faire des suppositions qui n'ont pas ici leur place. Contentons-nous du fait, que cette herbe modeste a colporté et répandu le nom de son pays dans le monde entier, et qu'à ce titre elle a droit à la reconnaissante attention des Saintongeais.

D^r J.-A. GUILLAUD.

II

UN PARISIEN DE SAINTONGE.

LE BARON CHARLES-LÉON-MICHEL DE LA MORINERIE

(1822-1905)

C'est par leurs seules actions — Bossuet l'a dit après l'Écriture — que les grands hommes peuvent être loués dignement. C'est par leurs vers qu'on fait connaître les poètes. Comment faire valoir, autrement qu'en les citant beaucoup, les hommes d'esprit ?

Au moment de remplir le devoir d'évoquer, dans ce pays de Saintonge qu'il a tant aimé, et dans cette *Revue* dont il a été aux côtés de mon père un des collaborateurs les plus précieux, la figure si originale de ce gentilhomme de lettres que fut le baron Charles-Léon de La Morinerie, je suis pris d'une double crainte.

Il y avait bien en lui deux hommes : un Saintongeais de vieille souche, et qui, davantage encore peut-être parce qu'il en était séparé, s'était épris de l'histoire de notre province, l'avait, si j'ose dire, épousée, fait passer en lui, rendue encore une fois vivante. Songez qu'il n'est pas seulement l'auteur du dictionnaire classique de *la Noblesse de Saintonge et d'Aunis*, et des innombrables brochures ou articles qu'ici ou là on a pu lire. Mais il laisse derrière lui quinze gros volumes de notes manuscrites sur toutes les choses, tous les noms — et même les moindres — de notre passé. Et ce sont des actes originaux, des parchemins, des dessins, des sceaux, des blasons, des copies de signatures, tout un répertoire incomparable de faits, de dates et de menus détails butinés à travers des correspondances de familles, des minutes de notaires, et des archives de tous pays..... Or, tout cela vivait en lui, tout cela, avec lui mort, semble, comme la Belle au Bois dormant, être tombé en léthargie. Qui se sentirait de taille à réveiller tout l'inconnu qui dort dans sa bibliothèque et à le

faire marcher dans la lumière?... Et d'autre part comment le raconter lui-même, sans pouvoir seulement analyser ce labeur formidable et en mesurer les résultats? *Pendent opera interrupta...*

Il a raconté ses ascendants de chez nous. J'ai là dans les mains ce *Liber avorum*, où il n'est pas sans doute de famille du pays qui ne soit rencontrée en passant dans cette marche précise et méthodique de *trois siècles*. C'est un manuscrit de 421 pages, riche de notes chaque année grossissantes.

« Le *Liber avorum*, écrit-il dans un avant-propos, est une étude de patience, très fouillée, et vivante autant que possible, dans laquelle j'ai entassé tous les matériaux que j'ai pu recueillir sur les origines et les représentants de la famille. Cet assemblage de toute nature et de toute provenance a fini par produire une œuvre assez considérable. Tout cela, au jour le jour, au fur et à mesure des découvertes, emmêlé, juxtaposé, criblé de renvois greffés les uns sur les autres, avec des cartes, des vues, des blasons, des cachets, des signatures, constitue un brouillon étrange, une sorte de casse-tête chinois à méandres inextricables, où seul je puis me reconnaître. Le temps me permettra-t-il jamais d'y mettre de l'ordre et d'en faire une copie de lecture facile? J'essaie. »

En dépit des ratures et des additions des marges, l'œuvre apparaît, quoiqu'il craignait, facile à lire, même limpide. Mais y a-t-il des esprits assez curieux de l'autrefois pour aimer à connaître ou seulement pour tenir à sauver un si beau travail de reconstitution familiale, un fragment d'histoire locale si précis? Et moi, j'hésite, respectueux, à le déflorer. D'ailleurs est-ce qu'un ouvrage, où tout est solide et noué comme dans une chaîne, se peut vraiment résumer?

Mais me voici un autre embarras. Ce Saintongeais, si savant de la Saintonge, de stature haute et robuste comme un chêne fortement raciné dans notre sol, apparaissait surtout un Parisien fin, spirituel, d'une verve alerte, d'une causerie volant à tous sujets — et qui ne peut guère s'analyser non plus. Parisien, il l'était en effet par sa mère, et comme il a dressé dans le *Liber avorum* l'arbre si touffu de sa généalogie saintongaise, j'ai tenu aussi dans mes mains le faisceau de notes par où il remontait jusqu'au XVI^e siècle, je crois, l'artère où coulait son *sang parisien*.

Parisien, il l'était par la médaille si fine de sa physionomie, sa

belle tête à la barbiche et aux cheveux de soie blanche comme celle d'Edmond de Goncourt, par ses manières d'une courtoisie qui fleurait tout doucement son vieux temps, par son esprit ouvert et vibrant légèrement à toutes choses du présent, mais curieux surtout de lettres, d'arts, de belles estampes, de livres rares — et de conversations élégantes, par ses goûts enfin et même un peu ses tics de dilettante et de collectionneur. Sitôt que, çà et là, on trouve une de ses lettres, on a l'écho de cette parole primesautière, enjouée, d'un tour si personnel.... Et l'on se dit alors que c'est avec sa correspondance recherchée et mise en ordre qu'il faudrait le laisser se peindre et se raconter lui-même. Ou bien, si par hasard, dans le trésor de ses papiers, maintenant fouillis, on allait quelque jour mettre la main sur les *souvenirs* où, peut-être, lui qui a tant raconté les autres, et toutes les choses qui avaient encadré son existence, la maison de la rue de la Roquette, et celle de la rue de Fourcy, et sa villa d'Aulnay, il se racontait à son tour en l'intime de sa vie, quelle confusion pour son biographe !

J'ai cru un moment la tenir, cette histoire personnelle par lui écrite, qui aurait rendu vaine la mienne. Sur un cahier, qui date de vingt ans peut-être, et qui porte ce titre *Memento-Souvenirs*, c'est bien, sans apprêt aucun, et la phrase restant quelquefois en suspens, le retour sur les années d'enfance et de jeunesse qu'au déclin de l'âge, on aime, quand on est un homme comme lui, à faire la plume à la main. Je citerai tout de suite ce morceau savoureux et charmant, par lequel la sympathie lui sera d'abord conquise, et mon regret mis au vif.

« La pensée m'est venue — douce au cœur — de revivre les temps d'autrefois ; la maison où je suis né ; les vieux parents...

Voici la cour ! au milieu une pelouse, une allée circulaire, pavée ; un de ces pavés, le plus large, le plus beau, le plus luisant, de grès rouge... En passant près de lui, le souvenir de mes plus jeunes années s'est éveillé ; c'était le centre de mon jeu de bâtonnets ; là que je pilais mon salpêtre et mon charbon pour mon canon ou mes fusées, que je vivais de toutes mes joies d'enfant. Je me suis incliné devant lui, souriant ; ce vieil ami me disait tant de choses ! Et la pelouse où longtemps brouillait la petite chèvre blanche ! La maison est là, les fenêtres sont ouvertes. J'entre. Hélas ! qu'elle est triste maintenant ! Mais je la revois aussi pleine de mes souvenirs. Les voilà aux murs, dedans, dehors, partout, dans le jardin ! Je les retrouve dans le vent qui passe comme une caresse.

Je suis né au second étage de la maison. La chambre à coucher de mon père et de ma mère donnait sur le jardin. Mon grand-père et ma grand-mère habitaient l'appartement du rez-de-chaussée. Au premier étage, la famille Michelet, son fils, le futur grand historien, et sa femme, maman Line, comme je l'appelais.

Je suis né, paraît-il, le 18 novembre 1822, et l'on me déclara seulement le 21, de sorte qu'on dut, pour demeurer dans les délais de la loi, me rajeunir d'un jour et je fus inscrit comme étant né le 19. Je fus présenté à la mairie du 8^e arrondissement, place Royale, par le papa Michelet, Furcy Michelet, en compagnie d'un vieux soldat de la République et de l'Empire, le père Mercou, « A Pé Coucou ». « A Pé Coucou » logeait dans une petite boutique de notre maison, donnant sur la rue de la Roquette, à gauche de la porte cochère. Il avait toujours un bonnet de police sur la tête, il me faisait, chaque fois que j'allais le voir ou qu'il me voyait passer dans les bras de la bonne, le salut militaire : Bonjour Monsieur de La Bobinerie ! Je mettais tout sens dessus dessous chez lui. Il devait être savetier. Il y avait un tas de clous et de poinçons dans son tiroir.

Comment fus-je nommé Léonce ? On me l'a raconté bien souvent. C'était en souvenir de *Delphine* de Madame de Staël. On avait chez nous le culte de Madame de Staël. « Maman Tour », Madame de La Tour, ma bisaïeule, avait caché, pendant plusieurs jours, dans sa maison de campagne, à Maffiers, le grand écrivain, poursuivi par la police de Bonaparte.

À la mairie, le secrétaire refusa d'enregistrer le petit bonhomme que j'étais, sous ce prénom de Léonce, — romantique et païen, — il fallait alors un nom de l'église ; et le secrétaire supprima les deux dernières lettres, et je fus appelé Léon, mais en famille je gardai le nom de Léonce.

Il me semble qu'intérieurement j'ai dû m'insurger contre ce secrétaire ridicule et ignorant d'ailleurs, et pousser un cri de rage : Quoi ? Léonce repoussé par l'Église ! mais il a existé des saints Léonce ! un, évêque à Saintes, un autre à Bordeaux, etc... Je ne sais même pas s'il n'y en a pas eu un écorché et salé dans un baril de sel par ordre de Dioclétien.

Cette bonne maison de la rue de la Roquette, entre cour et jardin, appartenait à mon grand-père, M. Vial de Machurin, qui l'avait achetée en 1811 des enfants de Sedaine : c'est dans le jardin que Sedaine composa entre autres son « *Philosophe sans le savoir* ». Non loin du puits, il y avait une table ronde en pierre ; c'est sur cette table que, les jours de printemps et d'été, le poète a griffonné ses couplets à Philis, sa bonne amie madame Le Comte.

Oh ! ce puits ! il y avait une margelle large, unie, où venait se reposer le seau tiré à grand-peine avec la grosse corde. Il est plein de souvenirs,

ce puits ! Il me souvient que j'ai grimpé sur la margelle au risque de tomber dans le fond, quand je détachais ma main de la monture en fer soutenant la poulie. Lui ai-je fait peur, à mon bisafeul, qui me voyant danser sur cette margelle me saisissait par la culotte en criant : « Oh ! le maudit petit ! » Plus tard, devenu grand, j'ai trimé au bord de cette margelle ! De chaque côté du puits, il y avait deux tonneaux, et j'étais condamné à les remplir : trente seaux d'eau à tirer avant le déjeuner, pour l'arrosage des fleurs du jardin ! Ce diable de puits, il en a vu de belles ! Un certain soir, nous étions bien tranquilles, grand-père, grand-mère et moi dans la salle à manger, grand-père rédigeant des rapports de la Cour des Comptes, grand-mère endormie, le vieux chat jaune et noir sur les genoux, moi étiquetant ma collection de coquilles, lorsque un grand cri poussé dans le jardin nous fit sursauter et lever de notre siège. Qu'y a-t-il ? On se précipite. — Une lanterne, Augustine ! — La vieille bonne allume et l'on arrive au puits d'où il semble que le cri est sorti.

Justement ! c'était une jeune fille, qui par désespoir d'amour s'y était jetée. Le père avait poussé ce cri d'angoisse, qui nous avait fait accourir. Le malheureux père s'était accroché à la corde et il tentait de faire remonter avec le seau le corps de sa fille ; à bout de forces, épuisé, il était retombé sur le sol... « Voilà ! voilà !... Qu'y a-t-il ? » — « Ma fille dans le puits ! » A nous deux, mon grand-père et moi, avec toutes sortes de précautions, nous faisons remonter la jeune fille ; elle est lourde, sacristi ! les vêtements trempés, elle est pâle, évanouie, comme morte. On organise un brancard, on la ramène chez ses parents ; c'étaient des locataires de la petite maison du fond du jardin : le pavillon Sedaine, sur la ruelle Pierre.

Mais je retourne en arrière. Je suis donc né au second étage de la maison Sedaine.

Mon père, garde du corps du roi, et ma mère Eugénie Vial de Machurin. Lui, excellent, facile, très vieux, de goûts simples, n'aimant pas le monde, bel homme ; elle, très jolie, très spirituelle, très vive, très aimable, blonde et douée d'une voix charmante.

Sa sœur Cornélie, belle et brune, mélancolique, voix grave. Toutes deux avaient eu pour maîtresse de chant Mademoiselle Maillard, et Romagnesi était souvent de la partie.

Cornélie était ma passion d'enfant ; je l'appelais Mon Cor ! Comme elle me gâtait ! Du reste, si j'étais diable et je l'étais, j'avais pour moi d'être toujours de bonne humeur..... »

La cassure est nette ; c'est sur le mot de « bonne humeur » que le récit dès son début se brise. Plus rien que le cahier tout blanc, qui avait été choisi très gros... Comment ne pas croire qu'il l'a repris et poursuivi ailleurs, ce mémorial, pendant les vingt-cinq

années si laborieuses de sa retraite, lui qui avait pour tous ses travaux commencés une complaisance qui tournait à la ténacité son esprit *parisiennement* voltigeant et mobile ?..

Et c'est à ces pages d'une grâce si délicate — et qui donnent heureusement une si juste idée de l'agrément du causeur et de la valeur de l'écrivain — que j'ai la tâche ingrate de coudre l'aride énoncé de ce qui reste, le charme insaisissable d'une telle fantaisie une fois évaporé, d'une existence d'ailleurs modeste, tout unie, et silencieuse.

.

Sa famille paternelle donc, impossible pour nous de la raconter, à moins de recopier tout son livre; il faut, en le feuilletant, se contenter de la saluer.

« Le nom primitif patronymique des *La Morinerie* est *Michel*, omis en différents actes, disparu ou passé à l'état de prénom dans d'autres. » Une tradition de famille leur assigne une origine écossaise et leur donne pour auteur un gentilhomme, John Michel, qui faisait partie des bandes envoyées par le roi Robert III vers 1419, soutenir Charles VI contre l'Anglais, l'ennemi commun. Et il est vrai que Charles VII, en 1427, voulant reconnaître les services du roi Robert, lui avait donné le comté de Saintonge avec le château de Rochefort pour le posséder à perpétuité sous la réserve des droits royaux... Mais le baron de La Morinerie n'était pas de ceux qui font de l'histoire avec de la légende, et plus d'une famille le sait bien, dont il a émondé la généalogie de certaines floraisons parasites. Aussi sourit-il de cette origine amusante; et il ne prétend pas non plus se rattacher aux Michel qu'il trouve au XIII^e et au XIV^e siècles en Poitou et en Anjou, quoique ses merlettes de sable retrouvées dans leurs armoiries lui donnent un peu à rêver...

Mais il ne parle d'autorité qu'à partir du moment où il s'appuie pas à pas sur des actes authentiques et peut dresser depuis la fin du XVI^e siècle une filiation continue.

« C'est dans le *Pays abonné* qu'on trouve les Michel établis à cette date, autrement dit le *Pays des Iles*, comprenant le comté de Marennes, la baronnie d'Arvert, Brouage, l'île d'Oleron, etc... Durant les troubles civils et religieux ils avaient pris parti pour la Réforme, à l'exemple des seigneurs de la contrée, les Sires de Pons. Tenanciers de ces sires de Pons, seigneurs de Marennes, d'Arvert et d'Oleron, ou des abbesses

de Notre-Dame de Saintes, ils occupent des situations diverses : les uns confinés dans leurs terres ; ceux-ci, entrés plus avant dans la vie publique par la poussée des idées nouvelles, remplissent des offices de judicature. Il en est qui cultivent les lettres ; un d'entre eux sacrifie aux Muses — aux neuf sçavantes sœurs — et chante son ami Fiefmelin, le Ron-sard de la petite cour d'Anne de Pons, la digne fille de Catherine de Parthenay. D'autres plus entreprenants, armateurs et financiers, se livrent aux opérations maritimes, envoient leurs navires au banc de Terre-Neuve et expédient le sel de leurs marais en Hollande, en Prusse, en Portugal, etc... S'ils sont tous huguenots, attachés à leur foi religieuse, ils demeurent fidèles serviteurs du roi, et, lors du fameux siège de La Rochelle, on les compte parmi les habitants de la côte qui protestent de leur dévouement à la cause royale et demandent des lettres d'attache pour courir sus aux Anglais... »

Abraham Michel, l'auteur commun des deux branches de *Saint-Dizant* et de *La Morinerie*, vivait au bourg de La Tremblade, en l'île ou baronnie d'Arvert, sous le règne de Henri III... « Il paraît avoir été de robe, ce que dénote la qualification de maître qu'il prenait en 1590 ». Il avait épousé une Marie Constantin, de la famille qui fournit un maire à La Rochelle en 1582. Il en eut aux alentours de 1600, six enfants : et voilà une belle postérité lâchée pendant trois siècles à travers la Saintonge et à travers le monde. Quand on s'appelle Abraham et quand on est brave homme, pourrait-on avoir oublié le *Crescite et multiplicamini* biblique ?...

Voici donc son fils Jacques, qui tient, des barons d'Arvert, d'Espinay Saint-Luc et du grand Richelieu, la charge de receveur de la baronnie, puis en 1628, celle de receveur du *taillon* de Saintonge (c'était un impôt établi par Henri III pour l'entretien des gens de guerre) ; qui possède de vastes marais-salants, traite avec l'intendant de La Rochelle de livraisons de sel de plus de dix mille livres ; qui est, on le voit en toute affaire publique, une des hautes personnalités des îles ; qui à partir de 1650 travaille, sur le désir de Saint-Simon le père, avec des sociétés financières qu'il organise, aux grandes et fructueuses opérations du dessèchement des marais de Blaye, puis, pour le marquis de Duras, de ceux de Blanquefort, Parempuyre et Ludon, de l'autre côté de la Gironde ; qui est riche ; qui a plusieurs maisons à La Tremblade, une à Saintes, une à Saint-Pierre d'Oleron, et peut-être un moment le château de Mons au-dessus de Royan...

De lui je vois sortir encore des armateurs comme Jean, sei-

gneur de Chassagne, qui armait en 1650 à La Tremblade des navires pour la pêche de Terre-Neuve et « pour la course en mer contre les ennemis de l'Etat » ; — des soldats comme les barons de Saint-Dizant, dont un, Jacques, qui dès onze ans entra au régiment de Bretagne, et prit part successivement à neuf campagnes, qui fut lieutenant à douze ans, capitaine à treize, plus tard lieutenant-colonel et chevalier de Saint-Louis, et capitaine-général de la capitainerie garde-côtes de l'île d'Oleron, fait noble figure à la fois dans l'histoire locale et dans l'histoire générale ; ou comme ce Jacques du Puyau, qui fut capitaine aux régiments de Picardie et de Berry et fit, en 1680, cette campagne d'Alsace qui donna Strasbourg à la France ; — des marins comme Moyse Michel de Beaurouche, lieutenant de frégate en 1702, ou cet Isaac La Motte-Michel, dit Michel de Saint-Fort, chef d'escadre des armées navales sous Louis XIV, dont le *Mercur*e racontait dès 1678 les prouesses, et qui, après avoir participé brillamment aux luttes de 1689 à 1693 contre l'Angleterre et la Hollande, s'en allait en 1697 en Amérique avec l'escadre de Pointis sur le vaisseau *Le Furieux*, surprendre Carthagène, la ville espagnole toute pleine de l'or et des richesses du Nouveau-Monde, de quoi rapporter un butin de douze millions de livres à la France...

J'en vois un qui est médecin à Bordeaux ; un autre avocat au Parlement de Guienne ; celui-là, Michel de la Lande, conseiller-secrétaire du grand Condé, qui lui délivre plusieurs fois certificat « de l'avoir bien et fidèlement servy » en diverses missions, puis, après la mort de Condé, conseiller du Roi en la Cour des aides de Bordeaux... Après les abjurations de 1689, un de ses fils est prêtre, chanoine en l'église cathédrale de Saintes, une de ses filles religieuse à l'abbaye...

Et par mariages viennent se greffer combien de bonnes familles du pays : les Couyer de Toucheronde, les Chasseloup de Loubat, les Escottière de Chassiron, les de la Coste de la Grâce, les Fresneau de la Richaudière, les Martin de Bonsonge, les Guillen de Piton, les Sary de la Chaume, les de Grailly, les marquis d'Amblimont et de Volude, les de Meaux du Fouilloux et les de Meaux de l'Isle, les de Bremond d'Ars, les de Luchet, les du Bourg, les de Lestrilie, les de Campet, les d'Aiguières, les de Culan, les de Saint-Marsault, les Bression de Saint-Bris, les Regnauld de Peunouveau, les Barin, les Samuel Robert, les Raboteau, les de La Laurencie, les de Valles, les de la Frégonnière, les Normand de la Tranchade, les Perraudeau de Beau-

fief, les Masson de la Sauzaye, les Augier de la Jallet, les de Brétinauld, les Cotard de l'Isle, les Longueteau, etc., etc.!

De loin et présenté ainsi, ce n'est qu'un catalogue. Mais si par les actes de baptême, de mariage et de décès, par les testaments et les minutes de notaires, par les dossiers des procès, par les inventaires qui donnent jusqu'aux moindres détails des meubles et des costumes, tout cela prend couleur et mouvement, s'anime d'humanité vivante, si presque chaque personnage a son trait distinct, et son histoire qui s'éclaire des biographies voisines et qui les éclaire, conçoit-on comment c'est tout un passé qui surgit devant nos yeux, qui nous prend par la double séduction des choses vraies et pourtant, parce que lointaines, mêlées encore de quelque mystère. Oh ! l'admirable monument du souvenir ! et se peut-il bien que nous soyons maintenant et assez dispersés et assez détachés du passé qui nous touche du plus près, de celui dont nous sortons, pour que tous ceux d'aujourd'hui qui ont là leur nom écrit et, par le labeur merveilleux d'un chercheur, peut-être une page de leurs origines reconstituées, ne soient curieux de ce *Liber avorum* qui, aussi bien que pour son auteur, se trouve être pour eux aussi le *Livre de la famille* !

Et les foyers eux-mêmes sont remis en honneur, et comme dressée la carte territoriale des biens qui de mains en mains ont passé. Châteaux de Mons en Royan, de Saint-Dizant en Oléron et de Saint-Fort-sur-Gironde, de Beauroche en Saint-Bonnet, de l'Isle à Saint-Pierre de l'Isle, baronnies, fiefs, métairies de Saint-Trojan, du Treuil, de Panloy, de la Michelle, de la Chaume (à Pont-l'Abbé), de la Motte (à Saint-Fort), de Chassagne (à Chaillevette), de Treslebois et du Fouilloux (à Arvert), de la Gataudière (à Marennes), de Puygibaud (à Fontcouverte), de Brassaud (à Varzay), de la Basse-Besne (à Chaniers), de la Sigogne (à Barret), de Lassandière (à Nieul), de Chartres (à Rochefort), de Puyau, de la Lande, etc., etc..., c'est bien le pays lui-même, le pays d'à présent,

La terre est moins que nous changeante et périssable.

qui tressaille pour ainsi dire et répond à l'appel des anciens. Ils ont vécu là, les anciens, et nous mettons nos pas dans leurs pas, et nous dormons dans les murs qu'ils nous ont bâtis... Eh bien, *lapides clamabunt*, les pierres nous parleront d'eux, si nous les oublions ; et le texte s'illustre de dessins faits avec une exacte élé-

gance par le baron de La Morinerie lui-même, de ces logis déformés, mais encore reconnaissables, de ces tours quelquefois croulantes, de la carte au moins de leurs terres, de leurs vignobles, de leurs bois et de leurs marais. Je vous dis bien que c'est le sol même de notre Saintonge, si aimable et si bon, qui est intéressé lui aussi dans l'histoire d'une famille étendue et durable comme celle-ci.

Maintenant voici la branche des La Morinerie, et les ascendants directs de celui qui a rempli le pieux devoir de réunir en la Saintonge natale et tout autour de l'arbre paternel les feuilles dispersées de cette famille. Depuis Abraham, le commun ancêtre, ils s'appellent tous Isaac jusqu'à son père, et je compte entre l'un et l'autre quatre générations. Ils s'appellent Isaac, mais dès la seconde génération, ils sont catholiques ; c'est en nos paroisses de Saint-Jean d'Angély et de Saintes qu'ils se marient et baptisent leurs enfants.

Je note ce trait général, c'est que sans se déraciner du pays, et en restant au contraire pendant deux siècles de bons terriens, comme par éclats percé quelque humeur d'ambition voyageuse, et ce goût de vie citadine et mondaine, par quoi se ruinent — c'est une loi — les fortunes des familles les mieux assises.

La premier, né comme ses frères, à La Tremblade en 1606, ne va pas bien loin. Mais au lieu de rester au pays des Isles et d'être comme ses frères un armateur, il a fait son droit, et a acheté à Saintes en 1628, un office vacant de conseiller en l'élection, qui était un tribunal financier spécialement chargé de l'assiette et de la perception des impôts de toute nature, ressortissant à la Cour des aides de Paris, et comprenant 172 paroisses. Il a joué, comme tel, un certain rôle en 1650-1651, lorsque la Fronde mit aussi à Saintes les têtes en ébullition, et que l'installation du lieutenant-particulier Samuel Robert provoqua des débats orageux : « Jamais, écrit Robert, la Fronde n'a tant frondé, grondé, ni clapy à Paris qu'elle a fait au bureau de l'élection touchant mon installation... La crosse y a joué du bâton des deux bouts. » C'est toute une histoire.

Ses frères d'ailleurs l'intéressent dans leurs entreprises de dessèchement de marais, il achète des rentes, pendant un certain nombre d'années il est engagiste, — on dirait aujourd'hui fermier — du domaine royal de Saintes, c'est-à-dire qu'il touche les revenus et supporte les charges du domaine, qui comprend le Palais-Royal, les Halles et la Tour du Pont, bâtie sur le pont vis-

à-vis l'arc de Germinacus et servant alors de prison ; et entr'autres obligations, il remplit, quoique bon huguenot, celle de fournir 20 livres pour le cierge à brûler devant le chef de Saint-Eutrope... Il s'est marié deux fois, et une fois avec la fille du maire de Saintes, il a eu quatre enfants.

L'un d'eux, né vers 1641, a fait son droit, a été reçu avocat à Bordeaux, a succédé à son père en sa charge, puis est devenu procureur du Roi au même tribunal. Sa femme, Marie Vivier, fille d'Etienne Vivier, avocat au présidial de Saintes, et de demoiselle Marie Mage de Fiefmelin, petite-nièce du poète André de Fiefmelin, lui a apporté ses droits dans la terre de Diconche, qui lui venait des Mage :

Astra duxerunt magos ad Christum — Christi cruz ducet magos ad astra.

comme on lit au fronton du portail.

C'est un logis noble relevant de l'église Saint-Eutrope et de la seigneurie des Gonds, « au devoir d'une paire de gants blancs appréciés 15 sols à chaque mutation de seigneur et de vassal ». C'est surtout un délicieux logis de la Renaissance, aux portes mêmes de Saintes, dans un site qui domine un très riant paysage. Le 26 décembre 1700, le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, qui se rendait en Espagne pour prendre possession de son royaume, l'honora d'une visite. Après avoir entendu la messe dans la cathédrale, lui, ses deux beaux-frères, les ducs de Berry et de Bourgogne et leur suite, montèrent sur neuf chaloupes de la marine royale venues de Rochefort et sur trente bateaux de la ville — il me semble que Saintes aurait de la peine aujourd'hui à mettre sur pied une telle flotte — tous pavoisés de banderolles et de flammes de couleur, commandés par des officiers de marine et remorqués par des matelots.

« On remonta magnifiquement la Charente jusqu'à Diconche. Là s'opéra le débarquement, au milieu de la foule criant : Vive le Roi ! Philippe V fit faire une distribution de cent louis. Ses carrosses l'attendaient sur le terre-plein à l'entrée de la porte du bas : c'est de là qu'on partit sur la route de Pons ».

Lorsqu'on a si plaisante maison et des revenus en suffisance, bien fou serait-on de la quitter. Il apparait que notre Isaac, II^e du nom, résigna vers 45 ans sa charge, et tout en restant attaché au barreau comme « avocat en parlement ou en la cour », se contenta

de vivre en propriétaire, passant l'hiver à Saintes en sa maison de la rue des Prisons et l'été à Biconche. C'était la sagesse.

Son fils ne fit pas comme lui. Unique fils avec une sœur unique — ce qui est déjà une présomption de malheur dans une lignée — il apparaît comme un caractère entreprenant, presque un inquiet. Magistrat d'abord, pourvu en 1703, sur dispense d'âge (car il n'avait que 29 ans) de la charge de conseiller du roi et son lieutenant-criminel pour la sénéchaussée de Saintonge et présidial de Saintes, il résigne ses fonctions au bout de huit ans ; et alors que son père va mourir et qu'il devrait prendre la place au foyer, puisqu'il est fils unique, il s'en va rejoindre à Paris son oncle, l'officier célibataire du Puyau. Il est riche et il aime le bien, puisque pendant 14 ans il s'applique à racheter morceaux par morceaux le domaine de Treslebois en Arvert, qui était partagé entre plusieurs héritiers... Mais il aime sans doute aussi le luxe et le plaisir, puisqu'il emprunte, puisque sa femme demande sa séparation de biens, et puisque le testament de l'oncle fait, par-dessus lui, passer l'héritage à son fils aîné. La vie de Paris est souvent cause de ces aventures. Pour se donner prétexte d'y demeurer, il avait pris service dans les gardes du corps ; il démissionna au bout de six ou sept ans, revint en Saintonge, reprit la qualité d'avocat, vécut quelque temps dans la solitude de Treslebois, près de la mer, mais il en fut chassé par des revendications de ses créanciers et de ses vendeurs, et vint avec sa femme finir ses jours dans une terre de celle-ci à Romàs, sur la paroisse de Neuillac. Il fut en 1748 inhumé dans l'église.

Cette branche allait-elle s'étioler et périr, comme il arrive en punition à celles qui faute de stabilité n'amassent pas mousse ? On put le craindre. Du mariage avec sa cousine germaine, Marie Audebert de La Morinerie, mariage célébré le 19 avril 1700 en l'église Saint-Eutrope, et qui allait faire de ses descendants des La Morinerie, il n'avait eu que trois enfants, l'un mort jeune, l'autre qui ne paraît pas s'être marié. Heureusement, messire Isaac, le IV^e du nom, refit dans la paix d'une existence très recueillie la belle fortune de son grand-père et se constitua une plus belle famille encore : et les deux accroissements, aussi de par une loi, se produisent d'ordinaire en même temps.

Riche propriétaire terrien, seigneur de Romàs par sa mère, héritier, par la mort de son frère, de la terre de Puyau et des

marais-salants de Breuillet, il recueille Diconche dans la succession de son père, et il y vit toute sa longue vie de 1704 à 1779, n'exerçant aucune fonction publique, suffisamment occupé par l'administration de ses biens et l'éducation de ses quatorze enfants.

« C'est une douce figure, écrit son arrière-petit-fils, toute de sentiment, qui fait contraste avec les allures mondaines, l'instabilité de caractère, les goûts de dépenses de son père. Il n'était chez lui ni morgue, ni ostentation ; la simplicité, la bonté, l'amour du foyer domestique. Il vécut en patriarche au milieu des siens ».

Sa mère, paraît-il, avait voulu le marier à une riche héritière. Mais le cœur du jeune homme était pris. Docilement il a attendu que sa mère soit morte ; et alors, déjà âgé de 32 ans, il a épousé en l'église de La Tremblade, Mademoiselle Catherine Cotard de l'Isle, de la paroisse de N.-D. de l'Isle (Etaules), qui était fort belle et qui donne à reconnaître en elle une femme de tête très entendue aux affaires. Il y a une lettre d'elle à son mari, qui la montre suivant elle-même, à Bordeaux, deux procès avec une grande activité.

Quand sa fille Geneviève entre au couvent des bénédictines de Puyberland, qui est près de Melle en Poitou, son cœur sensible se déchire. Ce n'est pas lui qui accompagnera sa fille à l'autel ; il donne pouvoir à sa femme pour tenir sa place et « constituer sa fille en qualité de religieuse ». Et il ajoute dans la procuration ce trait touchant : « Qu'elle prie Dieu pour moi, et ce ne sera pas sans besoin, étant tous pécheurs, car on me conduit souvent au sacrifice en qualité d'Isaac... »

En effet, plusieurs de ses enfants étaient morts en bas-âge, un de ses fils avait reçu la prêtrise, qui fut curé de Chadignac, de Neuillac, et dut sous la Révolution, émigrer en Espagne ; un autre allait partir aux colonies ; ses deux filles qui devaient épouser mais seulement plus tard, l'une Antoine de Bourdeille, magistrat au présidial de Saintes, l'autre Alexandre de Valles, officier de marine à Rochefort, inclinaient vers la trentaine. La vie, même en ces temps plus doux que les nôtres, aux devoirs austères entremêlait des tristesses. Il eut, semble-t-il, à cette date de 1765, un moment difficile avant l'épanouissement fécond de son été finissant.

*
* *

Mais voici qu'émerge parmi cette nombreuse postérité, Etienne, qui, lorsque son père meurt, est capitaine de cavalerie, maréchal des logis des gardes du corps du roi, chevalier de Saint-Louis. On avait d'abord pensé en faire un marin et on l'avait envoyé auprès de son parent le marquis d'Amblimont, chargé du commandement du port de Rochefort. La vocation lui manqua, et en 1771 — il avait alors 22 ans — par un placet où il exposait toutes les alliances de M. de La Morinerie, et où parmi les trente noms glorieux, je relève encore ceux d'un marquis de Montalembert, d'un duc de La Rochefoucauld, d'un duc de Châtillon, il demanda un emploi au ministre de la guerre. Il fut admis dans le corps privilégié des gardes du corps du roi de la compagnie française commandée par le prince de Beauvau.

C'est en lui qu'on peut commencer à chercher avec quelque certitude l'hérédité que son petit-fils apportera en naissant. On nous le peint comme un homme de prestance superbe, avec une physionomie pleine de noblesse, et une chevelure si abondante qu'un jour le roi, voyant son catogan s'épanouir hors du casque, ne put jamais croire qu'il était à lui, et fit plaisamment vérifier la chose par son coiffeur Léonard. Voilà déjà des traits qui ne se perdront pas. Soldat d'honneur et de dévouement, il a ses épisodes de bravoure et de gloire dans les journées mauvaises de la Révolution. Il a bien failli être tué en défendant le château de Versailles contre l'émeute dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789. Et volontairement, les gardes du corps ayant été licenciés par l'Assemblée nationale en 1791, il est venu au matin du 10 août 1792, essayer avec le vieux maréchal de Mailly de sauver les Tuileries envahies, le roi menacé et la royauté... perdue ! Rentré à Saintes, il est — comme les autres « ci-devant » — cité devant le tribunal révolutionnaire de Rochefort, et, comme ceux qui ne furent pas envoyés à l'échafaud, emprisonné aux Saintes-Claires de Saintes et puis dans la forteresse de Brouage. Revenu Louis XVIII en 1814, il reprendra un moment son service dans la compagnie des gardes du corps de M. de Noailles, juste le temps de recevoir la croix de chevalier de Saint-Louis, et d'être retraité en qualité de maréchal des logis avec une pension de 960 livres sur le trésor royal.

Depuis longtemps déjà sa province natale et la vie des champs avaient repris tout son cœur. En 1791, il avait acheté aux portes de Saintes le domaine de la Ferlanderie, qu'il ne cessa depuis d'améliorer. Ainsi que les de Vaudreuil, les de Bremond d'Ars,

les d'Abzac, il s'adonnait pendant tout le temps du glorieux cauchemar impérial à l'agriculture, la consolatrice qui ne manque jamais et la bienfaitrice inépuisable. Il fut de la première société d'agriculture qui se fonda à Saintes en 1804. La même année, il avait acheté une maison rue des Ballets, et dès lors cette vie heureuse n'a plus d'histoire.

Or, tandis qu'il va de Saintes à Diconche, à côté de ce beau garde du corps qui a 5 pieds 6 pouces, la taille réglementaire, voyez trotter une femme de petite taille, vive, ardente, un peu fière, et si on vous la dépeint fine, spirituelle, mais caustique et frondeuse, redoutable même à ses amis par ses bons mots, vous n'avez pas de peine à deviner que c'est la grand'mère de notre vif et malicieux Parisien.

Elle est de Saintonge pourtant, elle-même étant née au logis noble de Frédouville, près d'Archiac, et fille de Charles-Armand de Coffin et de dame Aimée de Campet de Saujon. Mais elle a le goût mondain, a jadis entretenu relations avec une cousine qui, née de Campet comme elle, est devenue la séduisante comtesse de Boufflers, l'amie intime du prince de Conti, « l'idole du Temple... » Avec cela, si son mari est royaliste, son père, maire d'Archiac en pleine Révolution, se montra fort imbu des idées du jour ; et devant le tribunal de Rochefort, elle est venue en personne faire valoir ce moyen de défense en faveur de M. de La Morinerie. Voilà bien le conflit d'opinions d'où sort aisément le scepticisme politique des générations du XIX^e siècle, et, sans que le loyalisme et le dévouement professionnel soient entamés, la souple neutralité moderne, qui admet très bien qu'un La Morinerie débute dans l'administration en 1846 sous les auspices de M. de Rambuteau, et collabore successivement en 1848 avec Armand Marrast, sous l'Empire avec Haussmann, et puis avec Jules Ferry sous notre République.

Le même dualisme se retrouve en s'accroissant jusqu'à la dissonance absolue des natures, au foyer de ses père et mère. Des six enfants de celui qu'on appelait souvent M. Michel-Diconche et de Charlotte de Coffin, le seul fils qui ait eu toute une vie d'homme à remplir, Eugène-Michel de La Morinerie, semble avoir hérité l'âme provinciale, modeste et douce, des bons anciens, seulement trop douce. Entré dans les gardes du corps du roi lors de la mise à la retraite de son père, il voudrait, quoi

qu'il ait vingt ans, se faire envoyer au 20^e dragons qui tient garnison à Saintes, afin de se rapprocher de son cher Diconche où il est né. Je le devine du moins à la façon dont son père cherche à le retenir « dans ce corps où il a longtemps servi et pour lequel il a toujours eu un attachement particulier ». Docile, il se résigna, mais lorsque en décembre 1817, la compagnie de Noailles fut licenciée, c'est le cœur léger sans doute qu'il revint en Saintonge aider son père à gérer ses propriétés et à faire des eaux-de-vie. Qu'il est sensible et doux comme son aïeul, j'en tire conjecture de ce fait, qu'allant, lorsqu'il était de service à Paris, rendre ses devoirs à une de ses tantes, M^{me} de Coffin, qui habitait au 49 de la rue de la Roquette, rencontrant chez elle la fille du propriétaire de la maison qui habitait au rez-de-chaussée, M^{me} Vial de Machurin, il fut touché de sa grâce d'une façon assez profonde, quoique sans fièvre, pour revenir en 1822 — cinq ans après — l'épouser.

Le père, mort en 1820, avait-il contrarié ce mariage parisien ? Ou n'est-ce pas plutôt que sa mère, veuve, l'y poussa ?... Toujours est-il que non seulement il épousa, mais qu'il émigra. Son beau-père qui était conseiller référendaire à la Cour des Comptes et qui prit sur cette âme faible, et probablement un peu éblouie du brillant parisien, un ascendant souverain, l'installa chez lui rue de la Roquette, le dissuada de reprendre du service dans l'armée. Ceci encore est bien de ce Paris où *l'être est* avec une insouciance maladroite sans cesse sacrifié au *paraître* : on lui fit relever un titre de baron, que je ne vois pas qu'aucun des Michel ait porté en Saintonge, mais on l'installa au ministère des finances, en un emploi modeste de l'administration des Douanes.

Alors, et presque de nécessité, il se laissa aller, au moment même où il fondait une famille, à commettre le crime inexpiable : il rompit ses amarres, et vendit le domaine de Diconche ; un peu plus tard la Ferlanderie par sa mère fut vendue à son tour. Détaché tout à fait de cette Saintonge, où trois cents ans durant et davantage ses pères avaient tenu noble rang, il ne lui fut même pas donné de rester fixé à Paris, comme on l'avait rêvé : il connut l'aride et diminuant vagabondage du fonctionnaire selon les lois nouvelles, aujourd'hui à Nantes, demain à Bordeaux, après-demain à Orléans, ne s'attachant nulle part, nulle part n'ayant le temps de marquer sa trace dans la mémoire des hommes, non plus que dans le sol de la terre. Errante devint sa mère, qui vécut à Barbezieux et, étant allée le rejoindre, mourut à Bordeaux. Errante

sa femme aussi après lui, de chez son père allant chez sa fille et sa petite-fille, et mourant, elle parisienne, au fond du Périgord. Ah ! avec cette dispersion de nous-mêmes aux quatre vents du ciel, notre histoire sera encore plus difficile à écrire que celle de nos aïeux. Mais qu'elles sont à plaindre les pauvres veuves, quand est brisée la pierre du foyer où elles se seraient réchauffées à la douce flamme des vieux souvenirs ! Et tandis que son père, frappé d'apoplexie comme devait être frappé un jour son fils après lui-même, avait eu la douceur de mourir en sa maison de Diconche au milieu de toutes les choses aimées, c'est en pays étranger, à Orléans, que l'ancien garde du corps de S. M. Louis XVIII devenu vérificateur des douanes s'éteignit. La vie moderne, et la mort aussi, sont absurdes.

Du moins ce déraciné garda au cœur, et d'autant plus pénétrant qu'il était trempé de mélancolie, je le jurerais, le sentiment de la famille. Tandis que sa femme brille de l'agréable éclat d'une femme du monde, enjouée, pétillante de malice, et qui passera à son fils son esprit de répartie, lui reste simple de goûts, comme c'est charmant de l'être à la Ferlanderie ou rue des Ballets ; il n'aimait rien tant que le coin du feu, les causeries intimes, et le rappel des chers souvenirs du pays lointain dont il avait le culte.

C'est par tout cela que je comprends bien à présent l'esprit original et multiple de Léon de La Morinerie. Né en 1822, comme nous avons vu, dans une maison rare et toute hantée de souvenirs littéraires, il a grandi entre un père, d'âme provinciale, de mémoire très saintongeaise, chrétien royaliste, et, pour bonne cause, qui, lors de l'exhumation des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avait été un des quatre gardes du corps appelés à les veiller dans la nuit du 29 janvier 1815, et un grand-père parisien-né, fonctionnaire libre-penseur et républicain comme tous les fonctionnaires de la Restauration, qui mettait en chansons caustiques ou badines les événements politiques et ceux du logis, qui inventait pour faire partir ses locataires des malices de gavroche. Les deux Muses ont tour à tour balancé son berceau : celle de l'histoire recueillie, chercheuse de ce qui a duré et qui dure ; celle de l'épigramme et de la chanson, qui habite, aujourd'hui, on le sait de reste, au milieu des cartons verts des bureaux.

Par surcroît, les ombres mêmes qui visitaient cette maison, contrastaient de façon bien étrange. Elle avait appartenu à

Sedaine qui ne fut qu'une fois et par hasard l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, qui le reste de sa vie travailla pour l'Opéra-Comique et le théâtre de la Foire, écrivit des vers faciles et des couplets frivoles, l'*Épître à mon habit* et le *Diable à quatre*. Mais Michelet, le grand magicien qui ressuscitait les morts de l'histoire, y avait habité jusqu'en 1827. Il y revenait encore souvent, quand sa gloire déjà auréolait son front aux larges boucles. « Je me souviens, conte Léon de La Morinerie dans un autre chef-d'œuvre inédit de reconstitution historique, *La maison où je suis né*, l'avoir vu lors des journées de juillet 1830 entrer dans la cour et venir annoncer triomphalement à mon grand-père la victoire populaire. A son arrivée je brandissais mon sabre et faisais grand tapage. Il lui fallut désarmer l'enfant et lui imposer silence en lui tirant les deux oreilles. Cette fois, c'était le petit peuple qui était mis à la raison. »

Michelet et les écrits de son père vont donc inoculer à l'enfant quelque nostalgie du passé ; une nostalgie, c'est trop dire ; mais une curiosité passionnée au fond, quoique souriante toujours. Et puis encore, en 1836, à 14 ans, à l'âge où l'âme est de cire aux impressions des choses, on l'a envoyé, malade, au berceau même de la race, en l'île d'Oléron, à Chéray, chez son oncle de la Tranchade. Qui sait quel frisson ce premier contact avec la douce terre qu'entoure l'Océan, patrie intime de la moitié de son être, a éveillé en lui ou quel germe ? Qui sait si ce n'est pas cet obscur frisson qui, après 60 ans, tout d'un coup le ramène en l'île, et fait qu'un jour de mois d'août, en traversant Saint-Denis aux blanches maisons, je suis tout surpris de le trouver, lui, le « flâneur » de Trouville, de Dieppe ou d'Alger, villégiaturant chez nous ?...

...Et pourtant, comme il me le fit voir, en déployant la carte de Cassini qu'il avait apportée et en m'indiquant tous les noms des terres qui avaient appartenu aux siens, bien plus que moi-même, il était là chez lui !

Si dans sa toute première enfance les récits de Saintonge font sans doute encore équilibre à ce que j'appellerai « l'esprit Machurin », c'est celui-ci qui domine son adolescence, sa jeunesse et vingt-cinq ans de sa vie. C'est « papa Vial » en somme qui l'a élevé, façonné, qui en a fait un bureaucrate — mais aussi un homme de beaucoup d'esprit.

Le père La Morinerie, en effet, est de caractère assez effacé ;

et puis, en 1836, commence sa vie nomade ; l'enfant reste à Paris sous l'autorité exclusive et sous le seul charme de son grand-père — qui était très autoritaire, et qui était charmant.

Ce gentilhomme porte en lui tout le « libertinage » d'esprit du XVIII^e siècle. Il en a l'urbanité, le tour d'idées, et, avec la distinction de manières, le fond d'âme d'un vieux bourgeois de Paris très voltairien.

Son *manoir* à lui, c'est la petite maison de faubourg du côté de Charonne, avec un jardin de trente-quatre ares, un tapis vert devant le perron, des berceaux de vigne, des parterres de dahlias, et une grande allée au milieu coupée d'une grotte en rocailles enveloppée de lierre ; l'horizon, de plus en plus rétréci par les constructions nouvelles, se borne assez vite à quelques peupliers du canal Saint-Martin et, entre quelques pans de ciel, deux ou trois moulins de la butte Montmartre à grand-peine aperçus.

Il s'incrute là, et, comme locataire d'abord, puis comme propriétaire après qu'il l'a achetée à la barre, en 1811, des enfants de Sedaine, il y vit plus de soixante ans, et il y meurt, ayant depuis longtemps oublié que la patrie de son nom est le Dauphiné.

Il cherche à y retenir les siens ; il y installe, en faisant les agrandissements nécessaires, les ménages de ses deux filles — qui pourtant lui échappent. Alors, tandis que des deux étages vides il tire parti en y recevant des locataires, il met la main sur son petit-fils, le confisque, et le garde trente ans auprès de lui.

Selon le rythme ordinaire, c'est un jardinier obstiné. Chaque matin, avant d'aller à son bureau, il bêche, désherbe, ratisse, plante, change les allées et surtout arrose. C'est Léonce, nous le savons qui tire en poussant de grands hélas ! les seaux d'eau. Quand Léonce ne fut plus là, le vieillard arrosait encore avec une cuiller à potage.

Fonctionnaire aussi dans toute la beauté du type parisien, qui est sceptique, et comme dédoublé en un serviteur très régulier, très sûr, et un gamin qui fait le pied de nez à ses chefs et surtout au gouvernement. Attaché, sous l'Empire, au service de la Préfecture de police, puis vérificateur à la Cour des comptes, sous la Restauration il passe au ministère de l'Intérieur comme sous-chef, et remplace, en 1821, son père comme conseiller référendaire à la Cour des comptes.

Cependant, ce faubourien, qui a traversé au bel âge adolescent la Révolution, a ou se croit une âme républicaine ; il est fron-

deur au moins, mais à la parisienne toujours, c'est-à-dire en dessous et sans se compromettre. Son opposition s'exhalera surtout en chansons.

« C'était, avoue son petit-fils, qui cependant l'admire et lui fait en ses souvenirs place beaucoup plus large qu'à son père, c'était dans sa nature de n'être jamais content du gouvernement, quel qu'il fût, même de celui de son choix. Républicain dans l'âme, il avait applaudi la chute de Napoléon, et avait salué comme une délivrance la charte de 1814-1815. » Peu à peu, il s'était détaché de la Restauration, et 1830 avait répondu à ses aspirations libérales. Cette fois il attendait la République. Amère déception ! il ne pardonna jamais à La Fayette d'avoir rétabli un trône au profit du duc d'Orléans. Fait chevalier de la légion d'honneur en 1836, il avait voulu renvoyer sa croix ; il fit cette concession de supprimer seulement la couronne qui la surmontait. Président du comité de l'opposition du faubourg Saint-Antoine et de Popincourt, la « poire » tombée, il se frotta les mains au 24 juillet 1848. « Enfin voici la République ! et avec une ardeur toute juvénile il s'agit dans son quartier pour le triomphe de Cavaignac à la présidence. »

Ne croyez pas qu'il en soit pour cela moins bourgeois ami de l'ordre, et féroce sur la propriété. Sa maison, en plein faubourg Saint-Antoine, était précisément pour toutes les émeutes un admirable point stratégique, parce qu'avec le jardin donnant sur trois rues, la fuite en cas de défaite était plus facile. Aussi, en juillet 1830, en février et en juin 1848, fut-elle entourée de trois barricades. Même la dernière fois les pavés montaient jusqu'à la hauteur du premier étage, et l'on avait au-dessus hissé un vieux canon à mitraille. Les insurgés occupaient les boutiques sur la rue, et le drapeau noir flottait sur la porte cochère... Cependant, il ne pactisait pas avec les émeutiers. Bien au contraire, il cachait son petit-fils Léonce, qui se dérobaît à son devoir de garde national... et aux perquisitions : et comme ses locataires, sous prétexte des dommages encourus, lui voulaient, à la faveur du désordre, extorquer les quittances de leurs loyers, il refusait quittance à ces bons socialistes et leur donnait seulement congé. Puis, après une nuit d'angoisses, au petit jour, avec sa femme et son déserteur de petit-fils déguisé en ouvrier, il s'évadait par une porte basse du jardin et se réfugiait à Montfermeil, chez « la tante Cornélie », en ne laissant pour garder la maison que la

vieille cuisinière Augustine. Cela n'empêcha point sa rancune contre le Bonaparte, second restaurateur de l'ordre public.

Il est vrai que pour pousser à bout son dégoût de l'Empire, un décret de 1852 prononçant la retraite à 75 ans des conseillers maîtres à la cour, sonna pour lui l'heure de l'inaction. Alors il fit du jardinage et encore plus de politique sourde, relut Voltaire et se déchaîna en pamphlets de famille, en satires et en épigrammes.

Dès sa Préfecture de police, il avait, étant sous les ordres du général Piis, l'aimable chansonnier et vaudevilliste, pris les habitudes littéraires des bureaux de Paris. « Tous deux, le jeune commis et son chef, étaient membres du Caveau. Vial envoyait ses couplets de troubadour au *Chansonnier des grâces*. Plus tard il changera sa manière, mettra sa lyre au clou, prendra tour à tour un grelot, un sifflet, un fouet, une verge, même des pinçettes. Après Anacréon, Juvénal et Vadé. »

« Il n'est guère de chansons populaires qu'il n'ait follement, follichonnement plutôt, démarquées et arrangées de la plus drôlatique façon... » Celles de son crû sont très crues.

De ses épigrammes « il y en a de badines, de salées, de sifflantes ». Gare à qui l'a froissé. Il tient quelque temps journal secret de quatrains et de bons mots contre ses collègues de la Cour. « La politique surtout échauffe son humeur sous tous les régimes. Il népargne ni Napoléon, ni Louis XVIII, ni Charles X, ni Louis-Philippe... Mais sa raillerie va crescendo, et il verse sur Napoléon III des torrents de bile... C'est que sa haine instinctive s'était accrue d'une déception. Ne s'était-il point bercé de cette idée que son petit-fils lui succéderait à la Cour des comptes et continuerait les trois générations que sa famille avait fournies à cette magistrature ? L'Empire avait tué son rêve comme la République. »

Car vous pensez bien que, malgré la haine du tyran, on n'en fit pas moins démarches sur démarches pour faire agréer la candidature du petit-fils, et, n'ayant pas abouti de ce côté, pour le faire au moins entrer, puis avancer à la Préfecture de la Seine sous les ordres d'Hausmann.

Ainsi, c'est « papa Vial » qui a fait à Léonce de La Morinerie toute sa vie administrative, toute sa vie parisienne, et la moitié de son caractère.

Mais c'est la Saintonge, nous le verrons, qui lui a fait comme une patrie pour son libre travail, qui lui a permis de se consti-

tuer une personnalité, et de bâtir une œuvre qui dure. Et c'est elle aussi qui est l'asile de sa mémoire. Qui donc a écrit sur Machurin, qui hiérarchiquement fut plus haut placé que lui et qui avait certainement autant d'esprit, l'article que pour notre *Revue de Saintonge* j'écris aujourd'hui sur son petit-fils ?...

(A suivre).

GABRIEL AUDIAT.

III

MORT DU PÈRE MARTIAL (1787).

DISCUSSION ENTRE LES MÉDECINS QUI L'ONT SOIGNÉ

Ce n'est pas seulement à l'occasion de la mort du comte de Broglie que le médecin Marchant (1) eût à présenter sa défense et à justifier le traitement employé. Il fut également accusé d'avoir mal soigné un autre de ses clients assez connu dans l'histoire locale, le célèbre prédicateur récollet Charles-Augustin Hardy, connu sous le nom de Père Martial, et mort à Saint-Jean d'Angély, âgé de 69 ans, le 26 février 1787 (2), par suite d'accidents urinaires.

Le Père Martial était né à Taillebourg en 1718, d'une ancienne famille du lieu. Il était frère aîné de Louis-Augustin Hardy, principal du collège de Saintes de 1766 à 1788, puis vicaire général, insermenté, et mort archiprêtre de Saintes en 1807 ; de Modeste Hardy, prieur-curé de Montboyer, oncle et prédécesseur d'un autre Hardy, aussi réfractaire et exilé ; et de Jacques Hardy, maire de Cognac et juge à Saintes.

Il étudia chez les bénédictins de Saint-Jean d'Angély, entra ensuite chez les Récollets de Bordeaux. De 1744 à 1762, il prêcha

(1) Voir le dernier numéro de la *Revue*.

(2) Enterrement du R. Père Augustin Hardy. — Le vingt-huit feuvrier 1787 a été inhumée par le chapitre de l'abbaye royale de cette ville, dans l'emplacement de la nouvelle église, le corps du Révérend Père Augustin Hardy, religieux recollet de la maison de La Rochelle, prédicateur ordinaire du roi, cy-devant provincial de son ordre, lequel est décédé en cette ville, dans la maison de Monsieur Héry, lieutenant criminel, son parent par alliance, lequel est décédé le jour précédent, après avoir reçu les sacrements de l'église, étant âgé de soixante-huit ans. En foi de quoi j'ai dressé le présent acte.

Ainsi signé au registre : F.-J.-D. de Foris, curé de Saint-Jean d'Angély.

Copie de M. L.-C. Saudau, bibliothécaire-archiviste.

avec un grand succès dans la région, puis de 1762 à 1772, il fut appelé à prêcher le carême à Paris (églises Notre-Dame, Saint-Roch, et des Quinze-Vingts), à Versailles, à Nîmes, à Montpellier, à Bordeaux, fut élu provincial de son ordre, se retira dans les couvents de Cognac et de La Rochelle, qu'il fit rebâtir, et accablé par la goutte et d'autres infirmités, il revint chez un parent, M. Héry, à Saint-Jean, et y mourut en 1787. Il a laissé cinq volumes de sermons (1).

De la polémique assez volumineuse échangée à propos de cette mort entre les deux docteurs de Saint-Jean d'Angély, Marchant et son jeune contradicteur Fusée Aublet, il résulte en abrégé ceci :

Le Père Martial était depuis longtemps sujet à des accès de goutte violents et répétés, qui lui avaient laissé des dépôts tophacés et de la raideur articulaire. En janvier 1787, il fut atteint de suppression totale d'urine qui dura trois semaines plus ou moins complète, et avec des alternatives de rémission, une fois après une légère purgation, une autre fois à la suite d'une course en voiture. Son médecin, Marchant, pensa que l'obstacle à la miction pouvait être dû à un calcul engagé dans l'urèthre et conseilla l'emploi de la sonde ; l'autre praticien consulté, Aublet, prescrivit l'émétique pour réveiller l'atonie des organes. Cependant ni Cardailhac, chirurgien, ni le père Hippolyte, prieur de l'hôpital de la Charité à La Rochelle, mandé tout exprès, comme spécialiste éprouvé, ne purent réussir à faire pénétrer ni sonde ni bougie. Néanmoins, le cours des urines se rétablit, et le malade rendit spontanément un calcul de moyen volume.

Ce soulagement n'empêcha pas l'état général de s'aggraver, les vomissements de continuer, et finalement le patient de succomber à la cachexie urinaire.

Le lendemain, 27 février, on fit l'ouverture de son cadavre, à laquelle autopsie assistaient Marchant, Aublet, plus deux chirurgiens aides-majors de l'hôpital, Cardailhac et Lafond, un élève en chirurgie, Moreau, et le syndic des apothicaires, P. Guyot. Les principales lésions observées étaient : le foie légèrement engorgé, la rate beaucoup plus grosse, le rein droit très augmenté de volume, et rempli d'une matière purulente, la vessie

(1) Consulter pour lui et son frère : la Biographie saintongeaise et les livres d'Audiat sur La Rochefoucauld et sur le collège de Saintes.

à peu près vide et contenant un petit calcul, le col et la prostate fort engorgés, mais sans déchirure, ainsi que le canal.

Le procès-verbal ne fut rédigé que le lendemain par Fusée Aublet, et signé des assistants, sauf Marchant. Le premier, après les lésions décrites, en conclut fermement que la mort est due à l'abcès du rein droit, méconnu pendant la vie, et que cet abcès était causé sans doute par les remèdes incendiaires qu'avait pris jadis le Père Martial pour combattre ses accès de goutte.

Le second soutenait que la rétention d'urine, qu'il attribuait au calcul engagé dans le canal était la cause principale des accidents, puis de la terminaison fatale, assertion que j'estime plus plausible que la première.

Tous deux appuyaient leur opinion de citations d'auteurs latins et français, de considérations anatomiques et pathologiques empruntées aux idées régnantes, sans négliger les épigrammes ou allusions plus ou moins mordantes. Cette discussion trop spéciale d'abord, serait ensuite trop prolixe pour être reproduite. Peut-être aussi que les contradicteurs avaient tous deux raison, au moins pour une part.

Ils triomphaient encore de cette maladie.

L'un disait : il est mort, je l'avais bien prévu.

S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

En tout cas, à l'heure qu'il est, mai 1905, tous seraient morts quand même, et depuis longtemps, le malade comme les médecins.

CH. VIGEN.

IV

CATULLE MENDÈS SAINTONGEAIS.

« C'est sur les genoux de leur mère ou de leur nourrice, disait récemment M. Abel Lefranc dans une magistrale leçon au collège de France, que Rabelais, Calvin et Ronsard ont acquis la connaissance de l'idiome vulgaire qui devait leur conférer l'immortalité ». Leur génie a transcrit cette langue maternelle, ce jargon de nourrice. Ils en ont fait la langue française.

(Pierre Baudin, *Le Journal*, n° du 24 avril 1905.)

SCARRON (1), comédie tragique en cinq actes, en vers (2).

LE SCARAMONCHE NOIR

à un bourgeois des champs, ayant au bras une grosse personne
rubiconde.

Le galant, c'est d'avoir pour tête un potiren,
Et ce chef vous sied mieux qu'à quelque *niquedouille*...

(Acte premier, page 10).

SCARRON.

... Elle fondit en pleurs. Goutte à goutte une pluie
D'avril perlait d'aigail sa joue épanouie...

(Acte deuxième, page 108).

SCARRON.

Burlesquement enthousiaste.

... Voyelles ! et vous, Consonnes et Diphtongues,
Muses ! Je suis en proie au lyrique Satan !
Telle, par son Phœbus chatouillées au *mitan*,
Vaticinait, moitié raisin et moitié figue,
La Pythie au trépied fait en cul de sarigue !

(Acte deuxième, pages 96 et 97).

TOUSSAINT QUINET.

... « Stances chrétiennes ». Vous perdez le sens moral.
C'est au point qu'une dame, en un clin d'arbitral
Eventail et des *fis* à sa lèvre vermeille,
M'a dit : « Ça du Scarron, Quinet ? — C'est du Corneille ! »

(Acte troisième, page 151).

SCARRON.

*Pendant qu'on le transporte, et en comprimant, non sans
crispation, ses souffrances, à Francine :*

... Cette *couette*, où l'on m'ensevelit
Trop tôt, souvenez-vous, fut notre lit de noce !

(Acte cinquième, page 249).

(1) Paris, librairie Charpentier et Fasquelle, Eugène Fasquelle, éditeur, 1905.

(2) A été créée sur la *théâtre de la Gaîté* par Constant Coquelin, première représentation, le 29 mars 1905. Direction : Henri Hertz et Jean Coquelin.

Niquedouille, l'aigail, mitan, fis et couette :
Est-ce tout ? C'est d'ailleurs plus que je n'en souhaite.

Non vraiment, vous n'avez, ô Catulle Mendès,
Rien de commun avec *Napoléon Landais*,
Mais on dirait plutôt, n'est-ce pas ? — Est-ce un songe ? —
Que vous avez appris le français en Saintonge.

PIARE MARCUT.

Notre excellent confrère, P. Marcut, me permettra de ne pas être de son avis et de dire pourquoi.

La Saintonge serait assurément très fière de compter M. Catulle Mendès parmi ses hommes célèbres, mais, tout de même, il lui faudra quelques arguments plus probants pour le revendiquer comme sien, voire comme nourrisson. M. Catulle Mendès a-t-il sucé le lait de quelque saintongaise, qui lui aurait infusé les mots de son pays ? Je l'ignore.

J'ai cependant des raisons de croire que *Niquedouille, fis, couette, aigail, mitan*, ne suffisent pas à constituer au brillant homme de lettres un certificat d'origine charentaise.

Aigail, est un vieux mot français dont Godefroy, dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française* cite de nombreux exemples. Le comte Jaubert l'a recueilli dans le Centre (*Dictionnaire du Centre*) « Aiguage, mot dérivé, dit-il, de l'ancien français de langue d'oc se rattachant à *aiguade, aiguayes, aigail* ».

Niquedouille se trouve dans ce dernier *Dictionnaire*.

Couette est encore français.

Fi, verrue. Voici la description qu'en donnent Littré et Robin dans leur *Dictionnaire de médecine* : « Fi ou Fy (ancien français *fi*, du latin *ficus*, sorte de tumeur). Nom vulgaire d'éruptions cutanées mal déterminées des animaux domestiques ».

Le *Dictionnaire* de Richelet (édit. de 1719), écrit Fic. Godefroy, au mot Fi, cite la Bresse, Bourg, l'Yonne, le Morvan, l'Aunis et la Saintonge où on l'emploie. Le comte Jaubert le trouve aussi dans le Centre.

Quant à mitan, il est non moins vieux français. Ducange, au mot *mitarius*, en fait dériver métayer et cite un exemple tiré du cartulaire de Saint-Jean-de-Laon. Godefroy ajoute qu'il est employé dans toute la France et au Canada. Le comte Jaubert n'a garde de l'oublier.

Une fois encore le saintonguais est convaincu de conserver les habitudes du passé et du défaut d'originalité.

J'en veux citer un autre exemple. Beaucoup de personnes considèrent la prononciation « mon fi » pour mon fils ou terme d'amitié, comme une des plus caractéristiques de notre patois. Il n'en est rien.

Fis, *fi*, est la prononciation plus naturelle que *fisse* du mot fils. Littre dit que la prononciation en faisant sentir l's est mauvaise et très récente. Les poètes nous le montrent :

Dans *Andromaque*, Racine a écrit :

Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils
Reste de tant de rois sous Troie ensevelis

(Acte I, Scène I.)

Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis

(*Idem*, Scène II.)

Le sort dont les arrêts furent alors suivis
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.

(*Idem*, *Idem*).

Dans *Athalie* :

Que la seule équité règne en tous mes avis ;
Mais lui-même, après tout, fut-ce son propre fils

Les modernes paraissent avoir évité de mettre le mot fils au bout d'un vers. Cependant, Casimir Delavigne fait dire à Procida des *Vépres siciliennes* :

Mon fils,

Voilà depuis seize ans le sort de ton pays,

(acte II, Sc. VI).

Coppée, dans le *Luthier de Cremone* :

Je t'aimais bien, o cher ouvrage que je fis !

Adieu donc pour toujours, mon chef-d'œuvre, mon fils !

(Sc. VIII).

Mais je dois dire qu'aujourd'hui, au théâtre, l'acteur, même très correct, ne se gêne pas pour prononcer l's de fils, ce qui produit un singulier effet. L'auditeur est si déshabitué de l'ancienne prononciation qu'il ne pense pas à protester. Il n'en est pas moins vrai que nos paysans continuent un antique usage et que le Scarron de M. C. M. parle le français de son temps et non le saintonguais.

CH. D.

IV

L'EXCURSION DE 1905

BARRET, BARBEZIEUX, CONDÉON, BERNEUIL, CHALLIGNAC.

C'est par un temps splendide et tout ensoleillé, à travers un pays merveilleux, qu'eût lieu, le 25 mai dernier, l'excursion annuelle organisée par la *Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* et la *Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure*.

Le rendez-vous était à Pons, à 8 heures et demie ; les excursionnistes y prirent le tramway pour Barbezieux, dont les environs devaient être visités. Étaient présents : MM. Ch. Dangibeaud, vice-président de la Société, D^r Guillaud, A. Laverny, D^r Vigen, Duret, Berthelot, Laurent.

Ces derniers, auxquels se joignit en cours de route l'érudit et modeste curé de Guimps, M. Gardy, qui travaille à une intéressante monographie de sa paroisse, descendent, à 10 heures $\frac{1}{2}$, à la station de Barret où les attendait leur confrère de Barbezieux, M. G. Chevrou qu'était fort aimablement venu rejoindre M. Pottou, curé de Barret.

Bien que la distance de la gare au bourg soit assez courte, nous prenons d'assaut, afin de ne pas perdre un temps précieux, les deux voitures qui nous mèneront aux différentes localités à visiter ; bientôt nous nous arrêtons devant l'église de Barret, première étape du voyage.

Et là, *ex abrupto*, M. Dangibeaud m'annonce qu'on a songé à moi, profane en science archéologique et surtout architecturale, qui étais venu en amateur, sans crayon ni papier, pour faire le compte-rendu d'une excursion en cours de laquelle nous ne devons visiter que des monuments religieux appartenant aux XII^e et XIII^e siècles. Je ne méritais vraiment ni cet excès d'honneur, ni cette... pénitence. Aussi me défendis-je d'accepter une mission pour laquelle je me sentais si peu désigné ; mais devant les amicales instances de mon excellent confrère Laverny et de notre sympathique président, je cédaï et promis de faire de mon mieux. Que le lecteur déçu s'en prenne donc à ces deux confrères — animés certainement de bonnes intentions à mon égard, mais qui me mettent en un cruel embarras — si ce compte rendu n'offre pas l'intérêt et le charme auxquels étaient habitués et que

sont en droit d'attendre les membres de la docte Société historique de Saintonge et d'Aunis.

Classée autrefois comme monument historique, puis déclassée, l'église de Barret date de l'époque romane. Elle doit remonter à la fin du XII^e siècle. Sa façade, éclairée de deux fenêtres superposées, semble avoir été construite à plusieurs reprises, et les deux contreforts qui la soutiennent en masquent un peu et en diminuent la beauté.

Elle n'offre d'ailleurs de remarquable que le portail à trois voussures au-devant duquel s'élevait, il y a quelques années, un porche inélegant. Les colonnes qui supportent les arcs sont surmontées de chapiteaux bien fouillés et fort curieux, parmi lesquels l'archéologue qui se respecte ne manque pas de signaler le deuxième à gauche, représentant la luxure. Sur les autres chapiteaux se distinguent un monstre dévorant un agneau, deux colombes s'entrebecquetant, la scène de la désobéissance originelle, un centaure tenant un arc.

La nef et son abside sont de style roman byzantin. La voûte fut construite plus tard, vers le XV^e siècle, à la même époque probablement que la chapelle de la Vierge, d'un gothique très pur, qui se trouve au côté midi. Cette chapelle devait dominer le reste de l'église, car en-dessous se trouvait une crypte qui pouvait fort bien être une chapelle funéraire. Une différence de niveau très prononcée exista longtemps entre le plancher de l'église et celui de la chapelle. Et ce n'est que tout récemment, à la suite d'une délibération prise par le conseil municipal en 1900, que M. Barbaud, architecte, exécuta les importantes réparations qui font de l'église de Barret une des plus coquettes églises du canton de Barbezieux. On baissa l'intérieur de l'église dont l'exhaussement se produisit à plusieurs reprises — car on y découvrit trois carrelages superposés et séparés les uns des autres — en même temps que devait s'élever, avec les siècles, le sol du cimetière l'environnant. Ainsi furent mises au jour les bases des piliers jusqu'alors enfouies sous terre.

Mais le temps presse ; une courte visite, en passant, au nouveau cimetière, où a été transportée la croix romane provenant de l'ancien cimetière, citée et reproduite par Viollet le Duc dans son *Dictionnaire*, comme appartenant à la fin du XI^e siècle (*Dictionnaire* ; V^e Croix, p. 433); puis on part pour Barbezieux.

Pendant le trajet, l'ami Vigen, l'homme le plus documenté et aussi le plus gai compagnon de route que je connaisse, nous



Excursion de 1905.

Cliché Ch. Dangibeaud.

CONDÉON (CHARENTE),

donne lecture d'un acte de transaction, passé par Démontis, notaire royal à Montchaude, le 8 novembre 1671, « entre haut et puissant seigneur Guy de Sainte-Maure, seigneur et marquis de Bors, Barret et Lagarde, demeurant en son château de Barret en Saintonge, et Antoine Joumard, marquis de Chabans, maréchal de camp, demeurant en son château de La Chapelle-Fouchier en Périgord, héritier sous bénéfice d'inventaire de Henriette de Jussac d'Ambleville, sa mère.....» Ladite transaction était intervenue à la suite de difficultés soulevées par les clauses du testament que fit, le 12 août 1641, Jeanne de Bourdeille, comtesse de Duretal, dame de Barret et de Lagarde, en faveur de Claude de Sainte-Maure et de Louise de Jussac, épouse de Guy de Sainte-Maure de Fougeret.

Il nous apprend encore que la terre de Barret — comprenant deux paroisses, Barret et Lagarde — pouvant rapporter en son entier 1400 à 1500 livres de revenus, était d'assez grande étendue et allait jusqu'à deux poteaux de pierre appelés *la Poterne*, à une portée de fusil de Barbezieux.

Si j'ajoute que le premier abbé connu de la célèbre abbaye de Saint-Etienne de Baigne fut, en 1034, Adémar de Barret, appartenant à la famille des seigneurs de ce lieu, on pourra juger de l'ancienneté des seigneurs de Barret.

Mais déjà nous apercevons à l'horizon les tours du vieux manoir à la toiture ardoisée qui se découpent violemment sur l'azur du ciel et qui, sentinelles avancées du côté nord-ouest de Barbezieux, semblent surplomber l'extrémité de la colline sur laquelle s'étage la ville.

A l'hôtel de la *Boule d'or*, en un salon séparé, un confortable déjeuner attendait les touristes à la table desquels viennent s'asseoir MM. Boutin, pharmacien à Barbezieux, un futur confrère, et A. Poncin, de Brizambourg.

Je n'ai pas besoin de dire sur quels sujets roula surtout la conversation, combien furent intéressants et goûtés les aperçus scientifiques, historiques, archéologiques, etc., dont l'émaillèrent certains de nos érudits confrères, on le devine. Mais que l'erreur est grande de ceux qui, un peu effrayés de tous ces noms en *ique*, s'imaginent que les savants sont gens moroses ! Jamais gaieté plus franche et de meilleur aloi n'assaisonna un succulent repas. Tant et si bien que les excursionnistes dont le départ pour Condéon était fixé à une heure, après avoir rendu, s'entend, au

château et à l'église de Barbezieux une obligatoire visite, se trouvaient encore à table à une heure et demie.

C'est dire combien furent courts les instants consacrés au vieux château, où sont actuellement hospitalisés des vieillards et des infirmes. Nous y fûmes fort gracieusement reçus par Madame la supérieure de l'hôpital, un peu surprise de recevoir un aussi grand nombre de visiteurs ; et c'est en hâte que nous descendons l'escalier conduisant au jardin d'où nous pouvons le mieux examiner l'ancienne porte du nord du château et les deux tours qui la défendent, car il ne reste plus guère que cela de la vieille demeure féodale reconstruite à la fin du XV^e siècle — on y travaillait encore en 1495 — par les soins de « Marguerite de La Rochefoucauld, veuve de Jean, son cousin et mère de François de La Rochefoucauld, lequel François fut parrain du roi François, premier de ce nom, ...une année que le blé était fort cher, cette dame qui avait la force blé, comme le seigneur en amasse toujours grande quantité, nourrit à cette besogne (construction), une infinité de peuple qui accourait là et ainsi en garda plusieurs de mourir de faim..... »

Nous nous dirigeons ensuite vers l'église et jetons en passant un rapide coup d'œil sur l'Hôtel-de-Ville, autrefois siège du Directoire, puis sur une ancienne dépendance du château, n'offrant d'ailleurs rien de remarquable, le Minage, qui date de 1750 et dont « le haut en entier était affermé au tribunal de l'arrondissement » en 1801.

Puis nous voici devant la vieille église, bâtie au XII^e siècle, qui avant de devenir l'église paroissiale de Saint-Mathias ou de Notre-Dame, était un prieuré conventuel, desservi par treize religieux de l'ordre de Cluny, dont la fondation due à Alduin II, seigneur de Barbezieux, remontait vers 1043.

C'est aux XV^e et XVI^e siècles que fut élevé le clocher sur la face occidentale duquel se trouve une belle fenêtre en plein cintre, dont la partie inférieure renferme le cadran de l'horloge, et dont les deux côtés sont ornés de niches avec leurs dais, contenant chacune une statue vêtue de robe ; la sculpture en est médiocre. La façade, d'ordre dorique, est de construction plus récente, comme en témoigne la date, 1754, gravée au-dessus de l'inscription suivante : PETRUS DOIGNON LAPIDUM APPARATOR.

Bien frustes sont les sculptures ornant les trois voussures du portail, on y distingue cependant un certain nombre de statuettes.

Du monument primitif, qui se prolongeait autrefois davantage à l'orient, il ne reste guère que trois nefs formées par deux rangs de piliers gothiques dont quatre sont lisses, tandis que les six autres sont formés de huit colonnes en faisceau surmontées de chapiteaux parfaitement sculptés. L'immense vaisseau, éclairé de vingt-deux fenêtres en plein cintre, se termine par un sanctuaire semi-circulaire, que le zèle et l'activité de M. le curé Augereau soutenus par quelques ressources de la fabrique et la générosité des fidèles firent élever en 1880. Six ans plus tard, grâce au même dévouement, fut installé le magnifique jeu d'orgues, placé au-dessus du tambour de la porte d'entrée.

Il est deux heures sonnées quand enfin nous nous dirigeons sur Condéon. A notre grand regret, deux de nos compagnons d'excursion nous abandonnent et restent à Barbezieux, l'un M. le Dr Guillaud, obligé de rentrer à Saintes par le train de 3 h. $\frac{1}{2}$, l'autre, M. Laurent, retenu certainement à Barbezieux par le devoir mutualiste, car nous le laissons avec M. Constantin, président d'honneur de la Société barbezilienne de secours mutuels de Saint-Mathias.

Grâce aux excellents chevaux qui nous mènent, nous sommes vite arrivés à Condéon, où nous attendait M. le curé Martin, avisé de notre visite ; il se met très obligeamment à notre disposition pour nous montrer les curiosités de son église.

Le portail, très remarquable, attire surtout notre attention avec ses vingt-deux colonnettes, dont quelques-unes malheureusement sont détruites et d'autres fortement mutilées. Elles supportent cinq voussures concentriques dont la plus étroite est découpée à jour en cinq lobes. Certains chapiteaux sont assez bien conservés, notamment le premier chapiteau de droite qui représente un démon chassant devant lui un homme et une femme.

Formant la croix latine, avec l'abside et absidioles, autrefois circulaires, aujourd'hui carrées, l'intérieur de l'église a été restauré presque en entier de 1854 à 1860. On établit alors au-dessus de la porte d'entrée, la tribune qui repose sur trois arceaux à cinq lobes auxquels a servi de modèle celui de la façade. Les deux chapelles, situées à droite et à gauche, sont consacrées, la première à Saint-Joseph, la seconde à la Sainte-Vierge. Les trois autels sont sculptés en pierre de taille. Les voûtes ogivées ont douze mètres soixante-dix de hauteur. La cloche a été fondue en 1768. Au-dessous de l'abside se trouve une crypte, longue de huit

mètres, large de sept, qui très vraisemblablement servit jadis d'ossuaire.

Les de Pindray, seigneurs de Milcent, de Villars, en Condéon et autres lieux, y possédèrent longtemps une chapelle appelée la chapelle Saint-Jacques, où ils se faisaient inhumér. C'est ainsi que le 6 mars 1723, y fut enterré Messire Jacques de Pindray, écuyer ; le 10 mai 1762, un autre Jacques de Pindray ; le 25 janvier 1768, Elie-François de Pindray (1).

Bien qu'il reste encore beaucoup à examiner, il nous faut repartir, car le programme de la journée étant assez chargé, nous ne pouvons faire que de courtes haltes. Nous dirigeant alors sur Berneuil, nous passons près du village de Chez-Cartier, mais c'est à peine si certains de nos confrères, voyant les heures s'enfuir, permettent à quelques-uns d'entre nous de descendre pour y aller voir la fameuse *Motte de Chez-Besson*, non prévue au programme. C'est une énorme masse de terre, de plus de quinze mètres d'élévation, à l'intérieur de laquelle mène un conduit souterrain de vingt mètres de longueur dont l'ouverture se trouve au midi. Était-ce, comme est porté à le croire le D^r Vigen, une place de refuge pour les populations d'alentour ? Était-ce un tumulus ? Les avis sont assez partagés à ce sujet ; et il eût été peut-être intéressant à ce propos de voir les nombreux fossiles, silex, bois de rennes ou de cerfs pétrifiés, trouvés dans le voisinage par le propriétaire. Combien nous regrettâmes l'absence de M. Guillaud qui eût pu nous renseigner. Car il est déjà venu par là, étudier le pays, où il suppose que passait l'ancienne voie romaine allant de Saintes à Périgueux. Il est d'avis que *Condéon* pourrait bien être la fameuse station de *Condate*, marquée sur la carte de Peutinger.

Mais nous voici filant bon train sur le bourg de Berneuil, à l'entrée duquel nous ne tardons pas à mettre pied à terre, car c'est jour de foire, et le chemin qui conduit à l'église est encombré de nombreux magasins installés et déballés en plein air, au milieu desquels circuleraient difficilement les voitures, risquant fort d'y occasionner maints dégâts.

À peine sommes-nous arrivés devant l'église, datant du XII^e siècle, — classée elle aussi autrefois comme monument historique, puis oubliée — que notre actif président Dangibeaud braque son objectif (comme il l'a déjà fait pour Barret et

(1) Sur Berneuil et Condéon, voir le tome VI de nos *Archives*.

Condéon), sur les restes de cette curieuse et bien remarquable façade qui, malgré les deux piliers dont elle est flanquée, tombe en ruines et demande une sérieuse et dispendieuse restauration.

Mais si la façade est délabrée, l'intérieur de l'église, en assez bon état, est fort intéressant pour l'archéologue qui peut constater l'unité de son style. Elle forme la croix latine, elle a nef, coupole centrale avec deux oculi à l'orient, transepts avec chacun leur absidiole au chevet.

Sur le côté d'une fenêtre éclairant l'escalier du clocher, nous remarquons un fragment d'inscription du XIII^e siècle que nous n'avons point le temps de déchiffrer.

Il y a près de deux cents ans, s'imposaient aussi des réparations importantes, si nous en croyons le procès-verbal de l'état du presbytère, de l'église et des ornements sacrés que fit dresser, le 11 octobre 1717, le curé Fleuranseau en prenant possession de la cure de Berneuil. Ce monument était alors dans un état déplorable, car « la vouste, la nef de l'église, celle du clocher et celle de la chapelle appelée de Grange sont crevassée et cassée, partie tombée, il y a même du danger à sonner la cloche, à cause des pierres qui paroissent estre desbranlées et déchaumantées..... »

Ces réparations, malgré leur urgence, ne furent cependant vraisemblablement effectuées que treize ou quatorze années plus tard. Un acte capitulaire du 1^{er} janvier 1735, fait par Pierre Augeay, notaire, mentionne, en effet, l'acceptation des travaux accomplis à l'église et qui avaient été mis en adjudication en suite de l'arrêt rendu « par le conseil de l'estat du roy » à la date du 28 février 1730.

La chapelle de Grange devait, comme à Condéon celle de Pindray, servir à l'inhumation des seigneurs de Grange à qui appartenait le fief du même nom, situé en la paroisse de Berneuil « consistant en maison ou hôtel noble et dépendances », et qui était habité, en 1648, par Jean Durousseau, écuyer, sieur de Grange, époux de Marguerite du Nourrigier. Jean Durousseau, leur fils, époux de Claude de Tustal, mourut en 1683. En 1700, le fils de ces derniers, Joseph Durousseau, époux de Louise de Saint-Aulaire, est qualifié sieur de Berneuil. En 1771, le fief de Grange était la propriété de Gabriel de Laigle, écuyer.

Monsieur le curé Raquin, que nous ne saurions trop remercier de son amabilité, nous montre quatre magnifiques écus d'or de la fin du XV^e siècle, un est à l'effigie de Louis XI, deux de Char-

les VIII et le quatrième de François I^{er}. Ces pièces, qui feraient le bonheur d'un numismate, tant elles sont bien conservées, ont été trouvées sous le foyer d'une cheminée du logis de Parsay qui, autrefois, était aussi un fief noble en Berneuil, appartenant, avant 1770, à Alexis de Beaupoil, écuyer.

Mais la journée s'avance et ce n'est pas sans hésitation que nous nous laissons entraîner par M. Boutin qui, pour rendre notre excursion complète, assure-t-il, a quelque chose d'intéressant à nous montrer. Il eût été regrettable vraiment de ne pas le suivre, car, nous ayant menés au logis paternel où se trouve dressée une table garnie de gâteaux et de rafraîchissements, il nous fait faire la connaissance d'un certain muscat de Frontignan qui, je l'affirme, — dussent les archéologues ne pas me le pardonner, — eût presque valu le voyage à lui seul. M. Laverny, se faisant l'interprète de tous, lève son verre à M. Boutin et à sa mère, dont la bonne grâce accueillante et l'affable simplicité ajoutent un charme nouveau à cette agréable surprise.

Après ce coup de l'étrier, nous reprenons le chemin de Barbezieux, brûlant la station de Chalignac — il y a, parmi nous des confrères affamés ! — où bien des choses curieuses seraient pourtant à voir ; notamment l'immense *camp antique* que nous côtoyons et dont l'établissement à cet endroit viendrait peut-être à l'appui de l'existence d'une voie romaine passant par Condéon ou *Condote*, car il en est assez rapproché.

L'église est charmante à l'intérieur, avec de très fins chapiteaux du XV^e siècle très amusants : truie qui file, chiens se disputant un os... En grosses lettres du XVI^e siècle se détache, sur une colonne, l'inscription suivante : N REGNAVLD P CVRE DVDIT LIEV.

A quelques kilomètres de là, non loin de la route, dans une éclaircie, nous apparaît un coin du vieux logis de Puymoreau où demeurerait, en 1548, le chef des paysans révoltés contre la Gabelle, « le grand Couronnal de Saintonge ».

Puis nous arrivons à Barbezieux, où les excursionnistes ont le temps de dîner avant de prendre le train de 6 h. 50 qui doit les ramener à Saintes.

Ainsi se passa cette journée du 25 mai, si instructive et si bien remplie et dont nul ne gardera un meilleur souvenir que le signataire de ces lignes, car outre le charme scientifique, elle lui procura le plaisir de connaître et d'apprécier quelques-uns des érudits et distingués confrères qui sont à la tête de la Société

des Archives de Saintonge et d'Aunis et savent lui conserver toute l'autorité et tout le prestige qu'avait réussi à lui donner le regretté M. Louis Audiat.

G. CHEVROU.

P.-S. — M. ChevroU n'oublie qu'une chose, c'est que si notre excursion a été l'une des mieux organisées et des plus réussies que nous ayons eues, c'est grâce à lui, au programme tracé par lui et par notre autre confrère M. Laverny. Nous leur en sommes très reconnaissants.

CH. D...

QUESTIONS

N° 787. — Il existe à la mairie du Port-d'Envaux :

1° Un plan daté du 6 septembre 1825, du tertre du Petit-Peux, commune de Saint-Saturnin de Séchaud, indiquant la partie qui fut alors fouillée ;

2° Un acte sous seing privé de juillet 1825, par lequel M. le marquis de Grailly, comme maire, acquiert de Audaire « un terrain sur lequel existent actuellement les vestiges d'un monument romain ...partie d'une pièce de terre... dénommée le Petit Peux » ;

3° Des lettres du sous-préfet de Saintes adressées au maire relativement à cette affaire, commençant le 10 juillet 1824. L'une, du 22 décembre 1824, remercie M. le marquis de Grailly et M. Gallocheau « des soins qu'ils ont donnés à l'examen des ruines, à la conservation du fragment de sculpture et à la recherche de l'origine et de la destination du monument qui paraît décidément avoir servi aux cérémonies du paganisme. Les détails intéressants du mémoire font vivement regretter que le temps l'ait (le monument !) à ce point détérioré ».

Ce mémoire, ailleurs, est dit l'œuvre de M. Gallocheau, et on va l'adresser au préfet (30 novembre 1824). Le 28 janvier 1826, le sous-préfet accuse réception « des deux caisses annoncées dans votre lettre du 26 de ce mois et contenant les fragments de sculptures et autres objets trouvés dans les fouilles du monument romain : les caisses ont été remises au commissionnaire ». Le préfet avait autorisé la translation de ces fragments « à Saintes ».

Où sont-ils ? Figurent-ils au musée ? Le mémoire de Gallo-

cheau a-t-il été pulbié ? Sinon, existe-t-il encore ? Le trouverait-on aux archives de La Rochelle ? Pourrait-il aider à identifier quelqu'une des sculptures gallo-romaines du musée ?

QUÆRENS.

N° 788. — On voudrait connaître l'étymologie de *dail*, faux ; de *sarmazèle*, nom vulgaire du chiendent ; de la *sarnuche* (*agrostis blanche*), ou *cernuche*, nom d'une autre herbe analogue au chiendent, tout aussi envahissante, mais moins malfaisante que ce dernier.

On voudrait mettre d'accord, s'il y a moyen, Jonain, Favre et Eveillé, en ayant une meilleure étymologie que les leurs, ou en confirmant une des leurs.

Ec.

LIVRES ET REVUES

L'Echo Charentais du 18 juin. — M. Vigen met fin à une légende lugubre qui courait depuis longtemps sur Pierre-Paul Texier de La Peygerie, fils de Paul, juge prévôt de Bouteville, et de Marie-Anne Bouchereau, époux de Elisabeth-Jeanne Baudet de Beaupré, appartenant à une famille saintaise, laquelle mourut en 1822, à l'âge de 98 ans. De ce mariage naquirent un fils et cinq filles, mariées à Jean Demontis, médecin à Barbezieux ; à Alexandre d'Auray, marquis de Brie ; à François Trémeau, conseiller au présidial d'Angoulême ; à Louis-François Roy d'Augeac ; à Arnault de Gombault.

Texier était riche ; il acheta une charge de conseiller au parlement de Pau, et il paya 170.000 livres (16 mars 1768) le marquisat de Chaux. Il aurait été accusé d'accaparement, mandé à Paris, embastillé et supprimé. Les mieux informés prétendaient qu'il avait été guillotiné (avant la guillotine !) puis que sa tête avait été rapportée à Barbezieux dans une serviette.

En réalité, il est mort après un mois de maladie, à Paris, rue des Bourdonnais, et fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, le 27 mars 1779, âgé de 57 ans. —

La Province du Maine, t. XIII, 1905. — Dans une note sur *Saint-Romain*, M. le chanoine A. Ledru confirme l'opinion déjà émise par M. le chanoine Busson que Saint-Romain, prétendu neveu de Saint-Julien du Mans, est le même que Saint-Romain de Blaye.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} SEPTEMBRE 1905.

AVIS ET NOUVELLES : Monument L. Audiat ; Distinctions, Nominations, Arbres exceptionnels ; Bréviaire de Saintes ; Legs ; Théâtre de la nature à Royan ; Programme du Congrès des Sociétés savantes.

NOTES D'ÉTAT-CIVIL. — I. *Décès* : Audry de Puyravault ; L. Arnoux ; Lagarde ; Pédézert ; Gilbert-Martin ; Chassériaud ; Garnier, M^{me} Leboucher ; Bougueureau ; Admirault. — II. *Mariages* : Texier-Rabault ; Ochier-Ladmiral ; Choignard-Stavelot ; Goguet-Gerain ; Musset-Soulbieu ; Daron-Loiret ; d'Humières-de Dampierre.

VARIÉTÉS : G. Audiat : *Un Parisien de Saintonge* (fin) ; Lemonnier : *Le clergé de la Charente-Inférieure pendant la Révolution* ; Maillard : *Dorion et le passage de Chauveau* ; D^r Vigen : *Sur l'orthographe du mot Seugne* ; L. B. : *Le Chastel de la mie au roy*.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Etymologie de *dail*, *Sarmasele*, *Cernuche*.

LIVRES ET REVUES.

AVIS ET NOUVELLES

Ainsi que la note insérée dans le numéro de la Revue du 1^{er} juillet dernier le faisait prévoir, le Bureau de la Société est heureux d'annoncer que l'inauguration du monument funéraire qu'il avait décidé d'élever sur la tombe de notre regretté président-fondateur, L. AUDIAT, est fixée au **SAMEDI 23 SEPTEMBRE** prochain, à deux heures de l'après-midi.

On se réunira au cimetière.

Nous engageons particulièrement nos confrères à se joindre en plus grand nombre possible au Bureau, de manière à rendre un dernier hommage à l'homme qui a placé notre Association à un rang si élevé parmi les sociétés savantes de province.

Il n'y aura pas d'autre avis.

Les Annales du Midi, XVII^e année, contiennent un sommaire très élogieux des principaux mémoires insérés dans notre *Revue* en 1904, par MM. Mesnard, Pellisson, Dangibeaud, Musset, G. Audiat, M. Bures, Labadie, abbé Lemonnier.

Les *Etudes* de la Compagnie de Jésus du 20 août 1905 rendent compte du tome XXIII des *Archives*.

L'Echo Charentais du 23 juillet reproduit le rapport de M. Chevrou sur l'excursion du 25 mai.

Le Journal des Voyages du 5 février 1905 contient une note, accompagnée d'un portrait, sur M. Emile-Arthur Thouar, explorateur du grand Chaco, né à Saint-Martin de Ré, le 14 juillet 1853. Cette note est signée de notre confrère M. G. Regelsperger.

Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 5 juillet 1905, l'arc votif de Saintes est classé comme monument historique.

24 juin 1905. — M. Corbineau, architecte à La Rochelle, a obtenu une grande médaille d'argent pour l'architecture privée, à la distribution des récompenses de la Société centrale des Architectes.

Notre confrère, M. Mesnard, avoué à Saint-Jean d'Angély, est autorisé à porter la décoration d'officier de l'ordre du Nicham que lui a conférée le bey de Tunis.

M. le Dr Pousson, agrégé, est nommé professeur adjoint à la Faculté de médecine de Bordeaux par décret du 7 juillet 1905.

M. Triou, conseiller de préfecture de l'Indre, est nommé conseiller de préfecture de la Charente.

Par arrêté du préfet de la Charente-Inférieure, sont nommés membres de la commission chargée de signaler à l'administration des Beaux-Arts les objets conservés dans les édifices religieux, qui, en dehors de ceux figurant déjà sur la liste de classement,

paraîtraient présenter un intérêt véritable au point de vue de l'histoire ou de l'art :

Nos confrères, MM. G. Musset, bibliothécaire, de Richemond, archiviste, Corbineau, architecte diocésain, Fleury, conseiller général, A. Mestreau, Dangibeaud, conservateur du musée d'archéologie de Saintes, Mesnard, avoué.

M. Le Vée, statuaire et archéologue, conservateur du musée de Cherbourg, auteur de la statue équestre de Napoléon I^{er} à Cherbourg, est décédé en cette ville à l'âge de 84 ans. Le musée de Cluny avait acquis sa collection de faïences. M. Le Vée a pris part au concours ouvert pour l'érection de la statue de Bernard Palissy, à Saintes. Le musée possède encore sa maquette.

L'abbé Michon va avoir son monument. M^{me} Isabelle Bogelot en prend l'initiative.

On signale à Ballans un cèdre mesurant 5^m60 de tour ras de terre, 5^m à 0^m60 au-dessus, et 4^m60 à hauteur d'homme. Du sol à la première branche, grosse comme une barrique, il y a six mètres de hauteur : l'ombre s'étend sur un rayon de 7 à 8 mètres.

Il faut signaler à Pons un houx extraordinaire, planté seul à l'extrémité du château : il a deux gros troncs. On estime que cet arbre pourrait remonter à deux cents ans.

Le congrès annuel des Sociétés savantes s'ouvrira à Paris le 17 avril 1906. Les mémoires doivent être soumis, comme d'habitude, à l'approbation du comité des travaux historiques et scientifiques, avant le 30 janvier prochain.

Notre confrère, M. Maurice Martineau, le distingué et érudit bibliophile saintongeais bien connu, vient d'acquérir un magnifique bréviaire manuscrit, en deux volumes, de la fin du quinzième siècle environ, provenant de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Saintes. Passé d'abord en Italie et dans une bibliothèque de Florence à une époque ancienne et inconnue, il se trouvait ces temps-ci dans une librairie allemande. Revenu à Saintes, après de si longues et si lointaines pérégrinations, il y a lieu d'espérer qu'il ne quittera plus sa patrie.

On vient de découvrir au-dessus de la Société vinicole une portion d'aqueduc ou d'égout, de l'ancienne Mediolanum.

—
Une bienfaitrice dont il faut retenir le nom !

M^{me} Pinchon, née Louise Fouragnan, décédée à La Rochelle, le 26 janvier 1905, lègue à la commune de Périgny 40.000 fr., dont les intérêts serviront à fonder de petites rentes viagères de 300 fr. destinées à d'honnêtes cultivateurs habitant la commune depuis dix ans, que l'âge de 60 ans ou des infirmités mettent dans l'impossibilité de gagner leur vie ; 10.000 fr., dont l'intérêt annuel sera employé pendant les mois d'hiver à distribuer du bois et du pain aux indigents, comme elle l'a fait de son vivant ;

A la ville de La Rochelle, sa maison de Romsay et 50.000 fr., pour y établir une maison de retraite où, moyennant une pension de 300 fr. au moins et 600 fr. au plus, des retraités ou des petits rentiers pourront trouver un asile ; aux hospices civils de La Rochelle, 100.000 fr., dont l'intérêt servira à l'entretien perpétuel de la maison de convalescence Sainte-Elisabeth, déjà fondée à Saint-Maurice.

—
L'*Echo rochelais* du 14 janvier 1905 contient en supplément la conférence de M. Copin-Albancelli.

—
Le *Bulletin de la 42^e section de la Fédération nationale des Anciens Sous-Officiers* a publié son premier numéro fin de janvier, à La Rochelle. Il doit paraître tous les mois.

—
Le 13 août ont commencé à Royan, aux arènes de Vallières, les représentations du Théâtre de la Nature, sous la direction de M. Pierre Corneille. Œuvres au répertoire : *Marie de Magdala*, *Erima*, *A chacun sa destinée*.

—
Programme des questions à traiter au Congrès des Sociétés savantes.

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE

Etablir et justifier la chronologie des fonctionnaires ou dignitaires civils ou ecclésiastiques dont il n'existe pas de listes suffisamment exactes.

Etudier l'administration et les finances communales sous l'an-

cien régime, à l'aide des registres de délibérations et des comptes communaux. Définir les fonctions des officiers municipaux et déterminer le mode d'élection, la durée des fonctions, le traitement ou les privilèges qui y étaient attachés.

Signaler les anciennes archives privées, conservées dans les familles ; indiquer les principales publications dont elles ont été l'objet, et autant que possible les fonds dont elles se composent.

Indiquer les diplômes des Universités françaises et étrangères, ainsi que les thèses imprimées ou manuscrites antérieures à la Révolution et conservées dans des dépôts publics ou privés.

Signaler, pour les XIII^e et XIV^e siècles, les listes de vassaux ou les états de fiefs mouvant d'une seigneurie ou d'une église quelconque ; indiquer le fruit qu'on en peut tirer pour l'histoire féodale et pour la géographie historique.

Registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil ; services qu'ils peuvent rendre pour l'histoire des familles ou des pays, pour les statistiques et pour différentes questions économiques.

Etudier l'administration temporelle des paroisses sous l'ancien régime (marguilliers, fabriciens, etc.).

Chercher dans les registres de délibérations communales et dans les comptes communaux les mentions relatives à l'instruction publique : subventions, nominations, listes de régents, matières et objet de l'enseignement, méthodes employées.

Faire pour la période antérieure au second Empire la bibliographie raisonnée de la presse périodique (journaux et revues) pour un département, un arrondissement ou une ville.

Donner des renseignements sur les livres liturgiques (bréviaires, diurnaux, missels, antiphonaires, manuels, processionnaires, etc.), imprimés avant le XVII^e siècle, à l'usage d'un diocèse, d'une église ou d'un ordre religieux.

Recueillir les renseignements qui peuvent jeter de la lumière sur l'état du théâtre, sur la production dramatique et sur la vie des comédiens en province depuis la Renaissance.

Exposer, d'après les registres versés récemment par l'administration de l'Enregistrement aux archives départementales, comment était organisé et fonctionnait, à la fin de l'ancien régime, le service de la perception des droits domaniaux du roi (contrôle des actes, insinuations laïques, centième denier, etc.).

Indiquer le parti qu'on peut tirer de ces registres pour les études historiques.

Etudier pour une région déterminée le rapport des mesures anciennes avec celles du système métrique.

Etudier la vie littéraire dans une ville ou une région de la France au XVIII^e siècle, avant la Révolution.

Sans négliger les écrivains locaux, on recherchera les faits et documents qui peuvent faire connaître l'activité intellectuelle et les goûts du public, ainsi que le rôle de la littérature dans la vie nationale.

Organisation et fonctionnement d'une des assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787.

Dresser la liste des documents d'archives qui peuvent servir à faire connaître, dans un département, l'application de la constitution civile du clergé.

Etudier les délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la Révolution, en mettant particulièrement en lumière ce qui intéresse l'histoire générale.

Etudier, dans un département ou dans une commune, la levée, la composition et l'organisation des bataillons de volontaires pendant la Révolution.

Tracer l'histoire d'une société populaire pendant la Révolution.

Etudier les variations de l'esprit public dans un département sous le Consulat et l'Empire, d'après les procès-verbaux d'opérations électorales et d'après les autres sources imprimées ou manuscrites.

Etudier, dans un département ou dans une commune, le fonctionnement de la conscription militaire de l'an VI à 1815.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

I. — *Archéologie préromaine.*

Signaler les stations et gisements préhistoriques nouvellement découverts ainsi que leur disposition stratigraphique en décrivant systématiquement les outils et les armes qu'on y a trouvés.

Faire, pour chaque département, un relevé des sépultures préromaines en les divisant en deux catégories : sépultures par inhumation, sépultures par incinération.

Signaler dans chaque arrondissement les monnaies gauloises que l'on y recueille habituellement dispersées sur le sol.

NOTES D'ETAT CIVIL

DECÈS

Dans l'article nécrologique consacré à la fille de M. Fryson dans le numéro précédent, il faut lire Plancke et non Planche.

Le 22 juin dernier est décédé à La Jarrie d'Aunis, M. Pierre-Jacques Devallée Audry de Puyravault, né à Matha, le 14 juin 1842, de Pierre Audry de Puyravault, petit-fils du représentant du peuple à la Constituante et de Victoire-Alida Christin.

Après d'excellentes études à Sainte-Barbe, il suivit très irrégulièrement les cours de l'école des Beaux-Arts. Au début de la guerre de 1870, il s'engagea dans un régiment de zouaves en Algérie.

Le 18 mai 1884, il fut élu maire de Matha en remplacement de son père. Il abandonna cette mairie pour devenir juge de paix à La Jarrie en 1894.

Le 12 décembre dernier, il avait épousé en secondes nocces, M^{me} veuve Montariol, née Brunet. Il était veuf d'Aline Dargnaud, originaire de Boby-sur-Loire, décédée à La Jarrie en 1903.

Le 2 juillet 1905 est décédé à la Cassotière-Basse, commune de Tonnay-Charente, Lucien Arnoux, capitaine de frégate en retraite, à la suite d'une maladie qui le tenait dans l'inaction depuis plus d'une année. Très affectueux pour tous les siens, très affable pour tous, il a laissé un grand vide dans sa nombreuse famille.

Lucien Arnoux était né à Rochefort-sur-Mer le 13 mai 1845. Il était fils d'Eugène Arnoux, capitaine de frégate, né le 17 février 1803, mort à Rochefort-sur-Mer le 12 juin 1878, O. ✱, et de *Joséphine-Louise-Clotilde Savary* (1817-1892), fille d'Augustin Savary, qui fut président du tribunal civil de Saintes, et tante de M^{me} Lambert, petite-fille du même Augustin Savary, mariée à M. le baron Amédée Oudet.

Elève de l'Ecole Polytechnique en 1864, il fut nommé, à sa sortie de cette école, aspirant de 1^{re} classe de la marine, le 1^{er} octobre 1866. Enseigne de vaisseau le 1^{er} octobre 1868, il navigua beaucoup dans ce grade. Il fut nommé lieutenant de vaisseau le 27 avril 1875 et capitaine de frégate le 1^{er} janvier 1892. De 1896

à 1899, il commanda la Défense fixe à Rochefort. Il fut retraité le 1^{er} mars 1899, ayant passé près de la moitié de son temps de service à la mer ou dans les rades.

Lucien Arnoux était officier de la Légion d'honneur et du Nichan-Iftikhar de Tunis.

Homme d'un savoir étendu et surtout versé dans les sciences, il était en même temps très modeste et n'aimait pas à faire parade de ses connaissances. Il était d'une grande bonté et très serviable et était très aimé dans la marine. Membre de la Société des Archives historiques, il s'intéressait à ses travaux et suivait volontiers les excursions qu'elle organisait ; amateur de photographie, il rapportait de ces courses d'intéressants clichés.

Les obsèques du commandant Lucien Arnoux ont été célébrées à Rochefort, le 5 juillet, en l'église Saint-Louis, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis. Les cordons du poêle étaient tenus par M. le contre-amiral Ternet, major-général de la marine à Rochefort, M. le capitaine de vaisseau en retraite Théophile Parfait, M. Jules Belenfant, notaire honoraire et M. Malavoy, lieutenant-colonel d'artillerie en retraite, ancien camarade de promotion de Lucien Arnoux à l'Ecole Polytechnique.

Selon le désir qu'en avait exprimé le défunt, les honneurs militaires ne lui ont pas été rendus. Mais le commandant actuel de la Défense fixe avait eu l'aimable pensée d'envoyer une délégation d'une quinzaine de quartiers-maîtres et de brevetés, et cette délégation fut composée entièrement d'hommes de bonne volonté qui demandèrent à assister aux obsèques de leur ancien commandant.

L'Amicale des médaillés militaires, société dont Lucien Arnoux était membre d'honneur, était représentée aux obsèques par son président et par une délégation.

Lucien Arnoux avait épousé, le 27 avril 1875, *Louise-Marie-Laure Maisonneuve*, fille de *François-Auguste-Emile Maisonneuve* (1814-1895) (*Revue de Saintonge*, t. XV, 1895, p. 416) et de *Julie-Clémence-Laure Huot-Labrousse* (1823-1904) (*Revue*, t. XXIV, 1904, p. 207).

De ce mariage sont issus :

1^o Henri, né à Rochefort le 19 juin 1876, entré à l'Ecole navale en 1894, aspirant de 1^{re} classe le 5 octobre 1897, enseigne de vaisseau le 5 octobre 1899, marié en 1904, à *Louise-Françoise-Nelly Lian* (*Revue*, t. XXIV, 1904, p. 144).

2° Lucie, mariée en 1902 à Gabriel Rousseau, docteur en droit (*Revue*, t. XXII, 1902, p. 226) ; une fille et un fils.

3° Marguerite.

Lucien Arnoux a eu pour frère et sœur :

1° Joseph-Paul, né le 16 décembre 1846, entré à l'Ecole navale en 1863, devenu capitaine de frégate en 1892, décédé en 1903. — Marié à Françoise Roux, fille du capitaine de vaisseau François Roux. — Dont deux enfants : 1° Marie, mariée en 1898 à Paul Labeille, ingénieur des ponts et chaussées ; 2° Thérèse, décédée le 28 mai 1905, mariée en 1903 à Paul Hendlé, ingénieur de la marine.

2° Louise, mariée à Georges-François Regnault, né le 22 mai 1839, entré à l'Ecole navale en 1855, devenu capitaine de vaisseau en 1892. — Dont trois enfants : 1° Jeanne, mariée en 1899 à Louis Juin, lieutenant de vaisseau, fils du contre-amiral Louis Juin (1823-1892) ; 2° Louis, lieutenant au 18° régiment d'infanterie, marié à Jeanne Mauné ; 3° Germaine.

G. REGELSPERGER.

Le 4 juillet ont eu lieu, à Paris, les obsèques de M. A. Lagarde, ancien sous-préfet de Saintes, ancien préfet de la Charente-Inférieure (27 mars 1879-21 octobre 1883), secrétaire général de la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Il était le père de M. Léonce Lagarde, ministre de France en Ethiopie.

Le même jour est décédé à Dijon, M. Stehelin, ancien préfet de la Charente-Inférieure, trésorier général de la Côte-d'Or, à l'âge de 62 ans.

Le 17 juillet 1905, est décédé à Saintes, M. Jean-Eugène Pédézert, professeur honoraire de la Faculté de théologie protestante de Montauban, chevalier de la Légion d'honneur, à l'âge de 92 ans.

Il laisse un fils, M. Charles Pédézert, ingénieur en chef adjoint aux chemins de fer de l'Etat. Il avait eu une fille, décédée, M^{me} Couve.

L'inhumation a eu lieu à Montauban.

Le 21 juillet 1905 est décédé au Maine-Chevalier, commune de Saint-Thomas de Cosnac, M. Charles-Joseph-Honoré-Louis-Stanislav-Gontrand Martin, dit Gilbert-Martin, qui fonda sous l'Empire la feuille satirique *Le Philosophe*, et après la guerre rédigea,

à Bordeaux, *Le Don Quichotte*. Il était fils de Martin Jean-Charles-Hector et de Gilbert Madeleine-Honorine.

Le 21 juillet 1905, est décédé, à Saintes, M. Pierre dit Henri Chassériaud, conseiller municipal, ancien adjoint. Il était né à Saintes le 27 février 1824. Après un assez long séjour à Moscou et à Saint-Pétersbourg (1850-1866), il vint se fixer à Saintes. Nommé conseiller municipal le 22 novembre 1874, il fut constamment réélu. De juin 1885 à avril 1892, il exerça les fonctions d'adjoint.

Il laisse un fils, M. le docteur Chassériaud et une fille.

Voir le discours de M. Genet, maire, dans l'*Indépendant* du 25 juillet.

Notre confrère, M. Frédéric-Jean-François-Gustave Garnier, sénateur de la Charente-Inférieure, chevalier de la légion d'honneur, est mort le 6 août 1905, à Contrexeville. Il était né à Rochefort, le 24 février 1836, de Gustave-Benoît, ingénieur de la marine, chevalier de la légion d'honneur, et de Thérèse Chaumont, dont le père était directeur des constructions navales.

Elu conseiller général du canton de Royan en 1871, il a été constamment renommé. Maire de cette ville sous l'Empire, il n'a jamais cessé de l'être. Il faut reconnaître que si en maintenant un homme à sa tête une commune lui témoigne les sentiments de gratitude dont elle est animée à son égard, jamais personne n'a plus mérité cet honneur, car si Royan est devenu une station balnéaire importante, la plus mondaine des côtes entre la Gironde et la Seine, c'est à lui qu'il le doit. Grâce à son initiative, Royan a pris un essor considérable. C'est ce même sentiment qui poussa les électeurs de l'arrondissement de Marennes à le nommer député, le 22 septembre 1889, comme candidat opportuniste, par 7.974 voix. Réélu sans concurrent en 1893, en 1898 (8.583 voix), et en 1902 (8.422 voix), il passa au Sénat en 1904 (703 voix).

Il était vice-président du conseil général de la Charente-Inférieure, et propriétaire du château de Vaux, près Royan.

Il avait épousé M^{lle} Valérie Avenant, dont cinq enfants: Louise, mariée à M. Maurice Héлитas, sous-préfet de Lisieux; Gustave, ingénieur des mines, qui a épousé M^{lle} Hedde; Georgette, mariée à M. G. Pelletreau, inspecteur des chemins de fer du Nord; Maurice, artiste peintre, et Renée.

Le 9 août, ont eu lieu les obsèques, à Royan, aux frais de la ville.

Des discours ont été prononcés par M. Regnault, préfet de la Charente-Inférieure, M. Calvet, sénateur, M. Poitevin, vice-président de la commission départementale, M. Torchut, député, M. Filleux, président du conseil d'arrondissement, M. Barthe, adjoint au maire de Royan.

« Retracer la vie municipale de Garnier depuis trente-cinq ans serait faire la monographie de notre station : ce serait écrire l'histoire de Royan. C'est tout d'abord la construction de l'église Notre-Dame qu'il eut à surveiller, et pour l'achèvement de laquelle il dut trouver les fonds nécessaires. Puis ce fut l'établissement du chemin de fer de la Seudre, permettant aux étrangers d'accéder à Royan. Pour arriver à ce résultat, après avoir payé de sa personne, comme il savait le faire en toute occasion, il n'hésitait pas à faire souscrire à la ville 50.000 fr., — somme énorme pour le budget de l'époque. Ce fut ensuite la transformation de la forêt domaniale de la Grande Conche en un quartier superbe, le Parc, les embellissements de Pontaillac, la construction du marché, des boulevards, le tramway, la jetée-débarcadère, l'aqueduc collecteur, etc. »

« Ne pensez-vous pas, a dit M. Calvet, chers concitoyens, qu'il mériterait, lui aussi, d'avoir, dans la cité, un monument, si modeste fût-il, nous rappelant à tous et à nos successeurs les bienfaits de sa vie publique et privée ? »

(Cf. le *Journal de Marennes*, le *Mémorial de Saintes* du 13 août, l'*Indépendant* du 15.)

Le 11 août, est décédée, à Saintes, M^{me} Marie-Gabrielle-Antoinette de Saint-Michel Dunezat, âgée de 51 ans, femme de notre confrère M. Le Boucher, ancien sous-commissaire de la marine, commandant supérieur de 1^{re} classe des établissements pénitentiaires en retraite, chevalier de la légion d'honneur.

Le 16 août 1905, est décédé, à Romsay, M. Albert Admyrauld, âgé de 63 ans, décoré de la médaille militaire, beau-père de M. Mesnier, juge d'instruction à La Rochelle, dernier représentant de la famille Admyrauld, vieille famille rochelaise qui remonte au XVII^e siècle. Il a été percepteur à Bournezeau (Vendée), où il se maria.

(Cf. *Revue*, tome XIX, p. 109.)

Notre éminent confrère, William Bouguereau, est mort à La Rochelle, le 20 août. Le temps et l'espace nous manquent pour résumer les cinquante années de labeur et de triomphe de cet artiste célèbre. Un de nos collaborateurs lui consacrera quelques pages dans le prochain numéro.

MARIAGES

Le 24 mai 1905, a été célébré à Saint-Jean d'Angély, le mariage de M. Jean-Raymond Texier, docteur en médecine, fils de M. Barthélemy Texier, propriétaire, chevalier du mérite agricole et de M^{me} Zina-Ursule Coudret, demeurant à la Roulerie, commune de Saint-Jean d'Angély, avec M^{lle} Anne-Marie-Joséphine Rabault, fille de M. André-Joseph-Prudent Rabault, maire de Saint-Jean d'Angély, officier d'académie et de M^{me} Marie-Joséphine-Blanche Himbourg, et petite-fille de M. Jean-Baptiste Himbourg, ancien maire de Varaize, conseiller d'arrondissement, chevalier du mérite agricole.

Le 20 juin, à Bignay, a eu lieu le mariage de M. André-Hilaire Ochier, avocat à Poitiers avec M^{lle} Isabelle Ladmiral, fille du docteur A. Ladmiral.

Le 26 juin a été célébré à Saint-Genis, le mariage de M. Paul Choinard, capitaine d'artillerie à l'île de Ré, avec M^{lle} Marthe Stavelot, fille de M. Armand Stavelot, président du conseil d'arrondissement de Jonzac.

Le 11 juillet 1905, a été célébré, à La Rochelle, le mariage de M. Goguet *Pierre-Marie*, agent transitaire à Tonnay-Charente, fils de M. Fernand Goguet, agent transitaire et maire de Tonnay-Charente, avec M^{lle} Géraïn Marie-Pauline-*Andrée*, fille de M. Gaston Géraïn, percepteur à Dompierre-sur-Mer, et de Madame, née Brejon.

Le 12 juillet 1905, a été béni, à La Rochelle, le mariage de M. Jean-Marie-Joseph Musset, architecte à La Rochelle, fils de M. G. Musset, avocat, notre confrère, avec M^{lle} Marie-Anne-Sophie-Geneviève Soulbieu.

Le 1^{er} août 1905 a été célébré, à Nantes, le mariage de M. Etienne-Jean-Marie Daron, avocat à Saintes, avec M^{lle} Marie-Gabrielle-Henriette Loiret.

Le 2 août 1905, a été célébré le mariage de M. Robert d'Humières, fils de M. le comte Aymeric d'Humières, directeur des Haras en retraite, avec M^{lle} Marie de Dampierre, fille du comte Eric de Dampierre, chef d'escadron d'artillerie en retraite, propriétaire du château de Plassac, petite-fille du marquis Elie de Dampierre, décédé en 1896, qui était frère de la grand'mère du fiancé, M^{me} la comtesse d'Humières, décédée à Saintes en 1897.
(Cf. *Revue*, t. XVI, p. 100, et XVIII, p. 45.)

VARIÉTÉS

UN PARISIEN DE SAINTONGE

LE BARON CHARLES-LÉON-MICHEL DE LA MORINERIE

(1822-1905)

(*Suite et fin*).

Ainsi, Léon de La Morinerie a eu deux existences qui se sont superposées l'une à l'autre. Avant que par son labeur d'érudition il se soit raciné à nouveau dans la terre de ses anciens et que la Saintonge soit devenue la patrie de son esprit et puis pour moitié au moins celle de son âme, il a eu d'abord une vie parisienne, la moins originale, la moins féconde, mais aussi la moins connue de nous.

*
* *

Le petit-fils du « papa Vial » va à l'institution Favard et au collège Charlemagne, comme tout le monde, puis, comme tout le monde aussi, à l'Ecole de droit, d'où il brigue, comme tout le monde les honneurs obscurs et mal payés du fonctionnarisme. A vingt ans, grâce à l'intermédiaire de quelqu'un qui par sa femme

se trouvait vaguement cousin de M^{me} de Machurin, — et c'est presque toujours ainsi que cela se passe, — il est présenté à M. de Rambuteau, et entre comme auxiliaire à la Préfecture de la Seine. Importe-t-il à l'histoire de tracer son *curriculum* ? Et vous intéresse-t-il beaucoup de savoir qu'il fut attaché d'abord au bureau des Archives, — ce qui cependant n'a pas nui, je pense, à sa formation de paléographe ; — qu'en 1845 il passa comme expéditionnaire au service nouvellement créé en vue de l'organisation des Prud'hommes, en 1846 au bureau des Travaux d'architecture et des Carrières, qu'après dix ans « de bons et loyaux services », suivant la formule, ses appointements étaient portés à la somme de 2.100 fr., et à 2.700 fr. en 1859, après dix-sept ans de bureaucratie, quand il était déjà marié et père de famille ?.... Ah ! l'habile direction de M. de Machurin, qui du propriétaire de Diconche et de la Ferlanderie, son gendre, a fait un douanier vagabond, et qui a voué son petit-fils, un si bel homme, une intelligence si vibrante,... au rond-de-cuir !

Il est vrai qu'il avait nourri, comme j'ai dit, une grande pensée : celle de transmettre un jour à ce petit-fils sa magistrature de la Cour des comptes. Il le voulait son continuateur au point de lui avoir fait ajouter *officiellement* le nom de Vial à celui de La Morinerie. Il avait, en 1851, obtenu du premier président de la cour, M. Barthe, que le jeune Vial de La Morinerie fût admis parmi les aspirants (l'aspirance a été remplacée en 1856 par l'auditoriat, qui s'obtient au concours). A la première vacance qui se produisit, en 1852, dans le cadre des conseillers référendaires, il faisait de vaines démarches en sa faveur. Et deux ou trois fois encore, de 1853 à 1857, oubliant sa rancune contre le « tyran » qui l'avait mis à la retraite à 75 ans, oubliant ses pamphlets de famille et son opposition violente et sourde à la fois, il essayait d'intéresser à cette candidature jusqu'au secrétaire de l'empereur, M. Mocquart. Il fallut bien y renoncer, se résigner à l'hôtel de ville, et devoir son avancement... à M. Haussmann.

Donc, commis principal au bureau de l'Assistance publique en 1859, en 1862 sous-chef au secrétariat du conseil municipal, chef du bureau de l'administration des communes de la Seine en 1864, chef de division en 1871, membre d'une infinité de commissions, y compris les commissions d'examen de l'enregistrement primaire, collaborant dans l'ombre aux organisations de congrès et d'expositions, décoré en 1879 par M. Hérold, mis à la retraite brutalement en 1882 par M. Floquet qui a besoin de la place, —

et parce que les « fiches » eurent sans doute de tout temps beau jeu contre un « ci-devant », — il déroule jusqu'au bout le morne ruban de la filière administrative, il boucle la boucle...

Sans doute, il n'est point de métier bien fait qui soit méprisable. Et il ne faut pas trop rire de ces existences réglées et comme quadrillées, qui sous l'agitation de la politique et tant de révolutions de surface qui ne sont après tout que des changements de personnel, poursuivent méthodiquement et sans trouble le labeur nécessaire dont la vie d'un grand pays est faite... Après tout, c'est tant mieux pour la France, si elle a de tels serviteurs pour tenir même les rôles les plus faciles. Qui oserait pourtant dire qu'avec ses dons heureux, son savoir, sa puissance de travail et ses goûts d'artiste, Léon de La Morinerie n'a pas été la plupart du temps fort au-dessus de sa besogne, et des fonctions de la carrière qu'il a suivie ?

Qu'est-ce qui tranchera bien sur cette routine et fera saillie au dehors ? La Révolution de 48 et la guerre de 70... Mais il faudrait M. de La Morinerie lui-même pour nous raconter, — il contait si bien et il voyait si fin ! — ce qu'il avait vu alors et le rôle d'utilité qu'il avait joué à côté des grands improvisateurs de gouvernements nouveaux.

En 48, il était garde national, encore comme tout le monde. Mais nous savons que le grand-père Vial n'avait rien d'un héros ; *cedant arma togæ*... Au lieu d'attiser dans les grands jours la flamme militaire qui devait couvrir chez le jeune homme, fils et petit-fils de garde du corps, il l'arrachait à « son devoir » le plus possible.

Passe encore pendant les temps de paix ! C'était de mode chez les bourgeois élégants d'aller, plutôt que de répondre aux appels, faire une petite retraite à l'hôtel des Haricots. Notre voltigeur (3^e bataillon, 8^e légion), lui aussi, en goûta pendant vingt-quatre heures, pour s'être rentré couché à la maison plutôt que de faire sa garde de nuit à la mairie. Il occupa heureusement, et grâce à la recommandation d'un de ses chefs de bureau, le célèbre n° 14, la cellule des artistes ; il y dut, je pense, puisqu'il dessinait et rimait, crayonner à son tour sur le mur, au-dessous des caricatures et des vers qu'y avaient laissés Alfred de Musset, Gautier, Deveria, Decamps, Cicéri, Théodore de Banville, tous charmants esprits, — et détestables gardes nationaux.

La révolution du 24 février lui apporta, je pense, de fortes impressions et de fugitives espérances ; car il sentit venir à lui la

Fortune sous les apparences du maire de Paris, le journaliste Armand Marrast, qui était un ami politique de M. de Machurin... Et puis on quittait souvent les cartons verts pour prendre le képi et le fusil. Les journées se passaient en promenades militaires, les nuits en veillées au poste et en rondes. Au 23 juin, les barricades se dressent, le canon groude, « le citoyen Vial-Lamorinerie » est « appelé sous les armes »... Par malheur, le fâcheux grand-père le soustrait à la bataille, et le fait, avec lui-même, filer par la porte de derrière de son jardin..... Et les souvenirs de cette héroïque époque se sont en allés, comme la gloire possible, en fumée !

En 70, il n'eut pas seulement une bonne place dans la coulisse pour voir bien des choses curieuses des révolutions de l'Hôtel de ville, il eut aussi dans la détresse de la nation à payer largement de sa personne. Et d'abord, comme chef du service des communes, aux jours lamentables de l'envahissement et du siège, il concourut aux mesures que commandait l'émigration en masse des habitants de la banlieue dans la capitale : recherche de logements pour les mettre à l'abri ; installation de leurs mairies ; transport et classement de leurs archives au tribunal de commerce ; et, par-dessus tout, distribution de vivres aux réfugiés. Jules Ferry avait, au 4 septembre, remplacé Haussmann comme préfet de la Seine. Mais c'était M. de La Morinerie qui connaissait les maires et le personnel municipal de la banlieue, qui, dans ce tohu-bohu de solliciteurs, pouvait le mieux mettre un peu d'ordre. Aussi, à côté de Ferry qui préside, est-il le secrétaire indispensable de la réunion des 71 maires des communes de la Seine, qui se tient le 10 septembre et les jours suivants ; et la commission permanente reconnaît publiquement quelque temps après que la distribution qu'elle a faite d'un million et demi de francs, de près de six millions de bons, « a nécessité des prodiges d'activité de la part du service organisé par M. de La Morinerie, si dévoué et si compétent pour les intérêts suburbains ». Ce fut le beau temps des nuits passées sur un matelas dans le bureau même, des labeurs écrasants dans les angoisses de la lutte, de la vie fiévreuse au milieu des clameurs de la populace, des envahissements répétés de l'hôtel de ville, des surprises de la fusillade, comme celle du 31 octobre, qui vient briser les pieds de sa table de travail et la fait couler sous lui...

En février 1871, nouvel apostolat d'ordre et de bienfaisance. L'armistice ayant été signé, puis la paix, les habitants de la ban-

lieux reprennent le chemin de leurs foyers dévastés. Dans la correspondance tout récemment publiée de Taine, qui précisément se trouvait à Châtenay un très proche voisin de la maison de campagne de M. de La Morinerie, je relève quelques traits bien expressifs :

Du 17 mars :

« Sceaux et Châtenay sont dans un état affreux, un chenil de porcs, une odeur et des tas d'immondices composites et sans nom comme un dépotoir de chiffonniers. La maison du curé à Châtenay a l'air d'une écurie de vidangeurs. Partout les meubles brûlés, cassés, les persiennes et les barreaux détruits ; cela dépasse l'imagination, il faudra du temps pour que cela se nettoie et s'assainisse ».

Et du 25 mars :

« On a déjà enlevé de notre maison de Châtenay cinq tombereaux d'ordures ; on continue, il y en a encore deux... Je sors de chez l'ad-joint Sinet. Des mesures sont prises. Depuis huit jours on travaille à nettoyer l'abattoir encombré, ordre d'enlever toutes les ordures déposées dans les rues, pour le 31 mars. On a recouvert de terre épaisse les hommes et les chevaux enterrés çà et là. Je conseille de semer dessus du gazon anglais avec terreau. Ce soir nous aurons du chlore. Les odeurs du village ont bien diminué et environ cent habitants sont rentrés. Cela irait plus vite sans les troubles de Paris (l'insurrection du 18 mars et la Commune), qui leur ôtent les conseils et la direction ordinaire venant de l'Hôtel de Ville... »

On voit quel beau champ fut la banlieue parisienne pour l'activité de M. de La Morinerie. Aussi est-ce à lui que la société constituée à Londres pour venir en aide aux victimes de la guerre délégua le soin de la répartition des secours en argent, en vivres, en vêtements... Ce qu'on ne songerait même pas à dire en contant la vie d'un honnête homme, si la gangrène d'argent n'était aujourd'hui devenue générale et si l'on n'avait pas l'habitude de voir maintenant sur chaque sinistre accourir tant de rapaces, après qu'il lui eût passé de si fortes sommes par les mains, M. de La Morinerie resta pauvre.

Lui-même, en secourant les autres, portait le deuil de sa villa saccagée de fond en comble. Il avait, en effet, acheté, en 1866, la petite maison de banlieue dont un bourgeois de Paris qui voit venir la cinquantaine ne se passe pas volontiers : atavique retour à la verdure de ceux dont les pères ou grands-pères ont vendu leur Diconche. Comme il était homme de goût, lui avait bien choisi la sienne, à quelque mille pas de la petite ville très provinciale de Sceaux, dans la commune rustique encore de Châtenay, au hameau d'Aulnay : « ermitage modeste, ainsi le peint-il, plein

d'ombre, avec une riante échappée de paysage sur l'horizon lointain, planté, à mi-côte, au revers d'un mamelon bordé par les grands bois de la Vallée-aux-Loups, l'ancienne demeure de Châteaubriand. C'était un morceau du parc d'Aulnay vendu par la comtesse de Ségur après le décès de la comtesse Alexandre de Girardin, et qui avait autrefois appartenu au célèbre compositeur Rossini... »

Quand il y revint, après le siège, il n'en retrouva absolument que les quatre murs éventrés. Mobilier, livres, papiers, sa fameuse collection de coquilles, ses tableaux, ses eaux-fortes, ses miniatures, ses souvenirs de famille, la horde bavaroise de Von Hartmann avait tout pillé, tout entassé dans ses fourgons. Il poussa un cri de colère douloureuse. Et j'ai retrouvé dans ses papiers le brouillon inachevé de quelque appel, article, ou affiche, qui, probablement n'a jamais paru :

« Que la hache ait brisé les portes, les fenêtres, les volets, les balcons, les cloisons, les arbres du jardin, je le comprends ; l'hiver était dur, il fallait bien se chauffer. Mais qu'ils aient dit : main basse dans la maison ! Que cette discipline si vantée, ils l'aient appliquée au vol, qu'un fourgon au seuil de nos demeures ait emporté notre mobilier, nos glaces, nos cheminées, nos collections, nos livres, nos objets d'art, infamie et lâcheté ! Qu'ils soient flétris à travers le monde, à travers le temps, qu'on les montre du doigt, qu'on dise d'eux : ce sont des voleurs ! . . Oh ! nous n'épargnerons rien pour vous mettre au ban du tribunal qui juge et condamne ces gens-là. Tout pygmée que je sois, je vous planterai l'écriteau dans le dos ! Il ne sera pas dit que sans protestation j'aurai été pillé, ravagé, ruiné.

Il faut des témoignages ! Tour à tour nous apporterons chacun le nôtre. Voici mon inventaire à moi ; que chacun fasse le sien et qu'il le publie, de manière à ce qu'aucun objet d'art ne passe sur un marché quelconque de l'empire allemand, sans que nos amis, nos frères de là-bas (?) ne disent : Halte-là, c'est volé ! »

L'indignation soulevait cet homme d'esprit vers l'éloquence...

Et dans le même temps, la Commune victorieuse ayant occupé l'hôtel de ville, et l'administration de la Seine ayant été transférée à Versailles, c'étaient entre Versailles et Aulnay des allées et venues solitaires, la douleur patriotique se doublant de l'angoisse d'être éloigné des siens et de manquer souvent de nouvelles... Et voilà qu'après avoir rugi contre la barbarie allemande, des hauts de Sèvres, de Bellevue, de Châtillon il voit flamber Paris ! Ah ! s'il a gardé pour soi la protestation tout à l'heure ébauchée, comme je comprends la honte qui l'a retenu ! Mais quel regret qu'il n'ait pas rédigé ses souvenirs de cette époque et ne nous ait pas donné, lui si fin, si spirituel en même temps que si « impul-

sif » et si vibrant, le vrai journal d'un bourgeois de Paris pendant le siège et la Commune ! Au moins fais-je appel pour que ses amis fassent rapport de ses lettres. Je ne doute pas qu'on en tire un volume qui lui ferait honneur — et qui serait un témoignage d'histoire.

Et c'est tout pour les péripéties de sa vie administrative. En juin on rentre à Paris ; on s'installe au Luxembourg, puis au pavillon de Flore avec Léon Say, avec Calmon, avec Ferdinand Duval, on travaille dur à liquider le passé, à réparer les ruines, à reconstituer les titres de propriété de la ville et du département, brûlés comme l'Hôtel de ville, etc., etc. J'ai déjà dit comment, grâce à la belle incohérence qui nous préside, il est décoré en 1879, et à moins de trois ans de là mis à la retraite avant l'âge... Il n'était pas en peine, heureusement, d'utiliser les beaux loisirs que lui faisait l'ingratitude de la République.

Car M. de La Morinerie est de l'espèce de ces fonctionnaires parisiens en qui tressaille et vit, sans dormir jamais, un bel-esprit. Le dilettantisme met sa note d'élégance sur ces existences monotones et grises. Et sans parler des souvenirs de Sedaine et de Ducis, qui ont voltigé autour de son enfance, le petit-fils de « papa Vial », pour la fantaisie d'art, pour la verve mondaine, les vers légers, la bagatelle enfin, a de qui tenir.

C'est un curieux, dont l'esprit ouvert à tous vents attrape au vol un peu de tous les talents et de tous les goûts.

M. de Machurin a loué, après le départ de ses filles, son rez-de-chaussée à un graveur de talent, Fontaine. Vite, l'enfant s'applique à regarder l'artiste, taillant de son burin la planche de cuivre, avec son verre grossissant dans l'œil ; puis il l'imité, il dessine, il grave, lui aussi ; étudiant, il aura dans la maison un atelier de peinture et une bibliothèque. Toute sa vie il croquera très gentiment le paysage à la plume et au crayon ; il a laissé quelques toiles et de jolies eaux-fortes.

Collectionneur aussi ; et d'abord, de coquilles, — c'est la collection dont il a refusé 10.000 francs et que les Prussiens lui ont emportée, — puis de livres, d'estampes, de parchemins, d'autographes. Guigard, dans son *Armorial du bibliophile*, disait, en reproduisant son *Ex libris* : « Cet amateur érudit et délicat possède une bibliothèque presque exclusivement composée d'ouvrages sur les provinces de l'Aunis et de la Saintonge. Ses volumes sont reliés avec goût, et la plupart proviennent des plus célèbres

cabinets des deux siècles derniers... » Ecrit avant la guerre, cela n'était plus aussi vrai après 71; mais M. de La Morinerie, pendant trente ans, refit si bien sa « librairie », qu'il avait dû en ces temps derniers agrandir son pavillon d'Aulnay pour la loger...

Cependant, lorsque ses quatre-vingts ans eurent sonné, il songeait, mais de façon vague, à la quitter :

« Je n'ai pas la prétention, écrivait-il, de pouvoir emporter mes livres avec moi. Là-haut j'aurai peut-être une belle bibliothèque mieux garnie que la mienne... Alors, pourquoi ne pas les vendre moi-même en les caressant de l'adieu, du souvenir de ce que chacun a coûté de recherches et d'argent ?... J'en ferais le catalogue pour les vendre. Ce catalogue me resterait comme une consolation. On se contente avec si peu, on se console d'un rien à mon âge : un sourire de ma femme, un œuf à la coque, un peu de repos, un rayon de soleil, et voilà la vie !... »

Avec cela, il est poète, rimour au moins, et, facilement, écrivain. Par ses chansons caustiques ou badines, son grand-père lui donnait l'exemple. Et dès 1845, il trouvait à son bureau, comme sous-chef, Antoine Bayard, l'auteur de *Thomas l'Invalide*, et le frère du célèbre vaudevilliste ; comme commis, un romancier, Gautereau, un chansonnier, Eugène Désaugiers, digne fils de son père ; il a eu pour collègue un moment Henri Rochefort. Les muses légères logent aujourd'hui à travers les toiles d'araignées des cartons verts.....

Dès le collège, en 1839, comme il était allé, au mois de septembre, voir ses parents à Bordeaux, il exhalait sa petite élegie. *Mon départ*, qui est... d'un bon collégien, mais qu'on goûta sans doute en famille, puisqu'on la fit imprimer au faubourg Saint-Antoine :

Et je partis !... Le deuil de mon âme ulcérée
Trouvait autour de lui même deuil pour écho,
La nature décolorée
Veuve des fleurs et des chants de l'oiseau.

En 1854, il imprime chez Claye, à Paris, puis il réimprime en 1859, à Evreux, chez Hérissey, sous le nom de *Souvenirs et Essais*, le traditionnel volume de vers de jeunesse : vers de circonstance : adieux à son *Bureau du Commerce*, qu'il laisse pour celui des *Travaux et carrières* :

Chantons nos chansons coutumières
Pour oublier que le tyran,
Loin de vous, m'envoie aux carrières !...

acrostiches et madrigaux galants (*Son éventail, Son billet, Un*

mouchoir volé...), badinages familiers sur *le thé* qu'on prend
entre amis, souvenirs un peu rêveurs de l'enfance, et de la bonne
grand-maman morte,

Maintenant j'ai deux mères,
Vers l'une ma prière vole
Jusqu'au céleste rendez-vous,
Pendant que l'autre me console
En me berçant sur ses genoux...

Tout cela est d'un amateur, simplement, — et quelquefois d'un
amoureux (c'est en 1856 que M. de La Morinerie s'est marié) ; —
tout cela, dont il continua le jeu par occasions jusqu'à la fin,
fêtant de quelques rimes familières un anniversaire triste ou
joyeux, envoyant à Louis Audiat, pour la vingtième année de la
Société des Archives, son « pavé » de « Congonnetodubnus »
(*A Louis Audiat, antiquaire très savant, très malin et très redou-
table... 1894*), ou rythmant encore en 1903 sa « Carte de visite »
(*Bulletin d'un malade*) à Sully Prud'homme,

Cher voisin d'autrefois, — cher toujours, mais hélas !
Qui n'est plus mon voisin, — j'aurais, sans être las,
Facilement franchi, pour vous voir, la distance
De mon chez moi chez vous.
Mais, par la Faculté, défense que je sorte,
Pas même de la chambre et de mon coin de feu !
Sourd deviens, mort je suis, et, de moi, l'on dit : feu...
Etc..., etc...

Tout cela, qui plut en société, qui fit sourire, est d'un agrément
vite évaporé, et pour son histoire parfaitement négligeable.

Négligeable aussi, et même méprisable, une bouffonnerie en
vers, *L'Oncle et la Tante*, improvisée à Saintes, en juillet 1858,
après dîner et jouée à 10 heures le même soir, « dans le salon du
neveu, devant une jeunesse indulgente et facile au rire... » On y
met en scène l'oncle et la tante faisant le voyage en bateau à va-
peur de Bordeaux à Royan, la faim de Monsieur, « l'acrimonie et
l'avarice de Madame », son indisposition, et la liquidation finale.
C'est gaillard jusqu'à la crudité et d'un assez mauvais goût.

Je fais *presque* aussi peu de cas de quelques plaquettes, en
prose, où il y a de l'esprit pourtant, mais de l'esprit de conversa-
tion, frivole et fait de rien, qui fige aussitôt mis sur le papier. Elles
sont cependant d'une jolie fantaisie romantique, ces *Confidences
d'une poupée d'un sou*, qui naquirent, par hasard, d'une prome-
nade faite en 1849, à la foire d'Orléans, devant une boutique où il

y avait des poupées de bois d'un sou, et qu'il dédia à sa cousine, M^{lle} Spinola d'Albaret, avec cette épigraphe amusante: « Que peut-on avoir pour ce prix-là ?... » Fille de la fée des lacs, qui eut un nénuphar pour berceau, et qu'enleva un oiseau comme elle dormait sous une marguerite, souffre-douleur d'un enfant qui lui fait tant de taquineries qu'elle s'évade, prise comme un papillon dans le filet de gaze d'un naturaliste qui l'emprisonne en sa boîte et veut donner un nom à cet insecte inconnu, perdue dans la forêt, puis, à la suite d'une charrette qui va vers la ville, tombée en pleine foire, et captive encore derrière une vitre, jusqu'à ce qu'un élégant jeune homme la rachète, la sauve et l'offre... à M^{lle} d'Albaret, cette poupée d'un sou, qui semble échappée d'un conte de Nodier, symbolise assez bien la verve primesautière et futile de son auteur : ces badinages d'hommes du monde commencent et finissent presque toujours en madrigaux...

Quand on lit cela, et ces *Notes d'un flâneur*, signées *Merlette de Sable : Trouville* (en 1881), *Dieppe* (en 1882), *Ma visite à Notre-Dame d'Afrique* (en 1887), on a seulement une idée du causeur brillant et un peu précieux qu'il était. Oh ! si les salons de la Préfecture de la Seine, et puis ceux de la Sous-Préfecture de Sceaux pouvaient phonographiquement redire tout ce qu'ils ont entendu dans les dernières années de l'Empire et aux temps, déjà bien éloignés, de la République athénienne ! Il n'y avait pas de plus bel homme que M. de La Morinerie, pas de plus aimable, pas de plus fêté. Sa causticité, dont la piqure faisait bien parfois crier dans l'ombre une victime, semblait aux lumières n'avoir pour rôle que de garder de la fadeur son enjouement et sa galanterie. Le monde cajolera toujours ceux qui ont avec l'esprit la bonne humeur. Et si les épreuves qu'il eut dans sa vieillesse à traverser comme quiconque n'altérèrent jamais son sourire et sa bonne grâce, on imagine quel étincellement devait être celui de ses jours heureux, quand rayonnait à côté de lui la jeunesse des siens, la bonté et l'entrain de sa femme, le charme de sa fille, les espérances littéraires de son fils qui s'essayait à la poésie aussi et fondait un moment la revue *Les Deux Frances*...

De toute cette gaieté spirituelle, de tout ce dilettantisme voltigeant, de tout ce parisianisme enfin, le meilleur, comme j'ai dit, a fleuri dans ses lettres. C'est dans la « conversation à distance » que triomphe ce genre d'esprit ; et c'est là qu'il se conserve presque sans vieillir. Qu'on en juge par cette lettre, que je ne choisis pas, que je prends parce qu'elle est une de ses dernières, datée

du 4 septembre 1904, et qu'elle est adressée non pas à Sully Prudhomme, à quelque bel escrimeur de la plume comme son cousin le marquis Anatole de Bremond d'Ars, ou le si regretté Tamizey de Larroque, mais, très intimement à sa fille. M^{me} Dauchez était alors, comme tous les ans, à sa maison de « Bon Accueil », en Saint-Denis d'Oléron. Voici comme au récit de certaine partie de pommes de pin il répondait :

Hameau d'Aulnay, commune ou paroisse de Châtenay (Seine).

4 septembre 1904.

Tout comme vous, chère dame, je suis de la campagne ; mes parents m'ont envoyé à l'école de bonne heure et j'ai appris à lire, à écrire, à compter, et à conter, pas aussi bien que vous, mais assez cependant pour répondre à votre drôle de lettre, que la bourgeoise d'ici m'a prêtée pour y puiser un exemple de style. Elle m'a dit : c'est Madame de Sévigné écrivant à Madame de Grignan, à cette seule différence que les rôles de fille et de mère sont retournés.

Homme des champs, que j'aurais voulu faire comme vous et avec vous, la récolte des pommes de pin ! Vous avez payé 24 sols, bon sang ! moi, j'en aurais payé le double, — 42 sols, — j'ai appris à compter, vous le voyez bien, — pour la jouissance de remplir tous vos sacs. Il y en a aussi chez nous, Madame, des pommes de pin ; on les ramasse, mais ce n'est pas en si bonne compagnie que la vôtre ; il n'y a que moi et la servante Clémentine et le petit Jules, un domestique de quatorze ans, que la bourgeoise a ramené de Paris, la grand'ville.

Quelle surprise vous me faites ! un oreiller du fameux sel de Saintonge, un condiment culinaire dans lequel vous avez gentiment éparpillé le vôtre en exquises paillettes.

Je n'ai pas de nouvelles à vous donner ! Ma bourgeoise qui a pris la plume la première ne m'a rien laissé à vous narrer, et je ne puis aller sur ses brisées. Elle a peut-être oublié de vous parler de Castor et des poules. Castor casse son porte-mousqueton et s'enfuit pour dire bonjour à Castorine ; les poules ne pondent plus guère ; le chien a des velléités de progéniture ; les poules n'en ont plus.

Huit heures sonnent à l'horloge, elle a un joli son ; et quel tictac de grillon de campagne ! Nous autres, paysans de la vallée d'Aulnay, il nous semble entendre une berceuse : c'est une invitation au sommeil. Adieu, ma belle dame, je vous baise les mains, — on est bien élevé, — on serre la main de monsieur votre mari qui pardonnera ma liberté, et l'on embrasse vos chers enfants.

LA MORINERIE.

(Ecrit à la lueur de la lampe, sur papier chandelle).

La lettre est caractéristique de sa manière où M^{me} de Sévigné qu'il évoque, eût seulement blâmé un peu de ce qu'elle appelait le « tortillonnage ». Mais qui de nous prend l'engagement d'avoir à quatre-vingt-deux ans tant de drôlerie dans l'esprit et tant de bonne humeur ?...

*
*
*

Par Saint-Denis nous voici ramenés à la Saintonge et à la « seconde vie » de M. de La Morinerie.

Sans ce que j'ai appelé l'esprit Machurin, il y fût lui-même revenu de bonne heure tout entier. Son père certainement avait bercé son enfance des chers souvenirs de la Ferlanderie et de Diconche. Malheureusement, le petit avait treize ans quand, nommé vérificateur des douanes à Nantes, ce bon papa quitta Paris pour n'y plus revenir. Que pouvait, dès lors, contre les séductions faubouriennes du grand-père, un séjour fait en 1836 à Chéray d'Oléron, chez son oncle, M. François de la Tranchade ? L'enfant était malade : la poésie du grand air et de la mer ne pénétra sans doute pas sa sensibilité. Il conserva surtout le souvenir de la bonté et de la joyeuse humeur de son hôte.

« Quel admirable convive, et quel amphytrion ! Il a laissé la réputation d'une des plus brillantes fourchettes de la contrée. Son ami, M. de Sainte-Mesme, et lui faisaient, paraît-il, songer aux exploits culinaires des Gargantuas et des Gamaches, aux raffinements des Brillat-Savarin et des Carême. Mais quelle cuisinière que son Isabeau !... »

Il vécut donc dans cet étrange milieu des bourgeois parisiens de 1830 qu'a peints en son temps Paul de Koch, routiniers et frondeurs tout ensemble, voltairiens et pleins de préjugés, et qui nous paraissent encore, à nous provinciaux qu'ils méprisent, gens de très petit horizon et souvent de petit esprit. C'est en 1847, et quand il avait 25 ans, que le brave Léon, encore très candide, fut exhumé de son lointain quartier de la Roquette par ses cousins de Saintonge.

C'est eux qui commencèrent à changer sa mentalité, à orienter vers le pays natal, et les études d'histoire et de généalogie, son esprit alors tourné vers la bagatelle en vers. Mon père est venu après, mais vingt ans plus tard : le bon ouvrier d'histoire saintongaise était alors formé ; il n'a eu qu'à le faire travailler davantage.

Dès 1849, en effet, l'année même des *Confidences de la poupée d'un sou*, il publie une esquisse de 27 pages, sur *Saint-Fort-sur-Gironde*, faite d'après l'*Histoire archéologique de la Saintonge* pour la description de l'église, et pour les seigneurs de Saint-Fort, les Michel de la Motte, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, *Mémoire sur la généralité de La Rochelle*, par l'intendant Begon... Ainsi, au seuil de cette carrière nouvelle il rencontrait ce Michel Begon qui devait, après 55 ans, être encore le compagnon de ses derniers jours, l'objet de ses dernières visites

à la Nationale. Ce Begon l'intéresse, qui fut un passionné collectionneur de livres, d'estampes, de médailles, et de pièces d'histoire naturelle, qui, non content d'avoir transformé Rochefort *Nascentem hanc urbem ligneam invenit... lapideam reliquit*, en fit le rendez-vous d'un grand nombre d'artistes, d'érudits et de poètes. Il lui consacre, dans la *Biographie orléanaise* (1852), un article qui devient brochure un peu plus tard (1855).

Il restitue à la Saintonge un gentilhomme qu'on faisait à tort poitevin et descendant de Jacques du Fouilloux, l'auteur du *Traité de la Vénérerie*, cet élégant *Charles de Meaux, seigneur du Fouilloux en Arvert* (1), qui fut enseigne des gardes du corps d'Anne d'Autriche, favori de Louis XIV enfant, figura brillamment dans les ballets de 1851, et mourut à 22 ans au combat de la porte Saint-Antoine, tué, disent les mémoires, de l'épée même du prince de Condé.

Puis c'est l'élégante monographie de *Lussac en Saintonge* (1858), avec eau-forte, description du château, et histoire de ses seigneurs, depuis les Vidaud du XVI^e siècle jusqu'aux Eschassériaux ; c'est, dans la *Revue archéologique* (1859), l'amusant et très curieux *Procès-verbal d'une course de coqs à Pons de Saintonge en 1702*, qu'il publie en l'annotant d'après un manuscrit que lui a donné M. Brillouin, de Saint-Jean d'Angély.

La Saintonge, en effet, le ressaisit de plus en plus. Entre temps il a bien, à la suite d'un voyage en Auvergne, à Aurillac et au Lioran, rapporté avec une eau-forte une *Notice sur le château de Cabanes, près Carlat* (1852) ; il donne bien, dans les *Archives de l'Art*, que dirige M. de Montaiglon, des monographies d'artistes d'autrefois, de *Michel Lasne*, de *Nicolas de Larmessin*, le graveur, de *Léonard Gontier*, le peintre-verrier, de *Pierre de Lacourt*, l'orfèvre de Tours, des peintres *Eustache Pothier*, de Troyes, et *Isaac Morillon*, le grand voyage qu'il a fait au pays d'origine en 1858, avec sa jeune femme, a éveillé en lui de profonds atavismes et tourné vers le passé de sa province presque toutes ses curiosités.

(1) Une brochure à 100 exemplaires (1854). — Une autre notice sur cette maison de Meaux en Brie, qui eut quelques rameaux en Saintonge et lui fut alliée ainsi qu'aux Brémond d'Ars, a été imprimée en 1874, chez Ollivier, à Jonzac, à 25 exemplaires, par les soins du marquis An. de Brémond d'Ars. C'est une rareté bibliographique, comme la plupart des brochures de La Morinerie.

Tout ce pays des Isles qu'ont jadis possédé les siens, il l'a, en effet, parcouru en juillet et août 1858, avec les Lèvesquot, ses parents, avec M. et M^{me} de Labostrie, ses amis de Saintes ; il est allé à Royan, où il a dessiné le château de Mons, à Pontailiac, à Cordouan, en compagnie de M. Eschassériaux et de M. Boffinton, à la Grande-Côte, à Saint-Georges, à Arvert, à La Tremblade, à Marennes, à Rochefort. Il a fait des provisions de notes, de croquis, de documents — et d'amitiés.

De ce baiser à la terre maternelle, il naît, après trois ans de gestation et de recherches dans les archives, ce dictionnaire de *La noblesse de Saintonge et d'Aunis convoquée pour les Etats Généraux de 1789* (1), dont, naturellement, pas une voix en Saintonge, sauf celle de M. Théophile de Bremond d'Ars, ne salua le mérite, mais qui est pour tous les généalogistes un livre classique, encore que pour lui-même il ne fut que le commencement de cet immense répertoire de toutes les familles, de tous les noms d'Aunis et Saintonge, auquel il a travaillé pendant près de cinquante ans.

Il le présentait lui-même comme « faisant partie d'un ensemble de recherches, ce travail « semé de précieux documents, annoté avec patience, qui embrasse la numismatique, la bibliographie, l'armorial, la sigillographie, l'imprimerie, l'art, l'iconographie, l'administration sous toutes ses formes... » La loi du 28 juillet 1858 sur l'usurpation des qualifications nobiliaires et des particules, donnait un tel à propos à « ce chapitre de ses Etudes », qu'il cédait au désir qu'on lui avait exprimé de le publier, « dans l'intérêt même des représentants actuels des familles ayant figuré aux assemblées électorales de 1789 » : la comparution aux assemblées de la Noblesse du royaume, qui fut la dernière manifestation légale de la noblesse, constitue en effet à ce jour la preuve de noblesse la plus générale, la plus certaine et la plus simple.

Or, ceci est un trait très honorable du caractère de ce travailleur, qui fut toujours d'une indépendance farouche et d'un désintéressement poussé au scrupule, qu'il abandonna en toute gratuité son manuscrit à l'éditeur Dumoulin ; et comme celui-ci voulait solliciter la souscription des familles intéressées, qu'il lui défendit de livrer à qui que ce soit le nom de l'auteur, *sous aucun prétexte*. « J'ai besoin, disait-il, de garder entière ma liberté d'ac-

(1) Paris, Dumoulin, 1861, in-8° de XXXIV — 343 p. (sans nom d'auteur).

tion, mon indépendance, sans pression d'un côté ou d'un autre. Mon livre est avant tout une œuvre de bonne foi et d'impartialité... »

Seulement, comme il n'était pas exempt de coquetterie, quand l'ouvrage eût été composé — qui ne porte point de nom sur la couverture — il imprima, toute vive et signée, sa lettre à son libraire...

Cette calme impartialité qu'il apportait à ses froids travaux de compilateur se redressait en esprit de justice, quand il mettait le pied sur une criante erreur. Et, par exemple, à la fin de l'excellent « aperçu historique » où il conte les diverses réunions des trois ordres dans nos provinces, et résume les cahiers de la noblesse si pleins d'idées libérales, et d'un enthousiasme d'abnégation si admirable, l'injustice de notre historien Massiou accusant les gentilshommes d'ignorance et de routine, fait jaillir de son indignation une page très belle et qui prouve quel large et noble écrivain il aurait pu être.

« Non, écrit-il, la noblesse ne marchandait pas son concours à la grande œuvre de la régénération de la France, elle le donnait avec cet entraînement qu'elle apportait sur les champs de bataille... Ils furent en nombre considérable, les gentilshommes qui se mirent à la tête du mouvement ; ce sont ceux-là que la guillotine a fauchés de préférence, côte à côte avec les plus illustres représentants de la bourgeoisie... Quant à nous, qui admirons naïvement tout ce qui est grand, n'importe où la grandeur se trouve, qui avons des applaudissements pour les belles choses, dans toutes les régions ; — que ces belles choses viennent d'en haut, qu'elles viennent d'en bas, — qui ne comprenons pas ces systèmes préconçus, ces mesquineries d'opinion, ces dénigrements de parti, les appréciations injustes nous étonnent.

En ce temps-là, au plus magnifique moment de la Révolution, c'est la noblesse qui, sous des drapeaux différents, offrait à la France son plus puissant orateur, Mirabeau ; son plus grand publiciste, Condorcet ; son plus honnête homme, Malesherbes ; son plus illustre savant, Lavoisier ; son plus charmant poète, André Chénier ; son champion le plus pur de la liberté, La Fayette ; c'est elle aussi qui venait d'enfanter son plus brillant écrivain, Châteaubriand ; et son plus fameux général, Bonaparte ».

Dans ce morceau, dont on retrouverait difficilement l'équivalent à travers l'œuvre toujours si discrète du baron de La Morinerie, tient sa profession de foi tout entière : d'opinion politique, je n'ai jamais rien pu saisir chez lui qui en trahit une : seulement un haut-le-cœur devant les vilénies — et peut-être en eût-il l'occasion plus fréquente en ces années dernières. De religion, il n'avait, avec le culte de la vérité qui est dans le goût de tous les amoureux de documents, que celle de la vieille bourgeoisie pari-

sienne au milieu de laquelle il s'était élevé : celle de la probité, de la dignité des mœurs et de l'honneur.

* *

Même avant que son *Dictionnaire de la noblesse* parût, une notoriété, « sans qu'il y songeât », lui était venue de ses travaux saintongeais, puisque, en septembre 1860, le conseil général de la Charente-Inférieure ayant voté le classement des anciennes archives de la mairie du présidial de Saintes, faisait appel « à son aptitude et à son érudition. » Il vint donc, en août 1861, à Saintes, et pendant un mois, « surexcité et soutenu par la fièvre des découvertes », il inventoria et classa les archives de la mairie et du greffe. Ce n'était pas chose facile ! Au greffe, en particulier, il tomba dans un tohu-bohu étrange, « une véritable cour des miracles digne de la pointe de Callot ; tout l'arsenal de la vieille Bohème » :

» Pêle-mêle, gisaient étendus sur le sol, dans le désordre le plus fantastique, je ne sais combien de fusils, trois cents au moins, de vieux sabres rouillés, des shakos, des registres de commerce à moitié éventrés, des tables brisées, des pantalons, des haches, des bâtons, des défroques, des chemises et des guenilles tachées de boue. A peine si le pied trouvait à se poser au milieu d'un pareil entassement sans ordre de pièces de conviction. Il fallut remuer ces immondices, et alors apparurent : ici, un bonnet de femme portant la déchirure d'un couteau et le couteau lui-même avec le sang et les cheveux de la victime ; là, des fœtus d'enfants qui avaient brisé leur bouteille d'alcool, et, dans un coin, comme couronnement du tableau, la tête d'un assassin exécuté à Saintes, il y a longues années. On a donné à ce crâne le nom de Chassereau. Derrière cet amas puant le crime, s'étagaient des masses informes de papiers voilés par un rideau tissé de toiles d'araignée poussiéreuses... »

Pourtant, dans son *Rapport* au conseil général (1862), il signalait, accumulés dans ce local, les plus précieux dépôts, archives du présidial et des justices secondaires, archives des notaires et des procureurs, registres des baptêmes, mariages et inhumations de protestants avant 1685, archives de l'élection de Saintes, des sièges royaux de Saint-Jean d'Angély et de Rochefort, du présidial de La Rochelle, du tribunal révolutionnaire, etc., etc. ; il faisait ressortir l'importance de certains dossiers, dressait la nomenclature des lieutenants généraux, civils et criminels, de la sénéchaussée. Il suppliait en terminant la magistrature de veiller à la conservation des témoignages de la justice, à *quelque temps qu'ils appartiennent* : « C'est sa propre histoire qu'elle garde, ce sont ses ancêtres qu'elle honore. »

En 1863, il édite, en les enrichissant de notes sur tous les noms de l'échevinage de Saintes, quatre mémoires du feu juge Louis-Eutrope Dangibeaud, sur la *Commune de Saintes*, la *Maison et l'atelier de Bernard Palissy*, la *Cour de justice en 1584*, qui forment la brochure *Saintes au XVI^e siècle*.

Et la *Revue nobiliaire*, l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, insèrent cette grenaille de menus documents et de notes dont il devait semer plus tard la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, tandis qu'il prépare la publication en un bel in-8° de 400 pages, des *Souvenirs d'émigration de la Marquise de Laage de Volude, dame de S. A. Madame la Princesse de Lamballe (1792-94)* (1), qui le fait, en 1869, entrer dans la grande histoire.

Il ne sortait pas cependant de notre histoire locale. La marquise de Laage était née d'Amblimont. Sa grand'mère paternelle, en qui Léon de La Morinerie retrouvait une nièce à la mode de Bretagne de son quatrième bisaïeul, était Marguorite de la Motte-Michel, dame de Saint-Fort-sur-Gironde, fille de l'intrépide marin du XVII^e siècle, qui fut l'un des compagnons de Pointis dans la merveilleuse expédition de Carthagène. Son père, Claude d'Amblimont, d'une famille de soldats et de marins, où pendant trois siècles on s'est battu et on est mort pour la France, qui lui-même, comme capitaine de vaisseau, puis brigadier des armées navales, a accompli maintes croisières glorieuses, et pris une part brillante aux campagnes maritimes de 1778-1780 contre l'Angleterre, et qui est mort au service de l'Espagne, coupé en deux par un boulet à la bataille du Cap Saint-Vincent, en 1797, était né à Rochefort en 1736 ; il y posséda, sur la place des Capucins, l'hôtel paternel qui est devenu plus tard la mairie ; de Louis XV, M^{me} d'Amblimont, amie de M^{me} de Pompadour, avait reçu une maison dans l'arsenal du port.

Son mari, l'enseigne de vaisseau Joseph-Paul-Jean, comte de Laage de Volude, était né en 1763, au château d'Asnières, dont son père était seigneur, ainsi que de Tirac, de la Rigaudière et des Touches.

Aussi, M^{me} de Laage passa-t-elle une partie de son enfance au château de Saint-Fort ; elle y fit au cours de sa vie d'assez nombreux séjours ; son mariage fut béni à Versailles, dans la chapelle particulière de l'Hôtel de la Guerre, par Mgr de La Rochefoucauld, l'évêque de Saintes ; un de ses enfants est né au château du Tirac,

(1) Un vol. Hérissé à Evreux, 1869.

qui est sur la paroisse de Lorignac, près de Mirambeau ; c'est à Tirac aussi, qu'en janvier 1793, accourue de Bordeaux auprès de son beau-père mourant, elle passa une douzaine de journées mêlées de douceur et d'angoisse, qu'elle a racontées dans ses *Souvenirs*, jusqu'à ce qu'elle dût fuir les gendarmes de Pons qui venaient l'arrêter. C'est à Saintes qu'elle vint, en rentrant d'Espagne, retrouver sa mère, en 1801. C'est là qu'elle commença d'écrire pour la comtesse de Montijo, qui le lui avait demandé, le récit de l'effroyable tourmente qu'elle avait traversée ; là enfin, qu'au mois de mars 1809, elle mariait sa fille Stéphanie à M. le comte d'Isle de Beauchaine, fils du marquis, ancien lieutenant-colonel du régiment de Noailles-dragons, et de M^{me} du Breuil de Théon, — deux noms de vieilles races saintongeaises. La vaillante et charmante marquise tient donc à nous par plus d'un lien.

Mais en même temps elle tient, et de très près, à la cour de France, et c'est ce qui lui a valu après des années brillantes, la proscription et mille dangers de mort. Fille, en effet, de la comtesse d'Amblimont, qui figura parmi les dames de la cour de Louis XV les plus séduisantes et les plus fêtées, filleule du duc de Choiseul et de la duchesse de Grammont, sa sœur, prise en grande amitié par le duc de Penthièvre, dame de compagnie et inséparable amie de sa belle-fille la princesse de Lamballe, elle a pendant dix ans vécu dans la société la plus gracieuse et la plus frivole. Elle a été des réunions de Chanteloup, des fêtes de Paris, de Versailles, de Trianon, de Sceaux, d'Anet, et de Rambouillet, de tous les voyages de la princesse, de toutes les soirées de l'hôtel de Toulouse qu'égayait l'aimable Florian, écuyer de M^{me} de Lamballe et secrétaire du duc de Penthièvre. Sa correspondance avec sa mère, qui mériterait d'être publiée tout entière, peint au jour le jour cette société incomparable, où ses amies, M^{me} de Polastron, M^{me} de Ginestoux, M^{me} de Luynes, et vingt autres, encadrent de leur groupe sémillant les nobles et chères figures de Marie-Antoinette et de M^{me} Elisabeth ; je préjuge par les fragments qu'en cite M. de La Morinerie, dans la longue biographie en tête du volume, qu'on y trouverait, outre des tableaux d'intérieur exquis, et des détails familiers qui la font aimer, plus d'un trait intéressant sur la famille royale, sur le comte d'Artois, avec qui elle entretenait des relations très amicales et une longue correspondance, sur le comte de Provence, le duc d'Orléans, Necker et tous les figurants de l'histoire de 1780 à 1790. La politique même y tient une grande place : on en discute

passionnément dans les salons, on réussit à pénétrer aux assemblées de la Noblesse et du Tiers ; on assiste à la procession des Etats Généraux...

L'orage éclate. M^{me} de Lâge a accompagné M^{me} de Lamballe dans son départ précipité pour Montmédy, où la Reine, en prenant la route de Varennes, lui avait donné rendez-vous ; puis dans sa fuite à Boulogne, à Ostende, et à Bruxelles, dans son séjour à Aix-la-Chapelle. Elle a vu à Coblentz « le beau moment » de l'émigration, quand on était plein d'espoir encore et qu'on chassait les pensées noires à force de jeunesse et de bonne humeur... Quel précieux témoin qu'une femme comme elle, qui est instruite, fine, sensible, très clairvoyante, qui a hérité de son père une énergie royaliste indomptable, et de sa mère une tendresse de cœur très vive !

Par une étrange fatalité, les cahiers de souvenirs qui racontaient ces premiers événements sont perdus : ce qui rend plus désirable encore la publication intégrale de ses lettres. Mais que d'émotion encore, et quel intérêt pour l'histoire de la Terreur en province, que le récit publié par M. de La Morinerie, des années 1792 à 1794 : la rentrée en France pour rejoindre à Bordeaux, coûte que coûte, la mère malade, toutes les manœuvres pour échapper à la police qui partout la traque comme émigrée rentrée, mise hors la loi, les cachettes successives, les imprudences, les alertes, les dénonciations, les dévouements, et la douleur des amis emprisonnés, exécutés, l'horreur des nouvelles de Paris, de l'affreuse mutilation de la princesse de Lamballe, de la mort du Roi et de la Reine, et les péripéties de l'embarquement sur un navire suédois grâce à un passe-port obtenu de la maîtresse de Tallien, M^{me} de Fontenay, la capture du navire par un corsaire anglais, et l'arrivée en Espagne... Par la beauté du caractère de l'héroïne, par le pathétique des aventures, par la simplicité alerte du récit, ces Mémoires qu'éclaire l'élégante biographie placée au frontispice, sont mieux qu'un livre de famille, mieux qu'une très attachante lecture, ils constituent un document presque de premier ordre pour l'histoire de la Révolution.

A la même histoire se rapportent aussi les *Papiers du Temple* (1792-1794), qu'il publia en 1884, dans la *Nouvelle Revue* de M^{me} Adam ; analyse et extraits de cinquante-cinq documents originaux, fournitures de marchands, ordres des commissaires, bulletins de santé, etc..., relatifs aux prisonniers du Temple, Louis XVI, Marie-Antoinette, M^{me} Elisabeth, etc.

« C'était en 1848, conte-t-il avec sa maîtrise pittoresque. D'habitude, je prenais la rue de la Tixanderie, — une rue depuis longtemps défunte, fort sale et tortueuse, empanachée à droite et à gauche de vieilles nippes, avec des exhubérances de tables, de commodes, de bois de lit, de bottes et d'ustensiles à tous usages. Oh ! des bouquins, de ci et de là, un peu partout.

« Un jour donc, j'avisai un entassement désordonné de brochures et de papiers. Sur le dessus, — et c'est ce qui attira mon attention, — se chauffait au soleil pâle de la rue un *Mémoire en réponse aux observations présentées par le Conseil municipal de La Rochelle* au sujet de la translation à Saintes du chef-lieu du département de la Charente-Inférieure. Comme le mince fascicule convenait à l'amateur des choses saintongeaises, j'allais le détacher et en demander le prix lorsque, machinalement, je me mis à passer la main au milieu de toute cette pape-rasse ; il y en avait bien quatre à cinq kilos. Dans le soulèvement des feuilles, sous mes doigts et devant mes yeux, passa fulgurante et rapide comme l'éclair une signature épaisse, mal formée, encadrée dans un paragraphe grossier : *Simon... Simon*, le geôlier du jeune Capet ! Il y a de ces signatures qui donnent le frisson ; celle-là est du nombre ; et quand on l'a vue, même en fac-simile, on ne l'oublie jamais... »

Marché conclu, « assez cher pour du papier au poids », rentrée au 49 de la rue de la Roquette, où le grand-père, « qui aimait les livres, mais ne comprenait pas les vieux papiers », gouaille en dinant cette belle récolte, puis, dépouillement fiévreux des pièces éparées...

« Au fur et à mesure, je voyais se dresser devant moi les lambeaux du drame émouvant et terrible. Ils en révélaient surtout le côté intime... Ceux-ci dans leur laconisme, ceux-là dans leur vulgarité même, donnaient la note profonde, expressive et nette, des événements et des angoisses, pendant les longues heures de l'attente du supplice.

« Ces feuillets ont vécu : ils ont vu, ils ont entendu, ils ont senti. Les commissaires de la Commune de Paris, chargés de la garde des « otages précieux » enfermés au Temple y ont laissé leur empreinte et en même temps *quelque chose d'indéfinissable que seraient impuissantes à reproduire la copie ou l'impression.* »

Je souligne le dernier trait qui est très juste, et significatif. Remarquez, en effet, la date de la découverte, 1848, celle de la publication, 1884 ; voyez que cette publication n'est qu'un inventaire, à peine une analyse, et vous saisissez sur le fait cet épicurisme particulier du curieux de manuscrits.

Sa bonne fortune l'a rendu frémissant pour quelques soirs. Après cela il en jouit silencieusement pendant un temps indéfini.

Nul besoin de la dire au monde, et d'en tirer honneur. Même il l'oublie... Et c'est après trente-cinq ans que, par hasard, en faisant son catalogue, la fantaisie lui vient d'aviver l'agrément de ses vieux souvenirs en entr'ouvrant son dossier... Eloignez-vous après cela, si je vous dis que cet « amateur » savait et possédait beaucoup plus de choses qu'il n'en a montré au jour !...

Or, quand j'aurai, avec ces *Papiers du Temple*, mis à part une agréable biographie de *Pauline de Flaugergues*, qui parut en 1887 dans la *Revue littéraire et artistique*, de Bordeaux, je pourrai bien dire que tout le reste de son labeur, pendant trente ans, a appartenu à la Saintonge et à la Société des Archives.

*
* *

Dès la fondation, en 1874, il en avait fait partie ; dès 1876, il entra au Comité de publication, dont il a été jusqu'à sa mort un des membres les plus actifs.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas pu juger au vrai de ce labeur, car Léon de La Morinerie était un écrivain rare, et qui, libre absolument de toute préoccupation de gloire et d'argent, prenait plus de plaisir, comme nous venons de voir, à collectionner les documents qu'à les faire connaître.

Il savait beaucoup, il rédigeait très peu. A peine, de temps en temps, quelques menues notices, quelques anecdotes piquantes, de l'érudition en paillettes, en limaille. Une quinzaine de ces notices ont été tirées à part : *Le corsage et le vertugadin de Madame de Mirambeau, 1587-1593* (1882) ; — *Madame de la Brangélie et le cheval de Monsieur de La Bleretie* (1885) ; — *L'intendant Denis Amelot* (1887) ; — *Delattre, maître de danse à Saintes* (1888) ; — *La prise de l'île d'Aix par les Anglais, en 1757* (1889) ; — *Associations saintongeaises du dessèchement des marais de Blaye et de Blanquefort* (1892) ; — *Les Barin de Marennes, ministres, professeurs, écrivains* (1893) ; — *Jacques de Rabar* (1895) ; — *Le marquis de Montalembert et son second mariage* (1897) ; — *Deux victimes de la révocation de l'édit de Nantes : M. des Palus et Michel Tourneur* (1897) ; — *Assassinat de MM. de l'Isle et de Marlonges en 1614* (1899), etc., etc... J'y joins, pour être complet, la biographie de l'ingénieur saintongeais Fresneau, qui fit l'objet d'une brochure un peu plus copieuse en 1893 (1).

(1) La Rochelle, imprimerie Noël Texier.

Grâce aux papiers Fresneau-Chasseloup-Laubat et aux Archives de la marine, il tire de l'oubli l'intéressante figure de *François Fresneau* (1703-1770), originaire de Marennes, et propriétaire de la Gâtaudière, qui en dehors des travaux de fortification de Cayenne qu'il dirigea pendant quatorze ans, des mémoires divers et des projets de colonisation qu'il rédigea pour M. de Maurepas, fit, une fois de retour en France, études et expériences sur le caoutchouc, et en trouva le premier l'utilisation pratique et industrielle. « L'homme, d'ailleurs, était un philosophe, un curieux qui avait la passion de l'utile, dévoué au bien public, un vrai patriote. »

Est-ce tout ? Non pas. Car il y a encore une poussière d'érudition invisible répandue par lui dans le *Bulletin* de façon continue.

Car tous les articles, au moins en épreuves, passaient sous ses yeux ; et toujours ils revenaient chargés d'utiles remarques ou de points d'exclamation narquois. Il corrigeait un nom, une date, dépistait une erreur ou l'artifice de quelque vanité, complétait une note d'état civil, une généalogie, ajoutait un renvoi suggestif. Mon père, dont on n'ignore pas qu'une des grandes forces était de savoir à toutes les compétences spéciales demander conseil à propos, le consultait, le feuilletait perpétuellement comme un dictionnaire : l'esprit minutieux de Léon de La Morinerie faisait de lui pour le tout petit détail un collaborateur incomparable.

Ce même esprit, malheureusement, l'empêchait de concevoir aucune œuvre d'ensemble où il aurait pu donner toute sa mesure. Le curieux qu'il était de menues choses, le collectionneur de fiches finit par étouffer l'historien d'horizon plus large et l'écrivain de belle tenue qu'il aurait pu devenir. Aussi, ce qu'il a publié est peu de chose, je crois bien, en comparaison des matériaux qu'il avait amassés et qu'il laisse sans en avoir tiré parti.

Sa destinée, apparemment, le menait à ce labeur ingrat, mais si utile, d'éditer et d'annoter quelque vieux texte de prix, comme ont fait M. de Boislesle pour les *Mémoires* de Saint-Simon, ou M. Edmond Biré pour les *Mémoires d'outre-tombe*. Et, en effet, il laisse, en mourant, établis et commentés avec un luxe d'informations presque écrasant, deux manuscrits de 5 à 600 pages chacun : la correspondance de Samuel Robert et celle de l'intendant Begon. Il faut bien dire, malheureusement, que ni l'un ni l'autre ne rappellent Saint-Simon ni Châteaubriand !

Encore ce Samuel Robert, dont toute la vie fut bataille, provo-

qua-t-il par ses lettres un bel orage. Au moment de les publier dans un volume des Archives, mon père demanda quelques retranchements, qu'il jugeait nécessaires. Léon de La Morinerie se cabra, se fâcha : j'ai vu pendant des années des discussions homériques à ce sujet ; et leur correspondance, où je me suis interdit de rien puiser, me sentant déjà trop long, ferait bien valoir leur caractère à tous deux, l'un pétillant, volontaire et boudeur comme une grande coquette, l'autre placide et têtue comme un roc.

« Quoi, écrivait La Morinerie à Tamizey de Larroque après deux ans de silence, vous avez été assez l'âme damnée de M. le président Audiat, pour voter contre moi et sans m'en dire le moindre mot ! Monstre ! J'ai fichu au diable les Archives, donné ma démission du Comité. On m'y a recollé, mais, je l'avoue, j'y conserve mauvaise grâce et rancune... Je n'ai pas voulu de mon Robert mutilé. Tout ou rien ! J'ai vécu longtemps avec mon homme ; j'ai eu de la peine à le mettre debout ; il y est ; on ne lui cassera pas les bras et les jambes si on respecte sa tête... Si je vous envoyais le manuscrit de ma notice sur ce pauvre vieux?... »

Tamizey répondit avec son enjouement et sa bonté ordinaire : « Ah ! si votre Robert écrivait comme vous, combien la sentence eût été différente ! C'est avec enthousiasme et à l'unanimité que l'on eût voté la reproduction *in extenso* de la correspondance de votre héros... » Gentiment il renonçait à se défendre. « Prenez ma tête », et concluait : « Notre cher président sera demain à Paris, il vous faut déjeuner ensemble de très bon appétit et, au dessert, vous mettre d'accord sur tous les points. Rien ne rend les hommes conciliants comme la douce influence du vin de Champagne. N'oubliez pas de boire à ma santé, et, de mon côté, je boirai avec élan à la vôtre. »

La brouille n'avait jamais été qu'une querelle d'amoureux, vive mais légère, et qui n'atteignait pas la cordialité d'une vieille camaraderie qui avait encore dix ans à durer. Lorsqu'en 1894, le champagne coula pour le vingtième anniversaire de la fondation de la Société des Archives, aux côtés du « président Audiat », La Morinerie faisait pendant à Tamizey et lui donnait la réplique : leur verve à tous deux fut la joie de la fête.

Il acheva de dissoudre sa mauvaise humeur et de libérer son âme en publiant sa notice sur ce *Samuel Robert* (1) :

« Le premier, dit-il, j'ai fait la découverte de l'homme, et dès 1858 dans *Lussac en Saintonge*, signalé sa correspondance. Ce fut une véri-

(1) In-18 de 42 pages, La Rochelle, imprimerie Noël Texier, 1896.

table bonne fortune pour moi que la rencontre du brouillon de ses lettres, — brouillon anonyme, — mais, suivant la piste de certains événements locaux et de plusieurs correspondants familiers, prenant textes de différents actes d'intérêt privé, je pus facilement saluer son auteur : *Samuel Robert, conseiller du roi, lieutenant particulier de l'élection de Saintes*, et livrer ce nom à la curiosité de nos érudits... »

C'est lui aussi qui a retiré du fouillis d'immondices et de pièces à conviction entassées dans le greffe du tribunal civil de Saintes son *Journal* domestique, qu'a publié M. Tortat, dans le volume XI des *Archives*.

Le brouillon de ses trois cents lettres, c'est lui et nul autre qui a pu le déchiffrer. L'écriture en est microscopique le plus souvent, et à faire fauter à chaque pas le chartiste qu'on y a d'abord employé.

« Tous les yeux ne sont pas organisés de façon à pouvoir s'y reconnaître, dans ce tissu de traits minuscules, à lignes serrées, pressées les unes contre les autres, surchargées de corrections, de ratures et de renvois. J'ai vu ouvrir le carnet, alternativement tête en bas, tête en haut, et, qui le faisait, ne pas se rendre compte du véritable manuscrit. »

Aussi a-t-il d'autant plus aimé qu'il lui donnait plus de peine ce huguenot original et batailleur, dont les démêlés avec sa femme sont aussi amusants que l'odyssée de ses luttes pour se faire admettre comme lieutenant particulier, malgré MM. de l'élection, malgré le clergé de Saintonge et le clergé de France, et qui, tombant à Paris en pleine Fronde, a rempli son carnet épistolaire à la fois de toutes ses tribulations personnelles et de toutes les scènes politiques, tous les commérages qu'il recueillait en flânant par les rues.

« J'ai fait la copie absolument fidèle, mot pour mot, et pleine de notes. » Au moment de la publier, on lui a demandé des retranchements, sous prétexte de répétitions, de choses oiseuses ou banales. Il convient des redites, les mêmes faits étant racontés à différents correspondants parfois en des termes identiques. Mais je dis au lecteur, comme Madame de Sévigné à son gendre : « Il faut sauter par dessus pour trouver un endroit qui vous plaise : cela s'appelle des landes..... il y en a beaucoup dans mes lettres avant que de trouver la prairie... » ... D'ailleurs ce serait défigurer le personnage. « Cette familiarité des choses de la vie domestique confondues avec les grands événements du jour donne une saveur particulière de sincérité à ce brouillon que son négligé rend plus vivant. »

Aussi rend-il à son propriétaire, le baron Eschasseriaux, ce manuscrit qui pendant plus de quinze ans ne l'a pas quitté, qui a subi avec lui le siège de Paris, les balles révolutionnaires du 31 octobre, et a échappé, en le suivant à Versailles, au pillage des Bavares d'Hartmann. « Je vous le rends. Ma copie, une œuvre de patience s'il en fut — six cents pages petit in-4° — dort actuellement sur un des rayons de ma bibliothèque, enveloppée dans son réseau de souvenirs. »

Et presque tout de suite après voici que Tamizey, « l'enjôleur », qui préparait pour la Société, la publication des lettres de Michel de Begon, l'appelait à l'aide, et lui envoyait, pour entrée de jeu, une liste de deux cent cinquante noms à annoter — de marins surtout. La tentation était bien forte : « Begon, écrivait La Morinerie, est effectivement un de mes intimes, une vieille connaissance que j'ai suivie dans bien des détails de sa vie et de sa famille... Je m'imagine, à tort ou à raison, que personne ne serait à même plus que moi de subvenir à une pareille annotation, en bonne partie saintongeaise. Pourtant, je me tâte, et j'hésite à croire que j'aie la patience d'entreprendre l'énorme travail de recherches qu'il désire... »

A peine écrivait-il cela, en 1897, que déjà il était à l'œuvre. Six mois après, la mort de Tamizey le faisait seul héritier du labeur à poursuivre : brûlant de le mener à bien, il s'y donna tout entier. « Travaillez, mon cher ami, prenez de la peine, lui écrivait le président terrible qui ne connaissait point le repos. Je vois que vous allez nous faire un volume excellent... à la mode La Morinerie. Ce n'est pas une mince affaire d'éclairer tous ces noms et de rendre intéressants tous ces bonshommes. C'est votre talent particulier. Vous amassez des matériaux pour vos soirées d'hiver... »

Et vaillant, et passionné comme un jeune homme, Léon de La Morinerie, pendant sept ans, accumule des cartons pour annoter le manuscrit relu, corrigé et complété. Cela fut son dernier ouvrage et ç'aura bien été, je crois, son grand œuvre.

Par Begon, grand amateur de livres et d'estampes, grand collectionneur de la *Galerie des hommes illustres*, c'est tout le XVII^e siècle artistique et littéraire qu'il visitait une dernière fois, en même temps que sa Saintonge de plus en plus aimée. La Bibliothèque nationale, l'ermitage d'Aulnay, la villa de l'île d'Oléron, voilà les trois sites familiers où s'encadre harmonieusement sa vie finissante ; elle y apparaît laborieuse, douce et allègre, jusqu'au dernier jour.

Aucune mélancolie n'assombrit, aucune inquiétude profonde ne trouble cette âme limpide de Parisien dilettante et bel-esprit. D'autres, à son âge, jettent sur le siècle et les hommes un regard plutôt attristé, ou se tourmentent du grand mystère approchant. Lui ne porte rien de tragique en sa conscience ingénue. Un sourire des siens, il nous l'a dit, un rayon de soleil, une causerie avec le voisin et ami Sully Prudhomme, le tête-à-tête avec l'aimable Begon, un livre curieux, une jolie trouvaille d'archives, la joie d'un trait d'esprit bien lancé : voilà le tout léger de cette vieillesse heureuse... Elle fut, comme sa vie, d'un « honnête homme », selon la définition de jadis, d'un vrai bourgeois de lettres, d'un curieux à la Parisienne et par caprice de son goût, dont le labeur, quelque fragmentaire qu'il soit, ne doit pas périr, parce que la Saintonge s'y retrouve, et ne périra certainement pas tout entier.

GABRIEL AUDIAT.

II

LE CLERGÉ DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE PENDANT LA RÉVOLUTION

Dans un travail précédent, nous avons étudié le clergé, avant la révolution, dans les parties de l'Aunis et de la Saintonge, qui ont formé le département de la Charente-Inférieure. Avant de publier l'état du clergé, pendant la période révolutionnaire, avec les notes biographiques que nous avons pu recueillir, nous voudrions résumer les événements, qui se rapportent à l'histoire ecclésiastique de notre région.

A la fin du XVIII^e siècle, les divisions administratives de la France, ne répondaient plus aux noms des anciennes provinces, elles correspondaient à peu près à l'organisation fiscale des généralités. L'ordonnance du 24 janvier 1789 ne tint aucun compte de cette classification, chaque province élut ses députés au chef-lieu des circonscriptions judiciaires, appelées sénéchaussées ou baillages principaux. L'intendance de La Rochelle étendait son action sur l'Aunis, la Saintonge et une partie de l'Angoumois ; les votes furent centralisés, pour la première de ces provinces à La Rochelle, pour la seconde à Saintes et à Saint-Jean d'Angély, pour la troisième à Angoulême.

Le baillage de La Rochelle comprenait environ cent dix

paroisses ; le baillage de Saintes deux cent cinquante-cinq ; le baillage de Saint-Jean d'Angély quarante-trois ; le baillage d'Angoulême deux cent soixante-deux.

Le 16 mars 1789, les trois ordres se réunissaient à Saintes et à La Rochelle ; le 17, avait lieu la réunion du baillage de Saint-Jean d'Angély.

La plupart des délégués ecclésiastiques représentaient un ou deux de leurs confrères. Beaucoup avaient apporté leur mémoire particulier et exprimaient des idées différentes. Taillet, vicaire général de Saintes, nous a tracé le tableau de ces réunions. « A cette époque, dit-il, les moins clairvoyants remarquaient une grande commotion dans les esprits, et une espèce d'inquiétude sombre et sourde, qui est l'avant-coureur des grands changements. Ce fut dans les assemblées baillagères, que s'annoncèrent les premières explosions. Elles furent orageuses, surtout par la scission du clergé, dont une partie notable, imbuë de préjugés fâcheux contre les évêques, animée de petites passions, égarée par des conseils perfides, semblait méconnaître toutes les lois de la subordination. Mgr de La Rochefoucault fut président de l'assemblée ecclésiastique, c'était une besogne délicate, et dont les difficultés se firent sentir dès les premières séances. Il fallait traiter avec des esprits défiants, échauffés, aigris, qui ne voyaient plus dans la chaire épiscopale un signe de ralliement, mais l'objet de leurs censures et de leurs récriminations ».

Les cahiers du clergé d'Aunis et Saintonge peuvent se résumer dans ces quatre demandes : 1° formation d'un conseil supérieur pour la nomination aux bénéfices ; 2° création d'une caisse de retraite pour les prêtres âgés ; 3° rétablissement des conciles provinciaux ; 4° suppression du casuel et augmentation du traitement des curés et des vicaires.

Les députés furent à La Rochelle : Pinelière Charles-Jean-Baptiste, docteur en théologie, curé de Saint-Martin de Ré ; à Saintes : Labrousse de Beauregard, prieur-curé de Champagnolle et Mgr de La Rochefoucault Pierre-Louis, évêque de Saintes (1) ; à Saint-Jean d'Angély ; Landreau Simon, curé de Moragne.

Le 28 octobre 1789, l'émission des vœux fût suspendue dans tous les ordres religieux, et il fut défendu d'y recevoir des novi-

(1) Mgr de la Rochefoucauld habita Versailles, rue Royale, n° 40 ; M. de Beauregard, rue Saint-Honoré, n° 34 ; M. Landreau, rue Saint-Honoré, n° 33 ; M. Pinelière, rue Satory, n° 18.

ces. Le 13 novembre, tous les bénéficiers : abbés, prieurs, vicaires perpétuels, supérieurs et supérieures de toutes les congrégations, reçurent l'ordre de déclarer, d'abord dans le délai de deux mois, étendu ensuite à quatre mois, devant les municipalités, tous les biens dont ils jouissaient, et les charges dont ces biens étaient grevés, sous peine de privation de traitement. Nous donnerons les revenus de tous les ecclésiastiques : abbés, chanoines, prieurs, curés, du district de Saintes.

Le clergé accepta d'autant plus facilement la nationalisation de la propriété ecclésiastique, que les abbayes et les chapitres possédaient seuls des biens fonds considérables ; les curés, sauf de rares exceptions, étaient propriétaires d'un ou deux journaux de terre, le plus grand nombre n'avait d'autres revenus que les dîmes.

Le 13 février 1790, l'Assemblée nationale décréta que tous les vœux étaient supprimés, elle invitait les religieux et les religieuses à sortir de leur monastère, en en faisant la déclaration à la municipalité. On permit aux femmes, qui le voudraient, de rester dans leur couvent jusqu'à leur mort, on promit aux hommes, animés du même désir, de leur conserver quelques maisons de leur ordre où ils pourraient continuer de vivre en communauté.

Voici comment ces déclarations étaient faites : (1) « le 12 novembre 1790, se sont présentés devant le secrétaire du district de Marennes : 1° Romuald Chassonneris, âgé de 56 ans, récollet de la province de Lyon, aumônier de Royal-marine en garnison à la citadelle du Château d'Oléron, lequel a déclaré vouloir se retirer de la communauté et se fixer dans le département du Puy-de-Dôme, pour y jouir de la pension accordée par l'Assemblée : 2° Alexandre Faregot, gardien des récollets du Château, Laurent Desmartial, vicaire de la communauté, Nicéphore Comte, Théotime Pastoureau, qui déclarent se retirer dans leur pays d'origine ; seul, le frère Simon Bernard, affirme vouloir continuer son état de religieux profès, et se mettra en conventualité là où il plaira aux législateurs de le fixer ».

Presque tous les religieux mendiants du département optèrent pour la vie privée ; ils rentrèrent dans le clergé constitutionnel, briguèrent les premières places et recherchèrent les meilleures cures. Dalidet, ex-récollet de Mirambeau, fut supérieur du grand

(1) Archives départementales ; registre du district de Marennes.

séminaire ; Martin et Desprès, ex-bernardins, furent vicaires généraux ; Bestier, ex-capucin, fut curé de Saint-Louis de Rochefort, etc. Les religieuses se montrèrent plus attachées à leur vocation.

Les municipalités avaient hâte de s'emparer des monastères ; on finit par mettre les religieux fidèles à la porte de leur cloître, en leur permettant d'emporter les objets qui meublaient leur cellule, et ceux qui étaient à leur usage particulier.

Après la ruine des ordres religieux, l'Assemblée nationale entreprit de donner une nouvelle organisation à l'Eglise ; ce fut la constitution civile du clergé. Le décret du 12 juillet, devenu par la sanction royale, loi du 24 août, supprimait l'évêché de La Rochelle et les chapitres de La Rochelle et de Saintes.

Jusqu'ici les évêques avaient opposé la force d'inertie ; ils espéraient que le roi refuserait sa sanction et que l'Assemblée cesserait de s'occuper des affaires ecclésiastiques ; ils craignaient, en protestant, d'augmenter l'irritation des esprits. Le 3 octobre 1790, Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix fit paraître : *L'exposition des principes sur la constitution civile du clergé*. Elle fut approuvée et signée par la presque unanimité de l'épiscopat. « Les évêques réclamaient qu'on admit le concours de la puissance ecclésiastique, pour légitimer tous les changements, qui étaient susceptibles ». Mais il était trop tard, la loi était votée, elle allait être appliquée.

Le 12 novembre, les administrateurs du district de La Rochelle signifiaient à Mgr de Coucy et aux chanoines, réunis dans la salle capitulaire, la suppression de l'évêché et du chapitre. L'évêque demanda vainement qu'il leur fut permis de célébrer l'office canonial ; cette demande communiquée au directoire du département fut repoussée et les scellés furent apposés sur la salle des archives, la bibliothèque et les sacristies. Les chanoines présents, refusèrent de signer le procès-verbal de leur exécution.

Le chapitre de Saintes fut également dissous le 19 novembre, malgré les protestations de son doyen et des chanoines, à l'exception de cinq.

Le décret qui rendait le serment obligatoire dans le territoire, sous peine d'être considéré comme démissionnaire, parut le 27 du même mois, et fut sanctionné par le roi le 27 décembre.

Les prestations de serment commencèrent le 20 janvier 1791. D'abord peu nombreuses, elles se multiplièrent rapidement. La plus grande partie du clergé d'Aunis et Saintonge accepta la

constitution. Les ambitieux, les vicieux, les mécontents entraînèrent les timides et les hésitants. Nombreuses étaient les influences qui avaient préparé ces défections : l'esprit philosophique du XVIII^e siècle, une propagande protestante très active, la franc-maçonnerie qui s'était glissée dans le clergé tant régulier que séculier, le manque d'autorité de l'épiscopat, le silence de Rome, les exigences des populations, qui ne voyaient que la disparition des abus, tout paraissait annoncer la ruine de l'ancienne église santone.

Depuis deux ans, les curés étaient mêlés aux fêtes patriotiques, messes militaires, *Te Deum*, bénédictions de drapeaux, où apparaissait déjà la phraséologie des discours du culte de l'être suprême ; ils prenaient part aux discussions politiques des clubs, un certain nombre avait accepté des fonctions municipales ; ils s'étaient laissé prendre par le bruit de cette popularité inattendue.

Quelle terrible situation était celle des humbles et fidèles curés de campagne ! « Pendant plus de deux mois, dit l'abbé Baruel, dans toute l'étendue de la capitale et des provinces, les jours de dimanche et de fête furent pour les pasteurs de vrais jours de supplice ; tantôt c'étaient des bandes envoyées par les clubs, pour apprendre au pasteur le sort qui l'attendait, s'il refusait le serment, tantôt c'étaient les prières, les instances d'amis intéressés cherchant à le séduire. Dans son propre cœur, c'était l'affection même, l'habitude de vivre avec une paroisse, dont il avait eu jusque là la confiance, et qui l'aimait encore, mais que les décrets avaient séduite et qui allait ne voir en lui qu'un ennemi. Ajoutez à cela les trames qu'on a ourdies, les ténébreux stratagèmes qu'on a employés, les impostures effrontées qu'on a avancées, surtout pour séduire les curés de campagnes. Pour eux les moyens d'information sont rares et lents, et cependant les nouvelles les plus étranges, les plus absurdes, circulent partout. Dans un village perdu, comment faire pour discerner les fausses nouvelles machiavéliquement combinées, pour connaître les dispositions des confrères ? Car on n'est pas libre de réunir plusieurs curés voisins dans son presbytère, pour causer des affaires publiques, et de se concerter sur la conduite que le clergé doit suivre. Combien est grand l'embarras d'un pauvre curé ! Car après tout, Rome n'a pas prononcé, le roi désire vivement une transaction ; il paraît qu'on y travaille, faut-il, par un refus précipité, exciter de violentes colères, qui rendront toute pacification impossible ? »

Pendant ces hésitations, les pires sujets parmi les séculiers et

les réguliers paient d'audace et prennent de l'autorité. Encouragés par les municipalités, ils expliquent, du haut de la chaire, leur serment, ils vantent les bienfaits de la constitution, ils attaquent les prêtres fidèles et les évêques. Nous avons publié, dans *Rochefort-sur-Mer, 1789-1802*, les procès-verbaux de ces cérémonies.

Les administrations départementales se hâtèrent de constituer le nouvel épiscopat. Le 26 février, les électeurs réunis dans l'église Saint-Pierre de Saintes, procédèrent à l'élection de l'évêque constitutionnel. Les candidats étaient nombreux, et quels candidats ! Vanderquand, curé de Virollet ; Leroy, curé de Saint-Sauveur de La Rochelle ; Duc, curé de Seure ; Mestadier, curé de Breuille.

Isaac-Etienne Robinet, curé de Saint-Savinien, fut élu le 28 février, il fut sacré le 20 mars à Paris, dans l'église de l'Oratoire, par Lyndet, évêque du département de l'Eure.

Le 31 mars, à La Rochelle, les élections du clergé constitutionnel avaient lieu dans l'église Saint-Sauveur.

Le 13 avril 1791, le pape condamnait enfin la constitution civile du clergé.

Avec l'appui des pouvoirs publics, l'église constitutionnel s'organisait rapidement. Robinet nommait ses vicaires généraux, qui parcouraient le département, et réglaient, avec les municipalités, la nouvelle distribution des paroisses. Il organisait son grand séminaire, donnait les ordres sacrés. La nouvelle administration manquait d'autorité ; des curés abandonnaient leur paroisse et allaient au gré de leur ambition ou de leurs goûts personnels s'installer dans les postes qu'ils convoitaient, prenant la place des prêtres fidèles chassés par les municipalités.

L'évêque intrus entreprit de se montrer aux populations dans une visite pastorale. Ce fut vers l'Aunis, dont l'évêché était supprimé, qu'il se dirigea d'abord. Avant son arrivée, Mgr de Coucy quitta La Rochelle (15 juillet 1791) et se réfugia en Espagne. Le 19 juillet, Robinet était à Rochefort, entouré des anciens capucins ; il présidait le club des *Amis de la Constitution*. Un mois plus tard (19 août) il était reçu solennellement à La Rochelle, et donnait la confirmation dans l'église Notre-Dame. A l'île d'Oléron où les curés avaient refusé le serment, et, où les populations restaient attachées à l'église catholique, il débarqua et s'avança précédé d'une bande qui chantait le *Ça ira*. Ce n'était pas un méchant homme ; mais dans ces jours agités, il avait la pire des natures, il était sans vertus et sans vices !

Les ecclésiastiques insermentés sont partout menacés, poursuivis. Réfugiés dans leur famille ou chez des amis, ils attirent sur leurs protecteurs les violences des patriotes (1).

Desmarais, curé de Varaize, écrit : « J'ai été pendant trois jours entre la vie et la mort, j'ai résisté pendant neuf mois à des menaces continuelles, à des trahisons, à des calomnies extravagantes... J'aurais certainement préféré sortir d'un pays, qui ne respire que la cruauté et la barbarie, si j'avais la moindre apparence de ressources pour subsister ».

Ils se réfugièrent d'abord dans les villes, où les chapelles des communautés de femmes, encore existantes, leur étaient ouvertes. Bientôt ils furent insultés et frappés dans les rues. « C'était, dit M. Ayraud, curé de Saint-Trojan, retiré à Saintes, faire acte de patriotisme ».

A la fin de décembre 1791, les administrateurs du département essayèrent d'organiser une sorte de liberté des cultes. Duport, ministre de la justice, adressait (10 janvier 1792) une longue circulaire, dans laquelle « il conseillait de laisser à tous une liberté indéfinie et de protéger tous les cultes, toutes les religions, tous les citoyens ».

Plusieurs municipalités, devant les décrets de la Convention, avaient pris des arrêtés ordonnant aux prêtres non assermentés, de s'éloigner de leur paroisse, de se réunir au chef-lieu de canton, et de n'en partir qu'en se soumettant à des règlements d'une police particulière.

Le costume ecclésiastique était interdit (26 mai 1792), un décret (13 août) du département fermait toutes les chapelles. Le 26 août l'Assemblée décidait « que les ecclésiastiques, qui n'avaient pas prêté le serment ou qui s'étaient rétractés, seraient déportés à la Guyane ». Les anciens couvents furent transformés en prisons. Le 2 septembre, Mgr de La Rochefoucault était massacré aux Carmes. Le même jour, son vicaire général Taillet s'embarquait à Royan.

Beaucoup de prêtres s'embarquèrent à Nantes, à Bordeaux ou dans les petits ports de la côte ; d'autres se dirigèrent à pied vers la frontière par Bayonne et Saint-Jean-de-Luz. L'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande reçurent des ecclésiastiques d'Aunis et Saintonge.

Le clergé constitutionnel s'attira bientôt, par ses propres excès, le mépris des révolutionnaires, qui l'avaient créé et protégé. Il

(1) Lettre de M. Gibeau, vicaire de Sainte-Marie (Ile de Ré).

disparut peu à peu, abandonnant les églises désertes. Robinet s'éloigna de Saintes le 6 décembre 1793, il se retira chez un de ses neveux, au château de Péré, commune de Torxé, il remit ses lettres de prêtrise et mourut le 8 décembre 1797. Ses vicaires généraux se dispersèrent et disparurent.

Les conventionnels Lequinio et Laignelot, envoyés à Rochefort, entreprirent contre l'Eglise une lutte sans merci. Ils établirent le culte de la raison et le tribunal révolutionnaire. Les églises furent transformées en Temple de la Raison. Les fêtes païennes furent célébrées dans beaucoup de communes. Les prêtres constitutionnels furent conduits à l'apostasie et livrèrent leurs lettres de prêtrises. Beaucoup d'entre eux furent jetés sur les pontons avec les prêtres fidèles. L'échafaud ne les épargna pas. MM. de Ribereys, curé de Jonzac, O. Byan, curé de Loix, Boutet, curé du Gua furent exécutés à Rochefort. Plusieurs devinrent professeurs, instituteurs, juges de paix, marchands, aubergistes, etc., d'autres se sécularisèrent complètement en se mariant.

Au plus fort de la tempête révolutionnaire, les débris du clergé se groupèrent autour des représentants légitimes de l'autorité. Mgr de Coucy resta en communication avec les prêtres fidèles. En 1798, il accordait à l'abbé Bernier des lettres de vicaire général de La Rochelle. MM. Hardy et Pichon, chanoines de Saintes, avaient reçu du souverain pontife les pouvoirs de vicaires généraux.

Les prêtres émigrés n'avaient qu'une pensée : revenir dans leurs paroisses. Dès 1795, quelques-uns avaient franchi la frontière. La Pentecôte de 1797 avait été fixée comme la date du retour général.

Sous le gouvernement du Directoire la terreur recommença. Vers 1800, le culte avait été rétabli dans beaucoup de paroisses, cependant des prêtres étaient encore internés à Saint-Martin de Ré pendant l'année 1801.

Les quelques notes biographiques, qui accompagnent le nom de chaque ecclésiastique dans l'état du clergé que nous publions ci-après, résument pour chacun d'eux les différents épisodes de leur existence tourmentée (1).

P. LEMONNIER.

(1) La partie inédite de ce travail consiste dans la publication des revenus des anciens bénéficiers, d'après leurs déclarations approuvées par les municipalités. A une époque où les études économiques sur la Révolution sont à l'ordre du

Saintes.

I. — EVÊCHÉ ET CHAPITRE SUPPRIMÉ

DE LA ROCHEFOUCAULD-BAYERS (Pierre-Louis), né en 1724, évêque de Saintes en 1782, député aux Etats généraux en 1789, massacré aux Carmes le 2 septembre 1792.

Ancien revenu de l'évêché de Saintes, 80.000 l. — Traitement accordé en 1790, 30.000 l.

CHANOINES

DELAAGE (Pierre-Léonard), doyen du chapitre, insermenté, émigra en Espagne et mourut à Lugo.

Ancien revenu, 7.469 l. 4 s. 10 d. — Traitement, 6.000 l.

DE LUCHET DE LA MOTHE (Jean-Louis-André), né le 30 novembre 1731, chanoine en 1751, premier archidiacre, vicaire général, insermenté, émigra en Hollande et en Allemagne.

Ancien revenu, 9.933 l. 15 s. — Traitement, 5.466 l. 17 s.

CROIZIER (Jean-Pierre), vicaire général de Valence et de Saintes, insermenté. Emigra et mourut en Espagne.

Ancien revenu, 5.753 l. 14 s. 8 d. — Traitement, 3.376 l. 17 s.

CAPDEVIELLE (Louis), né en Béarn, chanoine en 1762, décédé à Saintes le 5 septembre 1792, à l'âge de 91 ans. Il avait refusé de signer la protestation contre la suppression du chapitre.

Ancien revenu, 3.694 l. 5 s. — Traitement, 2.337 l. 2 s.

PICHON (Jean-Pierre), né le 17 août 1727, jésuite, chanoine en 1762. Insermenté, deux fois emprisonné comme prêtre réfractaire. Il fut chargé de l'administration du diocèse avant le concordat, décédé le 13 mai 1804.

Ancien revenu, 3.794 l. 5 s. — Traitement, 2.397 l. 2 s.

DUDON (Jean-François), insermenté, émigra en Espagne.

Ancien revenu, 3.052 l. — Traitement, 2026 l.

DE BÉGOLLE (Pierre-Louis), ancien curé de Saint-Pierre, décédé

jour, nous croyons que ces pages intéresseront les lecteurs de la *Revue*. Beaucoup des notes biographiques sont déjà connues, nous y avons ajouté. Dans des recherches portant sur plus de 1.200 ecclésiastiques, il se trouvera certainement quelques erreurs. Nous serons toujours reconnaissants aux érudits d'Aunis et de Saintonge de nous les signaler.

à Saintes, en 1792. Ses obsèques furent présidées par l'évêque Robinet.

GRELET DU PEIRAT (Pierre-Gabriel), né à Limogès, refusa de protester contre la suppression du chapitre, assermenté. Le 15 janvier 1791, il met aux enchères pour l'achat de la maison occupée par lui, rue des Chanoines. Vécut paisiblement à Saintes, décédé le 20 juin 1829.

Ancien revenu, 3.507 l. — Traitement, 2.253 l.

BOURDEILLE (Thomas), né à Saintes, fut vicaire de Chaniers et curé de la Chapelle-des-Pots. Insermenté, mourut prisonnier aux Carmélites de Saintes le 26 septembre 1794, à 56 ans.

Ancien revenu, 3.152 l. — Traitement, 2.076 l.

CÂSTIN DE GUÉRIN DE LA MAGDELEINE (Elic-François-Dominique), vicaire général, insermenté, émigra, débarqua à Quiberon, condamné à Auray et fusillé à Vannes le 10 thermidor an III.

Ancien revenu, 8.423 l. 3 s. — Traitement, 4.711 l.

DE LUCHET DE LA MOTHE (Michel-Dominique), né à Saintes le 4 août 1734, jésuite, chanoine le 28 juin 1773. Insermenté, mort sur les pontons de l'île d'Aix, le 20 août 1794, inhumé à l'île Madame.

Ancien revenu, 3.310 l. 3 s. — Traitement, 2.155 l. 1 s. 6 d.

DELORD (Jean-Mathieu), licencié en droit canonique, vicaire général, prêtre du diocèse de Cahors ; il avait été, le 22 août 1774, présenté par Louis XVI, en vertu du droit de joyeux avènement, pour le premier canonicalat vacant, élu chanoine en 1777. Insermenté, émigra en Espagne à Calahorra.

Ancien revenu, 7.172 l. — Traitement, 4.086 l.

DANGIBEAUD (Pierre), appartenant à la compagnie de Jésus, insermenté, fut emprisonné.

Ancien revenu, 2.995 l. 8 s. — Traitement, 1.997 l. 14 s.

GÉMIT DE LUSCAN (Joseph), né le 15 mai 1728, prêtre du diocèse de Comminges, vicaire perpétuel de Saint-Pierre de Saintes du 17 décembre 1768 au 28 décembre 1777, refusa de signer la protestation contre la suppression du chapitre, assermenté, se retira dans sa famille où il mourut en 1807.

Ancien revenu, 3.051 l. 8 s. — Traitement, 2.025 l. 14 s.

BOIRON DE SAINT-LÉGIER D'ORIGNAC (René-Antoine), né le 6 septembre 1755, fut un des onze officiers municipaux de Saintes le 7 janvier 1790. refusa de protester contre la suppression du

chapitre. Emigra à Burgos, passa en Angleterre à Plymouth, fut vicaire général honoraire après la révolution, conseiller général de la Charente-Inférieure, décédé curé de Jonzac le 24 juin 1835.

Ancien revenu, 2.966 l. 8 s. — Traitement, 1.983 l. 4 s.

LEGRIX (Claude-Furey-André), né le 29 septembre 1745 à La Rochelle, vicaire de Saint-Sauveur en cette ville. Insermenté, émigra en Espagne, en Allemagne et en Angleterre. Après la révolution il fut nommé doyen du chapitre de La Rochelle, vicaire général, décédé à La Rochelle en mai 1818.

Ancien revenu, 2.393 l. 5 s. — Traitement, 1.936 l. 12 s. 6 d.

DUFRESNE (Paul-Paroche), né le 15 avril 1742, prêtre en 1767, curé de Saint-Martial de Saintes en 1789. Assermenté, se retira paisiblement dans sa famille. Au concordat il fut nommé grand vicaire pour l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély, décédé en 1816. J'ai trouvé son nom sur la liste des détenus de Brouage, dressée par M^{lle} de Conty, elle-même prisonnière.

Ancien revenu, 1.991 l. 2 s. — Traitement, 1.495 l. 11 s.

D'AIGUILLON (Félix), vicaire général et grand archidiacre de Saintonge. Insermenté, émigra en Espagne.

Ancien revenu, 2.031 l. 2 s. — Traitement, 1.515 l. 10 s.

CHEYRON DU PAVILLON (du) (Pierre-Joseph-Pascal), né à Périgueux le 1^{er} mars 1740. Vicaire général, refusa de signer la protestation contre la suppression du chapitre. Insermenté, déporté sur les pontons de l'île d'Aix, revint à Saintes, fut contraint de fuir en Espagne, rentré en 1801, il refusa toutes fonctions ecclésiastiques et pension, décédé le 7 novembre 1823.

Ancien revenu, 4.986 l. 19 s. — Traitement, 2.993 l. 9 s. 6 d.

RENALDY (Charles), né à Villefranche, insermenté, emprisonné au fort du Hâ, mort à l'hôpital Saint-André à Bordeaux, à 43 ans.

Ancien revenu, 1.991 l. 2 s. — Traitement, 1.495 l. 11 s.

TAILLET (Augustin-Alexis), né à Rouen en 1744, docteur en théologie. Vicaire général de Saintes, insermenté. Caché d'abord à Saintes, embarqué à Royan le 2 septembre 1792. Ecrivit à Bilbao un mémoire sur l'église de Saintes de 1790 à 1796, décédé à Paris en janvier 1828.

Ancien revenu, 5.602 l. 2 s. — Traitement, 3.301 l. 1 s.

MARÉCHAL, insermenté, émigra en Espagne.

Ancien revenu, 1.991 l. 2 s. — Traitement, 1.495 l. 11 s.

DE DOUZANVILLE (Pierre-Raphael-Joubert), abbé de Saint-Sauveur de Lodève, grand chantre du chapitre, insermenté, émigra et mourut en Espagne.

DE LA GONTRIE (Charles), insermenté, fut emprisonné à la fin de la Révolution.

Ancien revenu, 3.194 l. 5 s. — Traitement, 2.097 l. 2 s. 6 d.

D'AIGUIÈRES (Charles-Marc-Antoine), né à Saintes, le 1^{er} janvier 1715, fut laissé en liberté.

Ancien revenu, 4.934 l. 5 s. — Traitement, 2.967 l. 2 s. 6 d.

DE LUCHET DE LA ROCHE-CORAIL, insermenté, émigra en Espagne.

Ancien revenu, 3.252 l. — Traitement, 2.126 l.

CHANOINES SEMI-PRÉBENDÉS

SEMPÉ, insermenté, emprisonné deux fois.

Ancien revenu, 2.019 l. — Traitement, 1.509 l. 10 s.

GRAVIER, insermenté, sous-chantre du chapitre, emprisonné deux fois.

Ancien revenu, 1.497 l. 11 s. — Traitement, 1.248 l. 15 s. 6 d.

CHEVALOT (Jean), insermenté, né à Saintes, arrêté à Rochefort le 11 septembre 1792, émigra en Espagne, revint, fut de nouveau arrêté et enfermé à la citadelle de Saint-Martin de Ré le 6 août 1798, libéré le 7 août 1800.

Ancien revenu, 1.651 l. 3 s. — Traitement, 1.325 l. 11 s. 6 d.

MORIN, insermenté, émigra en Espagne, revint et fut emprisonné à Saint-Martin de Ré.

Ancien revenu, 1.735 l. 4 s. — Traitement, 1.367 l. 12 s.

VICAIRES CAPITULAIRES

GIRARD (Etienne), né en 1756, 3^e vicaire de Saint-Pierre.

CLOSSE (Gilles-Joseph), né en 1734, vicaire de chœur. Assermenté, fut curé intrus de Floirac.

SECONDE (Raymond), vicaire du bas-chœur, insermenté, émigra en Espagne, revint en 1797, fut arrêté et détenu à Rochefort, où il mourut, âgé de 54 ans.

PLANIÉ, prêtre du bas-chœur, assermenté, fut curé intrus de Saint-Léger-en-Pons.

II. — GRAND SÉMINAIRE DIRIGÉ PAR LES LAZARISTES

CLAUDE (Pierre), supérieur, né en 1739, insermenté.

THOMAS (Jean), procureur-directeur, né en 1733, insermenté.

SALHORGUES (Dominique), professeur, né en 1757, insermenté, fut nommé supérieur général des prêtres de la Mission, 1829-1839.

BILLET (Joseph), professeur, né en 1765, insermenté.

BERGESSE (Jean), missionnaire, né en 1747, insermenté.

GALTIER (Jean), missionnaire, né en 1741, insermenté.

COLLET, missionnaire, né en 1757, insermenté.

MOURCY (Nicolas), élève, né en 1769, insermenté.

MASSON (François), frère, né en 1747, insermenté.

MASSON Jean), frère, né en 1746, insermenté.

III. — COLLÈGE

DE RUPT (Sigisbert), né le 27 avril 1745 à Hendicourt (Meuse), succéda à Louis-Augustin Hardy, insermenté, fut nommé curé de Saint-Pierre de Saintes en 1805, fondateur de la communauté de Sainte-Marie de la Providence, décédé le 19 janvier 1819. Il avait été remplacé au collège par Dalidet Pierre, ex-récollet.

SABOUREAU, sous-principal, insermenté, fut remplacé par Jupin (Charles-François) (1). Saboureaud (Pierre-Raymond), né le 4 juillet 1753, décédé en 1833 chanoine de La Rochelle. (Sabou-bureau, né le 20 décembre 1744, décédé desservant des Gonds, le 4 juin 1818. J'ignore s'il y a un rapport de l'un ou de l'autre avec le sous-principal du collège ?)

LÉTOURNEAU (Guillaume-Roch), professeur de philosophie, né à Angoulême le 7 août 1761, assermenté, fut nommé par l'évêque constitutionnel Joubert, directeur du grand séminaire d'Angoulême, épousa, le 24 février 1794, Jeanne de Labatud ; son mariage fut réhabilité dans la cathédrale d'Angoulême le 2 juin 1803, en vertu d'une dispense du cardinal Caprara, fut longtemps maître de pension à Angoulême, où il est mort le 15 novembre 1839.

TARNIER, diacre, professeur de mathématiques, insermenté, fut remplacé par Tessandier, assermenté, auparavant professeur de seconde. Tarnier se fit précepteur dans une famille.

COUTELIN, professeur de rhétorique, insermenté, émigra en

(1) Voir Saint-Jean d'Angély.

Espagne, fut remplacé par Bourignon François-Marie, lieutenant de la garde nationale.

TOURNEUR, clerc tonsuré, professeur de troisième, insermenté, se retira dans sa famille à Saint-Jean d'Angély.

DURET, professeur de quatrième, insermenté, fut remplacé par Guérin, François-Pallade (1).... Un Duret, né le 22 février 1755, est mort desservant d'Archiac, le 21 septembre 1829 ?

FAVREAU, professeur de cinquième, insermenté, se retira en Médoc.

FORGET (Jean-Baptiste), professeur de sixième, assermenté, fut nommé professeur de seconde, plus tard directeur du grand séminaire (2), se maria, mourut en 1811, préfet des études au collège Sainte-Barbe, à Paris.

PHELIPPOT (Jean-Fabien), assermenté, nommé professeur de sixième, 14 mars 1791.

DULAC (Honoré-Pierre), né à Saintes, le 2 mai 1757, fut trapiste à Septfonds (Allier), revint à Saintes en 1790, fut nommé professeur au collège, assermenté, ordonné prêtre par Robinet, curé de Dolus, il épousa sa servante Marguerite Guinot, remit ses lettres de prêtrise en 1794.

IV. — EVÊCHÉ CONSTITUTIONNEL

ROBINET (Isaac-Etienne), né le 29 novembre 1731, à Saint-Jean d'Angély, élu évêque constitutionnel de Saintes le 28 février 1791, quitta son évêché le 6 décembre 1793, se retira chez un de ses neveux au château de Péré, commune de Torxé, remit ses lettres de prêtrise, décédé le 8 septembre 1797.

Traitement, 12.000 l.

CHASSÉRIAUX-DUCHIRON (Henri-Benjamin), prêtre du diocèse de La Rochelle, curé de la paroisse Saint-Michel de Saintes, en septembre 1788, présenté par le doyen du chapitre sur la résignation de Jean-Baptiste-Antoine Deaubonneau. Né en 1758, il se retira à Montguyon et y épousa, 1794, Jeanne Neau, protes-

(1) Diacre ordonné prêtre par Robinet, fut envoyé à Saint-Georges d'Oleron. Voir cette paroisse.

(2) Forget fut alors remplacé par Auguste Gaudin, né à Montendre, en 1756, plus tard juge de paix et se maria ; son frère, Antoine Gaudin, insermenté, émigra en Espagne.

tante ; officier public de 1798 à 1800, maire jusqu'à 1806, décédé le 13 octobre 1837.

Son traitement de vicaire général était, 3.000 l.

GASTUMEAU (René-Alexis), né à La Rochelle, le 22 mars 1731, chanoine du chapitre de cette ville, acquéreur de biens nationaux, épousa à Saintes, 2 juin 1794, Jeanne Coussereau, âgée de 25 ans, illettrée, qui le laissa, se remaria avec Jeanne Charbonnier, divorça le 21 prairial an III.

Taillet dit : « qu'il brigua la place de vicaire général, non par besoin, mais pour faire plus de mal ».

Ancien revenu, 3.000 l. — Traitement, 2.400 l.

CHANDON (Nicolas-Antoine-Félix), ancien vicaire de Dolus, de 1760 à 1772, curé du Fouilloux, vicaire général, il procéda avec l'administration du district de Montlieu à une nouvelle répartition des paroisses.

Traitement, 2.000 l.

FOURNIER, ancien bénéficiaire, vicaire général.

Traitement, 2.000 l.

GOUNIN (Jean-Baptiste), ancien curé de Crazannes, vicaire général, décédé curé de Saint-Martin de Ré, le 4 octobre 1822.

Traitement, 2.000 l.

HUON, ancien curé de Juicq, vicaire général, acquéreur des biens de l'ancien chapitre.

Traitement, 2.000 l.

LATASTE (Jean-Claude), ancien vicaire de Saint-Savinien, épousa la nièce de l'évêque Robinet, son mariage fut validé par dispense du cardinal Caprara, le 9 avril 1804, il mourut receveur de l'enregistrement à Surgères, fut vicaire général.

Traitement, 2.000 l.

MARTIN, ancien religieux de l'abbaye de la Grâce-Dieu, vicaire général.

Traitement, 2.000 l.

DESPRÈS (Louis-Joseph), prieur de l'abbaye de Charron, élu curé de Saint-Sauveur de Nuaillé, vicaire général en 1792.

Traitement, 2.000 l.

BIGOT (Eutrope), ex-chanoine régulier de Chancelade de la maison d'Aubiac en Rouergue, avait quitté son couvent et s'était établi à Saintes.

Traitement, 2.000 l.

V. — SÉMINAIRE

DALIDET (Pierre), supérieur, né à Saintes le 4 février 1729, ex-récollet supérieur de Mirambeau, épousa à 64 ans, le 20 mai 1794, Jeanne-Suzanne Mestayer, née le 25 novembre 1759, fut maître d'école à Ecoyeux. Après les plus grands écarts, il fut converti par Mathieu Meisseix, ancien bénédictin de Saint-Jean d'Angély, et mourut repentant. Il avait été remplacé au séminaire par Forget (1).

Traitement, 1.100 l.

ARNOULT, directeur, fut remplacé par Dumaine (2).

Traitement, 800 l.

REMPNOUD, ex-chanoine régulier de la Charente-Inférieure.

Traitement, 800 l.

BOUSSIRON (Jean-Louis), ancien minime, intrus de Berneuil, se sécularisa, directeur.

Traitement, 800 l.

Clergé paroissial.

ARCHIPRÊTRE DE SAINTES

Doyenné de Saint-Pierre.

SAINT-PIERRE, vicariat perpétuel, à la collation du chapitre, ancien revenu, 800 l. Titulaire : DE LA CROIX DE SAINT-CYPRIEN, né le 25 août 1755, à Chalais, insermenté, émigra en Espagne, curé de Montguyon après la révolution, se retira dans sa famille, au diocèse de Périgueux, y mourût le 13 avril 1823.

MARTIN (Joachim), vicaire, assermenté.

SAINT-PALLAIS, vicariat perpétuel. Coll. : l'abbesse de Saintes, ancien revenu, 700 l. Titulaire : RACAPÉ (Louis-Joseph), congruiste, assermenté. Traitement, 2.400 l. Se sécularisa et s'établit avocat à Saintes. Il y avait à Saint-Pallais quatre vicaires perpétuels, exerçant successivement, par semaine, leur ministère, tant à l'église de la paroisse qu'au monastère des filles de Saint-Benoist. PONTET (Bernard), refusa le serment, le prêta, se repentit, fut réconcilié avec l'Eglise à la fin de 1796. YRIEX (Léon),

(1) Voir collège de Saintes.

(2) Voir Migron, cure.

insermenté, émigra en Espagne. ARNAULT se retira à l'hôpital de Placentia (Espagne). Il était parmi les prêtres arrêtés à Rochefort le 11 septembre 1792, et embarqués le lendemain à Martrou à destination de Bilbao.

(A suivre).

P. LEMONNIER.

III

DORION ET LE PASSAGE DE CHAUVEAU SUR LA CHARENTE

Le 30 avril 1905 a eu lieu l'inauguration du pont de Chauveau, construit sur la Charente, pour le passage du chemin de grande communication n° 65 de Saint-Cézaire à Pons ; il remplace le bac dit de *Chauveau*, situé en amont du pont du chemin de fer (1).

La disparition du bac nous a amené à faire quelques recherches sur le passage de Chauveau et la région voisine ; nous en présentons le résultat aux lecteurs de cette *Revue* avec l'espoir qu'ils s'intéresseront quelque peu à ces pages d'histoire toute locale.

Le passage de Chauveau, sur la Charente, se trouve à la limite des communes de Chaniers et de Saint-Sever. Ce passage est le point final de la vallée du Coran ; il met en communication deux pays parfaitement individualisés, la région des bois, ou borderies sur la rive droite, et les champagnes, région de plaines, sur la rive gauche.

La vallée du Coran se trouve dans la bordure orientale de cette longue zone forestière qui sépara jadis l'Aunis et la Saintonge des régions voisines, leur donna un caractère propre et des limites naturelles. De cette bande forestière il ne reste guère que les débris, car les défrichements en ont diminué notablement la surface. Mais, les noms de localités nombreuses nous permettent de suivre ses traces depuis l'ancien golfe du Poitou jusqu'au fleuve de la Charente ; et, pour ne parler que de la région qui nous occupe, — la vallée du Coran, — les noms de la Cognée, la Boisélière, Saint-Bris-des-Bois, le Pin, Petit-Bois, sont autant d'appellations parlantes. Les localités vouées

(1) Par des considérations d'ordre technique, l'ouvrage nouveau a été établi en aval et à quarante mètres de ce pont.

à un saint sont particulièrement nombreuses dans cette zone boisée qui compte Saint-Sauvant, Saint-Cézaire, Saint-Bris. Cet ancien rideau forestier semble avoir été tout à fait favorable à la solitude et au mystère des couvents.

Le Coran naît au nord de Saint-Bris, à la fontaine de Font-douce. Il reçoit l'eau de diverses sources, coule du nord au sud sur des roches crétacées qu'il a profondément entaillées, et se jette dans la Charente, en face de Beillant, après un cours d'environ douze kilomètres. Dans la dernière partie de son cours, il sépare les communes de Chaniers et de Dompierre-sur-Charente. Le Coran (on prononçait Courrant, il y a moins d'un siècle) est un ruisseau aux eaux limpides et régulières qui alimente de nombreux moulins établis sur son cours.

Un peu plus à l'ouest, une autre vallée, moins longue, moins large, rappelle celle du Coran. Elle en est comme la réduction et offre les mêmes caractères ; un cours d'eau la sillonne, le Bourrut, et un autre, plus petit, sans nom local, lui fait cortège à son embouchure.

Des villages, qui semblent accroupis le long de la vallée du Bourrut, apparaissent derrière de grands arbres et mêlent leurs murs blancs, leurs toits rouges aux tons du paysage. Les noms forestiers n'y sont pas rares non plus et, le Plessis, le Taillis, la Taillée, les Brandes, nous donnent des indications précieuses pour la topographie de ces lieux.

Le Bourrut n'est guère qu'un filet d'eau qui vient de la commune de Vénérand, mais cependant assez important comme débit pour faire tourner des moulins. Ils ont été jadis plus nombreux qu'aujourd'hui ; du moulin de la Grand'Roue, il ne reste que le nom ; celui de Chasserat, où l'on fabriquait du drap, a disparu ; ceux qui existent encore sont utilisés pour la minoterie.

Après un cours de huit à neuf kilomètres, le Bourrut se jette dans la Charente, en aval de Chauveau, près du village de Chez-Bisseuil, commune de Chaniers.

Le Coran et le Bourrut, éloignés à leur origine, se rapprochent à moins d'un kilomètre à leur embouchure.

L'espace compris entre ces deux ruisseaux est formé d'une série de collines qui atteignent soixante-treize mètres d'altitude près de Senouche et soixante-dix-huit à Puynouveau, au nord de la commune de Chaniers. Ces collines sont couvertes d'îlots forestiers, de terres appelées *varennas*, au sol argilo-calcaire.

un peu ferrugineux, avec plantations de vignes, champs de blé ; autrefois, sur ces terres on cultivait le chanvre. Plus au nord, vers le Grand-Canton, à la limite des communes de Vénérand, Saint-Cézaire, Ecoyeux et Brizambourg, on trouve, sous la *varenne*, et en contact avec la roche calcaire, une assise plus ou moins puissante d'argile téguline exploitée depuis des siècles pour la fabrication des briques, des tuiles et de divers objets en terre cuite, qui ont fait connaître dans toute la région les localités précédentes.

Cette argile se présente sous forme de poches plus ou moins étendues, d'épaisseur variable ; suivant les lieux, elle est ferrugineuse ou marneuse, de couleur rose, blanche, noire ou grise et paraît être le résultat de la décalcification de l'assise crétacée sous-jacente.

Nombreux sont les villages semés sur ces collines ou adossés à un ravin ! Mais ici, plus de noms de saints ; des « maines » fréquents trahissent une origine féodale ; les villages précédés de « chez » semblent nous rappeler les métairies d'un premier possesseur ; Beauchail, le Chaillot tirent sans doute leur nom de la nature caillouteuse du sol ; le Cluzeau a encore ses maisons groupées comme dans un enclos ; Bel-Air, Beauregard, Puy-nouveau, Beaumaine, sont en vedette sur les parties les plus hautes ; enfin, au fond de la vallée, la Fontduloup, Malmort, Malcombe, se dissimulent modestement le long du Bourrut, derrière les arbres, comme si leur nom devait nous rappeler des localités vassales, dont le séjour n'a pas toujours été agréable à nos aïeux !

Les produits, comme l'eau de ces régions, n'ont pas tardé à se diriger vers la Charente, et dès les temps les plus reculés, les populations des pays dont nous venons de parler, ont dû offrir à celles qui se trouvaient en face, sur la rive opposée du fleuve, ce qui leur manquait. Elles avaient du bois, des tuiles, des briques, divers objets en terre cuite et elles les ont portés au-delà de la rivière ; par contre, la Champagne leur envoyait ses blés, ses céréales. De là l'importance du port qui se trouve à la fin de ces vallées par où se faisaient les échanges ; port marqué par Chauveau d'un côté, et par Beillant de l'autre. Chauveau était l'unique passage des tuiliers, des potiers du Grand-Canton, des marchands de bois qui allaient livrer leurs produits dans la Champagne et des marchands de grains qui, de

la Champagne, se rendaient au marché très renommé d'Ecoyeux. Aussi, pour les premiers, le chemin suivi était le chemin de Chauveau, et pour les seconds, la même route était la route d'Ecoyeux. Ces appellations sont encore courantes dans la région et désignent la même voie.

..

Divers indices relevés dans les terrains voisins de la Charente, de nombreux monticules artificiels en terre permettent de croire que cette région a été habitée dès la plus haute antiquité. Mais, les trouvailles historiques faites à Rouffiac ou les monuments mégalithiques de Saint-Sever, Courcoury, Saint-Bris, ne nous donnent aucun renseignement sur ces premiers habitants. Ceux que nous avons sur les Gaulois sont aussi vagues et nous sommes obligés de constater que notre pays n'entre dans l'histoire écrite que par ses malheurs et par la conquête des Romains.

Dès les premiers jours de la domination romaine, les Gaulois purent en apprécier les bienfaits ; pour eux, « l'ère de la conquête apparut comme l'ère de la prospérité ». Et, parmi les grandes peuplades de la Gaule, « la plus prospère et la plus en faveur auprès de l'Etat romain était sans contredit celle des Santons. Peut-être lui avait-elle rendu, dans les temps de lutte, quelques-uns de ces bons offices que les vainqueurs n'oublient pas... Les nobles Santons, l'aristocratie la plus forte et la plus riche de l'ancienne Gaule, avaient oublié leurs traditions de turbulence. Ils s'étaient assouplis sous les lois de Rome. Ils acceptaient d'elle les grands commandements aux frontières ; puis, ils se retiraient sur leurs terres, devenaient volontiers agriculteurs, faisaient la conquête de leur sol ; pour eux s'élevèrent ces vastes villas de la Saintonge qui s'étagaient sur les pentes des collines (1) ».

Les habitants de Rome, de leur côté, n'ignoraient pas la Saintonge ; ils recherchaient son absinthe (2), ses sels, ses huttes, déjà ; ils lui empruntèrent un de ses vêtements, la cagoule (*cucullus*) « favorable aux plaisirs dans lesquels la licence romaine mettait quelque mystère ».

Cette situation privilégiée ne se bornait pas à la métropole de

(1) Julian : *Gallia*.

(2) *Revue*, t. XXV, voir l'article du docteur Guillaud.

la province ; elle s'étendait aux villes, aux bourgades, aux hameaux des alentours. Il serait bien difficile de retrouver ces anciennes habitations qui ont presque toutes été remplacées par des nouvelles. Mais, si les habitations ont disparu, beaucoup de noms subsistent qui nous permettent de reconnaître, pour certaines localités, la plus haute antiquité. Ainsi, les noms de lieux terminés en *acum* sont des plus anciens et nous retrouvons cette désinence près de nous, dans Orlac, Chérac, Rouffiac, Jarlac.

C'est qu'en effet, ces domaines des grands propriétaires gallo-romains étaient nombreux sur les côteaux voisins de la Charente et chacun formait une sorte de petit état.

La demeure du maître s'élevait au centre, « le plus souvent sur une colline, dominant la terre comme le sénateur dominait ses hommes ». Au pied de la colline se trouvait la ferme, (*villa rustica*), avec les étables, les granges, les celliers, et, suivant les pays, le moulin ou le pressoir pour l'huile ou pour le vin.

La plupart de ces grands domaines n'ont pas disparu ; ils ont évolué avec les siècles et leur histoire dure encore, car ils sont devenus nos villages. A partir du IV^e siècle, la chapelle est venue s'ajouter à la demeure du maître et l'ensemble ainsi complété est déjà le village moderne ; beaucoup de ces groupes ont formé les paroisses de l'ancien régime, puis les communes d'aujourd'hui ; d'ailleurs, beaucoup conservent encore le nom du premier propriétaire et les limites du domaine primitif.

Deux de ces villas gallo-romaines, Dorion et Orlac, sont encore très reconnaissables, sur la rive droite de la Charente, à côté de Chauveau ; sur la rive gauche, Rouffiac et la localité actuelle de Villeneuve, où se trouvent tant de débris gallo-romains, ont la même origine, et Chaniers était peut-être dans le même cas.

Cela suffit pour nous montrer que depuis les temps les plus reculés de l'histoire, ce coin de terre qui nous intéresse eut une grande importance ; et il n'est pas téméraire de dire que le passage de Chauveau, lien naturel entre tous ces domaines, dut jouer un grand rôle dans leurs relations. Pour nous en rendre compte, il suffit d'arrêter notre attention sur deux de ces villas. Orlac et Dorion, placées aux abords immédiats du passage.

Orlac, qui doit sans doute son nom à son premier maître, situé un peu en amont de Chauveau, rive droite de la Charente, vis-à-vis de Saint-Sever, était au moyen âge, le lieu de résidence d'une branche des Bremond d'Ars. Orlac fût paroisse sous l'an-

cien régime, et devint commune sous la Révolution. Aujourd'hui, Orlac a perdu son rang municipal et n'est plus qu'un village de la commune de Dompierre-sur-Charente.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce village dont l'histoire semble moins étroitement liée au passage de Chauveau que celle de Dorion.

Cependant, Orlac est toujours là, tandis que Dorion, qui a eu une existence tout aussi mouvementée, a presque complètement disparu.

Les maisons de Dorion s'élevaient en amphithéâtre sur la rive droite de la Charente, sur la colline limitée, au midi par le fleuve, au couchant par le Bourrut, au levant par le Coran, un peu au sud du village de Maisonneuve, commune de Chaniers.

Ainsi placée, cette villa eût bien vite une situation privilégiée, car de cette éminence, elle commandait le passage de trois vallées et pouvait facilement surveiller les alentours. De là, en effet, on domine tout le voisinage ; la vue s'étend au loin et permet de distinguer, au-delà des prairies verdoyantes, bordées de rideaux d'arbres, de nombreux villages des communes de Courcoury, Saint-Sever, d'un côté, et de Dompierre, de l'autre, tous anciens domaines de riches patriciens gallo-romains.

De bonne heure, de nombreuses voies se croisèrent dans le voisinage de Dorion et certes elles n'y furent pas établies à grands frais pour un passage insignifiant ; en outre, la Charente, très poissonneuse, très navigable, passe au pied de la colline.

Le domaine de Dorion fut-il la proie des Normands qui ravagèrent le pays, pillèrent la ville et le château de Saintes, vers 845 ? Aucun texte ne nous l'indique, mais en tout cas, un acte de 878 (avril) est un témoignage authentique de l'importance qu'avait le domaine à cette époque.

Par cet acte, Gausbert, comte, donne à l'église Saint-Hilaire de Poitiers une mense libre située au pays de Saintonge, dans la quinte de la ville, au village appelé Dorodonne (Dorion) « Cette mense, dit Gausbert, consiste en bâtisses, maisons, édifices et toutes constructions ; vignes, bois, prés, pâturages et toutes dépendances internes et externes ; viviers et cours d'eau, biens mobiliers et immobiliers, et tout ce qui se rattache à ces biens ou parait s'y rattacher, et est considéré comme ma propriété et sous ma dépendance *quelle qu'en puisse être l'origine* ». Il lègue aussi les « serfs qui demeurent là, ou qui en dépendent : le serf

Gilard avec sa femme, ses fils et ses filles ; le serf Arnauld avec sa femme et ses enfants et tous ceux qui sont venus d'ailleurs ». « Que les recteurs de Saint-Hilaire, nouveaux maîtres de ce lieu, le prennent, le gardent, le possèdent, y fassent dès lors dans leur plein droit tout ce qu'ils décideront, sans que personne puisse y contredire ».

Seulement, Gausbert a soin d'ajouter qu'il garde l'usufruit de ces biens et que chaque année, le jour de la fête de Saint-Hilaire il paiera cinq sous de cens pour le luminaire. « Après ma mort, dit-il, les recteurs devront sans retard prendre possession de ces biens..... Si quelqu'un — ce que je ne crois pas — si moi-même ou quelqu'un de mes héritiers, ou *n'importe qui*, osait s'élever contre cette cession et inquiéter les nouveaux maîtres, qu'il soit contraint de payer six livres d'or et dix livres d'argent et que sa demande soit sans valeur » (1).

Ce document est des plus instructifs. D'abord, en 878, le domaine de Dorion était un alleu, une terre entièrement libre, qui n'était chargée d'aucun service, d'aucune redevance et dont le propriétaire pouvait disposer absolument à son gré, comme le fait le comte Gausbert. Rien d'étonnant à cela, car le domaine était limité naturellement ; il avait sa vie propre et n'avait pu être affecté qu'à un seul propriétaire ; en outre, il ne faut pas oublier que les alleux étaient principalement nombreux dans la France méridionale, c'est-à-dire dans la partie du territoire où l'élément germanique fut vite absorbé par la population latine, où le droit écrit l'emporte sur le droit coutumier.

Malgré ces réserves, cette charte de 878 nous apprend que Dorion était encore à cette époque, la villa gallo-romaine, avec la demeure du maître, au pied de la colline, la ferme, la *villa rustica*, composée de diverses constructions pour les serfs Gilard, Arnauld et leur famille et, plus loin encore, de petites fermes où se trouvaient les tenanciers du maître.

* *

(1) *Orig. Arch. de Saint-Hilaire de Poitiers*, n° 18. — *Apud, Mémoires de la Société des Antiq. de l'Ouest*, 1847. t. XIV.

Cet acte fut fait au mois d'avril, l'année qui suivit la mort de Charles, empereur (Charles le Chauve mort en 877), sous le règne de Louis (Louis II, le Bègue. 877-879).

Gausbert, auteur de la cession, était le frère de Rainulle, qui figure aussi avec le titre de comte au nombre des signataires de cette charte, et qui succéda à Bernard II, son père, comme comte de Poitiers.

Donné à l'église Saint-Hilaire, le domaine de Dorion devenait possession ecclésiastique perpétuelle. Aussi fut-il érigé en prieuré et l'ancien pouillé général des bénéfices de l'archevêché de Bordeaux le classe parmi les bénéfices dépendant de l'archiprêtre de Jarnac, sous le patronage de l'abbé de Bassac qui présentait et nommait les titulaires. Comme conséquence du patronage de l'abbé de Bassac, le prieuré du Dorion dépendait de l'ordre de Saint-Benoît (1).

On ne connaît que peu de prieurs du monastère ; en 1500, le prieur Charles Giraud d'Anqueville échangea son prieuré de Dorion pour le titre d'abbé de Bassac dont son oncle Seguin Giraud d'Anqueville était titulaire.

L'abbé Charles déploya une grande activité à Bassac, résista aux doctrines calvinistes, prit part aux luttes de l'époque, tandis que son oncle venait chercher à Dorion le repos que réclamait son âge avancé (2).

En 1650, la dignité de prieur de Dorion appartenait à Jacques de Brémont, né vers 1635, fils de Jean-Louis de Brémont, chevalier, seigneur d'Ars, de Dompierre-sur-Charente, etc. A la mort de ses deux frères aînés, Jacques de Brémont laissa son prieuré et se mit à la tête de sa maison (3).

Le personnel monacal se réduit donc à peu de noms, ce qui permet de croire qu'à une certaine époque le prieuré put être donné en commendé. Toutefois, il existait encore en 1789, car dans la séance des trois ordres qui eut lieu à Saintes le 16 mars, dans la salle du Palais-Royal, pour l'élection des députés aux Etats généraux, l'abbé Croizier, théologal et maître-école, était porteur des pouvoirs du prieur de Dorion (4).

Le territoire seigneurial du prieuré de Dorion se composait : 1° d'un manoir et de terres en toute propriété ; 2° de droits féodaux, qui se percevaient sur le voisinage ; 3° de l'exercice d'un droit de justice.

1° Le domaine propre de la seigneurie formait un seul tenant

*
* *

(1) *Archives de la Saintonge et de l'Aunis*, t. X, p. 255.

(2) *Archives de la Saintonge et de l'Aunis*, t. X, p. 261.

(3) *Archives de la Saintonge et de l'Aunis*, t. X, p. 262.

(4) Th. de Bremond d'Ars, *Pièces pour servir à l'histoire de Saintonge et d'Aunis*, Procès-verbal de l'assemblée des Trois Ordres, Saintes, p. 31.

et s'étendait entre le cours d'eau latéral au Bourrut et le chemin d'Ecoyeux, depuis la route de Chaniers à Chauveau, jusqu'au village de Maisonneuve. Le monastère était sur ce domaine, au nord de la ligne du chemin de fer, et des constructions y existaient encore quand fut établi le cadastre, en 1810. D'ailleurs, M^{me} veuve Dannepond, de Chez-Bisseuil, décédée le 23 janvier 1905, dans sa centième année, se rappelait avoir assisté aux offices dans la petite chapelle du moulier. Aujourd'hui, il ne reste aucune trace ni de l'habitation des moines, ni de la chapelle. Cependant, en creusant le sol, on trouve des pierres taillées, des pans de murailles et l'on dit que bien des matériaux ont servi à construire le logis actuel de Maisonneuve.

Quand on creusa la tranchée du chemin de fer, de Saintes à Beillant, on mit à jour des cercueils en pierre qui provenaient de l'ancien cimetière du prieuré. Il est à présumer que des fouilles exécutées dans ces lieux amèneraient des découvertes des plus intéressantes.

2° Le territoire féodal de Dorion avait l'aspect d'un rectangle compris entre la prairie encore appelée « prairie de Dorion », mais « qui n'en dépendait pas » (1), les ruisseaux, le Coran et le Bourrut et au nord il s'arrêtait à une ligne marquée actuellement par le chemin qui va du village de la Chaudière à celui de Bel-Air, en passant au nord de Chez-Desrues.

D'ailleurs, de chaque côté de ce chemin, le morcellement des terrains a une direction différente, car, au-delà, était la seigneurie de Senouche.

Ces limites sont confirmées par le sectionnement de la commune de Chaniers, établi le 6 février 1791, conformément au décret de l'Assemblée nationale des 20, 22 et 23 novembre 1790.

Par la délibération du 6 février 1791, la municipalité divise la commune en 12 sections, dont la première est Dorion.

Dorion, c'est la portion « qui est limitée, savoir : au levant, au faux ruisseau qui conduit du ruisseau qui découle de Coran (le village) à la rivière de Charente ; du nord, prenant audit faux ruisseau, en droite ligne, passant par la grave de Chez-Desrues, montant par le chemin des Font, ledit village de Chez-Desrues renfermé en ladite section ; à la gauche, descendant à la fon-

(1) *Archives de la Saintonge*, t. X, p 256.

taine de Bel-Air et finissant au ruisseau ; du couchant, suivant ledit ruisseau (le Bourrut), faisant séparation des seigneuries de Senouche, Chaniers et la seigneurie de Dorion ; du midi, à la Charente » (1).

Ces limites concordent avec celles qui précèdent sauf en ce qui concerne la prairie, appelée Dorion, qui s'y trouve jointe par le sectionnement communal (2).

Dans ces limites, le territoire du prieuré couvrait environ deux cents hectares qui renferment actuellement les hameaux suivants : Chauveau, les Barailles, le Maine des Cadets, Maisonneuve, Bouhet, Chez-Blanchard, Chez-Desrués, la Grotte, la Chaudière, Plauvigneux, Bel Air et Malcombe.

3° La seigneurie de Dorion possédait un droit de basse justice, celle du 3° degré, où l'on ne jugeait que les affaires civiles dont on appelait à Saintes.

Les archives de la juridiction n'ont pas été retrouvées et nous ne possédons que peu de renseignements sur le personnel judiciaire du prieuré. En 1670, « Pierre Dalvy, époux de Charlotte

(1) La prairie appelée « prairie de Dorion » faisait-elle partie du prieuré ? Barraud dit qu'elle « n'en dépendait pas » et limite le domaine au pied de la colline, au chemin de Chaniers à Chauveau (*Archives*, t. X, p. 256).

C'est là une opinion pour laquelle l'auteur n'apporte aucune preuve. Nous croyons, au contraire, que la prairie de Dorion était partie du prieuré.

D'abord, le sectionnement communal du 6 février 1791 l'attribue à la section dite de Dorion ; cette prairie touchait un côté du quadrilatère (la Charente) qui formait le domaine et le limitait naturellement au sud. Dans une transaction de 1245, Pierre IV, évêque de Saintes, et le chapitre de Saint-Pierre cèdent « les servitudes dépendant des prés qui sont riverains et les droits de pêche dans la Charente, depuis Dorion jusqu'au port du Lys » (*Archives*, t. X, p. 36), et il n'est nullement question de la nue propriété de cette prairie qui n'appartenait, ni à l'évêque, ni au chapitre. Dans une déclaration de biens du 8 mai 1639, « lesdits sieurs du chapitre » reconnaissent ne jouir « point de beaucoup de droits sur la seigneurie de Dorion.... » (*Archives*, t. XXXV). Dans ces conditions, il est difficile d'admettre que cette prairie ait appartenu au chapitre de Saintes qui avait des droits multiples et variés sur la paroisse de Chaniers. Il est plus vraisemblable de croire que cette appellation, appliquée à une partie restreinte du domaine a survécu précisément parce que cette portion avait autant et plus d'importance que le tout, car elle était le point où arrivaient les chemins, le bac, les bêtes de somme avec les produits les plus divers. Si le terrain, si connu de tous, avait été à un autre propriétaire, il aurait pris son nom et n'aurait pas gardé à travers les siècles celui de Dorion.

(2) Chaniers : Archives municipales.

Guerry était juge de Dorion, ainsi que nous l'apprend l'acte de baptême de sa fille Françoise, inscrit sur les registres de Charniers, le 24 août » de la même année. Sur les mêmes registres se trouve l'acte d'enterrement de Pierre Feuilletau, juge de Dorion, décédé à l'âge de cinquante ans. Enfin, nous avons un extrait d'acte judiciaire du greffe de la seigneurie du 19 juillet 1771 par lequel, René Mouchet, juge, nomme d'office Pierre Chapron pour expert (1).

Ainsi, voilà une localité qui a disparu complètement ; aucune légende n'est restée de ce prieuré, de sa juridiction ; rien ne subsiste de l'époque et des circonstances où tout a été rasé ; il ne reste que le nom, Dorion, et encore s'applique-t-il à une prairie qui, dit-on, ne faisait pas partie de la seigneurie.

A quelle date remonte cette disparition totale d'un lieu qui a joué certain rôle dans l'histoire locale ? Nous avons déjà dit que le prieuré existait encore en 1789, puisque l'abbé Croizier le représente à l'Assemblée du 16 mars, à Saintes. Le 6 février 1791, Dorion forma la première section de la commune, mais nous n'avons là que les limites du domaine et il se peut très bien qu'à cette époque il ait déjà été vendu comme bien national.

Enfin, il restait encore quelques constructions en 1810, car le cadastre de la commune établi à cette date en indique ; c'était sans doute la chapelle qui subsista quelque temps encore, puisque la veuve Dannepond, née en 1805, se souvenait d'y avoir assisté aux offices.

On peut donc dire que les derniers bâtiments de Dorion ont été rasés après 1810.



La seigneurie de Dorion, telle qu'elle était située avait une grande importance pour le passage de la Charente.

C'est à Dorion, en effet, que débouchait, après avoir suivi les côtes, à peu près à égale distance des ruisseaux le Bourrut et le Coran, le chemin de Chauveau à Ecoyeux. Il finissait où le Bourrut traverse le chemin de grande communication n° 69, dit « route basse de Saintes à Cognac », près du village de Chez-Bisseuil. On voit encore très bien sur place la dernière partie de ce chemin abandonnée depuis l'établissement du chemin de fer.

(1) *Archives de Saintonge et d'Aunis*, t. X, p. 261, 262, 1882.

Il arrivait sans doute à un chemin bas qui existait avant la route n° 69 et qui pouvait être la limite du domaine de Dorion, côté sud. De cette façon, la prairie du même nom était séparée du prieuré. Le Bourrut coupait ce chemin et à l'endroit où se faisait l'intersection se trouvait le « pas des frères », ainsi appelé à cause des moines de Dorion. Beaucoup l'appelaient « pas des ânes », par ironie peut-être, mais plus vraisemblablement à cause des nombreux ânes chargés des produits variés qui circulaient sur le chemin de Chauveau à Ecoyeux. C'est d'ailleurs sous ces deux noms que cet endroit est encore désigné par les habitants du voisinage.

C'est là, au Pas des Anes, ou au Pas des Frères, si vous y tenez, qu'arrivaient voyageurs et marchandises pour passer la rivière. La dernière partie du Bourrut, celle qui traverse la prairie de Dorion, était alors une sorte de canal naturel, un fossé d'amorçage, où l'on s'embarquait pour gagner la Charente, canal identique à ceux des autres ports et qui servent au moment des grandes eaux. Presque en face, sur le côté opposé du fleuve, débouchait un bras de la Seugne, qui devait jouer le même rôle sur la rive gauche et conduire au lieu dit Troie Lafond et au village de Chantemerle. Il est vrai qu'actuellement la Seugne conflue en aval de ce lieu, son embouchure ayant été déplacée en 1841, quand on a établi le barrage de la Baine.

Dans une transaction de mars 1245, passée entre Pierre IV, évêque de Saintes et le chapitre de Saint-Pierre, avec Alphonse de Poitiers pour fixer leurs droits réciproques dans la ville de Saintes, sur la Charente, etc., il est précisément question de droits de pêche entre Dorion et le port de Lys. Ces deux points, fixant les limites où s'exerçaient certains droits, étaient donc très connus, très précis ; le port de Lys était un point extrême, Dorion était l'autre et devait être de même nature. Il est donc permis de supposer qu'à l'origine, là était le passage, le bac qui est maintenant à Chauveau.

A quel moment ce passage a-t-il été reporté à Chauveau ? On pourrait croire que le fait s'est produit pendant la période révolutionnaire, car il est probable que tout ce qui constituait le prieuré a été rasé à cette époque, après la vente du domaine comme bien national, sauf la chapelle qui dura plus longtemps. Cependant, des documents établissent que l'expression « port de Chauveau » était courante dès le XVII^e siècle. En effet, dans une déclaration de biens faite le 8 mai 1639, le chapitre de Saintes énumère « les

ports et passages de Brives, *Chauveau* et Chaniers, avec droit de pesche et juridiction sur la moietyé du fleuve de Charante, à prendre du costé nord depuis le port de Lice jusques aux Quatre-Portes, près dudict Xaintes » (1).

Or, dans un acte authentique, pour désigner un lieu, on n'emploie pas une expression mal connue du public ? Il faudrait donc en conclure que bien avant 1639 on disait « port de Chauveau » et que le passage était là, à Chauveau, antérieurement à la disparition du prieuré. Ou bien, on peut encore soutenir, que tout en étant vis-à-vis de Dorion, le port s'appelait « port de Chauveau ». D'ailleurs, le chemin des côteaux, qui passe par Dorion ne s'appelait-il pas, chemin de Chauveau à Ecoyeux ?

Cependant, nous pensons que depuis fort longtemps, bien avant la Révolution, le chemin était à Chauveau. Là, il se trouve à sa place logique, naturelle, à la sortie de la vallée du Coran et l'on y arrive facilement. En 1789, il existait un chemin de « Courrant à Chauveau », ainsi que nous l'apprennent divers actes notariés locaux. Ce chemin allait plus loin, remontait la vallée, était plus commode et par suite plus fréquenté que celui qui passait par Dorion et les côteaux et il arrivait directement au port, comme aujourd'hui.



Dans la région, on tient pour certain que ce passage de la Charente a été le théâtre de bien des événements historiques.

Situé aux portes de Saintes, voisin de localités très anciennes, il ne pouvait manquer de participer à toute la vie de l'ancienne capitale des Santons.

Parmi tous, certains faits sont restés très vivants dans l'esprit des populations et semblent faire partie du patriotisme local. Nous nous contenterons d'en rappeler quelques-uns.

Ainsi, dans sa lutte contre le roi d'Angleterre Henri III, Saint-Louis, trompant les prévisions de son adversaire qui l'attendait dans les prairies de Tonnay-Charente, se porta de Saint-Jean d'Angély sur les châteaux de Matha, Thors, Saint-Cézaire qu'il prit ou rasa, descendit par la vallée du Coran, sur la rive droite de la Charente, et fit des préparatifs pour la franchir. C'est alors

(1) *Archives de la Saintonge*, t. XXXV.

qu'il fut instruit de l'attitude équivoque du seigneur du château de Taillebourg, qui n'attendait que le succès du roi de France pour se prononcer en sa faveur. Aussitôt Saint-Louis quitta Chaniers et, le 21 juillet 1242, il se transporta devant Taillebourg où il pût franchir le fleuve par le pont, malgré Henri III accouru de Tonnay-Charente pour l'en empêcher (1).

Plus tard, les troubles de la Fronde eurent leur répercussion en Saintonge. En 1651, Condé, sorti de prison, armait en Guyenne, s'alliait aux Espagnols qui s'emparaient de la ville de Pons pour son compte et s'avancait vers La Rochelle où il espérait trouver un appui ; mais, il fut poursuivi par le comte d'Harcourt et obligé de se retirer au nord du fleuve. Voyant le peu d'empressement que d'Harcourt mettait dans sa marche, Condé repassa au nord de la Charente ; mais, n'étant pas en force, il dû bientôt renvoyer son infanterie en Guyenne par Saintes et Royan, tandis que lui-même conduirait sa cavalerie par Ecoyeux, Pons, Jonzac. Sa retraite ne fut pas assez rapide et d'Harcourt battit son arrière-garde à Rouffiac et à Brives (2).

Enfin, les idées révolutionnaires trouvèrent de chauds partisans sur la rive droite de la Charente, notamment à Chaniers, à Saint-Sauvant.

Dans l'activité fébrile qui se manifesta pour le service des subsistances, le port de Chauveau joua un rôle régional important sous le contrôle de la municipalité de Chaniers.

Il servit de point d'embarquement pour le transport des bois, fagots, blés, farines, à destination du port de Rochefort. Ces divers produits y étaient amenés par les bouviers réquisitionnés dans le voisinage et confiés, avant leur départ, à la garde de personnes désignées à cet effet.

Ces produits accumulés en grande quantité sur le même point pour « le service de la République », ne pouvaient qu'exciter la convoitise des voisins qui souvent souffraient de la cherté des vivres et de l'interruption du travail. Cela résulte clairement de la plainte que porta, à la municipalité de Chaniers, le 27 février 1793, le citoyen Pierre Dannepond, gabarrier, demeurant au village de Chauveau. Dannepond expose que la nuit précédente « il a été volé à son bord plusieurs pochées de farine, desquelles il

(1) *Archives de Saintonge et d'Aunis*, t. XII, p. 351.

(2) Delayant, *Histoire de la Charente-Inférieure*.

était en chargement pour les transporter au magasin des vivres de Rochefort ». Dannepond a des soupçons et, sur sa demande, le procureur de la commune requiert qu'une visite domiciliaire soit faite par « six fusiliers de la garde nationale de Chaniers, dans les maisons et autres bâtiments de l'étendue de la municipalité ; ils seront commandés par un officier qui les accompagnera... »

Si les soupçons du gabarrier sont sérieusement fondés, à quoi bon cette visite « dans toute l'étendue de la municipalité ? » Mais on n'a pas le temps de réfléchir aux conséquences d'une telle mesure, car la réquisition est aussitôt accueillie favorablement et, le même jour, deux officiers municipaux, un capitaine et six fusiliers de la garde nationale entrent « en différentes maisons sans rien trouver ». Mais, vers le soir, ils arrivent à la demeure de Pierre X... aux Baraillles, et ils le trouvent « à même d'emporter une basse pleine de farine de froment dans les vues de la cacher dans un toit..... » ; un boisseau de la même farine est trouvé ailleurs et X... avoue qu'il a été la prendre « sur les trois heures du matin au bord et dans la gabarre dudit Pierre Dannepond ». Cette farine est saisie et évaluée à la mesure de Pierre Razé, meunier aux Baraillles, qui devra la garder, à charge par lui d'en « rendre compte quand il en sera requis ».

Quant à X..., il est emmené par les six fusiliers « en la prison ordinaire du bourg de Chaniers », d'où il sera « transféré dans les prisons de Saintes » (1).

Mais, ce n'est pas tout : gabarriers, empileurs de bois exercent des fonctions, travaillent pour le « compte de la République » et sont à leur tour justiciables de la municipalité.

Le 2 messidor an II, la municipalité de Chaniers est avertie que « le citoyen Rousseau du port de Chauveau aurait remis, le matin, la commission qui lui avait été donnée de veiller au déchargement des fagots de bons fourrages qui seront conduits au port de Chauveau pour le compte de la République, de faire compter la quantité de chaque charretée, et mettre son vu au bas de la lettre de voiture de chaque bouvier » (2).

Cette démission qui n'avait pas été annoncée, que rien ne laissait prévoir, peut nuire à l'embarquement des produits variés

(1) Chaniers, *Archives municipales*.

(2) Chaniers, *Archives municipales*.

qui sont conduits à Chauveau et engager la responsabilité de la municipalité. Aussi, se réunit-elle le même jour et délibère : « Considérant qu'il ne doit être apporté aucun retardement aux affaires qui concernent la République et que les citoyens Rousseau et Pierre Dannepond, charron du port de Chauveau, sont des hommes intelligents et domiciliés au port de Chauveau, par conséquent plus à portée que personne de remplir la mission qui a été donnée au citoyen Rousseau, l'un d'eux ; enjoint aux dits citoyens Rousseau et Pierre Dannepond, sur leur responsabilité de veiller au déchargement des fagots de bons fourrages que les bouviers conduiront audit port de Chauveau ; [de] les faire compter par chaque charretée et mettre [leur vu] au bas de la lettre de voiture de chaque bouvier, d'en tenir des notes et de requérir des manœuvres pour faire appiler les fagots à salaire comptant ».

« ...Et sur le champ a été remis copie du présent arrêté aux dits Dannepond et Rousseau à les fins que de raison » (1).

Ont signé : Tercinier, maire ; Duplaix, officier municipal ; Mareschal, agent national ; Dollet, notable.

Ces faits nous prouvent que la municipalité de Chaniers déployait le zèle le plus louable pour servir les intérêts de la République et des particuliers, et elle agissait avec la même activité quand il s'agissait du public.

Le public s'élevait déjà contre les tarifs arbitraires établis par les bateliers préposés au port et au passage ; les contestations étaient si fréquentes et les plaintes si nombreuses que les municipalités de Saint-Sever, Courcoury et Chaniers se réunirent le 27 prairial an II, pour mettre bon ordre à cette situation. Un des membres présents déclare « que plusieurs individus se plaignent ; ...en conséquence, les membres des trois municipalités assemblées » décident d'établir un tarif ou règlement des droits qui doivent être attribués aux passagers de Chaniers et de Chauveau..... auquel tarif ils seront tenus de se conformer entièrement » (2).

..

(1) Chaniers, *Archives municipales*.

(2) 1° Il sera payé à celui qui tient des bateaux à Chaniers et à Chauveau, pour chaque charretée de foin complète, 15 sols ; 2° Pour une demi char-

Tous ces faits sont loin de nous, mais intéressants quand même pour nous faire apprécier l'importance du port de Chauveau dans le passé. Et cependant, au début du XIX^e siècle, malgré les travaux d'entretien et les règlements qui fixaient les tarifs et les heures de passage, le port n'était pas toujours très praticable. C'est que, entre la Baine et le port de Lys, la Charente forme comme un bief naturel compris entre deux niveaux différents du lit du fleuve, avec deux chutes : celle de Lys, peu appréciable et celle de la Baine, beaucoup plus haute et qui causait un violent courant en amont, avant l'établissement du barrage actuel. Il résultait de cela, qu'avant le barrage, la profondeur était faible vers Chauveau, et le courant rapide ; les gabarres montaient avec peine et les vieillards de la région se rappellent encore avoir vu des bœufs les remorquer ; en outre, de Chauveau, ou de Beillant il était difficile d'entrer dans le bac ou d'en sortir, car les eaux étaient basses et l'abordage plein de dangers. Cela excuse un peu ces bateliers peu commodes dont se plaignaient nos ancêtres !

Dès que le barrage de la Baine fut construit, la navigation fut sensiblement améliorée et l'accès du port rendu plus facile (1).

retée de foin, 10 sols ; 3° Pour chaque cavalier avec un cheval, 3 sols ; 4° Pour chaque mulet chargé ou cheval avec son conducteur, 3 sols ; 5° Pour une bête à cornes (avec le conducteur), 3 sols ; 6° Pour chaque cochon, brebis ou mouton avec les conducteurs, six deniers (0 s. 6) ; 7° Pour chaque personne à pied, neuf deniers (0 s. 9) ; 8° Pour chaque bête à pied chargée et son conducteur, deux sols (2 s.)

Nota. — Lorsque les passagers se déplaceront dans les temps des fauches, soit pour aller à la prairie des Mottes ou à Gazillan, chaque charretée de foin paiera 20 sols (1 l.) ; chaque cheval ou mulet chargé, cinq sols (0 l. 5 s.) ; chaque « bourriquet », quatre sols, (0.4 s.).

Règlement pour le temps des inondations « lorsqu'on fait grand passage ».

— 1° Pour chaque charretée chargée complètement, trente sols (1 l. 10 s.)
2° Pour chaque cavalier avec son cheval, six sols (6 s.) ; 3° Pour chaque mulet ou cheval chargé avec son conducteur, six sols (6 s.) ; 4° Pour chaque cochon, brebis ou mouton avec les conducteurs, neuf deniers (0 s. 9 d.) ; 5° Pour chaque bête « azine » chargée avec son conducteur, 4 sols ; 6° Pour les personnes à pied, deux sols.

... Le 27 prairial, an II de la République française une et indivisible. (Charniers, *Archives municipales*).

(1) Le procès-verbal de réception définitive des ouvrages exécutés pour la construction de l'écluse dite de la Baine, en vertu de l'adjudication passée

Malgré tout, le passage de Chauveau causait aux voyageurs, aux marchandises, des retards préjudiciables. Et, quand la Charente sortait de son lit, au moins une fois chaque année, le passage était supprimé ou considérablement allongé ; en toute saison, il présentait des dangers et chaque jour, il était cause de discussions parfois violentes entre les voyageurs et le bâtelier... Il n'était que temps de mettre ce passage en harmonie avec les besoins économiques nouveaux et depuis des années les communes voisines demandaient le remplacement de ce bac démodé par une voie plus moderne, praticable en tout temps et à toute heure. Ce moyen primitif de transport constituait une sorte d'anachronisme à côté de la voie ferrée et malgré les services qu'il avait rendus, il ne suffisait plus pour un trafic aussi intense que celui de la gare de Beillant.

Beillant occupe, en effet, sur la rive gauche, la même situation que Chauveau sur la rive droite. Autrefois ce village n'était que la sortie du bac ; mais, depuis l'établissement du chemin de fer, il est devenu une bifurcation des plus importantes de la ligne de l'Etat. Beillant doit sa notoriété à sa situation et ce modeste village a fait tort à la commune : tous les voyageurs connaissent Beillant, mais la plupart ignorent Saint-Sever.

C'est à Beillant que se trouve l'embranchement de la ligne de Cognac-Angoulême sur la grande ligne de Nantes à Bordeaux, par Saintes.

En toute saison, les voyageurs y transitent nombreux, mais en été surtout ils y affluent, venant du Centre par les express de Limoges à Royan. Son importance croît tous les jours et l'on va prochainement doubler la voie qui relie ce point à Angoulême.

Jusqu'à ce jour, Beillant était un peu isolé de la rive droite de la Charente. Il ne l'est plus ; le nouveau pont de fer, que l'on a inauguré le 30 avril dernier, était le trait d'union nécessaire, indispensable entre deux régions qui ont de nombreux intérêts communs et des relations sans cesse croissantes.

AD. MAILLARD.

en faveur de M. Raoult, le 12 décembre 1838, pour une somme de 129.048 fr. 61, est du 17 octobre 1841.

Ces travaux comprenaient les constructions suivantes :

- 1° Une écluse sur la rivière la Charente, à la Baine ;
- 2° Un barrage dans le bras navigable appelé Etier ;
- 3° Une maison éclusière ;
- 4° Un canal de dérivation.

NOTE SUR DORION. — Dorion, *Dorione* au moyen âge, *villa nuncupante Dorodonna* à la fin du IX^e siècle (1), est évidemment un nom d'origine gauloise, composé des deux mots *Doro* et *donno*. Nous connaissons bien le sens du dernier, *donnum* et *donum* pour *dunum*, qui entre dans la composition d'une foule de noms géographiques, et qui signifie butte, hauteur, lieu fortifié. Il a toujours donné la finale *on* ou *un* dans ses dérivés : Noviodunum = Noyon, Augustodunum = Autun. Par conséquent, Dorodunum = Dorion est dans la règle, quant à sa finale.

Que signifie à son tour *doro* devenu *dori* dans le nom actuel de Dorion ? *Doro* est également un mot donné expressément comme celtique, d'après Endlicher, avec le sens d'*ostio*, bouche, ouverture ; il correspond au breton et au gallois actuels *dor*, porte (2).

Dorion a donc le sens de hauteur du port ou du passage. Ceci est très significatif et prouve que l'habitude de traverser la Charente à Dorion, plus tard à Chauveau, remonte à l'époque gauloise.

D^r J.-A. GUILLAUD.

IV

SUR L'ORTHOGRAPHE DU MOT SEUGNE

Quatre manières de l'écrire dans le même acte, en 1687.

La question de l'étymologie du mot Seugne a été traitée à diverses reprises dans le *Bulletin* et dans la *Revue*, notamment dans le tome VII, p. 62 et 252, où M. Audiat raillait agréablement l'explication de M. Cazaugade, qui rattachait ce mot soit à *somnium*, songe, soit à *segina*, seine, et p. 373, où M. Pellisson le rapprochait du gentilice gallo-romain *Sabinus*.

Sans vouloir prendre parti dans la controverse, je crois intéressant de reproduire les principaux passages d'un acte d'un notaire résidant à Montlieu, aux sources de cette petite rivière. et orthographiant ce mot de quatre façons différentes à quelques

(1) *Documents pour l'histoire de l'église de Saint-Hilaire de Poitiers*, par Rédet, in *Mém. Soc. Ant. de l'Ouest*, 1847, t. XIV.

(2) G. Dottin. *La langue des anciens Celtes*, in *Revue des études anciennes*, tom. VII, n° 1, janvier-mars 1905, p. 40.

lignes d'intervalle. C'est un échange, en minute, de la main du notaire lui-même.

« Aujourd'huy, vingt troiziesme mars après midy mil six centz quatre-vingt-sept, par devant moy notaire soussigné... ont esté présents... Samuel Vigen, maître chirurgien, demeurant au bourg de Montlieu, d'une part, et Jean Mesnard, laboureur, demeurant en la paroisse de Sainte-Colombe. Entre lesquelles parties... pour terminer leurs contestations sur un droit de passage prétendu par ledit Mesnard, sont convenues de ce qui suit :

....Ledit Mesnard délaisse : une pièce de pred située au pred de la *Seuingne*, confrontant de tous côtés audit sieur Vigen.... (plus trois ou quatre autres pièces voisines, énumérées). En retour, ledit Vigen cède : une pièce de terre labourable contenant cinq sillons, apellée à la *Seigune*, confrontant, etc.... plus deux pièces de pred au long de la *Seuingne*, confrontant d'un côté au sieur Peuschaud, et de l'autre à ladite rivière de la *Seigune*, etc., etc. le tout en la paroisse de Sainte-Coulombe et la chastellenie de Montlieu... Suivent les formules...

Fait en présence de Mathurin Millon, et Mathurin Guillon, laboureurs de Sainte-Coulombe, témoins cogneus et requis, qui ont et ledit Mesnard déclaré ne savoir signer, de ce enquis ».

(Signé) : Vigen (1) et A. Lervoire (2), notaire à Montlieu et Monguion. Minute papier.

A noter que sur cet acte, dans le corps des mots, le V et l'U sont absolument pareils, et écrits comme un U voyelle ; tandis qu'au commencement des mots, le V est mieux différencié.

CH. VIGEN.

V

LE CHASTEL DE LA MIE AU ROY

L'ÉTANG DE BEAUTÉ

Au fond du vallon vert, l'étang bleu qui dormait,
Semblait un clair miroir perdu par quelque fée
Et sur sa rive en fleur, une fraîche nymphee
S'ouvrait au cœur d'un roc poli comme un armet.

(1) Samuel Vigen, chirurgien, puis notaire et greffier de Montlieu, né en 1666, mort en 1718 : époux de Jeanne Rocher, d'où trois enfants morts jeunes.

(2) Antoine Lervoire, procureur fiscal de Montlieu, demeurant au bourg, mort en 1699, à quarante ans ; époux de Marie Ragot, dont postérité.

Là les chênes vibraient à peine à leur sommet ;
Et bien qu'en bas la brise expirât étouffée,
Souvent la mie au roy s'en revint décoiffée
De ce cher coin d'amour que le bon sire aimait.

Un grand lévrier roux lui servait seul d'escorte,
Mais discret, il restait à suivre de la porte
Les ébats du martin-pêcheur au ras des eaux.

Peut-être cherchait-il, flairant l'intrus qui rôde,
Quel nain malicieux blotti dans les roseaux
Faisait des ricochets avec cette émeraude.

L.-B., juillet 1905.

QUESTIONS ET REPONSES

RÉPONSES

N° 788. — J'ignore l'étymologie de *dail* (faux), mais en espagnol *faucher* se dit *dallar*, qui se prononce *daillar* (comme dans le mot *ail*).

Dans le *Dictionnaire des idiomes méridionaux*, par Boucoiran, on trouve : *daillh*, faux ; — *dailha* (pron. *daia*), faucher ; — *dayaire*, faucheur.

Il serait intéressant de signaler les autres mots d'origine romane, castillane ou catalane qu'on trouve en saintongeais, tels que *nore* (bru), qui se dit *noro* en provençal.

S^t-SAUD.

Dail, faux. L. Favre. *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis*, donne : *Dail*, s. m. Faulx, fer de la faulx. Employé par Rabelais. Le roman possède le mot *dutho* qui signifie la faulx. L. E. Meyer, *Glossaire de l'Aunis* : *Dail*, 1° faux, 2° coquillage pholade. Ces deux sens sont indiqués par Littré. A. Eveillé, *Glossaire saintongeais* : *Dail*, faux et particulièrement lame de cet instrument. En basse latinité *dayla*, ainsi défini par du Cange : *Nam occitanis dailla, dailha est falcare, daillhayre falcator, dailho falx quâ fenum secatur*. M. le docteur Ch. Vigen, de Montlieu, dans son *Dictionnaire saintongeais* inédit, écrit *daille*, s. f., et donne le diminutif *daillot*, faux usée pour couper des ajones. Eveillé assigne au mot *dail* une origine scandinave, *deila* en islandais et *deele* en danois signifiant faux. Ce sont plutôt là des verbes qui veulent dire partager, diviser, séparer, comme *deelen* en flamand, *to deel* en anglais et *theilen* en allemand. Comparez le verbe wallon *teî*, trancher, couper,

faire une incision (*Dictionnaire wallon-français*, par J. Hubert, Liège, F. Renard, 1857) et le français *tailler* qui a fait aussi le substantif saintongeais *tail*, etc., chantier (de terrassement), et à qui Schuster (*Dictionnaire français-allemand* revu par Ad. Regnier, in-8°, Paris, Charles Hingray, 1844) attribue une origine identique. Les substantifs *del* suédois, *deel* danois et flamand, *theil* allemand, prononcez *tail*, signifient part, partie, portion. Le substantif danois qui veut dire faux est *lee*, suédois *lie* ; à rapprocher du mot saintongeais *luet* qui désigne une faux à lame courte, dont on se sert pour couper le *gleû* ou *glu* (on dit aussi *lieû*), paille laissée sur pied après le sciage du blé, dit Eveillé, ou toute autre plante à tige dure. Le mot *dail* ne saurait venir du latin *dolare*, doler, d'où doloire, en vieux français *doulouere*, instrument à doler, qui a fait *dolium*, tonneau, d'où *doil*, anciennement pour barrique, *doille* au féminin, tonneau, *douille*, *douillat*, cuve charretière, en saintongeais, et *douelle*, douve. Il doit donc certainement son origine aux langues du nord.

Sarmazèle, nom vulgaire du chiendent. Ce mot n'est mentionné ni par L. Favre, ni par L. G. Meyer, ni par A. Eveillé. M. le docteur Ch. Vigen écrit *sarmadelle*, chiendent. C'est le *triticum repens* de Linné, dont la flore de Dubois donne ainsi la description : racines blanches *articulées*, tiges droites *de deux à trois pieds*. C'est donc une graminée *rampante, allongée, articulée*, ayant en quelque sorte les caractères des plantes *sarmenteuses*, et son nom est un diminutif de *sarmentum*, sarment : *sarmentellum*, sarmentelle, sarment en miniature, par corruption : *sarmatelle*, *sarmadelle*, *sarmazelle*.

Sarnuche (agrostis blanche) ou cernuche, nom d'une autre herbe analogue au chiendent. Elle est ainsi décrite par Dubois : tige de un à deux pieds, d'abord un peu couchée, puis redressée pendant la fleur... L. Favre écrit *sernuge*, la fétuque ; L.-G. Meyer *sarncuse*, et cite Jônain *sarnughe*, *sarnue*, agrostis, A. Eveillé n'en fait pas mention ; Ch. Vigen, *sarnuge*. Le *Dictionnaire des Dictionnaires*, de Paul Guérin, contient : *Cernue*, nom vulgaire de l'Agrostide blanche et d'autres espèces de graminées (Centre, Poitou : *cernuge*, *cernure*, *cernoue*). Jean Tissier, *Dictionnaire Berrichon*, in-18, p. 106, Paris, A. Ghio, 1884, donne *trenuge*, chiendent. En Normandie et notamment dans le pays de Caux, on appelle *gernotte* ou *jarnotte* une autre graminée nuisible, à racine bulbouse, désignée en Saintonge sous le nom de

lignou ou *chapelet*. D'après P. Guérin ce nom de *gernotte* s'appliquerait à la terre-noix, *bunium bulbocastanum* de Linné, de la famille des ombellifères. De toutes ces formes si diverses il est difficile de dégager une étymologie certaine : *sarneuse* contiendrait une allusion à la nocivité de la plante, *cernure* éveillerait une idée d'étouffement par enveloppement, *cernoue* indiquerait une analogie avec la *renouée des oiseaux* ou *herbe nouée*, *polygonum avicularia* de Linné, plante couchée qui a de commun en outre, avec la graminée qui nous occupe les nodosités de sa tige, et *trenuge* attirerait surtout l'attention sur son caractère de plante un peu traînante.

PIARE MARCUT.

LIVRES ET REVUES

Les Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles, t. XIX, p. 225, publient un document de 1735 donnant l'itinéraire de la compagnie flamande de la garde du corps du roi Philippe V. En juin 1735, elle passe à Pons. Elle a séjourné à Poitiers, d'où elle est partie pour un endroit indiqué sous le nom méconnaissable de Chenez, à sept lieues de Poitiers, et de là elle a gagné Varcos, autre localité impossible à identifier, située à neuf lieues de Chenez, puis Pons à sept lieues de ce Varcos.

Cet itinéraire est d'autant plus erroné que d'après le nombre de lieues la distance entre Poitiers et Pons serait d'une centaine de kilomètres ; or, au plus court, il y en a au moins cinquante de plus.

Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France, année 1904, 4^e fascicule. *Inventaire d'une partie des titres de famille et documents historiques de la maison de La Tour d'Auvergne*. 1494, 16 juin, contrat de mariage d'Antoine I^{er} avec Antoinette de Pons. Ensemble : articles du traité de mariage (sur papier), 17 avril 1494 ; copie du contrat de mariage, faite en 1565 et signée Dutillet. Autre copie du traité (sur papier) avec une donation, faite par Antoine de La Tour à Antoinette de Pons, de la châtellenie de Serrières, en Limousin, 8 juillet 1498. 1534-1565, procès soutenu par François III de La Tour, vicomte de Turenne et Antoinette de Polignac, sa grand'mère, qui le repré-

sente, contre le seigneur de Pons (et Marguerite de La Tour, dame de Clermont-Lodève, descendant d'Antoinette de Pons) au sujet de la tierce-partie des biens de la maison de Pons (26 pièces) ; 1540 (1541), 7 février, lettres de relief d'ajournement accordées par François I^{er} à Jean Le Jay, contre François des Cars (*sic*), tuteur et curateur des enfants du vicomte de Turenne et de sa femme, en qualité d'héritière d'Antoinette de Polignac, pour l'exécution d'une sentence. 1541 (1542), 16 février, lettres de François I^{er}, accordées à François des Cars, seigneur de La Vauguyon, tuteur de François III de La Tour, vicomte de Turenne, pour faire exécuter un arrêt du Parlement, condamnant Antoinette d'Amboise, dame de Barbezieux, à certains dépens envers lui.

- *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort*, n° de janvier-mars 1905. — M. Courcelle-Seneuil continue son histoire de la *Religion gauloise pendant la guerre de l'indépendance*. — *Les Dolmens de Beaugeay*, par M. Frédéric Arnaud. — *Copie de deux documents originaux* : arrêté du 9 novembre 1793 des représentants Laignelot et Lequinio, relatif aux prêtres qui renoncent au culte catholique « considérant que la Nation Française, toujours généreuse et juste, ne peut refuser une subsistance honnête à des citoyens qui, conduits par les circonstances et tous les vices de l'ancien régime, et ayant embrassé une profession qui ne reposait que sur l'ignorance du peuple, et le besoin qui soutenir le despotisme du trône en trompant les hommes simples et sans lumière, se trouveraient maintenant hors d'état d'apprendre une autre profession ; désirant d'ailleurs récompenser ces citoyens vertueux qui les premiers ont osé secouer le joug de la superstition et de la domination papale ; nous arrêtons que les citoyens dénommés ci-dessus jouiront, leur vie durant, d'une pension de douze cents livres... » ; déclaration des prêtres assermentés (9 novembre 1791). (Voir *Archives*, t. XXXI, p. 343.)

— *Installation des trois couleurs au port de Rochefort*, le dimanche 19 décembre 1790.

Bulletin religieux du 29 avril 1905, contient un résumé des travaux archéologiques de l'année 1904, par M. le chanoine P. du Vauroux : restauration d'églises, fouilles, découvertes, mémoires, etc...

On y trouve encore page 532 une description de deux autels en pierre des Charentes, exécutés par le sculpteur Vétélet en 1870.

Le n° du 10 juin donne une biographie de l'abbé Ixile Forgerit, ancien curé de Fouras, décédé le 3 juin, dans sa 58^e année. Il était l'aîné d'une famille de dix enfants, dont deux devaient devenir prêtres : le père était catholique et la mère protestante. Ils habitaient Mornac-sur-Seudre. L'abbé Gaillard fit entrer le jeune garçon à Montlieu tout protestant qu'il était. Il reçut l'instruction religieuse, abjura et fut baptisé le 15 mai 1859, ayant comme parrain M. de Blossac, et marraine M^{lle} Félicie Rainguet. Il reçut le nom d'Ixile.

Il fut ordonné prêtre en 1871.

Bulletin paroissial de Saint-Germain de Lusignan, mai 1905. — Relevé de marques de tâcherons sur le parement de l'église. Elles ne présentent aucun signe qui ne soit commun à d'autres églises de Saintonge, mais il était bon de les relever. Ce sont des X, des —|, des flèches, des V, des O, des carrés, des Z, des sabliers, etc.

Le n° de juin donne l'inscription qui rappelle la restauration de l'église par Denis Huon, prieur du lieu, en 1686.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Limousin, t. LIV, page 703. — M. Ducourtieux critique l'opinion de M. Chauvet à propos du théâtre des Bouchauds, de Sermanicomagus et de la voie romaine de Lyon à Saintes, établie par Agrippa dès le début de la conquête qui aurait passé, d'après M. Chauvet, par les Bouchauds.

La voie d'Agrippa, dit-il, avait entre Limoges et Saintes, trois stations, Cassinomagus (Chassenon), Sermanicomagus et Audenacum (Aunay), point où elle s'embranchait avec la voie de Bordeaux à Poitiers ; l'identification de Sermanicomagus avec Charmé a déjà été faite par d'Anville, Belley, Latapie et Michon ; c'est la seule qui paraisse rationnelle. D'après ce dernier auteur, Sermanicomagus veut dire simplement la mansion de Cherméz, nom que portait la localité au XVIII^e siècle. Une charte de 1170 fait allusion à la voie désignée sous le nom de la Chaucada. Michon a aussi décrit la villa romaine de Bellicou qui se trouvait tout après.

Le théâtre des Bouchauds se trouve loin du tracé de cette voie primitive ; il est situé au sud, sur une autre voie plus directe, mais créée assez longtemps après l'autre, peut-être au III^e siècle.

On ne saurait argumenter de la rareté des prestiges reconnus à Chariné, car il y a d'autres exemples de stations de minime importance.

M. Ducourtieux établit un rapprochement entre cette dualité des voies entre Chassenon et Saintes et celle qu'on constate dans sa région pour la même voie entre Limoges et Acitodunum (Aulun) ; la voie primitive passait par le mont Jouer où il paraît bien démontré à cette heure que se trouvait la station de *Prætorium* ; mais on en construisit une autre plus directe, passant près de Sauviat et qui devint beaucoup plus fréquentée, de même que celle de Chassenon à Saintes par les Bouchauds ; cette dualité a donné lieu à plus d'une confusion ; elle a même induit en erreur des auteurs comme Desjardins et Longnon, qui avaient cru pouvoir placer *Prætorium* à Sauviat. La même erreur, pour la même cause, semble se produire pour les Bouchauds, qui pouvait être une station de la voie plus récente. M. Longnon pense que la station était à Sainte-Sévère, mais sans en indiquer le nom qui est à chercher.

Bulletin de la Société académique de Brest, tome XXIX (1903-1904), contient : *L'Escadre de Louisbourg et l'épidémie de Brest en 1757*, d'après le journal de bord du lieutenant de vaisseau de Vaudreuil, publié et annoté par M. Maurice Delpeuch. Ce journal est extrait des archives de la bibliothèque du port de Rochefort.

A propos d'un canon de 36 qui creva sur le *Diadème*, tua et blessa beaucoup de monde, M. D. fait remarquer, en note, que « tant que les *frettes* ne furent pas inventées, ces accidents terribles ont été relativement fréquents dans la marine. » Au XVII^e siècle, ils étaient si répétés que le 13 octobre 1666, M. de Treslebois, commandant le *Bourbon*, écrivait à Colbert après un beau combat de quatre vaisseaux de la division de M. de La Roche contre toute une escadre anglaise : « Je me loue des canons de fonte faits à Saintes, dont un seul creva pendant l'action ». Observation déjà faite dans la *Revue maritime* de 1900.

Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme, novem-

bre-décembre 1904. — MM. H. Patry et H. Clouzot, publient quelques documents inédits sur Jean d'Aubigné, juge de Pons, père d'Agrippa et sur Constant d'Aubigné (ratification par Anne Marchant, épouse de Constant d'Aubigné, de la ferme des complans de vendange de Surimeau et de la rente des chapons de Groye-Ravard (commune de Siecq).

Le numéro de janvier-février 1905. *Déclarations faites par ceux de la R. P. R.*, en exécution d'une ordonnance de l'intendant de justice, du 4 août 1685, prescrivant une sorte de recensement des familles protestantes à Marseille, et de leurs biens. On y trouve : « noble Paul Tellemant, sieur de Lussac, de la ville de La Rochelle, a ses deux neveux, catholiques, et une servante de la R. P. R. »

Jean Maillet, menuisier, de La Rochelle, est marié, a cinq enfants et un apprenti, possède une maison acquise en 1680 au faubourg Sainte-Catherine.

Congrès archéologique. Compte rendu des séances tenues à Poitiers en 1903. M. P. Rambaud publie un mémoire sur les *Sculpteurs poitevins au XVII^e siècle*. En 1686, un marché passé entre le curé de La Merlatière et Vaughelade, maître sculpteur, originaire de Tours et habitant Mareuil en Bas-Poitou, porte que l'autel avec figures que cet artiste doit exécuter, sera en pierre de Crazannes. Cependant pour des motifs inconnus, on dut remplacer la pierre par le bois. Il y a changement d'ouvrier.

La *Revue des autographes*, librairie Charavay (février 1905), met en vente un document original daté de 1676, de sept pages : prétention de « Monseigneur d'Albret sur la succession du feu maréchal d'Albret ». Il y est parlé des domaines que le maréchal possédait dans les Basses Pyrénées, à Pons (Charente-Inférieure). Ces réclamations viennent de ce que le maréchal avait légué 100.000 francs à M^{me} de Rohan. Charles-Amanieu d'Albret en demande restitution au nom de sa femme, Marie d'Albret.

1708, 31 octobre. — Testament de Charles de Lorraine, comte de Marsan, sire de Pons.

La Rivista del collegio araldico de Rome, avril 1905, donne une notice sur la maison de Monti de Rézé.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} NOVEMBRE 1905.

INAUGURATION DU MONUMENT LOUIS AUDIAT : Discours, Liste des souscripteurs.
AVIS ET NOUVELLES : Séance du bureau ; Distribution du volume ; Théâtre poitevin ; Cèdre de Ballans ; Changement de noms de rues à Saint-Jean d'Angély et à La Rochelle ; Nominations ; Monument Fromentin ; *Chansons de geste*.

NOTES D'ÉTAT CIVIL : I. *Décès :* W. Bouguereau ; M^{me} de Roumefort ; M^{me} d'Ornano ; M. Boursier ; M. Ch. Delarue ; Sœur Saint-Joseph ; M. Vignier ; M. L. Journet ; l'abbé Barbraud ; M. Bouchoir ; M. Phelippot ; M. P. Charron ; M. Martineau ; M^{me} Pottier. — II. *Mariages :* de La Croix-Cossé-Brissac ; Preust-Bourrand ; Boinot-Lauze ; Mestayer-Durand.

VARIÉTÉS : *Camp romain du Chatelard*, par M. Delisse-Morin ; *Saintes anciennes*, par Ch. Dangibeaud.

QUESTION.

LIVRES ET REVUES : *Bulletin du protestantisme ; Correspondant ; Fêtes de l'année et dictons agricoles ; Bulletin monumental*, date du XII^e siècle en chiffres arabes fausse.

BIBLIOGRAPHIE, avec comptes rendus.

INAUGURATION DU MONUMENT LOUIS AUDIAT

Le 23 septembre, la Société des Archives a inauguré le monument qu'elle avait décidé d'élever sur la tombe de Louis Audiat, dans la séance du 1^{er} mars 1903. Ainsi se trouve accompli le vœu de nos confrères qu'une commune admiration avait portés à rendre un hommage public à l'écrivain, à l'archéologue qui jeta une si vive lumière sur l'histoire de la Saintonge pendant trente ans.

Il n'est pas nécessaire de faire un bien long historique des moyens employés pour arriver à réaliser cette œuvre de justice et de reconnaissance. Peu de mots suffiront.

Le bureau, après avoir voté le principe d'un monument, inscrivit une somme de 1.000 francs en tête d'une liste de souscription qu'il ouvrait parmi les membres de la Société. Les adhésions ne

tardèrent pas à arriver, mais, un de nos confrères résolut d'élargir le cercle trop étroit tracé par le bureau et pria, dans une circulaire que nous reproduisons, les anciens élèves et les amis de Louis Audiat d'apporter au professeur et à l'ami le témoignage de leur affection. La liste des souscriptions reçues montre combien cette intervention était heureuse.

Le monument que nous avons inauguré devient ainsi un hommage collectif de confrères, d'élèves, d'amis auquel il ne manque plus que la collaboration, depuis longtemps espérée, de la municipalité de Saintes.

La cérémonie, tout intime, a été célébrée en présence de M^{me} Audiat, entourée de trois de ses enfants, MM. Gabriel et Charles Audiat, M^{lle} Audiat, de ses belles-filles, de ses petits-enfants et d'un groupe compact d'amis et de membres de la Société, auxquels s'étaient mêlés quelques curieux ; s'étaient fait excuser, M^{me} la marquise douairière de Chasseloup-Laubat, M. de Bremond d'Ars, M. de Croze-Lemer cier, M. le marquis de Chasseloup-Laubat et M. Noël Texier.

M. l'abbé Knell, curé de Saint-Vivien, avait été invité à bénir la tombe et le monument. Après le chant des prières liturgiques, M. le baron Oudet, président de la Société, M. Musset, membre du Comité de publication, et président de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure, ont pris la parole : M. E. Maguier, que Louis Audiat associait toujours à ses fêtes, a lu une pièce de vers ; M. Beineix, avocat et directeur de la *Revue des Charentes*, a prononcé une allocution que nous sommes heureux de reproduire ; M. Marchat a lu une lettre de François Coppée et une charmante pièce de vers de M. Georges Gourdon, que nos lecteurs trouveront plus loin avec plaisir.

Il nous siérait mal à nous Société, de proclamer que notre œuvre est en tous points réussie. On pourrait nous accuser de partialité. Mais nous sommes très à l'aise pour juger le monument de Louis Audiat. Il nous est permis de dire qu'il satisfait les plus difficiles et qu'en toute justice il est aussi bien que possible. C'est l'avis unanime de tous ceux qui ont assisté à la cérémonie du 23. Que M. Gabriel Audiat reçoive ici l'expression de notre gratitude. C'est grâce à lui, à son actif concours, à ses conseils, à ses démarches multipliées, malgré les nombreuses occupations qui prennent son temps à Paris, que tout a pu être prêt au jour dit. C'est lui qui a proposé M. Peyronnet, un Charentais, comme sculpteur, et qui s'est mis en rapport avec lui pour l'exécution

du buste qu'on lui demandait. Il a eu la main heureuse, car il aurait été impossible à l'artiste de fournir un meilleur portrait si le modèle vivant avait posé devant lui. Louis Audiat est très ressemblant, et, de plus, l'œuvre est un morceau savoureux de sculpture.

Aux personnes qui reprocheraient à l'auteur de l'avoir placé un peu haut, nous annoncerons qu'une reproduction en terre cuite qui en sera faite d'ici peu de mois leur permettra de mieux voir l'œuvre et de l'apprécier dans tous ses détails.



LE MONUMENT

Le buste, un peu plus gros que nature, est posé sur un piédestal haut de trois mètres, en pierre du Poitou, orné d'une palme en bronze bruni, derrière une pierre tombale sur laquelle on lit, aux pieds, SCIO CUI CREDIDI (1). Sur les faces sont gravées les inscriptions suivantes :

Sur la face antérieure :

A LOUIS AUDIAT
HISTORIEN ET ARCHÉOLOGUE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES
DE SAINTONGE ET D'AUNIS
SES AMIS — SES ÉLÈVES.

Sur la face, à droite, la liste des œuvres principales :

ÉPIGRAPHIE SANTONE ET AUNISIENNE, 1871
SAINT EUTROPE DANS L'HISTOIRE
LA LÉGENDE, L'ARCHÉOLOGIE, 1887
BERNARD PALISSY, 1864-1868
NICOLAS PASQUIER, 1876
ÉTATS PROVINCIAUX DE SAINTONGE, 1870
LE DIOCÈSE DE SAINTES AU XVIII^e SIÈCLE, 1894
L'INSTRUCTION PRIMAIRE AVANT 1789-1897
PIERRE-LOUIS DE LA ROCHEFOUCAULD,
DERNIER ÉVÊQUE DE SAINTES, 1897
LA TERREUR EN BOURBONNAIS, 1873-1893.

(1) Saint Paul, *Épître II à Timothée*, ch. I.

Sur le côté gauche :

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE DE
SAINTES, 1858-1892

BIBLIOTHÉCAIRE - ARCHIVISTE DE LA VILLE.
1866-1902,
(RECONSTITUTION DE LA BIBLIOTHÈQUE INCENDIÉE)

ORGANISATEUR ET CONSERVATEUR
DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, 1890

FONDATEUR ET PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA SAINTONGE
ET DE L'AUNIS, 1874-1903
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

♦♦

LES DISCOURS

DISCOURS DE M. LE BARON OUDET.

MESDAMES, MESSIEURS,

MES CHERS CONFRÈRES,

Pour la seconde fois, le devoir s'impose à celui dont vous avez voulu faire le successeur de Louis Audiat à la présidence de la Société des Archives, de saluer la mémoire honorée de notre fondateur.

Ce devoir ne devrait avoir rien que de doux et de facile pour un ami ; il ne devrait pas lui en coûter d'exprimer de nouveau, sous une autre forme, des jugements qui ne sauraient varier et surtout des sentiments enracinés dans cette région profonde de l'âme où le temps n'a aucune prise.

Ainsi en serait-il, en effet, si je ne me sentais trop mal habile à résumer clairement et brièvement à la fois, l'homme et l'œuvre dont nous voulons glorifier le souvenir, à peindre en quelques mots les traits principaux de l'âme qui animait ce visage, à faire vivre un instant devant vous ce buste et à commenter cette inscription.

D'autres, heureusement, suppléeront tout à l'heure à mon insuffisance.

C'est bien le caractère qui est le tout de l'homme, le caractère intellectuel qui détermine le choix de l'objet auquel

s'appliqueront les facultés actives, le caractère moral qui en règle et en dirige l'emploi. Une âme d'artiste est un don d'En Haut ; la sensibilité délicate, l'admiration sincèrement émue, l'amour désintéressé du beau qui emportent l'âme vers les hautes régions de la pensée et du sentiment et lui font comme un besoin impérieux de l'air pur de ces sommets lumineux où seulement elle peut respirer à l'aise, c'est le privilège d'un petit nombre, de ceux *quibus mens diviniior*.

Les circonstances les plus heureuses, l'éducation la mieux entendue ne peuvent suppléer à ces dispositions innées ; tandis que l'absence d'énergie et de volonté les laissent s'étioier dans l'inaction et disparaître sans laisser de traces.

Mais si la force et le courage s'unissent dans une âme aux aspirations supérieures, c'est alors un homme complet qui forcera les obstacles, qui tracera un sillon, qui fera une œuvre.

Le trait dominant du caractère de Louis Audiat fut certainement la virilité. Placé, dès son entrée dans la vie, dans les conditions les plus austères, le contraste des difficultés matérielles de l'existence avec les délicatesses et les fiertés de son âme éprise d'idéal, ne laissa dans ce cœur sain et vigoureux ni aigreur, ni amertume.

Un imperturbable bon sens, une bonne humeur plus indestructible encore, le courage confiant qui fait accepter joyeusement toutes les luttres de la vie, le faisaient aussi inaccessible à l'envie qu'au découragement.

Son effervescente jeunesse s'épanche d'abord en vers. Il ne perdra jamais le goût de la poésie, de cette langue dont la foule subit le charme mais qu'elle ne parle pas, ainsi qu'il aimait à le répéter ; il s'y essaiera à diverses reprises ; mais le milieu peu favorable et surtout le manque de loisir, ne lui permirent pas d'atteindre à une suffisante maîtrise de la forme ; l'imagination, tenue en bride par les nécessités de la vie, dut replier ses ailes et laisser prédominer en lui le jugement et l'esprit critique. Son amour du beau a donc cherché une autre voie ; il devint surtout l'amour du vrai.

Un instinct chevaleresque très marqué le poussait à remonter le courant des opinions en vogue bien plus qu'à le seconder ou à se laisser porter par lui vers la popularité et ses faveurs ; aussi ce combatif qui veut que sa plume soit une arme et non un jouet, cherche-t-il autour de lui, sur le terrain de l'histoire qu'il a choisi pour champ de bataille, des méconnus, des oubliés à remettre en

lumière et en honneur, des calomnies à réhabiliter, aussi parfois des lâchetés, des trahisons, des méchancetés à flageller, surtout quand ces actes de justice lui paraissent nécessaires pour justifier la mémoire des opprimés, des vaincus, des victimes.

Ce n'est pas qu'il formule lui-même volontiers des jugements de condamnation contre personne, qu'il ait du goût pour l'invective et la déclamation, ni qu'à l'imitation de certains historiens de talent, il cherche dans ses récits à faire jaillir l'émotion du tableau de scènes caractéristiques dramatisées avec art. Nullement.

Très peu porté à rien prendre au tragique, ce qu'il met de lui dans ses tableaux apparaît de préférence sous la forme humoristique, plaisante, ironique.

Sans doute, il n'ignore pas le mot de Thucydide, que ce ne sont pas les faits qui passionnent les hommes, mais les idées à propos des faits, mais il sait aussi que c'est par les faits que se jugent les idées, et quelque chose de plus profond encore, les sentiments cachés sous les idées.

C'est donc aux faits qu'il s'attache, même parfois aux très petites qui n'ont pas d'autre intérêt que d'éclairer les autres. Il lui paraît, (je me place ici à son point de vue d'il y a quarante ans et plus) il lui paraît que l'histoire est trop souvent un plaidoyer en faveur de doctrines et même d'intérêts qui se disputent la faveur de l'opinion ; de là une foule d'œuvres parfois brillantes, mais avant tout tendancieuses, qui altèrent plus ou moins gravement la physionomie du passé qu'elles ont la prétention de faire revivre. Il s'y attaquera pour en signaler les erreurs, et en corriger les inexactitudes. Ce petit, aux humbles débuts, se tient déjà droit et raide dans son indépendance plutôt ombrageuse, toujours porté à se faire redresseur de torts aussi bien que d'erreurs historiques.

C'était le moment où le grand œuvre historique du XIX^e siècle entrait dans sa seconde période ; après les puissants évocateurs qui déchirant le voile d'ignorance et renversant les préjugés dédaigneux du XVIII^e siècle avaient rendu à notre admiration, vivants et colorés, les chefs d'œuvre d'art et les puissantes et originales personnalités des siècles antérieurs à notre époque classique, le travail commençait des grands érudits qui se donnèrent la mission de poursuivre dans le détail l'œuvre de critique et de reconstruction, soit pour une période limitée de notre histoire, soit pour une province, une ville, un fait de quelque

importance, une famille, un personnage plus ou moins oublié ou méconnu.

On commençait alors l'exploration des archives, la publication des mémoires et des correspondances inédites ; de nombreuses figures réapparaissaient déjà, une foule de points obscurs s'illuminaient : Louis Audiat sera l'un des ouvriers de cette résurrection.

Le Bourbonnais, son pays d'origine, la Saintonge, sa province d'adoption, limiteront le champ de ses recherches.

La Réforme, la Frande, la Révolution surtout, périodes passionnées et dramatiques où s'agitent les idées, sujet d'éternelles controverses, l'attirent de préférence.

Parmi ses publications : *La Réforme et la Fronde en Bourbonnais*, *La Fronde en Saintonge*, son *Palissy*, *La Terreur en Bourbonnais*, *Les Pontons de Rochefort*, sa biographie des deux frères martyrs La Rochefoucauld, *Jacques Forestier*, *Caroline de Fontanges*, et de nombreux articles épars dans les revues de la région, témoignent de la large part tenue dans ses préoccupations et ses recherches par ces périodes révolutionnaires.

Et c'est peut-être dans cet ensemble particulier de travaux qu'éclate avec le plus de force la haute impartialité de son caractère et sa scrupuleuse probité d'historien. Dans la sérénité de sa foi intégrale, il ne redoute rien pour les causes qui lui sont chères, de la vérité totale, de la lumière versée à flots jusque dans les recoins les plus inexplorés ; il voudrait que dans le passé comme dans le présent toutes les maisons fussent de verre et tous les cœurs aussi.

Même sur ces terrains brûlants, il poursuit avant tout la vérité historique sans plus de ménagements pour les amis que pour les adversaires de ses convictions.

Dans l'effort incessant de ses trente dernières années pour sauver de l'oubli le passé de notre province, et bien que sa sincérité n'admette aucune dissimulation ni réticence dans cette évocation des époques et des personnages disparus, le sentiment qui le domine est assurément une sorte de piété filiale envers les générations de nos pères, et il ne peut tolérer le parti pris, l'esprit de dénigrement, l'ignorance orgueilleuse qui se plaît à considérer le progrès comme incompatible avec une pleine justice rendue au passé.

On sent, rien qu'à le lire, que ce lui fut toujours une joie lorsqu'au cours de ses recherches, l'occasion se

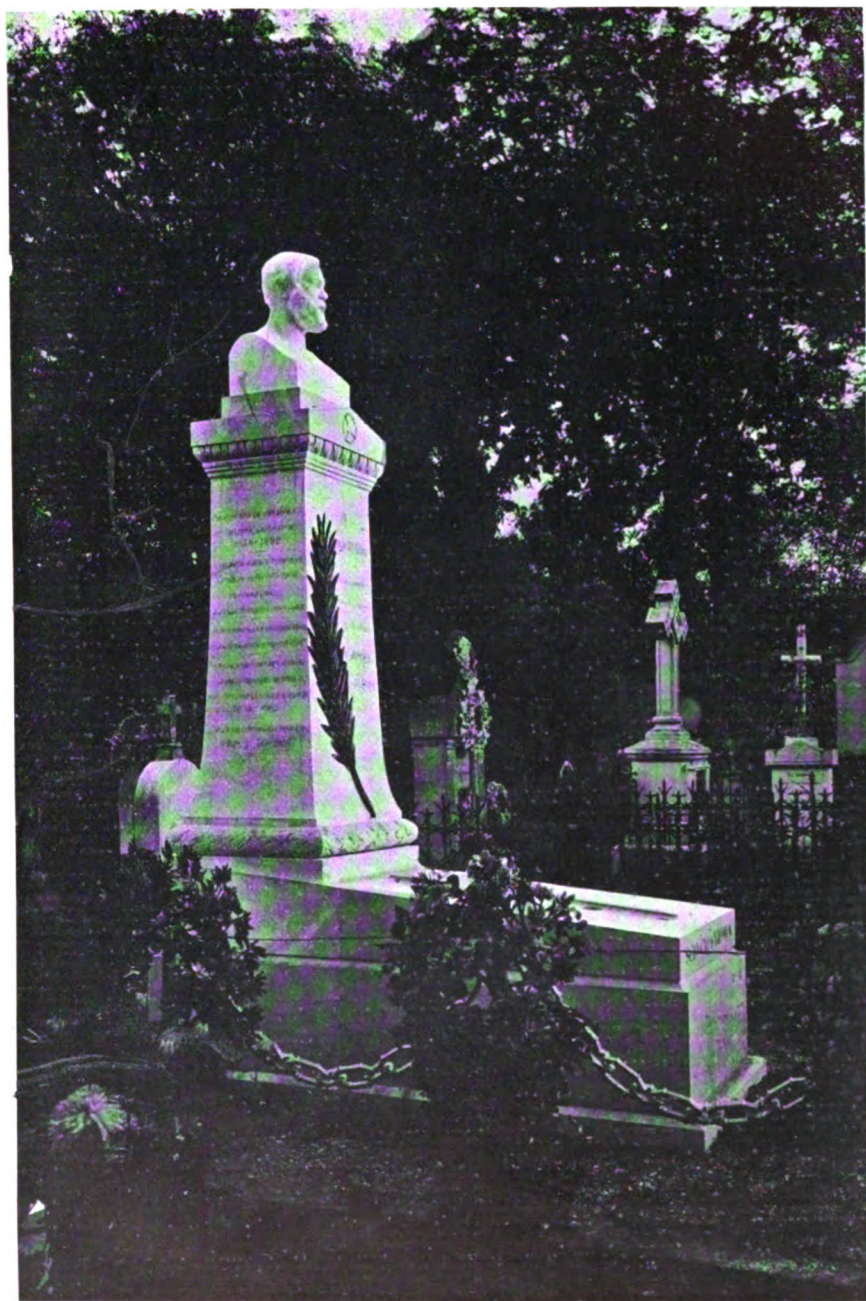
présentait de montrer dans tous les rangs de l'ancienne Société, malgré le vice des institutions et les abus du temps, tout ce qu'il y avait de dignité, de fierté, d'indépendance, de sentiment de l'honneur et de fidélité au devoir, de courage et d'esprit chevaleresque, tout ce que de généreuses initiatives y avaient su créer pour la diffusion de l'instruction et le soulagement des pauvres.

Pour qui veut remonter aux sources de la vérité historique et porter ses recherches un peu loin dans le passé, l'archéologie est la compagne obligée de l'histoire. Que de choses nous apprennent les pierres, surtout lorsque les textes sont rares ou font défaut ! Le moyen âge, en particulier, qui a écrit en pierre des poèmes entiers, pourrait presque être restitué de toutes pièces par l'archéologie, lors même que ses manuscrits ne seraient pas parvenus jusqu'à nous.

Encouragés par l'abondance de la belle pierre facile à tailler, les Saintongeais ont toujours aimé bâtir. Dans la période de semi indépendance locale, sous les ducs d'Aquitaine, au XI^e et XII^e siècles, l'art roman couvrit la Saintonge d'églises dont bon nombre sont de petits chefs-d'œuvre d'architecture. Audiat les appréciait autant en artiste qu'en archéologue et en historien ; et ce fut maintes fois le charme des vacances et des jours de congé pour ce marcheur infatigable que d'associer dans ses excursions ses enfants et quelques amis à ses recherches d'antiquaire et à ses impressions d'artiste. Plus tard, il s'est efforcé d'inculquer le goût de ces promenades d'études à tous ses collègues de la Société des Archives.

Il était de ceux qui croient à la vertu moralisatrice de ce respect du passé, de ce culte des traditions et des souvenirs : c'est pourquoi il a consacré une large part du labeur de sa vie à y ramener ses contemporains.

Jamais ne s'est démentie l'unité morale de cette énergique nature, et j'en trouve une preuve nouvelle dans le souvenir que j'ai gardé de ses jugements littéraires. Comme tous ceux de notre génération, il avait admiré avec le plus sincère enthousiasme, et il disait à ravir les poésies lyriques de Musset, de Lamartine et d'Hugo, mais sans se laisser entraîner à la suite de ce dernier au faux goût de l'école romantique. Pour lui, aucun artifice de style, aucune sonorité, aucun éclat ni richesse d'images ne pouvait faire accepter une situation invraisemblable, un caractère contradictoire, en opposition avec le bon sens et la vérité historique. Et pas plus que la fantaisie sans règle des romantiques, les



Cliché Ch. Dangibeaud.

LE MONUMENT DE LOUIS AUDIAT

AU CIMETIERE DE SAINTES INAUGURÉ LE 23 SEPTEMBRE 1905.

descriptions et les analyses des écrivains soi-disant naturalistes n'eurent le don de capter son admiration, en dépit du talent et de l'habileté des maîtres de ce genre. Audiat leur reprochait précisément de défigurer et de dégrader la nature humaine sous prétexte de la peindre avec une absolue sincérité, de n'en décrire que les instincts pervers, les vices et les bassesses, encadrés dans les détails matériels de la vie de chaque jour, reproduits avec l'abondance et la fidélité d'un cinématographe et d'appeler cela le tableau de la société de leur temps.

La société, disait-il, ne vit que par ce qu'il lui reste encore de vertus et de beaux exemples ; lui apprendre à se mépriser elle-même, c'est la pousser à la corruption. Il resta toujours classique dans le sens le plus large du mot, et sa certitude esthétique n'était pas moins affirmative que sa certitude morale.

Ainsi que Raphaël l'a mis dans une si belle lumière dans la célèbre fresque du Vatican, deux tendances divergentes se partagent naturellement les esprits : celle qui voit surtout dans les idées leur application possible aux réalités de la vie, et qui ne songe guère qu'à en tirer l'utilité matérielle qu'elles peuvent donner, et c'est de ce côté que va la foule ; et celle qui emporte les âmes plus divines, tourmentées du besoin d'idéal, vers le culte désintéressé du vrai, du beau et du bien. Qui pourrait méconnaître que c'est dans les premiers rangs de cette élite que notre ami a marqué sa place ?

Faudrait-il donc réserver le mérite de l'utilité aux seules existences consacrées à la production ou à la distribution de la richesse, aux seules sciences qui étudient les lois de la nature et le maniement des forces qu'elles régissent ?

Ceux-là pourraient le soutenir qui regardent l'homme comme le produit fatal de transformations inconscientes destiné à disparaître tout entier au terme de sa vie terrestre. Quel intérêt autre que celui d'une vaine curiosité aurait alors pour nous le passé de notre race ? Et tout l'effort de notre ami et les élans de son âme vers des chimères vides de toute réalité seraient pour jamais ensevelis avec lui dans le néant ?

Ah ! il n'a jamais redouté une semblable désillusion ! Il fut, j'en puis témoigner d'après lui-même, il fut du petit nombre de ces heureux qui n'ont pas même connu la morsure du doute ; la réalité objective de ses croyances religieuses, inébranlable appui de sa conscience, lui était pour ainsi dire tangible. Les attaques dont elles étaient l'objet, si habiles et prestigieuses qu'elles fus-

sent, n'avaient pas même le don de l'émouvoir ; il lui paraissait que le simple bon sens devait suffire à en faire justice. On aurait dit qu'assis sur une haute falaise, en face d'une mer démontée, il contemplait avec une curiosité d'artiste, les vagues furieuses qui venaient mourir impuissantes à ses pieds.

Non, rien n'est à réserver, rien n'est à séparer dans cette vie d'une unité parfaite : le professeur, l'érudit, l'écrivain, le fondateur de Société savante, le père de famille, le chrétien, tout cela ne fait vraiment qu'un ; ce sont les traits divers de la même physionomie morale ; et d'un bout à l'autre, cette vie fut un exemple et un enseignement toujours identique à lui-même et qu'un seul mot suffit à résumer : *Sursum corda*.

Vous savez, Messieurs, que dans sa séance du 1^{er} mars 1903, le bureau de votre Société, se faisant l'interprète de tous nos confrères, avait résolu de donner à notre regretté président un témoignage durable de notre reconnaissance, en consacrant à sa mémoire un monument funéraire sur le lieu de sa sépulture. Grâce au concours des amis du vénéré défunt qui ont bien voulu s'associer à notre initiative, cet acte de piété filiale de la Société des Archives est aujourd'hui accompli. Un artiste de grand talent, presque saintongeais lui aussi, heureusement choisi par la famille, a su faire revivre avec fidélité cette figure si caractérisée ; son œuvre profondément étudiée, est tout à fait digne de la mémoire que nous avons voulu honorer et perpétuer. Je crois devoir exprimer à Monsieur Peyronnet les vives félicitations et la sincère reconnaissance de la Société et de tous les souscripteurs.

DISCOURS DE M. MUSSET

MESDAMES, MESSIEURS,

L'auguste cérémonie à laquelle j'ai l'honneur de prendre part, rappelle dans notre cœur tout à la fois des jours de bonheur et des jours de deuil. C'est le ciel du passé dont le soleil est obscurci par le sombre nuage de la fin dernière. Derrière ce triste voile apparait, — sillonnant l'air, lumineux, brillant et fécond, — le sillon qu'a tracé mon ami Louis Audiat, au-dessus de notre petite patrie saintongeaise et aunisienne, sillon dont les reflets comme ceux d'un météore, sont allés s'épandre bien au-delà.

Je dis mon ami, mes chers confrères, car hier encore je trouvais la trace brillante de cette amitié en lisant sa correspondance

conservée religieusement et affectueusement dans les rayons de ma bibliothèque ; dans cette gerbe parfumée de souvenirs où, de temps à autre, on aime à revivre la vie des jours passés, où la fleur gaie et souriante se mêle à la fleur douloureusement courbée et symbolisant le vide qui s'est fait autour de nous.

C'est grâce à ces pages écrites au jour le jour, s'unissant aux souvenirs gravés au fond du cœur et de l'esprit que l'on peut plus harmonieusement revivre le passé.

Au sortir des peines et des larmes nées des affreuses journées de 70, c'est l'élève de l'Ecole de Chartes qui pénètre dans les vieilles arcanes de la bibliothèque de Saintes, grâce à l'aimable courtoisie du bibliothécaire, pour jeter les bases de sa thèse sur l'architecture religieuse en Saintonge au moyen âge.

Puis arrive la catastrophe qui anéantit en partie ce vieux dépôt où se trouvaient réunies les épaves des vieilles bibliothèques religieuses et privées de la Saintonge et quelque peu de l'Aunis. Alors que je luttais avec nos concitoyens contre les torrents de flammes qui s'échappaient des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, je vois encore Audiat, aux prises avec un douloureux affollement, défendant pied à pied ses richesses, et risquant sa vie avec une opiniâtreté telle qu'on fut obligé de l'éloigner de force de son sanctuaire, pour qu'il ne fut pas lui-même victime de son dévouement.

Puis le calme se fait, la bibliothèque, grâce à son énergie, se reconstitue sur des bases nouvelles, et, après avoir collaboré dignement aux travaux de la Société d'Archéologie de Saintes, Audiat se voue à l'organisation de la Société des Archives, dont le but était de sauver de la destruction et de rendre au monde savant les documents destinés à reconstituer l'histoire de notre si curieux pays. Dans cette voie pleine de difficultés, Audiat dut marcher sans trêve ni merci. Il y consacra sa vie. Aucun déboire, aucun obstacle ne l'arrêta. Il sut, grâce à ses talents littéraires, à ses connaissances historiques, secouer la torpeur de ses concitoyens, les encourager dans leur travail, et réunir autour de lui une pléiade de savants et d'érudits qu'il dirigea dans la bonne voie.

Dès ce moment, j'eus l'honneur et la douce satisfaction de devenir son zélé et enthousiaste collaborateur avec toute une pléiade d'aimables érudits, les Bremond d'Ars, les de Tilly, les Babinet de Rencogne, Adolphe Bouyer, La Morinerie et bien d'autres que nous avons vus hélas ! disparaître.

C'est avec une incomparable maîtrise qu'Audiat sut conduire son œuvre monumentale, comme en témoignent les collections si importantes de notre Société des Archives. C'est là que, grâce à son tact et à son intelligente direction, se trouvent entassés les documents et les mémoires qui servent de mine inépuisable à ceux qui veulent se livrer aux études du passé saintongeais et aunisien.

Son œuvre personnelle, — en dehors de ses ouvrages si intéressants, — occupe une grande place dans les publications de notre Société. Mais en dehors de cela notre regretté président réussit à obtenir des érudits de toutes les régions une contribution inappréciable. Avec infiniment de tact, — et malgré ses qualités littéraires et ses connaissances historiques, — il faisait quand même et toujours appel aux membres de sa commission de publication pour la formation des volumes et l'appréciation des travaux qui lui étaient proposés par leurs auteurs. En agissant ainsi, il obtenait même un autre résultat, celui d'établir des liens plus étroits et plus fermes avec des collaborateurs, qui, se trouvant plus unis, marchaient avec une entente cordiale et zélée vers le développement de notre Société.

Comme membre de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure, Audiat ne pouvait naturellement faire un travail égal. Mais il savait néanmoins apporter un concours utile à notre œuvre. Assistant à la majeure partie des délibérations, il ne manquait pas, aux moments opportuns, par ses observations sagaces et spirituelles ou des critiques judicieuses, d'aider ses collaborateurs à mettre les choses au point, à résoudre ces problèmes souvent délicats qui émaillent le champ de l'art, de l'archéologie et de l'histoire. Là, comme ailleurs, sa collaboration à nos travaux a eu ses heures d'utilité. Nous ne saurions lui en être trop reconnaissants.

Je tiens à rappeler enfin un dernier souvenir bien cher — celui d'une œuvre de la dernière heure, la collaboration qu'il m'a apportée dans la publication d'une étude sur Saintes et son cher Saint-Eutrope, paru hélas ! après sa fin dernière, dans la *Revue Universelle*.

Et c'est une joie pour nous, à tous ces points de vue, joie, comme nous le disions, mêlée d'une profonde tristesse, de venir ici, — en présence de sa famille et de ses concitoyens et amis douloureusement émus, — en présence de son délicat et éminent successeur à la présidence de la Société des Archives, — rendre

hommage à cette noble figure qui marque dans les fastes de notre histoire et laisse dans la vieille et illustre capitale des Santons des souvenirs impérissables.

ALLOCUTION DE M. JOSEPH BEINEIX

Si la puissance d'un souvenir fidèle, d'une jeune et respectueuse amitié ne nous amenait aujourd'hui sur cette tombe, c'est le devoir régionaliste qui nous y conduirait.

Qu'on me permette donc de déposer au pied de ce monument l'hommage pieux des amis personnels du très regretté Louis Audiat, et celui de notre jeune *Revue des Charentes*.

Si la destinée cruelle n'avait déjà fait se rejoindre dans la mort deux êtres qui s'aimaient d'une profonde et vigilante affection, c'est mon vénéré père qui, à ma place aujourd'hui, aurait cherché — et trouvé — dans son cœur quelques simples paroles pour louer la mémoire du meilleur des conseillers et des amis.

Dominant la bien légitime émotion qui m'opprime, je voudrais brièvement évoquer devant vous la figure de celui dans l'intimité duquel j'eus l'honneur d'être admis, qu'à Saintes ou à Cognac, je m'habituais à voir souvent, comme je grandissais.

Je me souviens : Je me vois tout petit, dans l'allée charmante où les statues se font vis-à-vis parmi les mousses et les branches, et sur le seuil du *Côteau*, dans l'entrebaillement de la porte verte, le bon vieillard apparaît ; un franc sourire court dans sa barbe en broussaille, son arcade profonde s'éclaire, sa main vigoureuse et cordiale s'offre. Avec l'hôte du jardin — où l'antique et le rustique se mêlent si délicieusement — je me promène. En passant devant le vieux caveau romain, qu'il fouilla avec ses enfants, le bon vieillard raconte les temps lointains... Et, par le pâtis où pait *la Bretonne*, où murmurent les abeilles, il me conduit aux portes des Arènes... puis me ramène au fond du jardin, au pied du vieux mur tapissé de lierre qui menace sans crouler jamais ; et là, tout en donnant quelques brindilles aux bêtes accourues, il continue, pour le ravissement de mes oreilles, l'épopée de notre histoire régionale, et Saint-Louis à Taillebourg et Palissy à Saintes, quand ce n'est pas la féerie des contes et Geneviève de Brabant... On est assis à la table de famille que préside une femme de grand cœur et de grand mérite, et le bon conteur nous tient tous sous le charme : après les histoires merveilleuses — pour les petits — les histoires vraies et satiriques — pour

les aînés. Je n'y comprends pas grand'chose, mais ne s'agit-il pas d'un butor qui se trompe en matière de blason et dit sinople au lieu d'azur, ou encore d'un curé, d'un maire sacrilèges qui ont passé leur belle église au badigeon ! La table rit et le bon conteur s'échauffe, et c'est un feu d'artifice de saillies, de mots et de pointes..... Mais le travail bientôt l'appelle : dans sa modeste chambre où sur les rayons s'entassent les livres et les manuscrits, Louis Audiat monte et s'assoit à cette table qui le voit dix heures chaque jour : articles à composer, à mettre au point, épreuves à corriger, correspondance à entretenir, son labeur est immense... Ou c'est le jour de la bibliothèque, et sa grande redingote flottant au vent, son chapeau à la main, Louis Audiat se hâte, nous entraînant à sa suite, par les rues de la ville, à la visite du musée ou des églises ! Ah ! le bon grand-père que c'était là, vous souvenez-vous ? Et quel merveilleux causeur il était..... Quel merveilleux polémiste il aurait fait, s'il avait voulu suivre sa nature !

Oui, mais plutôt que de chercher à acquérir dans le grand journalisme ou dans la critique une place qu'il n'aurait, je crois, point manqué de prendre, Louis Audiat préféra le labeur opiniâtre et caché d'une revue d'histoire provinciale, loin des honneurs et des profits. De ce jour, il commença à être ce que vous savez : président-fondateur d'une des sociétés savantes de province les plus justement appréciées, directeur du Bulletin historique et archéologique d'Aunis et Saintonge. D'autres plus autorisés que moi — et plus compétents — ont dit ce qu'était le savant. Je n'y reviendrai pas, mais je voudrais, Mesdames et Messieurs, indiquer, avant de finir, ce que doit à Louis Audiat l'idée régionaliste que nous servons à la *Revue des Charentes*.

Louis Audiat n'était pas charentais de naissance, on le sait. Il appartenait à cette race vaillante et rude du Massif central dont l'activité, la volonté grave et têtue contrastent assez fort avec la lenteur aimable et la nonchalance malicieuse de notre race charentaise. Mais s'il est vrai qu'on peut s'acclimater sur un sol, y pousser de vigoureuses racines, s'y faire une vie nouvelle, s'il est vrai qu'on peut avoir un pays élu, Louis Audiat fut charentais d'adoption, après l'être devenu par alliance.

Ce déraciné s'enracina fortement chez nous et voua quarante années de sa vie à l'étude amoureuse et patiente des hommes et des choses de notre région.

Je sais bien que le champ de son régionalisme était un peu

fermé, d'horizon peut-être restreint ; la vie de notre région dans le passé plus que dans le présent, son histoire et son archéologie plus que sa littérature, ses arts ou son économie, l'intéressaient, retenaient son effort ; disons, si vous le voulez, qu'il fut sinon un vrai régionaliste, du moins, et ceci est incontestable et ceci est éclatant, un précurseur, un noble et grand précurseur du régionalisme charentais.

L'âme d'artiste vibrante et simple, le ciseau patient et habile du sculpteur charentais ont conçu et exécuté la très fière image qui se dresse ici. Qu'ils étaient cependant difficiles à fixer ce regard pénétrant et rieur à la fois, cette âme de vieux chercheur et de dilettante, qui savait si bien allier les grâces de l'esprit et les austérités de la science. Avec tout son talent et tout son cœur, Emile Peyronnet a résolu ce problème d'art si complexe, et c'est une belle œuvre qu'il nous donne aujourd'hui.

Il faut que les jeunes générations charentaises se rencontrent devant elle pour apprendre à connaître et aimer Louis Audiat.

POÉSIE DE M. EDMOND MAGUIER

Maltre, en nos fêtes, jours de généreuses fièvres,
Ma Muse a, bien souvent, emprunté votre voix.
Mes vers étaient joyeux de chanter sur vos lèvres...
Et c'est moi, tristement, qui les dis cette fois !

Tristement, car la Mort, ô Maltre, a su vous prendre,
Lorsque nous voulions tant vous garder parmi nous !
Je suis triste mais fier, car mon cœur sait comprendre
L'orgueil qu'on doit avoir, ici, parlant de vous !

Je fus du groupe heureux, formant votre entourage,
Je fus de ceux à qui votre âme se montrait.
Les ans peuvent venir et nous courber sous l'âge...
De ceux que vous aimiez qui donc vous oublierait ?

Tous se souviennent ! Tous ont la même pensée.
Ils évoquent (c'était, nous semble-t-il, hier)
La grâce et la douceur de l'époque passée,
Qu'enchantait votre esprit si lucide et si clair.

Quel labeur ! Que d'efforts et que d'élans superbes
Vers le Beau, vers la pure et noble Vérité !
Devant vous constamment s'amoncelaient les gerbes.
Immense était le champ ; nul épi n'est resté !

Dans vos écrits, Science, Histoire et Poésie,
Tout se trouve, et l'esprit va, charmé, vous suivant,
Tour à tour dans la route à votre gré choisie,
Des essors du poète aux travaux du savant.

Maître, qu'ils sont heureux ceux qui, faisant leur tâche,
Comme vous, sans répit, sans trêve, sans repos,
Voient l'œuvre merveilleuse, où leur âme s'attache,
Naître, monter, grandir et surgir du chaos !

Oh ! sentir que l'Idée est domptée et qu'on crée,
Prendre sa noble part du labeur éternel,
Se donner tout entier à la tâche sacrée,
Voilà la gloire vraie et le bonheur réel !

Oui, seuls, ils ont vécu ceux que l'esprit soulève,
Ceux qui, fuyant la fange, aspirent à l'azur.
Sachant que l'heure fuit et que la vie est brève,
Ailleurs, plus loin, plus haut monte leur rêve pur !

Ils vont, fiers et sereins, dédaigneux des servages,
Libres et sûrs de vivre, alors que tout mourra.
Leur corps peut bien du Temps subir les durs outrages...
Ils savent qu'après tout l'Œuvre subsistera.

Vous avez fait la vôtre !.. Elle est belle, ô cher Maître !
Elle est grande, elle est noble et fait courber le front !
Heureux nous qui, sur terre, avons pu vous connaître...
Mais heureux aussi ceux qui, plus tard, vous liront !

Dans vos livres ouverts ils trouveront votre âme.
Ils sauront la comprendre et deviendront meilleurs.
De même qu'une flamme allume une autre flamme,
Vos penses généreux s'éveilleront ailleurs !

Et vous vivrez toujours d'une vie immortelle,
Enseignant, prodiguant d'éternelles beautés.
Nous parlions de la Mort !.. Vraiment, où donc est-elle ?
Son ombre se dissipe et fait place aux clartés.

On a pu vous pleurer. Cela ne doit plus être...
Elevons nos regards vers l'azur radieux,
Vers les sommets sacrés que vous habitez, Maître,
Maintenant, esprit pur, appelé par les dieux !

ALLOCUTION DE M. MARCHAT

Je n'entends point ajouter quoi que ce soit à ce qui vient d'être si excellemment et si justement dit pour honorer la mémoire de l'honnête homme et du savant que fut Louis Audiat.

Mais lorsque fût connue l'idée pieuse et toute naturelle d'élever un monument sur la tombe de notre regretté ami et honoré maître — de tous côtés, je reçus des lettres pleines d'une légitime admiration pour le caractère et le talent de Louis Audiat.

Je ne puis résister au désir — et là se bornera mon rôle modeste — de lire au pied de ce monument l'une de ces lettres....., elle porte la signature d'un homme de bien et d'un grand poète !

M. François Coppée me fit en effet l'honneur de m'adresser la lettre suivante :

Paris, 14 novembre 1903.

Cher Monsieur,

Louis Audiat fut un homme de bien, un admirable chef de famille, un grand travailleur, un savant très distingué et trop modeste. La Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis est très heureusement inspirée en lui élevant un monument.

Ayant connu cet homme excellent, et étant moi-même un peu de la Saintonge par mes aïeux du côté maternel, je désire contribuer — (voici mon obole) — à cet hommage rendu à la mémoire d'un écrivain qui honore ce coin de France par sa vie exemplaire et ses utiles travaux.

FRANÇOIS COPPÉE.

A LA MÉMOIRE DE LOUIS AUDIAT

(Pour l'inauguration de son monument)

Dans le vert cimetière où l'ombre des cyprès
Tourne, silencieuse, au pied des tombes blanches,
Mêlant un peu de joie à nos pieux regrets,
Parfois, un passereau chante parmi les branches.

Ainsi, me souvenant du maître et de l'ami,
Je viens, dernier de tous en ce groupe fidèle,
Chanter ici pour toi dans la paix endormi....
Que ma strophe te soit légère comme une aile !

Qu'elle évoque à tes yeux le cher pays natal,
Et l'antique Saintonge aux riants paysages,
Que réfléchit ton œuvre au miroir de ses pages,
O robuste poète affamé d'idéal !

Qu'à ton cœur tour à tour elle vibre ou murmure,
Comme la mer tranquille ou les flots indomptés,
O toi qui ne connus jamais les lâchetés,
Fier chevalier du Christ, couché dans ton armure !

Et tant qu'un pas humain foulera ce tombeau,
Que, de l'aube à la nuit, Dieu daigne y faire entendre
— Double tribut d'amour que j'envie à ta cendre —
La prière d'une âme et le chant d'un oiseau !

GEORGES GOURDON.

Rochefort, 23 septembre 1905.

*
* *

CIRCULAIRE

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN MONUMENT SUR LA TOMBE

DE

LOUIS AUDIAT

Saintes, le 20 mars 1904.

MONSIEUR,

Pour honorer la mémoire de son président fondateur, et en reconnaissance de l'étonnante prospérité qu'elle doit à son labeur de trente ans, la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis a décidé d'élever un monument sur la tombe de Louis Audiat et a voté à cet effet une somme de 1.000 francs.

La même idée a été émise de divers côtés par des confrères et amis du regretté savant, et aussi, au nom d'un groupe de ses anciens élèves, dans une lettre qu'ont publiée les journaux de la région.

Unis dans le même sentiment, les soussignés font donc ensemble appel à tous pour rendre ce dernier hommage à l'homme de caractère et de talent, à l'infatigable remueur d'idées, qui a été le promoteur de la statue de Bernard Palissy et d'autres œuvres

commémoratives de nos grands souvenirs ; — qui a reconstitué la bibliothèque de Saintes, brûlée en 1871, et organisé son riche musée archéologique ; — qui a dirigé la publication des cinquante volumes in-8° de la Société des Archives ; — qui a collaboré à plus de vingt revues, écrit un nombre considérable d'ouvrages dont l'Académie française a plusieurs fois consacré le mérite ; — qui, enfin, a dispensé à tous ceux qui en eurent besoin les trésors de son obligeante érudition.

Ils s'adressent aux Sociétés savantes dont il faisait partie ou avec lesquelles il fut en rapport, à ses collègues, à ses élèves, à ses nombreux amis, à ses compatriotes du Bourbonnais, surtout à tous les Charentais qui pensent que leur pays doit quelque chose à celui qui s'est modestement voué pendant cinquante années à son histoire, enfin à ses confrères de l'érudition provinciale : archéologues, archivistes, historiens, parmi lesquels il fut une des figures les plus originales et les plus hautement estimées.

A quelqu'un de ces titres, ils seraient heureux, Monsieur, de vous compter parmi leurs souscripteurs.

B^{on} OUDET, président de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, rue des Ballets, Saintes.

ANATOLE DE BREMOND D'ARS, ancien président de la Société archéologique de Nantes, conseiller général du Finistère, à Ricc-sur-Belon (Finistère).

LÉON DE LA MORINERIE, membre du Comité de publication, à Aulnay, par Chatenay (Seine).

HENRI TAMISEY DE LARROQUE, membre du Conseil héraldique de France et de plusieurs Sociétés savantes, pavillon Peiresc, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

ÉMILE BIAIS, archiviste-bibliothécaire de la ville d'Angoulême.

GEORGES MUSSET, avocat, archiviste-paléographe, bibliothécaire de la ville de La Rochelle.

JULES GUILLET, négociant, conseiller général de la Charente-Inférieure, à Saintes.

ARTHUR MARCHAT, avoué licencié, à Saint-Jean d'Angély.

JOSEPH BEINEIX, négociant, à Cognac (Charente.)

Abbé VIRLOJEUX, curé-doyen du Donjon (Allier).

LISTE DE TOUS LES SOUSCRIPTEURS

- LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS.
LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE LA CHARENTE.
LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE L'OUEST.
LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES.
LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU LIMOUSIN.
LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'AGEN.
La Cagouille, réunion de Charentais à Paris.
ALAUZET (M^{me}), à Barbezieux.
MM. A. ALLÈGRE, notaire honoraire, à Rochefort.
ANONYME, à Saintes.
Pierre ARDOUIN, à Saint-Thomas de Cônac.
François AUDIAT, président du tribunal civil, à Montmédy.
AUDIAT, président de chambre honoraire, à Nancy.
AUDIAT (M^{me} V^e G.), à Nancy.
DENYS D'AUSSY, avocat, à Saint-Jean d'Angély.
Ferdinand BABINOT, avocat, adjoint, à Saintes.
L'abbé BAURÉ, directeur de l'Institution Saint-Pierre, à Saintes.
B. C. (Anonyme).
Jules BEINEIX, instituteur, à Saint-Maixent (Gironde).
Joseph BEINEIX, négociant, à Cognac, rue Pauche.
Joseph BERTHELÉ, archiviste, à Montpellier.
Emile BIAIS, bibliothécaire, à Angoulême.
Maurice BLONDEL, professeur à la Faculté des lettres d'Aix.
DE LA BOURALIÈRE, à Poitiers.
Docteur BOURRU, à Lorient.
A. BOUTINET, procureur de la République, à Marennes.
Léon BOUYER, avocat, à Saintes.
Le marquis Anatole DE BREMOND D'ARS, à La Porte-Neuve.
Le comte François DE BREMOND D'ARS, capitaine de cavalerie.
Le colonel comte Gaston DE BREMOND D'ARS, à Paris.
Le comte Joseph DE BREMOND D'ARS.
Le comte Josias DE BREMOND D'ARS.
Louis BRUHAT, professeur au Lycée, à La Rochelle.
BURES, avocat, à Saintes.
M. et M^{me} Alcide CAILLAUD, à Chagnon d'Aumagne.
Paul CHAPSAL, conseiller à la Cour de Caen.

M^{me} la marquise douairière DE CHASSELOUP-LAUBAT, à Paris.

Le marquis DE CHASSELOUP-LAUBAT, à Paris.

L'abbé CHÉROT, rédacteur aux *Etudes*, à Paris.

M. le capitaine et M^{me} COMBEBIAC, rue Pétoniaud-Beaupey-rat, à Limoges.

François COPPÉE, de l'Académie Française, 12, rue Oudinot, à Paris.

Le comte DE CROZE-LEMERCIER, à Saintes.

Charles DANGIBEAUD, à Saintes.

Edouard DANGIBEAUD, directeur honoraire au Ministère de la Marine, à Rueil (Seine-et-Oise).

Pierre DAUNAS, à Saint-Porchaire.

Louis DELAUAUD, ministre plénipotentiaire, à Paris.

Le commandant DE DIENNE, à Tournon d'Agenais (Lot-et-Garonne).

M^{me} V^e DRYANDER, à Nancy.

L'abbé DUBAAT, publiciste, à Pau.

Marcellin DUMAINE, à Bauges (Charente).

Edmond DURET, à Saint-Germain de Marencennes.

Franck DUVOISIN-MAZORIE, avocat, à Limoges.

Le baron ESCHASSERIAUX, ancien député, à Thenac.

Docteur Jules FERRIER, professeur au Val-de-Grâce.

Anatole FIGEROU, à Montplaisir, près Burie.

J.-B. FLEURAT, à Limoges.

FLEURAT, au Château de Lascaux (Haute-Vienne).

M^{me} V^e FLEURAT, chemin de la Colonne, à Angoulême.

Albert FLEURAT, avocat au Crédit foncier, rue Guiho, à Paris.

Arthur FLORENTIN, directeur du *Journal de Royan*.

Gabriel GARGAM, à Chazelles (Charente).

GAUCHEREL, à Saintes.

Dyke GAUTIER, négociant, à Cognac.

Guy GAUTIER, à Cognac.

GEAY-BESSE, à Saintes.

Docteur GELINEAU, à Blaye.

Emile GÉMON, pharmacien, à Bordeaux.

GIRAUDIAS, à Saintes.

Gabriel GODET, avocat, à Saint-Jean d'Angély.

Georges GOURDON, rédacteur en chef des *Tablettes des Deux-Charentes*.

Eugène Gilbert DE GOURVILLE, lieutenant-colonel en retraite, à La Rochelle.
Docteur GUÉMENT, médecin, à Bordeaux.
Denis GUIBERT, président de la *Société archéologique du Limousin*, à Limoges.
Jules GUILLET, négociant, conseiller général, à Saintes.
Emile GUILLET, négociant, à Londres.
Francisque HABASQUE, président honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux.
DE JARNAC DE GARDÉPÉE, à Cognac.
L'abbé JEANDEAU, chanoine honoraire, à Pons.
Augustin JOUBERT, ancien professeur du Collège de Saintes, à Périgueux.
Henri JOYER, commissaire principal de la marine en retraite, à Saintes.
LAPORTE-BISQUIT, ancien sénateur, maire de Jarnac.
Fernand LARQUIER, député, à Jonzac.
Ph. LAUZUN, secrét. perpét. de la *Société académ. d'Agen*.
Henry LE BOUCHER, ancien fonctionnaire des colonies, à Saintes.
L'abbé LEMONNIER, aumônier du Lycée de Rochefort.
LETÉLIÉ, à Saint-Sever-sur-Vézère.
MABARET DU BASTY, conservateur des hypothèques, à Niort.
Edmond MAGUIER, à Thenac.
Emile MALE, professeur au Lycée Louis-le-Grand, à Paris.
M^{me} Joseph MARCHAT, à Montplaisir-Burie.
Arthur MARCHAT, avoué licencié, à Saint-Jean d'Angély.
Alexandre MASSOT, professeur au Collège de Draguignan.
Emile MAUFRAS, ancien notaire, à Beaulieu (Gironde).
MAYMAUD, à Montaigu (Vendée).
Marcel MEILHEURAT, au Donjon (Allier).
Amédée MESNARD, avoué, à Saint-Jean d'Angély.
Abel MESTREAU, négociant, à Saintes.
MORIN-DELISSE, à Royan.
Georges MUSSET, avocat, bibliothécaire, à La Rochelle.
Docteur Marcel NATTIER, à Paris.
Le baron OUDET, à Saintes.
Gaston PAILLER, président du tribunal civil, à Rochefort.
E. PAPILLAUD, ancien instituteur, à Montboyer.
PARMENTIER, professeur au Lycée de Toulouse.

Hippolyte PELLETIER, capitaine de vaisseau, à Saint-Jean d'Angély.

Léon PELLETREAU, à Paris.

Jules PELLISSON, juge, à Périgueux.

Georges PELLISSON (M^{me}), à Cognac.

Ernest PLANTY, industriel, à Vierzon.

Louis PLANTY, à Saintes.

PLANTY MARINO, avocat, à Cognac.

L'abbé PLUMEAU, curé de Fouras.

DE PALOMÉRA, négociant, à Cognac.

RAMBAUD DE LARROQUE, avocat à la Cour de Cassation, à Paris.

Pierre BABINET DE RENCOGNE, à Toulouse.

Henri RENAUD, à Troyes.

Le comte Aimery DE LA ROCHEFOUCAULD, à Verteuil (Char.)

M^{me} la comtesse François DE LA ROCHEFOUCAULD, à Plessé (Loire-Inférieure).

Eugène ROGÉE, président du tribunal de commerce, à Saint-Jean d'Angély.

Angel SABOURDIN, docteur en droit, avocat, à Cognac.

Le vicomte Maurice GREEN DE SAINT-MARSAULT, à Salles.

Le comte d'ARLOT DE SAINT-SAUD, à Bordeaux.

Le comte François DE SALLES, à Saint-Denis d'Oléron.

Armand SIMARD, docteur en droit, avocat, à Cognac.

Henry TAMIZEY DE LARROQUE, à Gontaud Lot-et-Garonne).

Fernand TESSERON, attaché au ministère des colonies, à Paris.

Noël TEXIER, imprimeur, à La Rochelle.

Paul TROCHON, directeur général de l'*Union industrielle du Nord*, à Lille.

L'abbé DU VAUROY, chanoine honoraire, à La Rochelle.

Camille VERGNIOL, professeur au Lycée Michelet, à Paris.

VERNIÈRE, à Clermont-Ferrand.

J.-M. VILLEFRANCHE, directeur du *Journal de l'Ain*, à Bourg en Bresse.

Gustave ZIDLER, professeur au Lycée de Versailles.

Le montant des sommes recueillies jusqu'à ce jour s'élève à 2.715 fr. Il reste quelques souscriptions à recouvrer.

AVIS ET NOUVELLES

Le 22 octobre 1905, le bureau et le conseil d'administration se sont réunis, sous la présidence de M. de Croze-Lemercier, pour délibérer sur la nomination d'un trésorier, en remplacement de M. Deruelle, démissionnaire pour cause de santé.

Il a été décidé que M. Deruelle serait prié de nous conserver sa précieuse collaboration, mais que M. Gatineau, directeur du Crédit Lyonnais, à Saintes, nommé trésorier adjoint, serait chargé de toute la comptabilité.

Le conseil d'administration donne un avis favorable à la vente de deux obligations du fonds de réserve.

Le tome XXXV des *Archives* paraîtra fin novembre prochain

Il contient des documents sur les déclarations de biens de mainmorte sous Louis XIII et Louis XIV, les insinuations ecclésiastiques, une constitution de quatre paroisses en comité municipal en 1791, et la seconde partie des corporations, maîtrises et jurandes, dont la première a paru dans le tome XXXIV.

Conclusion d'un article de M. Oscar Havard, dans *Le Soleil* du 7 septembre, sur le comte d'Artois qui ne rejoignit pas Charette :

« Grâce aux découvertes de l'abbé Lemonnier, l'histoire a le droit, ce me semble, d'affirmer que le comte d'Artois ne se déroba point à son devoir. Seule, la capture du *Swaw* l'empêcha de rejoindre l'armée de Charette.

Il faut donc biffer la légende qu'avait accréditée un soldat royaliste aigri par la défaite... »

Le Théâtre populaire Poitevin a donné, à La Mothe-Saint-Héray, ses représentations annuelles, sous la présidence de M. Chéron, chef de cabinet du Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

On a joué une comédie en quatre actes, en prose, de M. Corneille, intitulée : *Les Yeux jaunes* ; une tragédie en trois actes, en vers, *Par la Clémence*, également de M. Corneille, avec une importante partie musicale de M. Louis Giraudias, et un acte, en prose, de M. F. Martin : *Mattre Chabiron*.

Le succès a été extrêmement vif.

Le 1^{er} octobre 1905, le nouveau phare de la Coubre a allumé ses feux.

L'âge du cèdre de Ballans, dont il a été parlé dans le dernier numéro de la *Revue*, peut être déterminé approximativement. C'est une bouture faite avec une branche d'un cèdre du Liban, actuellement planté au Jardin des Plantes de Paris, et donnée par un officier de marine à M. Daniaud vers 1734. Voici dans quelles circonstances :

Bernard de Jussieu, le célèbre botaniste, rapportait d'Angleterre deux petits cèdres du Liban en pots. Pendant la traversée, un pot tomba, se cassa : une branche se serait détachée et aurait été ramassée et plantée par le commandant du bateau. C'est cette bouture qui, transportée à Ballans, serait devenue le cèdre actuel.

A Saint-Jean d'Angély, par arrêté du maire, le chemin vicinal n° 18 faisant communiquer le faubourg de Matha avec le boulevard de la Gare s'appellera rue du 4-Septembre. Le boulevard des Douves ou Caillaud, partant de la rue des Jacobins et se terminant au boulevard de la Gare, reçoit le nom de boulevard Patrice-de-Cumont (1372).

La rue Saint-Pierre devient rue Lachevalle.

La rue du Petit-Manoir devient rue Elysée-Loustalot (1702-1790).

Le chemin vicinal qui longe le champ de foire aux bœufs, appelé jusqu'ici rue de la Gare, devient rue Laurent-Tourneur (1762-1821).

Le boulevard de la Gare est changé en boulevard du 14-Juillet.

Sur le rapport de M. Couneau, le conseil municipal de La Rochelle a donné aux rues de Fétilly des noms tirés de la nature du sol ou des lieux dits. On avait pensé d'abord à choisir « un certain nombre de noms d'hommes célèbres, mais la commission a pensé que les noms pourraient surprendre ou dérouter nos concitoyens des faubourgs. » On a donc donné à la rue qui mène au lieu dit l'Ermitage le nom de rue de l'Ermitage, à celle qui mène au Lignon celui de rue du Lignon, à celle qui se dirige vers Lagord rue de Lagord, et à une rue qui coupe celle-ci à angle droit le nom de rue Traversière.

Mais, afin de rendre hommage à la mémoire de bienfaiteurs qui ont gratifié la ville de leurs libéralités, une rue s'appellera Louise-Pinchon, et une autre rue des Frères-Jousseau.

« Ce n'est pas très savant, a observé l'adjoint M. Mailho, mais c'est très pratique... » (Jusqu'au jour où un autre conseil municipal jugera nécessaire de tout bouleverser et de baptiser toutes ces rues avec des noms d'hommes politiques... auxquels les habitants ne comprendront rien.)

A La Pallice, on crée une rue La Mare à la Besse. Parions que bientôt on l'écrira Marre à l'abbesse ! Une autre devient rue de l'Île de Ré.

Il y a eu sur ce nom une escarmouche. Un conseiller a proposé le nom de Saint-Marc. Un collègue s'en est offusqué (!) et a demandé qu'on désignât cette voie par le nom de rue de la Batterie, ce qui aurait été plus conforme à la topographie, mais il n'a pas eu gain de cause.

Enfin, M. Couneau, moins bien inspiré, a rappelé que le nom de l'historien Jourdan ne figurant pas sur les plaques des rues de La Rochelle, « cet oubli » devrait être réparé, et il voudrait substituer au mot des Sainte-Claire celui de Jourdan.

(Voir l'*Echo rochelais* du 13 septembre.)

Par décret en date du 7 septembre 1905 (*Officiel* du 23), la commune de Saint-Nazaire (Charente-Inférieure), s'appellera désormais Saint-Nazaire-sur-Charente.

Par décret du 25 du même mois, le hameau de Ripemont, qui faisait partie de la commune de Courcelles, est rattaché à la commune d'Antezant.

Le décret a paru au *Journal Officiel* du 11 octobre.

M. Corbiveau a reçu les palmes du mérite agricole.

M. Balley est nommé architecte ordinaire chargé de l'entretien des monuments historiques de l'arrondissement de Marennes, et M. Naud au même titre pour l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély, en remplacement de M. Boursier, décédé.

Le 1^{er} octobre 1905, a été inauguré, à La Rochelle, place des Petits-Bancs, le monument de Fromentin : un buste de E. Dubois

posé sur un piédestal accompagné d'une reproduction du *Fauconnier* de Fromentin.

Les discours prononcés par MM. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat, Blanchon, Brard, et M. Decout, maire, ont été reproduits dans l'*Echo rochelais* du 4 octobre.

A cette occasion, une plaquette *Eugène Fromentin* a été éditée à la librairie Foucher, et la *Revue des Charentes* a donné un numéro entièrement consacré à Fromentin.

La plupart de nos confrères connaissent et possèdent cette belle œuvre qui s'appelle *Les Chansons de Geste*, de M. Georges Gourdon. Elle vient d'avoir le rare honneur de fournir le sujet de sa thèse de doctorat ès-lettres à un étranger, M. Wiske, à Berlin.

NOTES D'ETAT CIVIL

DÉCÈS

Adolphe-William Bouguereau, artiste peintre, membre de l'Institut, grand officier de la Légion d'honneur, décédé le 19 août 1905, à onze heures cinquante-cinq minutes du soir, rue Verdière n° 15, à La Rochelle, âgé de 79 ans (né à La Rochelle le 30 novembre 1825), veuf de Marie-Nelly Monchablon, époux de Elisabeth Gardner, domicilié à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, fils de feu Elie-Sulpice-Théodore Bouguereau et de feu Marie-Marguerite Bonnin. Telles sont les déclarations faites à l'état civil par Messieurs Georges-Henri Vincens, âgé de soixante-six ans, gendre du défunt, et Pierre-Adem Bouguereau, âgé de soixante et onze ans, arbitre de commerce.

Bouguereau laisse une fille, Madame Vincens ; il a eu un fils, avocat à Paris, décédé en 1900.

Les obsèques ont eu lieu le 23 à La Rochelle, aux frais de la ville et à Paris le lendemain à l'église Notre-Dame-des-Champs. Monseigneur Le Camus a prononcé une allocution. Puis, devant le corps transporté sous le porche de la cathédrale, M. le Préfet, le maire de La Rochelle, M. Brard, comme vice-président du comité du monument Eugène Fromentin, M. Gourdon, au nom de l'Association des anciens élèves du collège de Pons, ont pro-

noncé des discours que les journaux ont reproduit (voir *Echo Rochelais* du 26 août et le *Recueil de la Commission*, t. XVII, p. 153).

W. Bouguereau était issu d'une vieille famille rochelaise qui avait travaillé longtemps à la Monnaie de La Rochelle (voir *Archives*, tome VIII). De très bonne heure il manifesta sa véritable vocation, mais ainsi qu'il arrive fréquemment il rencontra auprès de son père une vive résistance. Tout en apprenant à lire et à écrire à l'école primaire de Saint-Martin de Ré, il illustrait ses livres et ses cahiers de croquis inspirés par les paysages et scènes maritimes qu'il avait journellement sous les yeux. Un vieil oncle, curé de Saint-Fort-sur-Gironde, lui donna des leçons de latin. C'est chez lui que le jeune William partageait ses loisirs entre le dessin et la *Bible*, la *Vie des Saints* et le *Dictionnaire de la Fable*, qui devaient plus tard lui inspirer les sujets de ses meilleurs tableaux. N'est-ce pas un phénomène bien curieux que celui de l'enfant manifestant dès ses premières années les tendances d'esprit qui prévaudront dans l'âge viril ? Phénomène fréquent, trop négligé hélas ! qui, mieux observé et compris, épargnerait souvent aux jeunes gens de pénibles hésitations et de faux aiguillages dans la vie !

Bouguereau continua ses études au collège de Pons et ses dessins, mais, cette fois, sous l'œil d'un professeur. Il dut certainement éprouver alors une joie intense et faire de beaux rêves d'avenir, entrevoir l'Ecole des Beaux-Arts, Paris et la gloire.

Le père du jeune Bouguereau, plus terre à terre, rêvait autre chose. Les arts ! ce n'était pas son affaire. Le commerce lui paraissait un moyen beaucoup plus certain de gagner la fortune. En 1842, il s'établit à Bordeaux, négociant en huiles d'olive, dans la rue Neuve. Il prit son fils chez lui pour l'aider, le garda peu de temps — on ne sait pourquoi — puisqu'il le plaça chez un marchand de vins, à vingt-cinq francs par mois. La destinée des hommes est-elle arrangée à l'avance et s'accomplit-elle malgré les obstacles et les volontés contraires ? Le père Bouguereau s'y prenait à ravir pour favoriser le goût de son fils. Le jeune commis dessinait toujours. Des clients, des amis, virent ses essais et persuadèrent au père qu'il avait grand tort de ne pas envoyer son fils au cours de l'école de dessin. La mère joignit ses instances à celles des amis ; fatigué de tant de sollicitations, peut-être ébranlé dans ses convictions et secrètement flatté dans son orgueil paternel, le récalcitrant céda : il autorisa le jeune William

à aller au cours, à la condition expresse toutefois, que ce serait par amusement et qu'il ne serait jamais peintre, parce que la peinture ne « mène à rien ! » De son temps peut-être ! Mais comme nous avons changé beaucoup de choses, nous voyons des fortunes colossales s'édifier au bout du pinceau. Bouguereau a démontré que la peinture « mène » aux grandeurs et à la richesse. Il meurt archi-millionnaire. Les gens experts à compter dans la bourse des autres estiment son héritage, les uns à six, les autres à quinze millions.

Du jour où il obtint la concession de fréquenter l'école de dessin de Bordeaux, date l'existence de labeur intense — nous dirions surmenage aujourd'hui — auquel Bouguereau se condamna. De six à huit heures du matin, il assistait au cours ; il rentrait en hâte à son bureau, travaillant aux écritures toute la journée et le soir il dessinait sans relâche, recherchant les menus travaux maigrement payés, afin de subvenir à ses dépenses pourtant strictement économisées. C'est là un chapitre connu de l'histoire d'un grand nombre d'hommes célèbres. Au bout de deux ans Bouguereau obtint le premier prix de figure peinte. Cette récompense décida de l'avenir du jeune homme. Il prononça son *alea jacta est* ! Jettant factures et plumes au vent, il déclara nettement à son père qu'il en avait assez du commerce et qu'il voulait devenir artiste. Petit coup d'Etat qui avait pour complice la mère, laquelle avait encouragé secrètement la vocation de son fils et facilitait autant qu'elle le pouvait ses études en vendant des travaux d'aiguille.

Le curé de Mortagne s'employa de son côté à venir en aide à son neveu. Il lui procura des portraits. Il existe, en effet, un certain nombre de portraits peints par Bouguereau, non signés, exécutés vers cette époque. Il y a quelques années, le propriétaire d'une de ces toiles sollicita du maître l'apposition de son nom en bas d'une de ces œuvres de jeunesse. Bouguereau avoua sans difficulté sa paternité, mais refusa de la reconnaître officiellement.

Le jeune artiste partit donc pour Paris plein de courage et de volonté. On sait, à dater de ce moment, les étapes du chemin parcouru : entrée dans l'atelier de Picot, obtention d'un second premier prix à Rome en 1850, (parce que cette année-là il y en avait deux, celui de 1849 n'ayant pas été attribué), en même temps que Baudry. A Rome, il continua avec passion et une ardeur fiévreuse ses longues heures de travail, devant les merveilles de l'antiquité

du moyen âge réunies par toute l'Italie. Ses camarades, cependant, peu confiants en ses dispositions, l'avaient surnommé Sisyphe. Bouguereau roula son rocher jusqu'en haut de la pente..... qui mène à l'Institut (1876). N'avais-je pas raison de dire que nous avons changé bien des choses ?

La grande force de Bouguereau a été en effet, une ténacité imperturbable, une opiniâtreté dans le travail qui est la caractéristique de son tempérament, mais aussi la négation de toute inspiration. Il l'a affirmé de suite. A son retour de Rome, en 1854, il expose le tableau qui est au Luxembourg, *le Triomphe du martyr*. Le public et la critique l'accueillirent avec beaucoup d'éloges. Ce fut le point de départ de sa réputation. Malheureusement on remarqua déjà le manque d'originalité chez le jeune artiste. « *Les Funérailles de Sainte Cécile*, écrit Paul de Saint-Victor, promettent du talent à défaut d'originalité ». Paul Mantz lui décoche le trait suivant à propos de son nom qu'il a toujours écrit sur ses tableaux avec des V à la place des U. « Le peintre qui est un homme de style, signe volontiers ses tableaux en belles lettres romaines, et, comme Raphaël, il substitue le V archaïque à l'U qui est décidément une lettre bourgeoise et de peu de tournure... Cette fantaisie n'a rien en soi que d'innocent... Malgré les caprices de la typographie, la personnalité de l'artiste reste la même et si la singularité est dans le nom elle n'est peut-être pas assez dans l'œuvre ».

Pendant quarante ans on entendra la même note.

« Le jeune peintre continuait la filiation des peintres, écrit M. J. Claretie en 1862, mais ses compositions un peu théâtrales offraient de solides et profondes qualités : par exemple, un sentiment véritable de l'antiquité, une imitation complète aux choses du style. On devinait là moins de tempérament que de science, moins d'enthousiasme que de volonté. Bouguereau, en effet, est peintre parce qu'il a voulu être peintre ; il s'est imposé d'arriver au premier rang et il y est parvenu par la force d'une ardente volonté, secondée, il est vrai, par des dispositions puissantes. Elève de Picot, il était le premier à l'atelier, où il se mettait à travailler à des esquisses avant l'heure ; l'atelier fermé, il courait aux amphithéâtres d'anatomie, aux cours d'histoire naturelle, de physique, de perspective. Rentré chez lui, le soir, il mettait ses notes en ordre, travaillait encore, dessinait, lisait, s'instruisait ; comme il s'endormait tard, le matin, pour s'éveiller tout à fait, il prenait, dans ce demi-sommeil, si lourd à secouer, une

carafe d'eau et se la versait sur la tête. A Rome, pendant les cinq ans de séjour, on l'avait vu, piocheur infatigable, remplir ses cartons d'études incessantes. Rien ne résiste à de telles natures. « Bouguereau aurait pu être à son gré, me disait sérieusement un de ses amis, le premier de nos industriels, et pour cela il eut commencé à travailler de ses mains ; éloquent comme Démos-thène, et pour cela il eut parlé comme lui la bouche pleine de cailloux ; savant comme M. Littré, et pour cela il eut secoué toute la poussière des bibliothèques ; ministre s'il l'eut voulu, et pour cela il eut remué le monde. »

Bouguereau est petit, alerte, quoique gros, l'air railleur, l'œil pétillant ; quelque chose du satyre, le visage d'Alphonse Karr, son imperturbable esprit plein de saillies. Comment cette nature, vive, ardente, se laisse-t-elle entraîner à faire des tableaux pommadés, luisants comme en ces derniers temps !..... »

La citation paraîtra peut-être un peu longue, mais elle contient une esquisse de portrait qui, tracée il y a quarante ans et plus, est curieuse et reste étonnamment ressemblante. Elle demande cependant à être complétée.

Bouguereau était l'homme aux habitudes régulières, invariables. Quand il passait ses vacances à La Rochelle, il se levait tôt, travaillait de huit heures jusqu'à onze heures, déjeûnait, se promenait de midi à une heure, rentrait et s'installait devant son chevalet jusqu'à quatre heures. A ce moment, qu'il y eût du monde ou non dans son atelier ouvert à tout venant, il goûtait, puis allumait une cigarette aussitôt. A Paris, il réglait son temps un peu différemment, à cause des cours qu'il faisait à l'Ecole des Beaux-Arts. D'ailleurs, très gros, il s'attachait à une grande sobriété autant par hygiène que pour mieux garder son esprit dispos et la sûreté de la main, car son grand plaisir était de peindre. Il a peint jusqu'au dernier moment. Rien ne le troublait, il poursuivait sa besogne malgré le bruit des conversations et les allées et venues des entrants et sortants. On a vu son atelier rempli de visiteurs, et Bouguereau, indifférent, ne pas quitter ses pinceaux.

Des légendes l'ont représenté comme limitant à quelques minutes le temps consacré au déjeuner parce que le temps c'est de l'argent et qu'il aimait beaucoup l'argent. Je me souviens d'une caricature ou mieux d'un article satirique dans lequel Bouguereau estimait chaque minute à quinze francs. Ce sont des charges de rapins sans portée. Bouguereau était, en réalité, très

sensible aux succès de vente. Certes, il passait, non sans raisons, pour parcimonieux, et les Américains l'ont gâté. N'est-ce pas naturel et fréquent chez un homme qui a débuté avec juste de quoi ne pas mourir de faim dans sa poche ? Mais il avait le cœur assez tendre, et, se souvenant probablement de ses dures années de jeunesse, ne refusait jamais son offrande à une vente de charité organisée en faveur d'un camarade en détresse ou d'une veuve d'artiste malheureux.

Un fait que m'a raconté un témoin oculaire démontre son bon cœur et sa résistance à la tentation de l'argent, quand une infortune est en jeu. Un jour — c'était à l'époque de la vente Rapin (1890) — un marchand américain entre dans l'atelier de Bouguereau et demande quelles sont les œuvres disponibles, disposé à payer n'importe quel prix. Il n'y avait plus rien, tout était vendu. L'américain, énervé de s'en aller sans emporter le moindre tableau, avise une petite tête de jeune fille et en offre un très gros prix, 10.000 francs. « Vous m'offririez le double, dit Bouguereau avec son ton bourru, je ne vous la donnerais pas, elle est promise à une vente de charité. »

D'autres exemples, nombreux, connus dans le monde des peintres, prouve son affection pour les débutants, et qu'à de bons conseils, toujours accueillant, il savait ajouter l'offrande attendue ou espérée, palliatif momentané d'une misère pressante. Certes, il était sévère, mais sa bonté lui faisait pardonner ses expressions hardies et le ton hargneux de sa critique. On sait avec quel soin paternel il guidait et soutenait ses élèves, de ses avis d'abord, de sa protection ensuite, et de sa bourse dans les moments difficiles.

En revanche, il avait la dent cruelle pour ses confrères arrivés. Bouguereau, il faut bien le dire, très personnel, très exclusif, n'aimait guère que sa peinture ou celle qui lui ressemblait. On assure cependant qu'il reconnaissait l'art partout où il constatait une étude sincère de la nature.

En réalité, il était extrêmement difficile : il n'admettait guère les tendances nouvelles. Le contraire serait un peu étonnant. Enlisé, volontairement et par calcul, depuis longtemps, dans sa manière claire, soignée, blaireautée, rose et blanche, dans son monde extra-naturel, il devait se trouver dérouté devant les procédés de peintres, de bonne foi peut-être, extravagants assurément par la conformation de leur œil, par la convention de leur point de vue. Le confettisme, par exemple, devait fatalement

lui déplaire. On ne se refait pas à partir d'un certain âge. Lorsqu'on a vécu pendant vingt-cinq ou trente ans avec une théorie qui vous a donné de bons résultats, lorsqu'on se complait à un idéal personnel, il est difficile de reformer ses idées et son œil et de ne pas juger révolutionnaires et révoltantes des conceptions qui vont à l'encontre de vos habitudes.

Il est juste d'ajouter que ses confrères et la critique ne lui ont jamais ménagé la moquerie et les haussements d'épaule. Bouguereau ne s'en est jamais ému. Il a continué impassible son chemin, au milieu des huées d'un clan puissant, des émerveillements d'un public que ses compositions et ses couleurs tendres captivaient. Les femmes se pâmaient d'aise et les Américains lui enlevaient ses toiles sans marchander, ce qui lui permettait de faire sournoisement la nique aux pontifes de la critique.

Dante, dans sa *Divine Comédie*, prête à la fortune l'indifférence complète d'un être supérieur chargé d'une fonction sublime, l'accomplissant tranquillement sous l'œil de Dieu. Les hommes la maudissent et l'accusent : « mais elle n'entend pas les injures ». Calme parmi les créatures premières, elle fait tourner sa sphère et se réjouit dans sa béatitude.

Volge sua sfera, e beata si gode.

N'est-ce pas aussi le résumé de la vie de Bouguereau ?

Calme, confiant en soi, en son talent, persuadé que chacune de ses œuvres était un chef-d'œuvre, il a passé sourd au milieu des railleries, sans se laisser influencer par aucune. Pendant quarante ans, au Salon, on a vu les mythologies du maître alterner avec les scènes religieuses, on a entendu le même concert d'éloges et les mêmes protestations. Ce sera, plus tard, dans un demi siècle, un siècle peut-être, un sujet d'étonnement pour les biographes et les historiens de l'art au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, que l'accueil chaleureux fait aux Manet, aux Sisley, aux brouillards de Carrière, aux confetti d'Henri Martin et en même temps aux « mièvreries », « à l'idéal conventionnel froid et théâtral », aux « stéarines » et « pommades » de Bouguereau. L'étonnement ne sera qu'en partie justifié parce que Manet, Sisley, Carrière et Henri Martin n'ont pour eux qu'une minorité, tandis que la foule, simpliste, se porte de préférence vers ce qu'elle comprend sans fatiguer son cerveau.

Bouguereau, en effet, ne s'est jamais égaré dans les rêves bien compliqués : ses compositions n'ont pas besoin de truche-

ment, il a peint dans l'atmosphère, sous la lumière à l'usage de tous, avec savoir, mais sans imprévu. Les blasés ne peuvent pardonner tant de sagesse. Les estomacs qui ne se délectent qu'avec le homard à l'américaine détestent la cuisine saine et modérément assaisonnée !

Bouguereau n'est cependant pas sans reproche.

Dessinateur d'une habileté impeccable (ses détracteurs lui ont toujours accordé ce mérite), abordant les pires difficultés (et pourtant mauvais portraitiste), avec une science consommée, il a eu l'horreur du laid et du commun. Tempérament froid, positif, patient, sans envolée, il considéra la nature comme une collection de documents à compiler, à connaître à fond, à mettre en œuvre au gré de chacun. Il en apprit tous les secrets. De là ses enjolivements hors de propos et ses contre-sens. Plus analyste que synthétique, il a abusé du détail au détriment de l'ensemble. Il chercha avant toutes choses le style, la beauté esthétique, la grâce, la distinction, le sentiment, la noblesse parfaite, n'atteignit souvent qu'à l'agréable et se heurta aux écueils dont sa route était semée, l'afféterie, la mollesse, la froideur, la solennité qui se dégagent de la plupart de ses œuvres et leur communiquent trop souvent l'aspect d'un tableau vivant.

Très préoccupé de l'avenir de sa peinture, de lui conserver le ton qu'elle avait en sortant de l'atelier, très contrarié de la voir se patiner, se ternir, se faner, il imagina, dit-on, pour lutter contre ce qu'il regardait comme un malheur, de proscrire les empâtements, de charger sa palette seulement de tons légers, roses et diaphanes, de manière que même altérés ils restent dans la gamme qu'il avait choisie. De là ces pieds, ces mains, ces visages de mendiants, de bohémienues, de maraudeuses, d'italiennes, ces enfants se roulant dans la poussière et sur la terre, d'une propreté et d'une transparence contraires à toute vraisemblance.

En somme, Bouguereau a eu les défauts de ses qualités, et chez lui la science a paralysé l'émotion et l'inspiration.

Mais il faut le louer sans réserves pour ses nus qui ne sont jamais des déshabillés choquants et des modèles échappés du Moulin-Rouge.

Il a su donner à ses corps de femmes une beauté qui n'exclut pas la vérité, une majesté en rapport avec le monde mystique auquel elles appartiennent, une pureté de lignes enchanteresse. Plût au ciel que les sujets fussent toujours aussi intéressants et

que nous n'eussions pas vu un beau talent s'évanouir peu à peu dans un *Guépier*, les *Oréades*, une *Dryade* et une *Océanide* ! D'autres œuvres superbes nous consolent de ces pauvretés : la *Nymphée*, *Nymphes et Satyre*, *L'Aurore*, *La Nuit*, *Byblis*, *La Jeunesse et l'Amour* !

Comme peintre religieux, Bouguereau est toujours d'un sentiment très élevé, mais sans conviction. *La Vierge consolatrice* est célèbre, la décoration de la coupole de la chapelle de la Vierge à la cathédrale de La Rochelle (1876-80) est son ouvrage le plus important dans ce genre.

L'œuvre de Bouguereau est considérable : onze ou douze cents toiles. Le catalogue de ses principaux ouvrages jusqu'en 1883 a été publié dans le premier volume (seul paru) du *Dictionnaire illustré des Beaux-Arts*. On en compte au moins sept cents. On y trouve de tout : de l'histoire, des allégories, des idylles, des scènes bibliques, des scènes de mœurs d'Italie ou d'Egypte, des portraits, des nus, même des émaux (salon de 1850-1851). Bouguereau n'a jamais reculé devant la besogne, voire celle pour laquelle il manquait d'aptitude. Ce n'est pas le dénigrer que de lui refuser le sens décoratif et cependant il a entrepris de grandes décorations, à ses débuts il est vrai. Il s'est essayé — sans succès dit-on — dans l'histoire contemporaine. En 1857 il exposa un tableau représentant *l'Empereur visitant les inondés de Tarascon*.

Dans notre région il laisse au musée de Bordeaux sa fine *Bacchante* (achetée 6.000 francs !), l'ennuyeux *Jour des Morts* ; au musée de La Rochelle, deux portraits de sa jeunesse, la *Flagellation du Christ* (1880) qui restera un de ses meilleurs tableaux religieux, et cette *Océanide* (salon de 1905), don de la famille, œuvre de vieillesse pour laquelle il faut avoir autant d'indulgence que pour les erreurs de l'adolescence. En ville, il a décoré, en 1854 et 1855, l'hôtel Monlun, *Les Quatre Heures du Jour*, plafond, « fraîche et molle guirlande d'enfants roses », les *Quatre Saisons*, grandes figures de femmes drapées ou à moitié drapées, et quatre panneaux à la cire, *La pêche*, *La chasse*, *La danse*, *Le bain*. (Voir le *Dictionnaire* cité). A Cognac il y a un portrait de lui par lui-même.

CH. D.

Le jeudi 3 août 1905, ont eu lieu, à Mery-ès-Bois (Cher), les obsèques de M^{me} de Roumefort, née de Romand.

Le 3 août, est décédée, à Niort, M^{me} la marquise Cunéo d'Ornano, née Mauduit, femme de M. le marquis Alphonse Cunéo d'Ornano, ancien officier de cavalerie, chevalier de la légion d'honneur, âgée de 59 ans.

Le 6 août 1905, est décédée, à Nantes, M. Boursier, architecte à Saintes, âgé de 31 ans.

C'est lui qui a conduit les travaux de la Maison universelle.

Le 11 septembre 1905, est décédé, à La Rochelle, M. Charles Delarue, âgé de 79 ans, docteur en médecine, chirurgien de la marine démissionnaire, médecin en chef honoraire des hospices civils de la ville.

Il lègue à la ville ses maisons de la place d'Armes, pour être affectées à un asile de vieillards indigents.

Le 12 septembre 1905, a été enterrée, à Saintes, la petite sœur des Pauvres Saint-Joseph du Sacré-Cœur, âgée de 65 ans.

D'origine grecque, elle fut élevée par des sœurs françaises. Elle comptait trente-quatre ans de profession religieuse et prodiguait depuis quatorze ans ses soins aux vieillards de la maison hospitalière de Saintes.

Elle était tante de M. de Gailhard-Bancel, député de l'Ardèche. Le deuil était conduit par M. Bergasse, négociant à Marseille, autre neveu de la défunte.

Les obsèques de M. Evariste Vignier, propriétaire, décédé à sa propriété de La Chanterie, commune de La Chapelle-des-Pots, le 16 septembre 1905, âgé de 72 ans, ont eu lieu le 19, à l'église de la même commune.

M. Vignier laisse trois filles : M^{me} Genet, femme de M. Genet, maire de Saintes ; M^{me} Guimbelot ; M^{me} Proteaux, femme de M. Proteaux, capitaine d'infanterie au 123^e régiment.

Le 26 septembre 1905, est décédé, à Saint-Nazaire, M. Louis Journet, principal du collège de Saint-Nazaire, âgé de 55 ans.

L'inhumation a eu lieu à La Rochelle, le 30 septembre.

Le 2 octobre, ont eu lieu les obsèques de M. l'abbé Ph. Barbraud, curé de Néré, âgé de 74 ans, dont 46 de ministère. Il était né à Sablonceaux, en 1831, d'une famille d'ouvriers.

Le *Bulletin religieux* du 14 octobre insère une notice biographique qui contient le curieux passage ci-dessous :

« Il revint à Pons comme professeur et il y fut le collègue de M. Combes. A ceux qui venaient le visiter dans ces dernières années il pouvait montrer l'exemplaire de la thèse sur la philosophie de saint Thomas d'Aquin que le futur ministre de l'intérieur et président du conseil lui avait offert en hommage avec sa signature autographe... Un autre nom... figure sur la liste des élèves que M. Barbraud connut à Pons, celui de M. Réveillaud, devenu protestant et député... »

Le 3 octobre 1905, est décédé, à La Rochelle, M. Marie-Benjamin-Georges Bouchoir, âgé de 57 ans, né à Saint-Savinien, le 6 mars 1848, médecin-major de 1^{re} classe en retraite, chevalier de la légion d'honneur, décoré de la médaille d'honneur des épidémies, époux de N. Maureau.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Saint-Savinien.

M. Théodore Phelippot, né au Bois (île de Ré), le 17 mars 1829, notre confrère depuis 1874, ancien maire, est décédé au Bois, le octobre 1905.

Il avait fondé un musée dans sa propre maison, à La Benatière, où il avait réuni de nombreux documents historiques, sceaux et médailles, relatifs à l'histoire de l'île de Ré.

Le 9 octobre 1905, est décédé, à Rochefort, M. Paul Charron, ancien maire de Rochefort, chevalier de la légion d'honneur et officier d'académie, président de la Société de géographie, membre du consistoire de La Rochelle.

Né en 1832, il entra à l'Ecole navale en 1848. Enseigne de vaisseau en 1854, lieutenant en 1861. Il laissa la marine en 1874. Il épousa M^{lle} Hine, de Jarnac, et se consacra à la défense des intérêts de Rochefort. Nommé maire le 10 août 1884, il conserva ces fonctions jusqu'en 1888.

(Voir *Les Tablettes* du 10 octobre.)

Le 9 octobre, est décédé, à Châtelailon, M. Ernest Martineau, président du tribunal civil de La Rochelle, né à Villeneuve-la-Comtesse, le 22 novembre 1844.

Les obsèques ont eu lieu à Niort.

En dehors de ses fonctions professionnelles, que M. Martineau a exercées en magistrat intègre, il s'est beaucoup occupé d'économie politique, et il a cherché à semer ses idées dans de nombreuses conférences. C'était un libre-échangiste convaincu.

Il a été juge à Niort, le 21 décembre 1880, et juge d'instruction à Rochefort le 6 octobre 1883.

Plusieurs discours ont été prononcés par MM. Mesnier, Cunaud, Courcelles-Seneuil, ce dernier au nom de la Société de géographie de Rochefort.

(Voir le *Courrier de La Rochelle et la Charente-Inférieure* du 14 octobre.)

—

Le 19 octobre, est décédée, à Brest, M^{me} Jeanne de Montiel, veuve du vice-amiral Pottier, âgée de 51 ans. Les obsèques ont eu lieu à Rochefort.

—

MARIAGES

Le 24 juillet 1905, a été célébré, dans l'église de Château-l'Evêque en Périgord, le mariage de M. Jehan de La Croix, lieutenant au 50^e d'infanterie, second fils de M. Marc de La Croix, et de Madame née Masson de La Sauzaye, avec M^{lle} Antoinette de Cossé-Brissac, fille de M. Antoine de Cossé-Brissac, décédé en 1902, et de sa seconde femme, Emily Spensley.

—

Le 4 septembre 1905, a été béni, à Saintes, le mariage de M. *Emile* Proust, avocat, avec M^{lle} Jeanne-Elisabeth-Berthe Boudrand.

—

Le 10 octobre, a été célébré, au temple protestant de Saintes, le mariage de M. Marcel Boinot, pharmacien, avec M^{lle} Hélène-Léontine Lauze, fille de M. Lauze, décédé, ancien professeur au collège de Saintes.

—

Le même jour, a été célébré le mariage de M. Charles-Louis-Tiburce-Michel Mestayer, avec M^{lle} Jeanne-Antoinette-Marthe Durand, fille de M. Durand, juge de paix de Burie, et petite-fille de M. Bouyer, décédé, secrétaire en chef de la mairie de Saintes.

VARIÉTÉS

I

CAMP ROMAIN DE CHATELARD (CHARENTE-INFÉRIEURE)

En sortant de Royan par le chemin de grande communication n° 38, qui conduit à Saint-Sulpice, on trouve à 1500 mètres, aussitôt après avoir passé le village de Bernon, terminé par une maison située à gauche, sur une élévation de terre, une dépression du sol formant une sorte de clairière, c'est le camp romain de Châtelard : l'altitude, d'après la carte de l'état-major, est, à Bernon, de 26 mètres.

Ce camp est situé à l'extrémité ouest du coteau du Montils, dont l'altitude est de 28 mètres, il lui emprunte en largeur environ 160 mètres.

Ce plateau domine à l'est, la rivière de la Seudre et la commune de Saint-Sulpice, auxquelles on arrive en descendant une pente douce. On voit au loin les bourgs de l'Eguille, le Gua, Sablonceaux, la tour de Brou, le terrier de Toulon, jusqu'à la tour de Pirelonge, qui semble à l'horizon défier et les cieux et les siècles.

Au sud, c'est la commune de Médis, le château de Bellemont, la commune de Saint-Georges-de-Didonne, à l'extrémité de laquelle on voit les rochers de Vallière dont l'Océan chaque jour et avec une nouvelle force sappe la base de ces pierres qui restent presque insensibles à ses coups.

A l'ouest, la vue domine un large plateau, d'abord c'est la ville de Royan avec le faubourg Saint-Pierre, puis les communes de Vaux, Saint-Palais, tandis qu'au nord, au delà d'un ravin en pente douce, le village de Champagnol apparaît avec ses maisons blanchies à la chaux. Bien à gauche de ce village est le château de Taupignac, propriété de M. le comte de Verthamon, et à droite celui de la Landes appartenant à M. le comte de Réals.

Maintenant nous allons suivre la bordure du camp et en déter-

miner autant que possible les limites, car les terres ont été bien bouleversées depuis l'époque gallo-romaine.

Laissant le chemin n° 38, à la limite de Bernon, nous prenons à droite le chemin vicinal dit du Vivier ; il descend vers le marais de Pousseau. A 160 mètres nous trouvons à gauche un ravin, il disparaît à 200 mètres coupé par un chemin qui se dirige sur le coteau du Montils, alors nous suivons une ligne droite au milieu de petits bois. Nous trouvons un deuxième chemin qui conduit au hameau de Pousseau, puis un troisième, un quatrième appelé le Chemin Vert, le plus ancien de tous ; en poursuivant nous arrivons au chemin de Jaffe au Montils et à Médis, peu après nous sommes au lieu dit Moulin de Lagrange. (Ce moulin est complètement disparu depuis quarante ans environ, ainsi que le puits qui était à côté, on serait embarrassé de trouver un seul moëllon ; tout a été enlevé par le propriétaire).

A cet endroit nous avons un chemin faisant un coude ; nous nous dirigeons en coupant la route de grande communication n° 38 vers le hameau de Bernezac. A partir du moulin de Lagrange, il y a cinquante ans, on avait à gauche une élévation de terre de 2 mètres environ, cette hauteur était garnie d'une haie d'aubépine vive, la voilà, elle aussi bientôt disparue ; le fond, qui était autrefois un fossé, et qui aujourd'hui forme le chemin, est en bien mauvais état. A droite, le bourrelet de terre qui formait la levée s'est glissé peu à peu sur la pente qui descend vers Saint-Sulpice, il ne parait presque plus.

Nous laissons le hameau de Bernezac ; prenant à gauche, nous remontons vers l'ouest, la limite supposée faisant une courbe rentre dans le camp d'une longueur de 500 mètres, puis elle emprunte le chemin du village de La Roche laissant les hameaux du Rigaleau, propriété de M. Barthe, et de Chez-Boisseau à droite.

A 200 mètres du village de La Roche, nous prenons à gauche, au milieu des bois, des ronces et des épines de toutes sortes, la bordure d'un petit fossé de forme ordinaire, nous la suivons, et, plus nous avançons, plus les formes de ce fossé se dessinent, ce qui fait qu'à certains endroits il ne mesure pas moins de douze à quinze mètres d'un côté à l'autre, tandis que la profondeur n'est que de deux, trois, quatre et même cinq mètres. Ces énormes talus, massifs, couverts d'herbe et de cailloux en certains endroits, semblent se maintenir encore pour faire revivre le passé malgré la longue filière des siècles écoulés.

A cinq cents mètres environ dans une légère courbe, on trouve un passage de dix mètres, peu après est une grande yeuse, elle se trouve à vingt mètres du chemin dit du Rivalant. Arrivé à cet embranchement, nous descendons dans le fossé et continuons notre marche en avant. Nous allons sortir sur un autre chemin qui à gauche va encore rejoindre celui du Rivalant, tandis qu'à droite il s'enfonce dans le bois ; alors on s'aperçoit vite que ce chemin n'est que la continuation du fond du dit fossé, car à droite et à gauche s'élèvent des masses de terre en forme de talus. Là, se trouve un marronnier sauvage et un chêne qui servent de bornes entre les divers propriétaires.

Enfin, après avoir fait plusieurs contours, nous arrivons au chemin d'intérêt commun dit de Chantemerle au Rivalant. La longueur du fossé bien visible est jusqu'ici de 1.850 mètres

A cet endroit, on peut supposer que le fossé a disparu, mais il devait suivre une ligne droite. Nous marchons dans la direction du hameau du Rivalant que nous laissons à gauche et prenons à droite un chemin neuf qui nous conduit au chemin de Chantemerle à Châtelard que nous traversons pour rejoindre un petit chemin qui descend, puis monte vers le cimetière de Maine-Jeaffroy.

Dans ce chemin nous trouvons plusieurs indices qui nous font croire que nous marchons dans le fond du fossé, la pierre paraît dans plusieurs endroits et les terres sont élevées de un mètre à un mètre cinquante, mais partout la terre est travaillée, et les champs de blé, d'avoine, de luzerne, ainsi que les prés, ont absorbé les énormes buttes élevées pour la défense du camp, et le temps n'est peut-être pas loin où il en sera malheureusement de même des fossés que nous venons de signaler et qui sont enfouis sous les bois qui ont nom : Bois des Renardières ; Bois Châteaux, Les Espies.

Nous longeons le mur du cimetière de Maine-Jeaffroy. Laissant ce village à gauche, ainsi que les villages du Magarin et de Maine-Arnaud, nous arrivons à notre point de départ, soit un parcours total de 7.800 mètres et une surface de 351 hectares 46 ares, 25 centiares.

Maintenant nous allons exposer les limites du centre ou mieux du préau, ce qui nous sera facile, car l'œil embrasse à peu près toute l'étendue.

D'après la conformation, le chemin de grande communication n° 38 formait la limite au sud, elle commençait en face le Maine-

Couderc à 830 mètres, elle arrivait à la limite de la commune de Saint-Sulpice qu'elle prenait à gauche et suivait une distance de 700 mètres jusqu'au chemin d'intérêts communs bordant le fief de *Les Courants*, qu'elle suivait en rentrant légèrement dans le préau jusqu'à l'embranchement du chemin de Châtelard, soit 320 mètres. Alors elle allait en ligne droite jusqu'au carrefour des chemins de Châtelard au Pousseau et de celui de la prévôté à Bernon, soit 620 mètres. Ensuite, prenant à gauche, elle formait un angle droit se dirigeant vers son point de départ au chemin de grande communication n° 38, faisant un parcours de 700 mètres, ce qui fait un total de 3.150 mètres.

Comment nous avons eu l'idée d'un camp romain sur ce plateau.

Ayant occasion de passer souvent sur la route de Saint-Sulpice, dont nous faisons la monographie, nous fûmes frappé de voir des hauteurs de terre du côté gauche du chemin allant à Maine-Arnaud, quand de l'autre côté droit, il était bien plus plat. Non seulement là, mais en bien d'autres endroits. L'idée nous vint alors d'un camp romain ; si c'en était un ! cette idée nous hantait ; nous nous mîmes donc à faire des recherches. Un jour nous apprenons par un nommé Latreuille, journalier, qu'il avait découvert en travaillant dans le champ d'un sieur Charles Onésime, propriétaire à Châtelard, un mur d'une épaisseur de quatre pieds environ et d'une certaine longueur, enfoui sous la terre. De plus, à cent cinquante mètres nord-ouest partant du mur indiqué, dans la direction du village de La Roche, au milieu d'un champ, existait un puits, aujourd'hui comblé et recouvert en partie par une grosse pierre (un moëllon) ; détail particulier, on y remarque un gros cercle de fer fixé à l'embouchure intérieure comme si ce cercle eut été placé là, pour empêcher les pierres de la maçonnerie de tomber dans le puits, celui-ci est la propriété d'un sieur Lys-Bonin. Les habitants de Châtelard n'ont jamais vu, ni entendu dire qu'on y eut tiré de l'eau.

Ce préau, ou plutôt cette clairière presque entourée de petits bois de diverses essences, n'est pas aride ; on y voit çà et là, des maisons bien blanchies à la chaux, de plus elle est en partie plantée en vignes et ensemencée de plantes qui ne demandent pas pour leur nourriture une forte couche de terre végétale : il y a vingt, trente centimètres d'épaisseur d'un petit gravier mélangé de sable fin. Sous cette première couche on en trouve une autre de quarante centimètres, c'est une terre dite de brie, mélange de

cailloux et de terre grasse, en d'autres endroits il y en a jusqu'à quatre-vingt centimètres, mais ce cailloux est un peu plus sec, on peut même le cribler et s'en servir pour le pavage des chemins. Sous ces différentes couches de cailloux on trouve en certains endroits cinquante centimètres d'argile blanche, ensuite on arrive aux moëllons ou pierre bonne à la bâtisse.

C'est donc là que les Romains, au III^e ou au IV^e siècles, établirent leur camp, ou *Castra stativa* ; car c'était bien un camp à demeure, à preuve, c'est que le nom de *Castella* (*Castellum*) a survécu à toutes les générations. Castellars, sur un acte de donation fait en 1092, par Elie de Didonne aux moines de la Sauve et publié par M. A. Dupré (1).

Le fonds de cailloux dont nous venons de parler s'étend sur tout le plateau, il semble au nord-est près du hameau de Bernezac, se diriger sur une certaine longueur dans la direction de l'église romane de Saint-Sulpice.

Ces bas-fonds, ces terres élevées, nous semblaient bien des preuves, mais pas suffisantes ; nous pensions qu'il devait y en avoir d'autres plus sérieuses encore, aussi courions-nous les bois, les champs, mais nous ne trouvions rien de plus que la fatigue, lorsqu'à notre dernière excursion nous entendons parler d'un canal qui aurait existé autrefois et qui se trouvait caché sous les bois dits de La Roche. Ces renseignements avaient été laissés par un vieillard mort il y a quelques années à l'âge de cent ans.

Trois jours après, nous allons nous rendre compte *de visu*. Nous ne saurions dire le plaisir que nous éprouvâmes en voyant ces énormes bourrelets de terre, il n'y a que le chercheur qui puisse comprendre cette joie ; de suite nous vîmes bien que le canal n'était qu'une légende, car à une altitude moyenne de vingt mètres, ce ne pouvait pas être ça, les fossés auraient exigé une construction quelconque ou le canal aurait eu au moins cinquante mètres d'ouverture à la surface alors qu'il n'en avait qu'une moyenne de dix à quinze. Ni plus ni moins, nous étions en présence des fossés entourant le camp.

A l'époque dont nous parlons, les côtes océaniques n'étaient guère praticables ; elles étaient plutôt dangereuses et les pirates n'ayant pas les connaissances des *passes* qu'on a aujourd'hui, devaient aussitôt qu'ils voyaient la terre y descendre, et alors

(1) *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XIX, p. 28.

commençaient le carnage et le pillage de tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. De ce fait, et par sa situation, ce camp arrêtait leur envahissement sur cette partie de la Saintonge.

Les pieds du coteau du Montils, étaient baignés du côté nord-est par la mer de la Seudre et du côté sud et sud-ouest par l'Océan, car devant Royan où se trouvent aujourd'hui les magnifiques façades qui portent les noms de boulevard Lessore, boulevard Botton, boulevard de Lagrandière, boulevard de Saint-Georges, Le Parc, la mer ne se retirait jamais assez pour laisser les sables à découvert; de ce fait les rives se trouvaient plus enfoncées dans les terres et la mer ne se retirant pas, ou se retirant peu, venait se buter à ces monticules, énormes massifs de terre, d'argile et de pierres.

Du reste en voici une preuve : en 1855, creusant une cave sous une maison située rue des Bains, n° 48 (aujourd'hui n° 6), appartenant à un sieur Charron, des ouvriers trouvèrent au fond une partie d'un bateau, l'arrière. Dans la chambre étaient trois corps, ceux de deux hommes et d'un enfant, à la dentition de celui-ci on jugea qu'il pouvait avoir quinze ans. L'un d'eux avait à côté de lui, au milieu de morceaux d'étoffes informes, vingt-trois pièces de quinze sols que le propriétaire de l'immeuble nous a affirmés être à l'effigie de François I^{er}. Ces pièces étant perdues, nous avons dû nous contenter de cette affirmation.

Si, dans l'emplacement où était le bateau en question, la mer s'était retirée, il est de toute évidence qu'on aurait enlevé les corps de ces malheureuses victimes.

C'est donc ce qui nous prouve que le bateau avait coulé et qu'il se trouvait à une profondeur telle qu'il était impossible à cette époque, où les moyens de sauvetage manquaient, d'arriver jusqu'à lui ; alors, rien d'étonnant que la mer, à ce moment-là si profonde dans cet endroit, n'aille 1500 ans plus tôt se buter au pied du coteau dudit Montils : de ce fait, le marais qui aujourd'hui a nom de Pousseau, n'était alors qu'une vaste baie qui passant à toucher la métairie nommée *Petite-Grange* se prolongeait jusqu'au fond du marais de Boube, laissant à gauche le château de Bellemond, précédemment nommé.

Du côté ouest-nord-ouest, nous avons un vaste plateau. En sortant du camp par le passage que nous avons trouvé dans le fossé du « Bois Château », et suivant une ligne droite, on arrive à l'entrée de la longue plage dite Grande-Côte, point terminus.

Mais avant d'arriver là, on trouve aussitôt après avoir passé le

village de La Roche, les hameaux et villages de Chauchant, Ves-sac, Maine-Bertrand, Le Vignaud, Maine-Jollet, Ravard, La Palud, le Maine-Godin, le Logis. En arrière, à droite de ces endroits on voit la forêt de Saint-Palais qui s'élève à l'horizon comme un vaste dôme verdoyant. Dans ces bois on y trouve çà et là des pieds de vignes à l'état sauvage, ce sont les derniers survivants de ces vignes plantées par nos pères les Gaulois, 276 à 286 avant Jésus-Christ. « N'oublions pas que c'est à Probus que la Gaule doit la replantation des vignes que Domitien avait fait arracher ; c'est de cet homme empereur que date la création de ces vignobles qui font encore aujourd'hui la plus belle richesse du sol bourguignon. » (1)

Il n'y a donc rien d'in vraisemblable, quand nous affirmons qu'à ce moment-là il y avait des vignes sur cette presqu'île.

Maintenant, il faut remarquer que les Romains établissaient autant que possible des chemins directs. Ainsi, en examinant la position de tous les endroits cités plus haut, on n'en trouve guère que deux anciens qui sont placés sur le bord des routes nouvelles. Ce sont le hameau de Ravard et le village de La Palud, celui-ci est situé au fond du marais dit du *Rat*, à la lisière des bois de pins, aux senteurs embaumées, où pullulent ces fleurs sauvages qui répandent autour d'elles un parfum balsamique et fortifiant ; La Palud, où nous avons vu le jour et dont nous gardons un pieux souvenir. Aussi remercions-nous Dieu, le bienfaiteur de l'humanité, pour les bonnes choses qu'il répand à profusion sur ce coquet petit village.

Au-dessus de ce village est le Maine-Godin, on y voit quelques maisonnettes habitées par des ouvriers. Quant à la ville ou au bourg dont la commune porte le nom il ne reste plus pour en perpétuer le souvenir qu'un petit domaine qui porte le nom de « Logis de Saint-Palais » qui appartient actuellement à un monsieur Lusseau. Nous devons donc retenir de ces situations que si nos pères ont bâti des maisons, ils ont cherché pour cela un chemin utile à l'entrée et à la sortie de chaque habitation, et s'ils ont choisi ces endroits c'est qu'il y avait une *voie* ou un *chemin*, qu'on lui donne le nom qu'on voudra, qui existait dans les premiers temps.

En face le Maine-Godin, on voit, sur la bordure du chemin,

(1) *Histoire nationale des départements*, A. Ducourneau, A.-A. Monteil, p. 18.

des pierres de tailles éparses çà et là, voire même un puits ; nous ne serions pas étonné qu'un jour, sous ces sables amoncelés, on fit la découverte de quelques villes englouties.

Un peu plus loin, tirant vers le nord, il y a quelques années, M. Méchin, propriétaire aux Combats, a bien voulu nous montrer un endroit aujourd'hui planté en vignes, où il a trouvé en faisant travailler les sables, une certaine quantité de petites pointes de flèches en silex semblable à celui que l'on trouve à Châtelard et au Maine-Baguet. La petite quantité trouvée, ne nous permet pas de conclure à un atelier, mais il se pourrait bien qu'autrefois il y aurait eu une bataille, car non loin de là, à 200 mètres environ de la propriété qu'on nomme Les Combats, existent deux tumulus, un de forme ronde et l'autre de forme longue.

Un deuxième passage se dessine dans la partie nord-est, près de la métairie de Bernezac ; ce chemin allait aboutir en passant devant l'église de Saint-Sulpice, sur la hauteur où est placé le moulin neuf.

Le troisième passage était au lieu dit le Chemin Vert, il conduisait en ligne droite au bourg de Médis.

Au sud-ouest, derrière Châtelard ou mieux Castellars, débouchait le quatrième passage, il laissait le village du Maine-Arnaud à gauche, le hameau de Margain à droite et filait en passant au lieu dit « Les Moulins de la Perche » directement à la mer.

Il est bon de dire ici qu'à cette époque le marais de Pontaillac était une baie qui aurait pu contenir un grand nombre de navires actuels et du plus fort tonnage.

D'après des fouilles faites à Baracou (1) sur cette même avenue, est une propriété qui a nom de Castel-Joli ; elle appartient à un monsieur Villeneuve-Butel.

Vers 1894, le propriétaire fit faire des fouilles pour y établir un puits artésien, mais malgré toute la persévérance on ne put y réussir. A neuf mètres du sol la sonde ramena un sable genre sable des dunes ; ensuite, encore à neuf ou dix mètres plus bas on trouva des vases sablonneuses et noires remplies de coquillages : sourdons, moules, huîtres, puis on arriva au rocher qu'on

(1) Baracou était autrefois un groupe de maisonnettes, situées dans le marais à cent mètres environ du pied de la falaise sur laquelle sont les bois dits de la Métairie. Aujourd'hui on trouve en cet endroit de beaux châlets qui s'alignent sur une magnifique voie ombragée d'arbres et qui s'appelle Avenue Louise.

perça environ à soixante ou soixante-dix mètres sans pouvoir trouver la nappe d'eau. Alors le percement du puits fût complètement abandonné.

Il nous faut donc conclure aujourd'hui que sur la côte toutes ces petites baies, ainsi que la ville de Saint-Palais, ont été englouties sous les sables provenant de l'affaissement de l'immense plateau de Cordouan.

Et qui oserait affirmer que sous cette poussée de vases et de sables, la mer envasant, ensablant toutes ces petites baies, n'aurait pas créé par une vigoureuse poussée de ses courants le chenal qui aujourd'hui sépare l'île d'Oléron de la presqu'île de Saintonge et qui alors était peut-être le fameux promontoire des Santones ?

*A quelle époque les Romains habitaient-ils cette partie
de la Saintonge ?*

A cent-cinquante mètres du faubourg Saint-Pierre, aux mois de janvier et février 1903, un sieur Elie Léger, jardinier, en défrichant un champ ayant sortie sur le chemin vicinal de Royan à Bernon, a trouvé quelques matériaux enfouis sous la terre ; ce sont des pierres, des morceaux de charbon de bois, des tuiles même forme que celles de nos jours mais d'une épaisseur de deux centimètres ; des carreaux à rebords dont on n'a jamais connu l'usage dans le pays : ces carreaux, d'une couleur rouge, étaient plats et carrés, ils mesuraient environ quarante centimètres, les rebords droits n'existaient que sur deux côtés parallèles l'un à l'autre et avaient six centimètres de hauteur.

Il trouva aussi un nombre de pièces de monnaies dont plusieurs en bronze. Une était à l'effigie de César (Caïus-Julius), empereur romain ; la tête est couronnée, le revers est couvert d'une épaisse patine ; peut-être cette pièce fût-elle apportée là par les Romains durant la guerre ordonnée par César pour soumettre les Gaulois, et qui dura huit années, de 59 à 51 avant Jésus-Christ.

Une autre pièce est à l'effigie de Nerva, empereur romain, l'an 96 de Jésus-Christ. Une très épaisse en bronze porte l'effigie de Faustine, femme d'Antonin le Pieux, empereur romain, l'an 138 de Jésus-Christ. Parmi toutes ces pièces il s'en trouve une qui n'est pas ronde, elle est très épaisse, cinq millimètres, à la frappe la matrice a fait céder le métal, la pièce est craquelée, l'inscrip-

tion est illisible ; d'un côté on voit une tête d'homme, au revers une femme debout.

Une quatrième pièce porte une tête couronnée. Sur une autre on distingue une tête de femme : « Crispina ». Quant aux autres pièces, elles sont illisibles. On trouva parmi deux petites médailles en métal rouge.

Or ces pièces, ces charbons trouvés dans ces démolitions, dans ces ruines, n'indiquent-ils pas un incendie où tout fut anéanti, et ensuite, par le temps, recouvert de cette terre qui semble recéler dans son sein tant de trésors et de souvenirs lointains. Sommes-nous donc ici en présence de dégâts et de ravages commis par les pirates ou bien est-ce le résultat des guerres religieuses qui, tant de fois, hélas ! ruinèrent notre belle France ?

A Jaffe aussi, il y a quelques années, un nommé Martin, journaliste, travaillant à une terre, trouva des tuiles très épaisses et des briques à rebords semblables à celles dont nous avons déjà parlé.

Pour terminer, nous ajouterons que la place de Châtelard était un point stratégique que les Romains ne pouvaient pas laisser échapper, à preuve, c'est qu'en 1622, le roi Louis XIII, qui venait pour combattre les Huguenots et prendre la ville de Royan, ne trouva rien de mieux que d'y placer son quartier général. Pourtant, plus près, il y avait un autre endroit, le bourg Saint-Pierre, mais de ce bourg il aurait fallu pour atteindre la ville qui se trouvait où sont maintenant les quais, revenir en arrière et aller rejoindre le chemin créé par les Romains et qui passait aux moulins à vent, dits aujourd'hui Moulins de la Perche.

A droite et à gauche du bourg, ce n'étaient que deux ravins qui descendaient l'un, celui de l'est, à la baie (actuellement le marais de Pousseau), l'autre, situé à l'ouest, descendait par une pente vive et se terminait à l'extrémité de l'ancien marais de Fond de Cherve, où sont actuellement des jardins appartenant à divers propriétaires et une blanchisserie.

Aujourd'hui ce marais est tout transformé en jardins, et un beau boulevard planté de platanes le traverse en partie dans sa longueur.

Voilà donc pourquoi, avec tant de preuves, nous avons été amené et avons conclu que le véritable camp romain dans notre contrée n'était pas celui que l'on place sur le terrier de Toulon, qui n'a pas plus de quatre-vingt à cent mètres de diamètre, et

qui n'était qu'un poste d'observation d'où l'on transmettait au camp, au moyen de signaux, ce qui se passait dans la contrée. De ce fait, le véritable camp romain est bien celui dont nous avons retrouvé le nom d'origine : Castellars.

DELISSE MORIN.

II

SAINTES ANCIENNE

(Suite).

PAUME (rue de LA). *Rue Neuve de la Paume. Rue Neuve. Rue du Collège.*

(Voir *Cimetières et Jeu de Paume.*)

(Cf. Briand, *Histoire de l'Eglise santone*, t. III, p. 49.)

Elle est désignée indistinctement sous les deux noms, souvent réunis. Elle prit son nom du jeu de paume établi sur l'emplacement de la chapelle du collège.

Elle fut ouverte dans le but de créer un écoulement aux eaux pluviales descendant du château et rues voisines.

Habitants : Jacques Regnaud, maire, en 1597 ; Louis de Poncharail, lieutenant des maréchaux (1730), mur mitoyen avec les jésuites (Voir *rue Saint-Maur*) ; Marianne Albert, veuve de Ant. Vigneau, imprimeur, au canton des Jésuites (1743) ; François de Moncourier (1756) ; Marguerite Daverhault, femme séparée de biens de Louis Guignot, sieur de La Prévôté (1756).

1566, 14 février. — Comme ainsi soit qu'emprès deue inquisition faicte par autorité de justice ait été permis pour le bien profit et utilité de l'aumosnerie de Saint-Pierre de Xainctes et pour le bien publicque, faire baillette et arrentement de partie de jardin de la dicte aumosnerie, lieu ordonné pour faire une rue esoulant les eaux et immondicitez descendans du chasteau et autres rues de la dite ville pour estre conduites hors icelles par la porte aussi ordonnée estre faicte ès murailles de la ville du roy, d'entre les maisons des enfans et héritiers de feu maistre Boniface Pierre et Jacques Barguenon, à la charge de bastir et édifier maisons habitables par les preneurs et de payer les entrées et rentes ordonnées pour chacune des places

d'icelles, et que les baillettes qui en seront faictes par ledit aumosnier de la dite aumosnerie auquel est permis de ce faire, seroient ratifiées et approuvées par messieurs les doiens, chanoines et chapitre dudit Xainctes ; quoy veu, monsieur maistre Charles Johanneaux, conseiller au siège présidial de Xainctes, se seroit traict par devers vénérable et discrète personne monsieur maistre Vivien de Poullignac, chanoine de Xainctes, au nom et comme procureur de maistre Jean Tappon, aumosnier de la dicte aumosnerie dudit Xainctes, lequel il avoit requis lui faire baillette et transport de certaine place assise derrière l'estable du dit sieur Johanneaux, où souloit estre cy devant le cimetière des pauvres, icelle place cy devant livrée audit sieur Johanneaux, confrontée d'une part le long du derrière de l'estable de la maison dudit Johanneaux et de la muraille du jardin de la chapellainie de feu messire Ambroise Chermigne, retournant le long de la muraille. Lequel sieur de Poullignac ondit nom auroit accordé du jardin de la maison vicarielle que souloit tenir feu maistre Antoine Roqueu (*sic*), l'un des vicaires de la dite église, et qu'à présent tient maistre Magdruy (*sic*) Lardreau, et d'autre part à la place où se doit faire la dite rue, faire la dite baillette audit sieur Johanneaux... (Suit la baillette. L'arrentement est fait moyennant 4 écus sols d'entrée et 8 sols de rente annuelle à chaque fête de Saint-Eutrope, en présence de Jacques Poitevin, procureur au siège présidial, et Joachim Herpin, sergent royal, le 14^e jour de février l'an 1566, à compter suivant l'édicte du roy. Bouyer, notaire royal.)

Au dos : Pour la maison de M. de Lissac, chanoine.

(*Archives de Saint-Pierre*, vidimus sur papier. Cote K.)

(Nota. — L'ortographe a été modernisée par le copiste, et les noms écorchés.)

1615, 9 juillet. — Pierre Lepau, clerc tonsuré, du diocèse de Saintes, pourvu par le chapitre d'une chapellenie fondée par Ythier Guillebau, desservie à l'autel Notre-Dame-des-Miracles, le samedi, prend possession de six livres de marais, situés au lieu appelé Malaigne, d'un quartier de pré en la prairie, devant Lorfont, et d'une maison sise rue des Ballais, confrontant d'un bout à ladite rue, d'un côté à Jean Joguet, armurier, où demeure Bellet,

maitre gantier, d'autre côté à Etienne Blouet, huissier au présidial, par derrière à la ruelle qui est près le jeu de paume, appartenant au sieur de Farnoux. (*Minutes de Bertauld.*)

1618, 8 juin. — Contrat de mariage de Arthur de Guip, avocat, fils aîné de Abraham de Guip, sieur des Planches et de Bellevue, et de Anne de Brié, avec Marie Durand, fille de Pierre, conseiller au présidial d'Angoulême, et de Anne de Blais. Le futur reçoit entre autres biens une maison neuve, bâtie par ses père et mère, rue Neuve, confrontant d'un bout et côté à ladite rue, d'autre côté à la basse-cour et galerie du sieur de Guip, d'autre côté au jardin des maisons de Jérémie Huon, avocat, et Maréchal, notaire. (*Minutes de Bertauld.*)

1706, 9 janvier. — Samuel Robert, sieur de Boissiran, héritier de Jean Robert, son père, demeurant à l'hôtel de Saint-Paul, faubourg de Saint-Palais (*alias* des Dames), cède à Daniel Péraud, procureur au présidial, douze livres de rente sur une maison et jardin situés rue Neuve, confrontant d'un côté au jeu de paume, d'autre côté à M. Duplais-Destouches, d'un bout à ladite rue Neuve et vis-à-vis l'église des R. P. Jésuites, d'autre bout à un jardin; laquelle rente fut vendue à Samuel Robert, ayeul du sieur de Boissirand, en 1647, 20 juin, par acte reçu Dexmier, par Jean Roy. (*Minutes de Prouteau*) (1).

1717, 3 décembre. — Mathieu Bonneau, chirurgien, cède à Isaac Moreau, huissier, le tiers d'une maison, sise rue Neuve, paroisse Saint-Maur, où demeure Jean Rondeau, procureur, confrontant ladite maison et ses appartenances de jardin, puits, basse-cour et écurie, à ladite rue, d'un côté à la maison de la veuve Duplais, d'un côté au jeu de paume, d'autre bout à un chai appartenant aux héritiers du sieur Robert. (*Minutes de Senné père.*)

1733, 12 janvier. — Claude Dabourg afferme à Valentin Brun, boulanger, une maison joignant celle qu'il occupe,

(1) On voit ici un exemple de l'inconvénient du peu de précision de la rédaction des minutes anciennes. Ce texte serait précieux pour déterminer l'emplacement exact de la chapelle primitive des Jésuites : il ne nous apporte qu'une indication c'est qu'elle bordait la rue neuve. Mais où ? Voir plus loin l'acte de 1749, p. 419.

confrontant d'un côté à la rue de la Paume, par devant à la rue Saint-Maur. (*Minutes de Senné.*)

1757, 27 janvier. — Ferme, par Julien Bitouze, à Jean Charrier, avocat au présidial, d'une maison appartenant à l'hôpital de la Charité, rue Neuve ou de la Paume, confrontant par devant et par derrière au jardin du doyenné et un chai de l'hôpital, au levant à une autre maison dudit hôpital, occupée par la dame de Poulignac, au couchant par la maison du seigneur marquis de Pouliac.

1769, 1^{er} mars. — Evariste Pulleu, prieur de la Charité, hôpital de Saint-Pierre, afferme à Jean Charrier, avocat, une maison appartenant audit hôpital, sise rue Neuve ou de la Paume, confrontant par devant à la rue, par derrière au jardin du doyenné, d'un côté à autre maison de l'hôpital, du couchant aux héritiers de Poncharail. (*Minutes de Senné.*)

1772, 29 février. — Hubert Mauduit, prieur des frères de la Charité, afferme à Jean-Joseph Nogaret, une maison, rue Neuve de la Paume.

PAUME (Jeu de).

Le plus ancien jeu de paume connu à Saintes est celui qui était situé dans la rue actuelle du Collège. En 1498, il sert de confrontations à une maison ouvrant sur la rue des Ballets. Il devait, selon toute probabilité, remonter bien plus loin.

Charles V rendit une ordonnance, en mars 1369 (1), interdisant sous peine d'amendes, presque tous les jeux de hasard, et en particulier les dés, la paume, les quilles, le palet, les billes et la boule. Il enjoignait à ses sujets de s'exercer au tir de l'arc et de l'arbalète. Je n'ai jamais rencontré la plus faible trace à Saintes d'un tir à l'arc ou d'une société d'arbalétriers. Cet exercice ne semble pas avoir obtenu auprès des hommes de notre région la

(1) Cf. *La France pendant la guerre de cent ans*, par M. Luce.

1394, 9 septembre, Jean Canteau tué par imprudence « à mon jeu que on appelle au pays le jeu de bille, en l'ostel du prieur dudit lieu d'Elles (Ile d'Elle) ou quel l'on vendoit pour lors vin et y estoit ledit jeu. » (*Archives du Poitou*, XXIV).

1395, mars, meurtre de Jeannin La Fleur par Eutrope (Ytrop) Lalement à la suite d'une querelle dans un jeu de paume à Sainte-Hermine (Vendée), « où icellui exposant et Jehan Sedille, maistre d'école de grammaire se esbatoient ensemble au jeu de paume. » On jouait gros jeu puisque La Fleur proposa de jouer un écu ou deux.

faveur que lui accordèrent ceux du Nord. En revanche, on peut dire qu'en aucun temps les jeux de paume, de billes et de boule ne firent défaut aux Saintais (1).

Il paraît même que le succès de la paume s'accrut rapidement, puisque l'établissement de la rue du Collège ne suffit pas. On compte encore le jeu de paume de Fougeroux, paroisse Saint-Michel, non moins souvent cité que le premier, en plein cœur de la ville, un autre à la sortie de la Porte-Aiguière, un autre à Saint-Eutrope.

Ces maisons étaient fort mal famées. On y jouait, on y buvait beaucoup, et on y faisait le reste. Elles servaient encore de lieu d'assemblée aux factieux (1643) (2).

C'était sans doute un bon placement d'argent, puisque l'avocat Papault en construisit un de toutes pièces, en 1607, et le loue assez cher. Il fut démoli en 1612.

1498, août (date rongée). — Testament de Colas Goujault, maçon, natif du village des Seulx, en la paroisse de Saint-Amant, au diocèse de Limoges.

Il donne aux clercs du chœur de Saint-Pierre, aux Jacobins, aux Cordeliers, « pour la réparation et fabrique de Saint-Pierre, cinq sols » ; aux aumôneries de Saint-Pierre, Saint-Eutrope, Saint-Palais et Saint-Vivien.

Item. Je donne à perpétuité à ma commère Symone Croignete, femme de Clément Vrignault, ma petite maison, assise en cette ville de Xaintes, tenant d'une part au jeu de paulme.....

Item aussi, je donne et laisse à Alexandre Vrignault, fils desdits Clément Vrignault et Symone Croignete, ma grant maison où je suis de présent, tenant d'un cousté et d'un bout à un masureau qui fut à feu messire Pierre Venneau, prestre, d'un costé à une venelle qui va audit jeu de paulme et à ma maison dessus mentionnée, et du bout devant à la ruhe des Balais. (*Archives de Saint-Pierre*, MM.)

1553, 19 août. — Raymond Papaud, « doit 14 deniers à Monsieur le prieur de Saint-Vivien, de ranthe, à cause d'ung jeu de paume tenant d'ung bout au chemin par

(1) Le jeu de boules, quoique bien abandonné par nos populations rurales, trouve encore, par ci par là, des fervents.

(2) *Bulletin*, I, p. 335. — *Documents. Archives*, XIX, p. 270, 294.

lequel on va de la Porte-Esguyère aux Cordeliers. (*Archives*, II, p. 325.)

1607, 13 septembre. — « Comme ainsy soict que honorable homme, maistre Daniel Papault, advocat en la cour, ay faict édifier ung jeu de paulme près la Porte-Esguière, hors les murs de la ville de Xaintes, ledict jeu de paulme tenant d'ung bout à une pièce de terre appartenant aux frères mineurs des Cordelliers de ladicte ville..... et que pour la commoditté dudict jeu il eust besoin de huict pieds de ladicte terre, en largeur, et de (*blanc*) en longueur, pour renfermer ledict jeu, et y faire une gallerie le long dudict bout,..... » il achète aux Cordeliers l'espace nécessaire (1). (*Minutes de Maréchal*.)

1610, 7 septembre. — Daniel Papault, avocat, demeurant au bourg Saint-Vivien-lès-Xaintes, loue à Jérôme Pradelle, marchand paumier, et à Jacques Péraudeau, compagnon paumier :

« Sçavoir est le jeu de paulmettes scitué audit bourg Saint-Vivien, près la Porte-Eguière de ladicte ville, pour en jouir par lesdits Pradelle et Péraudeau bien et convenablement, sans desmolir aucune chose, comme a faict par le passé et jouhi encore à présent Bertrand Comte, marchand paulmier..... moyennant la somme de 400 livres pour un an. »

Il est aussy dict que si ladicte Porte-Eguière se fermeroit durant ledict an, soict pour raison de guerre, contagion ou autrement, que en ce cas la présente ferme ou location demourra pour nulle pour le temps qui restera à faire, et ledit Papault tenu de restituer les deniers en avance avancés. (*Minutes de Maréchal*.)

(Pour les années : 1610, 1612, 1617, 1621, 1629, Cf. *Bulletin des Archives*, I, p. 355-357.)

1612, 10 mars. — Guy Allaire, sieur de La Gaillarde, déclare tenir une maison, confrontant d'un côté à la maison des héritiers de Mathurin Thibaud, d'autre côté à celle de André Chabanne, d'un bout à la rue qui va du jeu de paulme de Fougerou à la Poissonnerie, d'un bout à celle

(1) La longueur de la pièce ne permettant de transcrire ici le document en son entier, trouvera place dans un autre dossier sur Saintes qui sera inséré un jour ou l'autre dans les *Archives*.

des héritiers de feu Mathurin Gaultier dit La Marche, devant 4 deniers de droit d'anguillage. (*Minutes de Sanson.*)

1620, 23 octobre. — François Lebrethon, « suivant les finances », promet à Françoise Dubois, femme séparée de biens de Daniel Papault, avocat, d'obtenir « lettres d'assiette de la somme contenue au procès-verbal fait par M. Lemusnier, trésorier de France à Limoges, à quoy ont esté prisées les démolitions des maisons, jeu de paume et autres édifices qui appartenaient audit Papaud et Dubois, au faubourg Saint-Vivien lès laditte ville », moyennant le quart de la somme portée sur ces lettres. (*Minutes de Bertauld.*)

1623. — Pradelle et Charrier, maîtres du jeu de paume en la Bertonnière.

1696. — Pierre Langlade, maître paumier, demurant au jeu de paume, lègue son billard à sa petite-fille.

1672, 2 février. — Marché entre Pierre Langlade, marchand paumier, demurant au jeu de paume de la ville de Saintes, et Jean Courjaud, lequel construira dans le jardin qui joint le jeu de paume du bourg de Saint-Eutrope, du côté du couchant, six pilliers de vingt pieds de long, quinze de largeur, fournira le bois. (*Minutes de Maréchal.*)

1683, 17 février. — Jeanne Lépine, veuve de Pierre Moreau, donne à son fils, François, la maison appelée le petit jeu de paume, au faubourg Saint-Eutrope, confrontant par devant à la rue qui conduit du canton de la Croix-Blanche à Saint-Macoul. (*Minutes de Marcouiller.*)

1720, 20 décembre. — Société entre Alexis Bouillon, Marguerite Rossignol, sa femme, et Pierre Ledin, pour exploiter le jeu de paume de la ville, billard, bière, limonade, biscuits, liqueurs.

1749, 10 mai. — Les Jésuites, gênés par la chapelle qui était à l'intérieur de leur collège, ayant formé le projet de la transporter ailleurs, ont pris une cession de bail à rente (22 juillet 1748) du jeu de paume situé vis-à-vis de leur maison, avec l'intention de transformer les bâtiments en chapelle. Ils en font une déclaration formelle par acte notarié. (*Minutes de Senné.*)

1749, 5 juillet. — Quittance de 400 livres donnée par François Duport de la Salle, marchand, demurant au village des Pontleroux, paroisse des Gardes en Angoumois, à

Joseph-François Tausin, prêtre de la Compagnie de Jésus, recteur du collège, à valoir sur 2.400 de capital, partie de 6.000, assises sur le jeu de paume, maison, cour, jardin, situé vis-à-vis le collège, confronté par acte de bail à rente que consentit au profit de Pierre Ledru, paumier, dame Marie Farnoux, ayeule maternelle dudit Duport, lors veuve de Jacques Dohet, conseiller au présidial, le 17 février 1703, devant Monvoisin. (*Minutes de Senné.*)

PÉNITENTS. (Voir *Revue*, t. XVIII, p. 204.)

PENTECÔTE, PANTECOSTE (canton et rue de), de la *Pantecoste*. (On trouve les deux). — Carrefour formé par le croisement des rues Alsace-Lorraine, de l'Ancien Palais et de la Comédie.

J'avoue ne pas partager l'opinion de ceux qui tirent l'origine de ce nom du nom d'une famille saintaise. Il est exact que des Pantecoste existèrent à Saintes, mais était-il d'usage, au XVI^e siècle ou au XVII^e, de donner à une rue le nom d'un homme ?

Il me semble plus plausible de penser que cette dénomination fut donnée à ce carrefour parce que là était le but de la procession de la Pentecôte. Ce serait en quelque sorte l'analogie des croix hosannières qui existaient partout à quelque distance de l'église.

Il semble que ce nom disparut avant le milieu du XVIII^e siècle. Celui des trois Maries l'aurait remplacé (*Voir ce mot*).

(Cf. *Bulletin*, I, p. 106 et suiv.)

C'est à tort qu'on a voulu placer ce canton d'abord sur la place de l'Ancien Palais (place de la Fontaine), en s'appuyant sur un passage d'un acte (sans date) publié par Louis Audiat dans *Saint-Pierre*, p. 132. L'acte est énonciatif, il énumère les maisons qui appartiennent au fonds du roi, mais n'établit aucune relation entre les trois premiers articles.

Enfin, d'après d'autres confrontations citées (*Bulletin*, I, p. 108), on l'a mis soit au point d'intersection de la rue de la Comédie et de la rue Eschasseriaux, aujourd'hui Alsace-Lorraine, soit à celui de la rue Saint-Michel et de la rue Désilles. C'est au premier et non au second qu'il convient de la chercher.

1536, 28 octobre. — Jean Hardy, pelletier, et sa femme, Simonne Bouthonne, vendent à Jehan Padalouhe, choriste et prévôt des choristes, Micheau de Losmonne et Micheau Girard, 75 sols de rente sur une maison tenant à Micheau Conbeau, et par derrière à la maison de monsieur maistre François Le Berthon, avocat du roy, et des autres côtés

au carrefour Pentecoste. Dont acte reçu Roy, notaire royal à Xainctes.

1565, 19 octobre. — Charles Guitard, sieur des Brousses, conseiller du roi, sénéchal de Saintonge et juge magistrat criminel au siège de Saintes, autorise Jehan Sabron, notaire royal, à délivrer copie de cet acte. (*Archives de Saint-Pierre.*)

1637, 2 novembre. — « Estant arrivé en la rue Pentecoste, proche de la maison dudit Morisson »..... procès-verbal de coups. (*Minutes de Limousin.*)

1675, 17 juillet. — Mariage de Mathieu Lafargue, sieur de La Pallurie, avec Marie Petit. La mariée reçoit une maison, canton appelé Pentecoste, confrontant à l'orient à Robert, avocat, à l'occident à la rue publique qui va de Saint-Pierre à la Porte Eguière, au nord à la rue qui va dudit canton aux Récollets, au midi à la maison d'autre Robert, aussi avocat ; et une écurie, ruelle de la Souche, confrontant d'un côté à L... Michel, huissier en l'élection, à l'occident à demoiselle Herpin, au nord au sieur Charlopin, au midi à laditte ruelle. (*Minutes de Arnould.*)

Il convient de rapprocher cet acte de celui reproduit à la rue des Trois Maries (1719).

1731, 23 janvier. — Arrantement d'une maison par Jean Gobeaud, sieur de La Grange, paroisse Saint-Pierre, seigneurie et doyenné de cette ville, rue Pentecoste, proche le canton des trois Maries. (*Minutes de Senné.*)

PÉPINIÈRE.

Cette création se rattache à un essai de culture du vers à soie. En 1792, le conseil général supprime celle de Saint-Jean d'Angély comme trop onéreuse, mais conserve celles de Saintes et La Rochelle. (Procès-verbal des séances, p. 134.)

La pépinière de Saintes était située, je crois, près des jardins de l'abbaye.

PÉRAT (rue du). (Voir *Chanteloube*). — Existe sans nom sur le plan Lacurie.

En 1904, la tranchée nécessaire à la construction de l'égout a mis à nu une portion de chaussée peu empierrée, presque sous la route actuelle, à droite en montant.

1733, 20 septembre. — Jean d'Auché, Jean Seguin, Jean-Louis Garnier, prêtres, curés chanoines de Saint-Palais, en leur nom et pour Nicolas Godesché, prêtre et aussi cha-

noine de Saint-Palais, afferment à François Eronneau, tisseran, une maison, rue du Pérat, confrontant au midi à la maison et jardin de Pierre Garnier, d'autre côté au jardin d'Etienne Estevaud, du levant à la rue, du couchant au chemin qui conduit de la rue des Curés au bout du Pérat. (*Minutes de Marsay.*)

PESTIFÉRÉS (hôpital des), sur le bord de la Charente. (*Documents*, p. 266.)

(Voir *Hôpital.*)

PETIT SAINT-JEAN (canton du (1703). (Voir *Enseignes.*)

Une pierre portant encore un reste d'inscription : RUE DU PETIT S^t IE..... existe à l'angle de droite d'une vieille maison située au coin du quai Palissy et de la rue qui monte le long du côté ouest de la place Blair.

1609, 27 février. — Quittance d'arrérages dues par la maison où pend pour enseigne Saint-Jehan, donnée par le syndic des choristes. (*Archives de Saint-Pierre.*)

Aujourd'huy, vingt-septiesme de febvrier mil six cens neuf, avant midy, pardevant le notaire royal en Xaintonge, et présentant les tesmoins bas nommés, a esté présentant en sa personne maistre Jehan Goullu (1), scindicq des clers et coristes de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Xaintes, y demeurans, lequel de sa bonne volonté a recougneu et confessé avoyr heu et reçu de Guy Marays, maistre joueur d'instruments, demeurant en ladicte ville de Xaintes, présentant, stipullant et acceptant, la somme de soixante-quinze sols de ranthe, annuelle et perpétuelle, dheue ausdictz coristes à cause d'une maison concistant en deux corps de logis avecq leurs appartenances, scituée au faulxbourg de La Berthonnière, paroisse de Saint-Eutrope, où cy devant pandoyt par enseigne Saint-Jehan, qui souloit appartenir à feu Nicollas Bricot, confrontant lesdictz corps de logis d'ung costé à la maison et jardin de Nicollas Gaultier, maistre savetyer, d'aulture costé à la maison de Thomas Girauldet, taneur, et une petite venelle qui est par le derrière de la maison dudict Giraudet, les héritiers de feu Nicollas Monmoyne, Jehan Lucas et aultres, ung mur entre deux, dans lequel mur y a ung

(1) Jean Goullu existe encore en 1633.

puys ou fontaine appartenant de ladite maison, et au bout dudit mur et jardin y a aussi ung petit aménagement, aussi des appartenances de ladite maison, de la longueur de deux carreaux, qui frappent d'ung bout au cours dudit puis et à la mothe de Bertrand You et au mur et jardin dudit Gaultier, et du bout de devant à la ruë publique par laquelle on va des Mounars au canton de la Cloche, et d'une petite mothe, aussi des appartenances de ladite maison, qui confronte d'ung costé au cours d'eau qui vient de la font dudit Saint-Eutrope et va au fleuve de Charante, et aultre à la mothe dudit You, fossé commun entre deux, d'aultre au jardin de maistre Pierre Pérauld, huis-sier, laquelle maison et mothe a esté adjudgée audit Marays par autorité du siège présidial de Xaintes, avec la charge de payer ausdicts coristes lesdicts soixante-quinze solz de renthe, sçavoir : la moictié à la feste de la Nostre-Dame de Mars, de laquelle somme ledit Goullu s'est contenté et en a quitté et quitte ledit Marays pour les années mil six cens six, mil six cens sept et mil six cens huit, la dernière desquelles expirera au jour et feste de Nostre-Dame de Mars prochaine..... Faict à Xaintes, à la cave des Jacobins, où réside ledit Marays, en présence de maistre Jehan Bonnaudin, praticien, et Hélyz Doret, sergent royal, demeurant audit Xaintes. Ainsy signé en la minute : J. Goullu, G. Marais, Bonnaudin, présent, Doret, présent, et de moy dict notaire.

GAUVAIN, notaire royal à Xaintes.

1642, 2 juin. — Michel Damoizeau, prévôt des choristes, assigne Jean de Lagarde, « hôte du logis où pend par enseigne l'Image de Saint Jean, aux fauxbourgs de La Berthonnière, au sujet des arrérages de la rente due par cette maison.

PETIT JUDAS (rue du).

1673, 20 décembre. — Charles Miremond, marchand, afferme à Louis Durant, marchand et messenger ordinaire de Saintes à Paris et Bordeaux, une maison, paroisse Saint-Michel, rue du Petit Judas, proche l'église des Récollets. (*Minutes de Gillet.*)

PETIT PORT.

C'est exactement l'abreuvoir du quai de la République.

1463, 29 juin. — Pierre Morain, clerc, garde du scel royal..... honorable homme messire Robert Breuilh, procureur des clercs du chœur de Saint-Pierre de Saintes, arrente à Héliot Jouvret, marchand, demeurant à Saintes, « une maison avecques ses entrées, yssues, agouts et autres appartenances à ladite maison, assise et située près le grant pont de la ville de Xaintes, tenant d'ung bout et d'ung cousté au long de la maison feu Bertrand Faure, et d'autre bout à la rue publique par laquelle l'on vait à la muraille de ladite ville de Xaintes et au Petit Port, et d'autre cousté à ladite rue dudit Petit Port... », tenue à quatre deniers d'anguillage du roi, moyennant 20 sous de rente annuelle. (*Archives de Saint-Pierre*, cote S.)

1672, 4 avril. — Par testament, Marguerite Eschasseriaux, veuve de Denis Tourneur, notaire royal, donne à son fils Jacques deux maisons, paroisse Saint-Michel, l'une où elle habite, confrontant à Mademoiselle Dussault, d'autre côté à l'autre maison, par devant à la rue qui va du couvent des Récollets à la Poissonnerie, par derrière à une petite ruelle qui va au Petit Port ; l'autre confrontant à la précédente, par devant à ladite rue, d'autre côté à François Gillet, notaire, d'autre à Jacques Léger, maître maréchal ; elle lui donne aussi un pré, situé au devant l'éperon de la ville de Saintes, en la prairie de la Pallue. (*Minutes de Gillet*.)

PETIT PORT (Basse rue du) (1729).

1729, 13 décembre. —Thérèse Viadel, veuve de Jean-Louis Guillot, ancien procureur au présidial et élection, demeurant à Thenac, afferme à Jacques Delataste, procureur, demeurant paroisse Saint-Pierre, une grande maison, rue des Récollets, paroisse Saint-Michel, ayant sortie par derrière sur la basse rue du Petit Port, confrontant au midi à une maison de ladite Viadel, et à une autre des héritiers Léger, du nord au sieur Amelotte, au couchant, où elle a son entrée, à la rue par laquelle on va des Récollets à la Poissonnerie, et du levant, par derrière, à la ruelle appelée basse rue du Petit Port.

Il semble que ce soit la rue de L'Anguille.

PIÈGE (ruelle du). — Existait autrefois, mais sans nom.

Actuellement, elle continue la rue de La Souche et débouche dans la rue Alsace-Lorraine.

D'après le plan de Lacurie, la rue du Piège donne passage de la rue Saint-Michel à la rue Alsace-Lorraine, la rue de La Souche ne comprenant que la petite ruelle qui débouche sur la rue de la Comédie. C'est conforme à l'indication donnée par le nom « rue du Piège », gravé sur une pierre à l'angle est de cette rue et de la rue Saint-Michel.

Un acte du 9 juillet 1613 la désigne ainsi : Ruette par laquelle on va de la grand'rue qui va et vient de la Porte-Eguière à l'église Saint-Pierre, à une autre grand'rue par laquelle on va de Saint-Michel à Saint-Pierre. (*Minutes de Bertauld.*)

Dans un autre de 1645 : La ruette par laquelle on va de l'église Saint-Michel à la halle de la ville. (*Minutes de Dezmier.*)

Le plan de Masse indique une autre ruelle parallèle à celle-ci, qui a disparu. C'est, je crois, la rue des Lauriers.

1615. — Guillaume Guyet, chapelain de la chapellenie fondée par Etienne Duval, à Saint-Pierre, loue à Christophe Dupuy une maison dépendant de son bénéfice, située en la ruette par laquelle on va de la grand'rue au devant de la maison de ville à l'autre rue de Saint-Pierre, confrontant à la maison de feu Alexandre Soulect, d'autre à l'étable du sieur de Fiefmelin. (*Minutes de Sanson.*)

(A suivre).

CH. DANGIBEAUD.

QUESTION

N° 789. — *Lieu de naissance de Boyveau-Laffeteur.*

Ce médecin, non mentionné dans Dezeimeris et Raige Delorme, est l'auteur du *Traité des maladies vénériennes, et méthode de guérison par le Rob antisyphilitique*. Paris, an VIII.

Il y dit avoir été connu sous le nom de Laffeteur et y ajouter son vrai nom de Boyveau. Ses premières observations datent de 1764, à Saint-Denis. Il se serait appelé Pierre Boyveau et avait pris, en 1778, pour prête-nom, Denis Laffeteur, ancien entrepreneur de vivres.

Lalanne et le Nouveau Larousse le disent mort en 1812, à Paris, où il était né.

Rainguet, dans sa Biographie saintongeaise, le cite comme né à Saint-Ciers-du-Taillon, vers 1740, et mort à Paris.

Qui a raison ? et le précurseur du Rob Lechaux était-il Saintongeais ?
D^r C. V.

LIVRES ET REVUES

Bulletin de la Société du Protestantisme, juillet-août 1905. — André Rivet et Guillaume Rivet de Champvernon, par M. de Richemont. Guillaume fut pasteur à Taillebourg au commencement du XVII^e siècle. Il y passa toute sa vie.

Extrait de son *Liber amicorum*, donnant les naissances et décès de ses enfants.

Guillaume avait épousé Marie Meschinot.

M. Gelin a recherché l'empreinte huguenote dans la littérature orale du Poitou. Il a recueilli un certain nombre de proverbes, couplets, oraisons, psaumes, qu'il publie avec notation des airs sur lesquels ils étaient chantés.

« Les écoliers des environs de Moncoutant, dit-il, répètent encore la formule éliminatoire suivante pour savoir, dans leurs jeux, lequel d'entre eux sera *le loup* ou gardera *la maité* :

Tondu Barrau
Monte à cheval
Pour aller voir les Huguenots.
Les Huguenots l'ont tant battu
Tondu Barrau s'en est r'venu.

Cette « formule » est connue à Saintes et aux environs. Je l'ai entendue il y a longtemps, au moins vingt ans, chanter à ma fille par une bonne qui était de Thenac, mais elle substituait *Tête pelée* à Tondu Barrau et prononçait les *ziguenots*. De plus, elle connaissait une autre strophe que je n'ai pas retenue, ce qui me porte à croire que la formule est tout simplement un couplet de chanson. Il me souvient seulement que Tête-Pelée montait en bateau.

L'Huguenote de Jean Chauvineau se chantait sur un air de bal saintongeais :

Un vendredi
Que Jésus-Christ
A mouru pour nos fautes,
Jean Chauveau,
Au four Barrau,
Portit son huguenote.

Le sacristain,
Qui fait le pain,
Brulit la fricassée.
Et Lucifer,
Dedans l'enfer
Brûl'ra son âme damnée.

M. G. donne une version de la Vervadière, recueillie à La Crèche. (Cf. *Revue*, t. XIX, XX, XXI, XXII.)

Mai-juin 1905. — De M. Weiss. *Un essai de bibliographie d'Agrippa d'Aubigné*. A signaler entre autres, les *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de messire Théodore Agrippa d'Aubigné*, à la Bibliothèque nationale. Ms. Fr. 5769.

Le Correspondant du 25 juillet 1905, p. 354, contient un article de M. Xavier des Genêts, sur les *Fêtes de l'année et les dictons agricoles*.

La Saintonge et l'Aunis apportent leur contingent ; malheureusement, nos proverbes ont perdu de leur saveur locale en passant sous la plume de l'écrivain parisien. M. des Genêts paraît avoir connu *A la chasse des proverbes*, de M. G. Musset. Je n'ai pas la brochure sous les yeux, mais je doute que notre savant confrère n'ait pas mieux respecté la langue de Saintonge. Il faut toutefois admettre que M. des Genêts, s'adressant à un vaste public lettré mais peu familier avec les patois, a été amené à traduire certains mots qui font toute l'originalité des proverbes, de manière à être compris de ses lecteurs. Sous peine de multiplier les notes, il ne pouvait guère respecter chaque idiome. C'est son excuse, je le reconnais, et si je relève son procédé, c'est uniquement pour prévenir nos confrères qu'ils ne devront pas chercher dans cet article autre chose que ce que l'auteur paraît y avoir voulu mettre, c'est-à-dire une comparaison, le rapprochement des différents dictons des diverses provinces de France à propos d'une même fête ou d'un même phénomène climatérique.

A Saintes, Saint-Jean d'Angély, en Aunis et en Saintonge, à Brouage, on a remarqué « non seulement que l'*aguillon* (lire l'*aguillanneu*) les jours croissent d'un pas de bœuf (— d'un *beu*), mais encore quand le soleil brille le jour de l'an c'est signe de gland (d'*ailland* plutôt).

C'est dans le même esprit que les Bretons, les Francs-Comtois autour de Gray, les Périgourdins, sont persuadés que

Le mauvais an,
Entre en nageant.

« En Aunis et en Saintonge on croit généralement que si le soleil luit le jour des Rois il y aura deux hivers. » Dans l'Etat on présume que si les Rois sont beaux, clairs et ensoleillés, le chanvre et l'aye croissent sur les toits. Il est vrai qu'un peu plus loin c'est exactement le contraire.

Quand Notre-Dame de la Chandeleur luit,
L'hiver quarante jours s'ensuit.

Quand le soleil de Chandeleur fait lanterne,
Quarante jours après il hiverne.

Dix-huit départements le proclament, y compris la Charente, et sous une forme ou sous une autre ces quarante jours d'hivernage sont admis partout.

Le 2 février est d'ailleurs un passage critique, et chacun a fait ses observations.

« Les vigneronns de la Côte-d'Or et des Charentes et les Vosgiens vous diront d'être prudents et circonspects, car « le soleil de la Chandeleur brûle la sole des prés.

Si le soleil se montre et luit,
A La Chandeleur, vous verrez,
Qu'encore un hiver vous aurez.
Pourtant gardez bien votre foin,
Car il vous fera de besoin.

Lorsque à la Chandeleur, le soleil luit sur la cire,
La récolte en foin est des plus pires.

Il est vrai aussi que

Quand il pleut sur la chandelle,
Il pleut sur la javelle.

Ce dicton est très répandu dans le Bordelais, le Périgord, l'Aunis, la Saintonge, le Maine et la Haute Bretagne, en Champagne et en Gèvaudan.

« On dit encore en Saintonge que les vieilles bêtes qui entendent chanter *Lumen*, à la Chandeleur, vivent encore un an. »

Au carnaval il faut que les arbres à fruits à noyaux reçoivent, ne fut-ce qu'un instant, le rayon du soleil, sans cela point de noix, point de fruits.

« Dans vingt et un départements on croit encore que le vent qui souffle le jour des Rameaux est le vent dominant de l'année.

Vent qui souffle le jour des Rameaux,
Ne changera pas de si tôt.

Dans la Marne, « si le jour des Rameaux le vent vient du levant on dit qu'il vient des quatre boisseaux ».

C'est une croyance générale. Le Normand dit :

Le vent du jour du Buis
Donne quarante jours comme lui.

Le vigneron de la Côte-d'Or affirme que le vent qui souffle le jour des Rameaux, à *midi*, souffle presque constamment pendant six semaines. Cette condition d'heure est en effet essentielle, et M. des Genêts ne la fait pas ressortir.

Le vent dominant pendant quarante jours n'est pas celui de huit heures du matin ou de quatre heures du soir, c'est celui qui souffle pendant la lecture de l'Evangile. Comme cette lecture a lieu entre dix heures et demie et midi, au plus tard, c'est celui-là et non un autre qu'il faut observer.

Dans le même sens on dit que

Quand il pleut pour les Rameaux,
Il pleut sur les barguenaux.

En revanche, dans la Charente-Inférieure, aussi bien qu'en Calvados, Côte-d'Or, Meuse, Dordogne :

Pâques pluvieux,
Saint-Jean farineux.

Pâques pluvieux,
Blé graineux.

S'il pleut pendant la Semaine Sainte, il y a de fortes chances que l'année soit sèche. Mais nous disons : s'il tonne en avril, prépare tes barils.

Les Rogations n'ont donné lieu à aucun proverbe chez nous, mais dans le Rhône on croit que les haricots des Rogations rendent à foison. Dans la Haute-Saône il ne faut pas semer de chanvre ces jours-là, car on risquerait fort de le récolter à genoux.

Les avis sont partagés sur les méfaits ou les bienfaits de l'Ascension.

Dans tous les pays on tient que la Pentecôte n'est pas avantageuse quand elle est pluvieuse.

Le vigneron de l'Hérault supplie le ciel de lui épargner les chaleurs de Pentecôte.

Fête-Dieu mouillée, mauvaise année.

S'il pleut sur la chapelle,
Il pleut sur la javelle,

dit-on dans le Cher, la Nièvre, le Lot-et-Garonne.

La Toussaint, comme la Pentecôte ou les Rameaux, est un moment propice pour reconnaître la saison à venir. Les Normands présagent un hiver rigoureux quand il fait trop beau ce jour-là : « Autant d'heures de soleil le jour de la Toussaint, autant de semaines à souffler dans ses mains. » Les Bressans, les Bretons d'Ille-et-Vilaine estiment que la Toussaint, Noël et Pâques sont trois fêtes qui s'entendent entre elles et se règlent l'une sur l'autre.

Pour Noël les dictons abondent :

Quand Noël est éclairé (par la lune),
Beaucoup de paille et peu de blé.

(*bassin de la Garonne*).

Notre proverbe :

A la Nau, les jours s'allongent d'un pas de jau,
Ou de la distance d'un saut de taureau,

commun aussi à l'Ariège, est une observation de la Palisse. Les autres contrées sont plus instructives :

A Noël, les mouchérons,
A Pâques, les glaçons.

Qui, à Noël, cherche l'ombrier,
A Pâques, cherche le foyer.

Qui, à Noël, se chauffe au soleil,
A Pâques, brûle la bûche de Noël.

La *Gazette des Beaux-Arts* du 1^{er} octobre 1905 contient le *Portrait du comte Philippe de Vaudreuil*, peint par François-Hubert Drouais et gravé par Henry Cheffer. Le portrait fait partie de la collection du baron d'Erlanger.

Le comte, jeune, représenté en pied, et en costume civil, regarde de face et montre de la main gauche une carte de géographie appendue au mur. A ses pieds une cuirasse, brassard et autres pièces d'armure.

Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, t. LXIV. — M. Mowat discute l'inscription si connue du *Semeur*, existant notamment à Jarnac-Champagne : SATOR AREPO TENET OPERA ROTAS. Elle est fort ancienne puisqu'on la trouve dans une bible du IX^e siècle. Elle a reçu probablement

une signification magique, antérieurement à la doctrine des carrés astronomiques d'Agrippa et de Paracelse. Dans un document daté de 1259, conservé aux archives de Gênes, il en existe une copie disposée en cinq lignes encadrées d'un verset biblique.

Le mot AREPO n'est ni grec ni latin ; il faut le tenir pour gaulois en raison de son affinité frappante avec *arepennis*, dont la celticité est attestée par Colomelle. Ce rapprochement avait déjà été fait. C'est donc en Gaule qu'il faut chercher l'origine de la formule du *Semeur*.

Dans ce même volume, M. Lefebvre-Pontalis publie ses recherches sur les *Architectes et la construction des cathédrales de Chartres*.

Il y a un passage de son mémoire que nous devons signaler. On se rappelle qu'il a été question ici même d'une soi-disant date de 1174 qui aurait été gravée sur la façade de l'église d'Aulnay. Vérification faite, il faut lire 1774. Il est assez curieux de rencontrer à Chartres la même confusion. Pendant cinquante ans on a attribué à un certain Armand, dont le nom HARMAN est gravé profondément en lettres romaines suivi d'un millésime en chiffres arabes, la gloire d'avoir bâti la tour du Sud. Le millésime était lu 1114 ou 1164. M. L.-P. propose, avec toute apparence de raison, de rectifier 1114 en 1714 et de voir dans Armand non pas un sujet de Louis VII, mais un modeste sonneur de cloche, un guetteur ou un couvreur vivant sous Louis XIV. « L'emploi des chiffres arabes dans une inscription du XII^e siècle, dit-il, est une anomalie tellement stupéfiante qu'elle suffirait à faire avancer de plusieurs siècles la date de 1164. » M. L.-P. lui aussi, est allé voir sur place le document lui-même. C'est alors qu'il a découvert l'erreur de tous ceux qui se sont occupés de cette inscription.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} octobre 1905. — M. Blanchon (J.-A. Mérys), publie des fragments de *Lettres de jeunesse d'Eugène Fromentin* (1842-1848). Elles sont surtout relatives à ses difficultés avec son père et sa famille sur le choix définitif de sa carrière.

Revue des Etudes anciennes, t. VII, n° 3. — *Chronique gallo-romaine* qui contient sous une forme succincte tant de science et de renseignements. — *Une nouvelle Epona*, avec une planche et deux dessins. M. Dangibeaud publie sous ce titre une curieuse

statuette en bois d'une femme assise sur un cheval, accompagnée d'un chien et d'un enfant. Ce groupe appartient au musée de Saintes.

M. D. le compare au groupe de Lombers, qui représente les trois mêmes personnages, mais à terre, la femme assise dans un fauteuil.

M. D. croit que l'on a tort de cantonner d'une manière trop absolue le culte d'Epona dans l'Est et le Nord de la Gaule. L'avenir démontrera que cette divinité avait des dévots partout où était pratiqué l'élevage des chevaux, et il cite les quatre Epona déjà connues actuellement dans l'ouest, à Périgueux, à Bordeaux, à Rouillac, à Saintes.

Revue des autographes, publiée par E. Charavay. Août 1905. — Lettre signée de La Rivière-Puitaillé, à Henri III, datée de Jacopoly, 13 janvier 1570, curieuse lettre où il lui demande de laisser en garnison dans Brouage « le capitaine Saint-Bonnet, Cheneson, Rochefort, Montignac et Sourdin-Briagne. »

Recueil de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure, tome XVII, livraison de juillet. — M. Dangi-beaud commence l'impression du catalogue des monnaies appartenant à la ville de Saintes.

La *Revue des questions héraldiques* du 25 septembre 1905 raconte ce fait curieux, qu'au commencement du XVIII^e siècle le port des billets de faire-part était très élevé. Ces lettres cachetées payaient la taxe ordinaire des lettres. « Mais l'usage se généralisant, on vint à faire bénéficier ces communiqués d'un tarif de faveur. »

Le 17 juillet 1729, la mère prieure du Carmel de Lyon ajoute, en effet, cette mention à une circulaire : « Nous vous prions, ma révérende Mère, de ne point cacheter vos circulaires, de les barrer dessus et y mettre : *Requiescat in Pace* ; avec cette précaution elles ne payent point de poste et sont rendues très fidèlement. »

Revue du Bas-Poitou, 1905, 2^e livraison. — M. E. Bourloton publie un très curieux document emprunté aux *Archives natio-*

nales (*Frédéric de Saint-Séverin, évêque de Maillezais, 1481-1511*), sur la lutte plus qu'ardente qui mit aux mains, à propos de l'évêché de Maillezais, un Italien et un prêtre saintongeais. En 1481, Jean d'Amboise, évêque de Maillezais depuis 1475, fut transféré à l'évêché de Langres. Le chapitre de Maillezais n'ayant pas procédé, dans les trois mois, à l'élection d'un évêque, le roi et le pape nommèrent, le 5 septembre 1481, un jeune clerc italien de 18 ans, Frédéric de San Severino, protonotaire du Saint-Siège et protégé de Louis XI. Mais, en même temps, un prieur de Saintonge — on ne sait d'où — Guillaume Le Roy, se fit pourvoir du même évêché par le métropolitain, l'archevêque de Bordeaux. L'une et l'autre nomination étaient illégales : la première parce que San Severino n'était ni majeur, ni âgé des 27 ans qu'on avait l'habitude de réclamer d'un évêque ; la seconde, parce que le métropolitain avait seulement l'agrément d'une élection faite par le chapitre et non le droit de nomination directe. San Severino prit néanmoins possession sous le bénéfice de l'adage *Beati possidentes*, tandis que Guillaume prêtait un platonique serment de fidélité au roi. De là cette situation étrange d'un évêché ayant deux titulaires. Guillaume, homme d'action, plus emballé que réfléchi, voulut s'introduire par la force dans son bénéfice prétendu. C'est ce que raconte la pièce transcrite par M. B. Il y a des scènes de haut comique et sinistres aussi.

« Le 6 février, Le Roy alla à Chaillé, où il trouva un religieux de l'église de Maillezais, qu'il prit aux cheveux, les lui arracha, et pensa lui arracher les oreilles, et lui dit que c'était pour lui apprendre qu'il prenait possession de l'évêché. Il prit en outre quatre-vingt chapons, un veau de lait et du blé... » C'est toujours ça de gagné. Plus loin, sous prétexte de faire peur à un homme, il lui coupe à moitié la gorge.

A Fontenay-le-Comte, c'est un capitaine de deux cents hommes de guerre appartenant à ce Le Roy, qui arrête San Severino, le conduit dans une hôtellerie et s'en va. « Ce que voyant, Saint-Séverin délibère de s'en aller aussi. Sur quoi, Lasne, — le capitaine, — revint, révoqua tout l'exploit qu'il avait fait et laissa retourner Saint-Séverin en son évêché. »

BIBLIOGRAPHIE

ANONYMES. — *Affaire Gibelin et de La Combe*. Réponse au mémoire présenté par le syndicat départemental de la Charente-Inférieure (partie civile). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier et Fils, 1905. In-4°, 27 p.

— *Almanach d'Aunis et Saintonge* pour l'année 1906. La Rochelle, imprimerie Masson et C^{ie}. In-16.

— *Annuaire du cours supérieur d'instruction religieuse, 1904-1905*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. Petit in-8°, 104 p.

— *Les associations ouvrières de production dans l'industrie*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 220 p.

— *Bouguereau*, comprenant cent dix dessins dans le texte et vingt planches hors texte en héliogravure. E. Lahure, éditeur. 60 fr.

— *Chansons traditionnelles de Grignon. Recueil indispensable aux élèves*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-18, 35 pages.

— *Eugène Fromentin, 1820-1876*. La Rochelle, librairie Foucher, 1905. 48 p. avec un portrait et dessins. Couverture en sculpto-gravure reproduisant *Le Fauconnier Arabe*.

— *Ordo divini officii recitandi pour 1905*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier et Fils, 1905. In-8° écu, 95-72 pages.

— *Robina-Revue ou les Anglais à Grignon*, représentée à Paris, au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, le 18 mars 1905. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 112 pages, fig., couverture illustrée.

— SYNDICAT DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE. *Annuaire*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 91 p.

— *Thenac. Le passé et le présent* (22 septembre 1850-17 mai 1904). Niort, Imprimerie Nouvelle L. Clouzot, 1905. In-8°, 28 p.

C'est un résumé de l'histoire des améliorations apportées à la commune sous l'administration de son maire, M. Eschasseriaux

ARTHAULD (D^r). — *Manuel de la Santé*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-18, 116 p.

AUBRAY (Gabriel). — *Lettres à ma Cousine*. Première série. Nouvelle édition. Paris, édition du *Mois littéraire et artistique*. In-16.

—
ATGIER (D^r). — *Craniométrie comparée de crânes mongoloïdes* (Chine et Annam). (Extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. (Voir Isnard.)

—
BABINOT (A.), secrétaire de l'Inspection académique. — *Annuaire de l'enseignement primaire spécial au département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 141 p.

—
BACH (Louis). — *Les accidents du travail*. Loi du 9 avril 1898, modifiée par la loi du 22 mars 1902. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 82 p.

—
BADEL (Emile). — *Les cardinaux français du X^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris, imprimerie Paul Féron-Vrau, 1905. In-16, 31 p. Extrait de l'*Annuaire pontifical*.

Chaque nom est suivi de la date de naissance quand elle est connue, de la date de l'élévation à l'épiscopat, puis au cardinalat, et la date du décès.

—
BARRAU (Auguste). — *Eucologe Profane*. Paris, bibliothèque de l'Association. Reims, bibliothèque de la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*. In-12, 92 pages. Sept dessins de E. Gaucher, J. Grandjouan et E. Rocher.

En trois mots voici de quoi il s'agit : deux enfants ont grandi, joué ensemble, se sont aimés de toutes leurs forces jusqu'au jour « où la puberté enlève l'auréole amoureuse dont l'adolescence avait nimbé son affection simplement fraternelle. » La jeune fille aime — autrement — un Don Juan irrésistible. Désespoir du petit ami. Il va se donner la mort lorsque, brusquement, elle lui apparaît soumise, aimante et repentante. Voilà l'histoire que M. Barrau raconte sous le titre d'*Eucologe profane*, en chapitres intitulés *Messe douloureuse* (avec toutes les parties de la messe, *épître, évangile, offertoire, etc.*), *vêpres idylliques, chemin du calvaire, office triste, cantiques pour toi*. J'avoue que cette forme de parodie d'une cérémonie religieuse me choque au dernier

point et me gâte le plaisir de lire les vers alertes et colorés de M. Barrau. C'est grand dommage, mais je n'insiste pas, parce que l'auteur n'est pas des nôtres, je crois. Il n'en est question ici que parce qu'il a inséré à l'*offertoire* une chanson qu'il dit portevine et saintongeaise que je ne connais pas, qui me paraît cependant bien macabre pour une chanson de nos régions, en tout cas dans un langage peu local. Je la croirais plutôt imitée d'un thème exotique.

I

Le galant, ainsi que chaqu' soir,
Fut voir sa mie,
La trouva, devant son miroir,
Toujours jolie.
Bonsoir ma bell', c'est ton amant
Qui te demand' le portement.

.

V

Ton cœur ? Offre-le moi vraiment
Que je l'examine.
Alors..... l'amoureux, en hurlant,
Dans sa poitrine,
Fit un' large entaille et sortit
Son pauvr' cœur..... et s'évanouit.

VI

Ah ! fit la belle, en se reculant,
Ça me dégoûte !
Ça palpite et c'est tout plein de sang !
Allons en route !
D'un coup d' pied ell' lança dehors
Le cœur par dessus l' galant mort.

BREMOND D'ARS (A. DE). — *Dix ans d'exil* (1791-1801). Pages détachées des souvenirs d'un émigré. Paris, librairie des Saints-Pères. In-8°, 35 p.

C'est un nouveau chapitre extrait des mémoires de Pierre de Bremond d'Ars. Il ne comprend que six mois (janvier-juin 1795) de la vie errante menée par le grand-père de notre confrère, l'éditeur de ces pages émouvantes. Elle n'était pas drôle l'existence de ces hommes de foi et de convictions qui préférèrent l'exil à la

soumission au régime républicain ! au milieu des embarras multiples créés par la saison, les armées et la crainte des habitants d'abriter sous leur toit un émigré. « Un besoin pressant, celui de manger, nous fait visiter toutes les auberges d'où nous avons été repoussés à la hollandaise par ces bénignes paroles : « Vous êtes émigrés ? — Hélas ! oui : voici un ducat, donnez-nous à dîner. — Nous n'avons rien, les Anglais ont tout pris. *Furth* (dehors !) » Chassés de partout, ils ont grand'peine à ne pas geler et à ne pas mourir de faim sur les grandes routes qu'ils sont obligés de parcourir.

— Familles féodales éteintes et oubliées. *Les anciens seigneurs d'Albin* (960-1800). Paris, H. Champion, 1905. In-8°, III-228 p.

BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Variétés littéraires*. Paris, Calmann-Lévy. In-18. Ce volume contient la conférence faite à La Rochelle sur *Eugène Fromentin et la critique d'art*.

CAMIADÉ. — *L'affaire Camiade-Le Camus devant les congrégations romaines et les tribunaux français*. Saintes, imprimerie Chassériaud, 1905. In-8°, 199 p.

CHAUDRUC DE CRAZANNES (Baron de). — *Quelques notes à propos de la Guerre de sept ans sur les côtes d'Aunis et de Bretagne*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier et Fils, 1905. In-8°. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*.)

CLOUZOT (Henri). — *Un marché de relieur sous Louis XIII*. Paris, H. Leclerc, 1905. In-8°, 9 p. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.)

— *Un poète satirique de Melle au XVII^e siècle*. Saint-Maixent, imprimerie Reversé (s. d.). In-8°, 6 p.

CURET (Albin), président du tribunal civil de Marseille. — *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*, avec une préface de M. Henri Brisson, député, ancien président du Conseil, ancien président de la Chambre des députés. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, VII-159 p.

DANGIBEAUD (Charles). — *Une nouvelle Epona*. Bordeaux, Férét et fils, éditeurs, 1905. In-8°, 5 p., une planche et deux gravures. (Extrait de la *Revue des Etudes anciennes*.)

DELANNOY (A.). — *Des causes de divorce dans la loi actuelle et de leur extension au point de vue législatif* (thèse). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 124 p.

DELAPORTE (Raymond). — *La sénéchaussée de Châteauneuf-du-Faout, Huelgoat et Landeleau* (thèse). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier. Paris, librairie Pedone, 1905. In-8°, 240 p.

DUMAS (Jacques), docteur en droit, procureur de la République à Rethel. — *Les sanctions de l'arbitrage international*, avec préface de M. d'Estournelles de Constant. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier. Paris, librairie Pedone, 1905. In-8°, xv-483 p.

DUPON (Valéry). — *Corme-Royal. Une commune rurale saintongeaise pendant la Révolution*. Angoulême, imprimerie L. Coquemard, 1904. In-8°. (Extrait de la *Revue des Charentes*.)

FLEURY (Paul). — *Les jurés-crieurs d'enterrement au XVII^e siècle*. Création d'un office à Marans. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 15 p. (Extrait du *Recueil de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure*.)

— *Le couvent des capucins à Marans*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier et Fils, 1904. In-8°, 58 p. pl. (Extrait du *Recueil de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure*.)

FOURIER (Maurice), docteur en droit, juge suppléant à Bar-sur-Saône. — *Etude sur le bénéfice de discussion des cautionnés et des tiers détenteurs* (thèse). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier. Paris, librairie Pedone, 1905. In-8°, 172 p.

GELINEAU (D^r E.). — *Souvenirs de l'île de la Réunion*. Paris, Vigot frères, 1905. In-18, 263 p.

— *Penseurs et savants. Leurs maladies. Leur hygiène*. Préface du D^r Cabanès. Paris, Vigot frères, 1904. In-18, xviii-318 p.

— *Le dernier triomphe de la ligue sous Henri IV*. Sièges de Blaye par Matignon. Paris, Néauber, 1905. In-18, 114 p.

Notre aimable confrère, M. le D^r Gelineau, est vraiment doué d'une indestructible jeunesse d'âme.

Sans doute il a rapporté des voyages de sa prime jeunesse des notes nombreuses, mais aujourd'hui, à cinquante ans de distance, il a gardé la faculté d'y puiser à pleines mains et de faire revivre dans toute leur vivacité et leur fraîcheur ses impressions de jeunesse en face de la magnificence de la nature tropicale et des charmes de la vie créole.

Paysages d'ensemble, croquis de détail sur la flore et la faune équatoriale, scènes de chasse et de pêche : tous ces fonds de tableaux servent de cadres à de très intéressants portraits d'hommes, fonctionnaires créoles, gens de couleur, de femmes surtout appartenant à ces deux dernières catégories, et à des scènes de la vie coloniale d'une vérité, je dirai d'un réalisme vrai et absolument sincère, sans la moindre recherche en vue de l'effet. Il ne peut pas venir à l'esprit du lecteur de mettre en doute la vérité d'un seul trait de ces charmants, piquants et parfois touchants récits.

Et ce n'est pas le moindre charme de ce petit volume que la personnalité de l'auteur qui s'y laisse voir tout simplement, sans pose voulue ni étudiée, qui épanche tout naturellement dans ses souvenirs son âme sereine et bienveillante, vaillante et enjouée à la fois.

Et avec lui c'est un peu toute la jeunesse de son temps qu'il fait revivre, c'est la franchise, la gaieté, la cordialité, la dignité modeste du Français d'autrefois.

M. le Dr Gelineau termine son livre en disant que, si le public lui fait bon accueil, il le fera suivre d'une autre série de récits et d'impressions rapportées de sa campagne du Pacifique.

Puisse-t-il nous les donner bientôt.

Penseurs et Savants est une œuvre d'histoire médicale, dans laquelle il passe en revue toutes les maladies qui peuvent affliger un homme de science et de travail intellectuel. « A côté du mal, le docteur Gelineau indique le remède, et ainsi se révèle-t-il aussi sagace clinicien que très avisé thérapeute. »

Dans le *Siège de Blaye* (1592-1593), notre confrère a trouvé moyen de dire du nouveau sur un sujet bien connu mais très incomplètement expliqué. Grâce « à la découverte de documents nouveaux et inédits », il a reconstitué les principaux épisodes et les travaux des belligérants pendant sept mois qu'a durés le siège.

GUILLAUD (D^r J.-A.) — *L'absinthe de Saintonge ou Santonique*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 48 p. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*.)

GUYOT (Yves). — *La séparation des Eglises et de l'Etat*. Conférence faite à Saint-Jean d'Angély, le 7 mai 1905. Paris, imprimerie Dangon, 1905. In-18, 36 p.

HUS. — *Grand Almanach de Saintes* pour 1905.

ISNARD (Jacques). — *Siège du fort Saint-Martin et fuite des Anglais de l'île de Ré*. Relation historique. Traduction française par le D^r Atgier. 2^e édition. Angers, imprimerie et librairie Germain et Grassin, 1905. In-8°, 43 p.

KNELL (Abbé). — *Retraite préparatoire à la première communion*. Tours, imprimerie Deslis frères, librairie Cattier. Paris, librairie Saint-Paul. In-16, 32 p.

LAPRADELLE (A. DE) et POLITIS (N.), professeurs aux Universités de Grenoble et de Poitiers, associés de l'Institut de droit international. — *Recueil des arbitrages internationaux*, tome I (1798-1855). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8° de LIV-863 p.

LEMONNIER (Abbé P.). — *La crise économique à Rochefort en l'an III et en l'an IV*. Rochefort, Société anonyme de l'Imprimerie Ch. Thèze, 1905. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort*.)

Pour le plus grand bien de notre histoire locale, M. l'abbé Lemonnier s'est consacré à l'étude du clergé et des événements économiques sous la Révolution. Il a des trésors de documents sous la main, un trésor inépuisable de patience et un talent peu ordinaire de metteur en œuvre.

LUGUET (Marcel). — *La petite amie* (roman tiré de la pièce de Brieux). Lagny, imprimerie Colin. Paris, librairie Taillandier, 1905. In-18 jésus, 296 p.

MAILLARD (A.). — *Dorion et le passage de Chauveau sur la Charente*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 23 p. (Extrait du *Bulletin des Archives* de septembre 1905.)

MARTINEAU (Henri). — *Les Vignes mortes, poésies (1897-1904)*. Niort, L. Clouzot, 1905. In-16 carré, 190 p.

— *La Chanson de la Mer*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-16 carré.

Ce que je fais ici est, proprement, stupide ; certes, je ne le ferais pas si j'avais à parler du moindre poète mort depuis cinquante ou cent ans. Je serais, en ce cas, curieux de sa vie ; je voudrais expliquer la fleur par l'arbre, éclairer par l'âme le talent. Et que serait donc une chanson qui ne traduirait pas une âme ?...

Cependant, M. Henri Martineau m'est absolument, totalement étranger. Il est Rochelais, me dit-on ; et c'est tout ce que j'en sais. Alors, voyez le joli désordre de la vie dispersée d'aujourd'hui ! Nous sommes voisins ; il écrit, j'écris aussi ; il aime son pays, visiblement, puisqu'il y roucoule ses cantilènes, parmi nos vignes, sur nos plages, sous nos pins, au pied de nos vieux moulins à vent ; j'ai, moi, fort à cœur ce rapatriement de l'intelligence, du travail, de l'art et du goût, qui s'appelle le régionalisme ; il publie des vers, moi je les juge et tâche à le faire connaître : mais nous nous ignorons, et je ne saurais pas seulement vous dire si c'est un « amateur » ou un « professionnel », un jeune qui éclôt, ou un pèlerin qui redescend la montagne et se console de vieillir en chantant.

Même pour la critique purement littéraire cela n'est pourtant pas indifférent. Si ce livre est d'un homme au tournant de l'âge, il est sans importance. De vaines songeries, des « douleurs fictives », des « fleurs », des « fumées », des « brumes »... — (ce sont les quatre divisions de la table) — du moment qu'il n'y a là ni une pensée originale, ni une notation neuve de sites, ou d'événements particuliers, c'est un volume dont le monde, dont notre province même se passerait volontiers : bon seulement à signaler aux collectionneurs de la littérature locale, et aux rares, aux très rares, qui, aimant les vers pour eux-mêmes et ayant besoin (?) d'en lire à tous les changements de saison, doivent préférer ceux d'un compatriote — puisque d'ailleurs ils ressemblent à tous les autres.

Si, au contraire, comme j'en suis persuadé, M. Martineau, sans être de la prime adolescence, appartient encore à cette épo-

que indécise et ambiguë que j'appellerai le second âge de la jeunesse, l'âge où l'on se croit vieillissant, désabusé et triste, où l'on se retourne vers les jours « lointains » du passé, vers les rêves morts et les amours disparus, l'âge enfin où Lamartine soupirait ses *Méditations*, qu'il croyait un adieu à la vie et qui furent au contraire une aube éclatante... alors notre attitude change ; et, public, nous devons saluer avec sympathie un débutant de chez nous qui a des qualités d'artiste ; critique, nous devons l'avertir de ses fautes et lui crier gare.

Oui, il a le sentiment de la poésie des choses : la mer et la plaine, et l'automne et l'amour lui parlent au cœur, et les œillets de nos plages et les tamaris de nos côtes, et la ville morose au long du port ouvert sur l'infini, et le village avec ses rues tortueuses qui descendent aux prés mouillés et frais,

Et les ormes rugueux de la longue avenue
Où s'ébattent le soir les merles et les geais...

Il fait très bien écho à la plainte des ramiers,

Dans les bois les ramiers ont gémi tout le jour
Et l'écho se plaignant a redit, monotone,
La phrase inachevée où s'exhalent l'amour
Et la douceur de vivre en la tiédeur d'automne...

et ses moulins de Meschers sont vraiment dessinés avec art et comme vibrants de vieux rêves :

C'est surtout quand le soir de son voile lilas
Enveloppe la terre et l'eau, quand tout est sombre,
Qu'on voit se découper les gigantesques ombres
Des moulins étendant vers la mer leurs grands bras.

Ils sont las, ces moulins, désormais immobiles,
De contempler toujours le spectacle mouvant
Des monotones flots, et sous l'effort du vent
Leur charpente gémit en des élans stériles.

Ils restent les témoins des âges révolus,
Figés dans leur repos tout au sommet des grèves
Où leurs murs délabrés orientent les rêves
Vers un passé d'hier et qui déjà n'est plus.

Leur faite dans l'azur est frôlé par les plumes
Des grands oiseaux marins qui dédaignent leurs toits ;
Le lierre sur leurs flancs crispe ses mille doigts ;
Et leurs pieds lézardés sont fouettés d'écume,

En eux subsiste encore la saine odeur des blés
Qu'écrasaient autrefois les lourdes meules rondes,
Aussi, quand le parfum doré des moissons blondes
Leur parvient, les moulins en demeurent troublés.

Partout on trouve, çà et là épars, et des vers délicatement
nuancés et des sentiments, un peu trop élégiaques à mon goût,
mais sincères et très doux :

Le vent gémit toujours dehors comme une veuve ;
Fermions bien notre porte et dormons près du feu,
Le rêve atténuera le regret de ces choses ;
Et nous croirons toujours les posséder un peu
Dans le silence doux de notre chambre close.

Seulement, M. Martineau, comme tant d'autres, ébloui par les
chatoiements de la poésie décadente et grisé du désir d'être très
moderne, s'est mis à l'école d'artistes qui sont pour les apprentis
les plus détestables des maîtres, Verlaine, le Samain de la pre-
mière matière, Ephraïm Mikhaël, Francis Jammes, voire Mal-
larmé..... De là une langue à la fois négligée et précieuse, des
libertés prosodiques qui ne sont prises que pour la facilité du tra-
vail, non pour la souplesse du rythme ou la richesse de l'idée,
une prose pernicieuse et hérissée de hiatus, toute la flore, déjà
démodée, de ces barbarismes mièvres dont le procédé est si pué-
ril. Eh parbleu ! nous en ferons, nous aussi, à plaisir : *Je saigne
ma douleur, je languis mon attente, j'évanouis mon rêve*, n'est-ce
pas bien joli — et bien aisé ?

Sous toutes ces influences et à travers toutes ces gentillesces il
a égaré sa pensée, sa personnalité, son âme. Pour être *quelqu'un*,
il faut maintenant qu'il les retrouve.

GABRIEL AUDIAT.

—
MÉRYS (J.-A.). — *Solitude*, poésies. Saint-Amand (Cher), im-
primerie Bussière. Paris, librairie Messoin, 1904. In-16, 158 p.

—
MONTEAU (Paul). — *Sciences morales*. Tonnay-Charente, im-
primerie de Lancement-Martineau, 1904. In-18, 34 p.

— *Sensibilité mystique*. Id., 1904. In-18, 33 p.

—
MUSSET (Georges). — *Note sur les ports francs et les zones
franches*. La nécessité de leur création à La Rochelle-Pallice.
La Rochelle, imprimerie Masson et C^{ie}, 1905. In-8°, 16 p.

NOVACOVITCH (Mileta). — *Les compromis et les arbitrages internationaux, du XII^e au XV^e siècle*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier. In-8°, 159 p.

PASQUIER. — *L'impôt des gabelles en France aux XVII^e et XVIII^e siècles* (thèse). Paris, librairie Larose et Tenin, 1905. In-8°, 155 p.

PETresco-COMNÈNE (N.). — *Etude sur la condition des Israélites en Roumanie* (thèse). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°.

PROUST et DANGIBEAUD. — *Ce qu'il faut voir dans la Charente-Inférieure. Petits guides du touriste, publiés sous la direction de M. E. Proust. — I. L'arrondissement de Saintes, d'après les notes de M. Ch. Dangibeaud, conservateur des musées de Saintes. Préface de M. Albert Ballu, architecte en chef du gouvernement*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-16, 50 p., avec gravures.

RÉULOS (Alexandre), docteur en droit, juge suppléant à Versailles. — *La faute lourde dans les législations sur les accidents du travail*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1904. In-8°, 16 p.

RÉTIF (René). — *De l'obligation illimitée des héritiers et légataires aux dettes de succession* (thèse). La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 166 p.

SAINT-SAUD (Comte DE). — *La marquise de Lage. Les Sauvestre de Clisson et l'église de Boismé*. La Rochelle, Imprimerie Nouvelle Noël Texier, 1905. In-8°, 7 p. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*.)

WISKE (Friedrich). — *Über Georges Gourdon's Gedichtsammlung « Chansons de Geste » und ihre Quellen*. Berlin. In-8°, 157 pages.

TABLE DES MATIÈRES

Par M. CH. DANGIBEAUD.

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ: Admissions, 1, 69, 213; — Assemblées générales, 69, 141; — Monument Audiat, 285, 365; — Séances du bureau, 388.

Arbres, 287, 389.

Autographes, 3, 364, 432.

Bibliographie, 205, 434.

Bijoux d'Herpes, 215.

Biographie, 202, 248, 391.

Bréviaire de Saintes, 287.

Budget, 142.

Chansons poitevines, 426.

Chastel de la mie au roy, 357.

Décès, 5, 71, 147, 217, 291, 391.

Découvertes, 288.

Distinctions honorifiques, 69, 214, 286, 390.

Dorion et le passage de Chauveau, 338.

Eaux-de-vie, 204.

Errata, 4, 151.

Etymologie, 51, 88, 201.

Excursion, 210.

Généalogie, 3, 91.

Huîtres, 68.

Inscriptions d'Aulnay, 70, 144, 431.

Inscription du semeur, 430.

Inscription protestante, 325.

Journaux, 3, 288.

La Rochelle (legs à), 288.

Lettres de faire-part, 432.

LIVRES ET PÉRIODIQUES. — I. Livres :

Corme-Royal, 209.

Dix ans d'exil, 436.

Epona, 431.

Eucologe profane, 435.

La Solitaire, 208.

Les Cyclades, 121.

Lorenzaccio, 123.

Nieul-le-Virouil, 207.

Pathologie mentale des rois de France, 128.

Penseurs et savants, 438.

Les vignes mortes, 441.

Siège de Blaye, 438.

Souvenirs de l'île de la Réunion, 439.

Vases céramiques de la Gaule romaine, 130.

II. Périodiques :

Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles, 360.

Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France, 360.

Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée, 51.

Bulletin et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 206.

Bulletin paroissial de Saint-Germain de Lusignan, 201, 362.

Bulletin de la Société de géographie de Rochefort, 54, 201, 361.

Bulletin trimestriel de la Société des études littéraires du Lot, 57.

Bulletin de la Société archéologique du Limousin, 56, 362.

Bulletin héraldique de France, 56.

Bulletin d'émulation de la Société du Bourbonnais, 55.

Bulletin et mémoires de la Société archéologique de la Charente, 51, 201.

Bulletin religieux de La Rochelle, 55, 200, 361.

Bulletin de la Société de géographie de Rochefort, 54, 361.

Bulletin de la Société archéologique d'Ile-et-Vilaine, 55.

Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme, 54, 363, 426.

Bulletin de la Société archéologique de Béziers, 201.
Bulletin de la Société académique de Brest, 363.

LIVRES ET REVUES

Congrès archéologique, 364.
La Gazette des Beaux-Arts, 430.
La Province, 51.
La Province du Maine, 284.
L'Echo Charentais, 284.
Le Correspondant, 427.
Le Mémorial de Saintes, 202.
Le Mois, 202.
Mémoires de la Société des Arts de Carcassonne, 121.
Mémoires de l'Académie nationale de Caen, 68.
Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre, 68.
Mémoires de la Société Dunkerquoise, 204.
Mémoires de la Société des Lettres de Bar-le-Duc, 204.
Mémoires de la Société d'agriculture d'Angers, 204.
Mémoires de la Société agricole de la Haute-Loire, 204.
Mémoires de la 28^e session des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 205.
Mémoires de la Société des Antiquaires de France, 430.
Recueil de la Commission des Arts de la Charente-Inférieure, 205, 432.
Revue du Bas-Poitou, 432.
Revue des Etudes anciennes, 431.
Revue des Deux-Mondes, 431.
Revue des Questions héraldiques, 68, 432.
Revue de l'Agenais, 68.
Revue des Charentes, 205.
 Mariages, 6, 77, 151, 222, 296, 402.
 Minutes de notaires, 144.
 Monuments funéraires, 365.
 Monument Fromentin, 390.
 Monuments historiques (classement), 286.
 Mort du comte de Broglie à Saint-Jean d'Angély, 171.
 Musée de Saintes (don), 71, 214.
 Noblesse (maintenue), 91.

Nominations, 3, 143, 214, 215, 286, 390.
 Noms de communes (changement), 70, 390; — de rues (changement), 389.

Orthographe du mot Seugne, 356.

Parabole en patois, 88.
 Passage de prince, 25.
 Patois, 4, 88, 201, 204.
 Phares, 2, 389.
 Poésie, 357.
 Poison et envoûtement, 57.
 Programme pour le Congrès des Sociétés savantes, 288.
 Proverbes, 427.

Questions, 200, 283, 425.

Réparations de monuments, 2, 70.
 Réponses, 50, 358.
 Rues (voir *Saintes*) (noms).

Saintes (rues), 19, 96, 181.
 Salon, 216.
 Statistique, 3, 144, 215.
 Subventions, 2, 70.

Théâtres, 143, 205; — de la nature, 288, 388; — poitevin, 388.
 Tour de La Rochelle, 2.

VARIÉTÉS :

Camp romain du Châtelard, 403.
Catulle Mendès Saintongeais, 271.
Clergé de la Charente-Inférieure pendant la Révolution (Le), 322.
Crazannes la Cure et le Château, 198.
Excursion, 210.
L'absinthe de Saintonge, 153, 223.
La marquise de Lage. Les Sauvestre de Clisson, grands sénéchaux d'Aunis, 47.
Le baron Michel de La Morinerie, 248, 297.
Les tribulations d'un préfet maritime de Rochefort, 40.
Mort du père Martial, 269.
Quelques notes à propos de la guerre de sept ans sur les côtes d'Aunis et de Bretagne, 7, 78.
Saintes ancienne, 19, 96, 181, 413.
Un Médecin à Saintes, 123.

Vignes et vins, 68.
 Vipères, 205.

TABLE ONOMASTIQUE

Par M. HENRI JOYER.

A

- Acarie du Bourdet (Jean), 198.
 Admyrault (Albert), 295.
Agonnay, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 182.
 Aigrefeuille (Raymond d'), abbé de Saint-Jean d'Angély, 56.
 Aigron (Marie), 101 ; — (Jacquette), 108.
 Aiguière (d'), 186, 189, 255 ; — (Ch. d'), prêtre, 333.
 Aiguillon (duc d'), 12, 80, 83, 85 ; — (Fr. d'), prêtre, 332.
Aisie, fief des Broglie, 177.
Aiz, île, com. et cant. de Rochefort-sur-Mer, 15, 78, 86, 331.
 Alain (Nicolas), 167.
 Albaret (Spinola d'), 306.
 Albe (Ed.), prêtre, 57.
 Albert (J.), procureur, 182 ; — (Marianne), 413.
 Albert-Monteil (Renée), 77.
 Albret (maréchal d') ; — (Charles-Amanieu d') ; — (Marie d'), 364.
 Alexandre, ingénieur, 2.
 Allaire (Guy), sieur de La Gailarde, 418.
 Allard (Robine), 95.
 Allouard, sculpteur, 217.
 Alphonse de Poitiers, 119.
 Alquier, lieutenant de vaisseau ; — (Auguste), commissaire de marine ; — (Jules), 71 ; — amiral ; — (baron Charles), député aux Etats Généraux ; — (Arthur), ancien député, 72.
 Amblimont (d'), 38, 255, 261, 313 ; — (Claude d'), 313.
 Amboise (Antoinette d'), 361.
 Amelotte, 424 ; — (Marguerite-L.), 103.
 Amiet, 114.
 Amyot (J.), curé de Crazannes, 198.
 Andrault (André d'), conseiller au parlement, 109.
 Andréas, médecin, 156.
Angles, cant. de Moutiers-les-Maufaits, arr. des Sables d'Olonne, 233.
Angoulins, com. et cant. de La Rochelle, 15-17.
 Anguillara, herboriste, 163.
 Anson, amiral anglais, 78.
Antezant, com. et cant. de Saint-Jean d'Angély, 390.
 Anthonissen, artiste peintre, 216.
 Antraygues, 64.
 Appert (François), 113.
 Aplin, sergent, 96.
 Appareillée (Jeanne), 115.
Archiac, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 73, 262, 335.
 Ardouin, 114.
Arènes (Limousin), 56.
 Arnaud, Arnauld, Arnault, 77 ; — avoué, 196 ; — marchand, 103 ; — notaire, 116 ; — prêtre, 337 ; — serf, 344 ; — prieur de Melle, 180 ; — (Frédéric), 331 ; — (Pierre), 94.
 Arnoux, 197 ; — (Henri), enseigne de vaisseau ; — (Eugène) ; — (Lucien) ; — (Paul), capitaines de frégate, 291, 293 ; — (Louise) ; — (Lucie) ; — (Marguerite) ; — (Marie), 293 ; — (Thérèse), 221, 293.
Ars, com. du cant. de Cognac, 96, 345.
 Arthauld, docteur-médecin, 434.
 Artois (comte d'), 388.
Arvert, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 73, 253, 254, 256, 259, 310.
 Asnières (Jean, comte d'), 51.
 Asnières-La Châtaigneraie (Raimond-H.-V., comte d'), 51.

Asnières, com. de Belluire, cant. de Pons, arr. de Saintes, 313.
Atgier, docteur-médecin, 206, 435, 440.
Aubain, sculpteur, 217.
Aubert (P.), garde du scel, 34.
Aubeterre-sur-Dronne, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 77.
Aubiac en Rouergue, 336.
Aubigné (Agrippa d'); — (Constant d'); — (Jean d'), juge de Pons, 364.
Aubin (Guillaume d'), prêtre, 65.
Aubelet (Fusée), médecin, 270, 271.
Aubray (Gabriel). (Voir Gabriel Audiât.)
Auché (Jean d'), prêtre, 421.
Audaire, 283.
Audebert de La Morinerie (Marie), 259.
Audiât (Gabriel) (Gabriel Aubray), 75, 141, 202-204, 206, 269, 322, 366, 386, 435, 444. — (Louis), 184, 213, 283, 305, 319, 356, 365-387, 420; — (M^{me}); — (M^{lle}); — (Charles), docteur-médecin, 366.
Audouin (Marcel); — (Suzanne), 222.
Audry de Puyravault, représentant du peuple, 291.
Augeay (P.), notaire, 281.
Augereau, curé de Notre-Dame de Barbezieux, 279.
Augier, député, 42.
Augier de La Jallet, 256; — (Evariste), 220.
Auguin, artiste peintre, 71.
Aulnay, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 70, 144-147, 239, 362.
Aumagne, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 239.
Aunay, com. de Châtenay, 302, 307.
Auray (Alexandre d'), 284.
Auray, chef-lieu de cant., arr. de Lorient, 80-86, 331.
Authon (Claire d'), 193.
Auignac, fief des La Roche, 104.
Avenant (Valérie), 294.
Aymar (J.), sieur du Pérou, 100.
Aymard (Jacques); — (Jean), 101.

Ayraud, curé de Saint-Trojan, 328.

B

Babelot, 22.
Babillot, 23.
Babinet de Rencogne, 375.
Babinot, adjoint au maire de Saintes, 76, 435; — (Madeleine), 76.
Bach (Louis), 206, 435.
Badel (Emile), 435.
Badiffe, avocat, 193.
Baguenon (Beuron), 115; — (Pierre), 193.
Baigne, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 121, 277.
Baignenon, 40.
Bailleul (Pierre de), 120.
Balanque (P.), prêtre, 117.
Balguerie (de), 79, 80, 83, 86, 87.
Balguerie de Larmande (de), capitaine, 7, 9, 10, 11, 12.
Ballanger (Jeanne), 54.
Ballans, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 389.
Balley, architecte, 69, 217, 390.
Balloufran (Ollivier), 94.
Ballu, architecte, 444.
Banassac, cant. de La Canourgue, arr. de Marvejols, 134.
Baracou, com. de Royan, 410.
Barbaud, architecte, 276.
Barbezieux (Charente), 275, 276, 277, 278, 279.
Barbot (Sarrazin), 94.
Barbotin (W.), graveur, 205, 217.
Barbotin, prêtre, 207.
Barbraud, curé de Néré, 401.
Barguenon (Jacques), 413.
Barilleau (Céline); — (J.-F.), 220.
Barin, 255.
Baron, 218.
Barraud (Cl.), syndic des jacobins, 117.
Barrau (Auguste), 435.
Barré, graveur, 217.
Barret, com. du cant. de Barbezieux, 275, 277, 280.
Barret, ancien fief des La Morinerie, 256.
Barret (Adhémar de), abbé de Baigne, 277.
Barros (Pierre), ecclésiastique, 58, 60.

- Bartaré, 37, 38.
Barthe, magistrat, 298; — officier municipal, 295; — propriétaire, 404.
Bertifort (Louis), 210.
Baruel, prêtre, 325.
Bassac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 345.
Bastide (G.), sieur du Brulis, 102.
Baudean de Parabère (Marie de), abbesse de Saintes, 195.
Baudet, maire de Corme-Royal, 210.
Baudet de Beaupré (Elisabeth), 284.
Baudouin (famille), 91-96; — (H.), sieur du Passage, 100; — (H.), notaire, 200; — (François), 194; — (Mélanie), 195.
Baudrit, curé de Montendre, 200.
Bauffremont (de), 85.
Bauhin (Jean), botaniste, 223; — (Gaspard), 223, 225-227.
Baumier, 113.
Bauséan, fief, 194.
Bauve ou Baune (Marie de), 36.
Bayard (Antoine), 304.
Bazoges en Pared, cant. de La Châtaigneraie, arr. de Fontenay-le-Comte, 70, 145.
Béarn (Perrot de), 66.
Beauchail, 340.
Beaucorps (de), 28.
Beaufort (J. de), 201.
Beaulieu, près La Nouaille (Dordogne), 58.
Beaumaine, com. de La Chapelle des Pots, cant. de Saintes, 340.
Beaupoil (Alexis de), 282; — de Saint-Aulaire (Charles de), 56.
Beauregard, com. de Chaniers, 340.
Beauroche en Saint-Bonnet, 256.
Beausset (de), capitaine de vaisseau, 57.
Beauvais, com. de Lussas, cant. de Nontron, 218.
Beauvoir-sur-Niort, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 213.
Béchet, 22.
Bégolle (de), curé de Saint-Pierre de Saintes, 330.
Begon, intendant de La Rochelle, 308, 318, 321, 322.
Beillant, com. de Saint-Sever, cant. de Pons, arr. de Saintes, 339, 340, 346, 355.
Beineix, avocat, 366; — (Joseph), 377.
Bel-Air, com. de Chaniers, 340, 346, 347.
Belcier (Catherine de), 198.
Belenfant, notaire, 292.
Bellefonds (de), 118.
Belfont (de), 117.
Bellemare de Valhébert, 147.
Bellemont, com. de Royan, 403, 408.
Bellet, maître gantier, 414.
Bellevue, 302.
Bellevue, fief des Guip, 415.
Belliard, prêtre, 4, 207.
Bellicon, villa romaine, 362.
Belloc, négociant, 81.
Belluteau (Georges), 208.
Belnoue (Adélaïde), 76.
Beluze (M^{lle}), artiste peintre, 217.
Belvèze (Aimeric de), 63, 64.
Benon (Eugène); — (Louise), 6.
Béraud, architecte, 217.
Béraud du Pérou, 100.
Béranger, évêque de Carpentras, 60.
Bergasse, négociant, 400.
Bergesse (J.), lazariste, 334.
Berjonneau (Adam), 190.
Bernard, 106; — (Guillaume), 65; — récollet, 324.
Bernes, 35.
Berneuil, com. du cant. de Barbezieux, 275, 276, 280, 281, 282.
Bernezac, com. de Saint-Palais, cant. de Royan, 404, 407, 410.
Bernié, 93.
Bernier, vicaire général de La Rochelle, 329.
Bernon, com. de Royan, 403, 404, 406, 411.
Berry (duchesse de), 23-25.
Berteaud, greffier, 96.
Bertet (J.), boulanger, 98.
Berthelé, 146.
Berthelot, 275.
Berthus, sieur du Pousseau; — (Marie), 92.
Bertram (Hugues), prieur, 185.
Bertrand, prieur de Cricias, 55.
Bertrand-Desbrunais, notaire; — (Louis), 220.
Bertry, 103.
Besse, marchande, 182.
Bessières, maître d'hôtel, 198.
Bestier, capucin, 325.
Bétis (Jean), 54.

- Biais, 205, 215.
Bibard (Pierre), 22, 23.
Bibard de La Vallade (Madeleine), 181.
Bignay, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 296.
Bigot (Jean), marchand, 108; — prêtre, 336.
Billaud, maître tailleur, 102.
Billet (J.), lazarisiste, 334.
Bing, amiral anglais, 11.
Bitouze (Julien), 416.
Bizet (Emma); — (Louise), 221.
Blair (de), 71.
Blais (Anne de), 415.
Blanc, maître de pension, 20; — (M.), marchand, 104; — (Suzanne), 104.
Blanchard, officier auxiliaire de marine, 57, 151.
Blanche (Jehanne); — (Pierre), 107.
Blanchon, 391; — (J.-A. Mérys), 431; — (Pierre), 143.
Blandin, marchand, 21.
Blanquefort, chef-lieu de cant., arr. de Bordeaux, 254.
Blanzaguet (Cahors), 58.
Blénac, fief des Courbon, 38.
Blois (de), 196.
Blondeau, médecin, 173.
Blossac (de), 362.
Blouet (Et.), huissier, 415.
Bloys (Robert de), 92, 95, 96.
Bobart, 225.
Bobe, 112.
Boby-sur-Loire, 291.
Bodet (Marguerite), 76.
Boffinton, ancien préfet de la Charente-Inférieure, 192, 310.
Bogelot (Isabelle), 287.
Bogne (de), enseigne, 10.
Boinot (M.), pharmacien, 402.
Boiron de Saint-Légier d'Orignac, prêtre, 331.
Bois-Châteaux, 405, 408.
Boisgelin (de), archevêque d'Aix, 325.
Bois-Juzan (Albert de), 6.
Boismé, cant. de Bressuire, 47-50.
Boissier (Gaston), 148.
Boissiran, fief des Robert, 415.
Boisson, notaire, 94; — (J.), marchand, 54.
Bommacip, juif, 64.
Bonaparte (prince Louis-Lucien); — (Pierre), 89.
Bonnaudin (J.), praticien, 423.
Bonnay (Robert de), 3.
Bonneau (M^{lle} H.), graveur, 217.
Bonneau (M.), chirurgien, 415.
Bonneau-Mongaugé, avocat, 104, 196.
Bonnemie, com. de Saint-Pierre d'Oleron, 193.
Bonnemor (de), 13.
Bonnet, sieur du Pin, 92.
Bonnin, curé de Saint-Thomas de Cosnac, 200; — (Marie), 391.
Bordet des Vallons (Marie), 220.
Bors, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 277.
Boscawen, amiral anglais, 8, 81, 83.
Boscal de Réals, 112.
Boube, marais près de Royan, 408.
Boubéc, officier de marine, 41.
Bouchereau (Marie-Anne), 284.
Bouchoir, médecin-major, 401.
Boudaud (Mathurin), 100.
Boufflers (comtesse de), 262.
Bouhard (Bertrand), 100.
Bouguereau (W.), artiste peintre, 216, 296, 391; — (Elie); — (Pierre), 391.
Bouhet, 347.
Bouhier, marchand, 35.
Bouilhac (vicomte de), colonel, 6.
Bouillon (Alexis), 419.
Boulanger (A.), architecte, 204.
Boulangier (J.), docteur-médecin, 102.
Boulin du Beysserat (Germaine), 222.
Boulle (Etienne), chirurgien; — (Jeanne); — (Marthe), 102.
Bouneault, 70, 146.
Bouquet (Adélaïde), 220.
Bourand (Jeanne), 402.
Bourcy, ancien député :— (Paul), docteur-médecin; — (Renée); — (Daniel), notaire; — (Henry); — (Madeleine), 221.
Bourdeille, 23, 195; — curé de La Chapelle des Pots, 331; — (M.), procureur, 118.
Bourdeilles (Antoine de), 260; — (Jeanne de), 277; — (comte de), 190.
Bourgeois, 187.
Bouriaud, notaire, 94.
Bourignon, lieutenant de la garde nationale, 335.

Bourloton (E.), 432.
Bournazel, cant. de Rignac, arr. de Rodez, 58.
Bourriquot (Françoise), 109.
Bourru, huissier, 194.
Boursier, architecte, 390, 400.
Bouru, maître chirurgien, 35.
Boussiron, prêtre, 337.
Boutet, curé du Gua, 329.
Bouteville, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 284.
Bouthonne (Simonne), 420.
Boutin, pharmacien, 213, 277, 282.
Boutiron (Emile); — (Gustave); — (Jeanne); — (Julien), 148.
Bouyer (Adolphe), 375; — notaire, 414; — secrétaire de mairie, 403; — (Léon), avocat-poète, 121; — (Antoine); — (Françoise); — (Jean); — (Madeleine), 118.
Boyer (de), capitaine, 82.
Boyveau-Laffeteur, 425.
Branlart (Jean) ou Chaudelfons, 115.
Brard, 391.
Brassaud, com. de Varzay, 256.
Brèche, capitaine de ligne, 222.
Bréchet (Ch.), jacobin, 117.
Brehon (P.), échevin, 103; — (S.), apothicaire, 106, 194; — (René), procureur du roi, 103.
Brejon, 296; — (Isaac), notaire, 104; — (Paul), sieur des Emblos, 113.
Brémauld (Elisa), 150.
Bremond (de), 197; — (Josias de), 96; — d'Ars (de), 73, 255, 342, 366, 375; — (marquis Anatole de), 307, 309, 436; — (comte Charles de), 217; (Jacques); — (René de), 19; — (Jacques de), prieur de Dorion; — (Jean-Louis), 345; — (Théophile de), 310; — Bresillas (Antoinette de), 196.
Bression de Saint-Bris, 255.
Brétnauld (de), 256.
Breuilh (Robert), procureur, 424.
Breuille, 327.
Breuillet, cant. de Royan, arr. de Marennes, 260.
Brias de Piène (Aimé), 208.
Briault, 196.
Bricot (Nicolas), 422.
Brié (Anne de), 415.
Brie, fief des Auray, 284.
Brie en Barbezieux, 108.

Brilhat, 56.
Brillac (J.), perruquier, 186.
Brillouin, 309.
Brizambourg, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 277, 340.
Brisson (Michel), procureur, 109; — député, 437.
Brivés, cant. de Pons, arr. de Saintes, 351.
Brochard de La Rochebrochard (Renée), 218.
Broglie (duc Albert de), 172; — (Charles, comte de), 171-178; — (prince Emmanuel de), 178; — (comtesse de), 173, 174.
Brouage, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 111, 235, 239, 253, 261, 332, 432.
Broue, com. de Saint-Sornin, arr. de Marennes, 403.
Brugère, 107.
Brulain, cant. de Prahec, arr. de Niort, 217.
Brumauld-Deshoulières, 4.
Brun, curé de Notre-Dame du Château, 191; — (P.), chirurgien, 36; — (V.), boulanger, 415.
Brun de Baupain, 3.
Brunerie, 4, 183; — (Jacques), 39.
Brunet, entrepreneur, 178.
Brunetière (Ferdinand), 437.
Bruniquel (vicomte de), 63-65.
Bruslé (Ch.), prêtre; — (F.), prêtre, 23.
Buffière (Pierre), 112.
Burgaud (L.), seigneur des Seguiniers, 118.
Burgaud des Marets, 89, 90, 91.
Buhet (J.), perruquier, 181.
Bures (M.), 386.
Burie, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 403.
Burnouf (Eugène); — (Jean-Louis), professeurs, 148.
Busson, prêtre, 284.
Byan, curé de Loix, 329.

C

Cabrit, artiste peintre, 216.
Cadiot, médecin-major; — capitaine, 77.
Callandreau, notaire, 219.
Callary, notaire, 94.
Cailleau (Pierre), 115.

- Callixtus (C.-J.), 153.
Callot (H.-E.), artiste peintre, 216.
Calmon, 303.
Calvet, sénateur, 295.
Camiade, prêtre, 437.
Campet (de), 255; — de Saujon, 73; — (Aimée), 262.
Cancale, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Malo, 78.
Candé, fief des Tiercelin d'Apelvoisin, 101.
Canteau (Jean), 416.
Capdenac (Arnaud de) chanoine, 61, 66.
Capdevielle, prêtre, 330.
Caprara, cardinal, 336.
Carayon (Mathilde); — (Paul), archiviste, 72.
Cardailhac, chirurgien, 270.
Carlot, fief des Raimond, 103.
Carré de Sainte-Gemme, 186.
Castel-Joli, 410.
Castin de Guérin de La Magdeleine, prêtre, 331.
Castris (Jehan de), prévôt, 32.
Cathelin, pasteur de Cozes, 77.
Cauchy, fief des Broglie, 177.
Caussade (Raymond de), 59, 60.
Cazaugade, 356.
Cerisay (Françoise de), 35.
Chabanne (André), 418.
Chabans, fief des Goumard, 277.
Chabasse, marchand verrier, 110.
Chabot (Françoise), 189.
Chadenac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 146.
Chadignac, com. de Saintes, 121, 260.
Chagot (J.), docteur en droit, 208.
Chaigneau (Alfred-Pierre), 214; — (Marcel), 208.
Chaillé, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 433.
Chaillevette, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 256.
Chaillolaud (L.), entrepreneur, 150.
Chaillonnay, com. de Saujon, 104.
Chainet, 202.
Chalais, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 54, 337.
Chalignac, com. du cant. de Barbezieux, 275, 282.
Chamblé de La Richonnerie, 36.
Champagnol, com. de Vaux, cant. de Royan, 403.
Champagnolle, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 323.
Chancel (de), capitaine d'infanterie, 178.
Chandon, prêtre assermenté, 336.
Chaniers, com. du cant. de Saintes, 197, 256, 331, 338, 339, 342, 343, 346-353.
Chantemerle, com. de Royan, 405.
Chantemerle, com. de Saint-Sever, cant. de Pons, arr. de Saintes, 349.
Chantemerle, cant. de Tonnay-Boutonne, arr. de Saint-Jean d'Angély, 220.
Chapelle, cafetier, 189.
Chapot, curé de Saint-Jean d'Angély, 178.
Chapron (P.), expert, 348.
Chaqueineau, curé de la paroisse Saint-Maur, 23.
Charbonnier (Jeanne), 336.
Chardavoine (Sarah), 113.
Charette, chef vendéen, 388.
Charloppin, 29, 421.
Charnie, 362, 369.
Charpentier, prêtre, 121; — (Geneviève), 5.
Charrier (F.), laboureur, 200; — (G.), libraire, 100, 200; — (J.), avocat, 416; — (Jean), marchand, 98; — maître de jeu de paume, 419.
Charron, 408; — ancien maire de Rochefort, 401.
Charron, 15, 336.
Charroux, abbaye, 152.
Chartres, com. de Rochefort-sur-Mer, 256.
Chassagne, com. de Chaillevette, 255, 256.
Chasseloup, 23.
Chasseloup de Laubat, 255; — (marquis de), 366.
Chassenon, cant. de Chabanais, arr. de Confolens, 362, 363.
Chasserat, moulin, 339.
Chassereau, assassin, 312.
Chassériaud, conseiller municipal: — docteur-médecin, 294.
Chassériaud-Duchiron, prêtre assermenté, 335.
Chassonneris, récollet, 324.
Chateau (J.), cordonnier, 40.
Château-l'Evêque en Périgord, 402.

- Châtelaillon*, com. du cant. de La Rochelle, 17, 18, 402.
Chatellars, fief de Egon Tambonneau, 104.
Châtelaud, com. de Royan, 403-413.
Châtenay (Seine), 301, 307.
Châtillon (duc de), 261.
Châtillon, com. du cant. de Sceaux, 302.
Chauchant, com. de Vaux, cant. de Royan, 409.
Chaudruc, capitaine de dragons, 13; — (Jacques), négociant, 7, 10, 12, 17, 19, 87; — de Crazannes, archéologue, 27-29; — (baron), 19, 87, 437.
Chaumont (Thérèse), 294.
Chauveau, com. de Chaniers, cant. de Saintes, 338-356.
Chauvet, archéologue, 51, 88, 362; — praticien, 110; — (Jeanne), 36.
Chauvin (Esther), 29; — (Marie), 196.
Chaux fief des Texier de La Pagerie, 284.
Cheffer (H.), graveur, 430.
Chenac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 35.
Cheneson, 432.
Chenez, 360.
Chenuau, 182.
Chérac, cant. de Burie, arr. de Saintes, 96, 148, 342.
Chérade de Monthron (Paule), 76.
Chéray, com. de Saint-Georges d'Oléron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 265, 308.
Chermigne (Ambroise), 414.
Chéron, chef de cabinet, 388.
Chesne-Sec (Jean), 91.
Chevalier (Jean), 54; — artiste peintre, 216; — docteur-médecin, 235; — notaire, 152.
Chevalot (J.), prêtre, 333.
Chevert (de), 80.
Chevrou (Gaston), 209, 283, 386.
Chez-Bisseuil, com. de Chaniers, 339, 346, 348.
Chez-Blanchard, 347.
Chez-Boisseau, com. de Vaux, cant. de Royan, 404.
Chez-Cartier, 280.
Chez-Desrues, 346, 347.
Chitré, fief des Tiercelin d'Apelvoisin, 101.
Choinard, capitaine d'artillerie, 296.
Choiseul (duc de), 314.
Christin (Victoire), 291.
Claretie (J.), 394.
Clément V, pape, 57, 58, 59, 60, 62, 63.
Claude (P.), lazarisite, 334.
Clisson, fief des Sauvestre, 47-50.
Clock de Longueville, 6.
Closse (G.-J.), prêtre, 333.
Clouzot (Léon), libraire-éditeur; — (Etienne); — (Georges), 151; — (Henri), 76, 150, 151, 364, 437; — (Louis), libraire-éditeur, 150.
Cochet (Mathieu), 196; — (Mathurin), 195.
Cocumon (de), président au siège présidial, 109.
Coëtivy (Charles de), 97.
Cofin, Charles-Armand de; — (Charlotte de), 262; — (Elisabeth de), 73.
Colas, négociant, 81.
Collet, lazarisite, 334; — médecin, 101.
Collineau (Annice), 102; — (Raymond), 101.
Columelle, agronome, 154.
Combes, ministre, 210, 401.
Comminge (de), 92.
Comte, marchand paumier, 418; — récollet, 324.
Condé (prince de), 351.
Condéon, cant. de Baigne, arr. de Barbezieux, 275, 277, 279-282.
Conflans (de), maréchal de France, 80, 81, 83, 84, 85, 86.
Constant (L.), mégissier, 111.
Constantin, 279; — (Marie), 254.
Conty (M^{lle} de), 332.
Copin-Albancelli, 288.
Coppée (François), poète, 366, 381.
Coquelin (Jean), 272.
Corbeau, mécanicien, 186.
Corbineau, 390; — clerc tonsuré, 35; — architecte, 287, 386.
Cordie, com. de Marignac, 202.
Cordouan, phare (Gironde), 310, 411.
Corme-Royal, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 152, 209.
Corneille, auteur dramatique, 210, 288, 388.
Cossé-Brissac (Antoine de); — (Antoinette de), 402.

Cotard, 189.
 Cotard de l'Isle, 256; — (Catherine), 260.
 Cotraud, 109.
 Coucy (de), évêque de La Rochelle, 325, 329.
 Coudreau, conseiller au présidial, 194.
 Coudreau, Coudreau (Estienne), 22; — conseiller, 102, 104, 113, 114; — (Marie-Anne), 195.
 Coudret (Zina), 296.
 Couillaud, 22.
 Coulouge, fief des Sainte-Hermine, 182.
 Couneau, 209; — conseiller municipal, 389.
 Courbon (François de), 38.
 Courcelles, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 390.
 Courcelle-Seneuil, capitaine de frégate, 54, 201, 361, 402.
 Courcours, com. du cant. de Saintes, 189, 341, 343, 353.
 Courjaud (Jean), 419.
 Courtol le Vipéricide, 204, 205.
 Coussereau (Jeanne), 336.
 Cousteau (Vidault), prêtre, 32.
 Coulanseau, 28.
 Coutelin, prêtre, 334.
 Couve (M^{me}), 293.
 Couyer de Toucheronde, 255.
 Couzard, prêtre, 209.
 Cozes, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 77, 205.
 Cratévas, naturaliste, 156.
 Crazannes, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 198-200, 336, 364.
 Crépel, receveur des postes ; — (Hélène); — (Pierre), 218.
 Crespon, imprimeur, 108.
 Cressé, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 55.
 Criciasi, prieur dans la sénéchaussée de Saintes, 55. (*Voir Cressé.*)
 Croignette (Symone), 417.
 Croisé (Jacques), choriste, 35.
 Croizier, vicaire général de Saintes, 330; — (l'abbé), théologal et maître d'école, 345.
 Cromières (de), 83.
 Croze-Lemer cier (de), 366, 388.
 Culan (de), 255; — (René de), 181.
 Cumberland (duc de), 12.
 Cunaud, 402.

Cunéo d'Ornano (marquise) : — (marquis), officier de cavalerie, 400.
 Curet (Albin), magistrat, 437.

D

Dabin, 183.
 Dabourg (Claude), 415.
 Dalidel, notaire, 182; — récollet, 324, 334, 337.
 Dalvy (Pierre), juge, 347; — (Françoise), 348.
 Damas (Louis), prêtre, 38.
 Damblimont, capitaine de vaisseau, 56.
 Damoizeau, prévôt des choristes, 423.
 Dampierre (marquis Elie de); — (comte Eric de); — (Marie de), 297.
 Dangibeaud, 104; — (Charles), 40, 46, 121, 127, 142, 143, 180, 198, 274, 275, 280, 283, 287, 386, 399, 425, 431, 432, 437, 444; — (L.-E.), juge, 313; — (Marguerite), 149; — (Pierre), jésuite, 331.
 Daniaud, 389.
 Dannepond (M^{me}), 346, 348; — (P.), gabarier, 351-353.
 Danvicq, 23.
 Daras, artiste peintre, 216.
 Dargnaud (Aline), 291.
 Daron (E.), avocat, 297.
 Darses (Etienne); — (Hélie), 34.
 Darthez-Labat, 195.
 Dauchez (M^{me}), 307; — (Renée), 75.
 Daudenet (Marguerite), 102, 103.
 Daunas, prêtre, 30; — (Pierre-Marie), 71.
 Daverhoul (Marguerite), 413.
 Daverout de Marthimon (Charles), 182.
 David (Jean), 181.
 Deaubonneau, prêtre, 335.
 Debourg (Françoise), 190.
 Déchelette (Joseph), archéologue, 130-140.
 Decoudre (Jehan), 94.
 Decout, maire de La Rochelle, 391.
 Dégrange (L.), conseiller au présidial, 182.
 Deguip, 22.
 Dejan (Catherine), 116.

- Delaage (Pierre), prêtre, 330.
Delaistre (Paul), 102.
Delance, artiste peintre, 216.
Delamain (Ph.), 215.
Delannoy (A.), 438.
Delarue, docteur-médecin, 400.
Delataste (J.), procureur, 424.
Delaunay (Pierre), 100.
Delbos, 151.
Deléglise (J.), curé de Saint-Pierre de Saintes, 117.
Delisle (Léopold), 148.
Delord (J.-M.), prêtre, 331.
Delpeuch (Maurice), 363.
Demessac, 22; — avocat, 195.
Demontis (Jean), médecin, 284; — notaire, 277.
Depain (François), sarger, 33.
Depont (Léonce), poète, 122.
Deruelle, chef d'escadrons, 388; — (Maurice), 215.
Desaugiers (E.), chansonnier, 304.
Des Cars (François), 361.
Descroisettes, 197.
Desfaudais, colonel de dragons, 77.
Des Genets (Xavier), 427.
Desgranges (L.), conseiller au présidial, 195.
Des Grossards (G.), 108.
Desmarais, curé de Varaize, 328.
Desmartial, récollet, 324.
Des Monards, 36.
Desprès, Des Prez, bénédictin, 325; — prêtre, 62, 66, 68, 336, 337.
Desprois, Despruet, prêtre, 23.
Des Touches, 40.
Desvignes, avocat, 100.
Détriche, instituteur; — (Jeanne), 220.
Devallée Audry de Puyravault, 291.
Devaux (Pierre), 151.
Dexmier, 415.
Diconche, com. de Saintes, 73, 195, 258-260, 262, 263, 264, 298, 308.
Didonne (Elie de), 407.
Dieterlen (G.); — (H.), pasteurs, 222.
Dioscoride, médecin, 154, 155, 156.
Do (E.), supérieur des filles de la sagesse, 183.
Dodin (Jean), notaire, 107.
Dohet (Jacques), conseiller au présidial, 420; — (Louis), sieur de Fonvergüe; — (Jacques), curé de Chenac, 35.
Doignon (Pierre), 278.
Dollet, notable, 353.
Dolus, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 335, 336.
Dompierre-sur-Charente, cant. de Burie, arr. de Saintes, 339, 343, 345.
Dompierre-sur-Mer, com. du canton de La Rochelle, 296.
Doret, sergent royal, 423.
Dorion, com. de Chaniers, 338, 342-351, 356.
Dormay, médecin, 173.
Doublet, huissier, 194.
Douët d'Arc, 55.
Douzanville (de), prêtre, 333.
Drancourt, directrice d'institution, 222.
Draud (Esther), 38.
Dreux (Charles), trésorier des guerres, 35.
Drilhon, 19, 37; — avocat, 182; — avoué, 196, 197; — notaire, 38; — (Paul), 196, 197.
Drillonnet, 186.
Drouais (F.-H.), artiste peintre, 430.
Drouault (Roger), 56.
Drouhet (Pierre), 24.
Drugeon (Allain), 101.
Dubois (E.), sculpteur, 390; — (Françoise), 419.
Dubois de La Mothe, amiral, 8.
Du Bosc (Helyot), 66, 68.
Dubouchet (Elisabeth), 35; — (Marie), 193.
Duboucheys (Jeanne), 36.
Dubourg (Joachim), receveur des tailles, 92, 116, 117.
Du Bourg, 255.
Dubois (Jehan), notaire, 32.
Dubreuil de Théon, 195, 196, 314.
Duc, curé du Seure, 327.
Ducasse (P.), marchand, 185.
Du Cheyron du Pavillon, prêtre, 332.
Ducourtieux, 362, 363.
Dudon (J.-F.), prêtre, 330.
Du Dresnay (marquise), 1.
Dufaur (Ignace), curé de Saint-Vivien, 54.
Dufaure (Amédée), ancien député; — (Fernand); — (Gabriel), ancien député, 151.
Du Fouilloux (Jacques), 309.

Dufresne (P.-P.), prêtre, 332.
 Dugué, Duguay, 9.
 Duguet, médecin de marine ; — (Paul), 77.
 Dulac, prêtre assermenté, 335.
 Dumaine, prêtre, 337.
 Dumas, procureur de la République, 438.
 Du Meau (Micheau), prêtre, 107.
 Du Mergne, jacobin, 117.
 Du Meslier, 188.
 Dumontet (M^{me} G.), sculpteur, 217 ; — (A.), avoué, 3.
 Du Nourrigier (Marguerite), 281.
 Dupas, 23.
 Duplais (Dominique), 22 ; — (Henri), 99.
 Duplais-Destouches, 415.
 Duplaix, 415 ; — officier municipal, 353.
 Du Poërier de Portbail (Ferdinand), 222.
 Dupon (Valéry). (*Voir Paul Dyvorne.*)
 Duport, ministre de la justice, 328.
 Duport de La Salle, marchand, 419.
 Du Pouget (Bernard), 65 ; — (Bertrand), cardinal, 62.
 Dupouy, imprimeur, 104, 196.
 Dupré (A.), 407 ; — (Catherine), 101.
 Dupuech, 38.
 Dupuy (Christophe), 425 ; — (Mathurine), 33.
 Du Puyau (Jacques), 255.
 Durand (Gauthier), 116 ; — (Louis), 101 ; — (Marie) ; — (Pierre), 415 ; — marchand, 423 ; — juge de paix ; — (Jeanne), 403.
 Duras (marquis de), 254.
 Duras, chef-lieu de cant., arr. de Marmande, 58.
 Duret, 275 ; — prêtre, 335.
 Duretal, fief de Jeanne de Bourdeille, 277.
 Durosier (Fr.), prêtre, 117.
 Durousseau (Jean), sieur de Granye ; — (Joseph), 281.
 Du Sablon (Arnaud) ; — (Jean), 34.
 Dussaud, Dussault, 424 ; — assesseur au présidial, 103 ; — conseiller, 109 ; — (Estienne) ; — (Marguerite), 36 ; — (Jean), avo-

cat, 102 ; — (Jean), conseiller au présidial, 109.
 Duseutre, 38.
 Du Temps (E.), 213.
 Dutillet, notaire, 360.
 Duval (Etienne), 425 ; — (Ferdinand), 303 ; — (Raymond), 100.
 Du Vauroux (P.), prêtre, 361.
 Duzon (Jean), marchand blanchonnier, 35.
 Dyonet (Léon), 51, 54 ; — (René), 143.
 Dyvorne (Paul) (Dupon Valéry), 5, 205, 209, 438.

E

Echebrune, cant. de Pons, arr. de Saintes, 70.
Ecoyeux, cant. de Burie, arr. de Saintes, 337, 340, 346, 348, 350.
 Egon Tambonneau, prêtre, 104.
 Elias (Pierre), sarger, 34.
Emparé, fief des Broglie, 177.
 Eronneau, tisserand, 422.
 Eschasseriaux (Marguerite), 35, 424 ; — (Daniel), 109 ; — (baron), 219, 310, 321, 434.
 Escottière de Chassiron, 255.
 Espinay Saint-Luc (d'), 254.
 Espinet, 22.
 Espitalié La Peyrade, 221.
 Esquieu, 55.
 Esrable (Guillaume) ; — (Victoire), 219.
 Esrable des Barrières (Jean), 218.
 Esser, secrétaire de la mairie de Saintes, 218.
 Estevaud (Etienne), 422.
 Estrées (d'), maréchal de France, 12.
Etaules, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 260.
 Euse (Jacques d') (Alexandre XXII), pape, 57.
 Exelmans (vicomte), lieutenant-colonel, 151.
 Extradier (Marie), 114.

F

Fabre (Robert), 39.
 Fanty-Lescure (M^{me} E.), artiste peintre, 216.
 Faregot, gardien des récollets, 324.

Farnoux (de), 415.
Farnoux (Marie), 420.
Faucher de La Ligerie (marquise de); — colonel, 5.
Faure, 114; — ministre de Taillebourg, 96; — (Bertrand), 424.
Fautenet, 103.
Fautoux (J.-B.), prêtre, 117.
Favreau, prêtre, 335.
Faye, fief des Le Berthon, 95.
Féchan (Marie), 76.
Fellelin, chef-lieu de cant., arr. d'Aubusson, 56.
Ferrand, 93.
Ferrière (Claude de), 94.
Ferry (Jules), 300.
Fetiveau (H.), avocat, 94.
Feuilleateau (P.), juge, 348; — (Th.), marchand, 96.
Fiefmelin (André), poète, 253, 258.
Fiefmelin (de), 425.
Filippi de Baldissero, 5.
Filleux, conseiller d'arrondissement, 295.
Firming (Rodez), 58.
Fléac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 104.
Fleuranseau, curé de Berneuil, 281.
Fleuret (Marguerite), 29.
Fleuri, aquarelliste, 216.
Fleuriau (Louis de), lieutenant de ligne, 6.
Fleury, conseiller général, 287; — (Jean), 29; — (Paul), 205, 210, 438.
Floirac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 333.
Fondeveau, fief des Philipier, 103.
Fond de Cherve, marais, 412.
Fonrémis (de), 5.
Fonroman (de), 194.
Fontaine, fief des Poulignac, 194.
Fontcouverte, com. du cant. de Saintes, 76, 97, 239, 256.
Fontdouce, com. de Saint-Bris, cant. de Burie, arr. de Saintes, 339.
Fontenay (M^{me} de), 315.
Fonton (B.), prêtre, 105.
Fontorbe, architecte, 192.
Fontroman, fief des Rangeard, 113.
Fontergne, fief des Dohet, 35.
Foreau, artiste peintre, 216.
Forestier, ingénieur, 28, 149.

Forge, curé de Fouras, 362.
Forges, près Lussant, 222.
Forget, prêtre assermenté, 335, 337.
Foris (de), curé de Saint-Jean d'Angély, 269.
Fouché (abbé), 4.
Fougeroux, 417, 418.
Fouque (Catherine), 182.
Fouquier (Pierre), archiprêtre de Saint-Médard (Périgueux), 60, 61, 63, 66.
Fouragnan, 288. (*Voir Pinchon.*)
Fouras, com. du cant. de Rochefort-sur-Mer, 15, 19, 362.
Fourest (Guillemette), 194.
Fourestier, avocat, 196; — médecin, 102, 184; — (E.), maire de Rioux, 150; — (Isaac), 54; — (F.), pharmacien, 104; — (Daniel); — (Isaac), marchands; — (Jacques), marchand banquier; — (Marguerite), 102; — (Paul), sieur de Préguillac, 102.
Fourier, docteur en droit, 438.
Fourné, com. de Soullignottes, 152.
Fournier, prêtre assermenté, 336.
Fouscher (L.), curé de Chérac, 96.
Fouyne (J.), conseiller au présidial, 193.
Fragnaud, juge de paix, 148.
François (Paul), 68.
Frèche, docteur-médecin, 218.
Frédouville, près Archiac, 73, 262.
Freneau, Fresneau, négociant, 317; — (Héliot), 32; — (Jean), 39.
Fresneau de La Richaudière, 255.
Fromentin (Eugène), peintre et littérateur, 143, 390, 391.
Fromy, 29.
Fryson, secrétaire de sous-préfecture; — (Marie), 222, 291.
Fustier (Gustave), 50.

G

Gaboriau (Jeanne); — (Th.), journaliste, 6.
Gademoulin (Marie Auger de), religieuse, 34.
Gaillard (Emm.), docteur-médecin, 141; — prêtre, 362.

- Gailhard-Bancel, député, 400.
 Galhard de Pressac, évêque de Toulouse, 62, 68.
 Galhard de Saumade, évêque de Riez, 61, 62-66.
 Galibert, 195.
 Gallidy, vétérinaire; — (Louise), 222.
 Gallocheau, 283.
 Galtier (J.), lazaris, 334.
 Ganivet-Desgraviers (Anne), 77.
 Gannat (Allier), 134, 136.
 Ganos (de), évêque *in partibus*, 65.
 Gardner (Elisabeth), 391.
 Gardy, curé de Guimps, 275.
 Gargam, docteur-médecin, 186, 187.
 Garinet (P.), boucher, 116.
 Garnier, ingénieur; — sénateur; — (Georgette); — (Gustave); — (Louise); — (Maurice); — (Renée), 294; — procureur, 196; — (Jean), prêtre, 421; — (Paul), docteur-médecin, 148; — (Pierre), 422.
 Garot, prêtre, 190.
 Garrigues (H.), étudiant, 2.
 Gasc (de), lieutenant général, 103; — (Bernard de), évêque de Banos, 65.
 Gaschet (P.), laboureur, 200.
 Gasquet (L.), notaire, 117.
 Gastumeau, prêtre assermenté, 336.
 Gatineau, directeur du Crédit Lyonnais, 388.
 Gaucherel (famille), 75, 76.
 Gaudin (Auguste); — (Antoine), prêtres, 335.
 Gaudriaud, 19; — homme de loi, 196.
 Gautereau, romancier, 304.
 Gauthier (M.), dit La Marche, 419; — (N.), savetier, 422, 423.
 Gauthiez, écrivain, 123.
 Gausberg (comte), 343, 344.
 Gauvain, notaire, 423.
 Gay, imprimeur, 28, 186; — (Marie), 109.
 Gazillan, 354.
 Geay-Besse (Anatole), bibliothécaire; — (Jacques), 72, 143.
 Geffré (Stéphanie), 76.
 Gelin, 426.
 Gelineau, docteur-médecin, 438.
 Gémit de Luscan, prêtre, 331.
 Gemozac, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 6, 54.
 Généraud, maire de Marennes, 5.
 Genet, maire de Saintes, 213, 294, 400.
 Genouillac, près Rocamadour, 63.
 Geoffroy, 23; — artiste peintre, 216.
 Georget, greffier, 104.
 Gérard, percepteur; — (Andrée), 296.
 Géraud (Arnaud), archidiacre de Nontron, 58, 60; — (Hélie), 58, 60, 64; — (Hugues), évêque de Cahors, 57-68.
 Géraud-Bastet, 210.
 Gibeau, prêtre, 328.
 Gigord (M^{me} de), 25.
 Gilard, serf, 344.
 Gilbert, docteur-médecin; — avocat, 111; — professeur, 24, 25; — (Madeleine), 294.
 Gillebert, avocat, 110.
 Gillet (F.), notaire, 424; — (F.), sergent royal, 98.
 Ginestoux (M^{me} de), 314.
 Girard (B.), commissaire de marine, 147; — (Et.), prêtre, 333; — (Micheau), 420.
 Girardin (comtesse Alexandre de), 302.
 Giraud, marchand épinglier, 185.
 Giraud d'Anqueville, prieur de Bassac; — prieur de Dorion, 345.
 Giraudias, 30; — (J.), avoué, 100; — (Louis), compositeur, 210, 388.
 Girauldet (Th.), tanneur, 422.
 Gobeau (Jean), procureur, 113; — (J.), sieur de La Grange, 421.
 Godeau, négociant; — (Juliette), 77.
 Godesché (N.), prêtre, 421.
 Godet, juge, 196; — avocat; — (G.), avocat, 221; — (Marie), 220.
 Goguet (Fernand); — (Pierre), 296.
 Gombaud, marchand, 35.
 Gombault (Arnauld de), 284.
 Gonbeau (Micheau), 420.
 Goth (Bertrand de) (Clément V), pape, 57.
 Goujaud-Bonpland (Aimé), naturaliste, 3.
 Goujault (Colas), maçon, 417.

Goullard d'Arsay, armateur ; —
(Louise de), 217.
Goullu (Jehan), syndic, 422, 423.
Gounin, curé de Crazannes, 336.
Gourdon (Georges), poète, 202,
208, 366, 382, 391.
Gousse (Pierre), chirurgien, 101.
Goussé (F.), avocat, 195.
Gout, commerçant, 25; — bour-
geois, 104; — receveur munici-
pal, 222.
Grailly (de), 255, 283.
Grammont (duchesse de), 314.
Grandidier, maire de Cozes, 77.
Grand-Pré, fief des Raimond, 102.
Grange, fief des Durousseau, 281.
Granier de Cassagnac (P.), jour-
naliste, 3.
Graslier, prêtre, 184.
Graverand, contrôleur de la
marque d'or, 20.
Gravier, prêtre, 333.
Green de Saint-Marsault, 196; —
lieutenant de vaisseau, 56, 151;
— (Joseph), 56; — (comte Geor-
ges); — (Maurice); — (Edmond);
— (Charles), 76.
Grégoire (C.), 55.
Grégoireau, 22; — (Marie), 111; —
pair-échevin, 113.
Gretet du Peirat, prêtre, 331.
Grenadou dit Bosseron (Louis),
118.
Grieu (de), 72.
Griffier, com. de Granzay, cant.
de Beauvoir-sur-Niort, 213.
Griffon, procureur du roi, 96.
Grissot, ingénieur, 204.
Groye-Ravard, com. de Sœcq,
364.
Guéau de Reverseaux, 28.
Guédon, 114.
Guenet (André de), 19.
Guenon (El.), seigneur des Mé-
nards, 182.
Guenon de Beaubuisson, 103.
Guérin, prêtre, 335.
Guérinet (J.), architecte, 109.
Guérinot, ingénieur, 196.
Guerry, 30; — (Charlotte), 348.
Guibert (Louis), 56.
Guichard, 112.
Guichard (Ch.), sieur des Brous-
ses, 94.
Guignot (L.), sieur de La Pré-
vôté, 413.
Guillaud (J.-A.), docteur-méde-

cin, 171, 248, 275, 279, 280, 341,
356, 440.
Guillebau (Ithier), 414.
Guillebon, 103.
Guillen de Piton, 255.
Guillet, boulanger, 186.
Guillier (L.), jacobin, 117.
Guillon (M.), laboureur, 357.
Guillot (Jean-Louis), 424.
Guillou, collectionneur, 215.
Guimbelot, 400.
Guimberteau (Raymond), sculp-
teur, 71.
Guimps, com. du cant. de Barbe-
zieux, 275.
Guinot (Marguerite), 335.
Guinot (Et.), marquis de Moncon-
seil, 189, 192.
Guioaneau, curé de Plassac, 221.
Guionnet (Jacques), 96.
Guip (Abraham de), 415; — (Ar-
thus de), 22, 23, 92.
Guitard *pour* Guichard, 94.
Guitard (Ch.), sieur des Brous-
ses, 421; — (J.), seigneur des
Brousses, 110.
Guybert (Bertrand), 22, 23.
Guyet (G.), chapelain, 425.
Guyon (A.), praticien, 200.
Guyot, syndic des apothicaires,
270.
Guyot (Yves), 440.
Gyrault, marchand, 23.

H

Hamy, de l'Institut, 3, 211.
Harcourt (comte d'), 351.
Hardy (Jean), pelletier, 420; —
prêtre, 329, 334; — archiprêtre
de Saintes; — prieur-curé de
Monboyer; — juge, 269; —
(Charles-Augustin) (le Père
Martial), récollet, 269, 271.
Hausmann, 300.
Havard (Oscar), 388.
Hawke, amiral anglais, 13, 81, 85.
Hélias, préfet, 294.
Hémery, 23.
Hendlé, ingénieur, 221, 293.
Hennessy (Auguste); — (Frédé-
ric); — (James); — (Jean); —
(Maurice), 149.
Hermitte (Charles), 149.
Héroid, 298.
Héron, prêtre, 55.

Herpes, com. de Courbillac, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 215.
Herpin, 421; — avocat, 97; — sergent royal, 414; — (Marie), 110.
Hertz (Henri), 272.
Hervé (Th.), avocat, 108.
Héry, lieutenant criminel, 269, 270.
Hillairet, 23.
Himbouurg (Jean-Baptiste); — (Marie), 296.
Hine, 401.
Hippolyte, prieur de l'hôpital de la Charité de La Rochelle, 270.
Hippolyte-Lucas, artiste peintre, 216.
Horry (Jean), sieur des Brousses, 194.
Houaslet, maçon, 103.
Houllier (Marie), 40.
Huet-Labrousse (Laure), 292.
Humboldt, naturaliste, 3.
Humières (Aymeric d'); — (Robert d'), 297.
Huon (P.), 22; — avocat, 109; — curé de Juicq, 336; — prieur de Saint-Germain de Lusignan, 362.
Hus (Alexandre), 211, 440.
Huvet (A.), négociant, 6; — notaire, 197.

I

Isle de Beauchafne (comte d'); — (marquis), 314.
Isnard (Jacques), 440.

J

Jables (Jehan de), 107.
Jacques, chapelain de St-Etienne, 65; — (Raymond), prêtre, 65, 66.
Jaffe, com. de Vaux, canton de Royan, 404, 412.
Jallais (A.), sieur de La Gesterie, 101, 193.
Jarlac, com. de Montils, cant. de Pons, arr. de Saintes, 342.
Jarnac (comte de), 189.
Jarnac, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 345, 401.
Jarry, calligraphe, 215.

Javelle, 103.

Jean (Guillaume de), 59; — (Gaucelme de), cardinal, 62, 65.
Jean le Saintongeais, 211.
Jean XXII, pape, 57, 61, 62, 66, 67.
Jhanneau, 23.
Joanet (J.), marchand, 200.
Joannès (P.), fournier, 117.
Joguet (Jean), armurier, 414.
Johanneaux (Charles), 414.
Jolly, syndic du clergé, 117; — (Joachim), 195.
Jolly, sieur de Chadignac, 121.
Joly d'Aussy (Alice); — (Adèle); — (Alfred), 219.
Joncières (L. de), artiste peintre, 216.
Jouanneau (A.), notaire; — (Gabrielle), 221.
Joubert (Edmond), 148; — évêque constitutionnel, 334.
Joumard (Antoine), marquis de Chabaris, 277.
Journet, principal du collège de Saint-Nazaire, 400.
Jouvenot, graveur, 217.
Jouvret (H.), marchand, 424.
Juicq, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 336.
Juilliard (F.), avocat, 111.
Jullien (Jean), marchand, 102.
Jumonville (de), 8.
Juin, contre-amiral; — lieutenant de vaisseau, 293.
Jupin, prêtre, 334.
Jussac (Louise de); — d'Ambleville (Henriette de), 277.
Jussieu (B. de), botaniste, 389.

K

Kérinou, com. de Brest, 147.
Klodosky (Charles), jacobin, 117.
Knell, curé de Saint-Vivien de Saintes, 366.

L

Laage (marquise de), 313.
Labadie, 386.
La Baine, com. de Chaniers, 349, 354.
Labarre, 116.
La Barrière, fief des Baudouin, 92.

La Basse-Besne, com. de Charniers 256.
La Bastide (Cahors), 64.
Labat (Pierre), 194.
Labatud (Jeanne de), 334.
Labbé, 22.
Labeille, ingénieur, 293.
La Bertinière, fief des Baudouin, 93.
La Boiselière, com. de Saint-Césaire, cant. de Burie, arr. de Saintes, 338.
Laborde-Noguez (Sabine de), 151.
Labostrie (de), 310.
Labrande, 96.
Laclautre, entrepreneur, 70, 146, 147.
La Clochetterie (de), commandant de *La Belle-Poule*, 56.
Laclue (de), commandant d'escadre, 81, 83-85.
La Cognée, 338.
La Combe (Regnaud de), 33.
La Coste de La Grâce (de), 255.
La Couarde-sur-Mer, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 70.
La Coubre, phare, 2, 389.
La Cour (de), 181.
La Crèche, 427.
La Croix (Jehan de), lieutenant d'infanterie; — (Marc de), 402.
La Bretonnière (de), 71.
La Brossardière, fief des Sainte-Hermine, 182.
La Brousse de Beauregard, prieur-curé de Champagnolles, 323.
La Brunetière (Guillaume de), évêque de Saintes, 181.
La Bruyère (de), 13.
La Cassotière-Basse, com. de Tonnay-Charente, 291.
La Chapelle-Blanche, 56.
La Chapelle des Poits, com. du cant. de Saintes, 331.
La Chapelle-Fouchier, en Périgord, 277.
La Chaudière, 346, 347.
La Chaume, com. de Pont-Labbé, 256.
La Croix de Saint-Cyprien (de), prêtre, 337.
La Croix-Rouge, com. de Fontcouverte, 239.
Ladmiral, docteur-médecin; — (Isabelle), 296.

La Ferlanderie, com. de Saintes, 73, 261, 263, 264, 298, 308.
Laferrière, 189.
Lafforgue, médecin-major, 218.
La Fleur (Jeannin), 416.
Lafond, chirurgien, 270.
La Fontduloup, 340.
La Frégonnière (de), 255.
La Gaillarde, com. de Saintes, 418.
La Galissonnière (de), amiral, 11.
Lagarde (A.), ancien préfet; — (Léonce), 293.
Lagarde (Jean de), 423.
Lagarde, fief des Sainte-Maure, 277.
La Gaudière, com. de Marennes, 256, 318.
La Geaytrie (de), 200.
Lège de Volude (comte J.-P.-J. de), enseigne de vaisseau, 313; — (marquise de); — (Joseph-Paul-Jean de), 47.
La Gesterie, fief des Jallais, 101, 193.
La Gontrie (de), prêtre, 333.
La Grand'Roue, moulin, 339.
La Graufesenque, 134, 136, 137, 140.
La Grange, fief des Gobeau, 421.
La Grange, fief des Tercinier, 104.
La Grotte, 347.
La Guarderie (P. de), curé de Vallet, 195.
La Guarderie, fief des Simon, 113.
Laffargue (M.), sieur de La Palurie, 421.
Laigle (Gabriel de), 281.
Laignelot, conventionnel, 329, 361.
Lajallet (M^{me} de), artiste peintre, 216.
La Jametie, fief des Moyne, 102.
La Jarrie, chef-lieu de cant, arr. de La Rochelle, 291.
La Lande, fief des Michel, 256.
La Lande d'Olce (Charles de), capitaine, 75.
La Laurencie (de), 255.
Lalement (Eutrope), 416.
La Lussandière, à Nieul, fief des Michel, 256.
Lamballe (princesse de), 314, 315.
Lambert, 197; — (M^{lle}), 291; — (A.), marchand pelletier, 101.

- Lambert (marquis de), colonel, 113.
La Merlatière, cant. des Essarts, arr. de La Roche-sur-Yon, 364.
La Michelle, fief des Michel, 256.
La Morinerie (de). (Voir *Michel*).
La Morinerie, com. d'Ecurat, cant. de Saintes, 195, 254.
La Mothe-au-Bois, près Brulain, 217.
La Mothe-Saint-Héray, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 210, 388.
La Motte, com. de Saint-Fort-sur-Gironde, 256.
La Motte de Chez-Besson, au village de *Chez-Cartier*, 280.
La Motte-Michel (Isaac), dit Michel de Saint-Fort, 255.
La Motte-Michel (Marguerite de), 313.
Lamoureux, médecin, 121, 168.
Lamoureux, maître de pension, 186.
Landes, château, 403.
Landreau, curé de Moragne, 323.
Landriot, évêque de La Rochelle, 193.
Langlade, maître paumier, 419.
Lannaveau (A.), peintre, 97.
La Pallice, port de La Rochelle, 390.
La Pallurie, fief des Laffargue et des Soucy, 120, 421.
La Palud, com. de Saint-Palais-sur-Mer, 409.
La Pared, fief des Guip, 92.
La Perraudière (R. de), 204.
Lapeyre (de), avocat; — de Bel-lair, capitaine d'artillerie, 148.
La Pierrière, fief des Sarrau, 94.
La Pitarderie, fief des Tallemont, 113.
La Porte (Charles de), prieur, 115.
La Pradelle (A. de), professeur, 440.
La Prévôté, fief des Guignot, 413.
Larade (Amédée); — (André); — (Félix); — (Jeanne); — (Yvonne), 219.
Lardreau (Magdruy), 414.
La Rigaudière (de), capitaine de frégate, 57.
La Rigaudière, 313.
La Rivière (Perrotin de), 33.
La Rivière de Geay, 71.
La Rivière-Puitaillé, 432.
La Roche (Charles de), 104.
La Roche, 404, 406, 407, 409.
La Roche du Maine, fief des Tiercelin d'Apelvoisin, 101.
La Rochefoucauld (comte de), 189; — (duc de), 261; — (de), moraliste; — (François VI de), 215, 278; — (Marguerite de); — (Jean de), 278; — Bayers (Pierre-Louis de), évêque de Saintes, 313, 323, 328, 330.
La Rochelle (Charente-Inférieure), 2, 288, 389.
La Roulerie, com. de Saint-Jean d'Angély, 296.
La Sauve, 407.
La Sauzaye (de), 196.
La Sigogne, à Barret, 256.
Lasne, capitaine, 433.
Latache (C.), prêtre, 196.
La Taillée, 339.
Lataste, prêtre assermenté, 336.
Lataste (de), 35.
La Tillade, com. de Saint-Simon de Pelouaille, 69.
Latilly (Pierre de), 59.
Latouche (Joseph de), 108.
La Touche, com. de Distré, 148.
La Touche, com. de Crazannes, 199.
La Touche-Tréville, capitaine de vaisseau, 57.
La Tour (de), 193, 251; — (François de), 369; — (Gui de), archidiacre de Lyon, 62; — (Marguerite de), 361.
La Tour d'Auvergne (Antoine de), 360.
La Tour du Pin (de), 178, 189.
La Tranchade (de), 73, 265; — (François de), 308.
La Tremblade, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 254, 257, 260, 310.
Latreuille, journalier, 406.
Laubier (Marie de), 76.
Laulan (Antoine de), 114.
Laurent, 275, 279.
Laurès (Jean), évêque, 201.
Lauze, professeur; — (Hélène), 462.
La Vauguon, 68.
La Vauguon, com. de Maison-nais, cant. de Saint-Mathieu, arr. de Rochechouart, 361.

Laverny (A.), 221, 275, 282, 283; — (Elisabeth), 221; — (Gaston), avocat, 99.
 Lavalley (Louise); — (Louis-Alexis), juge, 75.
 Le Berthon, Leberton, 100; — (François), 95, 420; — (Emmanuel), propriétaire, 99; — de Bonnemie, 102; — lieutenant général, 182.
 Le Bois, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 401.
 Le Bois des Renardières, 405.
 Le Boucher, sous-commissaire de marine, 295.
 Le Bourdel, fief des Acarie, 198.
 Lebrethon (François), 419; — (Jean), avocat, 108; — (Marie), 104; — (René), 118.
 Le Brulis, fief des Bastide, 102.
 Le Camus, évêque de La Rochelle, 211, 391.
 Le Chaillot, 340.
 Le Château d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 324.
 Le Chemin Vert, 410.
 Le Chéseaux, 56.
 Leclerc, prêtre, 56.
 Le Clerc (Guillemin), 187.
 L'Ecluse (Charles de), botaniste, 169.
 Le Cluzeau, 56, 340.
 Le Comte (M^{me}), 251.
 Leconte (Abraham), 23.
 Lecoq (Charles), 22, 23.
 Le Cormier, com. de Saintes, 1, 34.
 Le Cousturier (Jehan), 32.
 Le Crespel de Bianzac, 72.
 Le Crêt-Châtelard (Saint-Marcel de Felines), 138.
 Le Croisic, chef-lieu de cant., arr. de Savenay, 78, 79, 86.
 Le Dall de Tromelin, préfet maritime, 46.
 Ledin (Pierre), 419.
 Ledoux (Berthe), 71.
 Ledru (A.), prêtre, 284; — (P.), paumier, 420.
 Leduc (Jean), orfèvre, 103.
 Lefebvre-Pontalis, 431.
 Le Fief-Melin, com. du Château d'Oleron, 108.
 Le Fouilloux, com. d'Arvert, 256, 336.
 Lefranc (Abel), 270.

Le Frêne, fief d'Hélène de Polignac, 109.
 Le Gardeur de Tilly, capitaine de frégate, 57.
 Léger, 424; — (E.), jardinier, 411; — (F.), tailleur, 103; — (J.), maréchal, 424.
 Legrand, sénateur, 144.
 Le Grand-Canton, 340.
 Le Grand-Coudret, com. de Saintes, 221.
 Le Grand-Lauron, 54.
 Legrix (Claude), prêtre, 332.
 Le Gua, com. du cant. de Marennes, 329, 403.
 L'Eguille, cant. de Royan, arr. de Marennes, 403.
 Le Jay (Jean), 361.
 Le Logis, com. de Saint-Palais-sur-Mer, 409.
 Le Magarin, com. de Royan, 405.
 Le Maine-Arnaud, com. de Royan, 405, 406, 410.
 Le Maine-Baguet, com. de Royan, 410.
 Le Maine-Chevalier, com. de St-Thomas de Cosnac, 293.
 Le Maine-Coudrec, 405, 406.
 Le Maine des Cadets, 347.
 Le Maine-Moreau, com. d'Annapont, cant. de Saint-Savinien, 95.
 Le Maire, prieur de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, 178.
 Lemaire, maître apothicaire, 103.
 Lemaitre, 22.
 Lemercier (Jean-Elie), lieutenant criminel, 19; — (L.-N.), 99.
 Lemonnier (P.), prêtre, 54, 329, 338, 386, 388, 410.
 Le Montils, coteau, près Royan, 403, 404, 408.
 Le Moulin de La Grange, 404.
 Lemusnier, trésorier de France, 419.
 Lenoir, artiste peintre, 216.
 Léonard, coiffeur, 261.
 Le Pain, fief des Bonnet, 92.
 Le Pas des Anes ou le Pas des Frères, 349.
 Le Passage, fief des Baudouin, 100.
 Lepau, clerc tonsuré, 414; — (Charles), 22; — (Jeanne), 194.
 Le Pérou, paroisse de Meursac, 100, 101.

- Le Pesron*, fief des Maché, 95.
Le Petit-Bordeaux, com. d'Aumagne, 239.
Le Pelit-Peux, com. du Port-d'Envaux, 283.
Le Petit-Port, fief des Thomas, 96.
Le Pin, 338.
Lépine, artiste peintre, 216 ; — (Jeanne), 419.
Le Plessis, 339.
Le Port d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 91, 114, 148, 283.
Le Pousseau, fief des Berthus, 92.
Le Pousseau, com. de Médis, 404, 406, 408, 412.
Lequinio, conventionnel, 329, 361.
Léridon, armateur, 222.
Le Rigaleau, com. de Vaux, 404.
Le Rivalant, chemin, 405.
Leroy, curé de Saint-Sauveur de La Rochelle, 327.
Le Roy, évêque de Maillezaïs, 433.
Le Seure, cant. de Burie, arr. de Saintes, 327.
Lervoire (A.), notaire, 357.
Les Ardilliers, fief des Robin, 219.
Les Barailles, 347, 352.
Les Bouchauds, com. de Saint-Cybardeaux, cant. de Ronillac, arr. d'Angoulême, 362, 363.
Les Brandes, 339.
Les Brousses, fief des Guichard, 94.
Les Brousses, fief des Guitard, 110, 421.
Les Brousses, fief des Horry, 194.
Les Combats, 410.
Lescure, général vendéen ; — (Jean de), évêque de Luçon, 48.
Les Emblos, fief des Brejon, 113.
Les Epaux, com. de Meursac, 104.
Les Espies, 405.
Les Essards, com. de Mazeray, 219.
Les Font, chemin, 346.
Les Gardes, cant. de Lavalette, arr. d'Angoulême, 419.
Les Gonds, com. du cant. de Saintes, 258, 334.
Les Ménards, fief des Guenon, 182.
Les Molles, fief des Sauvestre, 47.
Les Molles, prairie, 354.
Les Moulins de La Perche, com. de Royan, 410, 412.
Lesné, notaire, 114.
Lespine (Isaac de), cordonnier, 101.
Les Planches, fief des Guip, 415.
Les Ponteroux, paroisse des Gardes, en Angoumois, 419.
Les Quatre-Portes, près Saintes, 350.
Les Ramades, fief des Le Berthon, 95.
Les Seguiniers, fief des Burgaud, 118.
Lessieux (E.), aquarelliste ; — (Louis), artiste peintre, 77.
Les Seuls, paroisse de Saint-Amant, 417.
Lestain (J.-B.), jacobin, 117.
Lestonnac (Jeanne de), 249.
Les Touches, fief des Lâge de Volude, 313.
Lestre (Paul de), chapelain, 35.
Lestritte (de), 255.
Le Taillis, 339.
Le Tirac, com. de Lusignan, 313.
Létourneau, prêtre, 334.
Le Treuil, fief des Michel, 256.
Le Treuil de Burie, com. de Burie, arr. de Saintes, 148.
Le Véel, statuaire, 287.
Lévesque d'Avril (baron), secrétaire d'ambassade, 6.
Lévesquot, 73, 113, 310.
Levèquot, prêtre, 20.
Le Vignaud, 499.
Le Vivier, chemin, commune de Royan, 404.
Lezour, chef-lieu de cant., arr. de Thiers, 131, 132, 134, 137, 138, 139, 140.
L'Homme (Stéphanie), 77.
Lhommeau (Pierre), 22.
Lhoumerée, 54.
Lice, port, 350.
Lileton, gouverneur, 9.
Liron (Nolot), 38.
L'île d'Elle, cant. de Chaillé-les-Marais, arr. de Fontenay-le-Comte, 416.
L'Isle, en Saint-Pierre de L'Isle, 256.
Lissac (de), prêtre, 414.
Lobel (Mathias de), médecin, 164.
Loiret (Marie), 297.

Loix, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 329.
Longnon, 363.
Longuet, négociant, 28.
Longueveau, 73, 256.
Loquet, archiviste, 51.
Lorfont, 414.
Lorignac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 314.
Lorraine (Charles de), 364.
Losmonne (Micheau de), 420.
Loti (Pierre) (Lucien Viaud), académicien, 211, 212.
Loyer, 182; — (Jean), 102.
Lucas (A.), docteur-médecin, 211; — (Jehan), 422.
Luchat, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 195.
Luchet (de), 255; — de La Motte (Jean), prêtre, 330; — (Michel), jésuite, 331.
Luchet de La Roche-Corail (de), prêtre, 333.
Luçon, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 48.
Ludon, cant. de Blanquefort, arr. de Bordeaux, 254.
Lué, 204.
Luguet (Marcel), 440.
Luillier de Rouvenac, abbé de Baigne, 121.
Lunet de La Jonquière, chef de bataillon, 211.
Lussac, com. du cant. de Jonzac, 108, 219, 364.
Lussant, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort, 222.
Lussas, cant. de Nontron, 218.
Lusseau, propriétaire, 409.
Luynes (M^{me} de), 314.
Lyan (Louise), 292.
Lyndet, évêque constitutionnel, 327.
Lys, 6.
Lys, port, 350, 354.
Lys-Bonnin, propriétaire, 406.

M

Mabaret du Basti (E.), conservateur des hypothèques; — (Geneviève); — (Henry), 147.
Machet de La Martinière, archiviste, 141.
Maché (E.), sieur du Pesron, 95.
Machurin (de), 298, 300, 303.
Mage (Isaac), sieur du Fief-Me-

lin, 168; — de Fiefmelin (André), poète, 167; — (Marie), 258.
Mageseron, fief des Bouhard, 100.
Maguier (Edm.), poète, 366, 379.
Maigné (J.), laboureur, 33.
Mailho, adjoint au maire de La Rochelle, 390.
Maillard (Ad.), 355, 441.
Maillet (J.), menuisier, 364.
Maillezais, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 433.
Mailly (de), maréchal de France, 261.
Mainant, maîtresse de pension, 189.
Maine-Bertrand, com. de Saint-Palais-sur-Mer, 409.
Maine-Godin, com. de Saint-Palais-sur-Mer, 409.
Maine-Jaffroy, com. de Vaux, 405.
Maine-Jollet, com. de Saint-Palais-sur-Mer, 409.
Maisonneuve (Emile); — (Louise), 292.
Maisonneuve, com. de Chaniers, 343, 346, 347.
Malaigne, marais, 414.
Malavoy, lieutenant-colonel d'artillerie, 292.
Malborough (duc de), 78.
Malcombe, 340, 347.
Malguerie (de), 78.
Mallat (Hélie), 93.
Mallet (Jacques), 34.
Malmort, 340.
Mantin, 55.
Mantz (Paul), 394.
Marais, maître joueur d'instruments, 422, 423.
Marans, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 438.
Marcellus, médecin, 159.
Marchand, Marchant, médecin, 171-178, 269-271; — (Anne), 364; — maire d'Aulnay, 146; — procureur, 118.
Marchat, 366, 381.
Marcut (Piâtre). (*Voir Marcel Pellisson.*)
Maréchal, Mareschal, agent national, 353; — avoué, 3; — notaire, 415; — prêtre, 332; — cordelier, 21.
Mareuil, en Bas-Poitou, 364.
Margain, com. de Vaux, 410.
Mariaud, avocat, 111.

- Marie des Anges de Gademou-**
lins, religieuse, 34.
Marignac, cant. de Pons, 202.
Marigny (Enguerrand de), 59.
Marinières (de), commandant, 9,
10.
Marion (Fr.), maçon, 33.
Marol, capitaine d'infanterie; —
(Madeleine); — (Roger); —
(Jean), 76.
Marrast (A.), journalier, 262, 300.
Marsan, cant. de Gimoul, arr.
d'Auch, 364.
Marsay, notaire, 182.
Martial (le P.). (Voir *Hardy*.)
Martin, bernardin, 325; — curé
de Condéon, 279; — prêtre as-
sermenté, 336, 337; — journa-
lier, 412; — libraire, 180; —
(Fr.), 388; — (N.), 220; — dit
Gilbert - Martin, journaliste,
293; — (Jean-Charles), 294.
Martin de Boismartin (Guy), 178.
Martin de Bonsonge, 255.
Martineau (Flavien), 114; — (Hen-
ri), 211; — (Maurice), 287; —
magistrat, 402; — marchand,
107; — poète, 441.
Martrou, com. d'Echillais, cant.
de Saint-Aignan, arr. de Ma-
rennes, 236, 338.
Massicot (Marguerite), 169, 181.
Massiou (Berthe); — (Charles),
capitaine de vaisseau; — (Da-
niel), ancien magistrat, histo-
rien, 72; — (Justin), 197; — en-
trepreneur, 182.
Masson (Fr.); — (J.), lazaristes,
334; — maître brodeur, 23.
Masson de La Sauzaye, 256, 402.
Matha (Foulques de), 97, 105, 106,
120, 191.
Matha, chef-lieu de cant., arr. de
Saint-Jean d'Angély, 3, 291, 350.
Mathiole, médecin, 161.
Maucourt (de); — (Nicolas de);
— prêtre; — de Saint-Germain
(François de), capitaine, 204.
Mauduit, prieur de la Charité,
416.
Maugeais, 195.
Manguit (Martin), 101.
Maulevrier-Langeron (comte de),
15.
Maumont (Bertrand de); —
(Jean de), 93.
Mauné (Jeanne), 293.
Maurceley (de), 220.
Maureau (N.), 401.
Maurel, capitaine de ligne, 55,
88, 89.
Maurville (de), officier de marine,
44.
Mauxion, avoué; — (Jeanne), 221.
Mazel, directeur des contribu-
tions indirectes; — (Emma),
151.
Mazerau, com. du cant. de Saint-
Jean d'Angély, 219.
Mazerolle, 4.
Meaux de l'Isle (de), 255.
Meaux du Fouilloux (de), 255.
Méchin, propriétaire, 410.
Médis (Alexandre de), duc de
Florence, 125; — (Cosme de),
duc de Florence, 125-127; —
(Lorenzino de), 123-127; —
(Pierre-François de), 123.
Médès, cant. de Saujon, arr. de
Saintes, 403, 404, 410.
Meillars, 56.
Meisseix (M.), bénédictin, 337.
Melon, 39; — (P.), boulanger, 103.
Mély (de), 70.
Ménard, sergent, 96.
Mendès (Catulle), 271-273.
Menou (de), évêque de La Ro-
chelle, 48.
Merchan (Marie), 118.
Mercou, soldat, 251.
Merillier, marchand, 29.
Mériot (Henry), relieur-poète, 51.
Merlat, 194.
Merle, 112.
Méry, 29.
Méry-ès-Bois, cant. de La Cha-
pelle d'Angillon, arr. de San-
cerre, 399.
Méry (J.-A.-P. Blanchon), 212,
443.
Meschers, cant. de Cozes, arr. de
Saintes, 442.
Meschinet, 107; — (Anne), 96; —
(Marie), 426; — (Estienne), avo-
cat, 96; — (l'abbé), professeur,
172.
Meschinet de Richemond, archi-
viste, 144, 212, 387.
Mesnard, 386; — avoué, 386, 387;
— laboureur, 357; — sergent
royal, 36.

- Mesnard de La Tascherie (Marie), 110.
 Mesnier, 402 ; — juge d'instruction, 295.
 Messaline, 154.
 Mestadier, curé de Breuille, 327 ; — médecin, 174, 175.
 Mestayer, procureur, 196 ; — (Charles), 403 ; — (Jeanne), 337.
 Mestreau (Abel), 71, 214, 287.
 Métayer (E.), pharmacien, 100.
Meursac, cant. de Gémozac, arr. de Saintes, 101, 150.
 Meyer (Paul), 53.
 Michaud, notaire, 197.
 Micheau, maître chirurgien, 195.
 Micheau Letellier (François), 195.
 Michel, huissier, 421.
 Michel (Abraham), 254 ; — (Jacques), 254 ; — (Jean), seigneur de Chassagne, 255 ; — (John), gentilhomme écossais, 253 ; — Michel de Beaurroche (Moysen) ; — de La Lande, 255 ; — de La Morinerie (Abraham), 258, 259 ; — (Etienne), 73, 261 ; — (Eugène), 262 ; — (Eugène-Michel), 73 ; — (Geneviève), 269 ; — (Isaac), 195, 258, 259 ; — (Léon), 72-75, 111, 248, 249, 297-322, 375 ; — de La Motte, 308.
 Michelet, historien ; — (Furey), 251.
 Michelon (Paul), 54.
 Michon, prêtre, 287.
Milcent, fief des Pindray, 280.
 Milher (J.), prêtre, 34.
 Millaud (B.), 144.
 Milleret, commandant, 151.
 Millon (M.), laboureur, 357.
 Mirabeau, 112, 113.
Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 314, 324, 337.
 Miremond (Ch.), marchand, 423.
 Mocquart, secrétaire de Napoléon III, 298.
 Moine (Henry), lieutenant criminel, 104.
 Moine (P.-G.), seigneur de Fléac, 104.
 Moléon (de), 126.
 Mollet (Ant.), procureur, 118 ; — magistrat, 24.
 Monchablon (Marie-Nelly), 391.
Monconseil, fief des Guindé, 21, 189, 192.
 Moncourrier (François de), 413.
Moncontant, chef-lieu de canton, arr. de Parthenay, 426.
 Mongrey, tailleur, 114.
 Monmoyné (Nicolas), 422.
Monplaisir, fief des Ponvert, 94.
Monroy, château, près La Rochelle, 14.
 Mons, près Royan, 254, 256, 310.
Monségur, chef-lieu de cant., arr. de La Réole, 222.
 Montaiglon (de), 309.
 Montaigne (de), 117 ; — (Nicolas de), 119 ; — (R. de), 196.
 Montalembert (marquis de), 261 ; — de Cers (de), 114.
Montandre, chef-lieu de canton, arr. de Jonzac, 195, 335.
Montans, com. du cant. de Gail-lac, 134.
 Montariol, née Brunet, 291.
 Montauin (de), 11.
Montchaude, com. du canton de Barbezieux, 277.
 Montgaillard (J. de), garde du scel, 34.
Montguyon, chef-lieu de canton, arr. de Jonzac, 335, 337, 357.
 Monteau (Paul), 443.
 Monti de Rézé, 364.
 Montiel (Jeanne de), 402.
Montierneuf, com. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 103.
 Montignac, 432.
 Montijo (comtesse de), 314.
Montlicu, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 172, 336, 356, 357, 362.
 Montmorency (Louise de), 177.
Montreuil, fief des Broglie, 177.
 Montrognon de Salvart, 69, 141.
 Monvoisin, notaire, 420.
 Moracé (G.), 204.
Moragne, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort-sur-Mer, 223.
 Morain (Pierre), clerc, 424.
 Moreau, 182 ; — conseiller au prési-dial, 163 ; — élève en chirurgie, 270 ; — huissier, 415 ; — médecin, 104 ; — archer, 30 ; — sellier, 29 ; — (Isaac), 29, 30 ; — (François) ; — (Pierre), 419.
 Moret, curé de La Bastide, 64.
Morie, com. d'Angles, 233.
 Morice (C.-P.), prêtre, 156.
 Morin (Daniel), 150 ; — (Delisse), 413 ; — prêtre, 333.

Morin de Bonneville (Céline), 51.
Morineau, 5.
Morison (Robert), 225.
Morisset (J.-B.), imprimeur, 150.
Morisson, 421.
Mornac, cant. de Royan, arr. de Marennes, 362.
Mornay, fief des Patureau, 93.
Mortagne-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 54, 393.
Mortemar (Pierre de), 60, 67.
Mosre (Daniel), 40.
Mossion de La Gontrie (Gaston); — (Louis), 220.
Mothé, 93.
Mouchet, 106 ; — (René), juge, 348.
Mounier (Marie), 108.
Mourcy, lazaret, 334.
Mousset, 210.
Mouton (Jean), 183, 224, 225.
Mowat, 430.
Moyne (Jean) ; — (Nicolas) ; — (Jean), sieur de La Jametrie, 102.
Musset (G.), archiviste-paléographe, avocat, 3, 4, 55, 77, 205, 214, 296, 366, 374, 386, 387, 443 ; — (Louis), architecte, 77, 296.

N

Nadaud, prêtre, 56.
Naguet de Saint-Vulfranc, 147.
Nairsaud (P.), apothicaire, 116.
Nanteuil en Vallée, com. du cant. de Ruffec, 177.
Naslin, 6.
Nattier, 215.
Naud, architecte, 390.
Neau (Jeanne), 335.
Néré, cant. d'Aunay, arr. de St-Jean d'Angély, 401.
Neuillac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 259, 260.
Neuvicq, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac, 58.
Nicolas de Lisleferme (Jean), 182.
Nicolet, artiste peintre, 216.
Nicollas Pastureau, 219.
Nicolle (Armand) ; — (Théodore) ; — (Camille), 6.
Nieul, 256.
Nieul-le-Virouil, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 207.
Nivacovitch (Mileto), 444.

Nogaret (Jean-Joseph), 416.
Noir (Louis), 89.
Noircourt (Léonie de), 76.
Normand d'Authon (Ch.), 69.
Normand de La Tranchade, 255.
Norte-Dame de l'Isle, com. d'Etaules, 260.
Nourry (Jeanne) ; — (Marie), 76.
Nouzières, fief des Broglie, 177.
Noves, près Avignon, 57, 66, 68.
Noyant (comtesse de), 14.

O

Obazine, 56.
Obigeon (Françoise d'), 93.
Ochier (A.), avocat, 296.
Ocquetière (Marie), 196.
Ogier (Raimond), procureur ; — (Jeanne) ; — (Marguerite), 193.
Oleron, ile, arr. de Marennes, 15, 214, 235, 239, 253.
Ollivier (M^{lle} L.), dessinateur, 216.
Oltramare (Raoul), 220.
Onésime (Ch.), propriétaire, 406.
Orlac, com. de Dompierre-sur-Charente, 342, 343.
Orléans (vicomte d'), 41.
Ormai (d'), aide maréchal général des logis, 178.
Orric (Bertrand), 34.
Orvilliers (comte d'), 57.
Oudet (baron Amédée), 291, 366, 368.
Ouessant, ile, chef-lieu de cant., arr. de Brest, 56.
Ozillac, com. du cant. de Jonzac, 194.

P

Pacaud, boulanger, 186 ; — (P.), tailleur, 110.
Padalouhe, choriste, 420.
Pain ; — (Eulalie), 114 ; — (Marie), 5.
Palissy (Bernard), 121, 165, 197, 235, 287, 377, 383.
Panat (comte de), 83.
Pancel, négociant, 77.
Panloy, com. du Port d'Envaux, 256.
Papaud, Papault, avocat, 417-419 ; — (Raymond), 419.
Parant, 183.

Paré (Ambroise), médecin, 166.
Parempuyre, cant. de Blanquefort, arr. de Bordeaux, 254.
Parfait, capitaine de vaisseau, 292.
Paris (Gaston), 53.
Parsay, com. de Berneuil, 282.
Parthenay (Catherine de), 254.
Pascaud (Arnaud), chanoine de Saintes, 65, 68.
Pasquier, 444.
Passy, 204.
Pastoureau, récollet, 324.
Patarin (N.), marchand, 200.
Patry (H.), 205, 364.
Patureau (Guillaume), 93.
Pauchel, évêque de Cahors, 59.
Paulet (Jean), 66.
Paulin Héard (Henriette), 114.
Pawlowski (A.), 214.
Payant, maître cordonnier, 182.
Pédézert (Jean-Eugène); — (Charles), ingénieur, 293.
Peireguillot, 13.
Pélagrue (de), cardinal, 66.
Pelletier, greffier, 94; — (Huguette), 30.
Pelletreau, inspecteur des chemins de fer, 294.
Pellisson (Marcel) (Piétre Marcut), 88, 273, 356, 360, 386; — (Jules), 55, 386.
Pelluchon (Jehan), 194.
Peluchon-Détouche, 186.
Pena (Pierre), médecin, 164.
Peneau (Madelaine); — (Jehan); — (Jehanne), 94.
Penthièvre (duc de), 314.
Péraud (D.), procureur, 415.
Pérault (Pierre), huissier, 423.
Péraudeau, compagnon paumier, 418.
Péré, com. de Torxé, 329, 335.
Périer (G.), négociant, 141.
Pérignac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 2.
Périgny, com. du cant. de La Rochelle, 72, 288.
Perraud de Beaufief, 255.
Perrein-Lachaise (Marie), 222.
Perronnaud (D.), marchand, 36.
Pesron (Claude), maître tailleur, 113; — (Jean), marchand, 101.
Petit, archevêque de Besançon, 212; — notaire, 196; — marchand, 36; — (Marie), 421.
Petit-Bois, 338.

Petit-Dutaillis, professeur, 149.
Peuschaud, 357.
Peyronnet, sculpteur, 141, 366, 374, 379.
Phelippot (Théodore), 401; — prêtre, 335.
Philippier (Gilles), 193.
Philipier (P.), sieur de Fondveau, 103.
Philippot, 82.
Pichard de La Blanchère, 6.
Pichard du Page (Marguerite), 6.
Pichard du Paty, 6.
Pichon, 119; — maire de Saintes, 22, 23; — prêtre, 329, 330.
Picot, artiste peintre, 393.
Pierre (Boniface), 413.
Pierre IV, évêque de Saintes, 347.
Pinaud, Pineaud (J.), avocat, 109, 280.
Pinchon, née Louise Fouragnan, 388.
Pindray (de), 20; — (Jacques de); — (Elie de), 280.
Pinelière, curé de Saint-Martin de Ré, 323.
Pirelonge, com. de Saujon, 403.
Pisaud, notaire, 95.
Planche, 189; — capitaine d'infanterie, 222.
Plancke, capitaine d'infanterie, 291.
Planié, prêtre, 333.
Planis, 56.
Plassac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 221, 297.
Plassay, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 200.
Plauvigneux, 397.
Plessac, fief des Robin, 219.
Plessis (Octavie), 77.
Pleviaux, gentilhomme, 96.
Poitevin, 295; — (J.), procureur, 414.
Poitou, curé de Barret, 275.
Polard, 113.
Polastron (M^{me} de), 314.
Polignac (Antoinette de), 360, 361; — (Hélène de), 109.
Politis, professeur, 440.
Pomet, 112.
Pompador (marquise de), 313.
Poncharail (de), 413, 416.
Poncin (A.), 277.
Pons, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 26, 39, 54, 107, 202, 253,

254, 258, 275, 287, 338, 351, 360,
361, 364, 391, 392, 401.
Pons (Antoinette de), 360, 361.
Pontillac, com. de Royan, 295,
310.
Pontet, prêtre, 337.
Pont-Labbé, cant. de Saint-Por-
chaire, arr. de Saintes, 220,
256.
Ponvert, notaire, 94.
Ponvert (Pierre), sieur de Mon-
plaisir, 94.
Porché (Morice), sergent, 96.
Porcheresse, fief des Baudouin,
92.
Pottier, vice-amiral, 402.
Pouliac (de), 114; — (marquis de),
416.
Poulinac (de), 416; — (François
de), 194; — (Vivien de), 414.
Poussard (J.-B.), marchand, 160.
Pousson, docteur-médecin, 286.
Pradel (E. de), poète-improvisa-
teur, 200.
Pradelle, marchand paumier, 418,
419.
Prahec (François de); — (Geof-
froy de); — (Odé de); —
(Pierre de), 31, 32.
Prédol (Bérenger de), cardinal,
57.
Préguillac, com. du canton de
Saintes, 102, 113.
Prévost, entrepreneur, 28, 36.
Prévost (de), 25.
Prieur (Daniel), 36; — (Johan-
nin), 97.
Proteaux, capitaine d'infanterie,
400.
Proust (Emile), avocat, 402, 444;
— (Joséphine), 148.
Prouteau, notaire, 19.
Prudhomme (Sully), poète, 307,
322.
Pujol (Abel de), 4.
Pulleu, prieur de la Charité, 416.
Puyau, fief des Michel, 256, 259.
Puyberland, com. de Saint-Ge-
nard, cant. de Melie, 269.
Puygibaud, com. de Fontcou-
verte, 256.
Puylaurens, 76.
Puymorcau, 282.
Puynouveau, com. de Chaniers,
339, 340.

Q

Quehen de Stuer de Caussade (A.-
P.-J. de), 68.
Queux (Arnaud), 93, 94.
Queberon, chef-lieu de cant., arr.
de Lorient, 85.

R

Rabastens, chef-lieu de cant., arr.
de Tarbes, 66.
Rabault, maire de Saint-Jean
d'Angély; — (Anne), 296.
Roboteau, 255.
Racapé, prêtre assermenté, 337.
Radulphis (G.), prêtre, 39.
Ragot (Marie), 357.
Raimond (Louis de), 103.
Raingnet (P.-O.), écrivain, 176; —
(Félicie), 362.
Rainulle, comte de Poitiers, 314.
Raisin (Jacques), avocat, 94; —
(Olivier), 92, 95, 96.
Rambaud (P.), 361.
Rambuteau (de), 262, 298.
Rangcard (J.), sieur de Fontro-
man; — (Anne), 113.
Raoul (Jacques), 20; — (Louise),
91, 92.
Raoult, 355.
Raguin, curé de Berneuil, 281.
Rasteul (Jean), prêtre, 65.
Ravard, 409.
Ravaud (Anne), 98.
Raymond (Jean), 22, 23.
Razé (P.), meunier, 352.
Ré, ile, arr. de La Rochelle, 15.
Réals (de), capitaine de vaisseau,
56; — (comte de), 25, 463.
Redon, commissaire de la ma-
rine, 186.
Regelsperger (G.), 293, 386.
Regnaud, maire de Saintes, 413.
Regnaude (Martine), 32.
Regnault de Peunouveau, 251.
Regnault (G.), capitaine de vais-
seau, 293; — (Germain); —
(Jeanne); — (Louis), lieutenant
d'infanterie, 293; — préfet, 295.
Reimberg, 72.
Rempouud, prêtre, 337.
Renally (Ch.), prêtre, 332.

Renart de Fuchsamberg d'Amblemont (Béatrix - Etiennette), 47.
Renaudet (A.), clerc tonsuré, 195.
Renaudin, 57.
Rétif (René), 444.
Rétiveau (Gabrielle), 94.
Reulos (A.), docteur en droit, 212, 444.
Réveillaud, 194 ; — député, 401 ; — garde du roi, 195 ; — (Jean), 212.
Ribadeau-Dumas, avoué ; — (Marguerite), 221.
Ribanhac (Dordogne), 58.
Ribereys (de), curé de Jonzac, 329.
Richard, 104 ; — (Alfred), archiviste, 152, 212 ; — préfet de la Charente-Inférieure, 197 ; — prêtre, 195 ; — (Jehanne), 94 ; — (Oddet), boucher, 108 ; — (V.), cordonnier, 194 ; — (Vincent), 108.
Richard du Page, 6.
Richelieu (de), 11.
Richemond (de), archiviste, 54, 152, 426. (*Voir Meschinot.*)
Richemont, com. du cant. de Cognac, 219.
Rioux, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 107, 189.
Ripemont, com. d'Antezant, 390.
Rivallaud, sergent royal, 193.
Rivet de Champvernon (André) ; — (Guillaume), 426.
Rivière, 195.
Rivières, fief des Raimond, 103.
Robert, avocat, 96, 421 ; — marchand, 98 ; — notaire, 113, 200 ; — (Samuel), 318.
Robert (Jean) ; — (Samuel), sieur de Boissiran, 415.
Robert de Rochecoste (Jeanne-Rose), 114.
Robert (Marie), 114 ; — (Victor), 218 ; — (A.) ; — (Edouard) ; — (Jean) ; — seigneur de Plessac, 219.
Robillard (Luc), avocat, 196.
Robin-Beauregard (Jules), 219.
Robinet, évêque constitutionnel, 327, 329, 331, 335, 336.
Robinet de Cléry, 204.
Rochefort (Henri), 304.
Rochefort, fief des La Roche, 104.
Rochemore (de), 83.

Rocher (Jeanne), 357.
Rocquemadour (J.), greffier, 96.
Rodney, amiral anglais, 81.
Rohan (M^{me} de), 364.
Romagnesi, 252.
Romand (de), 399.
Romàs, paroisse de Neuillac, 259.
Rompsay, com. de Périgny, cant. de La Rochelle, 72, 204, 295.
Rondeau, avocat, 186 ; — procureur, 415.
Rondelet, 168.
Roqueu (A.), prêtre, 414.
Rossard, institutrice, 215.
Rossignol (Marguerite), 419.
Rossini, 302.
Rostang, 65.
Rouart de Furchamberg, 47.
Rouffiac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 341, 342, 351.
Rouffineau (Jacques), 54.
Rouiard, Rouiac (Bernard), archidiacre de Saintes, 61, 62, 67.
Rouillon (Cl.), procureur, 109.
Roulain (J.), charpentier, 54.
Roulet, artiste peintre, 216.
Roumefort (M^{me} de), 399.
Rousseau, 352, 353 ; — docteur en droit, 293.
Rousselet (Benjamin), 100 ; — (D.), lieutenant criminel, 181 ; — (J.), garde des sceaux, 181.
Rousselot, prêtre, 50, 51, 88.
Rousturier (J.), notaire, 94.
Routier, 76.
Roux, capitaine de vaisseau ; — (Françoise), 293.
Roy (Jean), 415 ; — (Jehan), 15, 24 ; — commis, 96 ; — notaire, 421.
Roy d'Angéac (Louis-Fr.), 284.
Royan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 2, 254, 288, 294, 305, 310, 332, 351, 355, 403, 411, 412.
Rulland (Benjamin), 114 ; — (Jean), 23 ; — (Ursule), 114.
Rupt (de), curé de Saint-Pierre de Saintes, 196, 334.
Rutin (G.), échevin de Saintes, 35.

S

Sablonceaux, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 401, 403.
Saboureaud (P.-R.), prêtre, 334.
Sabran (de), 83.

Sabron (Jehan), notaire, 421.
Saint-Aignan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 235.
Saint-Amant, com. de Peyrat-le-Château, cant. d'Eymoutiers, arr. de Limoges, 417.
Saint-André (Jean de), receveur, 19.
Saint-André (Limoges), 58.
Saint-Astier (Dordogne), chef-lieu de cant., arr., de Périgueux, 58.
Sainte-Aulaire (Louise de), 281.
Saint-Bonnet, capitaine, 432.
Saint-Bonnet, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 256.
Saint-Briac, cant. de Pleurtiut, arr. de Saint-Malo, 79.
Saint-Brice, com. du cant. de Cognac, 218.
Saint-Bris-des-Bois, cant. de Burie, arr. de Saintes, 338, 339, 341.
Saint-Cézaire, cant. de Burie, arr. de Saintes, 338-340, 350.
Saint-Denis d'Oleron, canton de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 265, 307, 308.
Saint-Dizant en Oleron, 256.
Saint-Dizant, fief des La Morinerie, 254, 255.
Saint-Dizant, 73.
Sainte-Colombe, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 357.
Sainte-Hermine, chef-lieu de canton, arr. de Fontenay-le-Comte, 416.
Sainte-Hermine (René-Louis, marquis-de); — (Louis-Clément de), 182.
Sainte-Marie de Ré, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 328.
Sainte-Maure (Claude de); — (Guy de), 277; — (Léon de), 194; — de Fougeret (Guy de), 277.
Sainte-Mesme (de), 308.
Saintes (Charente-Inférieure), 19-40, 96-121, 181-198, 288, 386, 413-425.
Sainte-Sévère, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 363.
Saint-Fort-sur-Gironde, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 256, 308, 313, 392.
Saint-Genis, chef-lieu de canton, arr. de Jonzac, 296.
Saint-Georges de Didonne, cant.

de Saujon, arr. de Saintes, 310, 403.
Saint-Germain de Luzignan, com. du cant. de Jonzac, 201.
Saint-Germain-en-Lay, chef-lieu de cant., arr. de Versailles, 221.
Saint-Hilaire de Ligne, com. de Secondigné, 221.
Saint-James, com. du Port d'Envaux, 96.
Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), 178-180, 389.
Saint-Joseph du Sacré-Cœur, religieux, 400.
Saint-Julien (Jehan de), 107.
Saint-Junien, chef-lieu de cant., arr. de Rochecouart, 56.
Saint-Laurent de La Prée, com. du cant. de Rochefort-sur-Mer, 5.
Saint-Léger en Pons, cant. de Pons, arr. de Saintes, 332.
Saint-Légier (de), 186.
Saint-Légier-Lussinet (de), 25.
Saint-Maixent, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 6.
Saint-Marsault (de). (*Voir Grève de Saint-Marsault.*)
Saint-Martin de Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 323, 329, 333, 336, 386, 392.
Saint-Même, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 181.
Saint-Michel-le-Cloucq (Vendée), cant. de Saint-Hilaire des Loges, arr. de Fontenay-le-Comte, 6.
Saint-Michel Dunezat (Marie), 295.
Saint-Nazaire-sur-Charente, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 390.
Saint-Orens (Alexis de), 100.
Saint-Palais, cant. de Royan, arr. de Marennes, 403, 409, 411.
Saint-Papoul, com. du canton de Castelnau-dary, 65.
Saint-Pierre de L'Isle, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 256.
Saint-Pierre d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 220, 254.
Saint-Porchaire, chef-lieu de canton, arr. de Saintes, 148, 200.
Saint-Remy, com. de Richemont, 219.
Saint-Remy-en-Rollat, cant. d'Es-

curole, arr. de Gannat, 134, 136.
 Saint-Saud (comte de), 50, 212, 348, 444.
Saint-Saturnin de Séchaux, com. du Port d'Envaux, 283.
Saint-Sauvant, cant. de Burie, arr. de Saintes, 339, 351.
Saint-Sauveur de Nuailé, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 336.
Saint-Savinien, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 90, 97, 236, 336, 401.
 Saint-Seurin (de), 38.
 Saint-Seurin-Plassay, 113.
Saint-Sever, cant. de Pons, arr. de Saintes, 338, 341-343, 353, 355.
Saint-Simon de Pelouaille, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 69.
Saint-Sornin de Séchaux, ou *Saint-Saturnin de Séchaux*, com. du Port d'Envaux, 200.
Saint-Sulpice, cant. de Royan, arr. de Marennes, 403, 404, 406, 407, 410.
Saint-Thomas de Cosnac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 293.
Saint-Trié, cant. d'Excideuil, arr. de Périgueux, 56.
Saint-Trojan, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 256, 328.
 Saint-Victor (Paul de), 394.
Saint-Xandre, com. du cant. de La Rochelle, 14, 16.
 Saleilles (Pierre de), 61-63.
 Salgues de Lescure, 48.
Salles-sur-Mer, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 76.
 Salhorgues, lazarisite, 334.
 Samuel Robert, 255.
 San Severino (Fr.), évêque de Maillezaïs, 433.
 Sanxay, 23; — (Pierre), 101.
 Sarran (P.), sieur de La Pierrière, 94.
 Sarraud (Catherine), 95.
 Sarrazin (J.-A.), helléniste, 163.
 Sarry (Henry), 104.
Sarl, com. de Secondigné, 221.
 Sartre (Jacques-H.-Fr. de), 189.
 Saryde La Chaume, 255.
 Saudau, bibliothécaire-archiviste, 178, 183, 269.

Saujon, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 54.
 Sauvestre (Agathe-Geneviève), 48; — (Ch.-B.-X.), comte de Clisson, 47; — de Clisson (J.-H.), grand sénéchal d'Aunis, 47.
Sauvial, cant. de Saint-Léonard, arr. de Limoges, 363.
 Savary, 22; — (Armand); — (Eugène), 197; — (Auguste), juge d'instruction, 197; — (Augustin), magistrat; — (Joséphine), 291.
 Say (Léon), 303.
 Sclafer (Germaine), 77.
 Scribonius Largus, médecin, 153.
 Sebron (F.), marchand, 194.
Secondigné, cant. de Brioux, 221.
 Sedaine, 251.
 Sedille (Jehan), maître d'école, 416.
 Segond (R.), prêtre, 333.
 Seguin (Jean), prêtre, 421.
 Ségur (comtesse de), 302.
 Sempé, prêtre, 333.
 Senecterre (de), maréchal de France, 13.
 Seney d'Argence (Suzanne), 147.
Senhergues (Rodez), 58.
 Senné, 92, 197; — (J.), receveur des tailles, 107; — (Marguerite), 75; — (Pierre), notaire, 19.
Senouche, com. de Chaniers, cant. de Saintes, 339, 346, 347.
 Senti, 112.
Septfonds, com. de Diou, cant. de Dompierre, arr. de Moulins, 335.
 Sercé (de), magistrat, 196.
 Serin, 114.
 Serpes, curé de Notre-Dame du Château, 191.
 Serre (J.), aubergiste, 194.
Serrières, en Limousin, 360.
 Sersé (de), 25.
 Seuillet (Jean), 197; — jacobin, 117.
Sèvres, chef-lieu de cant., arr. de Versailles, 302.
 Seysses (Prudhomme de), 65.
Siecq, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 364.
 Sillon (Jacques), 101.
 Simon, géolier du jeune Capet, 316.
 Simon (Denis), sieur de La Guierderie; — (Marie), 113, 195.

Sinet, adjoint au maire de Châtenay, 301.
 Soderini (Marie), 123.
 Sonolet (Louis), 205.
 Soubourou (Pierre), docteur-médecin; — (Paul), 6.
 Soucy (Jean), sieur de La Pallurie, 120.
 Soul ou Sorel, enseigne, 10.
 Soulard (Et.), marchand, 102.
 Soulbieu (Geneviève), 296.
 Soulect (Alexandre), 425.
 Soulignottes, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 152.
 Souillet (A.), marchand, 116.
 Sourdin-Briagne, 432.
 Spensley (Emilie), 402.
 Staël (M^{me} de), 251.
 Stavelot, conseiller d'arrondissement; — (Marthe), 296.
 Stehelin, ancien préfet, 293.
 Strozzi (Philippe), 124.
 Suberville (Louise de), 119.
 Surgères (marquis de), 15.
 Surgères, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-Mer, 70, 336.
 Surimeau, 364.

T

Tabois (Marie), 108.
 Taillandier (J.), receveur, 97.
 Taillebourg, cant. de Saint-Savien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 33, 96, 97, 351, 377.
 Taillet, vicaire général de Saintes, 323, 332, 336.
 Tallemont (François de), 113.
 Tamizey de Larroque (Ph.), 307, 319, 321.
 Tapon (J.), prêtre, 414.
 Targé, 5.
 Tarnier, prêtre, 334.
 Tarzac (Pierre de), 107.
 Tatain, ou Tentin, seigneur de Boismé; — avoué, 49.
 Taupignac, com. de Preuillet, cant. de Royan, arr. de Marennes, 403.
 Tauzin (J.-F.), prêtre, 420.
 Tellemant (P.), sieur de Lussac, 364.
 Tercinier, capitaine de ligne, 1; — (Catherine), 104; — (F.), bourgeois, 100, 103, 104; — officier municipal, 353; — (Jo-

seph), sieur de La Grange, 104.
 Ternet, contre-amiral, 292.
 Tessandier, prêtre, 334.
 Tesson, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 189.
 Testas (Jean de); — (Pierre de), 92.
 Texier, docteur-médecin; — propriétaire, 296; — (Noël), imprimeur, 366.
 Texier de La Pagerie (Paul); — (Pierre), 284.
 Teyssier (Pierre), chanoine, 61.
 Thébaud-Villon, 188.
 Thenac, com. du cant. de Saintes, 189, 424, 426.
 Thermonia, maître de pension, 20.
 Thézac (de), 37, 38.
 Thibaud (Mathurin), 418.
 Thomas, 195; — commissaire des saisies, 194; — ingénieur, 150; — lazariste, 334; — (Antoine), 50; — (Marguerite), 76; — (Moïse), 108; — (H.), sieur du Maine-Moreau; — (H.), sieur de Petit-Port, 96.
 Thors, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 350.
 Thouar (Emile), explorateur, 386.
 Thurot, capitaine, 80.
 Tiercelin d'Apelvoisin (Charles), 101.
 Tilly (de), officier de marine, 44, 45; — (Hippelyte de), 375.
 Tiple (Max), instituteur, 5.
 Tonnay-Boutonne, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 93, 220.
 Tonnay-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort, 96, 291, 350, 351.
 Torchut, député, 295; — docteur-médecin, 211.
 Toreau, com. de Fontcouverte, 97.
 Toreau (Jean), 97.
 Torelli de Fano, juge, 126.
 Torinville (de), 16, 17.
 Tortat (Emile-A.-L.), juge, 114, 320.
 Torré, cant. de Tonnay-Boutonne, arr. de Saint-Jean d'Angély, 329, 335.
 Touchard, archiviste, 192.
 Touchelonge, com. de Saint-Laurent de La Prée, 5.

Toulon, terrier, com. de Sablonceaux, cant. de Saujon, 55, 403, 412.
Tourneur, clerc tonsuré, 335; — prêtre, 336; — greffier, 101; — (D.), notaire; — (Jacques), 424.
Toussaint, 190.
Touzaud, 201.
Trémeau (François), 281.
Treslebois, com. d'Arvert, 256, 259.
Trian (Arnaud de), 66.
Trilles (E.), 68.
Triou, conseiller de préfecture, 248, 386; — (Marie), 218, 386.
Troie-Lafond, 349.
Turenne, fief des La Tour, 360.
Tustal (Claude de), 281.

U

Uffaul, com. de Saint-Brice, 218.
Ustariz (Basses-Pyrénées), 151.
Urvoy (Renée), 101.

V

Vacheron (Et.), archer, 108.
Vallet, près Montandré, 195.
Vallières, com. de Royan, 288, 403.
Valles (de), 255; — (Alexandre de), 260.
Van-Cleemputte, architecte, 192.
Vandamme, receveur des contributions, 196.
Vanderquand, 219; — curé de Virollet, 327.
Varaigne, cant. de Bussière-Bardil, arr. de Nontron, 35.
Varaize, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 296, 328.
Varcos, 369.
Varçay, com. du cant. de Saintes, 256.
Vassal, 182; — religieux, 106.
Vatuel (Fleuri), prieur, 116.
Vaucouleurs, 204.
Vaudreuil (de), 196; — lieutenant de vaisseau, 363; — capitaine de vaisseau, 56; — préfet maritime, 40-46.
Vauhelade, maître sculpteur, 364.
Vaur, cant. de Royan, arr. de Marennes, 294, 403.
Vedet (Emile), 212.

Veneau (Clément), prêtre, 417.
Vénérand, com. du cant. de Saintes, 190, 339, 340.
Verchère de Reffye (Arthur de); — (C.-M. de), capitaine de frégate, 5.
Vergier (Jean), sacristain, 101.
Vergons (de), lieutenant-colonel, 82.
Verjat, notaire, 21.
Verneuil, viticulteur; — (Jeanne), 77.
Verthamon (comte de), 403.
Vertueil, château, 215.
Vessac, 409.
Vételel, sculpteur, 362.
Veyrel, 22; — apothicaire, 113, 193.
Via (Jacques de), cardinal, 64, 67; — (Pierre de), 66.
Viadel (Thérèse), 424.
Vial de La Morinerie, 298.
Vial de Machurin, 251, 263; — (Eugénie); — (Cornélie), 252.
Viault, médecin, 109.
Vichy (Allier), 134, 136.
Vieuille, procureur, 194.
Vigen (Ch.), docteur-médecin, 121, 177, 271, 275, 276, 280, 284, 357, 359; — (Samuel), chirurgien, 357.
Vigneau (A.), imprimeur, 413.
Vigneaud (Daniel), 54.
Vignier (E.), propriétaire, 400.
Vignolle (B.), marchand, 111.
Vigot, docteur-médecin, 68.
Villacque (Jacques-Et. de), 111.
Villars (Arnaud de), prêtre, 65; — (G. de), médecin, 232.
Villars en Condéon, 280.
Villandraud, chef-lieu de cant., arr. de Bazas, 57.
Villeneuve, 312.
Villeneuve-Butel, 410.
Villeneuve-Escapion (comte Héliou de); — (marquis de), 6.
Villers (de), 11.
Vincens (Georges), 391.
Vincent, greffier, 94; — notaire, 94, 95; — prêtre, 38; — (Raimond), 115.
Vinet (Elie), 167.
Viollet (H.), huissier, 108.
Virollet, cant. de Gémozac, arr. de Saintes, 327.
Vivier, tailleur, 118; — (Jean), avocat, 120; — (Et.), avocat; — (Marie), 258.

Vivier de Vaugoin (Jean), lieutenant-colonel, 152.
Vivonne (Andrée de), 215.
Voyer d'Argenson (marquis de), 172-175, 178.
Vrignault (Alexandre) ; — (Clément), 417.

W

Wartkins (R.), capitaine de frégate, 10.

Washington, 8.
Weiss, 427.
Westmen, sculpteur, 217.
Wiske, 391; — (Friedrich), 444.

Y

You (Bertrand), 423.
Yriex, prêtre, 337.
Ythier, 118.

GRAVURES

Lettres de Chaudruc de Crazannes	17
Les Cordeliers (plan)	20
Plan de Saintes en 1716	33
Evêché de Saintes (plans)	37
Lucarnes de la maison de 1605 à Saintes	101
Rue Hôtel-de-Ville (plan)	112
Vases gallo-romains	135, 139
Inscription d'Aulnay	145
Fouilles de Saint-Jean d'Angély	179
Inscription	180
Condéon (portail)	276
Monument L. Audiat	372

